



HAL
open science

Les bannières religieuses : une approche du catholicisme bas-breton : 1805-2012

Christiane Guillou

► **To cite this version:**

Christiane Guillou. Les bannières religieuses : une approche du catholicisme bas-breton : 1805-2012. Histoire. Université de Bretagne occidentale - Brest, 2013. Français. NNT : 2013BRES0070 . tel-01231402

HAL Id: tel-01231402

<https://theses.hal.science/tel-01231402>

Submitted on 20 Nov 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UBO

université de bretagne
occidentale



THÈSE / UNIVERSITÉ DE BRETAGNE OCCIDENTALE

sous le sceau de l'Université européenne de Bretagne

pour obtenir le titre de

DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ DE BRETAGNE OCCIDENTALE

Mention Histoire

École Doctorale sciences humaines et sociales

présentée par

Christiane Guillou

Préparée à l'unité de recherche n° EA4451

Laboratoire du centre de recherche bretonne et
celtique de l' Université de Bretagne Occidentale

Les bannières religieuses.

**Une approche
du catholicisme bas-breton.**

1805-2012

Thèse soutenue le 18 décembre 2013

devant le jury composé de :

Fabrice BOUTHILLON

Professeur en histoire contemporaine, université de Brest.

Francis PYTHON

Professeur émérite en histoire contemporaine,
université de Fribourg (Suisse), rapporteur.

Christian SORREL

Professeur en histoire contemporaine, université de Lyon II,
rapporteur.

Yvon TRANVOUEZ

Professeur émérite en histoire contemporaine, université de Brest,
directeur de thèse.

Sous le sceau de l'Université Européenne de Bretagne

**Université de Bretagne Occidentale – Brest
École doctorale sciences humaines et sociales
Centre de Recherche Bretonne et Celtique (EA 4451)**

**LES BANNIÈRES RELIGIEUSES.
UNE APPROCHE
DU CATHOLICISME BAS-BRETON.
1805 – 2012.**

Tome 1

Thèse pour l'obtention du doctorat en Histoire

présentée par Christiane **Guillou**

Directeur de thèse : Yvon **Tranvouez**

Le 18 décembre 2013

JURY :

Fabrice BOUTHILLON, Professeur en histoire contemporaine, université de Brest.

Francis PYTHON, Professeur émérite en histoire contemporaine,
université de Fribourg (Suisse).

Christian SORREL, Professeur en histoire contemporaine, université de Lyon 2.

Yvon TRANVOUEZ, Professeur émérite en histoire contemporaine,
université de Brest.

REMERCIEMENTS

à Yvon Tranvouez, pour sa courtoise et généreuse direction, sur un thème et une problématique éloignés de ses propres champs de recherche.

à Isabelle Gargadennec, pour ses encouragements à poursuivre des recherches balbutiantes sur les bannières,

à Y-P Castel,

à Yann Celton.

A Christian, pour sa présence sans faille.

Aux enfants et petits-enfants qui ont participé, ou subi, les effets secondaires de la thèse.

A mes informaticiens privés.

A tous ceux, prêtres, religieuses ou laïcs qui ont ouvert les portes d'églises, répondu aux questions.

Aux pardonneurs, aux brodeuses qui ont permis qu'on les photographie.

A tous ceux qui ont transmis des photos de bannières.

Au Carmel de Morlaix pour la mise à disposition de ses livres de comptes.

Aux professionnels des centres de documentation

à Brest, Quimper, Rennes, Saint-Brieuc ou Paris.

En mémoire de JC Cassard, le premier à lancer l'idée d'une thèse sur les bannières.

ABRÉVIATIONS

AD 29 : Archives Départementales du Finistère.

ADQ : Archives Diocésaines de Quimper.

BDHA : Bulletin de la commission Diocésaine d'Histoire et d'Archéologie.

COUFFON : Répertoire des églises et chapelles du diocèse de Quimper et de Léon. (dit Le Couffon).

SRQL : Semaine religieuse de Quimper et de Léon.

ABAC : Atelier Breton d'Art Chrétien

ABCD : Amis de la Beauté du Culte Divin

FSE : Filles du Saint Esprit

JAC : Jeunesse Agricole Catholique

JACF : Jeunesse Agricole Catholique Féminine

ND : Notre Dame

PPN : Priez Pour Nous

SOMMAIRE

INTRODUCTION.....	6
Première partie : LA PRODUCTION DES BANNIÈRES.....	21
Chapitre I Les bannières de l'Ancien Régime.....	22
Chapitre II Les tableaux enchâssés.....	75
Chapitre III Les fabrications industrielles.....	90
Chapitre IV Les confections artisanales.....	109
Deuxième partie : COMPTAGES ET INVENTAIRES.....	149
Chapitre V Le recensement des bannières.....	150
Chapitre VI Les comptages des visites canoniques.....	185
Chapitre VII Les inventaires de 1906 en Finistère.....	223
Troisième partie : LES PIÉTÉS ET LEURS BANNIÈRES.....	260
Chapitre VIII Les bannières paroissiales et leurs saints patrons.....	261
Chapitre IX Lannilis, 200 ans de vie paroissiale, 200 de bannières.....	280
Chapitre X Confréries et Congrégations.....	314
Chapitre XI Pardons et Processions, les bannières de Saint-Pol de Léon.....	334
Chapitre XII Les nouvelles piétés.....	364
Quatrième partie : BANNIÈRES TÉMOINS DES MUTATIONS.....	382
Chapitre XIII L'accompagnement des évolutions sociales.....	383
Chapitre XIV Le renouveau, le temps des créations.....	407
Chapitre XV Les bannières et le temps de la recléricalisation.....	431
CONCLUSION GÉNÉRALE.....	464

INTRODUCTION

L'intérêt porté aux bannières, fussent-elles religieuses, n'a pas nécessairement à voir avec le sentiment religieux. Pour autant les travaux présentés ici n'ont été possibles qu'en s'appuyant sur une culture religieuse qui a, par contre, beaucoup à voir avec le catholicisme intégral de la Bretagne vécu, par exemple, à travers ce rituel que sont les processions des rogations. On pourrait croire ces manifestations spécifiques, locales et mâtinées de panceltisme, si on ne savait que toute la chrétienté de l'époque pratiquait un rituel processionnel de bénédiction des cultures, où l'on trouve à la fois un parfum de *premier matin du monde* et de « Génie du christianisme »¹.

« Il serait [...] par trop subjectif d'exiger la foi pour interpréter une église... il demeure toutefois improbable que, en ignorant cette foi, on puisse lire avec justesse la symbolique d'un édifice religieux »². Cette phrase peut-on l'appliquer aux bannières, et se demander si en ignorant la foi, et l'histoire religieuse, on puisse lire les bannières?

De la broderie avant toute chose

L'intérêt pour les bannières vient d'ailleurs. Il trouve sa source dans la passion pour « la chose brodée », comme on dit la « chose écrite ». Puisque « la broderie est une méthode qui permet de poser, à l'aiguille, un décor sur une structure préexistante »³ elle a beaucoup à voir avec l'écriture.

Le déclic, le lien, entre broderie et bannière, s'est produit au détour d'une

1 CHATEAUBRIAND François-René de, qui n'emploie pas le terme « rogations », décrit un défilé « le long d'une haie d'aubépines » « en chantant ». La procession est précédée de « l'étendard des saints, l'antique bannière des temps chevaleresques [qui] ouvre la carrière au troupeau qui suit pèle-mêle avec son pasteur », citation, non référencée, extraite des « Tableaux de la nature » réunis par Pierre Blanchard, pour la « Librairie de l'enfance et de la jeunesse » ed de 1842, pp 87-90. Le choix de cette citation se veut à la fois une référence à Chateaubriand dont le sentiment religieux influa sur le dix-neuvième siècle, et à l'éducation donnée aux filles et garçons à la mitan du XIXe siècle.

Extrait de *Essais sur les révolutions. Génie du christianisme ou beautés de la religion chrétienne*, texte établi par Maurice Regard, Paris, 1978, 2089 p. IVe partie, Livre I, Ch VIII *Des Rogations*.p 914.

2 ROUET Albert, archevêque de Poitiers, préface in ROHOU Jean, *Le Christ s'est arrêté à Rome. Réflexion sur l'Église et l'Évangile*. Brest, éditions-dialogues.fr, 2010, p 14.

3 HARRIS Jennifer, *5000 ans de textiles*, Londres, Parkstone, British Museum Press, Université de Manchester, Victoria et Albert Museum, 1993, 320 p. p31.

exposition⁴ dans les locaux du château de la Roche-Jagu, en Ploëzal, dans les Côtes d'Armor : l'œil était attiré par un morceau de tissu brodé, mais d'une facture étonnamment contemporaine. En s'éloignant pour appréhender l'ensemble du tableau, on reconnaissait une bannière, la brève notice disait « bannière de Locquémeau⁵, XVIIe siècle ». Cet objet fragile, ancien, devenait contemporain. Et demandait à être compris. Quelle était donc l'histoire des bannières?

Les ingrédients pour une recherche étaient en germe. Encore fallait-il en définir le contour. Y avait-il matière pour produire une recherche sur le textile religieux brodé, était-il possible de conduire des travaux en prenant pour sujet des images sur tissu? Quelle est donc l'origine des bannières ?

La bannière : du combat guerrier au combat religieux

Le mot bannière vient du mot “ ban ” dont est issu aussi le mot banderole⁶. Le ban c'est “ la convocation des vassaux par le suzerain ” qui se rangent avec leur armée derrière l'enseigne pour partir en guerre. Avoir le droit de “ lever bannière ” et donc de lever une armée, est réservé au chevalier banneret, un droit qui coûte cher. Georges Duby⁷ a mis l'accent sur le coût de la formation de ces élites guerrières.

Concrètement l'enseigne de tissu aux couleurs du seigneur se fixe au sommet d'une lance; celle du chevalier, le gonfanon, se termine en pointe tandis que celle du chevalier banneret est carrée; ce détail n'est pas sans intérêt dans le devenir des bannières. On part à la guerre, ainsi que le montrent nombre de miniatures, derrière une enseigne carrée, non pas derrière un gonfanon ou un oriflamme pointu ; mais quelle que soit sa forme, la bannière est, d'ores et déjà, signe distinctif qui permet le ralliement

4 Conseil Général des Côtes d'Armor, *Trésors secrets des Côtes d'Armor, ou Mille ans d'art et d'histoire*, Ploëzal, Château de la Roche-Jagu, 1991- 1e juillet-31 octobre.

5 Locquémeau ou Tredrez- Locquémeau possède deux églises. Yves Hélyory, saint Yves en fut le recteur entre 1284 et 1292. Entre les 2 églises, nous avons recensé 3 bannières anciennes. Mais la notice du « Patrimoine religieux de Bretagne » dir Maurice DILASSER, ed Télégramme, 2006, 381p, indique que la paroisse possède une bannière de la crucifixion, datée du XVIIe, mais ne signale pas la bannière exposée à la Roche-Jagu, qui est un « Trône de grâce » encore appelé « Trinité souffrante », avec au revers une autre crucifixion. L'ouvrage ne signale pas le tableau, portrait de Yves en prêtre, enchâssé dans un tissu fort usé, enfermé dans l'armoire à bannières.

6 ARTIÈRES Philippe, *La Banderole, histoire d'un objet politique*, Paris, ed Autrement, 2013, 159p. Philippe Artières cite la Bible, le livre des Nombres 2 52, « Les enfants d'Israël camperont chacun dans son camp, chacun près de son étendard, par formations » p 138 dans l'édition du Cerf de 1955. Quant à l'usage des banderoles roses, dans des manifestations récentes, il témoigne d'une évolution des modes d'expression de catégories sociales, que l'on disait discrètes, mais qui retrouvent ici le langage de la rue des manifestations de la FNC.

7 DUBY Georges, « Les jeunes dans la société féodale », *In Féodalité*, Paris, Le Grand Livre du Mois, 1999, p 1389.

d'un groupe d'individus. Bannière comme banderole sont des objets à usage collectif, comme projetés dans la rue, et on sait l'usage que l'Église catholique a fait de l'occupation de la rue par processions et bannières⁸.

Dans son ouvrage sur « La vraie image », Hans Belting⁹, rappelle le rôle joué par Constantin dans l'iconographie religieuse : «les chrétiens de l'époque d'avant Constantin n'avaient pas besoin d'images, car ils s'adonnaient à un culte d'initiés qu'il importait de soustraire aux yeux des profanes. »

La situation ne se modifie que petit à petit, au cours du III^e siècle, lorsque la nouvelle croyance s'ouvre à de plus larges cercles. Désormais, les images sont appelées, elles aussi, à fournir une réponse claire à la question de savoir *qui était Jésus*. De telles images ont servi à donner au Christ une place dans le panthéon religieux de l'époque, en veillant à ce qu'elle soit compréhensible pour des non-chrétiens.

L'empereur Constantin fait placer, sur l'étendard romain qui ouvre la marche des centuries, la croix et le monogramme de Jésus-Christ avec l'inscription *In hoc signo vinces* : « Par ce signe, tu vaincras », enseigne connue plus tard sous le nom de *labarum*. Dès cette période, étendards et bannières deviennent les signes pseudo-religieux communs à tout ralliement, comme celui de la *Marseillaise*, le chant de l'armée du Rhin : « contre nous de la tyrannie, l'étendard sanglant est levé... ».

Georges Duby, à côté du rôle de la chevalerie, de ses armes et de ses combats, souligne le rôle du Tiers État, du peuple. «*Le dimanche de Bouvines* » et le « *Commentaire : La paix* » rappellent, entre autres, le rôle des laïcs dans la garde des bannières, ceux du troisième ordre. Le 27 juillet 1214¹⁰ tombe un dimanche. Avant de prendre la tête de l'armée, le roi se rend, comme il se doit, à la crypte de Saint-Denis, pour revêtir les insignes du pouvoir et prendre en main la bannière du saint patron¹¹.

« *Le roi de France est celui du Jugement dernier, du genre humain tout entier rassemblé; en communication directe avec le ciel, non seulement il peut combattre pendant la trêve parce qu'il est le bras de Dieu, mais il lui est permis de recruter pour sa propre guerre, qui est celle du bien, des hommes qui n'ont pas vocation de*

8 D'HOLLANDER Paul éd, *L'Eglise dans la rue. Les cérémonies extérieures du culte en France au XIX^e siècle. Actes du colloque des 23-24 mars 2000 à Limoges*, Limoges, PULIM, 2001, 330 p.

9 BELTING Hans, *La vraie image. Croire aux images*, Paris, 2007, 284 p. Col Le temps des images .

10 DUBY Georges, « Le Dimanche de Bouvines, 27 juillet 1214 » in *Féodalité*, pp 828-1050. p 895.

11 L'autorisation de prendre la bannière de saint Pierre ne peut être accordée par le Pape que pour une cause juste, c'est-à-dire pour la paix de Dieu.

combattre, de les ranger sous la bannière sacrée qu'il brandit. Ce n'est pas un hasard que l'oriflamme à Bouvines est gardée par des gens des communes¹². Elle est la légitimation de leur présence, le garant de leur efficacité [...] »

« Dans chaque paroisse, tout homme de plus de quinze ans dut donc jurer de prêter main-forte aux artisans de la paix. Les gens du troisième ordre, les travailleurs, que les conceptions primitives de la paix de Dieu avaient vus à jamais désarmés, voici qu'ils étaient appelés, eux aussi, sous la bannière des saints, à faire la guerre. Et s'ils étaient impotents, à payer, à verser leur cotisation à la collecte annuelle pour le " commun de la paix ". »

Philippe Artières souligne que « l'origine du drapeau reste en revanche mystérieuse » car, dit-il, suivant Michel Pastoureau, « *le drapeau fait peur au chercheur [...] L'étude des drapeaux, la vexillologie, est une discipline qui n'a nulle part de statut scientifique. [...] Le drapeau constitue cependant un riche document d'histoire anthropologique. À la fois image emblématique et objet symbolique, il est soumis à des règles d'encodage contraignantes et à des rituels spécifiques, qui aujourd'hui se situent au cœur de la liturgie de l'État* »¹³.

Des drapeaux à connotation religieuse apparaissent en France dans la première moitié du XIXe siècle. Mais aujourd'hui, le drapeau a supplanté la bannière qui ne conserve que son rôle religieux pour les bannières religieuses, et patrimonial pour les autres¹⁴. Reste que la bannière est un symbole, et fait partie, par l'image qu'elle popularise, de l'identité graphique des groupes qui s'en sont dotés.

C'est cet objet qui est notre sujet d'étude.

12 « ...dans la principauté régie par le Capétien s'organisèrent les communes, qui sont en vérité des associations de paix » p.899.

13 ARTIÈRES Philippe, op cit p.150.

PASTOUREAU Michel, « Genèse du drapeau. États, couleurs et acculturation emblématique autour de la Méditerranée » in *Genèse de l'État moderne en Méditerranée. Approches historique et anthropologique des pratiques et des représentations*, Actes des tables rondes internationales tenues à Paris (24-26 septembre 1987 et 18-18 mars 1988) Rome, Ecole française de Rome, 1993, p 97-108.

PASTOUREAU Michel, « Introduction. Pour une histoire des emblèmes et des couleurs » in TURREL Denise, AURELL Martin, MANIGAND Christine, GRÉVY Jérôme, HABLOT Laurent, GIRBEA Catalina, dir., *Signes et couleurs des identités politiques du Moyen Âge à nos jours*, Rennes, PUR, 2008, 537p.

14 Bannières franc-maçonnnes, mutualistes, syndicales évoquées au chapitre 13.

Bannière objet d'art ou objet religieux

Choisir les bannières comme objet d'étude, c'était rencontrer le problème d'une frontière fragile et mouvante entre objet paracultuel et objet d'art. Sur les bannières, que savons-nous et comment le savons-nous? Pas grand chose, en dehors des traces évoquées et qui concernent une histoire déjà lointaine, rappelée ci-dessus à grands traits. Comment poser une problématique à partir des quelques références collectées lors de nos études précédentes sur les carmélites¹⁵?

D'abord connaître les bannières, les observer sur place. C'est-à-dire dans les églises, les sacristies et leurs greniers, les débusquer dans leurs lieux de relégation, recoins d'armoires délaissées, réduits improvisés entre muraille et confessionnal. se référer aussi peu que possible au « document secondaire » qu'il soit photographie, dessin, ou description écrite : ils ne sont que contrepoints, certes utiles, mais non suffisants. Se fier à son propre regard, car à force de répéter l'observation d'un même objet, ou mieux, comme c'est le plus souvent le cas, d'une série d'objets proches, on apprend à voir les différences, on distingue l'accessoire du pérenne. Analogie et différences, tout peut prendre sens, l'effigie représentée, son mode de représentation, le « contexte » c'est-à-dire le décor qui accompagne l'effigie, mais aussi le tissu support aussi bien que la texture du fil de soie, d'or ou d'argent.

Car les bannières sont aussi des objets inscrits dans l'époque où ils ont été produits, inconsciemment soumis à des codes esthétiques comme aux contraintes technologiques et commerciales. Ce qui implique de se référer sans cesse à la chronologie, celle de l'histoire politique et religieuse, celle de l'art, celle de la technologie, fut-elle celle des objets domestiques, telles les machines à coudre.

Étudier les bannières religieuses ou de procession, c'est étudier des images... avec cette nuance que ce sont des images en mouvement, conçues pour être déplacées

15 *Bannières du Léon*. Saint-Pol de Léon, Association des Amis de la Chapelle du Kreisker, 1991, 95 p. préf de deY-Pascal Castel.

Bannières et étendards de Bretagne et de Toscane. Musée de Vitré, 1988, textes de Mauro Civai et Patrick Savidan, 63 p.

SAVIDAN Patrick, *Etude matériologique et technique de la bannière au 17^e siècle : La bannière de Grâces en Guingamp*. Mémoire de Diplôme d'Etudes Approfondies d'arts plastiques, Rennes, Université de Haute-Bretagne, s.d., 91 p.

CHARPY Jacques éd, *Patrimoine religieux en Bretagne*. Rennes, Edilarge, 2008, 160 p.

DILASSER Maurice éd, *Patrimoine religieux de Bretagne, Histoire et inventaire*. Brest, ed Le Télégramme, 2006, 381p.

Les Bannières paroissiales du canton de Hédé. Hédé, Association des études historiques du canton de Hédé, 1996, 26 p. AEHCH n°2.

et non statiques comme le sont les tableaux, conçues pour accompagner les foules en prière, en procession, avant d'être proposées à l'admiration dans les églises ou les musées.

On peut les étudier sous l'angle de l'histoire de l'art : comme un phénomène esthétique. Ce n'est pas notre propos. Panovsky affirme « que ce qui distingue l'œuvre d'art de tout autre objet, c'est qu'elle a l'intention d'être artistiquement perçue »¹⁶. Ceci n'empêche pas de revendiquer la possibilité de lire une image, comme on lit un tableau. Est-ce un jugement personnel ou bien cela relève-t-il d'une autorité désignée? Est-ce un regard collectif ? On rejoint les interrogations de Nathalie Heinich¹⁷ et des chercheurs de l'Inventaire des richesses de la France.

Sont-elles représentatives de l'art religieux et doivent-elles être étudiées dans ce seul cadre ? Mais y a-t-il un ou des arts religieux, ne sont-ils pas qu'une version religieuse des arts ? Peinture religieuse, musique religieuse ou sacrée ? Et à quoi rattacher l'art des bannières qui n'est qu'une branche de la paramentique ? « Rien ne démontre l'autonomie des arts religieux dans le contexte des arts plastiques » affirme Jean-Michel Leniaud, en ajoutant aussitôt « Il en est qui tiennent pour la thèse inverse... »¹⁸.

Faut-il les rattacher aux arts populaires ? Ce serait alors par le biais de la broderie... Inscrites dans le concret de la pratique religieuse paroissiale, relèvent-elles de l'ethnologie ? Car comment nommer - sauf à l'appeler observation-participative – ou histoire immédiate, le suivi de l'évolution du « catholicisme post-paroissial » au plus près du quotidien lors des actions initiées par l'évêché de Quimper et Léon pour préparer la vaste opération coordonnée qui conduit à la Pentecôte 2012 ?

Elles relèvent certes de la religion populaire, « qu'il faudrait se garder de considérer comme laïcisante [...], mais bien plutôt continuatrice des pulsions de masse de la chrétienté médiévale et organisatrice de leurs assouvissements purificateurs »¹⁹. Marie-Hélène Froeschlé-Chopard, qui y a consacré de longs travaux et plusieurs

16 PANOVSKY Erwin. *L'œuvre d'art et ses significations. Essais sur les « arts visuels ». Meaning in the visual arts the Renaissance : artist, scientist, genius.* Trad de Marthe et Bernard Teyssède . Paris, Gallimard, 1969, 323p, p.28.

17 HEINICH Nathalie, *La fabrique du patrimoine. De la cathédrale à la petite cuillère.* Paris, Editions de la Maison des Sciences de l'homme, Ministère de la Culture et de la Communication, sous-direction Archéologie, Ethnologie, Inventaire et Système d'information, 2009, 286p. « Ethnologie de la France ».

18 LENIAUD Jean-Michel. *La révolution des signes. L'art à l'église (1830- 1930).* Paris, Cerf, 2007, 429 p. p9.

19 DUPRONT Alphonse, préf à Froeschlé-Chopard Marie-Hélène. *La religion populaire en Provence orientale au XVIIIe siècle,* Paris, Beauchesne, 1980, p 29.

ouvrages, l'étudie simultanément à travers les documents iconographiques des XVIIe et XVIIIe siècles, en particulier les tableaux d'autel des diocèses de Vence et de Grasse et à partir des visites pastorales « conduites dans un double besoin d'information et de discipline ».

En choisissant d'étudier l'évolution des piétés à travers les seules bannières, on prend le risque de travailler sur un domaine aux contours trop étroits, et par suite de dessécher le sujet, ou au contraire le noyer, et donc l'affadir par souci de tirer le maximum d'enseignements des documents collectés. Mais le constat de l'accroissement du nombre de bannières va conduire à une hypothèse : les bannières ne sont-elles pas là pour faire nombre, pour imposer leur présence massive lors des processions, pour être l'Église dans la rue?

Bâtir une recherche à partir des images sur tissu : des précédents

Le Musée de la Renaissance à Ecoen, et les publications de Maria-Anne Privat-Savigny²⁰ autour des collections textiles du lieu (des vêtements liturgiques, mais surtout des scènes historiées), les études sur la tapisserie de Bayeux montrent à l'envi que les broderies peuvent être objet d'études savantes²¹ tant pour le matériau (la broderie) que pour l'image représentée. Mais cet intérêt est relativement récent. M-A Privat-Savigny, souligne la difficulté de retrouver le signalement des travaux en cours²² : quand ils existent leur bibliographie est toujours reléguée en fin d'ouvrage. Il s'agit alors de vêtements liturgiques, ou de broderies. La chercheuse, pourtant conservateur au musée historique des tissus à Lyon, et proche des travaux de Jean-Michel Leniaud ne signale aucune recherche sur les bannières, aucun signalement de bannières autres que dans les catalogues d'exposition du musée des Tissus de Lyon.

20 PRIVAT-SAVIGNY Maria-Anne, *Quand les princesses d'Europe brodaient. Broderie au petit point, 1570-1610*, 2003, 135p. coll Les Cahiers du musée national de la Renaissance 2; *L'Église en broderie. Ornaments liturgiques du musée national de la Renaissance*, 2005, 104 p. Coll Les Cahiers du musée national de la Renaissance 5. Aucune trace de bannières, dans ces collections, Toutefois on doit signaler un panneau brodé (cat 22, p 66) représentant saint Pierre qui rappelle la bannière de Locmélard mais ses faibles dimensions (60x42) l'écartent du registre des bannières. Par contre les apôtres représentés recto verso dans les lambrequins de cette bannière sont fort proches des bandes d'orfroi du musée de la Renaissance (cat 13, p 54).

21 BOUET Pierre, LEVY Brian, NEVEUX François, *La Tapisserie de Bayeux. L'Art de Broder l'Histoire. Actes du colloque de Cerisy-la-Salle (1999)*. Caen, Presses universitaires de Caen, Office universitaires d'études normandes. 2004, 428p.

22 PRIVAT-SAVIGNY Maria-Anne, « Les ornements liturgiques textiles » in LENIAUD Jean-Michel, SAINT-MARTIN Isabelle, dir, *Historiographie de l'histoire de l'art religieux en France à l'époque moderne et contemporaine. Bilan bibliographique (1975-2000) et perspectives*, Turnhout, Brepols, EPHE, 2005, p 41-58, Bibliothèque de l'École des Hautes Études en sciences religieuses.

Plus généralement, Joël Cornette et Marie-France Auzépy soulignent « *la rareté des travaux historiques spécifiquement centrés sur l'image, c'est-à-dire des travaux qui considèrent l'image comme une source à part entière, une archive susceptible d'analyse, porteuse de sens au même titre qu'un document écrit ; pour nombre d'historiens, regrettent les deux auteurs, l'image est encore, en effet trop souvent une illustration, comme une "fenêtre sur le monde" »*²³.

« L'iconographie a été reconnue comme une source documentaire de premier ordre, digne d'instruire l'historien » affirme François Boespflug dans *La pensée des images*²⁴. D'autres ont travaillé sur les images religieuses, soit comme source unique, telle Isabelle Saint-Martin²⁵ lors de ses travaux sur le catéchisme de La Bonne Presse, soit comme Marie-Hélène Froeschlé-Chopard²⁶ comme élément de l'église paroissiale et des chapelles de confrérie à partir des visites pastorales, et de ses propres observations : retables, tableaux d'églises, statues, autels des confréries, chapelles des romérages, donnant une synthèse de l'évolution de la Provence du XVIe à la fin du XXe siècle. La première citée étudie les images sous l'angle de la perception intime et en colloque singulier et dans une perspective pédagogique, l'autre dans des perspectives collectives et publiques.

Nous suivons Christian Amalfi quand il propose de « *considérer l'art de l'image sous toutes ses formes non comme un phénomène purement esthétique mais comme un objet d'histoire à part entière, comme un langage sériel à interroger et à interpréter dans une perspective historiographique, idéologique et mythologique, tel est un des principaux apports de "l'histoire des mentalités" façonnées - entre autres- par Maurice Agulhon, Philippe Ariès, Charles-Ollivier Carbonnell, Pierre Georgel »*²⁷.

Boespflug rappelle que les « *images matérielles sont toujours "cadrées" c'est-à-dire définies par les limites de la matière (toile, panneau de bois, pierre, métal etc...)*

23 CORNETTE Joël, AUZÉPY Marie-France, *Des images dans l'histoire*. Presses universitaires de Vincennes, 2008, 301 p. coll temps et espaces.

24 BŒSPFLUG François, *La pensée des images. Entretiens sur Dieu dans l'art avec Béatrice Levret*. Paris, Bayard, 2011, 263p. P ;49.

25 SAINT-MARTIN Isabelle, *Voir, savoir, croire, Catéchisme et pédagogie par l'image au XIXe siècle*. Paris, Librairie Honoré Champion, 2003, 614 p.

26 FROESCHLÉ -CHOPARD Marie-Hélène, *La religion populaire en Provence orientale au XVIIIe siècle*. préf d'Alphonse Dupront, Paris, ed Beauchesne, 1980, 418 p. ; *Espaces et Sacré en Provence (XVIe-XXe siècle) Cultes, images, confréries*. Paris, Le Cerf, 1994, 605 p.; *Dieu pour tous et Dieu pour soi. Histoire des confréries et de leurs images à l'époque moderne*. Paris, l'Harmattan, 2006, 402 p.

27 AMALVI Christian, « Etienne Marcel "dans tous ses états" De la peinture troubadour à la bande dessinée/ essai d'iconographie générale.» in *Image et histoire*. Paris, Publisud,1987.

d'un objet en surface ou en volume [...]. On devrait ici subdiviser et distinguer, parmi les images à support matériel, les images d'art, ayant qualité d'œuvre d'art aux yeux des historiens de l'art, et les images populaires, votives, dévotionnelles, catéchétiques, didactiques, publicitaires, auxquelles cette qualité est parfois ou souvent refusée. »²⁸

Cependant ajoute-t-il « *l'indigence des moyens entre en contradiction avec la glorification de Dieu auquel l'art doit contribuer[...]. L'œil doit être exigeant : lorsqu'il explore les archives des images chrétiennes, il ne doit pas être indifférent à la dose de savoir-faire impliquée dans la réalisation de l'œuvre. »* Et c'est ce manque d'exigence et de savoir-faire dont souffrent nombre de représentations telle cette image du Sacré-Cœur, classée comme typique des objets kitsch par Umberto Eco.

On peut ranger les bannières dans cette catégorie des images populaires, votives, parfois catéchétiques, souvent didactiques, au savoir-faire technique souvent de qualité... Toutefois, leur usage en fait surtout des objets identitaires, des signes, des symboles. Elles sont partie prenante de la collectivité qu'elles représentent : les bannières sont des mises en signe de la foi, et participent à la mise en scène des paroisses.

Une période : du Concordat à nos jours

Notre propos est circonscrit : retrouver les piétés à partir des bannières présentes dans les paroisses (et donc les recenser), tenter de retracer l'évolution du stock et les motifs qui ont conduit à son accroissement, retrouver autant que faire se peut les fournisseurs de bannières, repérer le rôle prescripteur du clergé par la mise en place de confréries et congrégations. Dans une période qui va du Concordat à 2012, le parc des bannières évolue. Durant les périodes difficiles pour l'Église de France - années des lois de laïcisation menant à la Séparation des Églises et de l'État, et, dans la même veine, lors des tensions de la période dite du Cartel des Gauches - le parc des bannières s'accroît, alors que de nouveaux groupes sociaux se dotent de bannières. Mais ce n'est pas le seul facteur d'accroissement, on sera également attentif aux nouvelles images apparaissant dans les périodes de guerre, tout autant qu'à l'influence des événements religieux, comme les apparitions mariales et les canonisations.

L'observation des bannières dans les églises se mène en parallèle au

²⁸ BŒSPFLUG François, op cit, p 56-57.

dépouillement des visites canoniques, exercées par l'évêque de Quimper, puis de Quimper et Léon, durant toute la période où leurs compte-rendus sont avant tout quantitatifs, c'est-à-dire jusqu'à l'épiscopat de Mgr Duparc (1908-1946). Les inventaires de 1906 constituent un point d'orgue majeur.

En contre-point des études locales dans deux paroisses permettent un éclairage différent. La poursuite de l'exploitation des matériaux rassemblés autour des réalisations du carmel de Morlaix apporte des précisions quant aux caractéristiques du circuit des productions locales.

Un espace géographique : le Finistère

L'espace géographique choisi est le Finistère, avec ses deux anciens évêchés, Quimper, Léon et quelques paroisses²⁹ du troisième, Tréguier. Les spécificités du département, complètement excentré y compris par rapport à Rennes, la capitale régionale historique, tiraillé entre ses deux villes centres économiques, Brest et Quimper, un évêché géographiquement déconnecté de Brest, la récente ville universitaire, mais traditionnellement ouvrière, le poids historique de la marine militaire, tout cela est connu. Mais n'en pèse pas moins sur la vie quotidienne, y compris de la recherche.

Une méthode : la matérialisation du corpus ou la constitution d'une collection témoin, sous forme de reproductions photographiques sur papier

Le corpus étudié se compose des bannières présentes dans les églises, jamais vraiment dénombrées, et impossibles à rassembler en un lieu et en un temps uniques.

La collection de photos de bannières permet le nécessaire va et vient du regard entre deux réalisations apparemment proches. Œuvre secondaire par rapport à l'original, la photo est considérée comme, et seulement comme, un aide-mémoire qui pallie l'impossibilité de déplacements répétés...

Le Trégor et ses marches, qu'il soit finistérien ou costarmoricaïn conserve moult bannières anciennes des XVII^e et XVIII^e siècles - et sans doute la plus ancienne de Bretagne, réputée du XVI^e, en l'église de Saint-Pever en Côtes-d'Armor. Pays du lin et

29 Ce que l'on appelle « le petit Trégor » ou encore le Trégor finistérien.

des tisserands, le Trégor jouxte aussi le pays des Julods, riches marchands toiliers dont les enclos paroissiaux³⁰ sont célèbres, et proche de la célèbre foire alors internationale de la Martyre. Au XVIIe et XVIIIe siècles, les couvents de religieuses, en particulier les carmélites, de Guingamp et Morlaix, mais aussi les ursulines³¹, forment des brodeuses émérites et cultivées³². Dès 1816, une fois la tourmente passée, les carmélites se réinstallent à Morlaix, et reprennent leurs travaux de broderies sacrées. Les stocks de bannières actuellement présentes dans les église, sont donc importants et variés.

Les bannières témoins des pratiques dévotes les plus anciennes, ce sont surtout les bannières des confréries, le début d'un sillon que l'on peut prolonger pour tenter d'en mesurer l'évolution : croissance, décroissance, apparition de nouvelles piétés. Prennent-elles toutes la forme de confréries ou congrégations, n'y a-t-il pas émergence de piétés non rattachées à ces formes de sociabilité, des piétés plus individuelles qui puissent donner lieu à bannières ? Les bannières peuvent-elles être le support d'une histoire sociale des paroisses, du diocèse ?

Les traces laissées par les bannières

L'observation qualitative des objets, du document pour riche qu'elle soit, est insuffisante, il faut la compléter par les traces laissées dans les institutions. Les bannières étant objets de l'institution Église, on peut faire l'hypothèse qu'elles y ont laissé des traces, des documents, sous des formes collectives, par là nous entendons règlements, usages codifiés, tout cet arsenal réglementaire qui encadre et régit la vie d'un groupe, voire, s'agissant d'un objet para-culturel, les rites qui y sont attachés.

Objet fabriqué, on doit trouver témoins de son mode de fabrication, de sa réalisation, de la nature et du coût des matériaux utilisés. La dépense ainsi générée doit aussi être inscrite dans les livres de dépenses des uns ou dans les livres de recettes des autres. On recherchera donc les ateliers, ouvriers, artistes qui ont participé à leur

30 PROVOST Georges, *La fête et le sacré. Pardons et pèlerinages en Bretagne aux XVIIe et XVIIIe siècles*. Paris, Cerf, 1998, 530 p.

31 «*Au fil du Temps, l'art de la broderie chez les Ursulines*». Amiens, Exposition, Chapelle du Sacré-Cœur, 16 juin, 25 septembre 1992.

32 Les Carmélites, ont cultivé la formation artistique des religieuses près des peintres parisiens «descendus» en province, comme Claude Vignon (1593-1670) dont le monastère conserve une huile sur toile: *Le prophète Elie en prière sur le Mont-Carmel*. Plus récemment (entretien téléphonique, avec Sr Maryvonne, août 2010), elles n'hésitaient pas à s'offrir les services d'une cantatrice pour développer leurs capacités vocales.

réalisation qu'ils aient ou non pignon sur rue. Objets de parade : les bannières sont photographiées en situation, elles inspirent peintres et dessinateurs, qui ne portent pas tous des regards d'abord documentaires.

Les sources : les archives religieuses et patrimoniales

Au fil des siècles, l'Église, institution centralisée, a produit et organisé des documents pour sa gestion, pour l'harmonisation de son fonctionnement. Elle n'a eu de cesse de les perfectionner. Les actes apostoliques que constituent les visites des évêques permettent un contrôle visuel des locaux, des églises et des presbytères, des écoles, des cimetières et autres lieux dévolus à la vie locale ecclésiale. Procès-verbal en est dressé, puis collationné à l'échelon central que constitue l'évêché. Documents normalisés de longue date, les procès-verbaux des visites canoniques sont les indispensables compléments de la documentation iconographique.

En théorie, cette source devrait permettre d'établir des séries, des observations répétitives, chiffrées ou non, permettant de suivre l'évolution d'un dossier, d'un problème : qu'il s'agisse du cimetière dont la gestion relève de la paroisse, durant quasiment tout le XIXe, ou de la question scolaire. En pratique, sur un sujet aussi mince que celui des bannières, le rythme des visites n'est pas suffisamment régulier.

Établir et étudier des progressions quantitatives à partir de séries reposant sur des visites irrégulières peut sembler hasardeux, nous l'avons pourtant tenté. Quant aux évolutions qualitatives, c'est à dire l'achat de telle bannière, cela exige de connaître le fonds documentaire, en l'occurrence le patrimoine bannière de la paroisse³³ : c'est là que se révèle l'importance de nos archives photographiques.

La défaillance des archives écrites concernant les inventaires de 1906 a été une difficulté inattendue : là, où les autorités ecclésiastiques ont joué le jeu de l'ouverture des portes, les informations recueillies sont riches et précises. Là où le refus, ou bien le jeu du chat et de la souris, ont été la règle, les informations sont médiocres. Elles sont inutilisables lorsque les fonctionnaires de l'enregistrement ont, de fait, déclaré forfait.

Les traces des actes locaux de gestion spirituelle et temporelle de la paroisse se trouvent dans les archives des presbytères : annonces des messes à venir, des

³³ PRIVAT-SAVIGNY Maria-Anne « regrette [...] la rareté des publications d'inventaires de mobilier et d'ornements liturgiques, comme cela se pratiquait beaucoup encore au XIXe siècle et dans la première moitié du XXe siècle », op cit. p 47.

enterrements, des visites épiscopales, des processions, et parfois le texte des sermons, autant d'informations ténues à collecter et décrypter.

Les recherches et publication d'un centre de documentation exceptionnel

Mais une recherche en histoire religieuse, même si, comme la nôtre, elle prétend s'appuyer sur un objet documentaire peu utilisé de façon systématique, se réfère à un passé de travaux, y compris des travaux d'étudiants, fort utiles pour le XVIIe-XVIIIe, qui n'entrent pas directement dans notre champ chronologique, mais dont des bannières sont encore utilisées.

La proximité historique de la période étudiée, l'insertion dans l'histoire religieuse locale impliquent des redondances ou à tout le moins d'étroites proximités dans les champs de recherche. La faible antériorité des travaux d'une Université de création récente, est en partie compensée par une société savante datant de 1873, mais la centralisation historique à Rennes qui accentue l'isolat ou le quasi-isolat qu'a longtemps constitue l'extrême pointe de la Bretagne, a eu des conséquences heureuses : la multiplicité des travaux à partir de thèmes locaux. Les spécificités vraies ou supposées de la Bretagne et du Finistère faisant le reste: il y a désormais peu à découvrir. Les ethnologues s'intéressent aux manifestations de la foi populaire que sont les troménies, auxquelles participent les bannières ; les Taolennou³⁴ sont des images, pour l'enseignement mais répondant à d'autres critères que les bannières....

Marie-Thérèse Cloître³⁵ a produit des analyses particulièrement fines des activités des Abbés-démocrates du Léon, ne laissant aucun champ en friche; de l'action de Mgr Sergent aux inscriptions des monuments aux morts, en passant par les couronnements des Vierges, sa connaissance du terrain est immense. Yvon Tranvouez³⁶ a vu dans les processions non pas les enseignes elles-mêmes, mais les symboles d'un christianisme intransigeant s'opposant aux manifestations laïcistes. On pourrait dérouler la liste des enseignants – chercheurs et de leur champs de recherche, dans lesquels il n'est pas aisé de trouver sa propre spécificité.

34 ROUDAUT Fanch, CROIX Alain, BROUDIC Fanch, *les chemins de Paradis, Taolennou Ar Baradoz*, Douarnenez, Le Chasse Marée, ed. de l'Estran, 1988, 188 p, texte bilingue français-breton.

35 CLOÎTRE M-T : ses travaux ont montré l'influence de la formation des prêtres sur l'évolution politique du Léon.

36 TRANVOUEZ Yvon, *Un curé d'avant-hier. Le chanoine Chapalain à Lambézellec (1932-1956)*, Brest 1989, Éditions de la Cité, 228p.

La première partie de la recherche ici présentée, est centrée sur la bannière en tant qu'objet, rappelle ses origines, évoque ses modes de fabrication et de commercialisation. C'est celle qui court sur la plus longue période, car elle prend en compte les « vieilles bannières » celles des maîtres-brodeurs. Créées pour les confréries issues de la Réforme catholique, quelques-unes sont toujours en place dans les paroisses, même si leur rôle est devenu plus symbolique que spirituel : les rites qu'elles accompagnaient ayant fortement évolué au fil des siècles.

Les trois chapitres suivants poursuivent l'étude technique des modes de fabrication des enseignes, qui ont bénéficié du progrès des technologies dans l'art du tissage. L'industrialisation a répondu aux nouvelles demandes d'un public qui s'accroît, tout en se segmentant : la pastorale accompagne ces mutations et contribue fortement à l'accroissement de la demande de nouveaux publics. On crée des bannières plus légères, susceptibles d'être portée par des femmes et des enfants. Les acteurs traditionnels que sont les couvents poursuivent leurs activités, et les « bénévoles » prennent une autre dimension. Ces chapitres couvrent la période qui va jusqu'en 1950-1960.

La deuxième partie tente de mesurer l'importance quantitative du phénomène. L'approche utilise, de façon classique, la méthode d'analyse des rapports des visites canoniques et les traduit visuellement par des cartes. Après le hiatus de l'inventaire de 1906, concrétisant la Séparation des Églises et de l'État, les relations à l'intérieur de l'Église de France évoluent fortement : moins de contrôles se traduisant par des appréciations numériquement quantifiables, et plus d'accompagnement qualitatif. Le vingtième siècle se préoccupe moins de compter les bannières et les statues que de répondre aux demandes spirituelles des fidèles. L'importance du recensement réalisé par nous-même prend alors tout son sens : car en passant du quantitatif au qualitatif, la collection de photos va être fortement sollicitée dans la suite de la thèse.

La troisième partie analyse les bannières en tant que phénomène sociologique et historique, porteur de la vie de la paroisse. Elles témoignent donc de l'évolution des piétés, dans leur dimension collective et non pas individuelle. Mais les bannières-symboles peuvent aussi être considérées comme un des modes d'expression des affrontements entre deux « idéologies » catholique et laïque, car la deuxième partie du XIXe voit se transformer la donne. « Aujourd'hui, l'historien peut dire : si les républicains avaient de bonnes raisons pour considérer que l'Église était leur ennemie [...] ils se sont aussi conduits avec sectarisme : la législation anticléricale était fort

éloignée de l'idée que nous nous faisons aujourd'hui de l'État de droit. »³⁷

Outre la réalisation du catalogue des bannières conservées dans les églises du Finistère, l'observation du phénomène de la constitution du stock de bannières a été facilité par des investigations dans les archives de deux paroisses, Lannilis, un doyenné, et Saint-Pol de Léon, siège de l'ancien évêché. Dans les deux cas, les consultations ont été faites localement, aux archives départementales et aux archives diocésaines.

Après un aperçu sur les bannières non-religieuses et les groupes qui en sont à l'initiative, la quatrième partie est centrée sur le renouveau inattendu, mais lent, des bannières. Car, après un hiatus, qui est peut-être aussi à relier avec l'évolution des campagnes et donc des rites agraires³⁸, la demande sociale s'est poursuivie, une demande qui ne passe plus, ou passe moins, par le truchement du clergé, mais s'exprime à travers des initiatives spontanées diversifiées, autour des paroisses ou plus souvent autour des chapelles et des saints locaux « les vieux saints bretons ». Mais y a-t-il encore des paroisses si « l'ensemble des habitants de la paroisse ne constituent pas la communauté paroissiale »³⁹ ?

Certains pensent que l'on est à l'aube du passage de l'objet cultuel à l'objet culturel, voire que ce pas est déjà franchi. Et que les bannières ne sont plus que des objets patrimoniaux. On passe ainsi à la notion de patrimoine qui constitue la version immanente et laïcisée de l'objet sacré lequel, « source de pouvoir dans et sur la société » se présente « comme inaliénable et inaliéné »⁴⁰. Certes, les bannières ne sont pas inaliénables, même si on peut le déplorer. Leurs années de triomphe sont sans doute derrière elles. Si on ne chante pas des alleluia, on ne pleure pas non plus avec des accompagnements de requiem, et encore moins de dies irae. Les bannières ont évolué, avec leur temps, comme il se doit.

37 RÉMOND René, « table ronde », Plongeron Bernard, Emeriau Isabelle, Riaud Jean *Catholiques entre monarchie et République, Mgr. Freppel et son temps*, colloque de l'université catholique de l'Ouest, 23-25 septembre 1992. Paris Letouzey et Ané, 1995

38 BONNET CARBONNELL Jocelyne, FOURNIER Laurent Sébastien, Dir, *Fêtes et rites agraires en Europe. Métamorphoses?* Paris, L'Harmattan, Univ. Paul Valéry Montpellier III, 2004.

39 MERCATOR Paul. *La fin des paroisses. Recomposition des communautés, aménagement des paroisses*. Paris, Desclée de Brouwer, 1997, 191 p. p 139.

40 HEINICH op cit.

1^{ère} PARTIE

LA

PRODUCTION

DES

BANNIÈRES

Chapitre I – Les bannières de l'Ancien Régime

Plougourvest (29) : Église Saint Pierre. Bannière Crucifixion / Saint-Pierre.



Les bannières dont il est ici question ne datent pas des dix-neuvième et vingtième siècles. Mais elles sont toujours présentes dans les églises, à l'exception de trois ou quatre déposées dans les musées locaux. Pour la plupart enfermées dans les grandes armoires destinées à cet effet, au bas de la nef de l'église, pour d'autres exposées près du chœur, parfois à la place prévue dès l'origine, c'est à dire à la table de communion à laquelle elles sont maintenues par un bracelet de métal. Ou bien encore mises en évidence à un endroit stratégique.

Les plus prestigieuses sont sous vitrine : les unes de longue date, les autres plus récemment, mais toujours à la suite de restaurations coûteuses. Elles ne quittent l'ombre protectrice de leurs églises que pour de courtes processions sur leur propre territoire, pour la fête patronale. Elles sont évidemment absentes des grands pardons et rassemblements car devenues trop fragiles malgré les soins attentifs des paroisses, des

communes et du Conseil général qui les entretiennent en tant qu'élément particulièrement typique du patrimoine breton. En ce sens elles appartiennent aux XIXe et XXe siècles.

Que recouvre cette expression choisie des « vieilles bannières », de quand datent-elles, ont-elles des particularités de fabrication, où sont-elles, dans quelles paroisses ? Ont-elles des points communs, par qui ont-elles été fabriquées, dans quel matériaux, à quelle période? Quelles images, quels saints sont honorés ?

On a tenté d'inventorier, église par église, puis de décrire ces enseignes, et par leur rapprochement de mettre en évidence ressemblances et divergences, dans ce contexte très particulier de la Bretagne qui connaît « son âge d'or » suivi d'une période de reflux. C'est aussi l'époque du renouveau de l'Église post-conciliaire, celle de la Réforme tridentine, la période des grandes missions et de la construction d'églises et de chapelles richement ornées.

Les bannières recensées datent de ces années de développement artistique et religieux. Elles en portent trace. On peut prétendre trouver signification à ces objets avant que leur souvenir même ne s'éteigne.

1- La « Banniel Braz »

Les puristes pardonneront ce détournement de sens, l'appellation de Banniel Braz « la grande bannière » désignait couramment la bannière du saint patron de la paroisse, non celle des confréries. Mais actuellement le public non averti ne fait guère de différence entre les unes et les autres les identifiant comme des bannières anciennes, répondant à certains critères d'allure générale, sans chercher à préciser ce qui revient à leur taille imposante, à leur poids qu'on devine élevé, à leur éclat, aux soins dont on les entoure. L'héritage de l'histoire, la révérence que l'on porte aux mythes.

a- Naissance d'un mythe

En 1901⁴¹, à l'issue de sa première tournée pastorale dans les églises proches de Quimper, Monseigneur Dubillard, évêque de Quimper et Léon (1900-1908), décide d'instaurer une Commission diocésaine d'architecture et d'archéologie, avec des

41 BDHA 1901, p.5-22.

correspondants locaux ; il adresse une lettre-circulaire à tous les recteurs. Parallèlement au cours élémentaire d'architecture et d'histoire religieuses créé au grand séminaire, voit le jour le *Bulletin Diocésain d'Histoire et d'Archéologie*, le BDHA. Au fil des années des rubriques régulières explorent les unes les archives, les autres les richesses ou singularités des édifices paroissiaux. On recense les monuments et les éléments les plus significatifs en matière de croix processionnelles, de vitraux, de peintures sur toile ou sur lambris, de bannières. Dès le premier numéro de la revue est dressée la liste de bannières remarquables. Aucune date n'est avancée, à l'encontre de ce qui se produit pour les croix processionnelles, voire pour les peintures, y compris les lambris.

TABLEAU 1 : Recensement 1901 réalisé par le BDHA

Dirinon	2	
Guimiliau	2	Notre Seigneur en croix et saint Miliiau Rosaire et saint Pol
Lampaul-Guimiliau	2	Saint Pol et Notre Dame 1658 Saint-Sacrement et Assomption
Locquéolé	1	
Pencran	1	
Ploudiry	2	
Plougonven	1	Notre-Dame
Plougourvest	2	Notre Seigneur en croix Saint Pierre et saint Paul
Plouguerneau	2	Notre Seigneur en croix et Rosaire Saint Pierre et saint Paul
Ploumoguer	2	
Rumengol	1	Notre-Dame
Sibiril	1	Rosaire
Tréfléz	1	Sainte Ideltrude (sic)
Musée de Morlaix	1	
Musée de Quimper	1	

Aucun descriptif de l'une ou l'autre de ces bannières. Sauf l'une d'entre elles: celle qui été donnée à l'embryon de « musée d'art religieux » de l'évêché à Quimper. Lors de la séance du jeudi 28 mars 1901, le rédacteur fait suivre la relation des motivations du donateur de la description de l'objet. C'est une crucifixion, « Notre-Seigneur en croix », selon une appellation usuelle dans l'Église à cette époque, et sur l'autre face, une Donation du Rosaire.

I. — Bannière du XVII^e siècle.

Déposée par M. Péche, au nom de la Fabrique de Sibiril.

Cette bannière étant désormais trop délabrée pour servir au culte, on en a fait exécuter une nouvelle sur le même modèle, aussi exactement que possible. Elle représente d'un côté Notre-Seigneur en croix, avec Marie-Madeleine agenouillée à ses pieds. Sur le fond de soie blanche est un semis de bouquets formant de grandes rosaces, et sur les bordures et le lambrequin du bas sont appliquées des fleurs de lis.

De l'autre côté, on a représenté Notre-Dame et l'Enfant Jésus donnant le Rosaire à saint Dominique et à sainte Catherine de Sienne. Tous les personnages sont admirablement brodés ; les nuages qui servent de trône à la Sainte Vierge sont faits de cordonnets d'argent disposés en ronds concentriques, comme on le voit dans plusieurs de nos autres vieilles bannières.

Des deux côtés montent deux grandes tiges de rosier dont les branches et les feuilles forment des enroulements élégants qui encadrent la scène, et sur le tout court un grand chapelet dont les grains, petits et gros, sont faits en broderie.

Les ecclésiastiques-chercheurs poursuivent leurs investigations. Une rubrique s'installe intitulée « Architecture Bretonne », avec pour sous-titre « Étude des monuments du diocèse de Quimper », et des rubriques plus spécifiques, dont la régularité se nourrit de l'actualité. En 1904, le chanoine Abgrall enrichit la rubrique « Bannières » quantitativement et qualitativement. La description de l'enseigne type est fixée :

« Toutes ont la même physionomie générale, portant sur les deux côtés les images des saints patrons de l'église ou de la confrérie à laquelle elles appartiennent, brodées en fil de soie, d'or et d'argent, entourées de bordures en arabesques, semis de bouquets, fleurons et rosaces ; à chaque extrémité de la traverse du haut est une boule massive, sculptée et dorée ou couverte d'une riche étoffe, et le bas est découpé en lambrequins d'où pendent des glands en franges dorées, où sont cachées des clochettes qui font

42 BDHA 1901 Rubrique « musée d'art religieux » p.56.

entendre leurs joyeux tintements. »⁴³

Entre les deux dates, le corpus recensé s'est enrichi. Les critères de sélection sont précisés. Ce n'est plus seulement la « même physionomie générale » mais des repères de datation. Ainsi les « grandes bannières » anciennes demeurent mais les copies contemporaines sont exclues.

Les bannières de Dirinon sont toujours au nombre de 2, mais cette fois, elles sont qualifiées « d'anciennes ».

Pour les 2 de Guimiliau, on précise que sur la première, celle de « Notre Seigneur en croix », la deuxième face représente « saint Miliau, le patron, avec la date de 1658 ». Quant à la deuxième les termes n'évoluent guère « la représentation de Notre-Dame-du Rosaire et saint Paul-Aurélien ».

La description des enseignes de Lampaul-Guimiliau mérite d'être citée intégralement :
« Notre-Dame, première patronne, debout sur des nuages, portant l'Enfant-Jésus sur le bras gauche et tenant un sceptre dans la main droite ; tout ce côté est couvert d'un semis de grands bouquets, très déliés.

Saint Pol-Aurélien, second patron, en chape, mitre et crosse, foulant aux pieds son terrible dragon ; fond damassé, avec fleurons de fleurs de lis, bordures dans les côtés et bouquets dans le bas.

Bannière de la confrérie du Saint-Sacrement : deux anges en adoration devant un ostensor entouré de nuages /La Sainte-Vierge entourée d'anges et couronnée par la Sainte-Trinité. »

Pour Locquéhol, la description est plus sobre ; « un Notre-Seigneur en croix entre la Sainte-Vierge et saint Jean. Sainte-Famille; en haut le Père-Eternel, avec rayons descendant sur l'Enfant-Jésus. »

Pour Pencran, rien de nouveau : une bannière.

À Ploudiry « Bannière de confection récente, composée de petits personnages brodés, provenant d'anciennes chasubles et dalmatiques⁴⁴».

À Plougouven, c'est une « ancienne bannière mise au rebut, absolument du même dessin, que celle de Lampaul-Guimiliau, ayant Notre-Dame avec l'Enfant-Jésus. »

La notule sur Plougouven s'est enrichie ; de « Notre-Seigneur en croix » on sait qu'il est « entre la Sainte-Vierge et saint-Jean », et on rappelle que saint-Pierre est « patron

43 ABGRALL Chanoine Jean-Marie , *Bannières*, BDHA, 1904, pp 5-9.

44 Bannière non retrouvée à ce jour.

de la paroisse » ; la deuxième bannière représente d'un côté, « Notre-Seigneur en croix » et de l'autre « saint Pol de Léon ».

Pour Plouguerneau, on ébauche une description en précisant « Notre-Dame-du-Rosaire, avec saint Dominique et sainte Catherine de Sienne ». Pour la deuxième, il est sobrement dit « saint Pierre et saint Paul patrons ».

De Ploumogueur, aucune information autre que leur nombre, 2.

Pour Sibiril, la description, largement détaillée en 1901, est reprise, dans des termes à peu près identiques. Le chanoine apprécie manifestement l'élégance du dessin, son originalité.

À Taulé, c'est une « bannière en velours rouge, en forme d'oriflamme à deux pointes [...] ex-voto autrefois offert par la reine Marie Leczinska à la chapelle de Notre-Dame-de-Callot »⁴⁵.

Tréfléz a maintenant deux bannières dont l'une « porte la représentation très belle et très distinguée de sainte Ediltrude, la patronne ». La sainte abbesse a retrouvé son nom.

Au Musée de Morlaix, il y a deux vieilles bannières, dont l'une provient de Saint-Jean-du-Doigt...⁴⁶

Au Musée de Quimper a trouvé un refuge à hauteur de son prestige, une bannière de « Notre-Dame-de-Pitié, venant de Lampaul-Guimiliau.»⁴⁷

Le descriptif distingue trois bannières récentes, une à Rumengol « fabriquée absolument dans le genre des anciennes du XVIIe siècle », c'est sans doute ce qui explique qu'elle a été citée dans la première recension, une autre à Châteauneuf-du-Faou, et enfin celle du Folgoat « brodée et offerte par Mlle Roux de Plounéour-Trez⁴⁸, en 1894, représentant d'un côté Salaün-ar-Foll [...] de l'autre l'écusson ducal ». Souci peut-être d'honorer les généreux donateurs et la basilique du Léon, après avoir nommé Rumengol et Châteauneuf-du-Faou.

Pour conclure, le Bulletin Diocésain, citant la bannière de Notre-Dame-des-Portes, « faite pour la grande solennité du couronnement, le 26 août 1894 » se réjouit

45 Toujours présente dans l'église de Taulé. Elle n'est plus considérée comme bannière paroissiale mais comme souvenir historique.

46 Actuellement, une seule est présente : celle dite de Saint-Jean-du-Doigt, composée de morceaux d'orfrois juxtaposés.

47 Actuellement une deuxième bannière y est conservée: elle représente Tugdual et au revers une croix.

48 Bannière présente au pardon du Folgoat, en septembre 2009, et à Landévennec lors de la Mission 2012 .

que les paroisses « dans ces dernières années » aient fait « l'acquisition de bon nombre de bannières nouvelles [...] de bon style et de bonne confection, dignes autant que possible des anciennes ».

« Dignes autant que possible des anciennes », cette phrase peut être considérée comme le point de départ de l'invention des bannières anciennes, que l'on pourrait peut-être mettre en parallèle avec « l'invention des enclos ».⁴⁹ La révérence pour ces enseignes héritées de l'Ancien Régime est toujours prégnante. L'archétype demeure la grande et lourde bannière de velours, rouge de préférence, ornée de personnages, brodée et frangée d'or.

ILL 3 : Pardon du Folgoat, carte postale avant 1905,

Sont présentes 3 bannières anciennes : à gauche, la Sainte Famille, à droite, dans l'ombre portée de l'Adoration du Saint-Sacrement, un évêque patron de paroisse.



Née de la volonté épiscopale, soutenue par le clergé cultivé qui leur donne leurs lettres de noblesse, entretenue localement dans le courant du folklorisme, relancée par l'intérêt des peintres et écrivains pour les images pittoresques des grands pardons, cette révérence pour les bannières anciennes va perdurer.

Un signalement, relevé lors de la consultation des « Inventaires de 1906 », en porte témoignage. Dans l'église de Saint-Pierre-Quilbignon, alors commune distincte de Brest, où aucun objet n'est proposé au classement, Bouyssou, le fonctionnaire du ministère des Finances, conduit par le curé, inscrit sur son formulaire : « Grande

⁴⁹ PROVOST Georges, L'invention des enclos paroissiaux (XIXe- XXe siècle) in TRANVOUEZ Yvon, (dir), *Requiem pour le catholicisme breton ?*, Brest, CRBC, 2011, p 96-120.

bannière ancienne, en tapisserie, très artistique datant du XVI^e siècle. » et l'évalue à 100F⁵⁰. C'est la seule bannière du Finistère à faire l'objet d'un commentaire. D'une façon générale les bannières anciennes sont peu recensées : revendiquées comme propriété des confréries, elles ne sont pas toujours présentées aux fonctionnaires. Pourtant les percepteurs-enquêteurs sont munis de l'avis de classement des bannières comme des autres objets du culte particulièrement remarquables (c'est par exemple le cas à Locquéholé). Si, à Saint-Pierre-Quilbignon, le curé et le représentant de l'État se trouvent d'accord, c'est que le sujet fait consensus. Il y a volonté commune de reconnaître la valeur artistique de cette bannière, dont le type est identifiable, par ces représentants de l'État et de l'Église.

b- Essais de recensement des bannières et des maîtres brodeurs

Depuis 1901, bien des recensements ont été faits, selon des critères différents. Dès le début du XIX^e siècle, le ministère de l'Intérieur se préoccupe du devenir des biens des fabriques dont on connaît l'intérêt artistique. En 1838, la commission des monuments historiques est créée : la *Tapisserie de Bayeux* fait partie de la première liste des objets classés. C'est dire que les textiles sont objet précieux au même titre que l'orfèvrerie.

Il faut attendre 1914 pour que soit classées « Monument historique » cinq bannières finistériennes : 2 de Guimiliau, 2 de Lampaul-Guimiliau et 1 de Saint Thégonnec. Près d'un demi-siècle plus tard, en 1958, est distinguée celle de Plougonven, En 1964 le projecteur se braque sur celles de Locmélard. Le rythme du classement, qui, de surcroît, induit d'onéreux travaux de restauration, ne peut être que lent.

À côté de cette prestigieuse liste des bannières peuvent être inscrites à l'Inventaire supplémentaire, ce qui leur assure une « protection morale » mais non financière.

Et il y a enfin l'Inventaire du patrimoine culturel, créé en 1964, sous le nom d'Inventaire général des monuments historiques et richesses artistiques de la France, initié par le ministère de la Culture, et repris par les services du Conseil régional, en application des lois de décentralisation. Les travaux sont à l'origine des bases de

⁵⁰Archives départementales du Finistère. série 2V. Inventaire des biens des Fabriques liasse 33. Saint Pierre Quilbignon. Selon F. Kergonou, de l'association « Mémoire de Saint-Pierre » reprenant les archives de Michel Floch, elle fut achetée en 1848, à Mr Lapierre, marchand d'ornements à Brest, pour un coût de 250 F. Mais les documents ne précisent pas si elle était neuve.

données iconographiques développées sous l'égide du ministère de la Culture : JOCONDE, PALISSY pour le national et GLAD pour la région Bretagne.

Les abbés-archéologues ont fait des émules. Un « Nouveau Répertoire des églises et chapelles du diocèse de Quimper et de Léon », paru en 1988, réédition augmentée du « Couffon » de 1959, signale, à chaque notice paroissiale, les « bannières anciennes » précisant parfois le siècle.

Dans un genre qui combine guide touristique, livre d'art et d'érudition, le « Patrimoine Religieux de Bretagne. Histoire et inventaire » publié en 2006, aux Editions Le Télégramme, sous la direction - une caution- du chanoine Maurice Dilasser, signale au passage, des bannières de procession. Pour le Finistère, sont rappelées quelques-unes du XVIIe et XVIIIe siècles, comme Plougourvest, Guimiliau, Goulven, Lampaul-Guimiliau, oubliant au passage Saint-Thégonnec -oubli pardonnable car la vieille bannière peut prêter à confusion - et quelques autres, dont Locquéholé, ce qui surprend.

Dans ce domaine très étroit des bannières de procession, toutes ces listes ne recensent pas les mêmes réalités, ne s'appuient pas sur les mêmes critères. Critère d'ancienneté, mais à partir de quel laps de temps peut-on utiliser ce terme ? Critère de qualité ? Très rarement, et seulement depuis le milieu du XXe, on privilégie la notoriété du cartonnier, ainsi Maurice Denis en Côtes-d'Armor ou André Bouler, le peintre-jésuite pour la bannière « Itron Varia Garmez » de Pont-l'Abbé (1960, atelier Le Minor).

Il nous paraît plus opératoire de trancher dans le vif, de prendre acte de la coupure de la Révolution comme critère de datation. Bannières héritées de l'Ancien Régime⁵¹ ou bannières réalisées depuis le début du XIXe siècle. Ceci sous-entend que la date de création est connue par des archives patentées, ce qui n'est pas toujours le cas, loin s'en faut. A défaut, la tradition et l'analyse stylistique de l'œuvre font preuve.

Les comptes des fabriques et de confréries sont la source classique d'information. Leur étude n'entre pas dans le champ de cette recherche qui s'appuie ici

51 COUFFON René , LE BARS Alfred, *Diocèse de Quimper et de Léon. Nouveau Répertoire des églises et chapelles*, Quimper, Association diocésaine de Quimper, 1988, 552 p. Liste des objets classés, dont les bannières, Table sommaire des artisans et artistes (originaires du Finistère ou y ayant travaillé antérieurement au XIXe siècle). Chaque notice paroissiale signale les bannières remarquables en précisant classée (C), parfois le siècle, ou simplement ancienne.
Cité COUFFON dans les multiples références

sur des acquis précédents. Un dépouillement systématique entrepris dans le cadre des formations universitaires, en particulier sous la direction de Jean Tanguy, a permis de rappeler le rôle et l'importance des différents corps de métiers « artistiques » intervenant dans la construction et l'ornementation des églises.

Un ouvrage de synthèse a été publié, sous l'égide de la Société archéologique du Finistère, le *Dictionnaire des artistes, artisans et ingénieurs en Cornouaille et en Léon sous l'Ancien Régime*⁵². Les références aux brodeurs de bannières ne sont pas, et de loin, les plus nombreuses. Elles en sont d'autant plus précieuses.

Le tableau ci-dessous, nécessairement hétérogène, en présente le regroupement avec l'étude plus ancienne, entreprise par René Couffon pour le diocèse de Saint-Brieuc, et celle plus étroite consacrée à Plouguerneau par Louis Grall. Outre les sources sont indiquées celles que nous avons constaté présentes dans les paroisses.

TABLEAU 2 : Des brodeurs et leurs œuvres en Basse Bretagne : compilation effectuée à partir de différentes sources

<i>Année</i>	<i>Lieu</i>	<i>Brodeur</i>	<i>Travaux</i>	<i>Sources</i>	<i>Attestée</i>
1612	Saint Brieuc	Jean Garnier dit La Chesnaye	B de St Michel	Couffon p 670	
XXX	Lanhouarneau	Vincent Lorre		SAF p 244	
1625	Plogonnec	Julien Julle ou Jule Quimper	Velours vert et rouge 296 livres avec bourse	SAF	
1627	Morlaix St Mathieu	Roger Tuberville Morlaix	B broderie d'or et d'argent fin	SAF p 339	
1635	Grâces 22	Marzin Guingamp	B Donation du Rosaire	Savidan cf biblio	2002
1638	Locronan	Le FLoch	Acc une B Habille la ch des Trépassés	SAF p 200	
1639	Plouguerneau		Commande 175 li	L Grall, <i>Mouez Dom Mikaël</i> . ⁵³ 07/2003, p 32	2008
1642	Landébaëron	Boys (du)	Accommode b	Couffon	
1645	Plélo, St Gilles	Guillaume Marzin MB Guingamp	Bannière	Couffon p 671	
1651	Pleudaniel	Gilles Hernot	Accommode b	Couffon p 670	
1651	Le Cloître Pleyben	Tuberville Quimper	B de velours avec passements d'or et d'argent	SAF p 339	2008

52 CASTEL Yves-Pascal, THOMAS Georges-Michel, DANIEL Tanguy, *Artistes en Bretagne, Dictionnaire des artistes, artisans et ingénieurs en Cornouaille et en Léon sous l'Ancien Régime*, Quimper, Société archéologique du Finistère, 1987, 365 p.

53 GRALL Louis, *Etude de Louis Grall sur le Rosaire, [série de 5 articles dont 2 centrés sur la confrérie et la bannière]*. MOUEZ DOM MIKAËL, *La rose et le rosaire*, N° spécial, 15/07/2003, 47p.

<i>Année</i>	<i>Lieu</i>	<i>Brodeur</i>	<i>Travaux</i>	<i>Sources</i>	<i>Attestée</i>
1654 1655 1658	St Thégonnec	Prigent Bizien St Thégonnec	Répare la Ban	SAF p 43	2012
1658	Paimpol	Le Floch à la foire de Tréguier	B Velours rouge et vert avec broderies d'or et d'argent, d'un côté la vierge, de l'autre 4 évangélistes pr 180 livres	Couffon	
1661-62	Pont Croix	Le Floch Quimper	Accomode une vieille, vend une neuve pr 290	SAF p 200	
1664	St Tugen	Le Floch Quimper	Accomode une B		
1668	Trégourez	Le Floch	Accomode une B		
1674	St Evarzec	Tuberville Quimper	Accomode	SAF p 339	
1675	Plouguerneau	Rachet Landerneau	Accomode la belle bannière	Op cit p 32	
1678	Louargat	Julien Tuberville Morlaix	B	SAF et Couffon	
1679	Tréduder brodée par les religieuses du couvent	Jean Landais Lannion	B neuve, 170 livres 7 livres à un sculpteur pr promonettes, neufves et dorées	Couffon p 670, notice église, PP/ Crucifixion Marie Madeleine	2008
1678	Ploudiry	Tuberville Quimper		SAF p 338-9	
1683	Plourhan	Julien Tuberville Morlaix	B à la foire de Tréguier	SAF et Couffon	
1684	Chatelaudren st Magloire	Guillaume Taconnet	Répare une b	Couffon p. 670	
1687	La Martyre	Rachet de Landerneau	Accomode la B fine pr 30livres,10 sols	SAF p 305	
1688	Saint Jean Trévoazan	Jean Landais Lannion			
1708	Plouguerneau	François Donnou	Acc B du Rosaire	SAF p 97	2008
1709	Quintin St Thurian	Yvonnet	Brode une B	Couffon p 671	
1711-14	Saint Briec	Le Forestier (Rennes ?)	B confrérie du Rosaire de St Michel	Couffon	
1712	Plouguerneau	François Donnou	Acc Bannière	SAF	2008
1714	Plouzané	Landais Lannion	B 246 livres	SAF	
1715	Péder nec	Jean Landais Lannion	B	Couffon p 670	
1717	Morlaix	Le Gall Morlaix	Répare la B de St Mathieu	SAF p 206	
1736	St Servais	Charles Landais Carhaix ou Lannion	B pour 240 livres	SAF p175	?
1714	Plouzané	Landais de Lannion	B 246 livres	SAF p 175	
1719	Péder nec	Gabriel Landais Lannion	B	SAF p. 175	

<i>Année</i>	<i>Lieu</i>	<i>Brodeur</i>	<i>Travaux</i>	<i>Sources</i>	<i>Attestée</i>
1719	Plounévez-Moëdec	Gabriel Landais	B 230 1	Couffon	
1725	Plouzané	Landais Lannion	B 270 livres	SAF p175	
1734	Bodilis	Landais Lann	100 Accommode	SAF p175	
1736	Bodilis	Landais L	B neuve 800 livres		
1737	Plouguerneau	Pierre Le Goff Maitre Tailleur	Pr B et fournitures 17livres idem B Rosaire 45 livres	JJ Bernard ⁵⁴ mémoire maîtrise	2008
1761	Tréfléz	Landais (demoiselle) Lannion	2 bannières 800livres	SAF p 175	2008
1762	Quiou	Jean Loup dit l'Epine M Br et Tapissier à Rennes	Bannière de damas blanc, manufacture de Lyon	Couffon, p671	
1767	Bulat Pestivien	Demoiselle Kerpuns-Landais Lannion	2 bannières	Couffon	
1772	Bodilis	Rachet de Landerneau	Acc B	SAF	
1778	Brest bureau de santé	Babron peintre	Saint Roch	SAF p 27	
1783	Ploumoguier	Lépine (Rennes)	Pontife et Fiacre	Couffon p298 ⁵⁵	2010

Moins de cinquante occurrences de bannières, neuves ou raccommodées, le plus grand nombre en Basse Bretagne, en deux cents ans c'est peu, donc sans doute fort incomplet. On rencontre quelques paroisses bien connues pour les édifices de leurs ensembles paroissiaux, comme Bodilis, mais ni Guimiliau, ni Lampaul-Guimiliau. Des villes comme Morlaix, mais non Quimper, ni Saint-Pol de Léon, ou Tréguier ou encore Landerneau. Les informations sont précieuses, mais on ne peut les considérer comme représentatives de la production de l'époque.

On en retient cependant que des maîtres brodeurs existent en Basse Bretagne, en nombre non négligeable, installés dans les villes importantes, et peut-être proches d'ateliers de fabrication. Des ventes se font lors des foires comme celles de La Martyre ou Tréguier. A La Martyre, foire fort fréquentée car idéalement placée aux confins du Léon, du Trégor et de la Cornouaille et bénéficiant d'un lieu de pèlerinage à Notre-

54 BERNARD Jean Joseph, *La vie paroissiale à Plouguerneau d'après les comptes de fabrique (fin XVII-XVIII)*. Brest, UBO, 1975, Mémoire maîtrise sous la dir. de Jean Tanguy.

55 Une étude des « bannières paroissiales du canton de Hédé » [Ille et Vilaine] publiée en 1996 par l'association locale AEHCH, signale à Guipel une bannière dont, selon les illustrations, la face crucifixion est identique à celle de Ploumoguier. Elle a été commandée en 1762, à « demoiselle Perrine Leloup dite Lépinne... et Jan Leloup dit Lépinne brodeurs demeurant rue au Foulon paroisse Saint Jean évesché de Rennes moyennant la somme de cinq cent vingt quatre livres... » AEHCH n°2 1996 26p.

Dame de la Merci, viennent des négociants de Lyon, Paris et Tours, mais aussi d'Espagne, d'Angleterre et des Flandres.

On retient aussi que les lignées de brodeurs ne sont pas rares comme les Tuberville et les Landais de Lannion, ou encore les Keranfors, sieurs de Forville installés à Morlaix et actifs l'un de 1626 à 1709, l'autre entre 1702 et 1722 : l'on est brodeur de père en fils, d'oncle à neveu voire de père en fille.

Tuberville Julien, ou Turbeville ou Turberville, ou Turbelleville décède en 1684 à Quimper. Il a vendu au Cloître-Pleyben en 1651 un ornement de damas blanc garni de passements d'or, pour 162 l, et une bannière de velours à passements d'or et d'argent pour 240 livres. Il travaille pour Saint-Evarzec en 1674. Un autre Tuberville, Roger, de Morlaix est déjà actif en 1627 et travaille pour les paroisses de sa ville (bannière de Saint -Mathieu de Morlaix). Un autre encore, Jullien Tuberville de Morlaix, est actif en 1678, (bannière de Louargat) ; en 1683, à la foire de Tréguier il vend une bannière à la fabrique de Plourhan. En 1688 il achète à la foire de la Martyre des ornements à l'intention de Beuzit-Saint-Conogan, En 1690 il commerce avec Plozévet, et meurt la même année.

La dynastie des Landais est attestée dès 1679 et pendant tout le XVIIIe siècle. Ils vendent, entre autres, des bannières aux paroisses du Léon et du Trégor, à partir de Lannion. En 1767, la vente des bannières de Tréflez est réputée réalisée par une Demoiselle Kerpuns-Landais. Car contrairement à certaines idées reçues, *« les femmes occupent une place importante au sein de la communauté des brodeurs chasubliers et l'étude des statuts de cette dernière le confirme. Dès 1292 une femme est présente parmi les jurés de la corporation et en 1316, dans la liste des maîtres, figurent autant d'hommes que de femmes. Celles-ci sont reçues maîtres brodeuses aux mêmes conditions d'apprentissage et de chefs d'œuvre que leurs collègues masculins »*⁵⁶.

Mais à côté de ces marchands brodeurs patentés, les religieuses des couvents brodent. Des ateliers sont connus : ceux des Ursulines d'Amiens, mais aussi celui de la « Communauté de Saint-Joseph, développée par Madame de Montespan dans les années 1680, [ou encore la] Maison et Communauté de Saint-Louis de Saint-Cyr, fondée par Madame de Maintenon en 1686 »⁵⁷. Les couvents de religieuses cloîtrées sont nombreux en Basse-Bretagne aux XVIIe-XVIIIe siècles, (Carmélites de

56 PRIVAT-SALIGNY Maria-Anne, *L'Église en broderie. Ornaments liturgiques du musée national de la Renaissance* Paris, Ed de la Réunion des musées nationaux, 2005, 104 p. (Les Cahiers du musée national de la Renaissance n°5).

57 VERON-DENISE Danièle, « Richesse de la broderie » in *Les Arts décoratifs sous Louis XIII*. pp. 24-29, Dossier de l'Art n° 86. Hors série de L'Estampille L'Objet d'art, 2002.

Guingamp, Tréguier, Morlaix, Ursulines de Morlaix, Tréguier, Saint-Pol de Léon, Lesneven etc..) et toutes susceptibles de vendre leur productions brodées, y compris par l'intermédiaire de maîtres brodeurs⁵⁸ qui ne se contentent pas d'écouler leurs propres réalisations. Ils peuvent développer un véritable négoce en broderies, dont le champ d'activités s'étend bien au-delà des paroisses voisines. Mais, pour le moment, les comptes n'ont pas révélé trace de ces potentielles transactions.

Les comptes de fabrique permettent par contre de dresser, et ce n'est pas leur moindre intérêt, un tableau de l'organisation du travail. A côté des grands ateliers des maîtres brodeurs comme, par exemple, celui d'Ollivier Rachet, Sieur Du Pré de Landerneau, auquel on s'adresse de tout le Léon, existent marchands de drap, marchands de soie. Mais pour l'église travaillent aussi, travaillent surtout des artisans locaux, ici un tailleur, là un brodeur de vêtements civils, ailleurs une couturière, qui acceptent de « accommoder » bannière et ornements liturgiques. On en rencontre par exemple à Saint Thégonnec comme à Landivisiau et à Plouguerneau. A Plogonnec⁵⁹, où une bannière « de velours vert et rouge » est payée, en 1625, 296 livres à Jullien Jule de Quimper, les comptes de 1712-13 juxtaposent le 1 livre 5 sols dépensés « pour un poche pour le bannière » et les 4 sols versés au tailleur « pour un journée », (pour adapter le poche ?) alors qu'en 1706-07, un « pie de bannière » avait coûté 2 livres et en 1702-03 du « papier pour la bannière » seulement 2 sols : l'entretien de la bannière fait partie des dépenses courantes mais relativement peu élevées comparé à l'investissement initial.

Grâce à ces soins une bannière de Plogonnec, dédiée à saint Aubin, faisait partie des bannières anciennes recensées par Couffon et Le Bars.

Les traces des bannières présentes en 1270 au Trésor de la cathédrale de Quimper ont évidemment disparu, comme celles de la cathédrale de Saint-Pol de Léon dont les greniers de sacristie ont pourtant été explorés dans leurs recoins. La modeste bannière de camelot noir à l'inventaire de l'église de Châteauneuf du Faou en 1623 manque en 2006, mais le camelot était une pauvre étoffe, ce qui n'était pas le cas de la bannière « de velours garnie de broderies »⁶⁰ qui aurait pu être retrouvée dans les comptes des brodeurs et/ou ultérieurement dans l'église paroissiale ou ses dépendances.

58 Notice de l'église de Tréduder déjà citée

59 POCHARD Alain, *Etude des comptes des fabriques paroissiales au XVIII siècle : Plogonnec, Pouldreuzic, Le Juch*, Brest, UBO, UER des Lettres et Sciences Sociales. Section d'histoire, Jean Tanguy, dir. 1977, 2 vol, *Tome II Les budgets* [tableaux reconstitués par l'auteur] pp. 60-74.

60 BDHA p. 171

Malgré les soins des marguilliers, l'humidité des églises fait son œuvre. En 1697, une requête⁶¹ est adressée à l'évêque par les fabriques de La Martyre « à fin de construire une sacristie: " exposant à votre Grandeur les incommodités qui se trouvent dans la sacristie de l'église, étant tellement humide qu'on ne peut y conserver ni les ornements, ni les titres [...] si petite [...] on n'y peut mettre [...] une table assez suffisante pour préparer les ornements pour le célébrant et ses assistants" ». Il est vrai qu'ils avaient réglé, en 1687, une note de 30 livres et 10 sols à Rachet, le maître- brodeur de Landerneau pour avoir « accommodé » « la bannière fine », et qu'il convenait de prévenir le retour de tels désordres dispendieux.

Plus important pour cette étude, les relevés des comptes des fabriques signalent des bannières encore présentes dans les paroisses : au Cloître-Pleyben, à Tréduder, à Plouguerneau, à Tréfléz. Elles ne sont pas toutes « dans leur jus » pour reprendre une expression familière aux antiquaires et vendeurs spécialistes des objets de seconde main. Celles de Plouguerneau ont fait l'objet de telles rénovations qu'un regard rapide pourrait les assimiler à des bannières réalisées au XIXe siècle. Malgré ces ambiguïtés, ces manques, des éléments sont suffisamment probants pour entreprendre l'étude des « Bannières héritées des paroisses de l'Ancien Régime ».

Mais pour établir la liste des bannières antérieures à la Révolution et encore en usage, on ne peut se contenter des diverses recensions, celles-ci doivent être complétées par des enquêtes de terrain, aussi précises que possibles⁶², aussi nombreuses que possible. Le regard s'aiguise au fil des jours : apprendre à différencier l'époque de réalisation de la sainte Barbe du XIXe siècle (la bannière très réussie de Roscoff), de celle de la Sainte Famille de Ploumoguier, de qualité iconographique moins aboutie, mais datée du XVIIIe, ne s'acquiert que par une longue fréquentation des objets.

Difficulté primordiale, la traçabilité, terme peut-être incongru en histoire, récemment répandu dans la vie quotidienne et si vite officialisé que l'on se croit

61 BONNEFOY Denise, *la vie paroissiale dans le Léon au XVIII : Bodilis, Saint-Servais, La Martyre, à travers leurs comptes de fabrique 2 tomes.* sans date, Brest, UBO mémoire sous la dir. de Jean Tanguy.

62 Le repérage des bannières anciennes doit beaucoup à Isabelle Gargadennec, Conservatrice des Antiquités et Objets d'Art près du Conseil général du Finistère, qui a généreusement partagé sa vaste connaissance du terrain. Qu'elle en soit remerciée. Elle nous a signalé, par exemple, la bannière de Saint-Méen, ignorée de Couffon et Le Bars.

Et à l'inlassable serviabilité de la Documentation du Service de l'Inventaire du Patrimoine Culturel, rattachée au Conseil Régional de Bretagne, depuis la décentralisation. D'autant plus exemplaire qu'elle est « à distance ».

autorisé à l'employer pour dire la difficulté à attribuer avec certitude aux biens de telle paroisse telle bannière présente aujourd'hui dans tel sanctuaire.

Mais la difficulté la plus importante vient des avatars subis en deux ou trois siècles, cela a déjà été rapidement évoqué. Certaines réparations, évidemment souhaitables, sont très respectueuses de l'œuvre et ne les modifient guère. C'est le cas des deux bannières de Tréfleze, dont les dessins sont alourdis par les restaurations successives, mais demeurent intacts. La réalisation actuelle demeure proche du projet des concepteurs, nonobstant les visages peints. C'est également le cas de la « donation du Rosaire » de Grâces.

Les bannières de Plouguerneau, rénovées, ont été enrichies au fil des ans de lambrequins flottants, dans le goût du XIXe siècle, à l'instar de la neuve de Rumengol⁶³ mais dans la mémoire des Plouguernéens, c'est toujours leurs vieilles bannières sauvées durant la Révolution.

La lignée des bannières, rénovées sur le même schéma que la vieille bannière de la paroisse, et en utilisant des éléments importants n'est pas très longue : on peut citer Ploudalmézeau (Adoration du St Sacrement), ou Saint-Pol de Léon (Calvaire et Adoration du St Sacrement).

Par contre les bannières créées à l'imitation des anciennes ne sont pas rares. En 1931, Plounéour-Trez en fait broder une dédiée à Saint Pierre et au Christ-Roi tandis que Roscoff dédie la sienne à Sainte Barbe, et à la Vierge en Majesté⁶⁴.

c- Le corpus des vieilles bannières

Les bannières étudiées relèvent de notre propre collecte⁶⁵ des bannières datables de l'Ancien Régime. Elles sont visibles dans les églises du Trégor et du Léon et font l'objet d'un cliché photographique de référence dont quelques uns sont reproduits en annexe. L'appellation des bannières se fait par le nom des personnages représentés sur les deux faces mais séparés par un slash /. Cette convention est appliquée dans tous les tableaux et dans notre catalogue.

63 La base de données « GLAD » donne comme possible la réutilisation du fond de la bannière achetée en 1747.

64 Catalogue de l'exposition *Bannières du Léon*, Saint-Pol de Léon, Association des Amis de la Chapelle du Kreisker, 1991, 95 p.

65 Plus complète que celle de COUFFON et LE BARS pour le Finistère, elle est aussi plus riche que celle de DILASSER pour le Trégor costarmoricain, mais comporte des manques pour le Goëlo (Tréfumel, Saint-Juvat, Bringolo, Goudein, Lanleff, Péderneec, Quintin).

TABLEAU 3 : Les Bannières étudiées classées par lieu de conservation

(ordre alphabétique, indication du département hors Finistère).

Date	Commune	Titre	Remarque
1651	Le Cloître Pleyben	Blaise/ Crucifixion	Brodeur Tuberville
	Coatascorn 22	Maudez/ Crucifixion	
	Dirinon	1 Crucifixion/ Rosaire 2 Divy/Assomption	Très restaurées
	Goulven	1 Goulven/ Vierge au sceptre 2 St Sacrement/ Vierge	
1635	Grâces 22	Léonard/ Rosaire	Brodeur Marzin Guingamp Attribution par SAVIDAN
1658	Guimiliau	1 Miliau/ Crucifixion 2 Rosaire/ St Sacrement	
	Hengoat 22	Crucifixion/Assomption	
1637	Lampaul-Guimiliau	1 Vierge/ Saint-Sacrement 2 Paul Aurélien/ Couronnement de la Vierge	
	Locmélar	1 Pierre, pape/ Crucifixion 4 person 2 Pierre portier / Crucifixion 3 person	
	Locquémeau 22	Trône de Grâce/ Crucifixion	
après 1650 ?	Locquéolé	1 Crucifixion/Sainte Famille (fuite en Egypte appellation traditionnelle) 2 Trône de Grâce/Assomption	La Recouvrance(selon Réau) Inspirée de Assomption de Poussin
Environ 1700	Minihi-Tréguier 22	Pierre/ Crucifixion	Datation MD Menant
	Pleyber-Christ	Pierre/ Crucifixion	
	Plouëc-sur-Trieux 22	Rosaire/ Crucifixion	restaurée en 1949 par Atelier liturgique de Trébeurden
	Plouézoc'h	Pierre/ Crucifixion	
	Plougonven	St Sacrement/ Vierge	
	Plougoulm	Pierre/ Crucifixion	Restaurée 1894, Ursulines deSt Pol
	Plougourvest	1 Pierre/ Crucifixion 2 Paul Aurélien/ Crucifixion	(ph 1)
1708	Plouguerneau	1 Pierre/ Rosaire 2 Paul/ St Sacrement	portée en procession 1686 commande 1639

<i>Date</i>	<i>Commune</i>	<i>Titre</i>	<i>Remarque</i>
Après 1750 1783	Ploumoguier	1 Sainte Famille/ Crucifixion 2 Pierre et Fiacre/ Crucifixion	Ursulines Lesneven ?? Lépine Rennes
Après 1750	Saint Frégant	Sainte Famille/ Crucifixion	Ursulines Lesneven ??
	Saint Méen	Rosaire/ St Sacrement	
réputéeXV	Saint Pever	Croix	montage d'orfrois
	Saint Pierre Quilbignon	Pierre/ Crucifixion	Origine inconnue
	Saint Thégonnec	Thégonnec/ Crucifixion	Prigent Bizien
	Sizun	Suliau/ Crucifixion	
	Squiffiec 22	1 Crucifixion / Rosaire 2 Crucifixion / Couronnement de la Vierge	
1679	Tréduder 22	Pierre et Paul/ Crucifixion	Landais Lannion
	Trédrez 22	Vierge à l'Enfant/ St Sacrement	
1761	Tréfleze	1 Ediltrude/ Crucifixion	Landais Lannion
1761		2 Rosaire/ Crucifixion	Landais Lannion
	Musée de Quimper	1Notre-Dame de Pitié/ St Sacrement 2Tugdual /Croix 3 Adoration du St Sacrement	En plusieurs morceaux origine Lampaul-Guimiliau très remaniée très abîmée
	Musée de Morlaix	Montage d'orfrois,	origine St Jean du Doigt ?
	Musée de Kerjean en Saint Vougay	Crucifixion/ Rosaire Crucifixion/ Pierre	origine Saint-Vougay
	Archives diocésaines	Rosaire/ St Sacrement	origine Sibiril

Géographiquement, les bannières du corpus sont circonscrites au Léon et au Trégor. Plus précisément, en dehors de celles qui sont sur la façade maritime ou quasiment, du Léon, c'est-à-dire Brest-Saint-Pierre-Quilbignon, Ploumoguier, Plouguerneau, Goulven, Saint-Frégant, Tréfleze, Plougoulm, on les trouve aussi nombreuses dans le pays Julod, que l'on appelle actuellement parfois le pays Chelgen (Guimiliau, Lampaul-Guimiliau, Saint-Thégonnec, Locmélar, Pleyber-Christ, Plougourvest, Sizun, Ploudiry). C'est aussi le « pays des enclos » dont le patrimoine religieux est devenu source d'attraction touristique. Il est significatif que les premières bannières classées appartiennent à trois de ces paroisses. À peine à l'écart, on trouve Locquénolé, bord de rivière, aux marches de Morlaix, cette ville de brodeurs, qui n'a pas conservé elle-même de bannières anciennes. (Voir carte en annexe p. 506).

Dans le Trégor finistérien, deux paroisses peu éloignées ont conservé de vieilles

enseignes : Plouézoc'h est côtière, Plougonven plus terrienne, pourvues toutes deux d'édifices religieux anciens de qualité. Dans le Trégor costarmoricaïn, deux paroisses et trois églises, Trédrez et Locquémeau, dont Yves Hélory de Kermartin fut recteur, et Tréduder. Au point de confluence des trois rivières, le Minihy-Tréguier, lieu de naissance de saint Yves, et en remontant le Jaudy, près de la Roche-Jagu, Coatacorn et Hengoat. Plus à l'est, le long de la vallée du lin, la bannière de Grâces, celles de Plouëc-sur-Trieux, Squiffiec. et Saint-Pever en remontant vers la source. Au-delà, le Merzer, Lanleff, Yvias, Goudeïin, n'ont pu être explorées.

Une inégale répartition géographique, alors que les interventions des brodeurs, répertoriées à partir de comptes, sont plus largement dispersées sur la Basse-Bretagne. Toute la Cornouaille est absente, après la disparition de celle de Plogonnec, dont aucune trace ne semble actuellement subsister.

Au-delà du constat, on peut proposer quelques éléments explicatifs aux conditions de survie. D'abord peut-être une meilleure protection des bannières durant les périodes troublées de la fin de années révolutionnaires, c'est-à-dire une population prête à dissimuler, à protéger ces objets textiles, et ce, dans des conditions convenables de conservation : absence d'humidité confinée, de rongeurs et d'insectes. A défaut de la prise en charge par l'ensemble de la population, on ne peut exclure que quelques châtelains se soient fait un devoir de mécénat, ou un devoir de piété.

L'étude des procès-verbaux des visites canoniques effectuées au XIXe, éclaire le devenir des « vieilles bannières » durant ces années de construction et reconstruction d'églises, de réorganisation des paroisses.

Elle permet de mettre en évidence les conditions qui ont permis à quelques-unes de franchir les années de concurrence avec les bannières nouvelles du XIXe, et de reparaître dans toute la gloire de leurs broderies en fin de siècle, lorsque les abbés lettrés feront savoir *urbi et orbi* que ces vénérables anciennes sont de grande qualité. Le charme d'un tourisme de retour aux sources populaires, et donc poétiques, faisant le reste. Ce qui permettra d'attendre la mise en place des textes sur la conservation des Antiquités et objets d'art, confiant alors l'obligation de les protéger, non seulement aux pratiquants du culte catholique, mais à la collectivité nationale, régionale, départementale ou communale.

2- Le mode de fabrication

L'archétype des bannières basses-bretonnes, c'est un tableau de velours brodé, porté en procession, qui doit être vu de loin, comme tout signe de ralliement.

Le support doit donc être très haut, un mât qui peut atteindre quatre mètres, pour permettre la visibilité, mais aussi la lisibilité de l'image, ce qui suppose une traverse horizontale solidement fixée, afin que la bannière se rapproche autant que faire se peut d'un tableau en promenade. On y adjoint des haubans, des cordelières en passementerie, pour faire face aux coups de vent : qu'ils soient de soie, d'or ou d'argent ne doit pas faire illusion, ce sont d'abord des cordages qui doivent permettre de redresser la bannière par grand vent. Le porteur maladroit qui laisse sa bannière faire ventouse est bien aise du renfort de ses deux acolytes manoeuvrant en force les agrès. Les extrémités de la traverse sont agrémentées de deux grosses pommes de bois, dorées voire peintes de couleurs vives. Ce sont parfois des boules recouvertes de passementerie, dont l'origine, est inconnue : pen baz lorsque le bois est nu, amortisseur des heurts et des coups lors des rixes, dont Georges Provost a relevé la survenue pour des motifs pieux ou de rivalité villageoise.

Pour mieux comprendre les savoir faire, il paraît opportun de distinguer les techniques utilisées pour représenter le ou les personnages, c'est-à-dire le sujet de la bannière, et le fond de tissu sur lequel il se détache, celui-ci étant lui même enrichi d'un décor brodé. Cette distinction, pour artificielle qu'elle soit, permet de mettre en évidence d'une part le parti choisi par le concepteur et d'autre part les techniques de réalisation et enfin d'en suivre l'évolution à travers les siècles.

a- Le panneau textile

À la différence des chasubles, chapes et autres ornements liturgiques, à la différence des bannières d'autres pays, les bannières bretonnes des 17^e et 18^e siècles n'utilisent pas les soieries brochées multicolores de l'industrie lyonnaise, parisienne ou tourangelle et, très rarement, le velours ciselé. Les exceptions se trouvent à Locmélar , la Cathedra Petri, et à Saint-Thégonnec, pour le saint éponyme. S'il y eut du damas, ou autre tissage plat de chanvre ou lin voire de soie, il semble qu'on en a perdu trace, sauf à Lampaul-Guimiliau (st Pol/Couronnement de la Vierge). Résolument, les bannières basses-bretonnes étudiées ici sont en velours. Elles mesurent autour de 120 à 130 cm de

large, rarement 140 cm, pour une hauteur de 170 cm à 190 cm.

La bande supérieure forme gousset, dans lequel passe la traverse horizontale; et la bande inférieure lambrequin, découpé en festons réguliers. Une large frange de cannetille borde les festons, au creux desquels sont suspendus des sortes de pompons de passementerie plissée, dissimulant des clochettes en bronze.

Ces deux encadrements, destinés à isoler le sujet central, mais aussi à en renforcer la solidité, peuvent être complétés par des bandes verticales (Coatascorn : Maudez). Ce peut être un subterfuge pour agrandir un motif trop étriqué comme pour le revers de « la Sainte Famille » de Locquéholé. C'est aussi un mode de répartition du travail entre brodeurs expérimentés et apprentis, voire de façon plus triviale manière d'obvier à l'étroitesse des locaux devant l'espace nécessaire aux métiers. Tout ceci concourt à différencier les bannières et à l'obligation de distinguer deux types de broderies : celles du décor et celles du sujet. Les bannières de type rennais⁶⁶ (bannière Pontife/saint Fiacre de Ploumoguier) sont d'un seul tenant, une vaste volute brodée tenant lieu d'encadrement.

- Les fonds de bannières

Les bannières sont réalisées à partir d'un rectangle⁶⁷ de velours uni, sur lequel on fixe la scène choisie, réalisée dans l'atelier même ou dans un autre atelier. Des broderies d'accompagnement viennent combler les vides du fond sur lequel se détache la Crucifixion, saint Pierre ou saint Paul....

Pour quelques unes, les plus anciennes peut-être, ce sont des entrelacs, parfois superposés à un lys héraldique (bannières de Squiffiec et de Plouézoc'h). C'est, de longue date, une manière élégante et traditionnelle de ré-employer des broderies anciennes sur un tissu neuf en évitant des travaux trop importants⁶⁸. D'autres ateliers enrichissent le velours uni de fleurons et autres bouquets avant d'insérer les personnages.

Les broderies d'accompagnement sont en fils métallique - d'or et d'argent dit la tradition- avec quelques po soie. Les fleurons, ces bouquets de fleurs, de métal et de

66 De type rennais car plusieurs bannières de ce genre sont rencontrées autour de Rennes. Il est possible qu'il faille le nommer français.

67 Le rectangle peut être d'un seul tenant ou fait de deux lès juxtaposés (Plougourvest;couture visible sur la photo).

68 Communication orale (2002) de Maria-Anne Privat-Saligny, conservateur, Musée de la Renaissance à Ecoen.

soie qui embellissent le velours de la plupart des grandes bannières sont apparemment d'usage fréquent dès les débuts de l'éclosion des broderies religieuses.

Les vases fleuris, classiques dans les arts décoratifs, n'apparaissent guère dans les bannières, à l'exception notable de la grande bannière de Locmélar. La plupart des bannières présentent des motifs répétitifs en quinconce. On pense aux tapisseries brodées de la Renaissance, voire aux célèbres panneaux de la tapisserie dite *la Dame à la Licorne*. Ici ils prennent plutôt l'apparence de buissons, de fleurons (voir la bannière-type de Plougourvest).

Des rinceaux à la base, une fleur épanouie au sommet, tandis que le centre de la composition est une fleur d'une autre espèce. Quelques rameaux ornés de boutons floraux, de fleurettes plus simples complètent l'ensemble (Goulven, Vierge au sceptre). Quatre sortes de fleurs se retrouvent d'une bannière à l'autre : une quintefeuille aux larges pétales plats métalliques, autour d'un cœur important formé de fils croisés en soie maintenus par des points d'attaches d'or, une fleur demi entrouverte au calice évasé de cinq pétales dont trois sont bien visibles. La troisième fleur a un calice renflé dont émergent trois pétales aigus, et, en arrière-plan, deux groupes de trois rangs de petits pétales ronds très légers. Enfin une double couronne de huit pétales effilés entoure un cœur d'où émergent huit gros pistils, pour une sorte de grande pâquerette vue en surplomb.

Dans l'intervalle des fleurons disposés en quinconce, des étoiles d'or, faites de deux points de croix superposés, et des paillettes ajoutent à la brillance du fond de l'œuvre (Pleyber-Christ). A partir de ce répertoire de base assez succinct, les brodeurs vont "remplir" le fond du panneau textile qui recevra la scène centrale.

Sur les bannières les plus usées, les fils légers ont disparu, certaines restaurations les ont ignorés (Plouëc-sur-Trieux) ne laissant que des bouquets régulièrement et rigidement disposés, au lieu de ces pans de lumière, qui accrochent l'oeil tant à l'intérieur du sanctuaire qu'à l'extérieur lors des processions, d'autant que s'intègrent alors tout naturellement les nuées d'argent qui encadrent toutes les scènes célestes, comme dans les Vierges en gloire de Trédrez, de Plougouven... qui témoignent de savoir-faire et d'habileté.

Et c'est sans doute cette habileté, longue à acquérir, qui rend si difficiles à reproduire ces fleurons denses mais « déliés », brodés aux XVIIe et XVIIIe permettant de repérer les copies, voire certaines restaurations, réalisées au XIXe. En bannière, comme en peinture, on ne date pas une œuvre par son seul thème, ni par les seules

archives écrites, mais aussi par les techniques de réalisation et tout autant par la « patte » de l'auteur, ou de l'atelier.

- Les bordures

Le fond achevé est calé par une bordure d'une dizaine de centimètres de large : une bande brodée, placée⁶⁹ qui se déploie sur trois ou quatre côtés, parfois seulement sur deux. Son absence est caractéristique des scènes, des tableaux de taille exceptionnelle. Les motifs sont soit des fleurs semblables à celles du panneau central mais reliées en guirlande, soit un motif non figuratif. Les angles prennent le plus souvent la forme de la fleur de lys stylisée.

Si le motif est floral, la fleur est proche soit de celle qui orne les festons du lambrequin, soit de l'une de celle des bouquets. On voit aussi apparaître une énigmatique fleur-fruit (saint Pierre de Locmélar) en couchure en rond, d'où émergent quatre gros pistils. Des feuilles enroulées prennent la forme des gisehs indiens : les rameaux se superposent, s'entrecroisent, savoir-faire de brodeur.

Le plus souvent d'un ton contrasté - rouge si le panneau est vert, vert si le panneau est rouge- ce cadre de tissu cale la bannière-tableau et lui confère une grande élégance. C'est en particulier le cas de tous les « saint Pierre, portier du ciel » comme des « saints Evêques de la Réforme » et pourrait être comme la signature des bannières basse-bretonnes, commune aux Landais de Lannion (Tréfléz) aux Tuberville de Quimper ou Morlaix (le Cloître-Pleyben) et à Marzin de Guingamp pour Grâce.

Outre leur fonction esthétique, ces bandes rapportées participent à la consolidation de l'ouvrage en répartissant le poids du tissu et les tensions qui s'exercent sur les fils de chaîne comme de trame. En outre, et les concepteurs l'avaient sans doute prévu, la place des consolidations ultérieures est ainsi préparée, on constate que la plupart de ces cadres sont aujourd'hui renforcés d'un fort galon (Le Minihy-Tréguier).

- Les lambrequins

Les lambrequins des bannières sorties des ateliers Landais, Tuberville, Marzin sont découpés en cinq festons ronds, très réguliers, dont les creux reçoivent quatre clochettes de bronze. Dorées à Plougourvest, elles sont le plus souvent dissimulées par une jupe de passementerie. Frangés de lourde cannetille et galonnés d'or, ornés d'un motif extrait d'un fleuron, les lambrequins assument la double fonction d'orner

⁶⁹ dont la forme, le développement sur l'ouvrage final est prévu dès le carton, avant le premier point de broderie.

élégamment le bas de la bannière et d'améliorer sa tenue au vent.

Tous les ateliers n'ont pas adopté cette forme arrondie, il y a aussi des festons rectangulaires, (Locquéolé, Hengoat, Locmélar). Et le nombre peut varier : trois à Pleyber-Christ, six pour la *Cathedra Petri* de Locmélar pour accueillir recto verso, les douze apôtres dont le mode de broderie semble dater l'œuvre du XVI^e siècle.

D'autres ateliers, sans doute moins expérimentés, installent des festons moins réguliers, généralement brodés (Plouézoc'h).

Par contre le gousset n'est pas brodé; au mieux il s'orne de galons de passementerie, et parfois du nom du titulaire de la paroisse (un ajout tardif?). Il s'agit alors d'un de ces évêques de la Réforme tridentine, dont le manque de ressemblance avec les très anciennes statues de pierre ou de bois, ou avec la légende, ne semblent pas avoir troublé la foi des fidèles.

La traverse se termine, on l'a dit, par deux pommeaux, parfois de bois nus et sculptés, parfois dorés ou rehaussés de couleurs vives, voire richement décorés de passementerie.

- La prédominance de bannières de velours rouge ?

Les bannières anciennes recensées en Basse-Bretagne sont sur fond rouge, vert ou de divers tons de brun : du plus clair - un chamois mordoré - au plus sombre. Trois se rapprochent du blanc : la face Adoration du Saint-Sacrement de Guimiliau et celles de Sibiril actuellement aux Archives diocésaines, celle de Saint-Vougay (château de Kerjean). Pourtant, pour autoriser la création d'une confrérie du Rosaire dans une église, les dominicains posaient comme exigence, parmi d'autres conditions, la présence d'une bannière blanche⁷⁰. En 1674 l'évêque de Rennes le rappelle aux paroissiens de Javené. En 1762, la fabrique de Quiou, en Côtes d'Armor, achète une bannière de damas blanc à Jean Loup dit l'Epine, Maître Brodeur et tapissier à Rennes⁷¹.

Le Musée de Bretagne, à Rennes, conserve une bannière sur fond de soie claire représentant une Donation du Rosaire et du Scapulaire à Simon Stock et Thérèse d'Avila⁷². L'enseigne provient de la paroisse de Gévezé (Ille et Vilaine) et faisait partie

70 RESTIF Bruno , *La Révolution des Paroisses. Culture paroissiale et Réforme catholique en Haute-Bretagne aux XVI^e et XVIII^e siècles*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, Société d'Histoire et d'Archéologie de Bretagne, 2006, 418 p., p190.

71 COUFFON p.671.

72 BUHEZ, *Les Bretons et Dieu*, Catalogue de l'exposition, Rennes, Ouest-France, 1965, 252 p. p 43.

des objets présentés lors de l'exposition de 1965, « Les Bretons et Dieu » préparée par BUHEZ, l'association des musées d'archéologie, d'ethnographie et d'histoire de Bretagne.

Les bannières blanches (ou assimilées) existaient donc, mais nous ne les avons guère rencontrées. Les évêques de Tréguier, Dol, Saint-Pol de Léon ou Quimper furent-ils plus compréhensifs, en tolérant des bannières du Rosaire sur fond autre que blanc ? Possible. Mais une autre explication est plausible, un motif banalement quotidien : damas et soie sont fragiles, blancs ils sont particulièrement salissants; l'humidité des églises ne favorise pas leur conservation, en particulier celle des tissus-supports, toujours soumis à des tensions. Déjà les Fabriques de La Martyre le déploraient. Les déchirures, salissures et autres outrages rendent nécessaire le remplacement de la bannière. Si les broderies sont en bon état, on peut les découdre et les reporter sur un tissu moins fragile, du velours par exemple. Sinon l'enseigne, dans le meilleur des cas, termine sa carrière comme la bannière de Sibiril dans un tiroir des archives diocésaines de Quimper, une exception avec celle la Vierge de Pitié brodée sur un tissu particulièrement léger, conservée au Musée départemental breton.

Quant aux bannières peintes elles existaient à Amsterdam⁷³, à Orléans, à Brest en 1778. Les chercheurs de la Société Archéologique du Finistère ont répertorié l'œuvre du peintre de marine brestois, auteur d'une bannière à saint Roch commandée par le bureau de santé, parce que le paiement avait fait l'objet d'un acte répertorié.

Maud Hamoury, dans son étude particulièrement fouillée sur la peinture religieuse en Bretagne aux XVII et XVIIIe siècles, relève 108 tableaux consacrés à la Donation du Rosaire⁷⁴ : qu'ici ou là une paroisse commande une toile, non pour l'autel, mais pour bannière ne serait pas surprenant. « La bannière n'était pas systématiquement une pièce de tissu brodée, mais pouvait être peinte sur toile. Le peintre Louis Desjardin fournit, en 1712, une bannière au couvent des franciscains du Croisic moyennant 40 livres. On fit mettre un petit cadre de bois afin d'en rigidifier la toile "qui sans cela plioit et gatoit la beauté de l'ouvrage" .Certaines de ces bannières pouvaient être réintégrées dans un cadre comme ce fut le cas probablement pour la toile de la *Descente de Croix* conservée à la chapelle du Paradis de Pommerit-le-Vicomte. »⁷⁵ Elle suggère que

73 Bannière de 1555, photo collection personnelle.

74 HAMOURY Maud, *La peinture religieuse en Bretagne aux XVII et XVIIIe siècles*, Rennes, PUR, 2010, 614p. (CD).

75Op cit p192.

l'enseigne représentant la « vierge tenant petit Jésus entre ses bras » réalisée en 1634 pour la ville de Rennes par Scot le peintre rennais est une bannière et non une enseigne⁷⁶. Mais la bannière d'Amsterdam est enchâssée dans un tissu « civil », ce qui la rapproche des quelques rares personnages des XVIIe et XVIIIe peints comme le saint Thégonnec, de la paroisse éponyme, ou le Tugdual des réserves du musée breton , et plusieurs Christs.

Il serait étonnant que l'un ou l'autre des nombreux peintres qui ont œuvré dans les églises du Finistère, n'en aient pas réalisé, ne serait-ce qu'en travail complémentaire après avoir peint des lambris, ou des tableaux d'autel pour les retables. Et les panneaux peints de quelques bannières, comme celle du Cœur de Marie remontée par les ursulines de Saint-Pol et les carmélites de Morlaix au début du XXe siècle, mériteraient d'être soumis à des spécialistes aux fins de datation.

b- Le sujet et sa mise en place

- Des personnages en broderie ? Ou en peinture ?

Les personnages sont réalisés en broderie de rapport, c'est-à-dire brodés sur toile de lin ou de soie puis appliqués sur fond de velours brodé au préalable, (Plouézoc'h, Tréduder, Trédrez, Plougourvest, Le Minihiy-Tréguier, Squiffiec, Grâces...).

On constate, malgré la grande unité de chaque bannière, des différences dans les modes de réalisation des vêtements et celle des corps. En effet, qu'il s'agisse du corps entier du crucifié ou des parties visibles de celui des saintes et saints, l'emploi de fine toile peinte est fréquent. Sinon il s'agit le plus souvent de soie d'un bis très clair sur lesquels les détails des cheveux, des barbes, voire des bouches sont redessinés par un point de trait.

Si le visage initial était de soie au point passé empiétant ou au point fendu, comme de tradition, il a disparu au cours des années. Seuls sont demeurés les matériaux les plus solides, comme pour les visages de l'évêque de Grâces et du pape de Locmélar. Sont demeurés aussi, pour les deux bannières exceptionnelles de Hengoat et Lampaul-Guimiliau, visages et membres réalisés en couchure en spirale.

Au cours des siècles sur certaines bannières, visages, mains et pieds trop abîmés ont été remplacés par des peintures sur toile ou sur carton qui rompent l'harmonie

76 Maud Hamoury en a relevé une, certaine, et une autre possible, op cit . p. 192.

générale. Lors des restaurations actuelles ces désordres sont réparés.

La notable exception que constitue le Thégonnec de la grande bannière, classée dès 1914 parmi les œuvres d'art à protéger, étonne donc : le saint et sa monture sont peints sur une fine toile, découpée en forme et appliquée. C'est aussi le mode de représentation du Tugdual recueilli au Musée départemental breton. Faut-il admettre que, à côté de personnages brodés il existait des personnages peints, une autre école de fabrication de bannières? Peut-être plus fragiles, et d'un entretien plus délicat et dont la survie jusqu'à nos jours était de ce fait encore plus aléatoire? Car les broderies se révèlent solides comme en témoignent les éléments brodés, c'est-à-dire vêtements, nuées et objets.

Les vêtements, les accessoires sont brodés au point lancé, au point de tige, au point de chaînette, mais surtout en couchure. Les diverses variantes du point couché ont cet avantage d'être rapides d'exécution, économes de fil (un seul passage de fil par ligne là où il en faut trois pour les points de chaînette et de tige), faciles à utiliser pour de grandes surfaces dès lors qu'on en maîtrise la technique.

La couchure de laine a été popularisée lors de la redécouverte de la tapisserie de Bayeux⁷⁷. Sur la broderie dite de la Reine Mathilde, les surfaces sont recouvertes de fils horizontaux parallèles que viennent croiser à distance régulière des fils verticaux appelés barrettes, eux-mêmes fixés à la toile par des points d'attache. Ce sont ces points d'attache qui maintiennent l'ensemble du décor solidaire du fond. On peut en voir un exemple, réalisé semble-t-il en soie, dans les broderies de la Cathedra Petri, le Pape de Locmélar. L'envers du fragment de bannière « Adoration du Saint-Sacrement » conservé au Musée départemental breton est très explicite du mode de fabrication. Ce point actuellement dit « de Bayeux » est traditionnellement appelé point de couchage, couchure ou point d'orient .

Travaillées sur de grandes surfaces, toutes ces techniques par le jeu des points d'attache ou de fixation structurent le travail et donnent l'impression de chevrons, de mosaïque ou tout autre motif. Les surfaces obtenues par ces variantes de point couché peuvent se transformer en support pour une autre broderie, dans des points différents,

77 BOUET Pierre, LEVY Brian, NEVEUX François, dir, *La tapisserie de Bayeux. L'art de broder l'Histoire. Actes du colloque de Cerisy-la-Salle (1999)*. Caen, Presses Universitaires de Caen, Office universitaire d'études normandes, 2004,428p. Au côté des ouvrages savants, l'œuvre a aussi donné lieu à des catalogues à l'intention des brodeurs amateurs.

dessinant des motifs variés. L'orfroi (la bande de tissu brodé) qui borde le pluvial de l'évêque du Cloître-Pleyben est rebrodé sur couchure de soie de couleur "épiscopale". Les "écailles" du dragon de saint Pol de Lampaul-Guimiliau dessinent leurs arrondis de fil clair sur fond de couchure verte. Pour les auréoles des saints en fil d'or juxtaposé, les points d'attache sont bien visibles, de même pour les chevelures des anges. Par contre ils ne le sont guère dans les si nombreuses nuées des bannières de la Vierge⁷⁸.

Tout l'art du brodeur consiste à dessiner à la pointe de l'aiguille le modelé des corps, le mouvement, voire la profondeur de champ. Généralement un point de trait épais en fil plus foncé accentue les plis du vêtement, les gestes et attitudes du personnage. Comme Pol à Plougourvest, les vêtements de l'évêque du Cloître-Pleyben, de Grâce ou de Sizun sont des morceaux d'anthologie brodée. La superposition de la soutane, du rocher lui-même brodé et souligné de dentelles, du pluvial, cette grande cape liturgique, ici doublée d'or, témoignent de la grande habileté de l'artiste brodeur qui de surcroît a su mettre en relief la croix et la crosse épiscopales. Le portrait de soie brodé est aussi précis qu'un portrait photographique. Les jeux des fils très fins, dont certains aujourd'hui dédorés, contrastent avec le sol de couchure simple en laine. Pour celui-ci, l'usure générale de l'œuvre a accentué la verticalité et donc la présence des barrettes de fixation en blanc sur fond sombre. Sur le sol vert se détachent des grosses fleurs au passé empiétant dans divers tons de beige et de rose : la broderie crewel des anglais que les ateliers des ursulines surent utiliser avec une admirable dextérité pour réaliser des antependium.

- Une énigme l'origine des broderies en spirale

Reste une énigme, quelles sont les équipes de brodeurs et brodeuses qui ont pratiqué l'art de la couchure en spirale pour l'anatomie des personnages?

Certes les nuées et les gloires célestes appellent une représentation par nuages pommelés interposés, c'est le rôle des lignes de fil d'argent juxtaposées, maintenus à points invisibles et remarqués au début du XXe siècle par le BDHA. Cette technique n'est pas propre à l'époque, elle perdurera au XIXe, pour les mêmes finalités, et elle inspire les modes de fabrication des auréoles.

Mais il existe une application bien plus subtile, qui concurrence le passé empiétant et les points fendus dans la représentation des corps et singulièrement des

78 Sans verser dans un cours de broderie il s'agit sans doute de couchure « rentrée ».

visages. Elle est alors centrée sur un trait caractéristique de l'anatomie : la bouche des anges accompagnant la Vierge de Lampaul-Guimiliau, les genoux du Christ de Hengoat, le nombril du Christ de Notre Dame de Pitié. Des fils de couleur contrastée, superposés, affirment la bouche, les paupières, les sourcils. La bannière Notre Dame de Pitié livre une partie des secrets de fabrication : sur la toile support a d'abord été dessiné, à traits très appuyés, le visage de la Vierge. Le dessin en est encore fort lisible à travers les fils de couchure en spirale. Paupières baissées, lèvres à peine colorées c'est déjà une œuvre frémissante de vie. Une fois les fils horizontaux de couchure tendus, le brodeur retrouve le dessin caché en les écartant de la pointe de son aiguille, la difficulté est plus grande lorsque les fils ne sont plus en ligne droite mais en spirale.

Quels ateliers pouvaient s'offrir les services de peintres concepteurs d'un tel talent ? Étaient-ils locaux ? Quels brodeurs ou brodeuses avaient acquis une telle dextérité ? Les carmélites de Guingamp, dont on sait les préoccupations artistiques, et les liens de quelque moniale avec la Maison de Saint-Cyr dont elle fut l'élève ? ou bien est-ce le fruit du négoce ? Lampaul-Guimiliau était une paroisse fort riche ne reculant pas devant des dépenses somptuaires pour honorer Dieu et l'Église. Mais l'église de Hengoat n'a pas la même réputation artistique, c'est actuellement un modeste village de la vallée du lin. Toutes deux étaient susceptibles d'échanger avec l'étranger.

Parmi les broderies anciennes à vocation religieuse ou non, d'autres exemples de couchure en spirale sont connus. Selon Christine Aribaud⁷⁹, on la pratiquait en Allemagne aux XIVe et XVe siècles. Par quel détour en trouve-t-on à Hengoat ? l'énigme de leur origine demeure⁸⁰.

On rêve d'études techniques comme celles pratiquées sur les œuvres textiles conservées au Musée de la Renaissance et qui ont démontré l'origine des laines et teintures de certaines broderies. Si les textiles religieux commencent à faire l'objet d'études universitaires, celles-ci n'ont pas encore atteint la taille critique qui permet de larges travaux et découvertes.

79 Communication électronique du 20 /01/2010.

80 Communication téléphonique de Hélène Fruman, collectionneuse de textiles religieux anciens, qui espérait trouver trace d'un tel atelier en Bretagne.

- La mise en place du sujet : le rôle des brodeurs et restaurateurs

Dans un art de la broderie « de rapport » reposant en outre sur l'utilisation de modèles largement diffusés, la part de l'artisan/e apparaît a priori mineure. Il n'en est rien. En l'absence d'un « patron » fourni avec le modèle, il reste une part d'initiative qui, à comparer les résultats, n'est pas anodine.

En rapprochant les diverses versions de l'effigie de saint Pierre, appelée par nous « Portier du ciel », on constate qu'elles sont identiques... sauf la taille de l'auréole, particulièrement large à Saint-Pierre-Quilbignon et au Minihy-Tréguier, à Locmélard, nettement plus réduite à Plouézoc'h. Ce faisant le brodeur semble agrandir le personnage, qui en devient dominateur, d'autant que l'auréole mord sur le cadre : c'est littéralement un personnage hors cadre, hors norme, donc supérieur, qui inspire révérence et respect voire crainte. C'est le chef, sans trône apparent, dont il n'a nul besoin pour affirmer son autorité. C'est le gardien du Paradis récupérant un rôle souvent attribué à l'archange Michel.

A contrario, dans la bannière de Ploumoguier, d'un atelier inconnu, qui pourrait être un atelier-ouvroir des ursulines de Lesneven, Pierre est placé très haut. Trop proche de la bordure, qui de surcroît est brodée sur le panneau textile et non sur une pièce annexe, une des clés entre en concurrence avec les fleurs, et s'y superpose, en un dessin brouillé, trahissant le manque de maîtrise du brodeur. En 1770, Saint-Aubin⁸¹ brodeur du roi, rappelle que « *la broderie est un art de disposer le vide et le plein, et qu'elle exige que le brodeur sache lire et interpréter le dessin à reproduire* ».

Le procédé qui consiste à mordre sur la bordure supérieure est utilisé aussi dans quelques crucifixions, en particulier celles-là qui portent au revers les évêques, contribuant à donner force à la représentation de la mort du Christ, cet épisode majeur de la vie de l'Église dont la Basse-Bretagne a vu fleurir une multitude de reproductions, en particulier dans les calvaires. On mord aussi sur la bordure latérale ce qui confère plus d'ampleur à l'attitude de la Vierge au pied de la croix.

Plusieurs « Donations du Rosaire » se trouvent à l'étroit sur le panneau de velours qui leur est attribué. On peut supposer le carton initial œuvre d'un peintre de talent. Comme pour les tableaux d'autel des retables, c'est une classique construction en triangle. Au sommet le visage de la Vierge, à la base les robes déployées des récipiendaires Dominique et Catherine, entre les deux les relais sont assurés par les

81 SAINT-AUBIN Charles-Gabriel, *L'Art du Brodeur*, Paris, 1770.

chapelets. Au sol, le globe terrestre. L'image proposée a été reproduite dans des ateliers de broderie au savoir-faire certains, mais qui ne sont pas tous au même niveau de maîtrise de leur art.

L'effigie tout entière semble parfois être à l'étroit dans son cadre imposé : la partie visible du tissu support est alors disproportionnée par rapport au motif; les réalisateurs ne se montrent pas toujours capables de conjuguer avec élégance les deux éléments distincts que sont les fonds brodés et les vastes tableaux rapportés (bannière de Guimiliau). Les vides sont alors parfois comblés par des broderies fleuries, qui n'ont pas l'élégance des broderies de complément, ces entrelacs sans prétention, de mise au XVIe. Le fond de velours rouge, qui contraste fortement avec les nuées argent, accentue le déséquilibre d'une œuvre un peu à l'étroit. A Grâce un fond clair atténue ces disproportions.

Dans ce domaine il est impossible de rendre au brodeur initial et aux restaurateurs successifs la place qui leur est due. Sauvegarder, au risque d'abâtardir : la décision est difficile. La bannière de Plouëc-sur-Trieux, (Crucifixion/ Donation du Rosaire) dont l'atelier liturgique⁸² de Trébeurden revendique la restauration en 1949, dans les années qui suivent la guerre, a perdu ses franges, nombre de ses dorures : on est encore en période de pénurie textile. L'esprit est conservé. Le fond blanc aux broderies or et argent, bordé d'un étroit velours brun accompagne élégamment la scène, même si on peut déplorer la disparition du sol d'herbes vertes au profit d'un improbable gazon aux reflets dorés. Mais, à la décharge des brodeuses de 1949, l'art des couchures n'était plus guère de mise, il fallait aussi pallier ce manque de savoir-faire.

Les bannières de Tréfléz respectent scrupuleusement les schémas originaux, au prix d'un alourdissement des « bouquets déliés ». Elles ont gardé leur rutilance, et perdu une certaine légèreté. Défaut mineur pour les puristes, et méconnu des paroissiens et processionneurs. Divy, le saint patron de Dirinon est éclatant, par la grâce d'un satin rose qui double le pluvial en lamé doré orné de paillettes, remplaçant les broderies initiales. Était-ce un choix cornélien soit une bannière remise au fond d'un placard soit cet objet quasi nouveau ? en l'absence d'informations sur l'original, que Couffon qualifie seulement d'ancien⁸³, on ne peut que dresser constat. Le problème n'est pas récent, déjà le BDHA évoquait « les deux vieilles bannières restaurées ou presque

82 Un des ateliers mis en place dans le diocèse de Saint-Brieuc par la baronne de Planhol, initiatrice de l'association ABCD, Amis de la Beauté Du Culte Divin, active durant la première moitié du XXe.

83 COUFFON et LE BARS op cit, p.84.

renouvelées ⁸⁴».

Les restaurateurs d'objets anciens, dont les pratiques visent actuellement à conserver l'objet au plus près de son état d'origine, se trouvent aussi confrontés aux attentes de leurs commanditaires. Pour nombre de paroissiens non avertis, une bannière rénovée à grands frais devrait retrouver le lustre des origines.

3 - L'iconographie

On peut légitimement penser que si les bannières ont été conservées et utilisées c'est qu'elles correspondaient encore aux pratiques et à la spiritualité de l'époque. Autrement dit les bannières réalisées aux XVII^e et XVIII^e sont encore en résonance au XIX^e, voire au XXI^e siècle.

Quels sont les thèmes recensés ? Quatre rubriques semblent s'imposer : D'abord Dieu, soit sous forme christique, soit sous forme trinitaire, ensuite la Vierge, sous différentes formes. Puis les Saints, essentiellement les patrons des paroisses, enfin les bannières liées aux pratiques dévotes, et donc aux confréries, en l'occurrence confrérie du Rosaire et sa bannière représentant la Donation du Rosaire, Adoration du Saint-Sacrement, ou confrérie du Sacre, confrérie de La Sainte Famille, et la confrérie des Agonisants avec Notre-Dame de Pitié.

TABLEAU 4 : Bannières classées par thèmes iconiques et par église

<i>Datation</i>	<i>Thème</i>	<i>lieu</i>	<i>Remarques</i>
1 ^e ½ du XVIII ^e ?	La Sainte Famille	Ploumoguer	Réputée XVII
1 ^e ½ du XVIII ^e ?	La Sainte Famille	Saint Frégant	idem
	La Sainte Famille en marche	Locquéolé	La Recouvrance cf
Réputée XV	Croix	Saint Pever	Montage d'orfrois
1783	Crucifixion	Ploumoguer 1	Lépine (Rennes)
	Crucifixion	Sizun	
	Crucifixion	Squiffiec 2	Très usées

84 BDHA 1907 notice Dirinon, p. 193.

<i>Datation</i>	<i>Thème</i>	<i>lieu</i>	<i>Remarques</i>
1761	Crucifixion	Tréfléz	1761 800 L les 2
Restaurée en 1949	Crucifixion	Plouëc-sur-Trieux	atelier liturgique de Trébeurden
	Crucifixion	Saint-Thégonnec	Peint et appliqué
	Crucifixion	Château de Kerjean Saint-Vougay	Origine Église paroissiale
	Crucifixion	Dirinon / d du rosaire	
	Crucifixion avec Marie Madeleine	Evêché de Quimper	Église de Sibiril
	Crucifixion le calvaire	Le Minihi-Tréguier	
	Crucifixion le calvaire	Plouguerneau	Restauration
	Crucifixion le calvaire	Coatascorn	Restauration ateliers liturgiques?
	Crucifixion le calvaire	St Pierre-Quilbignon	Achetée en 1848
	Crucifixion le calvaire	Locmélar	
	Crucifixion le calvaire	Pleyber-Christ	
1651 Tuberville	Crucifixion le calvaire	Le Cloître-Pleyben	Réf SAF 1651
1761 Landais	Crucifixion le calvaire	Tréfléz : Ediltrude	
	Crucifixion le calvaire	Sizun	
	Crucifixion le calvaire	Squiffiec 1	Fond entrelacs
	Crucifixion le calvaire	Hengoat	Couchure en spirale
	Crucifixion le calvaire	Plouézoc'h	lys, lune et soleil
	Crucifixion le calvaire	Locquémeau	lys, lune et soleil
	Crucifixion le calvaire	Plougoulm / Pierre	renov Ursulines St Pol
	Crucifixion le calvaire,	Château de Kerjean	Lys, lune et soleil
1658 rest 1819	Crucifixion calvaire Marie Madeleine	Guimiliau	
	Crucifixion calvaire Marie Madeleine	Locmélar	Légères dif ds personnage
1679	Crucifixion calvaire Marie Madeleine	Tréduder	Traitement très différent
	Trinité:Trône de Grâce	Locquémeau	
	Trinité: Trône de Grâce	Locquénoilé	Traitement très différent
1635 ?	Donation du Rosaire	Grâces	Analyse Savidan
	Donation du Rosaire	Plouguerneau	
	Donation du Rosaire	Plouëc-sur-Trieux	Restaurée en 1949
	Donation du Rosaire	Squiffiec 2	
	Donation du Rosaire	Saint Méen	
	Donation du Rosaire	Guimiliau	
1761	Donation du Rosaire	Tréfléz	Landais/ 1761

<i>Datation</i>	<i>Thème</i>	<i>lieu</i>	<i>Remarques</i>
	Donation du Rosaire	Dirinon	Très restauré
	Donation du Rosaire, décor de roses	Château de Kerjean	Église St Vougay
	Donation du Rosaire, décor de roses	Évêché de Quimper	Église de Sibiril
	Adoration du St Sacrement	Locquémeau	
	Adoration du St Sacrement	Plougonven	
	Adoration du St Sacrement	Goulven	
1667	Adoration du St Sacrement	Lampaul-Guimiliau	
	Adoration du St Sacrement	Guimiliau	
	Adoration du St Sacrement	Saint Méen	
Poussin 1649 inv	Assomption 4 anges datation inconnue	Locquéolé (personnage tissu)	revers Trinité
Gravure 1650	Assomption 4 anges datation inconnue	Hengoat (couchures)	Crucifixion qq nuées noires
	Assomption 2 anges+angelot	Dirinon	Restaurée
	Couronnement de la Vierge par anges	Squiffiec	Fond lys et entrelacs
1634	Couronnement de la Vierge par Trinité	Lampaul-Guimiliau	Couchures en spir
	Vierge à l'Enfant	Trédrez	
	Vierge à l'enfant et au sceptre	Lampaul-Guimiliau	
	Vierge à l'enfant et au sceptre (1)	Goulven	Angelots ds nuées
	Vierge à l'enfant et au sceptre (2)	Goulven	
	Vierge à l'enfant et au sceptre	Plougonven	différente
	Notre-Dame de Pitié	Musée de Quimper	Origine Lampaul G
	Evêque de la Réforme	Coatacorn (Maudez)	
	Evêque de la Réforme	Grâces (Léonard)	
1651	Evêque de la Réforme	Le Cloître-Pleyben (Blaise)	
	Evêque de la Réforme	Sizun (Suliau)	
	Evêque de la Réforme	Goulven (Goulven)	restaurée
	Evêque de la Réforme	Dirinon (Divy)	Très restaurée
	Evêque de la Réforme	Plougourvest (Pol Aurélien)	
	Pontife et Fiacre	Ploumoguier	restaurée
1634	Pol et le dragon	Lampaul-Guimiliau	
	Pierre Portier du Ciel	Ploumoguier 2	
	Pierre Portier du Ciel	Locmélar	
	Pierre Portier du Ciel	Le Minihi-Tréguier	

<i>Datation</i>	<i>Thème</i>	<i>lieu</i>	<i>Remarques</i>
	Pierre Portier du Ciel	Saint Pierre-Quilbignon	restaurée en 1949
	Pierre Portier du Ciel	Plougoulm	Rest Ursulines
	Pierre Portier du Ciel	Pleyber-Christ	Rest, rallongé?
	Pierre	Plouguerneau	(refait XIX ouXX
	Pierre	Plouézoc'h	
	Pierre Cathedra Petri	Locmélar	Couchures de soie
1679 Landais	Pierre et Paul	Tréduder	Restauration ????
	Paul	Plouguerneau	Refait XIX ou XX
1658	Miliau	Guimiliau	
1761	Ediltrude abbesse	Tréfléz	
	Thégonnec	St Thégonnec	Peint et appliqué
	Tugdual	Musée départemental	Peint et appliqué

a- Dieu en Bannières

Dieu est présent sous deux formes iconiques, la Trinité, et le Christ crucifié. La forme trinitaire, seule, est présente deux fois dans notre corpus, pour une trentaine de crucifiés, c'est dire la grande différence dans le sentiment religieux. Par contre l'originalité du traitement compense le faible nombre d'occurrences.

- La Trinité

La Trinité est figurée en tant que telle sous la forme du Trône de Grâce, et, « en action » couronnant la Vierge, ou protégeant la sainte Famille.

Le Trône de Grâce

Le Trône de Grâce, qui représente la Trinité sous forme de Dieu le Père en vieillard barbu assis, soutenant les deux bras de la croix du Christ, le Saint-Esprit, sous la forme d'une colombe posée le plus souvent sur la tête du Christ, parfois au-dessus du Père, est présent dans l'iconographie religieuse depuis le début du XIII siècle ⁸⁵. Nombre d'églises de Basse-Bretagne en recèlent. Une des plus célèbres est sans doute celle enfermée dans la Vierge ouvrante dite Notre-Dame-du-Mur, groupe sculptural en

⁸⁵ BŒSPFLUG François, *Dieu et ses images. Une histoire de l'Eternel dans l'art*. Paris, Bayard éditions, 2008, 534 p.- 14 n.p.

bois polychrome du début du XIV^e siècle, conservé aujourd'hui en l'église Saint-Mathieu de Morlaix. Bœspflug, qui cite peu d'œuvres textiles et n'évoque aucune bannière, souligne le lien de la statue avec l'existence de la confrérie de la Trinité qui avait son siège en la collégiale Notre-Dame du Mur.

La Confrérie « pour les fabricants et marchands de toile déjà établie [fondée en 1110] dans l'église priorale de Saint-Mathieu » fut transférée en Notre-Dame du Mur, en 1295, par Jean II, duc de Bretagne (1286-1305), qui en fit une sorte de chapelle du château; pourvue de 21 desservants et acolytes avec autel de la confrérie du Saint-Esprit. Avec une telle tutelle, même indirecte, la Confrérie « à l'origine sorte de société de secours mutuel, tant pour les intérêts temporels que pour les intérêts spirituels des confrères » devint une puissance incontournable. Elle agit « pour le bien du commerce, avec pouvoir de nommer tous les ans trois abbés experts en l'art du texier pour faire visite des toiles qui se débitent au dit Morlaix » moyennant 2 sols par pièce de cent aunes de toile exposée au marché de Morlaix (largeur de la laise, nombre de fils, abus et « difformité » ayant « Yvel [?] et bannière »)⁸⁶.

Connaissant l'importance du port de Morlaix, son rayonnement économique et culturel, on ne saurait dès lors s'étonner de la présence, dans le même canton, en l'église Saint-Guénolé, de Locquénolé⁸⁷ d'une bannière représentant sur une face, une telle forme trinitaire de fort belle facture, et sur l'autre une Assomption. Par contre les traces de la bannière des texiers de la collégiale ont disparu sauf à l'imaginer, sans preuve aucune, à Locquénolé..

Géographiquement éloignée seulement d'une quarantaine de kilomètres, mais dans le diocèse de Tréguier (aujourd'hui de Saint-Brieuc), l'église de Locquémeau conserve aussi un Trône de Grâce (Revers Adoration du Saint-Sacrement). Les deux œuvres sont très différentes tant dans leur conception iconographique, que dans le traitement des broderies. Celle de Locquémeau paraît plus archaïque : Dieu est assis sur un véritable trône, surmonté d'un dais dont deux angelots maintiennent les pans, une composition proche de la Cathedra Petri de Locmélard. A Locquénolé, Dieu le Père est simplement assis sur des nuages. Le Dieu trégorrois est coiffé d'une tiare papale, et le premier tête nue.

Selon Bœspflug « les enlumineurs français furent les premiers à coiffer le Père

86 PEYRON Abbé, *Notre Dame du Mur et la Trinité à Morlaix*, BSAF 1895, T XXII pp 216-266.

87 A l'époque enclave de l'évêché de Dol dans celui de Léon.

d'un attribut que les artistes italiens avaient préalablement attribué à l'Église personnifiée⁸⁸. » Autant que l'état des broderies et les conditions du repérage, permettent de le juger, la croix du Christ de Locquémeau repose sur un globe, celle de Locquémolé semble prolonger le mât de la bannière. Les ailes du Saint-Esprit de Locquémeau reposent sur les bras de la croix, et donc sur la poitrine du Père, à Locquémolé elles sont relevées, comme celles d'un oiseau plongeur qui tenterait d'atteindre le haut du triangle à l'arrière de la tête du Père.

À Locquémeau on est face à une traduction apparemment très sensible de la Trinité, à Locquémolé à une traduction apparemment plus intellectualisée. Mais « la tiare sur la tête de Dieu peut valoir aussi bien comme avertissement au pape, qui n'est jamais sur terre que le reflet du "pape en ciel", que comme glorification du pape, source des trois pouvoirs -sacerdotal, royal et impérial. »⁸⁹ On ne sait comment était perçue cette leçon de théologie en image, ni même si elle servait d'appui à une leçon de catéchisme ou à une homélie. On peut seulement constater, que, en quatre cents ans, ces bannières n'ont été écartées ni par la hiérarchie ecclésiale, ni par les fidèles, et que les statues « Trône de Grâce », bien plus nombreuses que les bannières, sont toujours dans les églises.

La Trinité couronnant la Vierge

On retrouve une autre forme trinitaire dans le couronnement de Marie (bannière de Lampaul-Guimiliau au revers de saint Pol). La Vierge, escortée par trois anges et quatre paires d'angelots, est couronnée conjointement par le Père portant le monde et le Fils, à demi dénudé, portant la croix. L'Esprit-columbe au-dessus de la couronne, fait descendre la grâce divine à travers l'orbe, prolongement de l'Assomption de la Vierge. Graphiquement parlant « c'est Marie qui occupe la place noble, non Dieu ».

Tout ceci est prétexte à exposer la virtuosité des brodeurs qui emploient la couchure en spirale pour l'ensemble de la bannière : de la rousse chevelure du Christ, aux visages des angelots en passant par les mains de la Vierge. Cependant le concepteur tient compte de la spécificité d'une bannière, qui ne se voit pas à hauteur d'homme, mais comme accrochée au ciel. Les gestes se concentrent dans le tiers supérieur du

88 BÆSPFLUG, op cit p 263; origine vers 1375-1380, se serait surtout épanouie au XVe.

89 BÆSPLUG, op cit.

tableau, alors que le pied de la croix, partant du corps de la Vierge accompagne la dynamique et ouvre symboliquement le tableau, et en même temps y introduit l'humanité. La bannière est réputée dater de 1667, on n'en connaît pas l'auteur⁹⁰.

La Trinité et la Sainte Famille

La présence éclatante de la Trinité s'affirme dans :la deuxième bannière de Locquénolé. C'est une bannière de la Sainte Famille. Joseph tout en avançant d'un pas pressé vers la droite, le bâton fleuri à la main pour que nul n'en ignore, tend la main à l'enfant, qui ne semble pas désireux de la prendre et se tourne vers sa mère. Tout dit la hâte sinon la précipitation : les talons décollés du sol, les mouvements des vêtements et des corps. Fuite en Égypte ? Un réflexe, tant est ancrée l'image du départ de Marie et de l'Enfant nouvellement né, installés sur l'âne. Selon Réau⁹¹,il conviendrait d'appeler ce passage « Jésus retrouvé par ses parents et ramené à Nazareth ».

« Ce sujet, qu'on appelait en vieux français La Recouvrance, acquiert un regain de popularité à la fin du XVe siècle, grâce à la dévotion nouvelle du Rosaire : il s'insère, en effet, comme un grain dans un chapelet, dans le cycle des Sept Joies de la Vierge. La perte de l'Enfant est une des Sept Douleurs ; son retour au bercail est une des Sept Joies. »

Sur la longue route plate et facile le Père et l'Esprit, matérialisé par cette lumière descendante, véritable cône, accompagnent le Fils celui-ci fût-il encore enfant. vers Nazareth. Mais dès cette période de latence, avant la vie publique du Christ, la Trinité manifeste sa présence de façon éclatante. Par une audace stylistique, les rayons touchent le sol et passent devant le Fils enfant. Le concepteur et les brodeurs ont réussi à intégrer à parts équilibrées Dieu, la Vierge et Joseph, les deux protagonistes privilégiés étant rejetés sur les côtés de la scène, Marie bénéficiant du seul privilège de la tendresse, mains liées et regard noué.

Si la Trinité est présente dans les bannières jumelles de Ploumoguier et Saint-Frégant, c'est d'une façon très discrète. Il s'agit surtout d'une bannière de la confrérie de la Sainte Famille. Le groupe familial aurait pu s'inspirer du groupe de Locquénolé, mais si le sujet est le même, si l'organisation de la scène est semblable, la réalisation n'atteint pas cette qualité. Les personnages sont statiques, face au public, dans un

90 COUFFON et LE BARS op.cit p.150.

91 RÉAU Louis, *Iconographie de l'art chrétien*, Paris, PUF, 1959. Ch 4, pp 289- 292.

alignement approximatif, de surcroît mal placés sur le panneau textile. Dieu le Père est évoqué par une demie nuée encadrant la colombe. Mais leur importance en tant que bannières représentatives de confréries initiées localement, mérite d'être soulignée.

- Le Christ

Est évoquée la seule mort du Christ. Rien de sa vie, ni son baptême, ni de sa résurrection. C'est « le triomphe du Crucifié » pour reprendre une expression de Bøepsflug, sortie de son contexte. Mais cela correspond aussi à ce respect, à cet attachement des bretons aux signes et symboles mortuaires, à cet « intérêt pour la mort », comme un rappel des calvaires et des croix des chemins.

Les Crucifixions

Les Crucifixions sont nombreuses, près d'une trentaine : des Christs solitaires. Pour tous le même schéma, le même traitement : un seul « poncif » a servi de modèle, à des ateliers différents. La croix est solidement fixée par des coins dans un sol fleuri, vue en très légère contre plongée car on en voit l'épaisseur. Ce parti permet de mettre en évidence les yeux levés du Christ, crucifixion d'avant l'instant de la mort, lorsqu'il prononce ses derniers mots « tout est achevé ». Le sang qui coule du côté rappelle le coup de lance, donné après la mort (Jean 19 v 31-35), cette contradiction, qui valut à certains peintres des difficultés de diffusion de leurs œuvres, ne semble pas troubler les dessinateurs de bannière, qui pour accentuer naïvement le symbolisme, donnent aux gouttes de sang la forme d'une grappe de raisin (Plougourvest). Les fidèles d'aujourd'hui semblent ignorer ce qui leur paraît des subtilités sans objet.

Les deux pieds sont posés côte à côte. Un crâne est au pied de la croix, sur l'herbe, parfois accompagné des deux tibias croisés, rappelant que le lieu de la crucifixion s'appelait Golgotha, le lieu du Crâne. On a pu y voir aussi le symbole d'Adam, enfin racheté par la mort du Christ. Plus certainement, pour les croyants de cette époque, ce crâne, se détachant sur l'herbe verte, toutes dents dehors, est une évocation de leur propre fin dernière. On sait l'importance des ossuaires et reliquaires d'attache dans toute cette région immédiate.

Le Christ est, on l'a signalé, le plus souvent peint, peinceauté, sur toile fine, parfois rebrodée de points de traits soulignant l'anatomie, parfois en points fendus comme une peinture à l'aiguille.

Le Calvaire à 3 personnages

La scène du Calvaire avec les seuls Marie et Jean, « le disciple qu'il aimait », est la plus fréquente. La mère à la droite de son Fils, les mains jointes, le disciple semblant converser, s'adresser au crucifié. C'est un motif innombrable en peinture, reproduit et diffusé sous forme de gravures. Le peu de diversité des bannières recensées, leur ressemblance, tend à témoigner d'origine très proches, sinon communes, non encore identifiées.

À Plouézoc'h comme à Locquémeau, le périzonium s'envole, les deux bras de la croix sont flanqués de la lune et du soleil, ainsi que sur l'une des bannières conservées au château de Kerjean.

Dans une autre version (le Cloître-Pleyben, Pleyber-Christ, Saint-Pol de Léon, Cotascorn, Plouguerneau, Le Minihy-Tréguier, Saint-Pierre-Quilbignon, Plougourvest) c'est Jean qui a les mains jointes et la mère qui semble s'adresser à son Fils, comme dans le tableau de Guido Reni (1624). C'est le dernier échange filial, lorsque Jésus dit à sa mère « Femme voici ton fils » et à Jean « Voici ta mère ». Phrases qui fondent, légitiment, l'affection que les fidèles portent à la Vierge, la dévotion mariale qui a marqué la chrétienté, et singulièrement la Basse-Bretagne, de ses basiliques et chapelles à elle dédiées, à l'instar de la chapelle de « ty Mamm Doue » la maison de la Mère de Dieu en Kerfeunteun, près Quimper, mais aussi de la basilique du Folgoat ou de Rumengol, pour n'en citer que trois.

Ces différences ici soulignées semblent iconographiquement de peu d'importance. Avaient-elles une signification spirituelle, sans nul doute. Ce ne peut être seulement une singularité de maîtres brodeurs qui tiennent à marquer leur originalité.

La scène du *Calvaire de Plougoulm*, rénovée « dans le genre antique » par les ursulines de Saint-Pol de Léon, à la toute fin du XIXe, est une « récréation » qui ne manque pas de charme, mais traduit tout autant la personnalité des religieuses que l'œuvre d'origine. Les personnages sont devenus rigides, traduisant une certaine réserve dans l'expression de la foi et des sentiments, réserve que les religieuses devaient inculquer à leurs élèves : ce faisant, Jean a perdu sa grâce adolescente, et Pierre son autorité. Mais peut-on suggérer que Vierge et Jean ont quelque chose de la stature élancée des Nabis, les ursulines se laissant influencer par l'air du temps ?

Le Calvaire à 4 personnages

Plus rare est la présence de Madeleine embrassant le pied de la croix, à Tréduder, Locmélar et à Guimiliau. Agenouillée, proche de Marie, frôlant de la main gauche les pieds du Christ ici superposés, le schéma iconique serait identique, n'était le linge que tient la Madeleine de Tréduder, rappel des soins aux défunts avant leur mise au tombeau. Mais diffèrent fortement le parti décoratif et les broderies. Au Château de Kerjean est conservé un Christ en croix, accompagné de la seule Marie-Madeleine.

À Locmélar, les vêtements de Marie et Jean sont richement bordés d'orfrois : seul exemple connu. Madeleine, en décolleté de cour, se pare de bijoux. La savante utilisation des points de broderie transforme l'auréole en diadème mettant une touche finale au raffinement de sa parure. Ces vêtements contribuent à l'originalité de l'œuvre, d'origine inconnue, dont le revers représente la Cathedra Petri, c'est une bannière apparemment banale mais exceptionnelle par l'iconographie de ses deux faces, par leur traitement technique particulièrement recherché, qui rapproche cette œuvre de celles du XVI^e siècle.

b- Marie

Nous écarterons provisoirement les « Donations du Rosaire » qui, si elles mettent Marie en scène, relèvent surtout des pratiques dévotes. Restent trois types de représentation de la Vierge : l'Assomption, le Couronnement et la Vierge au sceptre.

- L'Assomption

Les superbes Assomption, portée par 4 anges, de Locquénolé et de Hengoat reprennent un modèle connu de Poussin. Peint en 1649, reproduit en gravure dès l'année suivante, ce qui facilite les copies soit sous forme de tableau soit sous forme de bannière : l'image étant alors détournée, ne conservant que les personnages, au détriment du paysage.

À Saint-Thégonnec un tableau est installé au retable de Notre-Dame du Vrai-Secours en compagnie d'une « statue de la Vierge Mère peinte et dorée en 1668 ⁹² ». Les deux reproductions basses-bretonnes en bannières sont présumées être du XVIII^e, sans précision de date⁹³. En Côtes d'Armor (Hengoat) , c'est une impressionnante réalisation

92 COUFFON et LE BARS op.cit..p 403 .

93 Rome se serait-elle faite une spécificité de diffusion de bannières à partir de tableaux ? On songe aux bannières inspirées des bannières ou tableaux sur soie de Guido Reni, pour noter sans suggérer le

toute en couchure y compris pour l'anatomie des personnages : visages, mains et bras, la couchure en spirale, œuvre d'artistes aussi inconnus que ceux du couronnement de la Vierge à Lampaul-Guimiliau.

À Locquéholé, pour une bannière récemment rénovée, visages et membres actuellement en tissu, peuvent avoir succédé à des broderies de soie au point fendu, dont la fragilité n'a pu résister au temps et à l'atmosphère d'une église construite au milieu des sources.

La bannière de Hengoat encore en excellent état, nonobstant l'usure du velours, est rarement citée parmi les bannières datées de l'Ancien Régime.

L'Assomption, à deux anges et un angelot de Dirinon, a les bras ouverts et moins d'élan (inspirée du Titien ?). Mais la rénovation lui a fait, sans nul doute, perdre de son caractère et de son charme.

- Le Couronnement

À Squiffiec (22) dans une bannière au fond orné d'entrelacs entourant des fleurs de lys stylisées, disposées en quinconce, deux anges s'apprêtent à poser une couronne sur les cheveux de la Vierge, dans un tourbillon de nuées et d'ailes déployées sous les yeux de deux autres chérubins et d'un angelot. Quoique iconographiquement proche de par les nuées et les angelots, c'est une image plus sage, moins extravertie que celle proposée par Poussin. On n'est pas dans l'élan, qui emporte certaines Vierges, caractéristique de l'art baroque.

- La Vierge au sceptre

Autre série de Vierges, debout sur un croissant de lune, telle la femme de l'Apocalypse, mais portant l'Enfant sur son bras gauche, lui-même portant le globe, dans une nuée d'où émergent des têtes d'angelots, à Trédrez comme à Plougonven. Dans cette église, plus hiératique, elle tient un sceptre qui s'achève en fleur de lys. De même à Goulven où quatre angelots glissent leur tête entre les nuées, et la terre est devenue bleue. Même sceptre à Lampaul-Guimiliau, mais les nuées sont réduites de moitié (peut-être à la suite de restaurations ?) et la main de la Vierge a laissé échapper le plis de son manteau dans une improbable posture (bannière datée de 1667). Ce mode

parallèle que, vers la fin de sa vie, le principal client de Poussin est un riche Lyonnais, banquier et industriel de la soie. Notons aussi que le Président de Robien, dont les collections sont désormais au Musée de Rennes, possédait une autre Assomption signée de Reni.

de représentation de la Vierge portant un sceptre est courant en statuaire, on en connaît dans nombre d'églises bas-bretonnes, préfiguration de l'image de la Reine du Monde. La Vierge debout sur le croissant de lune annonce les représentations de l'Immaculée Conception. On a ici une double voire triple image avec celle de la Vierge à l'Enfant. Cette triple image en une seule bannière est à mettre à l'actif des artistes concepteurs. Mais ce n'est ni une Vierge consolatrice ni une Vierge protectrice.

Le mode de représentation choisi pour les Vierges de l'Assomption de Locquénolé et Hengoat n'est sans doute pas le plus ancien. Si l'on se fie à la base JOCONDE, qui répertorie les tableaux conservés dans les différents musées de France, de telles images de la montée au ciel de la Madone apparaissent, comme ici, au XVIIe et XVIIIe siècles, la Vierge au sceptre étant plus ancienne. Cette vision très enlevée d'une Vierge au bord de l'extase apparaît à cette époque de la Réforme tridentine, alors que les siècles précédents, la montée au ciel, sous la conduite du Christ, se fait d'une façon plus calme à en croire la position assise de Marie, de surcroît souvent présentée dans une mandorle.

Religion de la splendeur, c'est l'image de Marie en gloire, fort loin de l'humilité de l'Annonciation ou de la Nativité qui ne sont pas présentes en bannière, à cette époque, dans ces lieux.

c- Les Saints Patrons de paroisse autres que la Vierge

Pour les commanditaires, ou les maîtres brodeurs, seuls Pierre, Paul, les apôtres, méritent une image spécifique. Les Blaise, Suliau et autres sont honorés sous la vêtue d'un évêque apparemment anonyme. Il y a cependant des exceptions connues qui sont les patrons de riches paroisses, ceux des trois enclos prestigieux proches : Guimiliau, Saint-Thégonnec, Lampaul-Guimiliau.

- Les Saints de prestige

Paul Aurélien, ou Pol de Léon, à Lampaul-Guimiliau, en évêque maîtrisant le dragon, est un peu hiératique, voire rigide, mais les broderies sont d'une exceptionnelle facture à l'égal de celles du revers, le Couronnement de la Vierge par la Trinité, datée de 1667. La gueule du dragon, les dents et les écailles, broderies sur broderie mériteraient que la dextérité de leur auteur soit connue et reconnue.

À Guimiliau, le jeune prince Miliau, tôt assassiné par son oncle, se voit présenté dans une niche, copiée sur celles du retable de son église, dans une posture largement

inspirée du célèbre portrait de Louis XIV. Le jeune prince, canonisé par la voix populaire, bénéficie d'un traitement royal à la hauteur des richesses de la paroisse. Bannière de 1658, dont le brodeur est inconnu, accommodée en 1819, et c'est inscrit sur la bannière, mais le restaurateur est tout aussi inconnu que le brodeur initial. De nouveau restaurée, au cours de cette décennie, selon des critères respectueux du passé, elle est exposée sous protection dans son église mais difficilement visible.

Thégonnec à l'avant d'une croix, est conforme à sa légende : un loup ayant dévoré le cerf qui servait d'animal de trait, Thégonnec le dompta au point de le lui faire remplacer entre les brancards d'un tombereau adapté à sa taille : le moine-évêque de face, et derrière lui un très petit loup. Réputée dater du XVIIe, elle ne correspond pas au schéma classique. Certes le fond est de velours ciselé dans un encadrement, contrasté, mais de damas, mais la toile peinte est soulignée de galons. Les motifs fleuris répétitifs du panneau textile semblent être faits de galons de passementerie métallique au lieu des lames et filés habituels. Œuvre d'un brodeur local du XVIIe, « accommodation » tardive d'une bannière peinte ?

- Pierre

Les Pierre répondent à deux modèles, Portier du ciel avec les clés, ou Premier Pape. A cette dernière appellation répond la seule bannière de Locmélar. Pour être complet, il faut ajouter quelques Pierre en compagnie, où le premier prélat est représenté avec un autre vénérable local.

Le Portier du Ciel

Les Pierre Portier du Ciel, nettement plus nombreux, ont été représentés au moins de deux façons, différentes mais proches, sachant que deux objets symboliques sont incontournables : le livre et les clés.

Vu de face, le saint porte le livre au niveau de la ceinture au creux de son bras replié à Plouguerneau bannière fort restaurée. A Plouézoc'h, une restauration très respectueuse, permet de conserver à l'œuvre sa cohérence, mais souligne les divergences de traitement : l'atelier, ou le concepteur, n'est sans doute pas un Tuberville ou un Landais, comme le laissent supposer le sol carrelé qui rappelle les pavements moyenâgeux, et les peu habituels festons ovales. Ces deux caractéristiques pourraient suggérer par contre un rapprochement avec la bannière du Trône de Grâce de Locquémeau.

L'autre *Pierre Portier*, cette fois vu de trois-quart, se retrouve identiquement, à

Pleyber-Christ, Saint-Pierre Quilbignon, Locmélard, Le Minihi-Tréguier, Plougourvest. A propos de la bannière du Minihi-Tréguier, datée par ses soins des environs de 1700, Marie-Dominique Menant rappelle qu' « un choix de gravures circulait dans les ateliers, offrant au commanditaire la possibilité d'associer les scènes au décor du fond, des bordures ou des lambrequins. C'est au maître brodeur qu'il revenait ensuite de tirer parti du dessin pour donner l'illusion de la profondeur - ici en laissant sortir du cadre le haut de la croix ou de l'auréole - ou suggérer les volumes grâce au savant dégradé des couleurs⁹⁴ ». L'autorité de Pierre est magnifiée par la taille de l'auréole, un des rares détails, avec le livre porté à bout de bras, qui différencient les deux types de Pierre portier. Répondant aux demandes des nombreuses paroisses ayant Pierre apôtre comme patron, ce modèle de bannière devait rencontrer un certain succès, il fut manifestement réalisé en plusieurs exemplaires, ce qui ne signifie pas nécessairement à la même période, ni par le même atelier. Une bannière identique qui se trouve à Hédé⁹⁵ en Ille-et-Vilaine, dont les conditions de commercialisation ne sont pas connues, prouve, si besoin en était, que modèles et réalisations n'étaient pas circonscrits à un étroit territoire.

La Cathedra Petri

La plus rare bannière de Pierre est, sans aucun doute, celle de Locmélard dont le saint patron est représenté en premier chef de de l'Église : « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église ». Cependant le saint présenté ici est loin des premiers temps du christianisme, c'est un Pape de la Renaissance, installé sur un trône, sous un dais fastueux, soutenu par deux angelots, et accompagnés de quatre anges musiciens. N'étaient l'énorme clé du paradis et la croix papale, à trois branches horizontales, on pourrait le prendre pour Dieu le Père du Trône de Grâce de Locquémeau. Autre différence, il bénit la foule, le visage bonhomme, c'est un pape de bonté, quoique possédant tous les signes du pouvoir. Unique exemple dans l'ensemble des bannières de nous connues, le lambrequin, fait de festons rectangulaires juxtaposés, est orné, non de fleurs mais des saints apôtres, comme en réponse aux saints alignés dans les niches du grand porche des églises. Sur un rare fond de velours rouge ciselé, les personnages se détachent, juxtaposés, quelques fleurons comblant les vides. Les six personnages du revers, cette fois sur fond brun, complètent la série. Ces douze petits portraits

94 CHARPY Jacques éd, *Patrimoine religieux en Bretagne*. Rennes, Edilarge, 2208, 160 p.

95 Extrait de la base Palissy.

rappellent la dextérité des brodeurs d'orfrois. Douze petits saints qui rappellent que Pierre fût le premier d'entre eux.

L'encadrement de même velours, cette fois vert, magnifie la scène, le choix de fils de broderie dans une gamme de vert et jaune contribue à l'unité de l'ensemble. L'œuvre est réputée dater du XVI^e siècle.

Pierre en compagnie

Saint Pierre, car l'église lui est dédiée, apparaît sur la « banniel braz » de Ploumoguier, réalisée par Lépine, ou chez Lépine, un atelier rennais qui, rare exemple, signe et date. Elle montre un énigmatique couple, un Pontife avec croix papale⁹⁶, mais mitre épiscopale, s'adressant à un moine que la tradition iconique désigne comme Fiacre⁹⁷, dont il a la bêche. La facture de cette enseigne, (composition de la bannière, type de points de broderies, laine et fils utilisés) montre l'existence de différentes « écoles » de brodeurs, et, de surcroît, peut-être une migration inter-paroissiale de bannière.

Pierre et Paul

Considérés comme les fondateurs de l'Église, représentés en compagnons de route à Tréduder en Côtes d'Armor, ils bénéficient d'un graphisme original dans le traitement du sol. Habituellement fait d'herbe fleurie lorsqu'il s'agit de scènes d'extérieurs – même les crucifixions se conforment à ce schéma - il est ici fait de longues herbes ondulantes. Rénovation hardie des ateliers liturgiques de Madame de Planhol qui ont œuvré à partir de Saint-Brieuc et de Trébeurden ? Ce serait assez bien dans leur façon de faire : introduire de la modernité lorsque la restauration à l'identique paraît impossible. Ici on est en Trégor, non en Léon tellement discipliné où le respect de l'existant prime et où cependant les Ursulines n'ont pas hésité à transformer la Vierge et Saint Jean.

96 BERTHOD Bernard, BLANCHARD Pierre, *Trésors inconnus du Vatican. Cérémonial et liturgie*. Paris, éditions de l'Amateur, 2001, 352 p. « la croix papale à trois croisillons n'a jamais vraiment existé avant le XIX^e siècle, sinon dans l'imaginaire des peintres et des apologistes qui ne pouvaient admettre que le pape use d'une simple croix d'archevêque » p162. L'imaginaire avait atteint les brodeurs !

97 Fiacre, ne semble pas honoré à Ploumoguier, hors cette bannière qu'il copatrone. Vénéré dans toute la France, sa vie fait le sujet d'une partie des lambris peints (XV^e) en la chapelle Notre Dame du Tertre à Châtelaudren.. Patron des jardiniers?

- Les patrons des paroisses

Paul apôtre

Le Paul de Plouguerneau, copie d'un saint Pierre, hors le livre et les clés, se contente de son signe distinctif, l'épée de son supplice, représentée tel un bâton d'appui. Ici on est dans la situation inverse de Tréduder; La bannière n'est pas dans son état d'origine. Les comptes des restaurations multiples témoignent de l'attachement de la paroisse à cette bannière qui représente l'un de ses patrons. Mais ce faisant on modifie l'enseigne, apparemment discrètement, en réalité très profondément par l'ajout de lambrequins sommitaux.

L'évêque « modèle » de la Réforme tridentine

Quelques bannières anciennes portent inscrit, entre les passants du gousset, le nom de leur *patron*, comme Goulven ou Suliau. A Coatacorn on révère Maudez, à Grâces Léonard (le seul à ne pas être d'origine galloise ou bretonne), à Sizun c'est Suliau, à Plougourvest Paul Aurélien, mais toutes leurs bannières sont semblables, à quelques infimes détails près, alors que chaque paroisse pense détenir un objet original, unique, comme en témoigne la surprise déçue de la « gardienne » de l'église du Cloître-Pleyben au vu de la photo de Goulven.

Sur fond de velours rouge, de velours jaune clair ou au contraire très sombre, se déploient des fleurons au-dessus d'un sol verdoyant et fleuri, d'esprit identique aux sols sur lesquels reposent les croix des Crucifixions ou les Donations du Rosaire. Un évêque s'avance. De l'évêque il a les attributs : la mitre, la crosse, les vêtements sacerdotaux, la croix pectorale, le tout richement brodé comme il sied à un membre du haut clergé. Il n'est pas statique comme Paul Aurélien de Lampaul-Guimiliau. Il va vers la droite du tableau, en se servant de sa crosse comme d'un bâton de marche tenu de la main gauche⁹⁸. Ses vêtements accompagnent le mouvement, qui est sûr mais non précipité. A preuve, les plis de la soutane, du surplis qui suivent un même tracé : un léger arrondi déporté vers l'arrière. La main droite étendue à l'horizontale, au niveau de la taille, entraîne le pluvial qui se soulève à hauteur de l'épaule, élargissant visuellement la carrure, conférant importance et majesté au personnage. Seul le visage contrarie ce

98 Sans prétendre à l'exhaustivité, les recherches faites, tant dans les galeries des musées que dans les ouvrages d'art, semblent prouver que cette utilisation de la crosse comme bâton de marche est peu fréquente, voire rare, ce qui tend, selon nous, à démontrer que le parti choisi est assumé, et volontairement démultiplié.

mouvement vers l'avant : il est lui, légèrement tourné vers l'arrière, regard dirigé vers le bas. On devine un interlocuteur invisible, en léger contrebas, non sans doute parce qu'il est plus petit, mais parce qu'il s'agit de quelqu'un ou de quelques uns qui lui doivent respect., en l'occurrence les fidèles. C'est un personnage dominant, mais son autorité est bienveillante à en croire l'expression de son visage.

La main droite étendue pose question. Patrick Savidan y voit main enseignante⁹⁹, à l'image de la main de Dieu, les trois premiers doigts allongés et les autres pliés, figuration classique de l'argumentation. Mais Léonard est main nue, et les clichés des autres évêques les montrent main gantée, ce qui est sans doute plus conforme à la pompe ecclésiastique mais rend le geste moins lisible – il peut alors tout aussi bien être interprété comme une invite à le suivre.

La mitre, et l'importante auréole qui mord sur l'encadrement, accentuent cette sorte de déséquilibre, expression du dynamisme du personnage, souligné par l'inclinaison du bâton de la crosse.

Enseignant ou guide, c'est bien l'évêque de la Réforme catholique, telle qu'elle se met en place en Bretagne, bien au-delà du personnage de Léonard, ermite, (qui fut baptisé par Rémi mais jamais évêque) partageant le sort des saints traditionnels bretons qu'on les nomme Suliau, Goulven ou Maudez. Savidan suggère comme date de confection de la bannière de Grâces, 1635, année de l'arrivée des dominicains à Guingamp. C'est aussi, selon Georges Minois, l'année de « la victoire de l'esprit de réforme dans le chapitre [de la cathédrale de Tréguier]. A partir de 1635, les chanoines vont collaborer avec le nouvel évêque [Nicolas Deslandes 1635-1645] »¹⁰⁰. Minois rappelle que Balthazar Grangier, qui lui succède, « va être un excellent évêque, un modèle de patience, de vertu et de charité [...] il visite son diocèse, [...] accompagne le Père Maunoir dans plusieurs missions sans épargner sa peine[...] », nonobstant son népotisme de membre du haut clergé aristocratique. Olivier Jégou de Kervilio, évêque entre 1695 et 1731, multiplia lui aussi les visites pastorales, chaque année « l'ensemble du diocèse est visité de façon détaillée en un mois environ ». Si ce ne sont que des coïncidences, elles sont significatives.

Les images véhiculées par les bannières ne sont pas celles des saints populaires.

99 SAVIDAN Patrick, *Etude matériologique et technique de la bannière au 17^e siècle : La bannière de Grâces en Guingamp*. Mémoire de Diplôme d'Études Approfondies d'arts plastiques, Rennes, Université de Haute Bretagne, s.d., 91 p [*Léonard / Donation du Rosaire*, attribuable, sous réserve, à Guillaume Marzin actif à partir de 1635].

100 MINOIS Georges, *La Bretagne des prêtres en Trégor d'ancien régime*, Maulévrier, ed Beltan, 1987, 343p.p 103-107 coll Les bibliophiles de Bretagne.

On y rechercherait vainement la trace des humbles moines (ou chefs de clan) venus d'outre-manche. Ce sont au contraire des évêques issus de l'aristocratie et, comme elle, vêtus de splendeur.

Sainte Ediltrude

Ediltrude, la seule femme à partager avec la Vierge le privilège d'une bannière du XVIIIe siècle. De surcroît son origine est connue, la maison Landais de Lannion. La troisième génération active répertoriée est représentée par une femme, dont on ne sait pas le prénom.

En 1761, la fabrique de Tréflez lui achète deux bannières pour un coût total de 800 livres. *Calvaire et Donation du Rosaire* pour l'une, *Crucifixion* à trois personnages et *Saint Patron* pour l'autre. Ce sera donc Ediltrude, Ventroc en breton, en sévère habit de moniale, simplement éclairé du voile blanc qui lui enserre le visage. Transposition de l'évêque de la Réforme ? pas tout à fait. Elle aussi semble s'adresser à un public, et sa main droite en témoigne, mais dans une attitude plus retenue, celle de l'abbesse s'adressant aux religieuses de son couvent. Comme de règle, sa crosse est tournée vers elle-même, non vers les fidèles. Pour lui conférer une grande dignité les brodeurs n'ayant pas la possibilité de jouer sur la position de la mitre, se sont contentés d'accentuer sa haute taille par le jeu des plis du vêtement, de l'allongement du cou et l'importance du voile blanc.

d- Les pratiques dévotes, les bannières de confrérie

- La Donation du Rosaire

À Grâces, au revers de Léonard, se trouve une Donation du Rosaire, traduction brodée du tableau qui, réglementairement, accompagne la fondation d'une confrérie.

Le recensement donne actuellement 10 bannières, dont 4 en Côtes-d'Armor. Le modèle est connu, imposé par les dominicains¹⁰¹. Sur le tableau la « sainte Vierge présentera un chapelet à saint Dominique et l'enfant Jhésus à sainte Catherine, autour du tableau seront depains les mistères du Rosaire ». Les prescriptions pour la bannière ne nous sont pas connues. Le schéma iconique est le même que celui des tableaux, mais simplifié, sans les médaillons des mystères. La Vierge au centre, assise, tenant l'enfant assis sur son genou droit. L'enfant se penche vers Dominique à genoux, en habit noir et

101 RESTIF Bruno , op.cit p. 286.

blanc de son ordre, symétriquement, Catherine pareillement vêtue, mais couronnée d'épines. Tous deux tiennent à la main un bouquet de fleurs blanches. Des divers attributs dont sont parfois enrichis les nombreux tableaux ne restent que l'orbe au sol et deux fois au moins le livre ouvert. Tableau très construit, réinterprété pour mettre en valeur le savoir-faire des brodeurs d'où l'abondance des nuées.

Celles de Sibiril (Archives diocésaines) et de Saint-Vougay (château de Kerjean) sont iconographiquement très proches l'une de l'autre, et répondent à l'exigence de bannière blanche.

Dix bannières c'est bien peu si l'on songe aux multiples confréries du Rosaire dont témoignent les autels et retables bas-bretons dédiés au Rosaire. Dix, parce que les autres ont disparu, parce qu'elles n'ont jamais existé car d'un coût trop élevé pour une paroisse « ordinaire » ou une trêve ?

- L'adoration du Saint-Sacrement

Bannière de la confrérie du Sacre, elle est aussi répandue que celle du Rosaire, à laquelle elle est souvent jumelée : deux confréries qui ont des autels spécifiques dans la plupart des églises.

Ici aussi l'image est définie. Ce sont deux anges adoreurs, de chaque côté de l'hostie, flottant au-dessus d'un calice : blanc argent de l'hostie dans un rayonnement d'or, or sur or du calice, qui contient le vin devenu Sang du Christ, dans une nuée d'où émergent quelques têtes d'angelots. On n'ose, pour de simples travaux d'aiguille, évoquer le rôle du cercle dans l'iconographie et dans l'art en général, on ne saurait cependant exclure que ces théories ont influencé les concepteurs des dessins préliminaires.

L'interprétation, répandue, des anges adorant l'ostensoir semble relever d'une lecture rapide. La lunule contenant l'hostie, destinée à l'ostension et proposée à l'adoration des fidèles, a pris sa forme actuelle de « soleil » au-dessus d'un piédestal au XVI^e siècle. Quoiqu'il en soit, hostie au-dessus du calice ou bien hostie dans l'ostensoir, les « images » offertes aux fidèles par bannière interposées renforcent cette vision de splendeur et de lumière, quelque chose comme le buisson ardent évoqué par Moïse.

Au revers de Notre-Dame de Pitié (au Musée départemental breton) calice et hostie s'accompagnent d'un tabernacle, seul exemple connu, illustration peut-être de la

mode des retables incluant des tabernacles au lieu des sacraires fixés au mur.

- La confrérie de la Sainte Famille

La confrérie de la Sainte Famille honorait Jésus, Marie, Joseph, Joachim et Anne. Au début du XVIIIe les Ursulines de Lesneven¹⁰² fondent une telle association peu contraignante. « Une des pratiques recommandée était le chapelet de cinq dizains... Sur chaque petit grain se disait Jesus, Maria, Joseph, Joachim et Anna, succurite nobis nunc et in hora nostrae. Amen ». L'assistance à la messe le jour de l'Assomption, outre les quatre fêtes « familiales » que sont la Circoncision, la Présentation de Jésus au Temple, la Purification, et Saint Joseph, est spécialement indulgenciée. De diffusion locale, mais cependant au moins jusqu'à Pontivy, elle s'appuie classiquement sur une brochure : « Instruction et pratique pour les confrères et sœurs de la confrérie de la Sainte Famille érigée en l'église des religieuses ursulines de la ville de Lesneven [...] »¹⁰³, publiée par Ploesquellec, près du pont Bourret à Morlaix, et sur la diffusion d'images volantes attestées. On lui attribue 6700 réceptions et inscriptions en quatre-vingt ans. Nombre impressionnant, sauf si les réinscriptions annuelles sont obligatoires, ce qui n'est pas connu.

Ayant réussi à intéresser des curés de paroisses, des personnalités de la haute société locale, il est tout naturel de trouver deux bannières de la Sainte Famille, non datées, mais d'un style « bas-breton abâtardi » dans des paroisses proches de Lesneven : Saint-Frégant et Ploumoguier.

- Une confrérie silencieuse : les Agonisants

La confrérie des Agonisants a laissé en bannières peu de traces probantes. Pourtant les archives connaissent bien ces associations. Et dans maintes paroisses elles ont perduré, sous une forme peut-être abâtardie au moins jusqu'à la guerre 1939-1945, par exemple en zone péri-urbaine de Brest. Faut-il lui attribuer quelques-unes des nombreuses crucifixions ou scènes de calvaire ? Aucun élément ne permet de l'affirmer. La Basse-Bretagne n'avait pas de tradition de « charitons »¹⁰⁴ comme en

102 PROVOST Georges, *Les couvents des Ursulines dans les diocèses de Quimper et de Léon aux XVIIe-XVIIIe siècles*. Mémoire réalisé pour l'obtention de la Maîtrise d'Histoire, sous la direction de M. Jean QUENIARD. Rennes, Université de Haute-Bretagne, Rennes II., 1986. 246 p.

103 Cité dans le BDHA, mais document jusqu'à l'heure non retrouvé ni aux Archives de Morlaix, ni aux Archives diocésaines.

104 Dans les armoires de la sacristie de Saint-Pol de Léon, une bannière noire, « Breuriez an Anaoun » fin XIXe ou début XXe siècle, semble prendre le contre-pied .

Normandie, était-ce toute la population qui en tenait lieu ? On est tenté de le penser.

Mais on peut, sans preuve écrite, rattacher à une confrérie des trépassés ou des agonisants, la bannière Notre-Dame de Pitié venue de Lampaul-Guimiliau, qui représente la Vierge assise au pied de la Croix, tenant sur ses genoux le corps du Christ, dans un cadre d'un noir devenu gris, orné de larmes sans doute d'argent, aujourd'hui blanchies, tels les décors mortuaires popularisés par les feuilles volantes des imagiers.

4 – Bilan pour un héritage

Les enseignes sont de leurs siècles : elles en disent la richesse. Si, stricto sensu, elles n'appartiennent pas toutes à l'âge d'or de la Bretagne, les paroisses, soit au nom des fabriques soit au nom des confréries, peuvent encore se permettre des dépenses d'un luxe certain. C'est également, en Bretagne, la période de consolidation de la Réforme tridentine dont l'étude dépasserait largement notre sujet : les bannières n'en sont qu'un modeste témoin.

Deux remarques s'imposent à propos de la forme que prennent les bannières, et à propos de leurs thèmes : le sentiment dominant est d'abord celui de l'opulence. Les bannières sont fastueuses. L'or et l'argent brillent de mille feux. C'est un choix délibéré : des bannières peintes seraient moins étincelantes. Rien n'est trop beau pour Dieu, axiome répété chaque fois que sont évoqués les arts liturgiques tridentins.

La seconde c'est l'uniformité. Pour les bannières de confréries il existe une image dominante et l'on s'y conforme. Seules deux paroisses proches, Sibiril et Saint-Vougay, échappent au modèle unique de la remise du chapelet à Dominique et Catherine de Sienne par la Vierge et l'Enfant. Si l'on y ajoute les tableaux peints ou les retables sculptés, et les images volantes, les catholiques bretons se voyaient imposer une vision stéréotypée du Rosaire. Ce n'est sans doute pas la seule région. Même chose pour l'Adoration du Saint-Sacrement, l'image est tellement sobre qu'elle serait de peu d'intérêt si elle n'était brodée, fastueusement, pour représenter les ailes des anges, et les rayons de l'hostie au-dessus du calice. Traduite en retable, la seule image des anges adorateurs ne retient généralement pas l'intérêt des amateurs d'art, ni des curieux.

On note évidemment l'importance écrasante des Crucifixions, « ces calvaires en mouvement », mais on doit souligner surtout la perte d'identité des patrons bretons des paroisses. A part ceux des trois paroisses du pays des enclos, ils sont tous transformés

en membres anonymes du haut Clergé. C'est une image savante et... romaine donc internationale de l'évêque. Ailleurs ou à une autre époque on parlerait d'entreprise systématique d'acculturation. Plus de moines-évêques!. Le summum étant atteint par la paroisse de Plougourvest où Paul Aurélien ne dompte plus le dragon ! à quelques lieues à peine du Toul Ar Sarpant, le gouffre de l'exploit. Les vieilles semi-légendes sont éradiquées. Même Ediltrude, l'abbesse, est la transposition à peine féminisée de l'évêque tridentin. Lorsque Bœsfplug¹⁰⁵ évoque, parlant des images de Dieu, le petit nombre de censures effectives et de destructions d'images controversées, on peut penser que, en Basse Bretagne, l'abondance et l'univocité des nouvelles images suffisent à diffuser la doctrine de la Réforme, sans recours aux destructions des statues des saints populaires, ni des Trône de Grâce par exemple.

Quant à leur mode de fabrication, on est frappé par la rapidité d'adoption de certains modèles comme l'Assomption de la Vierge. Réalisée par Poussin à Rome en 1649, la reproduction gravée intervient dès 1650. Elle est copiée en l'église de Saint Thégonnec, traduite en bannière à Locquéholé, et à Hengoat, à une date indéterminée, vraisemblablement entre le dernier quart du XVIIe et le tout début du XVIIIe par un atelier inconnu de très grande qualité. Mais le plus significatif est sans doute à trouver dans les « évêques de la Réforme tridentine » nos patrons de paroisse interchangeables sont produits par plusieurs ateliers différents, les Tuberville, les Landais et peut-être d'autres, et ce sur une période très longue: plus du siècle. C'est dire la force de ce commerce. Par contre on ne sait si, à côté des marchands qui circulent de foire en foire, il existe des ateliers très spécialisés ou au contraire des ateliers généralistes, susceptibles de reproduire des modèles à la demande. On soupçonne le rôle des couvents, mais sans véritables preuves. Faute d'éléments comparatifs on ne sait si les bannières brodées sont une originalité bretonne ou s'il s'agit simplement de quelques survivances d'une pratique plus universelle¹⁰⁶. Les bannières n'ont pas livré tous leurs secrets... ce qui est bien la caractéristique d'un mythe.

105 Op. cit. p.320-321. Si les statues « Trône de Grâce » n'ont pas été détruites, on constate que le modèle en bannière ne s'est pas développé.

106 Voir la bannière dite de Fetternear, réalisation d'un atelier écossais, datée de 1520, conservée au National museum of Scotland, citée in TARRANT Naomi, *Textiles treasures. An introduction to european decorative textiles for home and church in the national museums of Scotland*. Edimbourg, NMS publishing Ltd, 2001, 110 p. p 76-79.

Chapitre II – Les tableaux enchâssés

Les bannières peintes sont minoritaires en Basse-Bretagne mais très diverses par leur style et leurs origines, elles en sont d'autant plus attachantes. On se doit de rejeter rapidement la première appréciation : vite faites, ne nécessitant pas de longues heures de broderies, ni de fils d'or, et donc moins dispendieuses, à condition que la cote du peintre reste compatible avec les ressources du commanditaire: l'apparence du luxe sans en supporter le coût.

Notre premier contact avec une bannière muséifiée s'est fait à Amsterdam, à travers un tableau, inséré dans un vaste panneau de soie brochée dans des tons verts. Le tableau représente le miracle de l'hostie jetée dans le feu. L'Italie, en particulier Sienne, conserve la tradition des bannières peintes, que l'on voit défiler à l'occasion de la fête de la Vierge : l'Assomption du 15 août, héritage qui perdure.

« Tous les ans au 15 août, pour la fête de l'Assomption de Marie, les seigneurs féodaux et les châtelains, placés sous la tutelle de Sienne avaient l'obligation de se rendre en cortège jusqu'à la cathédrale pour y allumer des cierges, s'agenouiller et rendre honneur à la Vierge Marie. Par cette cérémonie, ils manifestaient leur ésoumission et leur allégeance à la capitale d'un Etat en forte expansion »¹⁰⁷.

« Ainsi commençait à se réaliser cette forme d'imbrication, caractéristique de l'époque, entre le religieux et le politique. »

La fête évolue au fil des siècles, mais conserve cet aspect central d'hommage à la Vierge, mêlant festivités publiques et religieuses. « Pendant que le cortège accompagne le Palio¹⁰⁸ jusque dans la cathédrale, des courses de chevaux s'organisent parallèlement dans les rues de la ville ».

Ces courses devenues populaires, voient s'affronter les quartiers (les contrade) et un étendard/bannière peint sur soie en constitue le prix, pour lequel la municipalité de Sienne n'hésite pas à solliciter un artiste de renom¹⁰⁹.

107 CIVAI Mauro, Etendards de Toscane, in *Bannières et Etendards de Bretagne et Toscane*.op cit.

108 Drap de velours précieux doublé de vair, offert à la Vierge.

109 En 2000 ce fut Gérard Fromanger qui expose, à l'été 2012, aux Capucins, à Landerneau.

Un des plus illustres précédents est le *Saint Michel terrassant le dragon* de Guido Reni¹¹⁰, qui a inspiré tant de bannières à travers la chrétienté. Peint sur soie vers 1636, le tableau fut sans doute conçu pour être bannière rapporte Germaine Greer¹¹¹. En diocèse de Quimper et Léon, la plus spectaculaire copie brodée est celle de la paroisse saint Michel de Lesneven, qui ouvre tous les ans la procession du grand pardon du Folgoat. L'Italie conserve cette tradition de bannières /tableaux et les processions de Lourdes en sont les témoins, par exemple lors du pèlerinage du Rosaire où l'Unitalsi (Unione Nazionale Italiana Trasporto an malati a Lourdes e Sanctuare internationale) accompagne les pèlerins souffrants).

Maud Hamoury, dans son étude particulièrement fouillée sur la peinture religieuse en Bretagne aux XVII et XVIIIe siècles, relève 108 tableaux consacrés à la Donation du Rosaire¹¹², qu'ici ou là une paroisse commande une toile, non pour l'autel, mais pour bannière ne serait pas surprenant.

« La bannière n'était pas systématiquement une pièce de tissu brodée, mais pouvait être peinte sur toile. Le peintre Louis Desjardin fournit, en 1712, une bannière au couvent des franciscains du Croisic moyennant 40 livres. On fit mettre un petit cadre de bois afin d'en rigidifier la toile "qui sans cela plioit et gatoit la beauté de l'ouvrage". Certaines de ces bannières pouvaient être réintégrées dans un cadre comme ce fut le cas probablement pour la toile de la *Descente de Croix* conservée à la chapelle du Paradis de Pommerit-le-Vicomte. »¹¹³

On peut distinguer quelques catégories : la bannière par accident, par économie, *qui imite les bannières brodées*, les bannières souvenirs (on souhaite conserver un tableau), les bannières à la mode, les bannières légères pour enfants.

1- Les anciennes bannières, celles du temps des maîtres-brodeurs

Au préalable nous rappellerons l'existence de deux bannières peintes sur toile très fine mais traitées à la mode des XVIIe-XVIIIe siècle avec bordures et lambrequins de velours : l'une à Saint-Thégonnec, représentant le saint éponyme, l'autre de Tugdual

110 RENI Guido, peintre, Bologne, (1575-1642)

111 GREER Germaine, *Les Garçons. Figures de l'éphèbe*. Paris, Hazan, 2003, 255 p [*The Boy*] trad de l'anglais par Denis-Armand Canal, Lydie Echasseriaud, Christine Monatte, Valérie Julia, et Frédéric Salard-Deschandol. P 94.

112 HAMOURY Maud, *La peinture religieuse en Bretagne aux XVII et XVIIIe siècles*, Rennes, PUR, 2010, 614 p.(CD).p 192.

113 op cit p.192.

conservée au Musée départemental breton, à Quimper. À Saint-Thégonnec protégée dans une armoire à bannières imposante, peu souvent sortie, car très lourde, et disposant d'un double en l'existence d'un saint Thégonnec des années 1920, la vieille bannière est dans un état remarquable. Les peintures sont d'une fraîcheur étonnante nonobstant la toile très fragilisée. Le traitement des broderies appliquées réalisées en grosses paillettes, est typique des broderies que j'appelle, peut-être improprement « du pays Chelgen » c'est le même esprit, en plus riche et plus expert peut-être, que la Vierge de Saint-Servais.

On ne saurait oublier les multiples Christs peints eux aussi sur toile fine, et intégrés dans les bannières ayant pour thème la crucifixion dont les autres personnages sont brodés. On peut suggérer, mais sans certitude, que ces bannières peuvent aussi avoir servi de carton, à partir desquels on brodait. Ou sur lesquels on brodait, au point fendu ou au point passé : le Christ, car il s'agit essentiellement de Christs en croix, devient alors une broderie d'application que l'on rapporte sur la toile support.

2- La bannière par accident

C'est le cas le plus extrême : celui rencontré à Plougasnou. La bannière est en réalité un tableau, hâtivement décroché et sans guère de soin. Les traces des clous de tapissier qui fixaient la toile à son châssis, sont encore nettement visibles le long de ce qui est devenu le bord de la bannière.

« Peinture sur toile, signée E. PUYO, artiste morlaisien, (XIXe siècle), avec franges et glands dorés : Sainte Barbe portant la tour ; sur un arrière-plan marin, une chapelle bretonne parmi les rochers. Vers la sainte convergent des militaires et une femme. Autre face, également peinte et par le même artiste Saint Eloi nimbé, en chasuble, avec sa crosse. En fond, l'oratoire de Notre-Dame de Lorette en Plougasnou. Au premier plan, à droite du saint, un forgeron agenouillé tenant sa masse. A sa gauche, une vieille maison bretonne, un cheval vu de dos. A terre, une caisse à outils et des fers à chevaux ». Ainsi l'a décrite un certain A. Lhéritier dans une ancienne notice conservée au presbytère local. L'auteur ne fait aucun doute, la famille Puyot étant bien connue localement, mais c'est Constant, le photographe, qui retient actuellement l'attention des spécialistes, nonobstant le musée de Morlaix qui s'attache à faire reconnaître les qualités du peintre Emile Puyot. Si l'auteur ne fait aucun doute, il est permis de compléter les informations.

Les tableaux ont été peints pour décorer la chapelle Sainte-Barbe, sise près de la pointe de Primel, détruite par la tempête en 1940¹¹⁴, période peu propice aux reconstructions. On a peut-être sauvé des meubles, auxquels nous ne nous sommes pas intéressé. On a sauvé les tableaux par transformation en bannières. L'un est une scène de naufrage, avec le bateau fracassé au pied du rocher, et la foule avec enfant en costume marin, femmes en coiffe, militaire à shako et épaulette, venue recueillir les naufragés épargnés : Barbe exerce son rôle de thaumaturge évoqué par le tableau-bannière-compte rendu de naufrage.

L'autre face télescope deux images de la vie de Eloi, prêtre, donc représenté en évêque, après avoir été un forgeron habile mais trop sûr de lui et orgueilleux de son savoir-faire. Le tableau-bannière évoque l'épisode où foi et modestie sont mises à l'épreuve par un voyageur anonyme qui prétend que, pour être rapide et efficace, il suffit de couper la jambe du cheval, de la ferrer, puis de la recoller: ce que fit le voyageur, avant de défier Eloi. Qui ne put réussir; Eloi reconnut alors le Christ dans ce voyageur anonyme et se corrigea de son orgueil démesuré. Saint Eloi, patron des chevaux, des maréchaux-ferrants et autres orfèvres, fait l'objet de multiples bannières classiques, mais cette anecdote est rarement (jamais)? utilisée par les dessinateurs de bannières, alors qu'elle est reproduite en tableau, voire en ronde bosse, dans plusieurs églises, par exemple à Plouégat-Moysan.

3- Les bannières peintes par préoccupation économique

À Garlan, une bannière tableau « œuvre de mademoiselle Charles, de Plouézoc'h, ursuline sécularisée à Morlaix ¹¹⁵ ». L'auteur fait partie de ces quelques religieuses qui ne sont pas exilées en Belgique avec l'ensemble de la communauté de Saint-Pol de Léon. Elles survivent localement, en se procurant des ressources financières grâce à des talents de peintre développés au sein du pensionnat. Les annales manuscrites des saintpolitaines dont nous avons pu consulter les années 1905, indiquent très précisément que deux religieuses sécularisées de Morlaix sont venues se perfectionner « dans leur art » près de mère Marie-Victoire Bideau. Les annales ne donnent que le nom « de religion » Cœur de Marie et Marie de Saint-Paul : la première est connue, c'est Marie-Jeanne Laurent de Plougouven, qui passa sa vie comme

114 COUFFON et LE BARS op cit p 279

115 Selon le dépliant mis à disposition des visiteurs dans l'église , en 2002.

sacristine chez les Ursulines de Morlaix, dès leur retour de Belgique. L'autre ne peut être que « mademoiselle Charles », en religion Marie de Saint-Paul.

Comme les bannières, le tableau, une huile sur toile, est double : d'un côté la Sainte Famille dans l'atelier de menuisier de Joseph. Marie file, tandis que l'Enfant maintient une traverse que Joseph s'apprête à scier, au revers un buste très sulpicien du Sacré-Cœur. L'ensemble est rendu « portable en procession » par un système de carcasse intérieure, très astucieux, qui le rigidifie. L'inscription est peinte : Meulet Ra Vezo Ar Caloun Sakr. Le reste de la bannière est classique, portant avec boules moulurées, galon et franges. La bannière n'est pas datée. On peut la dire du premier quart du XXe siècle.

À peine plus tardive, c'est la bannière peinte, conservée à Saint-Pierre Quilbignon, aujourd'hui quartier de Brest, mais longtemps demeurée commune rurale. Elle est originale par son traitement si, par contre, le sujet est classique en Bretagne : au recto, Sainte Anne et la Vierge, au verso, l'écusson de Bretagne (les hermines) dans une draperie bleue surmontée d'une couronne et de la devise "Plutôt la mort que la souillure". Le centre des deux faces est de lourd satin crème orné d'un galon doré et d'un encadrement de tissu vert orné de rinceaux dorés. Mais ici en dehors du galon qui recouvre les raccords des tissus, aucune broderie, ni appliqué. Tout est peint : personnages, inscriptions, rinceaux dorés. L'inventaire de 1906 indique deux bannières : une décrite comme étant en tapisserie, et du XVIe (mais en réalité brodée et plus tardive, décrite au chapitre des bannières des Maîtres-brodeurs) et une de sainte Anne, en soie évaluée à 10F. Vingt ans plus tard, dans un contexte plus favorable à l'expression différenciée de la foi des femmes, on a souhaité renouveler et moderniser l'image de la mère de la Vierge.

Par ailleurs le traitement des visages, des corps, des coiffures, en particulier des tresses de la Vierge enfant est très éloigné du style habituel des bannières ; plus désincarné, même lorsque les personnages sont réalistes. Ici le traitement fait penser à des illustrations de livres, voire de romans ou des publications de mode. L'inscription "Sainte Anne Priez pour nous" est peinte en brun. On devine encore sur le tissu les repères qui ont guidé l'inscription. Les majuscules S A P sont encadrées de fleurettes à la façon des enluminures. Les deux hermines qui encadrent les deux personnages sont de facture géométrique très décorative. La bannière est en excellent état, d'une fraîcheur exceptionnelle. La doublure de bougran porte une très fine inscription à l'encre de chine «1926 Sr. A.C. »

Rare œuvre signée, c'est une bannière très attachante quoique inhabituelle. Ce pourrait être l'œuvre d'une religieuse ayant mis ses talents d'illustratrice de textes au service de la création d'une bannière. Œuvre de peintre, ce n'est pas une bannière tableau à la différence de celles de Scignac. Présumée réalisée par un membre de la communauté locale des Filles du Saint-Esprit (FSE), les archives briochines de la Congrégation n'en ont pas trace. Quant aux archives paroissiales, elles ont disparu,(?) à l'instar de celles d'autres églises ayant subi les ravages des combats de la deuxième guerre mondiale¹¹⁶.

Difficile à dater sans doute de la fin du XXe, à Scignac, Pierre et Paul: non signées, sont deux rares tableaux en pied, que l'on doit sans doute à l'un ou l'autre des membres du cercle amical qui entourait l'abbé Jean-Marie Perrot avant et après sa mort ; des personnages classiques, pour un traitement personnalisé.

Une des bannières les plus récentes est à Plouzévé. Dans la chapelle Notre-Dame de Berven, se trouve une très modeste bannière blanche, signée et datée : 15 août 1994, François Abjean, Curé de Plouzévé, Christian Chatel, peintre Saint-Vougay. La bannière reprend le motif de la Vierge honorée localement; une vierge dans une mandorle de rayons. L'épaisse toile fait penser à la toile tendue sur les châssis des peintres de chevalet.

Mais les bannières peintes peuvent être fragiles . Les Ursulines en ont fait les frais pour des peintures d'or agrémentant le verso de la bannière dédiée au Sacré-cœur. A Carhaix, retrouvées dans le grenier de la sacristie, plusieurs bannières sur soie ont subi l'humidité et ses dommages.

Gage de rapidité, le choix de bannières peintes peut s'imposer dans l'urgence, comme à Brest en 2008 pour célébrer le regroupement des trois paroisses du nouvel ensemble paroissial de Brest-Centre. Lorsque une quatrième paroisse lui est adjointe, il suffit de dessiner une bannière dédiée à Saint Luc mais on dérogera et on emploiera des tissus collés. Nous reviendrons sur ces bannières qui témoignent de la création des nouvelles structures paroissiales.

116 Trop courtoises pour opposer un refus catégorique, les archivistes de la maison-mère des Filles du Saint-Esprit de Saint-Brieuc, n'ont pu fournir d'indication sur cette religieuse. Par contre nous avons reçu des copies des broderies (essentiellement des galons) réalisées dans la mouvance des ateliers ABCD : Madame de Planhol ayant entraîné les couvents briochins dans son œuvre de restauration du patrimoine textile religieux. Qu'elles en soient remerciées.

4- Des œuvres uniques

a- Une rare bannière entièrement peinte sur damas à Guimaëc

Choix esthétique ou préoccupation économique, il est difficile de se prononcer devant la bannière de l'Annonciation et du Saint-Sacrement de Guimaëc: Mais ce n'est pas une bannière au rabais, loin s'en faut.

Cette grande bannière, dont le mât brun rouge atteint 4 m., est surmontée d'une boule dorée, comme les embouts moulurés. Elle comporte deux longs cordons fixés à la barre horizontale du tau et deux clochettes de bronze (hauteur 4,5 cm, diamètre 5,5 cm.) dissimulées dans des glands de passementerie rouge et or fixés par l'intermédiaire d'un cordon de passementerie aux deux coins inférieurs du panneau textile. Les glands dépassent de la frange de cannetille d'or (5cm. de haut) qui ne suit pas les contours des découpes du lambrequin mais marque seulement la base du panneau. Un étroit galon doré souligne les deux côtés verticaux. C'est une bannière peinte, sans aucune broderie, ni appliqués. Le panneau textile est composé de 3 lés de 50 cm. de large d'un tissu damassé rouge, à grosses fleurs. Une ligne de points (points avant ?) de fil rouge est visible le long des deux coutures. Le panneau mesure 1,50 m. de large sur 2,20 de hauteur.

Le décor peint est identique sur les deux faces (à l'exception de deux images symboliques). Une frise répétitive (vert, brun et or) souligne les contours du panneau ainsi que de la peinture figurative. D'amples motifs sont placés pour dessiner le lambrequin (4 découpes quasi rectangulaires) et encadrer l'image centrale, indépendante : cornes d'abondance, rinceaux, épis de blé et grappes de raisin forment un décor baroque très chargé, amplifié par le phylactère doré et la gloire qui ornent la partie supérieure du tableau. Ces panneaux de damas peints sont doublés de bougran, les doublures étant partiellement cousues ensemble au niveau du lambrequin¹¹⁷.

Sur l'une des faces, la partie centrale s'orne d'une représentation peinte de l'Annonciation : Vierge à demi levée (robe rose, manteau bleu, léger voile doré) surprise dans sa lecture ou dans sa prière (parchemin posé sur ce qui ressemble au bord d'une cathèdre ou d'un prie dieu), par l'arrivée inopinée de l'ange debout sur une nuée,

¹¹⁷ Anecdote entendue pour la première fois de la bouche du curé de Guimaëc en 2001 : fermer les festons du lambrequin vise à empêcher l'introduction de pierres alourdissant la bannière et rendant difficile le maniement : en particulier son relevage lors du franchissement de la porte de l'église, plongeant dans la honte le porteur obligé de faire appel à ses collègues ! Georges Provost a relevé cette pratique d'alourdissement malveillant des bannières. PROVOST Georges, *La fête et le sacré. Pardons et pèlerinages en Bretagne aux XVIIe et XVIIIe siècles*, Cerf, 1998.p 369.

vêtu de blanc, écharpe bleue, un bras levé, l'autre portant le lys. Dans la grande banderole aux multiples enroulements s'inscrivent en noir des lettres en partie effacées : « JE VOUS SALUE M (arie pl) EINE DE GRÂCES ».

Sur l'autre face, l'image centrale représente deux anges dissymétriques, l'un vêtu de blanc, l'autre de bleu, agenouillé de chaque côté d'un ostensor d'or. La banderole porte l'inscription « VOICI LE PAIN DES ANGES... ». La bannière dite de la Vierge est une Annonciation, dont on connaît peu d'exemples en bannières, au XIXe siècle. Par contre les deux anges adorateurs de l'hostie dans l'ostensor-soleil sont classiques de la confrérie du Saint-Sacrement, n'était le traitement. Ce sont deux huiles sur toile, insérées, en guise de cadre, dans deux vastes panneaux de damas de soie rouge, non brodés. Toutefois des peintures légères simulent des broderies. Ce décor, postérieur à la préparation du fond comme en attestent les coutures qui joignent les trois lés de 50 cm de large, intègre les festons du lambrequin. Il est identique sur les deux faces : c'est un travail fait à la commande, sans doute unique, dont l'atelier est inconnu. Seuls les textes des grandes banderoles - des phylactères - qui surmontent les tableaux, diffèrent « JE VOUS SALUE M[arie pl]EINE DE GRACES », pour l'Annonciation et « VOICI LE PAIN DES ANGES » pour les anges adorateurs. Si l'on se réfère aux compte-rendus des visites canoniques, la bannière est entrée dans le patrimoine de l'église Saint-Pierre de Guimaëc entre 1850 et 1860.

b- Michel et Notre Dame de Lourdes à Plouguerneau

Une petite centaine d'années plus tard en 1943, les carmélites de Morlaix réalisent pour Plouguerneau, une petite bannière dédiée à Notre-Dame de Lourdes et à Saint Michel, facturée 14 235 F. La bannière a été photographiée en Février 2004, dans l'église de Plouguerneau. A l'instar de celle de Guimaëc, c'est une bannière d'une grande unité de conception. En soie blanc crème, elle reprend fidèlement le modèle de la bannière traditionnelle, avec encadrement isolant le personnage central. Sur la face Notre Dame de Lourdes, c'est un léger portique où trouvent à s'enrouler des fleurs de lys et autres jasmins. que vient fermer aux pieds de la Vierge un bouquet-buisson de roses. Sur l'autre face ce sont de simples rinceaux fleuris qui se rejoignent au sommet en une fleur symbolique encadrant l'ange à couronne fermée. Celui-ci terrasse une hydre à trois têtes également couronnées. Son bouclier porte l'inscription traditionnelle « Quis ut Deus ».

Il y a des détails amusants comme celui de l'extrémité de l'aile de l'ange, accrochée dans les volutes de l'encadrement. ou les grands yeux en amande de l'hydre, ou encore les trois langues rouges bifidées pointant hors d'une dentition éclatante de blancheur. Le style des fleurs de l'encadrement peintes rappelle curieusement les fleurs brodées, comme s'il s'agissait d'un patron, d'un modèle. Par contre les trois festons du lambrequin comportent des armoiries, qui ne sont pas dans les habitudes des carmélites. Toutefois, lors d'un arrêt morlaisien durant le long périple de Notre-Dame de Boulogne, la prieure avait elle-même réalisé les armoiries destinées à orner leur chapelle. Cette expérience les a peut-être conduites à répondre à la demande de blasons.

5- Au milieu du XIXe : la mode des peintures à l'huile enchâssées

Aux quatre coins du Finistère ces bannières se rencontrent dans l'ombre des églises. Elles sortent peu hors de leur paroisse, désormais trop lourdes, trop fragiles. Certaines ont été dépecées : Marie d'un côté, Congar de l'autre au musée du Léon. Le centre du tableau rejoignant les cimaises. Il faut donc les débusquer sur place.

Elles ont gardé la structure des bannières d'avant la Révolution: taille, hauteur, épaisseur du mât, (très nettement réalisé à partir d'un baliveau, brut non rectifié par le passage en scierie à Plouégat-Guerrand), présence d'embouts massifs - sous forme de boules, voire de glands - aux extrémités de la traverse horizontale, absence de croix, découpe du lambrequin en festons réguliers, présence des clochettes, juponnées de tissu ou de franges, dans les creux. S'il n'y avait l'absence de broderies, on les intégrerait volontiers aux bannières de l'Ancien Régime. On est loin de l'ordonnance de Miollis¹¹⁸, en 1808, voire des interdictions de Mgr Sargent. L'un des tableaux est dédié à Marie, l'autre au saint local, au patron de la paroisse, qui est toujours nommé et c'est une nouveauté.

Celle de Plougouven, a intégré l'église entre 1843 et 1847, soit le milieu du XIXe, ce que tend à confirmer la présence récurrente de la Vierge Immaculée. Plouégat-Guerrand, Plougouven, Bannalec, Locmélard, Loc-Eguiner, Saint-Thégonnec, Logonna-Daoulas en possèdent.

Les toiles peintes carrées ou rectangulaires, -ovale à Locmélard (hauteur approximative du tableau 80cm.) - aux vives couleurs, sont appliquées par l'intermédiaire d'un galon doré sur un large panneau de tissu damassé, rebrodé de fils et

¹¹⁸ Proclamation du Préfet affichée aux portes des églises voir le cahier d'illustrations p 485.

de lames d'argent, et parsemé de cabochons métalliques. Les lambrequins, à quatre découpes rectangulaires régulières, sont soulignés d'une large frange d'or et ponctués de quatre clochettes dans leur gland, les bords verticaux du panneau textile étant soulignés d'une frange d'or plus étroite, qui mesure environ deux centimètres.

À Plouégat-Guerrand, l'une de ces grandes bannières, au mât bleu, représente la Vierge, debout sur le sommet du globe terrestre, écrasant le serpent qui tient une pomme dans la gueule : robe et court voile blancs, cape foncée, elle est nimbée d'or sur fond gris, de ses mains s'échappent deux flots de lumière. En surplomb, une inscription en arc de cercle, en lettres dorées peintes : « O MARIE CONCUE SANS PÉCHÉ PRIEZ POUR NOUS ». Le tableau est appliqué sur du damas jaune.

Sur l'autre face, un damas rouge sert d'encadrement à saint Agapit, habillé en diacre (rouge), portant dans sa main gauche, la palme du martyr sur fond de calme paysage de prés et de bois. L'inscription « St. AGAPIT PRIEZ POUR NOUS » se détache sur le ciel bleu.

La deuxième grande bannière, au tau rouge, représente sainte Marguerite terrassant le dragon, visage auréolé d'or, chevelure brune en bandeaux, surcot rose sur robe blanche, cape bleu foncé bordée d'un galon, sur fond d'arbres imprécis. La Sainte désigne de la main gauche le crucifix qu'elle lève de l'autre, face au dragon : l'enroulement de la queue, le déploiement des ailes, la gueule dressée sont plus décoratifs que terrifiants. L'inscription « SAINTE MARGUERITE PRIEZ POUR NOUS » s'inscrit sur le ciel bleu. Le panneau textile de support est rouge broché de rinceaux blancs.

Sur l'autre face, l'image de saint Isidore s'inscrit, elle, dans un encadrement de tissu rouge, broché d'orange, au motif différent du revers. Debout, près d'un rocher, tête brune aux longs cheveux, vêtu comme un riche paysan du 18^{ème} siècle (veste brune, gilet rouge sur chemise blanche, courte culotte bouffante noire, guêtres et chaussures basses noires) tel que représenté par Lalaisse. Il tient une faucille et une gerbe de blé. En arrière-fond, un village et son clocher.

Sur les quatre panneaux textiles des deux bannières la disposition des ornements brodés est identique : aux quatre coins de chaque tableau des croix potencées d'argent d'où partent des rayons d'argent, encadrant quatre croix de Malte de taille supérieure, mais plus sobres, simple trait de galon d'argent. Dispersés de façon symétrique des cabochons d'argent estampés (grappes de raisin, feuilles, étoiles) enrichissent le décor.

Ces deux bannières sont par leurs thèmes et leur iconographie indissociables de

l'église de Plouégat-Guerrand. où elles accrochent l'œil par leur taille, leur place dans la nef, leur homogénéité. Elles ont rejoint l'église avant 1860¹¹⁹.

On peut attribuer ces trois bannières à un atelier, pour le moment inconnu, prospectant systématiquement les paroisses, atelier susceptible de s'adapter à leur demande précise, de leur fournir un tableau parfaitement adapté. Nous en avons recensé plusieurs en Finistère. Si Onna à Logonna est dans un décor neutre, Corentin, à Bannalec, est placé devant sa cathédrale, la cathédrale de Quimper, d'avant la transformation des tours, avant leur couronnement par des flèches élancées. Les travaux furent achevés en 1856. La bannière de saint Corentin à Bannalec est donc datable, elle aussi du milieu du XIXe siècle.

Prosper Mérimée, avait jugé sévèrement les tours lors de son voyage en Bretagne en 1834-35 ; on sait que l'on doit à Mgr Graveran la décision de construire des flèches, pour terminer les ébauches de tours.

*« Au-dessus des plates-formes devaient s'élever des flèches en pierre, mais l'argent manquant pour les exécuter, on les a remplacées par une espèce de toit en bois, recouvert d'ardoises, s'évasant à sa base comme le pavillon d'une trompette. Cela serait digne de couvrir un kiosque chinois. L'effet en est on ne peut plus désagréable. »*¹²⁰

Pour la bannière du Folgoat, l'encadrement de velours est plus riche. Il copie de plus près l'entourage d'un tableau, et festons et broderies l'apparentent aux bannières sur velours des maîtres-brodeurs, jusqu'à imiter les fleurs-de-lys en écoinçon. On peut en déduire que les marchands sont susceptibles de s'adapter et de ne pas se contenter du cadre panneau de tissu passe-partout des Corentin, de Yves de Plougonven, Onna de Logonna, Isidore, ou Agapit de Plouégat-Guerrand. Ce faisant, les paroisses bretonnes ne font qu'adopter une mode internationale et multiséculaire. La bannière conservée au Musée d'Amsterdam en témoigne. En Belgique, à Rachecourt en l'église de l'Assomption, une bannière peinte, non datée, représente Rombaut, le patron de la métropole de Malines, moine-évêque « cousin germain » des saints bretons. Pour autant que permet de le dire la représentation photographique, le style semble proche de celui de nos bannières¹²¹. En Europe centrale, c'est encore actuellement le mode de

119 Communication de Mr. Le Moal, de Plouégat-Guerrand, que nous remercions.

120 MÉRIMÉE Prosper, *Notes d'un voyage dans l'Ouest de la France*, présentées par Pierre – Marie Auzias, Paris, ed Adam Biro, 1989 [d'après l'éd de la librairie Hachette de 1971] [1834 – 1835] coll la porte étroite/ écrits sur l'art, p 100

121 BERTHOD Bernard, HARDOUIN-FUGIER Elisabeth, *Dictionnaire iconographique des saints*,

présentation des enseignes, hors les icônes, les tissus d'encadrement sont certes damassés, mais ne semblent pas rebrodés.

Ce peuvent être aussi des tableaux-souvenirs comme cette bannière du Sacré-Cœur et du Cœur de Marie, réalisation des Ursulines de Saint-Pol de Léon et Carmel de Morlaix :1900 (Sacré-Cœur)-1919 (Cœur de Marie) pour l'église paroissiale de Saint Pol de Léon (Finistère) à partir des tableaux de la confrérie des Cœurs de Jésus et de Marie, dont les Ursulines avaient été les ardentes propagandistes. C'est aussi le cas à Carhaix.¹²²

6- Un succédané : les images cirées sur papier

Dans des paroisses plus pauvres, les images sur papier remplacent peintures et broderies, parfois avec un raffinement qui fleure encore le XVIIIe siècle. C'est le cas de la petite bannière de Loc Eguiner– Saint-Thégonnec qui présente sur une face un Jean-Baptiste enfant, vêtu d'une peau de bête, tenant dans les bras l'agneau à la croix, et au revers François d'Assise. Le papier enduit ou ciré est posé au centre d'un rectangle rouge d'un côté, vert de l'autre, jouant avec un deuxième fond de couleur opposée. De forts galons maintiennent l'ensemble, semé de paillettes et enrichi de cabochons dorés estampés, complétés par des pommeaux de velours vert. œuvre datée de 1834 comme une des autres bannières et l'armoire à bannières ; c'est la période où la mode des garnitures estampées fait florès.

Et bien évidemment on la rapproche de la bannière de Saint-Thégonnec, datée de 1840, qui n'est pas en peinture ou en papier, mais en tissu : la Vierge aux rayons, écrasant le serpent, sur fond de velours vert richement orné de bouquets estampés, avec au revers un Sacré-Cœur : ici les matériaux sont riches, mais l'esthétique est proche.

7- Les oriflammes

D'autres images destinées à être éphémères comme les images de papier, ce sont les légers oriflammes destinés aux enfants qui accompagnent les processions. Des

Paris, Les éditions de l'Amateur, 1999, 476 p, p 347.

122 FROESCHLE- CHOPARD Marie Hélène, *Histoire des confréries et de leurs images à l'époque moderne. Dieu pour tous et Dieu pour soi*, Paris, L'Harmattan, 2006, 402 p.

armoires à bannières en conservent encore (église paroissiale de Plougonvelin, chapelle de Sainte-Anne du Portzic en Brest...) etc. Elles semblent être un produit de l'imprimerie de masse, avec des Saint-Joseph, des Enfant-Jésus. Plus résistantes que prévu, elles défient les années dans des placards sombres où leurs couleurs vives (des bleus, des mauves...) ne sont pas attaquées par les rayons du soleil ou de la lune.

Celles du Musée départemental breton à Quimper sont blanches, leur thèmes plus variés, beaucoup plus riches, de plusieurs types, parfois ornées de dorures.

Des paroisses peu fortunées les utilisent en bannière, après quelques subterfuges qui tendent à les ennoblir. On pense ainsi à Léchiagat, où Joseph et l' Ange Gardien ont quitté le statut d'oriflamme pour acquérir celui de bannière. Née du démembrement de la paroisse-mère de Tréffiagat, en 1949, il a fallu construire à l'économie une église et les locaux annexes. La simple bâtisse de plan rectangulaire s'est ornée de portails et autres sculptures venues d'ici et d'ailleurs, de différentes paroisses du diocèse, lorsque les communes n'étaient pas encore sourcilleuses de leur patrimoine bâti, lorsque ces transferts de portails, de croix, ne paraissaient pas une atteinte à l'héritage communal.

Cela semble le sort le plus heureux des oriflammes, hors les musées comme celui des Augustines à Morlaix qui présente quatre oriflammes. dont deux sont illustrés de personnages. Les tableautins sont, de fait, la transcription, dans une version pour enfants, des bannières aux tableaux enchâssés. Ici, ils représentent Bernadette agenouillée devant la Vierge dans la grotte de Lourdes, pour l'une, et pour l'autre, un jeune enfant sous un portique abondamment fleuri, évocation classique du Paradis. Le tissu est blanc, simplement garni de légers galons d'or. Les deux autres oriflammes représentent deux branches de lys en sautoir surmontés d'une invocation à la Vierge : « MARIE EST NOTRE MÈRE », pour l'une, « NOUS L'AIMERONS TOUJOURS », pour l'autre. Seules quelques rares églises ou chapelles conservent de légères enseignes de ce type, peintes de fleurs.

8- Les bannières pédagogiques, créations collectives

Les invocations écrites, souvent réalisées par les jeunes catéchisés eux-mêmes, sont une tradition bien ancrée. On en rencontre de diverses époques dans des matériaux et des styles variés. Ces œuvres demeurent significatives des méthodes pédagogiques employées, du vocabulaire de l'époque et des valeurs prônées : peinture de fleurs, comme cette bannière peinte sur velours vue à Briec ou sur soie comme celle déposée

au musée des Augustines à Saint-Martin des Champs près Morlaix, lorsque les jeunes filles sortaient de « nos maisons » en sachant manier le pinceau et calligraphier à la perfection.

Dans un style plus rapide, expéditif, des découpages de moquette murale autocollante, encore utilisés au pardon de la Clarté, en Perros-Guirec dans les Côtes d'Armor. Voire plus simple encore en feutrine découpée et maintenue par des épingles légères à Briec . On n'est plus ici dans le registre de l'invocation mais de la proclamation et de l'apprentissage des techniques élémentaires d'affirmation graphique : le but éducatif est évident.

Ce ne sont pas là des spécificités basses-bretonnes mais des méthodes pédagogiques communes, pour ce que l'on en connaît, à l'hémisphère nord, qu'il soit américain ou européen. L'Amérique du Nord, en l'occurrence les États-Unis, a produit (au moins) un ouvrage pédagogique¹²³ sur la confection de bannières. Les exercices prennent comme terrain d'apprentissage la mise en place, par exemple, d'une croix, accompagnée des instruments traditionnels de la passion, tels que l'on peut les observer dans nombre d'églises bretonnes, c'est-à-dire : l'échelle, les clous, l'éponge, la couronne d'épines...Exercice pratiqué car nous a été ramenée de New-York une photo d'une série de bannières légères, affichées au mur d'une église catholique de quartier¹²⁴. Est-ce le seul exemple ? on peut en douter.

Le dépouillement, précédemment cité, de quelques catalogues de vente n'a pas permis de mettre en évidence les modes de production de bannières peintes, mais le « Répertoire des Catalogues du mobilier et des Objets religieux des XIXe et XXe siècles » signale le catalogue de Gaspard PA estampes religieuses, tableaux d'église. Fondée en 1838 « A la gloire des martyrs », puis repris par Chovet « industriel en mobilier religieux, exportateur dans le monde entier » qui fournit des « chemins de croix, peintures à l'huile sur toile, des rosaires en peinture sur toile et des tableaux religieux pour églises et chapelles: en peinture à l'huile sur toile, cuivre ou tôle, en lithochromie (imitation de peinture) appliquée sur toile », en 1853 « chemin de croix pour les paroisses pauvres » collection coloriée, vernie et fixée sur toile, porte sur les marges une imitation de bordures peintes à l'huile qui sert d'encadrement.

Il y a peut-être dans ces catalogues autour des estampes religieuses une piste,

123 LA LIBERTÉ Norman, Mc ILANY Sterling. *Banners and Hangings. Design and constructions*. New-York, Van Nostrand Reinhold Company, 1966, 92p.

124 Ramenée en 2002 par T.H. que je remercie.

non explorée, pour trouver l'origine des bannières-tableaux et expliquer leur courte durée de production. Car, à l'autre bout de la chaîne, parmi les productions des carmélites, leurs cahiers ont gardé trace de quelques bannières comportant des sujets peints à l'huile, voire sur papier ciré.

Le rapprochement avec les bannières des pays de tradition orthodoxe suggère une tradition bien ancrée que les soyeux lyonnais ont tenté de contrecarrer, pour survivre. Le succès commercial a fait le reste, du moins en France.

Mais ce procédé est susceptible de revivre. La maison Houssard, qui fournit en chasubles quelques-unes de nos églises finistériennes, l'indique dans sa publicité sur le web « *Grâce aux nouvelles techniques d'impression en quadrichromie nous sommes à votre disposition pour vous réaliser soit une bannière avec sa hampe, soit un oriflamme en satin aux dimensions et et avec les motifs de votre choix.* » Il s'agit bien d'une technique d'impression, un succédané de la peinture unique d'un artiste, et proposé, en plus, et à côté de la broderie.

Plus modestement, les ateliers de loisirs créatifs fournissent des matériaux pour dupliquer sur tissu toute photographie papier : ce qui a permis la floraison de bannières pour enfants, reproduisant des statues locales, que l'on pouvait voir au pardon du Folgoat en septembre 2001, processionnant joyeusement, malgré la pluie.

Chapitre III – Les fabrications industrielles

Avec le Concordat s'ouvre une nouvelle ère pour l'Église de France, y compris dans le domaine des textiles religieux. Il faut prendre acte de la destruction, par idéologie ou par usure, de nombre d'ornements liturgiques. Et de la nécessité de les remplacer. Soucieux de la paix sociale, et donc des moyens de survie des ouvriers, Bonaparte va s'attacher à relancer l'industrie de la soie en adressant des commandes tant pour les cérémonies officielles que pour les palais et pour les évêchés.

La fabrication des vêtements sacrés, bannières, garnitures d'autels - ce qu'il est convenu d'appeler la paramentique- a donné naissance à un corps de métier «les chasubliers» et à une corporation. Le terme est encore en usage en 1935 comme en témoignent les annuaires du commerce d'une ville comme Brest où la rubrique est encore renseignée.

Le contexte est porteur. Grâce au Concordat, l'Église de France peut se reconstruire : reconstruire ou construire des bâtiments, reconstruire son encadrement, reconstruire sa liturgie pour accueillir de plus en plus de fidèles...Le passage des années noires autour de la période révolutionnaire, rudes aux textiles comme à la population, mais pour des raisons diverses qui dépassent notre sujet, a détruit nombre de vêtements précieux et peut-être de bannières. Tout autant que les opérations de récupération de l'or des broderies¹²⁵ on doit sans nul doute en rendre responsable les mauvaises conditions de conservation : l'humidité des églises et des lieux de stockage improvisés, leur est sans doute plus redoutable que les sans-culotte et les « découseuses ».

Le Concordat va, lentement d'abord, puis plus rapidement permettre les conditions de la mise en place des structures permettant de créer et diffuser des ornements liturgiques. L'appel d'air est tel, la demande est si forte que les créations adaptées vont se multiplier sur l'ensemble du territoire alors que prospèrent les grosses entreprises de productions paramentiques.

1- Une demande forte, des réponses inventives des tissages lyonnais

125 L'opération nous semble plus emblématique qu'efficace : le poids de l'or récupéré ne peut dépasser quelques grammes, quand bien même il s'agirait d'or vrai ! L'opération est rentable seulement lorsque les ornements sont nombreux (cas des vêtements de Mgr Expilly en 1794, où, parmi les 1351 livres de frais induits par la vente de ses biens mobiliers (argenterie, literie...), on compte la rémunération de 3 « citoyennes employées à dégalonner les ornements et à en extraire l'or et l'argent [qui] reçurent pour ce travail 19 livres 10 sols. ». La vente rapporta 4580 livres 10 sols. (BDHA p. 182)

Le XVIII^e siècle est l'âge d'or de la soie: la ville de Lyon, « La Grande Fabrique», où l'on tisse plus de deux cents sortes de tissus de soie, a triomphé des centres rivaux comme Avignon, Nîmes, Aix, Tours... Favorisée par le luxe de la cour, la soierie atteint une prospérité jusqu'alors inconnue . « Cependant la situation des ouvriers reste précaire. Elle subira toujours les contrecoups des guerres¹²⁶». Le luxe d'une partie du clergé et de l'Eglise n'est pas en reste, comme en témoignent les tentures « ouvrez d'or et d'argent » de l'abbaye royale de Saint-Denis, commandées par Suger.

La Révolution atteint ces centres, sans les détruire. La fabrication reprend. Les grands tisserands qui avaient pignon sur rue sont toujours présents. « Mais les métiers de la soie qui n'ont jamais pu survivre que grâce à des protections et des privilèges demandent un protecteur. » Ce sera Bonaparte¹²⁷. Leur influence est relayée, voire démultipliée par des fabricants d'ornements liturgiques. Les « chasubles d'or » des revendications des canuts n'étant pas seulement réservées aux prélats, mais autorisées, voire recommandées, au moindre prêtre de campagne dès lors que lui, ou sa fabrique, a les moyens de les acquérir, la demande de textiles précieux va croître : et il faut bien plus de métrages de soie pour un pluvial que pour les « habits et rubans en sautoir » nécessaires pour gouverner!

On se rappelle la croissance forte du nombre de prêtres, l'obligation de respecter les normes d'usage des couleurs liturgiques, et la nécessité d'accompagner les convois mortuaires de la maison à l'église puis au cimetière, quel que soit le temps. Heureusement, toutes les chapes de couleur peuvent se teindre en noir ! Et Napoléon Bonaparte se garde bien de réduire la pompe des notables religieux, bien au contraire. Il la soumet à de nouvelles règles et permet le retour du blason personnel qui s'enrichit alors des signes distinctifs des charges ecclésiastiques :

« L'héraldique ecclésiastique (...) connut de nombreuses modifications formelles, notamment à l'époque de l'Empire, avec l'adjonction du canton dont le meuble donnait l'importance de la charge du porteur. Le blason est ici surmonté du chapeau à large bord dont le nombre de houppes indique le rang du propriétaire. La charge d'évêque est aussi manifestée par d'autres meubles apparaissant derrière le blason : une mitre, une croix épiscopale et une crosse. »¹²⁸

126 RENAUX Nicole, *L'Etoffe au fil des civilisations*. Aix-en-Provence, Edisud, 2000, 183p. p112 .

127 Op cit p 113

128 *Merveilles d'or et de soie. Trésors textiles de Notre-Dame des Doms du XVI^e e au XIX^e siècle*. Avignon, Editions RMG 2000, 104 p. Notice 22, p .47. [MOS dans les citations suivantes]

Certains évêques sont sensibles à ces marques d'honneur : Mgr Sergent l'évêque de Quimper et Léon nommé assistant au trône pontifical fit transformer ses armoiries lors de l'attribution de cette charge purement honorifique.

Si les manufactures de soyeux et d'ornements d'église perdent de leur visibilité durant les heures sombres, elles ne sombrent pas. « Le chasublier Henry appartient à une maison de soierie lyonnaise créée au milieu du XVIIIe siècle »¹²⁹. Quant à la maison Biais, qui au XIXe a parmi sa clientèle les Carmélites de Morlaix et les sacristines de Lannilis, ses débuts datent de 1782, et elle « fournit le clergé réfugié dans les catacombes sous la Révolution. En 1804 [elle] fournit in extremis les prélats en ornements blancs et en mitres blanches pour le sacre [de l'Empereur]»¹³⁰. D'abord uniquement chasublier, la maison élargit son champ d'activités aux ornements d'église, c'est-à-dire aux « manufactures de bronze, d'orfèvrerie, d'ameublement, de chasublerie, de lingerie, de drapeaux et bannières pour églises ».

L'époque est porteuse, la monarchie légitimiste qui conjugue à la fois l'héritage royaliste et l'avantage des initiatives prises par Napoléon dans ce domaine, va développer la demande de vêtements et ornements liturgiques.

*« [Le] sacre de Charles X suscite [...] une demande importante de paramentique. Le roi entreprend alors de doter les cathédrales de somptueux pontificaux. Louis-Philippe, pour se concilier le clergé légitimiste, poursuit les attributions de vêtements liturgiques aux cathédrales. »*¹³¹

*« L'importance des cadeaux offerts par le roi aux évêchés français, à l'époque du couronnement ne permit pas à l'industrie lyonnaise de répondre avec rapidité aux commandes royales et ces pièces furent réalisées et livrées sous le règne de son successeur Louis-Philippe. »*¹³²

a- Des évolutions technologiques

Ces cadeaux contribuent à la forte demande ecclésiastique qui va induire des modifications dans les processus de création et de diffusion de la soierie. Selon un double mouvement qui affecte à la fois les modes de production car il faut produire

129 Culture, ministère, SDARCHETIS (Sous -direction de l'archéologie, de l'ethnologie, de l'inventaire et du système d'information). *Enquête sur les catalogues commerciaux*, par Laurence de Finance, 2008. imprimée à partir de l'étude en ligne en janvier 2010. 79 p. Introd de Isabelle Saint-Martin 12 p.

130 Op cit, p 11

131 BERTHOD Bernard, HARDOUIN-FUGIER Elisabeth, *Dictionnaire des Arts liturgiques XIXe-XXe*, Paris, Ed de l'Amateur, 1996, p 25.

132 MOS, p 71 notice 58, ornement daté de l'année 1839.

beaucoup, et les modes de vente car les acheteurs plus nombreux, sont aussi plus dispersés sur l'ensemble du territoire. Certes l'introduction du métier Jacquard en 1810, puis son perfectionnement, ont laissé des traces mémorables. Mais les évolutions technologiques ne concernent pas que le process de travail. Elles concernent aussi les inventions en matière de technologies du tissage qui tente de rivaliser avec les broderies main,-dont la filière s'est quasiment éteinte avec la Révolution¹³³- c'est le tissage en relief, le « faux -guipé », qui gagnera évidemment les bannières.

« Cet ornement [chasuble dont s'est servi Pie VII à Fontainebleau, don de Napoléon au Pape] témoigne de la précocité des fabriques textiles françaises dans les premières années du XIXe, à industrialiser la production d'ornements religieux, interrompue pendant la période révolutionnaire, notamment en tissant des orfrois à décor à disposition, relayant ainsi la carence en brodeurs et garantissant le moindre coût, sinon de meilleurs délais. Ici sur un drap d'or tissé de motifs pour la liturgie, associant dans de larges bouquets, roses, épis et pampres, un important orfroi a été appliqué. Son décor en candélabre présente un tissage en relief, à l'imitation de la broderie, que Louis de Farcy appellera « la fausse guipure », où une suite de médaillons perlés, de palmettes et de lourdes acanthes encadrent le tétragramme hébraïque dans un triangle rayonnant. Ce triangle de petite taille est la seule pièce brodée et appliquée de cet ornement, où son épaisseur et ses arêtes vives et brillantes contribuent à l'isoler, comme flottant au cœur de la croix dorsale .»¹³⁴

Vers le milieu du XIXe siècle, la maison Henry met à l'honneur une autre forme de tissage : le point des Gobelins qui rappelle non seulement la tapisserie de lice, mais aussi la broderie à l'or nué ou or nuancé, le chef-d'œuvre des brodeurs d'autrefois pour un usage modernisé comme dans la chasuble Salvatoris où le cartonnier déploie l'humanité au pied de la croix¹³⁵. Cette technique va permettre à moindres frais, car utilisant une chaîne de coton, des ornements colorés, voire des bannières plus modestes, comme celle de la Vierge inspirée de Murillo à Plouégat-Guerrand présumée sortie des ateliers Henry, si l'on en croit le catalogue ¹³⁶. Le dais dit de la Salette, (1874-1876) qui mettait en scène tous les personnages de l'histoire de France chrétienne, eut une répercussion considérable. L'ensemble, le pontifical, dit « Angélique »¹³⁷ qui *retrace*

133 C'est la réputation qu'on lui fait. Or l'étude des productions des carmélites montre que leur activité est loin d'être négligeable, même si l'atelier ne bénéficie pas de commandes prestigieuses.

134 MOS, p 93 notice 79.

135 MOS p. 95 notice 83, tissage Henry.

136 Catalogue Henry, bibliothèque Forney, sans cote (Réserve)

137 Selon Janie Kernec, chargée de collationner l'ensemble de la paramentique du diocèse de Quimper et

toute l'histoire du salut de l'humanité, suscite toujours études et commentaires par son intérêt technique et iconographique.

Pour compléter l'industrialisation du secteur, sont mises au point des décorations métalliques, par emboutissage, qui se substituent au redoutable guipé rebrodé- « l'or sur or » de Madame de Sévigné - dont les mains des ouvrières ressortaient rarement indemnes de coupures. L'héroïne de Zola, « Angélique, cassait des aiguilles du matin au soir, tellement il était dur de coudre l'or à travers les épaisseurs de fil ciré »¹³⁸. Une des plus répandues et spectaculaires de ces décorations c'est « l'agneau du sacrifice » en fort relief, l'agneau, couché sur le livre aux sept sceaux. Particulièrement efficace, elle orne chaperon de pluvial, bannière, chasuble, voile huméral, conopée, dais et ce pour des décennies. Mais on fournit aussi des bouquets¹³⁹, des olives, des ronds qui juxtaposés feront des grappes de raisin. On a pu dire que « à Lyon notamment, le processus d'industrialisation de l'industrie textile est atteint avant la fin de la première moitié du XXe siècle »¹⁴⁰.

D'autres inventions suivront appelées à un vif succès. C'est le cas de la broderie mécanique, qui se développe très rapidement dans la deuxième moitié du XIXe siècle, dans le sillage des machines à coudre. En particulier, la broderie en fils soyeux, de couleurs vives, réalisée grâce aux machines Cornély ou Singer, correspond à la demande de bannières plus légères, et apporte l'illusion du fait main, ce que l'on appelle maintenant « guidé main ».

La nécessité de faire paraître des répertoires de modèles commercialisés est d'autant plus impérieuse que les modes paramentiques évoluent. Chasubles et autres chapes n'utilisent plus les soieries « ordinaires » dont les décors fleuris paraissent bien frivoles, éloignés du sérieux que l'on pense de mise pour approcher l'autel. Le gothique est à la mode sous l'influence de Viollet-le-Duc, renforcée par l'impact de certains événements religieux. En 1850, pour son ordination épiscopale dans la cathédrale de Paris, Mgr de Dreux-Brézé, futur évêque de Moulins, commande un pontifical gothique¹⁴¹. Dès lors, on ne compte plus les modèles de tissus « liturgiques » d'inspiration moyenâgeuse avec ogives, ou néo-byzantine avec croix s'inscrivant dans

Léon, (Q, un seul pontifical *Angélique* y serait visible, en l'occurrence à Locquirec à la communauté des Filles du Saint-Esprit de l'Ile Blanche. Communication téléphonique de l'été 2011.

138 ZOLA Emile, *Le Rêve*, p 199.

139 Voir à Saint-Thégonnec les bouquets de la bannière Sacré-Cœur/ Immaculée datée 1840.

140 DUTOUC Eric, *Analyse de la collection [des trésors textiles de Notre Dame des Doms.]* in MOS p 17-26, p 24.

141 LENIAUD J.M «Le trésor néogothique de Moulins », *Monuments historiques de France*, 1978, N°3 p 55-60.

un quadrilobe par exemple. Ces étoffes ont plusieurs usages possibles : vêtements des officiants comme tissu de fond de bannière. Dans un style plus sophistiqué et plus savant, les soyeux savent orner, par le tissage, ces fonds de tissu liturgique. Par exemple, dès 1838, la manufacture « Didier, Petit et cie » de Lyon tisse un voile d'exposition à fond or, de style néo-byzantin, avec la Sainte-Face se détachant sur le voile de Véronique¹⁴².

b- Des bannières tissées « en forme »

Et inévitablement les soyeux se mettent à fabriquer, à tisser eux-mêmes des étoffes pour bannières. C'est au musée de Fourvière, en 1868, que Tassinari¹⁴³ en dépose une à fond blanc. « Dans une mandorle à fond de végétaux rouges et or, Marie couronnée et nimbée, serrant sur son cœur une branche de lys, debout sur un mince croissant de lune écrase de son pied la tête du serpent »¹⁴⁴. Le dessin d'origine est de Jean-Baptiste Beuchot, peintre et décorateur lyonnais.

En 1875, la maison Blache et Chatte, 16 rue Romarin, à Lyon, réalise une « étoffe pour bannière à fond crème » : « le Christ debout dans une mandorle, sur un nuage, vêtu d'une tunique pourpre et d'un manteau bleu, montre de la main droite son cœur rayonnant »¹⁴⁵, « toile peinte et encollée pour le visage, les mains et les pieds du Christ ». Il s'agit d'une des rares bannières signée et très précisément datée : 30 octobre 1875. C'est un dépôt des prud'hommes lyonnais au Musée des Tissus de Lyon en 1974. Peut-être pour des raisons techniques liées à la précision nécessaire, les bannières réalisées sous la seule responsabilité d'une manufacture de soie sont peu courantes. Seule, semble-t-il, la Maison Henry est susceptible de le faire.

- Le catalogue d'un fabricant prestigieux

La Maison Henry fondée vers 1750, garde le même nom jusqu'en 1907, avant de passer sous le patronyme Truchot, un neveu. C'est une entreprise moderne, électrifiée dès 1890 et qui maîtrise l'ensemble du processus de fabrication des

142 *Ornements liturgiques au XIXe siècle*, Lyon 26 Octobre 1996-2mars 1997, Musée historique des tissus, musée des arts décoratifs, 71p. Ill 13, p.29.

143 Selon Florence Valentin dès les années 1890, la maison Tassinari abandonne le tissage des ornements liturgiques. *De la Maison Henry à la maison Truchot, : un siècle de production liturgique lyonnaise. in Vue sur le paradis. La soie, le prêtre, les anges*. Catalogue d'exposition, Avranches, 15/11/ 2002-18/01/2003, p.11.

144 *Ornements liturgiques* Op cit.notice 25 p 35.

145 *Ornements liturgiques* Op cit notice 41 p 42.

ornements liturgiques. Outre le tissage, elle emploie à façon des brodeurs chasubliers, des doreurs, des passementiers, des dessinateurs, des metteurs en carte. Elle atteint sans doute son apogée avec J.A Henry (1865-1907). A cette période furent réalisés les fameux dais retraçant l'histoire de l'humanité, aux nombreux personnages. La maison met alors au point des procédés de tissage, correspondant au goût du spectaculaire. Période aussi où furent lancés les premiers dessins en vue de la fabrication de l'ornement ANGELIQUE qui fit l'objet de deux versions, une en tissage or, l'autre brodée au passé de différentes couleurs pour Mgr Rumeau, évêque d'Angers. Si l'exemplaire brodé est unique, la série tissée a connu un grand succès.

La devise de la maison « Tout ce que je peux » s'accompagne d'une « marque » tissée. Son catalogue « Ieratikon »¹⁴⁶ mêle les considérations techniques et esthétiques. « [...] style préraphaélite et théories d'anges sont représentatives de l'esthétique de la maison. La contexture de cet ornement est un brocard d'or fin, dont les reliefs sont obtenus par des traits de soie brune, en imitation du travail des médailles et ciselures à petit relief.

C'est dans l'art antique où, comme le chante le vieil Homère, les costumes et les armures représentaient l'histoire des dieux et des héros, c'est dans les suaves peintures des primitifs de la Renaissance, des écoles de Sienne et de Florence que l'on trouvera la genèse de cet ouvrage d'art chrétien .»

Au total le catalogue propose neuf bannières de Vierge, dont plusieurs Immaculée Conception. L'une semble proche de la bannière tissée de Plouégat-Guerrand inspirée de la Vierge de Murillo, les yeux levés au ciel, dans une mandorle tissée en léger relief, composée de fleurs de couleur avec au revers un Ange Gardien. Une autre « brodée au point sur une riche gloire », les broderies au point, entendre point passé et non pas point compté, sont proposées pour les modèles d'exception ¹⁴⁷, une troisième dans une mandorle, entourée de têtes d'ange dans des nuées.

Si la Vierge est représentée avec un chapelet ce n'est pas une reproduction de Notre Dame de Lourdes et les « mises en page » des sujets ne sont pas standardisées, mais le catalogue ne le précise pas. L'un peut être inscrit dans une mandorle, un autre au centre d'une croix, une bannière est à « baldaquin flottant ». Il ne semble pas que la maison qui ne vend « que des produits de sa fabrication » se plie aux demandes

146 *Ieratikon. Catalogue de chasublerie, dais, bannières.* Lyon, [1905], 188 p.

147 On en trouve chez tous les fournisseurs et en conséquence dans un très grand nombre de paroisses. Par exemple à Lannilis, pour un Sacré-Cœur d'origine inconnue. A Saint-Pol de Léon, bannière brodée, pour la translation des reliques de Pol de Léon. Une des plus célèbres brodeuses françaises, madame Leeroudier, a brodé pour la maison Henry.

précises de la clientèle. Sa réputation vient des vêtements liturgiques¹⁴⁸ et du mobilier de prestige que sont dais et ombellino. Évidemment, les chasubles se font aux modes espagnole, brésilienne, italienne.

- La diversification de l'offre

Mais la demande des utilisateurs conduit les tisserands à proposer seulement des décors : croix et bande de chasuble à fond blanc chez Lamy et Giraud en 1873; croix et bande de chasuble à fond vert, chez Archirel en 1844, à décor néogothique de filé argent¹⁴⁹. Les Sacristines de Lannilis achètent une telle croix.

Dans cette logique, les soyeux vont donc jusqu'à proposer des étoffes tissées pour bannières « à terminer » visages, mains et pieds sont « vides ». Les bannières doivent être complétées soit « avec de l'étoffe peinte ou brodée, de la toile peinte encollée, du papier peint ou des éléments photogravés¹⁵⁰ ». Des tisserands proposent aux commanditaires des tissus pour bannière, à orner du saint de leur choix. En Finistère, existent au moins deux bannières au décor tissé argent sur fond rouge. L'une à Guimaëc avec des éléments d'architecture néo-gothique, et « sujets habillés » la Vierge et Pierre. L'autre à Laz, saint Germain et saint Louis, au décor plus modeste, et une seule face est concernée.

Les soyeux sont ainsi chefs de file d'une industrie qui s'appuie aussi sur des chasubliers non tisserands, mais fabricants et vendeurs, dont le rayonnement peut être local, national, international. Pour se développer plusieurs possibilités s'offrent : soit se concentrer sur leur cœur de métier, le tissage des soieries de luxe, ce sera le cas de la Maison Henry qui rejoint in fine un fabricant de soieries, soit se diversifier. Certains choisissent de se rapprocher par porosité des fabricants de mobilier religieux (orfèvrerie d'église, statuaire, lingerie liturgique), d'autres étendent leur zone de chalandise, soit en créant des magasins, soit en développant colportage, et représentants et pour ce faire multiplient les catalogues commerciaux¹⁵¹.

2- Le développement de l'appareil commercial avec la volonté de se rapprocher de la clientèle

148 *Ieratikon* p 48, p71.

149 *Ornements liturgiques* Op cit notices 23 et 20, p 33 et 34.

150 *Ornements liturgiques* Op cit notice 42, p 40.

151 Une cinquantaine de maisons ont produit des catalogues, étudiés à l'initiative du Ministère de la Culture dont font partie les 14 conservés à la Bibliothèque FORNEY et sur lesquels j'ai travaillé. Je remercie l'ensemble des personnels de leur accueil compétent et serviable.

Si les industriels perfectionnent leur outil de travail, afin de mettre plus rapidement à disposition les objets et vêtements souhaités par une clientèle dispersée sur l'ensemble du territoire, encore faut-il toucher cette clientèle. Et donc favoriser la dispersion de boutiques et de fabricants locaux en province et pas seulement à Paris, Lyon, voire Toulouse. Les cités épiscopales deviennent vite des centres chasubliers, d'autant que y sont implantés les Grands Séminaires.

« Dès 1840 l'implantation chasublière à Bordeaux, Caen, Troyes, La Rochelle, Chartres, Beauvais ou Le Mans, dans la Bretagne très catholique, dans le Nord avec Lille, région de librairies religieuses et de tissage, en Aquitaine, ainsi que sur les frontières orientales. Une quinzaine de cités chasublières comme Brest¹⁵², Guingamp ou Caen, ne sont pas des sièges épiscopaux... La chasublerie se situe clairement au triple carrefour de la pratique religieuse, de la tradition textile et des échanges commerciaux. »¹⁵³

Quelques chiffres, repris des travaux de Berthod-Frugier, montrent bien la forte croissance de l'implantation paramentique : en 1850, hors de Lyon, on comptait 80 entreprises chasublières en une trentaine de villes ; en 1866 on atteint 130 entreprises en 40 villes, en 1875, 200 entreprises, mais seulement 150 en 1890, pour redescendre à 120 en 1896. S'installent aussi des dynasties de commerçants fabricants comme les Bent à Toulouse, les Montheillet à Lyon, les Evellin à Nantes dès 1830, puis Rennes par création d'une succursale.

L'orfèvrerie et la chasublerie, en son sens élargi, restent longtemps deux activités distinctes mais vont se rapprocher pour des facilités de diffusion. L'activité ne peut se contenter d'être présente dans quelque centres alors que la clientèle potentielle est répartie sur l'ensemble du territoire. Avant la Révolution existaient certes de grandes foires qui, pour n'en avoir pas le titre, étaient de fait des foires internationales. La renommée de celle de La Martyre en plein cœur de la Bretagne est notoirement connue. Au début du XIXe siècle, les commerçants les plus dynamiques imaginent que l'on peut sans nul doute atteindre les clients éloignés par d'autres moyens que ces déplacements aléatoires. Les modèles réduits de chape-démonstration existent déjà.

La vente par correspondance, favorisée par le développement des moyens de paiement à distance et une sécurité des conditions de transport va induire une floraison de catalogues dans la seconde moitié du XIXe siècle. « La mise en place des premières

152 Les documents commerciaux consultés aux Archives municipales de Brest n'ont pas permis de trouver trace probante d'une véritable activité chasublière.

153 BERTHOD FRUGIER Op cit p 32.

Expositions universelles à Londres et à Paris crée un climat d'émulation, de course à la virtuosité et ouvre de nouveaux marchés »¹⁵⁴. Les Expositions ne seront plus seulement internationales mais nationales, voire régionales.

Les catalogues constituent une réponse à la demande de proximité de la clientèle. Les premiers catalogues semblent être à l'initiative de l'orfèvre Poussiègue-Rusand en 1846. Les autres chefs d'entreprise, y compris les chasubliers, suivent rapidement cette voie prometteuse : les ventes de médailles miraculeuses témoignent d'un marché certes modeste selon le coût unitaire, mais immense de par le nombre. Le premier catalogue connu de la maison Biais date de 1865, mais des feuilles de tarifs devaient déjà être en circulation.

a- L'exemple de la maison Biais et de ses catalogues

Les magasins de vente de Biais sont installés à Paris, place Saint Sulpice et rue Bonaparte, comme les ateliers de broderie et de couture. Les usines sont à Lyon. Des succursales de vente se montent à Bruxelles, à Montréal, à New-York. Car l'entreprise s'adapte à la liturgie locale et fournit des chasubles de forme romaine, espagnole, française. Les Expositions couronnent de médailles ses productions, et ce, dès 1827 et, en 1922, elle reçoit encore le Grand Prix à l'Exposition universelle de Rio de Janeiro. Comme il se doit, la maison Biais bénéficie du titre de fournisseur de NSP le Pape (Bref de Pie IX en 1872, de Léon XIII en 1883). Ses dirigeants font partie des notabilités : Légion d'honneur, membre de jury d'expositions, Commandeur de l'ordre de Saint-Grégoire-le-Grand. En 1872, douze catalogues sont nécessaires à la Maison en 1872 pour faire connaître l'étendue de ses services ¹⁵⁵.

TABLEAU 5 : Maison BIAIS liste des catalogues en 1872

154DUTOQ op cit.

155 Bibliothèque Forney, Fonds Catalogue commerciaux de Maisons : Cote CC2321 Fol [1900].Maison Biais Ainé & cie Paris, 74 rue Bonaparte, place Saint Sulpice, Fabriques d'étoffes, galons et passementeries, Lyon, Ateliers de broderies, bronze et ameublement d'Église, Paris., Ornaments d'église, chasublerie, broderie, étoffes, passementeries.

« 1e catalogue : chasublerie, broderies, étoffes, passementerie, assortiments spéciaux pour l'exportation;
 2e Lingerie d'église, aubes, dentelles, costumes d'enfants de chœur, mozettes
 3e Vases sacrés
 4e Autels, chaires..... ameublement d'église
 5e Oriflammes, armoires, tentures, Décorations
 6e Ornaments de deuil en tous genres, catafalques.....
 7e et 8e Ornaments de tous genre, bronze, ameublement spécialement destiné aux églises pauvres
 9e Oriflammes, drapeaux, insignes pour les Sociétés charitables
 10e Ornaments de tous genres, vases sacrés etc, à l'usage de nos seigneurs les évêques
 11e Etoffes, broderies, passementeries, fournitures de toutes natures destinées à la confection des ornements d'église.
 12e Conseils aux dames du monde sur la broderie et la monture des ornements d'église pour les personnes qui désirent travailler elles-mêmes.

TABLEAU 6 : Maison BIAIS liste des notices en 1900¹⁵⁶.

A ces divers catalogues il faut ajouter une suite de notices
 A La dévotion à saint Benoît Labre
 B les pains d'autel du Carmel de B*
 C La dévotion à la sainte Face
 D la dévotion à sainte Radegonde
 E La dévotion au saint Rosaire
 F Les visites et tournées épiscopales
 G Reposeoirs du Très Saint-Sacrement
 H Ornaments spéciaux pour le Carême
 I Le brassard du Sacré-cœur
 J Les décorations spéciales au mois de Marie
 K L'Etendard du Tiers Ordre Franciscain (Observance)
 L Insignes de Pèlerinages
 M Crèches de Noël
 N L'Etendard de la Sainte Enfance.
 D'autres notices sont en préparation pour les décorations relatives à nos principaux sanctuaires.

La Maison Biais, en bon connaisseur des différents publics, distingue entre les bannières de paroisse et celles de pèlerinage qu'on laisse sur place . Le prix plancher de celles-ci est de 110F, le plus élevé 250 F. Quant aux bannières de paroisse, l'éventail des prix, très ouvert, va de 60 à 5 000 F et plus, pour une bannière en broderie artistique dont tout le sujet est « brodé à l'aiguille ». Les dimensions sont classiques 0, 85 sur 1, 30 m ou 1,10 sur 1, 80 m.

Le catalogue Biais distingue une catégorie, qui ne semble pas pratiquée en Basse-Bretagne : les bannières de confréries ou de sanctuaires, qui sont laissées sur place par les pèlerins à la fin des cérémonies. Des reproductions, qui ne font pas partie des catalogues montrant le sanctuaire de Paray-Le-Monial, révèlent des murs couverts de bannières, parfois étagées sur plusieurs rangées.

156 Bibliothèque Forney, Fonds Catalogue commerciaux de Maisons ,op cit.

Le premier prix de ces bannières se contente d'un ovale en dentelles, avec un sujet peint [ou peinceauté], pour 80 F. Pour un coût supérieur (120 à 200 F) l'ovale de dentelles (la mandorle) est remplacé par une guirlande en peinture ou une broderie au point d'Espagne. Bien évidemment pour les pèlerins qui le souhaitent, les broderies peuvent être d'or, réalisées à l'aiguille, et d'un coût plus élevé. Les bannières sont vendues « avec leur bâton, cela comprend traverse et pommes dorées de 6 à 18 F » en bois ordinaire. En cuivre verni et bois doré l'échelle de prix va de 24 à 30F, recouvert de velours de 15 F à 209 F. Outre les différents types de tissu moire, damas broché or, velours ou satin, les chasubliers-fabricants, vendent des « broderies à appliquer, pour bannières et divers usages en soie et or avec ou sans couleur, fleurs ou bouquets chaque de 1F à 8F, et des guirlandes dont le mètre vaut de 4 à 35 F».

Les bannières occupent 6 pages sur les 77 de ce catalogue particulièrement soigné, non daté, ici relié en toile rouge, format à l'italienne. Chaque planche fait face à une page de texte. Toutes les planches sont traitées avec le soin de hors texte, mais non signées. Les textes sont en français, anglais, espagnol. Les consignes pour vente à l'étranger font référence au consul. La table des matières est très détaillée.

En 1920 paraît un *catalogue de lingerie, ouvrages de dames et fleurs d'église*. C'est un tarif de 39 pages, illustré en noir. En 1928, le catalogue est de style Art déco.

b- Quelques autres catalogues

La maison Argod Frères, installée à Crest (Drôme) et fondée en 1831 par Albert Argod, chevalier de l'ordre de St Grégoire le Grand, fait paraître un catalogue spécial n°814 (celui que nous avons consulté) non daté¹⁵⁷. Le dernier catalogue connu paraît vers 1970.

Le document consulté est imprimé par l'Imprimerie Oberthur, Rennes, et Paris. 25 cm sur 15 cm environ 140 p, illustré de dessins à la plume en noir, quelques grisés, 4 chasubles par page. La couverture est encadrée d'un dessin placé vert, or et grisé, fleurs, fruits, feuilles d'acanthes (du style art nouveau) au centre un ostensor doré. En dernière de couverture deux photos en format à l'italienne, montrent deux ateliers. Celui de couture, où 30 à 40 femmes brodent à la main (on reconnaît une étole, une chape), et cousent à la machine. L'atelier de coupe est masculin de 15 à 20 hommes jeunes y travaillent, debout devant les tables de coupe. On peut noter une large dominance de

157 Selon le « Répertoire des Catalogues du mobilier.....ce pourrait être l'édition « vers 1935 ».

chemises blanches et de gilets boutonnés. Aux murs sont fixés ce qui semble être des patrons de vêtements liturgiques. En avant dernière de couverture : 2 photos représentent des «boites chapelles de Mission» et au-dessous une «boite d'administration [de l'Extrême onction].»¹⁵⁸.

La lettre de recommandation de Mgr Charles Cotton, Evêque de Valence, datée du 22 Août 1892 qui dit son estime pour la maison, laisse penser que ce catalogue est aussi une compilation dans laquelle on tente de ne rien oublier qui peut être utile aux acheteurs. Les bannières elles-mêmes sont distinguées en bannières d'enfants, de société :Jeanne d'Arc en bannières, oriflammes, ou écussons, occupe deux pages Une illustration reproduit la statue équestre bien connue, encadrée par les deux bandeaux verticaux répertoriant son périple : Domrémy, Vaucouleurs... Deux textes sont proposés: « Jhesus Maria » et « Vive Labeur ». Ces bannières sont largement présentes dans les églises basses-bretonnes. Jeanne est aussi répertoriée à la rubrique « bannières de société » eu égard aux nombreuses sociétés sportives portant son nom. Parmi les drapeaux tricolores de Jeanne d'Arc, on peut relever ces deux inscriptions « Les étudiants catholiques de Florenville 1902-1912 » et la « Jeunesse catholique de Pommiers 1912 ».

Chez Bouvard, 20 rue Laffont à Lyon, en 1908, on ne semble pas être aussi attentif aux désirs de la clientèle, en effet on propose moins de possibilités d'adaptation à une offre déjà très diversifiée¹⁵⁹.

Les Vierges sont tout aussi classiques, de Lourdes, de la Salette, de la Médaille miraculeuse, ou encore l'Immaculée Conception inspirée de Murillo. Les prix varient de 98 à 1700 pour « AVE GRATIA PLENA » de 1m, 35 sur 2,30, inspirée de Murillo, avec vêtements drapés de velours et de satin, et des broderies d'or fin. Cependant il faut noter que sont également présentés de nombreux saints honorés localement.

c- Une maison parisienne de diffusion locale

Le catalogue de la maison Mont, installée rue Cassette à Paris, est imprimé à Paris, et porte, en page de titre le tampon du dépôt légal du département de la Seine, année 1878, N° 371. Le « Tarif de l'Album de chasublerie confectionnée» a été relié par les soins de la bibliothèque Forney.

158 ARGOD frères , *Publication périodique n°814*, Paris, Rennes, Imprimerie Oberthur, nd [1911], np [140p] Bibliothèque Forney , Réserve.

159 Bibliothèque Forney ,Fonds catalogue commerciaux de maisons, cote CC 2150.

La nomenclature, ou table des matières, distingue « *chasubles, chapes..... étoles pastorales, manteaux de saints, d'Enfant Jésus et de Ste Vierge, Mitres d'évêques Lingeries d'Église confectionnées, Aubes, Garniture d'aubes Bannières, Etendards, Oriflammes, Dais, Tentures de Brancards Draps mortuaires, garniture tulle brodé lamé or mi-fin .Lingerie confectionnée, Petits linges et garniture de Rochets, Vêtements ecclésiastiques.* »¹⁶⁰ Chaque planche a son descriptif en vis-à-vis, avec son prix .

d- Des maisons s'affichent à vocation régionale

La maison Drioton Frères, d'abord centrée sur une clientèle de ville épiscopale et « fournisseur du grand séminaire de Dijon, en 1854 », élargit son champ d'activités à la statuaire. Installée à Nancy à partir de 1867, elle se dit alors éditeur de statues religieuses, fabricant d'ornements d'église et de vêtements ecclésiastiques. La maison vend par colportage, diffuse un catalogue sur abonnement et fidélise sa clientèle par des réductions au bout de six ans.

3- Les grands magasins généralistes à rayon religieux

Les « grands magasins parisiens » ouvrent des rayons religieux. Quel est le premier qui a lancé la mode ? « Le Bon Marché », ou « la Belle Jardinière » « Les grands magasins du Louvre », « la Samaritaine » ? Seul le catalogue de la maison Boucicaut subsiste longtemps, intitulé « Articles pour ecclésiastiques, vêtements, chasublerie, bronzes et orfèvrerie d'art ». La couverture montre des soieries pour ornements d'église, et de la dentelle d'or au motif éventail, le modèle qui, en blanc ou en écru, fait déjà partie de la boîte à ouvrages des maîtresses de maison. On se sent entre de bonnes mains. Le magasin vend aussi chiffres et motifs brodés, étoiles, paillettes, fleurs de lys et des sujets habillés pour bannières en plusieurs tailles. C'est le seul catalogue qui détaille le prix de fournitures aussi spécifiques que les sujets appliqués sur les bannières, dans une échelle de taille qui comporte quatre niveaux entre trente cinq et soixante centimètres !

TABLEAU 7 : Le Bon Marché : Sujets habillés pour bannières

160 « Ornements d'église » Bibliothèque Forney, cote CC 1825.

Hauteur	0,35	0,4	0,5	0,6
La pièce	11,5	14,5	17,5	21
Les 2 personnages	14,5	17,5	23	

Les carmélites de Morlaix auront recours aux services du « Bon Marché » pour des soieries au mètre.

4- Des Bannières qui ne sont pas religieuses

D'autres catalogues, plus tardifs et apparemment très semblables, semblent viser une clientèle plus laïque, c'est le cas de J. ARAGON, 20 rue Bonaparte Paris. Manufacture de drapeaux, bannières, Insignes, draps et tentures mortuaires, 30 pages. Non daté [début XXe] si l'on en croit les dates des illustrations qui vont de 1878 à 1902. Comme pour les autres maisons, le travail se fait à façon : *Les inscriptions et la disposition des broderies variant à l'infini, la maison enverra un dessin spécial, sur demande, accompagné d'indications précises*¹⁶¹.

Huit pages concernent les bannières, mais aucune n'est religieuse, comme en témoigne leur dédicace : « Les mécaniciens de l'Arsenal. Toulon. » pour l'une, l'autre est illustrée d'un mouton et de l'inscription « Secours Mutuels LE MOUTON Mégissiers de Paris; [sur une banderole] Soyons Frères », une troisième est au nom du « Syndicat de l'Aiguille. Angers ».

Sur les draps mortuaires illustratifs sont inscrits les noms des sociétés dont le défunt était membre « Société de secours mutuels, Poissy. » ou encore « Les Provençaux Alger ». Quelques objets sont plus spécifiques ce sont les oriflammes, fanions, cravates, baudriers, les insignes et surtout les porte-médailles utiles aux sociétés sportives, orphéons participant à des compétitions.

Pour illustrer « l'affirmation du syndicalisme ouvrier » en Bretagne, à la fin du XIXe, Claude Geslin¹⁶² choisit une carte postale représentant la « musique syndicale » le 1er mai à Lorient : cinq drapeaux, trois bannières dont l'une de la bourse du travail,

161 ARAGON manufacture de drapeaux, bannières, insignes, draps et tenures mortuaires, catalogue Bibliothèque Forney, Fonds Catalogue commerciaux de Maisons, non coté, Réserve-

162 GESLIN Claude, SAINCLIVIER Jacqueline, *La Bretagne dans l'ombre de la IIIe République (1880-1939)*. Rennes, Ed Ouest-France, 2005, 678 p, p 223.

deux de forme triangulaire, dont l'une de la bourse du travail. La dernière, à trois festons, est semblable aux bannières religieuses, y compris les haubans. Le musée de Morlaix conserve une bannière de l'harmonie municipale de forme triangulaire, avec porte-médailles, le musée du Léon à Lesneven également. L'église Saint-Louis de Lorient conserve une bannière blanche au nom du syndicat de l'Aiguille syndicat mixte que l'épiscopat a tenté d'implanter.

À l'autre bout de la chaîne de vente, à proximité des paroisses, dans le numéro 13 de mars 1894 de la *Semaine religieuse de Quimper et de Léon*, un placard publicitaire annonce que J. Le Bihan, à Ploudalmézeau représente la maison Rouxel, sise place du Centre à Lannion, sous le titre « ornements d'église ». L'annonce détaille la liste des spécialités : chasublerie, dais, bannières, jusqu'aux chapeaux de Lyon pour ecclésiastiques, en passant par les couverts de table dans le prolongement de l'orfèvrerie religieuse.

5- Des maisons ayant pignon sur le web et catalogues papier

La maison Houssard, chasubliers à Avranches et Paris, poursuit actuellement la réalisation de bannières dites de procession, mais qui, de fait, sont des oriflammes à suspendre car trop hautes (3m) pour être portées. La maison propose ses services pour restaurer les bannières anciennes et en réaliser à la commande¹⁶³.

La maison Slabbinck est installée au 7 rue de Condé 75006 à Paris, la maison mère est belge (Lieven Bauwsensstratt, Bruges). Elle a bénéficié de la licence du Saint-Siège pour l'emploi du logo officiel de Jubilé AD 2000.

Le catalogue 1999-2000 ne propose pas de bannières, mais des « tapisseries », largeur 45, hauteur 1,80 ou sur mesure. Le coût est de 1 755 F, lichettes incluses, barre de suspension avec 2 supports. Il offre un grand choix de tapisseries, dont quelques unes sur soie naturelle tissée main en fil d'or, (supplément de 85 à 440 F), broderies d'application de couleurs avec broderie en fils d'or et de laine, dimensions 80x32, 120x45, 150x 90, 280x 110.

Des tentures de cette maison sont visibles dans des églises bretonnes. À Lorient, paroisse Saint-Louis, le Christ aux bras ouverts est présenté comme une bannière, mais accroché au mur. À Pleuven, il est présenté sur le portant commercialisé par la maison et agrémenté le chœur.

163 Catalogue 1977-81 [Archevêché de Paris].

6- Des magasins locaux

Ils sont complémentaires de la vente à distance. Lors des inventaires de 1906, les paroissiens de églises brestoises souhaitant prouver que certains objets ne relèvent pas de la propriété des fabriques se réfèrent aux factures adressées par des maisons de commerce locales.

On retrouve ainsi citée la maison Ely-Labastire. Elle a été fondée le 10/07/1844 et a comporté jusqu'à 4 magasins à Brest : 21 et 53 rue de la Rampe, 38 rue de Siam et à l'hôtel des Vêpres, rue de la Rampe. C'est d'abord, semble-t-il, un magasin de meubles. Dans l'Annuaire Historique statistique, administratif et commercial de la ville et de l'arrondissement de Brest pour 1885, il est répertorié aussi comme brocanteur. On ajoute qu'il fait également de la location de meubles. Il fait de la publicité dans la « Semaine Religieuse de Quimper et de Léon ».

Lorsque le presbytère de Lannilis est rebâti, le mobilier vient en grande partie de la maison Ely-Labastire. Y compris les voilages et les « tableaux » qui décorent la chambre dite « de l'évêque ». Cela ne suffit pas pour en faire une entreprise de vente de mobilier religieux, comme le sous-entend Berthod¹⁶⁴. Nous ne le suivrons pas non plus lorsqu'il considère « la sous-estimation de la Bretagne maritime, en particulier de la chasublerie brestoise, favorisée vers 1900, par les uniformes de la marine ».

En Bretagne maritime, (ou basse-bretonne, par opposition à Rennes et à Nantes) la tradition paramentique est assurée par les anciens couvents, peu connus. Traitant de la vie religieuse en Bretagne au XIXe, Michel Denis met l'accent sur la réinstallation des ordres masculins, eudistes, jésuites, trappistes, sur le développement des congrégations enseignantes et hospitalières¹⁶⁵. Et il poursuit : « des carmélites vivent ici ou là, dans l'obscurité, jusqu'au rétablissement d'un monastère à Vannes en 1866 ». À cette date, les carmélites de Morlaix se sont attelées, et ce dès 1816, à rebâtir leur maison, refonder une communauté, avec l'aide des anciennes de Guingamp, et elles ont ouvert deux autres maisons, une à Saint-Brieuc, en 1857, l'autre à Brest en 1859. Mais cette reprise d'activité n'a pas attiré l'œil des historiens du diocèse de Quimper et de Léon, à la différence des historiens du Vannetais. Ce qui n'empêche que, en 1866, ces

164 BERTHOD Bernard, *La Production de l'objet de culte au XIXe*, in Elisabeth HARDOUIN FUGIER, *Dictionnaire des Arts liturgiques*, Paris, ed de L'Amateur, 1995, p 34.

165 DENIS Michel, *L'épanouissement de la vie religieuse et intellectuelle* in DENIS Michel, GESLIN Claude, *La Bretagne des Blancs et des Bleus, 1815-1880*, ed Ouest-France, 2003, 719 p, p 613.

quatre carmels : Saint-Brieuc, Vannes, Brest et Morlaix font de la paramentique un de leurs moyens de subsistance.

À côté des ateliers religieux, des femmes brodent, en particulier l'or, ceux des ornements religieux, ceux des uniformes militaires. Ce que traduit l'« Annuaire historique statistique, administratif et commercial de la ville et de l'arrondissement de Brest » de 1874, qui recense 3 brodeuses en or (et pas de brodeurs) mesdames Nicolas, 50 rue de la Mairie; Pirric, place La Tour d'Auvergne 10, et Rousseau, rue Saint-Yves. Il recense aussi deux chasubliers : Bellangé-Lapierre, 2 place La Tour d'Auvergne et Mlle le Veel 36 rue Saint-Yves. C'est une activité stable, puisque on retrouve ces mêmes noms jusqu'en 1885. Les brodeuses d'or n'apparaissent plus dans l'annuaire, à partir de 1892.

Les chasubliers se maintiennent, en particulier Melle Pellerin, qui a son magasin 36 rue Saint-Yves et y vend aussi des laines et de la mercerie. Les collections d'annuaires reprennent en 1913, intitulés « Grand annuaire de Brest ». Les titres des rubriques évoluent. Le terme de chasublier se maintient, avec de nouveaux noms Derrien, Eléouet et Ely Labastire. Une nouvelle rubrique s'ouvre « Bronze » avec Ely Labastire. En 1935, dans le dernier annuaire où ils apparaissent, on compte trois chasubliers : D Derrien 52 rue de Siam, Léon Ely rue Jean Macé aux 50 et 53; Elouet rue Emile Zola au 36, Aline Elouet, est également répertoriée dans les Merciers en détail. Dans la rubrique ornements d'église, trois noms apparaissent : Derrien, Elouet, rue Emile Zola, 36 Perrot Paul, ateliers et bureaux, 21 rue de la République. En 1939 ne restent que Derrien et Elouet, aussi orthographié Eléouet. Sur Brest, l'activité chasublière et/ou paramentique paraît faible. Quelques petits magasins existent qui semblent tenir tout autant de la mercerie. Ceci ne les empêche sans doute pas d'être les relais des grands fournisseurs parisiens ou lyonnais. D'autres négociants en meubles et aménagement intérieur se sont adjoints un rayon de mobilier religieux. Dans ce cas, les brodeurs ont tout intérêt à passer directement leurs commandes aux fabricants et magasins qui leur distribuent, nous l'avons vu, de si nombreux catalogues.

Le négoce, et parfois l'art, dominant la fabrication et le commerce des objets religieux. En ce domaine comme en d'autres, l'industrialisation a fait son œuvre. L'appareil industriel textile concerné par la production et la fourniture aux églises a su s'adapter pour que l'offre puisse atteindre les 36 000 paroisses de France.

Avec une particularité : le Vatican et l'épiscopat jouent le rôle de donneurs

d'ordre. On ne change pas une forme de chasuble sur inspiration personnelle, mais après moult concertations. Mais dès lors que le choix est établi, les commandes suivent par vagues. Et elles peuvent être fort longues. Un même modèle de bannière peut être vendu sur une période de vingt ou trente ans voire davantage.

Chapitre IV – Les confections artisanales, ou

l'héritage des chasubliers-brodeurs

En début de période, vers 1805-1830, dans l'espace géographique choisi, le recours aux modes de réalisation de proximité s'impose assez naturellement : on n'est pas encore, loin s'en faut, dans les années où le recours à la fabrication textile « toute faite », la « confection » de plus en plus industrialisée impose sa loi. Bien au contraire le travail à l'unité est encore la règle.

Dans les toutes premières années du XIXe techniques et organisation du travail sont très proches des procédés dont la connaissance a été vulgarisée et pérennisée par l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert et ses fameux « Recueil de planches sur les sciences, les arts libéraux, les arts mécaniques avec leur explication ». Époque charnière où les savoir-faire pratiqués viennent du XVIIIe, les savoir-faire nouveaux sont encore en gestation.

Il y a des femmes douées pour les travaux d'aiguille qui, spontanément, sont capables de prendre en main la réalisation des aubes brodées, mais aussi d'une étole, d'une chasuble, d'une bannière. La partie la plus technique du travail, l'entoilage, est maîtrisée par tous les tailleurs qui savent rendre rigides les revers des manteaux, soutenir l'amplitude des basques des vestes de femmes, ou garantir le bon tombé des redingotes masculines. Une doublure épaisse, toile de lin, éventuellement rigidifiée par du crin, ou tout autre fibre, est fixée sur l'envers du tissu, préalablement taillé selon la forme prévue. L'art de ces « entoilages » fait partie de l'apprentissage de tous les professionnels. La doublure dissimulera la toile épaisse et grossière, quoique tissée régulièrement. Seule la partie supérieure, la partie visible, est brodée, ou mieux ornementée.

Se passer de ces entoilages rigides est une des grandes étapes de l'histoire de la fabrication d'une bannière (voir le chapitre XIV, le renouveau), qui ne se compose plus que d'un tissu-support (soie, velours, coton, lamé...) orné de décors.

1- L'atelier des carmélites de Morlaix, des savoir faire dans la tradition des chasubliers-brodeurs¹⁶⁶

a- La communauté de la rue sainte Marthe

Dès 1805, la communauté a repris une certaine vie conventuelle, mais sans qu'il lui soit possible de se regrouper dans un lieu unique. Le couvent de la rue Sainte-Marthe a été vendu ainsi que les locaux de travail annexes, le jardin, à la fois terres de culture et de maraîchage, et lieu de détente et de prière.

Mis sur le marché à deux reprises, les religieuses n'ont pu s'en rendre acquéreur. Elles vivent donc, dispersées, dans des locaux de fortune. Ce qui n'empêche pas une vie conventuelle « hors clôture »: des novices sont accueillies, des vœux sont prononcés, la prieure régulièrement élue. C'est un couvent bien vivant quoique ne résidant pas sous un seul toit. Elles ne réintègrent leurs locaux de la rue Sainte-Marthe qu'en 1816. Réhabilités vaille que vaille, les moniales ont pu rapidement y reprendre des activités marchandes dans la branche paramentique : nécessité oblige. Une de leurs premières préoccupations lors de la remise en état des bâtiments est l'aménagement d'une salle de travail, aussi largement éclairée que possible.

Avant d'être chassées de ces lieux, en 1792, elles ont pris soin de découdre galons et décors des ornements liturgiques dont l'utilisation est alors interdite : petit trésor de guerre qui va leur permettre de rebondir plus facilement après l'exil. Certaines, réfugiées dans les châteaux et demeures nobles des environs, y ont trouvé des espaces de travail, et peut-être ont-ils abrité l'un ou l'autre de ces métiers sur pied, indispensables pour les travaux de grande taille tels que chasubles et bannières.

Dans ces professions, les techniques évoluent lentement : la qualité d'un ouvrage, que ce soit aube ou bannière, repose essentiellement sur les compétences personnelles des brodeurs et brodeuses. Les carmélites ont acquis leur savoir-faire par l'apprentissage, au contact de leurs « anciennes » : leur réussite dépend davantage de leur habileté à tirer l'aiguille et de leur sens artistique, toutes qualités qui peuvent se développer tout au long de leur vie, que de nouvelles technologies. L'adaptation aux nouvelles technologies viendra prendre place naturellement, facilitée par l'électrification du Carmel en 1926. L'atelier bénéficie alors de dons familiaux de machines à coudre, et les religieuses peuvent réaliser des travaux de broderie machine

¹⁶⁶ Ce chapitre s'appuie sur des éléments recueillis lors de notre travail de Master I et II, et alors incomplètement exploités.

« guidée main », comme les autres entreprises de broderie de « blanc ». Leur principale source de revenus, la paramentique, n'est pas susceptible de bénéficier des progrès de la mécanisation, autre que cette broderie guidée main, du moins tel qu'il est organisé.

b- un petit atelier type du XIXe décrit par Zola

À défaut de documents venus des carmélites pour décrire leur travail, il était possible de nous référer aux ouvrages spécialisés, cités dans notre propre travail *Carmélites* et *Brodeuses*. Notre choix ici est de nous appuyer sur l'exploitation talentueuse qu'a fait de cette documentation le romancier naturaliste du XIXe siècle¹⁶⁷.

Dans la série d'ouvrages intitulée *Les Rougon Macquart. Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire*, Émile Zola en consacre un aux brodeurs-chasubliers. *Le Rêve* est l'histoire d'une jeune enfant abandonnée ; adoptée par un couple de brodeurs, elle devient une brodeuse particulièrement experte. « Certaines de ses broderies avaient tellement remué le diocèse de Beaumont, qu'un prêtre archéologue et un autre amateur de tableaux étaient venus la voir ». Angélique tombe amoureuse d'un jeune peintre verrier. Amours impossibles, celui-ci est le fils de l'épouse d'un prince et duc, morte en couches. Le prince, réfugié dans les ordres, est devenu l'évêque du lieu.

Romance à trois sous si ce n'était sous la plume de Zola. Outre la poursuite de son histoire de la famille Rougon-Macquart, elle devient prétexte à décrire et mettre en scène le métier de brodeur-chasublier et la vie de l'atelier : l'histoire se déroulant au rythme de la fabrication d'une bannière et d'une chasuble, puis d'une mitre, reportage¹⁶⁸ qui accompagne l'intrigue.

L'atelier :

« Depuis le milieu du siècle dernier, pas une modification ne s'était produite dans l'aménagement de l'atelier. Les modes changeaient, l'art du brodeur se transformait, mais on retrouvait encore là, scellée au mur la chanlatte, la pièce de bois où s'appuie le métier, qu'un tréteau mobile porte à l'autre bout. Dans les coins dormaient des outils antiques : un diligent, avec son engrenage et ses brochettes, pour

167 ZOLA Emile , *Le Rêve*, Paris, Fasquelle, 1971, 1188 p 50 *Les Rougon -Macquart. Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire*. [éd utilisée], Voir aussi Zola, *Le Rêve*, H Mitterrand, ed, Folio Classique 2010, 333p [pour la bibliographie et les notes].

168Les ouvrages de Zola reposent sur une documentation sans faille; il a donc paru possible de s'appuyer sur « le Rêve» pour expliciter les caractéristiques du métier de brodeur-chasublier.

mettre en broche l'or des bobines, sans y toucher; un rouet à main, une sorte de poulie, tordant les fils qu'on fixait au mur; des tambours de toutes grandeurs, garnis de leur taffetas et de leur éclisse, servant à broder au crochet. Sur une planche, était rangée une vieille collection d'emporte-pièce pour les paillettes; [...]; aux boucles d'un râtelier, fait d'une courroie clouée, s'accrochaient des poinçons, des maillets, des marteaux, des fers à découper le vélin; des menne-lourd, ébauchoirs de buis pour modeler les fils, à mesure qu'on les emploie. Sous la table de tilleul où l'on découpait, il y avait un grand dévidoir, dont les deux tourettes d'osier, mobiles, tendaient un écheveau de laine rouge. Des colliers de bobines aux soies vives, enfilés dans une corde, pendaient près du bahut. Par terre, une corbeille était pleine de bobines vides. Une pelote de ficelle venait de tomber d'une chaise, déroulée. »¹⁶⁹

La salle n'est destinée qu'à trois personnes installées autour de plusieurs métiers. L'un est face à la fenêtre, sur lequel sont penchées Hubertine et Angélique, la mère faisant fonction d'aide, d'ouvrière expérimentée, au service de la brodeuse la plus talentueuse. Sur un second métier attend la bannière brodée, sur un troisième va être installée une chape encore vierge de tout projet. Le père, chef d'atelier, reporte les motifs sur la toile, distribue les matériaux précieux, surveille la coordination des travaux, et mène son propre ouvrage.

« "Père, je n'ai pas d'or à passer".

Hubert, qui achevait de piquer le décalque d'un dessin de chape, alla chercher au fond du bahut un écheveau, le coupa, effila les deux bouts en égratignant l'or qui recouvrait la soie; et il apporta l'écheveau, enfermé dans une torche de parchemin.

"C'est bien tout ?"

– "Oui, oui."

D'un coup d'oeil, elle s'était assurée que rien ne manquait plus: les broches chargées des ors différents, le rouge, le vert, le bleu ; les bobines de soie de tous les tons; les paillettes, les cannetilles, bouillon ou frisure, dans le pâté, un fond de chapeau servant de boîte; les longues aiguilles fines, les pinces d'acier, les dés, les ciseaux, la pelote de cire. Tout cela trottait sur le métier même, sur l'étoffe tendue que protégeait un fort papier gris.

Elle avait enfilé une aiguillée d'or à passer. Mais, dès le premier point, il cassa, et elle dut effiler de nouveau, en égratignant un peu de l'or, qu'elle jeta dans le bourriquet, le

169 Op. cit., p.50.

carton aux déchets, qui traînait également sur le métier.
« Ah ! Enfin ! » dit-elle quand elle eut piqué son aiguille!

[...]

Angélique était devenue une brodeuse rare d'une adresse et d'un goût dont s'émerveillaient les Hubert [...] Elle avait le don du dessin, un vrai miracle [...] Aussi les Hubert qui déclaraient la science du dessin nécessaire à une bonne brodeuse, s'effaçaient devant elle [...] »¹⁷⁰

Le Carmel conserve des cahiers de dessin, anonymes, travaux des religieuses, et l'on retrouve au fil des pages des portraits de jeunes lévites, des études préparatoires à une Trinité proche de celle qui a remplacé la « Trinité drapée » de l'ancienne bannière de Kerfeunteun. Et la circulaire nécrologique consacrée à sœur Louise de Jésus, née Sophie Hanras (1864-1944) insiste sur ses dons à manier le pinceau, comme sur ceux de la prieure mère Jehanne-Marie du Cœur de Jésus (1893-1945).

Les dons de dessinateur, mis en valeur par les ursulines, et sous le boisseau par les carmélites, sont soulignés par Saint-Aubin, comme nécessaires à ceux ou celles qui manient l'aiguille pour bien comprendre et interpréter les souhaits du concepteur.

La broderie d'église :

« Elle [Angélique] brodait des chasubles, des étoles, des manipules, des chapes, des dalmatiques, des mitres, des bannières, des voiles de calice et de ciboire. Mais, surtout, les chasubles revenaient, continuelles, avec leurs cinq couleurs : le blanc pour les confesseurs et les vierges, le rouge pour les apôtres et les martyrs, le noir pour les morts et les jours de jeûne, le violet pour les Innocents, le vert pour toutes les fêtes : et l'or aussi, d'un fréquent usage, pouvant remplacer le blanc, le rouge et le vert. Au centre de la croix, c'étaient toujours les mêmes symboles, les chiffres de Jésus et de Marie, le triangle entouré de rayons, l'agneau, le pélican, la colombe, un calice, un ostensor, un cœur saignant sous les épines; tandis que dans le montant et dans les bras, couraient des ornements ou des fleurs, toutes les ornementsations des vieux styles, toute la flore des fleurs larges, les anémones, les tulipes, les pivoines, les grenades, les hortensias. Il ne s'écoulait pas de saison qu'elle ne refit les épis et les raisins symboliques, en argent sur le noir, en or sur le rouge. Pour les chasubles très riches, elle nuançait des tableaux, des têtes de saints, un cadre central, l'Annonciation, la Crèche, le Calvaire. Tantôt les orfrois étaient brodés sur le fond même, tantôt elle

170 Op. cit., p.52-53.

rapportait des bandes, soie ou satin, sur du brocart d'or ou du velours. »¹⁷¹

La broderie d'une chasuble de satin blanc :

« En ce moment, la chasuble à laquelle travaillait Angélique était une chasuble de satin blanc, dont la croix se trouvait faite d'une gerbe de lis d'or, entrelacés de roses vives, en soie nuancée. Au centre, dans une couronne de petites roses d'or mat, le chiffre de Marie rayonnait, en or rouge et vert, d'une grande richesse d'ornements.

Depuis une heure qu'elle achevait, au passé, les feuilles des petites roses d'or, pas une parole n'avait troublé le silence. Mais l'aiguille cassa de nouveau, elle la renfila à tâtons, sous le métier, en ouvrière adroite. »¹⁷²

La préparation d'un motif en or guipé :

[...]Hubertine, en train de cirer son fil, hocha la tête.[...]Elle se remit au travail. Elle préparait les lis, en cousant des coupons de vélin, aux repères indiqués, pour donner du relief. »¹⁷³

La broderie de fleurs au passé :

[Angélique] avait terminé le petit feuillage d'or; elle se mit à une des larges roses, tenant prêtes autant d'aiguilles enfilées que de nuances de soie, brodant à points fendus et rentrants, dans le sens même du mouvement des pétales.¹⁷⁴

La broderie d'un motif en or guipé :

« Hubertine avait pris les ciseaux, pour corriger un des coupons de vélin.

[Angélique] d'une main machinale,[] prit sur le métier, une broche chargée de fil d'or pour se mettre à la broderie en guipure d'un grand lis. Après voir dépassé le fil du bec de la broche, elle en fixa le bout avec un point de soie, au bord même du vélin, qui faisait épaisseur ».

Tenant la broche, sans toucher au fil, elle guipait, l'or, en le conduisant de droite à gauche, sur le vélin, alternativement, et en le fixant, à chaque retour, avec un point de soie. Le grand lis d'or, peu à peu, fleurissait. »¹⁷⁵

« Elle menait la broche du même mouvement continu; [...] elle s'animait comme

171 Op. cit., p54.

172 Op. cit., p 54.

173 Op. cit., p 55.

174 Op. cit., p 55.

175 Op. cit., p 61.

grisée par l'éclat des soies et de l'or [...] ce rêve de fille pauvre, elle le brodait de son fil d'or; c'était de lui que naissaient, sur le satin blanc, et les grands lis, et les roses, et le chiffre de Marie. La tige du Lys, en couchure chevronnée, avait l'élanement d'un jet de lumière, tandis que les feuilles longues et minces, faites de paillettes cousues chacune avec un brin de cannetille, retombaient en pluie d'étoiles. Au centre, le chiffre de Marie était l'éblouissement, d'un relief d'or massif, ouvragé de guipure et de gaufrure, brûlant comme une gloire de tabernacle, dans l'incendie mystique de ses rayons. Et les roses de soies tendres vivaient et la chasuble entière resplendissait, toute blanche, miraculeusement fleurie d'or. »¹⁷⁶

La préparation d'un vêtement :

« Hubert s'était mis à tendre un métier. Il avait posé les deux ensubles sur la chanlatte et sur le tréteau, bien en face, de façon à placer de droit fil la soie cramoisie de la chape, qu'Hubertine venait de coudre aux coutisses; et il introduisit les lattes. [Hubert] son métier tendu s'apprêtait à poncer sur la soie la bande de la chape [...] Hubert, en train de tamponner le dessin avec une poncette chargée de blanc, avait levé la tête [...] Hubert ordonnait son dessin, en repassant avec un pinceau, toutes les lignes pointillées de la ponçure; et les ornements de la chape apparaissaient ainsi, en blanc, sur la soie rouge [...] »¹⁷⁷

« Hubert, trop agité pour s'asseoir, laissant la chape qu'il venait de tendre, il s'occupa à coller une bannière terminée et restée sur le métier. Après avoir pris le pot de colle de Flandre, dans le bahut, il enduisit au pinceau l'envers de l'étoffe, ce qui consolidait la broderie. »¹⁷⁸

« Dans l'atelier, Hubert, toujours muet, venait de pendre la bannière tendue, encore humide de colle, pour qu'elle séchât, à un des grands clous de fer scellés au mur. »¹⁷⁹

Dans l'atelier familial décrit par Zola, les brodeurs sont seulement trois, l'organisation du travail leur permet de mener de front la broderie d'une délicate chasuble, mêlant broderies de soies au passé, ou peinture à l'aiguille, et broderie en or guipé, et une des dernières étapes de la fabrication qui participe à: la consolidation des toiles déjà brodées, l'encollage d'une bannière, une opération qui demande deux ou

176 Op cit, p. 65-66.

177 Op cit, p 52.

178 Op cit, p 66.

179 Op cit, p 68.

trois jours de séchage. Il s'occupe en même temps de la préparation d'une chape. Il faut tout le savoir-faire du maître-brodeur, et la discipline de travail qu'il exige, pour tenir le calendrier, terminer la mitre de l'évêque en temps utile, et être disponible pour de nouvelles commandes.

c- L'atelier du Carmel

- Les brodeuses

Dans l'atelier du Carmel¹⁸⁰, les contraintes sont autres. Si les moniales tirent une partie de leur subsistance de ces ouvrages brodés, les temps des offices et des prières priment sur le temps de travail. La formation spirituelle prime sur la formation technique des brodeuses. Une partie de celle-ci ne se passe pas en atelier, mais au moment des « récréations » ou « licences », ces moments de détente active où, réunies autour de la prieure, chacune vaque à son « office » ou a ses propres travaux de couture, un rare moment d'échange verbal.

En dehors des sœurs converses, « les religieuses du voile blanc », qui assurent le quotidien de la maison, chaque « Dame de chœur » a un emploi, dans un ou plusieurs offices. Chacune des trois responsables (Prieure, sous-prieure, qui est traditionnellement chargée des novices, Dépositaire, c'est à dire économe ou gestionnaire) a un emploi manuel. L'entretien de la maison n'est pas à la seule charge des « voile blanc », une des premières prieures, venue du Carmel de Nantes dans la décennie 1820, pour aider à la relance de celui de Morlaix, recommandait aux prieures de se charger elles-mêmes de « l'office humble » c'est-à-dire de l'entretien des commodités.

La répartition des emplois, décidée par la prieure, se fait à l'issue des élections et donc du changement de gouvernance. Selon la liste archivée en 1896, seules trois religieuses sont chargées de la réalisation des « ornements » terme recouvrant toute la paramentique, vêtements sacerdotaux, parements d'autel, bannières, dais; mais on fabrique aussi des bouquets de fleurs en tissu ou papier, des reliquaires, des bracelets et cilices, instruments de mortification, des médaillons en cheveux qui entrent dans les « ouvrages du dehors » dont la qualité de réalisation est surveillés par la dépositaire.

180 Christiane Hermelin Guillou. *Carmélites et brodeuses, le monastère de Morlaix entre 1816 et 1945. Approches*, 2007, 178 p; *Prendre soin de l'éphémère. A propos de quelques aspects économiques de la vie du Carmel de Morlaix entre 1816 et 1946*, 2008,192p. Brest, UBO, Faculté des lettres et sciences sociales, département d'histoire, masters 1 et 2 sous la direction de Yvon Tranvouez.

C'est elle aussi qui veille à la rentabilité de l'atelier. Les fournitures sont chères, et il convient certes de les utiliser au mieux, mais aussi d'évaluer le prix de revient et de les faire payer au juste prix. Ce qu'indique le titre de ce « Cahier pour marquer les ouvrages que nous faisons et qu'on est bien aise de consulter quelques fois pour savoir à combien peuvent monter les objets qu'on nous demande... » document non référencé mais que l'on peut dater de 1832.

TABLEAU 8 : Les emplois en 1896¹⁸¹

Sous- prieure: lingerie et bibliothèque.
Sr Marie-Ignace: les ouvrages en cire, les médaillons de cheveux.
Avec Sr Cœur de Jésus: jardin de la ste Baume et de La Salette.
Thérèse de Jésus: 1ère au tour, Mie Thérèse: 2è, Mie de la Trinité3è.
Sr St Alexis l'infirmier avec Sr Cœur de Jésus.
Mère Mie de Bon Secours la tunique et la provisoirerie.
Marie Anne de Jésus 1ère aux ornements.
Mie du Sacré-Cœur, le noviciat et seconde à la lingerie.
Mère Madeleine de Jésus pain d'autel et fleurs.
Sr Marie de la Conception, dépositaire a la surveillance des ouvrages du dehors et les reliquaires.
Sr Marie de Jésus est 1ère provisoire, seconde à la roberie, les voiles noirs.
Sr Marie de la Trinité 1ère à la roberie, portière de 3 à 6 heures.
Sr Louise de Jésus seconde aux ornements, seconde à la sacristie, seconde au jardin.
Sr Marie Thérèse 1ère au jardin, portière de Midi à 3 h.
Sr Amélie est tierce aux ouvriers, 3ème au jardin et aux ornements.

Les travaux réalisés lors des « récréations » lorsque les religieuses sont réunies, à l'extérieur si le temps le permet, chacune avec le panier contenant l'ouvrage de couture (broderie, fabrication ou raccommodage...) qu'on lui a attribué pour l'année. Ce que les religieuses expriment par l'expression « changements de panier », chacune garde sa place, le contenu du nouveau panier indique la nouvelle fonction. Ces moments complètent les périodes de pur apprentissage durant lesquelles les plus anciennes transmettent leur savoir-faire, les plus imaginatives et les plus habiles conseillent et dépannent.

L'humilité habituelle des carmélites se traduit jusque et y compris dans le texte des « circulaires ». Ces notices nécrologiques rédigées au décès de chaque religieuse, destinées à toutes les maisons de l'ordre, pieusement conservées, relues de génération en génération, retracent succinctement leur vie. Centrées évidemment sur les vertus

181 Christiane Hermelin Guillou, « Prendre soin de l'éphémère » p 57.

religieuses, piété, charité, sens du sacrifice et beaucoup moins sur leurs qualités de professionnelles de la broderie, alors que, pour ce que nous en avons vu, les ursulines sont davantage portées à mettre en avant les qualités artistiques des religieuses. Mais les métiers ne sont pas les mêmes : les carmélites sont d'abord des contemplatives, accessoirement mendiante; les ursulines se consacrent d'abord à l'éducation des jeunes filles, il n'est donc pas immodeste de mettre en avant les talents et savoir-faire que les religieuses sont susceptibles de donner en exemple et développer chez leurs élèves.

Deux exemples illustrent les différences d'attitude de communautés géographiquement proches, et fondées toutes deux à la même période, dans la deuxième moitié du XVIIe. En 2009 dans le parloir précédant la chapelle du couvent des ursulines à Morlaix, on pouvait lire une notice sur mère Marie Bideau, enseignante, peintre et créatrice de bannières.

À quelques dizaines de mètres, dans la chapelle des carmélites est exposée, au moment de Noël, une crèche extraordinaire. Bâtie sur un rocher, un chemin sinueux mène à une crèche à la toiture de coquillages (des couteaux) : influence de la mode des grottes de coquillages qui ornaient les jardins et parcs, y compris en Bretagne. au château de Ploujean. Les personnages sont réalisés en cire colorée, animaux exotiques, tels le chameau, ou plus quotidiens, passent sous des ponts de rochers, s'enfoncent dans des grottes, surgissent derechef, au milieu de la pente. Étrange œuvre volontairement anonyme, non datée, que les carmélites savent réalisée par Marie-Ignace du Sacré-Cœur [Londres 1828-Morlaix 1903] protestante d'origine anglaise, convertie au catholicisme afin d'être admise au carmel en 1848. Ces œuvres étaient vendues, au moins dans les maisons religieuses, les carmélites se faisant une spécialité de ces personnages en cire, jamais signés ni datés. Non plus que les charmants reliquaires dits paperolles, qui retiennent pourtant l'intérêt des spécialistes.

La chaîne de transmissions des savoir-faire a, pour une part, son origine à l'école créée par Madame de Maintenon à Saint-Cyr, et ce par l'intermédiaire d'une professe de Guingamp. Née en 1772, professe en 1806, elle rejoint le monastère de Morlaix en 1816 et y décède en 1849 à 77 ans. Formée à l'abbaye royale de Saint-Cyr, elle y apprit « tous les talents utiles ». [Les responsables de l'école] « l'employèrent successivement à la pharmacie, à l'infirmerie et aux différents genres de broderies et autres ouvrages manuels, qui, dans la suite, la devaient rendre si utile à sa famille et à nous ». « Nous avons des monuments biens chers et bien précieux de cette digne mère; elle aimait

surtout à travailler pour l'autel, c'était encore à un ouvrage en filet pour l'église dont elle s'occupait ces derniers jours ».¹⁸²

Cette chaîne non seulement ne s'est pas rompue, mais les carmélites n'ont eu de cesse qu'elle s'enrichisse de postulantes aux compétences artistiques certaines.« Au moment de son entrée [1869], la communauté était très pauvre, elle fut placée aux ornements, notre principale ressource, et y rendit de réels services, ainsi qu'à la sacristie, se dépensant sans compter, se livrant généreusement aux assujettissements d'un travail prolongé et par là même fatigant. Très adroite, elle excellait à vaincre les difficultés et à réparer les accidents » (Soeur Marie-Anne de Jésus, née Marie-Anne Gaillard 1840-1921).

- Les productions du carmel : la fabrication d'une bannière, la constitution du prix de revient

Le terme générique ornements d'église recouvre les vêtements liturgiques proprement dits, les garnitures d'autel, les bannières. Les carmélites pratiquent toutes les techniques, sans exclusive, mais avec des préférences qui se révéleront au fil des ans. Après avoir évoqué les gestes et savoir-faire des brodeurs, on s'intéressera au coût et prix de revient des bannières, à travers les premiers cahiers des carmélites

La première bannière facturée est celle de Lannéanou en juin 1835. La paroisse, ancienne trêve de Plouigneau, a été érigée en 1801, mais l'église elle-même s'est effondrée en 1833. Immédiatement reconstruite, sa bénédiction justifie les nombreux ornements faits à cette période par la rue Sainte-Marthe.

La reconstruction des églises à la fin du XIXe siècle favorise la commande de bannières pour les processions inaugurales (Guiclan, Taulé...). La bannière de l'église de Lannéanou, dont la fabrication est décrite avec un rare luxe de détails, n'y a pas été retrouvée. Moins attractive parce que sans images elle a peut-être échappé aux rénovations successives que faisait réaliser la paroisse ? enfouie dans un recoin du grenier ? Ou trop fragile, les bannières de moire dépassant rarement le siècle d'existence.

182Christiane Hermelin Guillou *Carmélites et brodeuses* p 95

TABLEAU 9 : Carmélites de Morlaix, bannière de Lannéanou, juin 1835

matériau	prix
Moire bleu ciel, 1 aune ½, satin ponceau 1 aune 1/2	20,5
Bougrand 2 aunes ½ et 1/12, à 2F25	5,82
6 aune ½ galons système argt faux 15 lignes à 1,50	9,75
7au 3/8 id or faux dt on a aussi habillé les cloches 1,50	11,07
4 aune moins ¼ galon de soie de couleur pour joindre les 2 côtés de la bannière	1,87
7/8 de frange or faux de 30 lignes et autant argt à 4F et 4,5	7,44
3 petites cloches, ils en avait une, ficelle 1,50, 7/8 de frange de 12 ligne,ruban pr les habiller	2,75
8 aunes ruban bleu de ciel pr les 4 coins de la bannière à 70c l'au et frange	6,35
Pr la broderie du côté rouge une Vigne,st Nom de Jésus et cœur de Jésus, 3 aunes 1/8 milleret à 6c pr le grand 1 once de paillettes, 3F, lamé fil d'or et cannetille	7,04
Le côté bleu avait 2 corbeilles, quelques lys, et un semis d'étoiles or mi-fin,un nom de Marie et un cœur dans une couronne, 3au. milleret moins 1/8; 0,89 once 3 gros paillettes argt, perles or et argt 2, 25 Etoiles brillant pr le semi (sic)	0,89 7
31 paquets de cannetille argt faux et or id à 15c le paq	4,9
La façon 20 F: elle était brodée; Fournitures 3 F	23
Le pied et traverse 7F, le peintre 4F, le serrurier 4F	15
Total	123,36

C'est une bannière pas très grande, une aune de haut (1m20) et environ $\frac{3}{4}$ de large, nous dit une note annexe attribuée à la « responsable des ouvrages du dehors ». Un côté rouge, un bleu elle pourra être portée par des garçons ou des filles, indifféremment. Sans représentation de personnages, uniquement des broderies symboliques : vigne et cœur, sur une face, dédiée au Sacré-Cœur, tandis que l'autre, dédiée à la Vierge comporte, outre le cœur dans une couronne et le nom de Marie brodé, la bimbeloterie d'usage : bouquets (en métal embouti comme il est de mode en ces années 1830¹⁸³, paillettes, brillants, semis d'étoiles, cannetille sans nul doute pour

183 Bannières à Plouégat-Guerrand, Saint-Thégonnec de la même période.

les inscriptions.

La bannière apparemment simple a cependant demandé un long temps de broderie. Quant à son montage, il est expliqué, ou plus précisément sous-entendu, avec luxe de détails : chaque pan est monté sur bougran, puis réuni à l'autre par le sommet et les longs côtés, couture dissimulée et enrichie d'un galon. Les rubans des quatre coins, ici bleus car c'est une bannière de jeunes filles, sont habituellement des cordons dorés terminés par un gland, qui aident à maintenir les bannières vite déséquilibrées. Les clochettes, suspendues aux 4 creux du lambrequin¹⁸⁴, sont recouvertes d'un ruban frangé d'or. Au détour de la facture on comprend que cette bannière prend le relais d'une plus ancienne, très abîmée puisqu'il n'en reste qu'une clochette. On apprend aussi que les clochettes sont toujours de mise. Les détails accumulés montrent combien la réalisation d'une bannière est, pour les carmélites, à ce moment-là, plus complexe, peut-être parce que c'est une expérience nouvelle, alors que la fabrication d'un ornement, fut-il un grand ornement en drap d'or, ou velours noir brodé d'argent, n'est important que par sa taille. L'essentiel, fabrication et broderie, sont de la routine.

Lannéanou, c'est le début d'une lente montée en puissance. En juillet 1836, l'atelier du carmel livre deux bannières, dont « une autre bannière pour une chapelle située dans Lannéanou plus simple et plus petite que la précédente », facturée 61,99, sans pied ni traverse. L'autre est pour Mr Offret. (localisation inconnue). Le bougrand est au même prix unitaire -2F 25- mais la quantité nécessaire est moindre, seulement 1 aune $\frac{3}{4}$. Le choix initial de doubler en bougrand chaque face de la bannière semble abandonné. Elles ont toutes deux un côté rouge, et un côté bleu pour l'une, et blanc pour l'autre. En garniture de larges bordures de ton contrasté, jaune sur le rouge, blanc sur le bleu. La différence de qualité du tissu (damas, satin et moire pour Mr Offret florence, satin bleu « faible » - c'est à dire de moindre qualité dans le langage carmélitain de l'époque - et étoffe commune, pour la chapelle de Lannéanou.) et celle des matériaux justifie la différence de facture 86,27 F auxquels il faut ajouter les 4 cloches (2 de 10 et 2 de 8) soit 1,80 F, plus le pied (2,5 pour le menuisier, 2,50 pour le peintre et 4 F pour le serrurier et enfin la boîte pour le transport soit un total de 104, 07 F. sans indication sur le texte autre que « le Saint Nom de Jésus » en cannetille argent, et 12 étoiles et cannetille or pour le nom de Marie. Rien d'autre sur le type de décoration, c'est une bannière perdue pour les archives ? Ni l'une ni l'autre des bannières de Lannéanou n'a été retrouvée.

184Bannières de Guimaëc.

En avril 1844, le cahier comporte les éléments concernant 2 bannières pour Plouézoc'h, une bannière mariale en taffetas blanc: « avec une sainte Vierge d'un côté et une branche de lys en-dessous, et de l'autre un nom de Marie en olives et une branche en guipé dessous ». Valeur 100 F. Une autre bannière « en florence cramoisie », « avec un Saint-Nom de Jésus brodé en paillettes » et de l'autre côté un Saint-Sacrement brodé en perles, olives, paillettes. Quoique succinctes, les descriptions indiquent pour la première fois des bannières « historiées » un Saint-Sacrement que l'on peut penser être un ostensor brodé à partir de cabochons ovales; une Vierge, dont on ne sait rien, sauf qu'elle est accompagnée d'une branche de lys (description qui peut désigner un grand nombre de vierges) dans une mandorle faite de branches d'or guipé.

En mars 1845, une bannière pour Ploujean, d'une valeur de 148 F. Cette fois la bannière est très travaillée: le Saint-Sacrement est réalisé « en découpures et milleret ».

En juin 1846, une bannière pour Cléder, double doublure de bougran: « un côté bleu, brodé en blanc, avec un nom de Marie en brillant et un semis dans le carré de colombes et d'étoiles, l'autre côté blanc avec un nom de Jésus brodé au point de guesse (sic) et rempli de paillettes or mi-fin avec semi (sic) comme l'autre ». « Il y avait pour 18 F d'or et 15 F de façon », elle montait à 80 F.

En mars 1850, les carmélites évaluent le prix de revient d'une bannière avec images enchâssées.

« fait une bannière pour Mr Quéinnec¹⁸⁵ de 2 tiers ½ ou un mètre de long, sur deux grands tiers ou 80c de large en florence blanc on a mis 2 lèze de chaque côté dont une au milieu de l'autre coupée sur les côtés on a employé 2 gdes aunes bougrainée blanc. 3 aunes ½ de florence; 9 aunes limaçon de 4 et 6 lames 9 au bordé une aune ½ franges de 24 lignes lacet pr le tour milleret pr fixer les images elle montait à 40 F sans les sujets qui étaient peintes (sic) à l'huile fournies par Mme Boyer qui lui coutoient 8 F50 les 2 le pied en surplus alloit à 1F50 pr le menuisier et les boules et 1F pour peinture en tout il avait 9 pieds ou 3 mètres de long mais il n'y avait pas de fêrailles (sic) en tout elle monte à 51 F. »

Entre mars et juin 1850, une bannière est réalisée pour Mr Kergrist : « Cette bannière avait un peu plus d'une aune de haut sur un peu plus de $\frac{3}{4}$ de large. Mr Kergrist a fourni un tableau de ste Vierge en papier ciré. De l'autre côté on a fait un nom de Marie sur un fond de damas blanc et un tour de florence bleu de chaque côté.

185 Le curé de Saint-Mathieu.

Mr Kergrist a fait faire le pied et nous la bannière ».

TABLEAU 10 : Carmélites de Morlaix, fournitures pour la bannière Kergrist, 1850

3 au bougrand 7F	7
3 au 1/4 florence bleu à 4f 13 c 2 tiers damas 6 f 30	19,30
8 au moins un/4 système 15 lignes à 1F 25 id bordé ago ??	16,70
2au 1/2 frange 30 lignes entre la bannière et les 4 glands	11,25
un tiers clinquant pr glands et 5aun liette pr border	2
cordon aux glands 50c, 4 aun rubans 3f, frange 1F	5,50
5 gros 12 grains brillants 5,20, 2aun petit galon 80	6
façon 8 F, traverse 50s, boules d'or 2f	10,50
	78,25

En mai 1851, elles réalisent une « bannière de Mr le Supérieur », c'est à dire pour la paroisse Saint-Mathieu de Morlaix, au prix de revient particulièrement élevé. Mais l'ouvrage retrouvé dans les placards de la sacristie, a visiblement été remonté depuis cette date, sur un tissu brocart or, non brodé, sans galons. Subsistent la Vierge drapée et le tableau de Matthieu, écrivant assisté par un ange. Les 7 étoiles en or fin, sont devenues 12, disposées en couronne. Si l'état de la Vierge permet l'observation de son mode de fabrication, ouate et tissus superposés, on regrette la disparition de la «broderie double», preuve irréfutable de la virtuosité des brodeuses, justifiant une évaluation de 230 F.

TABLEAU 11 : Carmélites de Morlaix, Bannière de St Mathieu Morlaix, 1851.

3aun ½ bougrand blanc à 2,40	8,4
Le côté damas blanc brodé en lamé or fin ste Vierge drappée or et argent fin. La broderie était double	230
7 étoiles or fin	10,5
8 aunes Gd Galon il y avait au haut et des 2côtés du côté blanc puis les 4 rangs du côté jaune et les 4 rangs du médaillon	72
5aun1/2 petit pour le tour jaune et le bas blanc a 5 F	27,5
1 aune 1/2 moire d'or à 32 F	48
2m80 frange à grains et bouillons 40 lignes à 50F le m la frange était en draperie, je la compte au mètre	140
La boîte 12f, Boules 2F, Peinture traverse 1F50	15,5
Padoux blanc 6 aunes à 6 sous 1F80, Taftas pour le haut 2F	3,8
Façon et petites fournitures	12
Ouate et façon des tapis	6
Total [le tableau de st Mathieu n'est pas compris]	573,7

En 1852, les carmélites, réalisent une bannière demandée par Mr Marrec de Brennilis. Cette fois il n'y a pas « d'image » à enchâsser, mais des sujets « drapés », l'Assomption et St Joseph, que l'on peut supposer réalisés par les carmélites. La doublure de bougrand est remplacée par du calicot, plus léger.

TABLEAU 12 : Carmélites de Morlaix, Bannière mr Marrec, Brennilis, 1852 ,

2m calico (sic) fort 2,5 1mTaftas blanc, id Taftas bleu à 7, 25 15, 5	18
La Se Vierge Assomption 23; St Joseph 25 les 2 drappés	48
6aun¼ gd limaçon de 22 sous, 6F85;6aun ¼ borde gdorés2, 85	9,75
1au½ frange30 lignes or faux5,85, 4aunes ruban, 3f, façon 8, lacets Fourniture 1,50	18,35
4 gros brillants 3,20, pied et peinture 2, boules 1,80, la fourche 1,75	8,75
	T 102,80
La boîte	4,5
A cause de la ficelle j'ai porté la notte à 108 F 95, la fourche et à cause du temps qu'ont passé les ouvriers à tout ajuster	T 107,30

TABLEAU 13 : Carmélites de Morlaix, bannière des Dames de la Congrégation, 1852

2au gros calico 3 F 4 au moire blanche 36 F	39
7 aun Système or mi-fin 15 lignes à 2, 50 l'aune	17,5
5au ½ système bordé droit à 1F50, 8F25, 2 gdes au à colonne pr le bas 5F25	13,5
La Ste Vierge 26 F, le nom de Marie 32 F	58,5
3 aun frange unie 30 lignes à bouillons de 8 F50	17
Padoux de soie 1F, les 12 étoiles or mi-fin à 25c 3F50, façon fournitures 10 f	14,5
Le bâton 2 F, boules 2F la fourche 1F 75 la boîte 5,75	10,5
	171,5
La ficelle et le temps de Julien pour ajuster le fer etc	1,5
	173

Les carmélites réalisent étendards, et oriflammes comme en juillet 1850 pour Locquirec, ou pour Brennilis en 1852, dont le prix de revient est détaillé.

TABLEAU 14 : Carmélites de Morlaix. Les Oriflammes de Mr Marrec, Brennilis 1852

2aunes de mousseline de 1F50 3F	3
2 au3/4 limaçon de 8cs à chaque 1F10 à chaque	4,4
Près de 2 feuilles de papier doré or mi-fin de 1F la feuille pour les 4	1,75
Façon, empesage, fil lacets	2,45
Total ce qui fait 2,90 la pièce	11,6

En juin 1854, le « Cahier...que l'on est bien aise de consulter » ouvre un paragraphe par « *Le dais de Saint Thoïs* ». On s'aperçoit rapidement qu'il ne s'agit pas d'un dais, mais d'une bannière qui « avait 5 quarts de haut et près d'une aune de large » soit un mètre cinquante de haut et un mètre vingt de large.

« [Elle] avait un côté blanc tout en taftas avec une Ste Vierge de 22F et un semis d'étoiles, galon parisienne jaune et frange de 30 lignes. De l'autre côté un saint Nom de Jésus sur du blanc et les côtés en damas rouge fantaisie. Garni en limason blanc. Il y avait 6 cloches et les deux boules: ils avaient un pied. Elle a été donnée à 110F. mais comme il n'y a plus de ce galon et qu'elle était trop bon marché on pourra demander pour une bannière de ce genre et de cette dimension au moins de 130 à 140F ». Les gestionnaires ne détaillent pas le prix de tous les matériaux, mais constatent que les

stocks de tissus et galons (dont l'importance plombent parfois le budget du carmel, lorsque on revend le galon au prix payé 20 ans plus tôt) sont épuisés. Il faudra modifier les prix en conséquence, et pouvoir les annoncer lors des commandes.

En août 1854, lors de la rédaction de la notice de la bannière pour Pommerit-Jaudy, la responsable des ornements n'a pas encore complètement intégré le système métrique et le n de aune se transforme en T ce qui oblige à une correction en interligne: « a peu près ». On mélange allègrement les deux mesures dans la même phrase, mais l'erreur est vite rectifiée, et la largeur est bien indiquée «un mètre ».

La bannière est en florence bleue, d'un côté, blanc de l'autre, avec l'effigie de la Vierge et l'inscription « au bas N.D d'Espérance priez pour nous » C'est le premier signalement de l'oraison jaculatoire. Jusqu'à cette date n'étaient signalés que les noms de Jésus et Marie, universels. Le rapprochement d'une dévotion locale « ND d'Espérance », patronne de Saint-Brieuc, et son expression écrite est sans précédent parmi les documents étudiés. Mais c'est aussi un signe d'adhésion au récent diocèse, Pommerit-Jaudy, paroisse du Trégor, territoire qui a perdu son indépendance épiscopale pour être rattaché à celui de Saint-Brieuc.

Sur l'autre « côté un beau nom de Marie. Le tout garni en limaçon de 4 lames ; et au bout de 2 lames frange de 30 l.» L'intercalation de frange au bout de de 2 lames est un message pour les brodeuses successives, dont le décodage ne s'impose pas d'emblée au non-spécialiste. La bannière « montait à 96 F. » le pied en sus.

À titre de comparaison on peut préciser que le tableau d'honneur fait, pour cette même paroisse a été porté à 70 F dont 38 F pour le dessin réalisé au carmel, et 32 F pour le cadre, la planche du fond et le verre. On peut s'interroger sur la rentabilité des heures de brodeuses.

La fourniture de 6 étendards, 2 bleus, 2 blancs, 2 rouges suggère la préparation d'une fête exceptionnelle. Car ces objets de linon léger sont ici ornés non seulement de papier doré comme d'usage, mais aussi de franges de 12 lignes, d'images au milieu, et dans les 4 coins par des cœurs et des fleurs en papier découpé. Le 6 étendards ont été vendus 45 F.

En 1855, la bannière de Ploëzal, d'une aune de haut, sur fond de damas, blanc pour l'un des côtés, bleu pour l'autre, est dédiée à Pierre et à la Vierge; Le décor est fait de « galon système or mi-fin à colonne » d'un côté et argent de l'autre; la bannière est évaluée à 200 F., prix de revient indicatif. En effet au cahier de comptes (mai 1840 à avril 1867) la communauté a reçu 300F de Ploëzal, alors que les travaux faits étaient

évalués, outre la bannière, 69 F pour 6 étendards, et 6 petits oriflammes. La différence est sans doute du fait du commanditaire : deux jeunes femmes originaires de Ploëzal étaient, à l'époque, religieuses rue Sainte-Marthe. Il était alors de tradition que la famille et la paroisse « aident » financièrement les couvents moralement proches, en leur faisant des commandes généreusement payées.

Le dépouillement mot à mot du « Cahier pour..... savoir à combien peuvent monter les objets que l'on nous demande » permet de compléter le regard lyrique de Zola, sur la face marchande de ce travail qui, pour être de beauté, est aussi, et d'abord, alimentaire.

Il permet aussi de remonter quinze ans plus tôt dans ce passé d'artisans. Même si nombre de ces bannières n'ont pas été retrouvées, les descriptifs montrent l'évolution des techniques employées pour leur réalisation.. Car, faut-il le redire, les carmélites ont surtout réalisé des ornements liturgiques, chasubles, étoles, soumises à l'usure quotidienne et donc à renouveler fréquemment, « écharpe » pour les bénédictions qui concluent les moments d'exposition du Saint-Sacrement, chapes -et les chapes noires sont censées sortir par tous les temps...

L'atelier qui réalise ces travaux dans ce secteur de la paramentique, les bannières, alors que les processions reprennent, va s'adapter à la demande d'accompagnement des manifestations publiques.

Elles vont d'abord réaliser des bannières simples, des jeux de découpes, d'appliqués qui est porté par la mode de leur temps. La face en velours de la bannière de Lannéanou en l'honneur du Sacré-Cœur en est un bon exemple : un ouvrage dont la qualité repose davantage sur le savoir-faire des brodeuses que sur la richesse des matériaux employés.

Les religieuses vont employer la technique des tableaux enchâssés; la première bannière, décrite mais non retrouvée est celle destinée à Mr Quéinnec, la seconde qui la suit d'un an, celle de St Matthieu (retrouvée mais qui n'est plus dans son jus). L'atelier met en oeuvre cette technique quasiment jusqu'aux derniers feux de leur atelier (bannière Ste Monique pour Saint-Pol de Léon), il utilise les sujets peints à l'huile (Plouénan), les « sujets habillés » soit en aplat, soit en fort relief, les sujets drapés, les grands scènes peinceautées puis appliquées, les créations de l'atelier (Lesneven, Plouescat) ou les sujets du commerce, leur capacité d'adaptation est indéniable.

On trouvera ci-dessous un tableau récapitulatif des bannières réalisées par le

couvent morlaisien, dressé à partir des différentes sources issues du couvent lui-même, donc fiables. Mais partiellement fiables car d'une part elles n'ont pas été dressées pour établir un bilan, mais « pour savoir un peu ». Une sorte d'apprentissage de la comptabilité, et cet apprentissage fut long : les religieuses n'en voyaient pas la nécessité. Certes Thérèse d'Avila recommande fermement de dresser des comptes, et de les présenter au Visiteur tous les ans. Mais elle prône aussi, elle prône surtout l'esprit de pauvreté. La comptabilité, traduction d'un mode de gestion, est-ce bien compatible avec leur vocation d'une vie vouée à la contemplation ?

On peut estimer que, si le récolement annuel des « grandes » dépenses leur est de pratique courante dès 1840, il faut attendre 1887 pour disposer d'un vrai plan comptable¹⁸⁶.

Les moniales ont poursuivi une certaine vie spirituelle communautaire pendant la Révolution, vie renforcée dès le Concordat avec une reprise progressive de la cohabitation, jusqu'au moment du rachat de leur ancienne habitation prélude nécessaire à la réhabilitation, voire la reconstruction.

Mais le groupe de religieuses est hétéroclite, peu d'anciennes sont susceptibles de mener la Communauté, et les jeunes recrues manquent de l'expérience nécessaire, même si plusieurs ont des qualités indéniables de meneuses en particulier parmi les « guingampaises ». Il faut au groupe le temps de se bâtir, de construire sa propre cohésion, de se trouver des leaders internes reconnus, de trouver des appuis externes parmi les ecclésiastiques, parmi la société civile.

La communauté renaissante sera aidée dans la reconstruction de sa vie carmélitaine par une religieuse venue de Nantes en 1823, mère Marie Louise de St Xavier qui décédera à la tâche en 1833, entourée par le respect dû à une « confesseuse de la foi » ayant connu les pontons de Nantes de sinistre mémoire. Mais cet avantage a ses inconvénients, accentués par le handicap de la dépositaire devenue aveugle qui doit se reposer sur des novices débutantes pour les transferts et rangements des marchandises. Tout ceci aggravé par la mort en 1829 du Père Noirot, le dominicain morlaisien qui s'attacha à faire revivre le Carmel de la rue sainte Marthe. L'évêché délégua un Vicaire général pour lui succéder. La supérieure moribonde ayant eu le réflexe de solliciter la nomination d'un supérieur de proximité, l'évêché accéda enfin à cette demande raisonnable qui va permettre au couvent de se donner les moyens de sa survie et de son développement. Les élections suivantes mirent en place une équipe rajeunie.

186 Archives manquantes entre nov 1868 et 1 janvier 1887.

À ces causes internes s'ajoutent des causes externes; les unes liées à la politique générale, les autres liées à la politique épiscopale. Mgr Graveran inscrit dès 1840, les bannières dans la liste des objets qui se doivent d'être décents et dont il entend avoir un état des lieux, même succinct. Mais c'est surtout durant l'épiscopat de Mgr Sergent que les remarques fusent.

Cent trente quatre bannières relevées entre 1834 et 1949. Si l'on se réfère aux estimations de ce fin connaisseur du patrimoine religieux qu'est Yves-Pascal Castel évoquant le chiffre de 1500 pour le parc des bannières du diocèse de Quimper et Léon on est dans l'ordre de au moins un dixième réalisées par le carmel de Morlaix¹⁸⁷. Chiffre sans doute supérieur car la tenue des comptes connut quelques flottements, au point que plusieurs années sont totalement manquantes.

Des années où « l'ouvrage était fort » entre 1861 et 1866, deux décennies entre 1868 et 1887, puis de nouveau entre 1893 et 1902, et enfin entre 1937 et 1942. Au vu de l'histoire religieuse, on peut penser ces années furent fort productives pour le Carmel de Morlaix. Si l'on en croit l'augmentation du parc, (voir Visites canoniques), si l'on en croit la campagne mariale papale largement relayée par Monseigneur Sergent, l'évêque de la Madone, les chiffres recueillis ne révèlent qu'une partie de la réalité.

TABLEAU 15 : Carmel de Morlaix : Bannières vendues par les carmélites, synthèse des cahiers confrontée aux recherches de terrain entre 2006 et 2012.

187

Année	rang	lieu		prix
1834	1	Lannéanou		123,36
1836	2	Lannéanou chapelle		61,95
1836	3	Mr Offret	St Nom de Jésus /Marie	104,07
1840	5	xxxxxx	Bannières	330
1844	6	Plouézoc'h	mariale	100
1844	7	Plouézoc'h	St Sacrement	100
1845	8	Ploujean	St Sacrement en découpures	148 F
1850	9	Mr Quéinnec	2 peintures huile sur toile bougrainée blanche	51
1850	10	Mr Kergrist	Image papier ciré	78,25
1851	11	Morlaix	Vierge drappée / Tableau st Mathieu non compris	573,7
1852	12	Brennilis Mr Marrec	Assomption/ Joseph drappés	107,3
1852	13	Congrégation	Vierge drappé	173
1854	14	Saint Thoïs	Vierge à 22F *Vaut davantage 130, 140	110F
1854	15	Pommerit Jaudy	V ND d'Espérance pour nous	96+ pied
1855	16	Ploëzal	Vierge/Pierre, galons	200
1856	17	Mme de Flotte	Vierge/nom de Marie	65
1860	18	StMartin Morlaix	Acompte dais et bannière	800
			COMPTES MANQUANTS	
1867	19	Morlaix	St Roch : Supérieur	1360
1867	20	StMartin Morlaix	Rosaire (Mme Du Plessis)	466
			COMPTES MANQUANTS	
1887	21	Kerfeunteun	2 sujets drappés, velours rouge	400
1888			Couronne de ND du Folgoat	55
1888		Morlaix st Matthieu	Acompte antependium	250
1888	22	Mr Lezéleuc	bannière	100
1889	23	Mlle Caroff	Bannière 2 sujets habillés	200
1889	24	Mlle Delanigrie	Bann soie, velours bleu	150
1891	25	Morlaix St Melaine	bannière	180
1891	26	Guiclan	Ban solde	230
1892	27	Châteaulin	Pour ??	800+ 1
1892	28	X	une bannière	180
			COMPTES MANQUANTS	
1903		St Thégonnec	Réparation B	xxx
1903	30	Plouéan	1 bannière	120,1

1904	31	Plougonven	Ban brodée or fin	300
1905	32	Mme Bergevin	1 Ban	110
1906	33	Plouénan	Bannière peinte, 4 glands	71
1908	34	Ctesse de Beauregard	Ban brodée or fin	661
1909	35	Kersaint	Bannière	312
1909	36	Ploudalmézeau	Ban avec inscription	449
1909	37	Poullaouen	Ban	96,5
1910	38	Plouzané	5 bann	2000
1910	39	Garlan	1 ban	150
1911	40	XXX	1 ban	243
1911	41	Poullaouen	1 ban	84,6
1912	42	XXX	1 ban	245
1914	43	Guiclan	1 ban	339,5
1914	44	Pont l'Abbé	1 ban	400
1914	45	Guiclan	1 ban et ornement	523,5
1914	46	Guimiliau	1 ban	132,4
1915	47	Saint-Servais	1 ban	250
1916	48	Penmarc'h	1ban	307
	49	xxx	70 + 100 (la même ?)	
1917	51	St Servais	2 petites ban	180
1917	52	Lampaul	1 ban	227
1917	53	Plomodiern	1 ban or fin	1120
1917	54	Châteaulin	Mlle Le Doaré 1 ban	805
1917	56	Plouescat	2 ban	1686
1918	59	Plabennec	3 ban+2 ch+3ornements	2377,9
	61	xxx	2 ban	1500
	63	Lennon	2 ban+ 1 orn	842,6
	64	Plabennec	1ban or fin	870
1919	65	Plouvorn	1 ban or fin	760
		Bodilis	1 drapeau	42
		Ploujean	1 drapeau	50
		Plougonven	1 drapeau	300
		Rumengol	1 drapeau	418
		Plouescat	1drapeau SC	365
	64	Le Moustoir	1ban	375
	65	St Pol de Léon	ban Cœur de Marie apli or fin	420,15
	66	Pleuven	1ban	675
1920	67	Lanneufret	1 ban	480
	68	Lanriec	1ban et housse	1440

	69	Briec	Ban et ornement	1000 F
	70	Plounéventer	1 ban	750
1921	71	Saint Jacques	1 ban	134,3
	72	Plouégat Guerrand	1ban	1090
		Briec	Des ban 2e acompte	1032
	73	Lesneven Ecole Garçons SC	1 ban	735
1922		Pleyber-Christ	Réparer 1 bann	435
		Chateauneuf	Réparer 2 ban des écoles	436
	74	Landunvez	1 ban	580
	75	Plouvorn	1 ban	416
	76	Plouzané	1 ban	1945
1923	77	St Michel Brest		1112
		Lesneven,	Renouveler 1 ban	267,4
1924	78	Plourin Ploudalmézeau	1 ban	2000
		Morlaix St Matthieu	Les ban	1920
	79	Lesneven	1 ban	2750
1926	80	XXXX	1 ban	1260
	81	XXX	1 ban	701
1927	82	Plouguer	1 ban	1430
	83	Landunvez	1 ban	600
	84	Plougasnou	1 ban	1500
	85	Plouvorn	1 ban	1015
	86	Plouescat	1 ban ?	3710
1929	87	St Melaine Morlaix	ban de mr Tanguy acompte	2000
	88	Pont Aven	1 ban	1403
	89	Mr M	1 ban	700
	90	Locquéolé	1 ban	505,5
1930	91	Briec	1 ban	2200
	92	Treffiat	1 velours bleu 2 sujets	1765
1931	93	XXX	1 ban	415
1932	94	Cléder	1 ban	2930
	95	Combrit	1 STEJ	750
1933	96	Ursulines	Les ban	893
	97	Mme Simon	1 ban	1090
	98	La Providence	1 ban	649,35
1934		Guiclan	fanion	450
	99	Garlan	1 ban	500

	100	Louargat	1 ou plusieurs ba	2500 + 1256
1935	101	XXX	1 ban	300
	102	XXX	1 ban	400
	103	Plouigneau	1ban Satin 1sujet	460
1936	104	XXX	1 ban	1800
	105	St Pol	1 ban	995
	106	Plounéour-Ménez	Ste Thérèse	1000
	107	Taulé	Velours rouge	495
	108	Corlay	1 ban un sujet	1000
			MANQUENT	
1941	109	St Guénolé Penmarch	St Guénolé/st Fiacre	5960
	110	St Guénolé Penmarch	STEJ / ND des flots	6820
	111	Plougouven	B à réappliquer	300
	112	St Herbot	Petite ban	140
	113	Plougoulm	À réappliquer	2600
1942	111	Le NivotLopérec	St Charles Borromée	3770
	114	Cléder	St Yves/st Ké	6200
	115	St Herbot	Vierge/ monogramme	1950
	116	Roscoff	Melle T pour JCFA	1050
1943	117	Fouesnant	NDL /ste B	
	118	Plomeur	STEJ /Thumette	8975
	119	Plomeur	Vierge/JA refaire ou arranger	5290
	120	Plouguerneau	NDL st Michel (bannière peinte)	14235
	121	St Pol de Léon	St Joseph, tissu fleuri sans revers	250
	122	St Pol de Léon	ST Pol Moire blanche	600
	123	St Pol	Ange Gardien sans revers	350
	124	Cléder	EJ de Prague/ AG	4450
1944	125	Carnoët	Trinité/St Pierre	19340
	126	Locquirec	Louis de Gonzague	2550
	127	St Guénolé	JA/St Michel	
1944	128	Pleyben	1 ban	5100
1945	129	Briec	1 ban DOUBLE revente	12000
		St Méen	Fanion	9000
	130	Maël-Carhaix	1 ban	27100
		Plougoulm	Fan	17585
1946		Morlaix	Fan	16400

		Plougar	Fan	5500
	131	Lambézellec	1 ban	6000 15000
		Landerneau	Fanion acompt	5000 + 3000
1947	132	Fouesnant	Ban	15000
		St Melaine	ban	570
		Plouigneau	ban	450
1949	133	Lannédern	1ban revente	41000
	134	Ploudalmézeau	1 ban revente probable	50000

TABLEAU 16 : Carmélites de Morlaix, Bannière JCFA¹⁸⁸ de Roscoff livrée en 1942, récapitulatif des coûts

<i>Matériau</i>	<i>Prix</i>
Moire, 3,10 m	406
Coton métier, 2,10 m à 15 F	31,5
Drap d'or 0,35 m à 75	26,50
Velours 0,20 m à 80 F	16 F
Frange 2,75 m à 39 F	107,25
95 gr cordonnet d'or à 1,90	180,50
1,15 grosse et petite chenilles à 7,70	10,05
1,15 grosse et petite soutaches	8,70
Cannetille et olives	0,50
Manche, fil et frais	50
TOTAL Fournitures	837,0
30 h de métier à 3 F	90
8 h de façon à 2,50 F	20
% de 837	83,70
TOTAL GENERAL	1090,70
10 g d'or à décompter	
REÇU	1050

Le récapitulatif des ouvrages commandés en 1941 et 1942, indique qu'une bannière de moire avec écusson a été livrée à Melle T, rue Jeanne d'Arc à Roscoff. Les

¹⁸⁸ Ne serait-ce pas JACF: Jeunesse Agricole Catholique Féminine, bannière non retrouvée, ce serait un exemple unique de bannière JAC, leur culture les porte habituellement vers les drapeaux et fanions, et vers les manifestations scéniques de plein air de préférence aux processions.

dernières enseignes réalisées pour Plomeur, en 1943, Locquirec en 1944, Briec en 1945, et surtout Lambézellec, en 1946 témoignent de la fin d'un cycle.

Entre ces deux dates, 1835 pour Lannéannou, et 1942, la bannière de Roscoff, la mode « bannières » a évolué, les techniques de fabrication également, en particulier la broderie. Mais ce qui interférera de façon importante dans la production carmélitaine, c'est le développement de la production du textile religieux, en particulier autour de l'industrie de la soie à Lyon. On met sur le marché des bannières toutes faites, ou des bannières semi-finies que le client peut faire personnaliser selon ses propres critères, ses moyens financiers, et le groupe auquel la bannière est destinée...

Si on y ajoute la concurrence locale, qu'elle soit associative comme celle des Amis de la Beauté du Culte Divin de la Baronne de Planhol, James Bouillé, Xavier de Langlais, basée à Saint-Brieuc, mais rayonnant sur tout le Trégor, avec des incursions en centre Bretagne bretonnant comme Carhaix (bannière de La Salette) les initiatives de communautés locales de religieuses, ou purement commerciales comme celle du très talentueux Evellin¹⁸⁹ de Rennes, qui sait adapter l'art du temps aux bannières, on comprend le désengagement progressif du monastère de la rue Sainte-Marthe.

Les moniales ont pourtant accompagné la demande des paroisses, faisant fi de leur savoir-faire raffiné de brodeuses pour fabriquer les barrettes et pompons des enfants de chœur, les oriflammes des grandes fêtes de Rumengol, descendant de la flèche, les draperies décorant les brancards des reliquaires pour Port-Launay ou Pleyben. Plus tard elles fabriqueront, puis serviront d'intermédiaires pour commander les fanions jacistes, jicistes ou jécistes, ou de la Croisade eucharistique, après avoir orné d'un cœur sacré les drapeaux tricolores dans les périodes de guerre. Elles ont brodé en l'honneur de leur foi, elles ont brodé les valeurs carmélitaines, elles ne brodent plus guère : parce que leur clientèle naturelle n'exprime plus de besoins ou bien parce qu'elles ne savent pas répondre aux demandes qu'elles soient tacites ou exprimées, parce qu'elles jugent ce travail futile ?

d- La production du carmel, éléments pour un bilan : qui, combien, quoi ?

Les analyses faites à propos de la tenue des comptes s'appliquent à la production des bannières: l'apprentissage de la gestion fut rude et marqué d'accidents de gestion

¹⁸⁹Bannière de St Yves à Plouvien « influence celte modernisée », les Seiz Breur sont passés par-là ! Plusieurs fois sollicités les représentants actuels de la Maison Evellin n'ont pas souhaité répondre favorablement à nos demandes d'information .

qui auraient pu mettre en péril la survie de la Communauté. Par exemple dans les années 1832 lorsque les stocks de marchandises paramentiques - tissus, galons, fils, doublures, bougran, tulles et dentelles- se comptaient en plusieurs dizaines de mètres, immobilisant un capital équivalent à une année de frais d'alimentation.

Les documents comptables, s'ils sont sincères, ne permettent pas des analyses transversales, ou longitudinales aisées, ni des comptabilités-matières limpides. En reprenant la chronologie de la production rythmée par les grands « blancs » des comptes disponibles: entre 1834 et 1860, soit en 26 ans, dix-huit bannières ont été certainement fabriquées, sans doute davantage ; en 1867, deux, pour Morlaix ; entre 1887 et 1892 huit bannières en six ans. Entre 1903 et 1936, quatre-vingt-cinq ; entre 1941 à 1949 vingt-sept bannières furent livrées par le monastère.

Apparemment la production plafonne longtemps à 2 bannières par an, elle augmentera sensiblement après 1903, profitant sans nul doute de l'absence des carmélites de Brest, qui ont choisi de s'exiler en Belgique. Et de celle des Ursulines, qui, pour être moins centrées sur la production paramentique fournissaient cependant quelques paroisses voisines ou clergé ami, sous la houlette de Mère Marie-Victoire Bideau. Le décès de celle-ci n'est pas sans incidence sur la production artistique du couvent de Saint-Pol. Il est plus délicat de prononcer un tel jugement pour les carmélites de Morlaix, tant leur légendaire humilité impose le silence sur les talents individuels ou simplement le leadership de certaines. Mais la disparition de leurs premières concurrentes couventines ne suffit pas à justifier une clientèle régulière pour près d'une dizaine de bannières par an.

S'y ajoutent le talent des brodeuses, par exemple pour la Vierge de Lambader, et le savoir-faire des dessinatrices qui mettent en scène des compositions originales comme en 1924 pour Lesneven, en 1927 pour Plouescat et en 1943 pour Plouguerneau.

Leurs commanditaires sont des proches. Les uns soutiennent le couvent, comme à Lannéanou, par tradition de notables, et sans doute aussi par conviction. C'est aussi le cas de Ploujean. D'autres le sont matériellement, comme le « Supérieur » c'est-à-dire le recteur de la paroisse Saint-Mathieu de Morlaix, qui assure aussi la représentation de l'évêque près de la communauté carmélitaine. Il y a enfin le réseau des familles, et celui des amis proches qui se traduit par des commandes venues de la même paroisse. Il y a le réseau des anciens aumôniers qui, devenant responsables de paroisse, commandent « du travail », Châteauneuf-du-Faou, par exemple, mais encore l'abbé François Ollivier, devenu Curé-doyen de Lannilis. Il commande à plusieurs reprises des ornements pour

l'église de sa nouvelle paroisse. (Mais il n'y a pas de trace de bannières: celles-ci sont présumées être le don de paroissiennes ou, plus certainement, des ursulines saintpolitaines)

Si, à la différence de celles du couvent de Brest, les brodeuses de Morlaix ne bénéficient pas, à l'époque, de l'appui du relais d'information que constitue la «Semaine Religieuse de Quimper et de Léon» elles peuvent cependant compter sur les commandes pour les festivités de Rumengol.

2- Les sacristines

Autour de l'autel, travaillent une nuée de femmes, les unes religieuses, les autres laïques. Spontanément ou pour répondre à des sollicitations, les communautés religieuses se mettent au service de l'église paroissiale, pour le petit entretien, le fleurissement, la fabrication du pain d'autel, le catéchisme, la surveillance des enfants durant les offices. De l'entretien du linge d'autel et des chasubles, on glisse insensiblement à la réparation des aubes et chasubles et bannières puis à leur réalisation.

a- Les Ursulines de Saint-Pol de Léon : les bannières comme activité accessoire d'une maison d'éducation

Nos recherches autour de l'atelier de broderie des carmélites, ont conduit à la découverte des archives privées, par exemple celles du couvent des Ursulines, qui se sont partiellement ouvertes, et ont permis de découvrir des photographies de bannières, datées du début du XXe...

À la fin du XIXe siècle Saint-Pol de Léon est le siège de deux institutions d'éducation réputées, l'une et l'autre pluri-centenaires : le collège masculin du Creisker, et l'institution de jeunes filles tenue par les Ursulines. On sait l'importance du rôle joué par ce couvent, et celui de Lesneven, disparu, dans la fondation des confréries¹⁹⁰, comme dans la formation des « élites » féminines du diocèse. Moins ouvertes aux classes populaires que les Filles du Saint-Esprit qui, elles, sont présentes dans de très nombreuses paroisses du Finistère, les Ursulines auront moins l'occasion que celles-ci de s'impliquer dans la paramentique paroissiale.

Leur implication ne saurait cependant être ignorée.. Elles ont brodé elles-même,

190 Voir les travaux de M-H FROESCHLÉ-CHOPARD .

elles ont peint, pour les églises, elles ont aussi servi d'intermédiaires dans la vente-adaptation de bannières semi-finies.

En 1892, « *le jour de la fête du Saint Rosaire, on a porté à la procession de Plougoulm la belle bannière que Monsieur le recteur nous avait commandée et qui nous a coûté bien du travail pendant plusieurs mois. Monsieur Tanguy était si content qu'au lieu des 800 f. que nous lui avions demandé, il nous en a versé 900. Nos soeurs ont donné à cette bannière un genre antique, se rapprochant autant que possible de l'ancienne.*

D'un côté, il y a le Christ en Croix, peint par Mère Marie-Victoire Bideau, notre artiste. Au pied de la Croix, la Très Sainte Vierge et Saint Jean. De l'autre côté Saint Pierre dont notre artiste a peint le visage et les mains, la Mère Madeleine Ollivier a richement et très adroitement habillé tous ces personnages. On sait que la paroisse a partagé l'admiration de son recteur. »¹⁹¹

En 1895, pour la Fête Dieu “*en peu de temps, on confectionna cependant deux belles bannières, l'une de notre Mère Sainte Angèle, l'autre de Notre Dame de Lourdes*”. Aujourd'hui rangée dans le grenier de la sacristie de la Cathédrale, c'est une bannière à deux faces, en lamé or, broderie d'or guipé de roses en sautoir encadrant un médaillon représentant d'une part N.D. de Lourdes, et d'autre part une sainte non nommée- mais était-il utile de le faire tant s'impose l'évidence : Sainte Angèle de Merici ?

Selon leur cahier de comptes, en 1900, les Ursulines réparent “*la belle bannière antique de Plougoulm*”¹⁹². On ne trouve trace que du coût des glands, cannetilles et autres soieries. Le détail des chiffres indique pour l'ensemble des fournitures, 43,20 f. dont pour le velours et travail : 1,80f..

En cette fin d'année 1900, le couvent a reçu pour une bannière peinte à l'huile, la somme de 1350 f. Sans indication de lieu, ni de titre de bannière.

En 1901, la paroisse de Plougoulm commande une bannière de 1 m. 60 sur 1 m. 10 en satin blanc. Sur une face N.D. de l'Assomption habillée en relief et une inscription brodée en relief en métal blanc doré. Le revers porte une Sainte Agnès

191 Source Communauté des Ursulines, Saint-Pol de Léon, *Cahier manuscrit des annales*, et longue communication orale de la communauté des Ursulines en 2007.

CUËFF J ,O.S.U., *les Ursulines en Saint-Pol- de-Léon de 1629 à nos jours*, Saint Pol , La Communauté, 1979, 130 p.

SERVIAM Sainte Ursule, Saint-Pol-de-Léon [bulletin annuel] 2003, 2005.

Un extrait, non daté, non signé « A l'ombre du Kreisker, une artiste » [sr Marie-Victoire Bideau] avec reproduction de la bannière du Sacré-Coeur. p. 55-56.

192 Cahier dépouillé par nos soins.

martyre, habillée en relief, broderie en métal doré à l'or fin. Les franges sont en or mi-fin. Commandée en mai 1901, la bannière a été payée en septembre 350 f. auquel s'ajoutent un diadème et un nimbe pour 10 F. Les religieuses précisent : *“la bannière a été laissée à prix coûtant. Nous avons l'escompte de 3%”*. En 2005, la bannière n'a perdu que l'inscription en relief en métal blanc doré, par contre le diadème - qui est plutôt une couronne- est toujours présent.

En 1903, pour Saint-Vougay, les religieuses reportent dans leurs comptes le prix d'une bannière à deux faces : velours rouge et personnages habillés du Sacré-Cœur et Marguerite-Marie Alacoque, velours blanc, et Sainte Famille. Le relevé de comptes ne permet pas de définir ce qui revient au travail des Ursulines, ce qui revient aux divers fabricants. La bannière, velours et personnages est comptée pour 255 f., l'emballage 5 f., le port 5 f., la housse 6 f., la façon 1f. Il s'agit donc d'une revente : la réalisation des « personnages habillés » ne peut être comprise dans la modique somme facturée pour la façon.¹⁹³

En 1907, le couvent facture 5 f. une inscription sur une des bannières de Lanhouarneau. Dans les années 1909, les religieuses réalisent de nombreux étendards en l'honneur de Jeanne d'Arc, et des brassards tricolores.

C'est trop peu pour que l'on puisse considérer le travail des Ursulines comme une véritable activité de fabrication de bannières débouchant sur des subsides financiers qui puissent faire vivre la Communauté. Leurs activités artistiques sont mises au service de “l'animation” spirituelle de la ville et, en premier lieu, de leur propre couvent et de la Cathédrale : tableaux pour le reposoir, décorations diverses à l'occasion de la visite de l'évêque, guirlandes de fleurs, oriflammes, vitrophanies pour elles-mêmes ou pour les maisons des saint-politains.

Les religieuses répondent d'abord à un souci pédagogique : donner à leurs élèves une formation esthétique, aux arts plastiques dirions-nous aujourd'hui, c'est-à-dire au dessin et à la peinture, en même qu'à un souci de relations publiques, en contribuant à la réputation du Couvent comme institution d'éducation, et non seulement d'enseignement. Elles attirent ainsi les familles aisées de la région saint-politaine, voire de la région parisienne, ceci sans abandonner leur rôle d'enseignantes en direction des enfants d'origine plus modeste, qu'elles accueillent à peu de frais pour les familles, ceci

¹⁹³En 2003, en l'église de Saint-Vougay on trouve une bannière dédiée au Sacré-Coeur et Marguerite -Marie Alacoque, mais le revers dédié à Joseph, et une seconde dédiée à la Sainte Famille au revers de Jean le Baptiste : une rénovation de qualité avec transformation des découpes du lambrequin, et changement du fond.

étant en partie compensé par les services rendus à travers l'ouvroir. A partir des notes conservées par le Couvent on a davantage l'impression qu'il s'agit pour ces femmes de "développer les talents", pour répondre à la parabole de l'évangile, mais selon les canons alors en vigueur pour la bonne éducation des jeunes filles accomplies, plutôt que d'une préoccupation lucrative, celle-ci venant par surcroît.

- Une religieuse artiste-peintre: Mère Marie-Victoire Bideau

Les informations recueillies mettent en évidence la présence dans la communauté d'une religieuse à forte personnalité, reconnue comme artiste tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du couvent.

On peut lui attribuer 3 bannières de manière certaine, c'est à dire celles comportant un tableau peint et celles ayant des décors peints à l'or.

La bannière Sacré-Cœur / Cœur de Marie est conservée en la cathédrale de Saint-Pol de Léon, dont les deux tableaux sont à mettre à son actif ainsi que les six médaillons et le décor réalisé en peinture d'or, imitant la broderie qui encadre le Sacré Cœur. Le décor de l'autre face est l'œuvre des carmélites de Morlaix.

La bannière de Lannilis, photographiée en 1902¹⁹⁴, représente d'un côté saint Pierre, de l'autre saint Eloi. Pierre représenté de face avec les clefs et le livre, Eloi en évêque crossé et mitré, dans une attitude statique, la main droite tient le manche vertical du marteau reposant sur l'enclume. Les personnages sont peints sur cuir comme les six médaillons qui l'encadrent. Du côté de saint Pierre sont représentées la conversion de Pierre, la remise des clefs et la marche sur les eaux, épisodes connus. Sur l'autre face, un ciboire, une mitre et une scène où on a pu voir l'aveuglement d'Elymas¹⁹⁵, on préfère y voir, plus prosaïquement, l'atelier d'orfèvre d'Eloi. La bannière a été restaurée. Le décor actuel n'est pas celui de 1902, celui-ci était composé d'arabesques, de rinceaux, de fleurs de lys dont les motifs sont présents dans la bannière du Sacré-Cœur en velours rouge de Saint-Pol, ce dont témoigne la photographie d'époque. Il enserrait alors très étroitement les médaillons. On peut penser qu'il avait été aussi réalisé en peinture dorée. Le décor actuel est composé de sobres lignes de galons appliqués et de quelques éléments de guipé d'or. Les médaillons s'insèrent de façon plus lâches dans ce décor moins riche... les peintures ont-elles été fragilisées, dégradées, nécessitant une rénovation ? Ceci est plausible. La technique

194 Photographie des photos de 1902, dossier personnel, Saint-Pol Ursulines.

195 Savidan, op cit.

d'application de peinture d'or sur le tissu des bannières est réputée délicate. Ce fait était déjà souligné par le peintre italien Cennino Cennini dès le 15^e siècle¹⁹⁶. La dégradation du médaillon central au dessous de saint Eloi pourrait ainsi s'expliquer, comme d'ailleurs, la nécessité de refaire le décor de la bannière Cœur de Marie déjà évoquée. L'artiste peintre Marie-Victoire Bideau a-t-elle été trahie par la technique, par la qualité des matériaux et leur évolution dans le temps ?

La bannière de saint Hervé/saint Joevin à Saint-Pol est la troisième. Sur fond de velours d'un brun rouge profond, saint Hervé est debout accompagné du loup domestiqué, Joevin est en évêque crossé et mitré. Les médaillons font partie intégrante de l'ornementation de rinceaux et autres acanthes, feuilles de chêne, glands dorés.... C'est une technique très maîtrisée et la forme même des médaillons concourt au décor. Les tableautins représentent des épisodes de la vie de saint Hervé, l'attelage du loup et du bœuf tirant la charrue, Hervé en prière dans la solitude des bois ou faisant jaillir la source. Le décor de saint Joevin est du même type dans une organisation légèrement différente témoignant du savoir faire du peintre. Dans les médaillons sont représentés les clochers de la cathédrale et du Creisker et la célèbre scène des dragons où Joevin assiste Pol. L'attribution à Mère Marie-Victoire n'est pas certifiée, elle repose sur des critères artistiques.

Quant à la bannière de saint Pol Aurélien à Saint-Pol de Léon les scènes centrales et les médaillons sont du style de l'œuvre de Mère Marie-Victoire, par contre le très riche décor brodé de soie et d'or guipé ne peut être attribué de façon certaine aux Ursulines.

- Une œuvre collective : la bannière "genre antique" de Plougoulm

En 2005, la bannière se dresse dans le chœur de l'église de Plougoulm, saint Pierre sur une face, la Crucifixion avec Marie et Jean, sur l'autre. Les personnages sont peints pour ce qui est des chairs, brodés en soie de couleur claire pour les vêtements. Les deux tableaux de tissu renvoient à d'autres connus : ni tout à fait différents, ni tout à fait identiques. On songe à la bannière du Minihi-Tréguier, à celle de Saint-Pierre Quilbignon, en Brest, à celle de Plougourvest qui traitent des mêmes sujets, soit la Crucifixion à trois personnages et saint Pierre en portier du Ciel tenant les clefs.

Outre les thèmes, les structures des panneaux, les types de décor montrent une

196 Voir *Carmélites et brodeuses*.

grande proximité. Un encadrement de velours brodé sur quatre côtés, sert à la fois de faire-valoir et de soutien. La bande du bas est absente à Brest et au Minihy-Tréguier, mais présente à Hengoat (22). Nonobstant la couleur du velours et les modes de réalisations des broderies, la face Crucifixion de Plougoulm et celle de Hengoat sont soeurs jumelles avec les mêmes fleurons placés de façon identique : un calice étroit d'où jaillissent trois sépales et une corolle très découpée largement ouverte. On les retrouve, ces fleurons, dans les cinq festons rectangulaires de la base. On peut prolonger la comparaison à propos de la guirlande d'encadrement identique à celle du Minihy-Tréguier et de Brest-Saint-Pierre Quilbignon. Le sol très remanié conserve le même profil mais a perdu ses fleurettes en laine très colorées, il a perdu de son charme.

Pour la face saint Pierre, l'encadrement de rinceaux fleuris rythmés par de longues feuilles dentelées se rapproche du dessin de saint Goulven à Goulven ou de saint Pierre à Plouguerneau. Les quintefeuilles épanouies scandent déjà le fond à Brest, au Minihy-Tréguier ou encore à Tréfléz accompagnant sainte Ediltrude, y compris dans les festons. Toutefois à Plougoulm, les fleurons ont perdu de leur amplitude. Ici aussi le sol est nu. Était-il à l'origine carrelé comme sous les pieds de saint Pierre à Plouézoc'h ?

La restauration de la base des deux panneaux semble avoir rencontré des difficultés. Pour le reste, il s'agit de restauration classique. Le traitement des personnages constitue l'apport le plus significatif des Ursulines. Si le texte de l'époque souligne les peintures de Mère Marie-Victoire, le travail des brodeuses apparaît aujourd'hui remarquable. Les personnages, redessinés, respectent les thèmes mais non la forme "antique". C'est une recreation certes, mais de talent. La Vierge et Jean plus élancés, plus droits que de tradition, peut-être à cause des vêtements moins amples, ils ont les mains jointes, signe de prière, alors qu'au 17^e s'exprimait davantage la douleur.

Comme à Lannilis, les clefs de Pierre sont passées de la main droite à la main gauche, elles ont perdu de leur amplitude, de leur force, enlevant au personnage une partie de son importance. Le visage est accueillant, la main bénit, ce n'est plus le Portier dressant ses clefs, l'index levé, dans une attitude de vigilance extrême comme à Plouézoc'h et encore plus sévère au Minihy-Tréguier, mais un saint quasiment anonyme dont les attributs, la marque de reconnaissance, sont les clés. Le passage devant Pierre n'est peut-être plus qu'une formalité pour des religieuses ayant choisi de passer leur vie au couvent, bien loin de la vision du Pierre inflexible Portier du Ciel, issue de la doctrine post-tridentine ?

Les broderies des vêtements sont de très grande qualité. Mais elles ont changé de nature, ce ne sont plus des couchures comme dans la plupart des bannières du 17^e et 18^e avec leurs tracés en relief qui donnent force et mouvement, mais des broderies de soie au point passé empiétant ou au point fendu, plus proches des peintures à l'aiguille que maîtrisent nombre de femmes de l'époque. C'est techniquement très bien fait, de la belle ouvrage, avec plus de joliesse, qui ne réussit pourtant pas à adoucir la raideur du saint Pierre, figé à l'instar d'une statue.

On ne sait comment étaient représentés visages et chairs des personnages d'origine. Les procédures d'analyse des objets avant restauration n'ont acquis que récemment la rigueur scientifique. Il est illusoire de penser retrouver trace plus explicite de la bannière d'origine. La restauration a permis de sauver cette œuvre, de préserver une partie des éléments d'origine, d'autres ont été recréés en conservant les thèmes selon les goûts du 19^e. Cette restauration de qualité a pérennisé une bannière de grande qualité plastique qui porte désormais témoignage d'une double vision, celle du 17^e et celle de la fin du 19^e.

- Les disciples de Mère Marie Victoire

Les Ursulines, comme nombre de moniales ont eu à cœur d'apporter une formation artistique à leurs religieuses. Mère Marie-Victoire ne faillira pas à la tradition et s'efforcera de transmettre les règles de son art. En ces temps de laïcisation des écoles, on sait¹⁹⁷ qu'elle reçut à Saint-Pol deux religieuses ursulines sécularisées à Morlaix. L'objectif, outre leur formation individuelle, semble bien être de donner à ces jeunes femmes les bases du métier d'enseignante en arts plastiques afin qu'elles puissent ouvrir un cours collectif, ou donner des leçons particulières.

L'une d'entre elle, mademoiselle Charles, sécularisée à Morlaix, peint pour l'église de Garlan, un grand tableau portatif avec d'un côté le buste du Sacré-Cœur portant l'inscription : *Meulet Ra Vezo ar galoun sakr*, de l'autre, la Sainte Famille au travail dans l'atelier de menuisier de Joseph. Ce tableau n'est pas enchâssé dans un panneau de tissu mais rigidifié par une sorte de carcasse en fil de fer fort astucieuse.

Une autre religieuse, "*Marie Jeanne Laurent, dite Mère Cœur de Marie, née le 29 mars 1872 à Saint Eutrope en Plougonven, entrée au pensionnat des Ursulines à 9 ans, puis au Noviciat, le 12 novembre 1896, fit profession religieuse le 31 mai 1899, fut*

197Archives des Ursulines, cahier dit des annales, année 1905, 22 avril, p 100-101.

expulsée avec ses soeurs ursulines en 1904, revint au monastère en 1914, y décéda le 5 septembre 1944. Elle aimait peindre et dessiner. Toute sa vie d'éducatrice fut remplie par son enseignement du dessin et de la peinture... Elle a aussi été sacristine pendant toute sa vie". Et à ce titre a réalisé des peintures de bannières. Les Ursulines de Morlaix conservaient deux bannières blanches, sans nul doute de sa main, d'un côté une Ursuline couronnée de fleurs apprend à lire à une petite fille dans un décor bucolique et sur l'autre un ange gardien conversant avec une jeune enfant tenant une longue guirlande de fleurs bleues. Sur l'autre bannière plus petite, d'un côté une religieuse tenant par la main une très jeune enfant et lui indiquant le cœur du Christ, sur l'autre face, un personnage drapé, le Christ en robe rouge manteau bleu désignant son cœur enflammé, dans un très léger décor de fleurs de lys en guipé.

Il doit exister ici ou là dans les églises et chapelles du Trégor et du Léon des bannières réalisées en tout ou partie par ces religieuses mais nous n'en avons pas encore trouvé traces.

b- L'exemple des Filles du Saint-Esprit

Les comptes de fabrique de Lannilis mettent bien en évidence le rôle exercé par les religieuses de cette congrégation dans l'entretien des ornements et linges liturgiques. Elles réalisent, ou surveillent la réalisation locale, des nappes d'autel surplis, soutanes pour les enfants de chœur ... De fait, là où est implantée une communauté, les sommes budgétées chaque année pour l'entretien des ornements transitent par elle. Le détail des travaux réalisés n'étant pas dressé, on ne peut les créditer de réalisation de bannières, ce qui ne serait pas impossible; surtout si l'on dissocie la réalisation des panneaux brodés de leur montage que l'on confiait par exemple à la Maison Paul, ayant pignon sur rue à Quimper et à Lorient.

Par contre, les recherches menées par JM le Moal à Plouégat-Guerrand ont montré que les Filles du Saint-Esprit de la communauté locale, sont intervenues en 1958 pour modifier la bannière blanche dédiée à Notre-Dame de Lourdes et y inscrire les dates du cinquantenaire d'un pèlerinage des anciens prisonniers de la guerre 1939-1945. On doit aux carmélites de Morlaix l'œuvre initiale réalisée en 1921.

À Saint-Pierre Quilbignon, une « Sœur » qui signe modestement Sr AC, et date son travail de 1925, réalise en peinture une charmante « Anne et la Vierge », dans le style de l'époque. À Locquéholé, on nous a indiqué une religieuse Fille du Saint-Esprit

sœur du curé de l'époque, l'abbé Hameury, qui serait susceptible d'avoir « accomodé » les bannières en ajoutant de larges galons liturgiques.

Mais ce thème n'entre pas dans les axes de recherche susceptibles de trouver un écho aux archives des Filles du Saint-Esprit, qui restera ici en l'état c'est-à-dire l'évocation de quelques cas isolés, sans vue d'ensemble sur l'œuvre d'une congrégation. Par contre nous ont été gracieusement transmises, des photocopies couleurs des essais de broderies « celtiques », bandes susceptibles d'orner toutes sortes de vêtements liturgiques comme aussi bien les nappes. Madame de Planhol avait convaincu la Maison mère de Saint-Brieuc d'y créer, sur place, un de ses ateliers liturgiques.

c- et les Sacristains ?

Les visites des églises nous avaient appris que des sacristains, pour lesquels les machines à coudre dites familiales, n'avaient plus de secrets se faisaient un devoir de réparer les ornements. En particulier l'un d'entre eux celui de Ploudalmézeau, transforme dais et autres ornements inemployés, soit pour rendre « décentes » les bannières vieilles, soit pour créer de nouveaux décors., pour un usage autre que les bannières, comme l'habillage de piliers par exemple. Il œuvre volontiers dans toutes les paroisses du doyenné, à l'instar de la paroisse Saint-Pierre Saint-Paul de Lannilis.

Les conversations de pardons, en particulier dans ces longs moments d'attente du départ de la procession, roulent facilement sur l'état des bannières. Tout spécialement lorsque les porteurs sortent les enseignes de leurs étuis de protection et les rassemblent. « Pour maintenir en place, visage et autres éléments susceptibles de se détacher, rien ne vaut la colle ! » renouvelant ainsi le geste du maître-brodeur, mais sur l'endroit du travail, non sur l'envers.

3- Femmes du monde et dames d'œuvres

Stricto sensu, elles ne sont pas toutes des femmes du monde, aristocrates ou grandes bourgeoises, mais elles disposent de loisirs, d'argent, d'autorité et d'entregent. Le savoir-faire va de soi : toutes les femmes de la bonne société manient l'aiguille avec un certain talent, par désœuvrement ou par plaisir. Celles qui manient l'aiguille par nécessité, ménagères ou ouvrières, n'ont guère de temps à consacrer à de longs travaux non rentables.

Ces femmes n'ont pas l'intention de consacrer leur vie à des œuvres de piété, mais elles sont suffisamment pieuses pour broder, à l'occasion, pour une église à laquelle elles sont attachées, pour un ecclésiastique, pour une bonne œuvre. Les princesses, ne fussent-elles que d'empire, ne rechignent pas à entreprendre de tels ouvrages. Pierre Milza s'appuyant sur les mémoires de la reine Hortense et ceux de sa dame d'honneur rapporte que, durant le séjour à Arenenberg, d'août 1831 à 1836, Napoléon, « partage les loisirs et les obligations sociales [...] des hobereaux du cru. Il fréquent[e] les bals et les fêtes champêtres. Il tir[e] à l'arc et port[e] la bannière de Thurgovie (brodée par Hortense et par ses dames) lors de la fête fédérale de Saint-Gall. »¹⁹⁸.

Si certaines de ces brodeuses amateur acquièrent les qualités des professionnels, elles vont aussi se lancer dans des travaux qui requièrent beaucoup de régularité, moins de créativité, mais beaucoup de patience : la tapisserie sur canevas. Matériaux, fils et canevas, voire modèles se trouvent sans grande difficulté. Le commerce, qu'il soit rayons spécialisés des grands magasins parisiens et leur système de vente par correspondance, les merceries - dont les merceries actuelles ne peuvent donner qu'une image pâlie - offre un large éventail de possibilités: nous avons relevé parmi les catalogues de la Maison Biaise le titre d'un opuscule recensant les « Conseils aux dames du monde sur la broderie et la monture des ornements d'église pour les personnes qui désirent travailler elles-mêmes... ». Ce document ne semble répertorié ni à la BNF, ni dans aucune bibliothèque spécialisée¹⁹⁹.

L'apprentissage se fait dans le milieu familial ou encore dans les multiples ouvroirs tenus par les religieuses. Elles n'hésitent pas à entreprendre des œuvres de longue haleine, il reste encore çà et là quelques ensembles de fauteuils d'époque, voire de style, recouverts de tapisserie, apanage des vieilles familles, des châteaux et des musées. Un seul exemple : George Sand pratique la tapisserie. En 1834, elle brode un « petit salon » c'est-à-dire le tissu destiné à recouvrir un ensemble de fauteuils²⁰⁰. On connaît moins les tapis brodés au petit point, et on ignore les bannières.

Le diocèse de Quimper et Léon en recèle quelques-unes, qui n'ont pas encore fait l'objet d'une recension systématique, difficilement exhaustive, car les informateurs potentiels ne font pas toujours la distinction entre tapisserie au petit point et tissu. Ne

198 MILZA Pierre, *Napoléon III*, Paris, Perrin, 2004, 706 p.

199 Ministère de la Culture SDARCHETIS, op cit, p. 12.

200 MORETTE Florence, « Point de croix, Point com? » dans « *Point de croix; Au bonheur des filles* » Catalogue exposition; Point de Croix, au bonheur des filles, Paris, musée national des Arts et Traditions populaires, Novembre 2001-Mars 2002, p. 110.

sont répertoriées que celles que le hasard a fait émerger.

Sur Lannilis, nous n'avons pas de renseignements récents. En 1881, elles sont 5, mais lors de l'inventaire de 1906, qui ne décompte pas les bannières de confrérie, deux bannières paroissiales sont nommées et évaluées, dont l'une en tapisserie.

La bannière de Névez n'a pu être photographiée, mais elle est citée dans La Semaine Religieuse de Quimper et de Léon (SRQL). La bannière de Ploézal en Côtes d'Armor est hors du champ géographique de cette étude.

Dans la paroisse de Saint-Marc à Brest, le rédacteur des « visites canoniques de 1889 précise qu'il y a deux bannières « en tapisserie » alors qu'en 1881, était notée une seule bannière sans précision. et en 2000 une seule. Elle porte l'empreinte du XIXe siècle.

En ce qui concerne Le Folgoat, la notice locale dit que la bannière dédiée à La Vierge et à Salaün Ar Foll a été brodée et offerte par Mademoiselle Le Roux, de Plounéour-Trez en 1894. Mais le texte, qui repose sur des informations fournies par la restauratrice textile Patricia Hood propose une date plus éloignée. La date de 1894 est davantage en cohérence avec ce que l'on peut savoir de la fabrication et de la commercialisation de ces objets comme du développement des fêtes du Folgoat.

La maison Sajou, dont les archives sont malheureusement dispersées, faisait savoir à l'époque, dans la presse diocésaine, qu'elle était susceptible de monter en bannières les ouvrages réalisés hors de ses ateliers.

Professionnelles ou amateurs, les catholiques, entourant l'autel, étaient susceptibles de réaliser des œuvres rivalisant avec les produits manufacturés.

Les exemples donnés ici relèvent du XIXe siècle ou du début du XXe siècle. Mais les lignées de brodeuses non professionnelles ne se limitent pas à cette période. Les ateliers ABCD, dirigés par la baronne de Planhol, le démontrent aisément, comme les bannières réalisées actuellement à l'initiative de paroissiennes.

Conclusion de la 1ère partie

Balayer quatre cents ans de fabrication de bannières, paraissait être une gageure; sans prétendre, loin s'en faut, avoir réussi sur tous les points, nous avons sorti de l'ombre quelques artisanes, permis des rapprochements stylistiques dans les bannières anciennes. Même si le fait était connu des spécialistes, le recensement, la localisation de ces enseignes n'avait, semble-t-il pas été effectué. Or la localisation est nécessaire pour permettre de tisser des liens, de repérer par exemple l'influence de la confrérie de la Sainte Famille des Ursulines de Lesneven, ce modeste couvent léonard, de s'interroger sur les réseaux de sociabilité des anciennes élèves, sur la permanence des dévotions.

Car les longues heures passées à tirer l'aiguille à travers le velours ou la soie peuvent être considérées comme un acte de dévotion, tout aussi bien que la récitation du rosaire.

2^{ème} PARTIE :

COMPTAGES

ET

INVENTAIRES

Chapitre V – Le recensement des bannières

L'étude portant sur « l'objet bannière » il a paru pertinent de repérer ce qu'il en a été dit et montré par les uns et les autres : les tenants de l'art religieux, ceux de l'ecclésiologie, les littéraires, les spécialistes de l'histoire religieuse, les historiens de l'art, les spécialistes de la Bretagne. Mais moins dans une description de l'œuvre unique que dans la perspective d'un recensement systématique, non pas les seules bannières considérées œuvres d'art, mais leur totalité.

On pouvait penser que d'autres avaient étudié voire compilé et que de ces compilations pouvaient sortir des enseignements fructueux. La déception a été grande. Après la fréquentation du Musée des Arts Décoratifs, à Paris, et en particulier du fonds Maciet, on pouvait espérer découvrir d'autres pépites, même si la compilation de Maciet présente les défauts de ses qualités, un éclectisme certes, mais qui confine au fourre-tout. Nous nous sommes donc recentré sur nos propres travaux, réalisés en partenariat avec le carmel de Morlaix.

1- Une recherche de terrain : les bannières du Carmel

Souhaitant célébrer le sixième centenaire de présence des Carmes en Finistère, la communauté de la rue Sainte-Marthe veut retrouver autant que faire se peut, les bannières réalisées au fil des ans et a sollicité notre appui à partir d'un seul contact épistolaire, provoqué par une demande d'information sur leur atelier paramentique, dont une notice découverte dans une église (Garlan) nous avait révélé l'existence.

Comment dire une méthodologie en élaboration? Les religieuses ont fourni des documents de référence très succincts, une liste d'une petite centaine d'églises, plusieurs fois remise à jour, au fur et à mesure de leur découverte de nouvelles traces, qui consistait en l'inscription d'un prix, un destinataire paroisse, prêtre, dame d'œuvres, congrégation... le commanditaire n'étant pas toujours le destinataire. Le carmel de Morlaix a une longue inscription dans la vie locale. Les familles des jeunes filles gardent souvenir d'une tante, d'une arrière-cousine entrée au carmel, dont les rigueurs

de la règle marquent durablement les imaginations. On évoque les souvenirs du grand-père jeune enfant, effrayé par la silhouette fantomatique, couverte d'un long voile noir, saluée derrière la grille de la clôture. Nos investigations reçurent donc bon accueil d'autant qu'elles étaient annoncées au prêtre du lieu par un courrier de la supérieure.

Il faut cependant se faire ouvrir les portes de l'église, actuellement le plus souvent fermées en dehors des offices, et donc requérir l'aide d'un bénévole, prêtre ou le plus souvent laïc, qui a dû au préalable vérifier l'existence des bannières non utilisées couramment pour les pardons. Soigneusement rangées dans le grenier d'une sacristie ou d'un presbytère, reléguées derrière un confessionnal, déménagées à l'occasion de travaux de réfection d'une toiture ou d'un clocher, méticuleusement recouvertes de housses de toile blanche, roulées sans grandes précautions dans une enveloppe plastique, démontées ou au contraire en ordre de marche pour le prochain pardon, orgueilleusement dressées derrière l'autel, dédoublées et fixées au mur comme un tableau - sans oublier la classique armoire à bannières que l'on ne saurait oublier d'ouvrir même si toutes les bannières semblent exposées, car on y range parfois les bannières désaimées - nous avons rencontré les situations les plus diverses. Les photographies effectuées sur place n'ont donc pas la rigueur des poses en atelier, d'autant que nous nous sommes refusés à des mises en scène esthétisantes, préférant le témoignage nu, sans artifices. Au bout de cette quête, plusieurs bannières manquent à l'appel. Certaines sans doute par usure, d'autres écartées au fil des années car ne correspondant pas à la démarche ecclésiale de telle ou telle période, ou plus simplement à l'esthétique du moment, exactement comme on a remisé un certain nombre de statues sulpiciennes réalisées en plâtre et, en d'autres temps, les vieux saints de bois ou de pierre.

Lorsque l'ensemble des 4, 5, 6 ou 7 bannières d'une paroisse est rassemblé, on se trouve devant d'autres difficultés. Laquelle est bien celle si succinctement décrite par les références communiquées ? Lorsque les bannières portent une date brodée, le repérage est évident, encore qu'il convienne d'être prudent. L'année inscrite est celle du fait générateur, mission, commémoration... La fabrication peut la précéder lorsqu'il s'agit de préparer un anniversaire ou la suivre lorsque la bannière résulte d'une décision prise durant la mission (Mission de 1912 à Guiclan pour une bannière payée en 1914). Quelques autres sont faciles à replacer dans une période donnée comme celles de Jeanne d'Arc, la Bienheureuse qui devient Sainte en 1920 ou celles de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus canonisée en 1930, mais l'attribution à une année, voire à une

décennie, est, pour bien d'autres plus délicate.

Expérience décisive, c'est là que se forge le regard²⁰¹.

2- De l'expérience à la thèse, l'apport de l'Inventaire

Cette confrontation imposée avec l'ensemble des bannières d'une paroisse a permis de définir le cadre de la réflexion, et dans un premier temps, de tenter un essai. N'ayant de contraintes que celles que nous nous imposions, une expérimentation nous semblait possible. « Recenser toutes les bannières d'un doyenné » en l'occurrence celui de Lanmeur, c'est-à-dire de 7 paroisses, les décrire, comme une image fixe, presque comme un tableau, mais à partir d'une photographie dédiée. Comme un tableau mais sans a priori artistique : on est dans le document brut. Pas dans l'œuvre d'art.

Les photographies sont en argentique, un tirage papier en couleurs sert de document de travail. Notre travail sur les bannières se fait sur un document secondaire, mais un document secondaire construit par nous, et c'est la différence, un document réalisé en vue d'une étude ciblée. Le reste s'enchaîne dans une suite qui semble aller de soi. Les classer par lieu, les conserver dans des pochettes plastiques transparentes de dix vues, permettant des visions globales, le tout rangé dans des classeurs à anneaux faciles à feuilleter et à manipuler. Chaque photo est référencée: date, lieu, numéro des négatifs, avec le nom du saint et de son revers, le nombre de détails photographiés (gros plan....) et autres spécificités qui, à l'usage, se révèlent utiles.

Cet essai, mené parallèlement à la consultation des bases de données existantes – bases de données menées à bien par les divers services du ministère de la Culture, (Palissy pour les œuvres d'art, GLAD pour l'inventaire en Bretagne) - a dû constater que, malgré l'extrême patience et serviabilité des services compétents de la Région de Bretagne, leurs apports ne correspondaient pas à notre attente : que sont les bannières de Bretagne ?

Selon une expression familière détournée, les bannières de Bretagne ne jouent pas dans la même cour que les œuvres d'art. Seules quelques exceptions mériteraient

201 À Pont-Aven, nous cherchions une bannière réalisée par le carmel de Morlaix. Dans le grenier du presbytère où nous étions guidés par le recteur, plusieurs bannières dont deux pouvant correspondre à la description succincte. Les avis divergeaient, l'une plus modeste correspondait à ce que nous avions déjà découvert de « l'art des bannières » de la rue sainte-Marthe. L'autre plus riche, plaisait au prêtre. Spontanément il a cherché vérification dans les archives du presbytère : celles-ci confirmaient notre choix de la plus modeste. Le recteur en a prévenu le carmel. Un regard cela se forge et on peut apprendre à reconnaître le style d'un atelier de broderie, même à travers les bannières., regard éclairé par la présence de deux saints « carmélitains » Thérèse de Lisieux et l'Enfant-Jésus de Prague.

cette appellation, et ce n'est pas notre propos. Et de surcroît la plupart de celles susceptibles de relever de cette catégorie ont déjà été distinguées.

Restent les principes qui guident l'Inventaire, qui n'a pas pour objectif la protection matérielle des objets mais « *d'enregistrer intelligemment le souvenir d'ouvrages d'importance secondaire* »²⁰². Et rapidement la mise en mémoire informatique du signalement de ces œuvres, avec la nécessité d'élaborer des critères de mise en mémoire, et donc de sélection. Que souhaite-t-on garder en mémoire ?

« Après 40 ans ou presque de fonctionnement, sur 36000 communes environ, un peu plus de 8000 sont inventoriées et 2000 sont en cours d'inventaire, le tout concernant 40 pour cent de la population et 30 pour cent du territoire »(Bady 2002)

« La rareté est une valeur dans la terminologie officielle : elle est à la fois une conséquence de l'ancienneté, puisque les risques de destruction augmentent avec le temps, et un élément de la logique patrimoniale, qui privilégie « le monumental » -l'exceptionnel – sur la banalité ».

Ce que nous ne savions pas, et que nous avons découvert au cours de ce travail, c'est que nous nous trouverions en face d'œuvres de série, que les « Principes et méthodes de l'Inventaire » définissent comme *l'exécution en plusieurs exemplaires d'un même projet... Dans le domaine du mobilier, l'œuvre de série apparaît au premier abord comme le résultat d'une production « industrielle ».*

« Dans le contexte esthète [...] c'est le régime de la singularité qui prime, impliquant le privilège accordé à l'unique, à l'exceptionnel ; dans le contexte scientifique propre au service de L'Inventaire, le régime de communauté permet d'accorder crédit au multiple, au très répandu, au standard, à la série en choisissant un élément non pour sa spécificité, mais, au contraire, pour sa similitude [...] donc en tant qu'élément représentatif, éventuellement soumis à statistiques. »

Cette interrogation, majeure, des chercheurs de l'Inventaire, les a conduits à créer des outils, très diversifiés, dont des répertoires de catalogues de fabricants, la plupart en ligne et imprimables à distance, complétant les centres de documentation.

3- Un constat : pas de corpus adapté, il fallait le créer

La réflexion sur les bannières ne pouvait s'appuyer que sur un corpus le plus

202 CHASTEL André , « Le problème de l'Inventaire général » in *Bulletin de la Société d'histoire de l'art français*, 1964, cité par Heinich , p 90.

vaste possible. Et donc aller voir les bannières là où elles se trouvent, dans les processions, les pardons, les églises et peut-être surtout les sacristies, et aussi leurs greniers. Car on ne peut faire confiance au regard d'autrui, ne participant pas à la « construction collective du regard » à l'instar des chercheurs de « l'Inventaire général du patrimoine », il n'y a donc pas sélection pas, mais accumulation des documents, ou plus exactement leur copie photographique, puisque leur rassemblement en un lieu unique est impossible.

Toutes les bannières, « mêmes celles qui sont en pilloux » expression mille fois reprise pour expliquer l'acharnement à vouloir explorer les recoins, y compris les plus improbables : par exemple une bannière glissée entre le mur et l'arrière d'un confessionnal ! Et une découverte d'intérêt une photo sur tissu de Thérèse de Lisieux, au demeurant le seul exemplaire de ce type rencontré au cours de nos recherches ! Voir les bannières dans leur lieu de vie, ou dans leur lieu de réclusion, dans leur église, dans le rapport qu'elles entretiennent avec le lieu pour lequel elles ont été choisies, après viendra le pourquoi. Après, d'autres éléments, complémentaires peut-être, permettront de dire le pourquoi.

Cette recherche à quelque chose à voir avec le travail du regard tel que décrit par Nathalie Heinich²⁰³ à propos des chercheurs employés par le ministère de la Culture pour le service de l'Inventaire: ces chercheurs à la double vocation, de terrain et de centre de documentation, qui se sont construits des grilles communes - implicites ou explicites- d'analyse.

« L'Inventaire, donc, est ce qui produit du *regard* sur les choses, avant même de produire, comme tout travail de recherche, du *savoir* sur ce qui est à *voir*. »

« cette dimension particulière de l'expérience : le *voir*, la *vision*, l'*oeil*, le *regard* [...] Ce qui différencie radicalement le chercheur [...] c'est qu'[il] est à l'évidence, un expert du regard » à la différence du profane qui ne voit rien.

Le collecteur, le recenseur, produit du regard, à son propre usage, non pour un usage collectif immédiat, mais pour ensuite produire du savoir, un savoir éventuellement transmissible. Pour analyser, différencier, dater et comprendre il est nécessaire de tout voir. De tout répertorier, de tout noter, d'où notre démarche, lente et un brin fastidieuse, celle de visiter toutes les églises et autres lieux susceptibles de renfermer les bannières²⁰⁴. Nous avons, au bout du compte, visité au moins les deux

203 HEINICH Nathalie, *La fabrique du patrimoine*, Paris, Ed de la maison des sciences de l'homme, 2009, 288 p. Ethnologie de la France.

204 Une bannière techniquement intéressante a été découverte au château de Lesquiffiou, (en Pleyber-

tiers des églises finistériennes. Nos recherches en archives diocésaines ou départementales nous démontreront à l'envi que c'était la seule méthode pour connaître un maximum, à défaut de la totalité, du patrimoine religieux bannières d'un territoire donné.

Cela a d'ailleurs été notre première approche, à finalité personnelle et non universitaire, l'étude de toutes les bannières d'un doyenné. Cette, en quelque sorte, pré-étude, a permis à la fois de mesurer la pertinence de la démarche en même temps que ses limites. C'est elle qui a permis d'apprécier l'ampleur des années sur lesquelles s'étale la production de bannières. C'est elle qui a permis de mesurer l'évolution du « patrimoine bannières » dans les paroisses: sa construction, dans le temps. Plus tard, pensions-nous, viendra le moment des confrontations avec les archives écrites, s'il en existe. Plus tard viendra le temps de confrontation avec d'autres objets, similaires ou au contraire différents.

Notre recherche débute un peu tard, alors que les paroisses ne vivent plus comme au temps où les bannières s'accumulaient. Mais ce qui fait surtout la différence c'est la disparition progressive de ces dépositaires de la mémoire vive qu'étaient les recteurs : de par l'âge, de par le mode d'organisation de l'Église de France, et singulièrement de celle du Finistère. Nous n'avons pas eu le temps de faire comprendre à nos informateurs l'intérêt que présente la connaissance de l'ensemble du parc bannières.

L'exemple du recteur de Guimaëc est symptomatique. On a évoqué les deux bannières rouges de cette paroisse du Petit Trégor : trop hautes pour être portées habituellement par des femmes, et noté l'absence de bannière blanche. Érudite, ouvert, peu avare d'anecdotes (dont celle des facétieux introduisant des pierres qui alourdissent les bannières et ridiculisent les porteurs), prompt à suggérer les déplacements d'objets, chaises, tabourets, échelle pour faciliter la prise de vue mais curieusement silencieux à propos des bannières portées par les femmes et par les enfants ; éludant la question. Et pourtant ...

Lors d'un pardon de chapelle dans la circonscription de cette paroisse, une jeune mère de famille interroge : « Avez-vous photographié la bannière rose ? Je la portais tous les ans ! Les religieuses me la réservaient ». Paroissienne des vacances, rattachée à une des familles qui entourent l'autel, et l'entourent d'autant mieux que c'est un épisode annuel, enfant elle jouissait de ce privilège honorifique. Le recteur décédé, il n'était

Christ), grâce aux informations fournies par Soeur Maryvonne du Carmel de Morlaix.

plus possible d'accéder aux recoins des greniers. L'enseigne n'était peut-être pas rose, et il devait y figurer un Jésus Enfant, en longue robe et bras ouverts, image typique de la Sainte Enfance, ce mouvement qui tentait de sensibiliser les jeunes enfants aux Missions étrangères, à la Propagation de la foi.

Il devait y avoir aussi une bannière blanche, pour les jeunes filles. Sans que cette bannière soit nécessairement l'insigne des Enfants de Marie ou d'une confrérie du Rosaire. Le si aimable recteur se souciait sans doute de donner de sa paroisse et de son église une image valorisante: des bannières qu'il savait rares, et tenait éloignées des regards celles qui étaient défraîchies, une sélection qui ne dit pas son nom.

Mais le travail n'ayant pas été effectué lorsque les sources humaines, lorsque les informateurs, étaient disponibles, l'occasion a été perdue. Les traces écrites, celles des visites canoniques ne sont pas suffisamment précises.

Le système de rangement adopté permet des déplacements d'images, des regroupements toutes choses indispensables pour faire des études comparatives, en particulier du « contexte ». Il permet l'extension du répertoire - du moins tant que les distributeurs de produits accessoires à la photographie argentique n'auront pas mis la clé sous la porte, au profit du numérique.

Un regroupement par doyenné, une approche territoriale et pastorale, permet de rapprocher les points communs, de créer des séries. Ainsi dans le doyenné de Saint-Renan²⁰⁵, chaque paroisse s'est dotée d'une bannière dédiée au Sacré-Cœur. Cette dévotion, très ancienne, a connu aux XIXe et XXe siècles, plusieurs moments clés : en 1870 et les années qui suivent, période de l'appel à la construction de la basilique de Montmartre, vécue comme acte de contrition de la France à ce qui avait été désigné comme péché collectif (la Commune), puis au moment de la béatification de Marguerite-Marie Alacoque, en 1894, et en fin de siècle, la consécration des paroisses au Sacré-Cœur. Nouvelle période cordicole, dans les années 1920, au moment des grandes peurs suscitées par le cartel des gauches. Toutes les bannières montrent le Christ debout, montrant son cœur sanglant, mais les déclinaisons donnent à la bannière plus ou moins de force.

205 HERMELIN GUILLOU Christiane, *Les Bannières de l'ensemble paroissial de Saint-Renan, Inventaire descriptif*, 2004, 8p. « Recherche sur les bannières en Bretagne ».

4- Lire une bannière

Les bannières bénéficient d'une particularité, rarement mise en évidence : l'image a un cadre, (par analogie lointaine avec l'analyse littéraire nous emploierons le terme contexte) l'image a un contexte, le plus souvent brodé, parfois peint. Et ce contexte a lui-même un sens. Par contexte il faut comprendre le «décor » qui entoure le saint, du plus simple au plus raffiné , mais aussi les découpes du lambrequin, le système d'accrochage. Il apporte une information complémentaire qui peut nuancer voire modifier le sens général de l'œuvre, comme nous avons tenté de le démontrer dans notre étude sur les bannières dédiées à Pol Aurélien, le fondateur de l'évêché de Léon²⁰⁶. D'autre part la bannière est double : elle a un revers et un avers, qui parfois se complètent, parfois s'ignorent. Cela fait partie du contexte, à « lire » en même temps que l'image principale, celle qui donne le sens premier.

a- L'image et la mandorle

Les bannières font partie de la grande cohorte des travaux d'art et d'artisanat français, leur mode de fabrication, de lecture est toute classique. Le cœur de l'image, le point focal est placé au centre du tableau donc ici au centre du panneau textile²⁰⁷. Le sujet peut être placé seul, mais, pour faciliter la compréhension, l'image est encadrée par une mandorle, ce décor en forme d'amande, qui signifie bien que là est l'essentiel de l'image. Parfois cette mandorle arrondit ses sommets et se transforme presque en ovale. Plus rarement, le personnage s'inscrit dans un rectangle allongé, qui se substitue alors à l'ovale initial.

Cet ovale peut être matérialisé par un galon, une dentelle dorée. Il laisse rapidement place, lorsque paroisse et donateurs sont généreux, à des broderies plus ou moins importantes. Broderies d'or ou broderies de soie, selon les époques : le XIXe et le tout début du XXe n'utilise que l'or, vrai ou faux. Plus tard viendra l'utilisation de la soie, ou simili-soie, lorsque les filateurs mettront à disposition des fils susceptibles d'être utilisés sur les machines dites Cornély, voire les machines d'usage familial de

206 HERMELIN GUILLOU Christiane, « Pol de Léon en ses bannières » analyse de 18 bannières. Communication orale (non publiée) au séminaire *Histoires des Breagnes : Les conservateurs de la mémoire*, Brest, 20 janvier 2012, Brest CRBC, Université de Bretagne Occidentale-UEB, (dir) BOUGET Hélène, CHAUOU Amaury, JEANNEAU Cédric avec la collab de CASSARD Jean-Christophe, COUMERT Magali, GERMAN Gary, TETREL Hélène, *Histoires des Breagnes : 4 conservateurs de la mémoire*, Brest, 2013 , 301p

207 Voir notre analyse de la bannière dédiée à l'Ange Gardien, conservée au Musée des Augustines à Saint-Martin près Morlaix, in « *Les bannières du musée des Augustines à Saint-Martin* ».

type Singer.

Les broderies d'or peuvent être en plein (bannière de saint Léonard dans l'église éponyme à Tréflaouéan, bribes de broderies en réemploi, dans la bannière de saint Louis en l'église de Plouézoc'h). Le plus souvent elles sont « rapportées » et brodées en relief. On parle alors d'or guipé. Les fabricants spécialisés vendent des motifs tout préparés à l'intention des moins habiles, ou des plus pressés (on en trouve encore dans les échoppes dédiées des « puces de Saint-Ouen » en région parisienne). Les décors en métal embouti n'apparaissent en Finistère que vers le milieu du XIXe (1840, bannière du Sacré-Cœur de Saint-Thégonnec), et elles sont présentes sur les bannières en damas de Plougouven. En 2000, les carmélites avaient dans leurs fonds de tiroir des grappes de raisin en métal embouti. Passées de mode, faute de demandes, elles attendaient en s'empoussiérant une utilisation éventuelle. Comme dans toutes ces productions artisanales, si on peut repérer les premières dates d'utilisation; il est difficile d'en fixer les dates de fin.

La texture des fils est aussi une indication de date : fleurs plates réalisées en lame d'or des bannières de Saint-Rivoal (bannière ancienne, mais non datée) fil rond de la plupart des broderies guipées, puis abandon du fil d'or qui coupe le tissu.

Rapidement des substituts aux broderies d'or furent adoptés, découpures ou taillures chères au carmel de Morlaix, dans ses premières années de production. ou galons de toutes sortes et de toutes largeurs. Dès le XIXe le jésuite Arthur Martin²⁰⁸ recommanda l'emploi de tissus appliqués faisant contraste ou harmonie et les applications de tissu de couleur remplaçant les broderies firent florès à l'époque des « années folles ». Des Jeanne d'Arc, des Thérèse de Lisieux s'accompagnent alors de grands vases d'où sortent arums ou roses. A Fouesnant, des gerbes de blé en tissu appliqué doré, accompagnent la Vierge locale « en souvenir de la guerre 1914- 1918 » et des épis mûrs qui ont été moissonnés, (l'allusion non explicitée est transparente). On ne fait là qu'appliquer des techniques mises en place dans les arts décoratifs, en particulier par la mode féminine.

Les broderies actuelles des décors sont le plus souvent en plein, ou bien mêlent tissu et broderies, pour des jeux de matière et d'accrochage de la lumière: les brodeurs de la Maison Le Minor (bannière de Guerlesquin) maîtrisent parfaitement ce savoir-faire. Les « paroissiennes » se livrent plus facilement à la broderie en plein, (bannière

208 Pour une synthèse rapide voir l'article de BERTHOD Bernard « Un domaine méconnu, le vêtement liturgique au XIXe siècle » in *L'objet d'art ;.Dossiers de l'art Hors-série 92*.

Vierge de miséricorde de Pluguffan) mais on n'en connaît plus guère de réalisée à points comptés sur canevas comme l'œuvre de mademoiselle Roux de Plounéour-Trez réalisant la bannière du Folgoat à la fin du XIXe. Les brodeurs préfèrent se répartir le travail comme pour celle de Loc-Mazé en Plougonvelin. Il n'est pas nécessaire d'être spécialiste pour reconnaître l'appartenance au XIXe des broderies à points comptés, et dater Loc-Mazé de la charnière XXe-XXIe siècle.

Depuis la deuxième moitié du XXe siècle le diocèse de Saint-Brieuc, valorise les tissus sobres, feutre, toile de lin, dans la grande bannière du diocèse, comme dans celles plus modestes vues au pardon de Notre-Dame de Guingamp, encore un signe d'une Église qui, dans les années 1960, se voulait pauvre, mais ces bannières sans apparat ne sont pas sans charme, ni signifiant, dès lors que l'on avait pour concepteurs des artistes, parfois anonymes, mais de talent²⁰⁹.

b- Le panneau textile, balancier et lambrequin

Le panneau textile se termine par un gousset sommital dans lequel se glisse la vergue, ou balancier, qui le rigidifie. La vergue se fixe au mât, la gaule ou encore le pied. Lorsque la production de bannières s'industrialisera, les fabricants jugeront plus opérationnel de livrer les enseignes avec leurs mâts. La base du textile est découpée en festons : réguliers pour les « vieilles » bannières Au XIXe siècle, on a recours à des festons diversement découpés et ces découpes suivent « l'air du temps », une mode qui s'inspire de l'évolution des arts décoratifs qui règnent, en particulier, sur l'ameublement.

On reconnaît sans peine les découpes « modern-style » de la fin du XIXe siècle, pour les différencier de celles plus géométriques des années vingt. À propos des bannières de l'Ancien Régime la présence des clochettes a été soulignée. Au XIXe elles se font rares et disparaissent totalement des bannières de type industriel. Une des dernières à en comporter est celle de Laz. Mais les deux faces ne semblent pas relever de la même période: un tissu à dessin placé, rappelant le style néo-gothique qui apparaît chez les soyeux lyonnais dans les années 1829-1830²¹⁰, encadre saint Louis en armure, manteau et attributs royaux au revers de l'évêque Germain, qui est lui fixé sur un damas avec un double encadrement de dentelle et de soierie fleurie, un tissu de la société civile qui pourrait être un remploi. d'une bannière plus ancienne. On peut suggérer une

209 De source orale, la bannière du diocèse de Saint-Brieuc serait l'oeuvre de Hubert SAINTE-MARIE, vitrailliste (vitraux en Finistère, par exemple à Sein ...).

210BLAZY Guy, (dir), *Les ornements liturgiques au XIXe siècle*, Lyon, Musée du Tissu, 71p. p32.

hypothèse qui ferait des bannières répandues dans l'Europe, l'ordinaire des bannières bretonnes: les bannières de velours brodées n'étant que l'exception.

Des lambrequins flottants sommitaux, dont les plus célèbres sont ceux de Plouguerneau et de Rumengol, il semble que l'on puisse affirmer que c'est une invention du XIXe siècle, à l'instar de ceux installés sur les doubles rideaux dans les intérieurs cossus. Comme pour en rajouter sur cette notion de luxe, à cette époque, quelques paroisses s'offrent le prestige d'un balancier enrichi d'un fronton en bronze doré en particulier lorsque l'on fête le couronnement de la vierge à Lanmeur, ou à Lesneven pour le saint Michel.

Les spécialistes des arts religieux s'accordent à reconnaître une fonction d'enseignement aux décors des églises et chapelles en direction des paroissiens ne maîtrisant pas la lecture²¹¹²¹². On remarque d'ailleurs que les bannières de l'Ancien Régime sont muettes. Les rares noms (Goulven, Minihiy Tréguier) semblent rapportés ultérieurement. Par contre les bannières des XIXe et XXe sont nombreuses à porter nom et divers chiffres.

C'est le saint qui importe. Le nom de la paroisse n'est pas toujours indiqué : seule la grande bannière a une identité liée à un lieu. Lorsque les confréries se feront nombreuses et partiront aux réunions annuelles et autres congrès, on rajoutera parfois le nom de la confrérie et celui de la paroisse. Les quatre bannières de Bodilis, et le drapeau de la Croisade Eucharistique affirment leur appartenance locale. Mais les bannières affichées en l'église de Locmélard, de Pleyben, ou encore de Trégourez et Plouguerneau, pour n'en citer que quatre ne disent pas leur appartenance.

- Les effigies

La reproduction en série est une tradition dans la broderie. Les effigies des saints n'y échappent: Joseph ou Marie, Anne et la Vierge, autant d'images stéréotypées qui envahissent les bannières. On vend des « sujets » de différentes tailles, mais du

211 MUSSAT André, *Arts et cultures de la Bretagne. Un millénaire*. Rennes, ed Ouest-France, 1979, 1ed Berger-Levrault, 381p.

212 PRIGENT Christiane, *Pouvoir ducal, religion et production artistique en Basse-Bretagne. 1350-1575*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1992, 797p.

Dans sa description d'une procession type, prenant comme exemple Locronan, après la croix processionnelle: « Suivait la grande bannière à l'effigie du patron. Sans doute aisément destructible, aucune ne nous est parvenue. Malgré tout, René Couffon en signale plusieurs, ornées de la figure de la Vierge, à Trédrez, Tréduder, et Squiffiec, toutes du XVe siècle, et du siècle suivant, celle de la confrérie du Rosaire à Plouëc. » p 492. Est absente la référence au BDHA de 1901, bilan des bannières anciennes du Finistère, ce qui ne manque pas de surprendre.

même modèle²¹³. Il semble que les personnages en semi-relief aient eux aussi fait l'objet d'une telle anticipation. Seuls quelques ateliers spécialisés font preuve d'inventivité, dans des travaux à diffusion locale²¹⁴.

Les chiffres sont des dates qui correspondent à l'acquisition ou la fabrication de la bannière. La plus ancienne date connue est à Ploumoguier en 1783 « Lépine fecit »: Rare datation signature d'un tissu qui est alors traité à l'égal des précieux objets d'orfèvrerie. De surcroît le brodeur en fait un motif décoratif. Au XIXe on connaît la bannière de Pays Chelgen. Il faudra attendre le XXe siècle pour que l'entreprise Le Minor appose systématiquement le nom du peintre-dessinateur, date de fabrication, en prenant le parti d'en faire un élément bien visible du décor. Le nom des brodeurs font eux l'objet d'une étiquette fixée à l'intérieur de la doublure, comme les fabricants et revendeurs: Paul à Quimper et Lorient, Evellin à Rennes, Ely-Labastire à Brest... mais simplement collée pour les brodeuses des bannières de l'an 2000 comme celle d'Edern (Mme Monique Bréguet à Saumur) et pour celle de Raphaël à Sainte-Anne d'Auray (Mme Jacquelin à Versailles).

Les Bannières datées : remerciement pour protection contre les épidémies et guerres

Un siècle après la bannière datée de Ploumoguier, dont on ignore le commanditaire, les bannières sont des remerciements, ou l'accomplissement d'un voeu adressé à un saint. Le plus traditionnellement honoré est saint Roch, invoqué lors de toutes les grandes épidémies dont on sait le rôle ravageur de décimateur de la population A Morlaix « don de la paroisse Notre-Dame du Mur » en 1867, à Saint-Pierre Quilbignon une sobre date « 1893 » au revers d'un Sacré-Cœur.

Les remerciements à l'occasion de faits de guerre; on se tourne alors vers la vierge tutélaire des chapelles proches ou plus lointaines. Kerdévot, en Ergué-Gabéric, une chapelle attestée comme lieu de dévotion et faisant l'objet de donations dès 1439 ²¹⁵, dont le pardon champêtre rassemble encore aujourd'hui, les foules pieuses des anciens doyennés du Porzay, de Conc et du territoire de Quimper²¹⁶, en est un exemple frappant.

213 Le fonds d'atelier des carmélites comprenait encore en 2002 des effigies de ce type.

214 Lors de sa rénovation la presse locale s'est interrogée sur l'origine et le modèle de la bannière de Lanriec près Concarneau : C'est l'œuvre des carmélites de Morlaix, création réalisée à partir d'une statue, alors dans leur cloître, qui a inspiré aussi, semble-t-il, la vierge expectante de Kersaint-Plabennec. Quant à la statue elle semble inspirée de la fresque du couvent de la Trinité-des-Monts à Rome; sous le nom de Mater Admirabilis, elle a donné lieu à des images pieuses selon BERTHOD ET HARDOUIN -FUGIER, *Dictionnaire iconographique des saints*, op cit p 426

215 COUFFON René, LE BARS Alfred, *Nouveau répertoire des églises et chapelles*, 1988, p 94.

216 JOUË Philippe, DELORME Killian, *Atlas historique des pays et Terroirs de Bretagne*, Morlaix, Skol Vreizh, nd, 159p, p50 « les diocèses et leurs divisions au XVe siècle ».

Le plus significatif est sans doute la présence des initiales: un CS accompagne « Tonkin 1848 ». Une autre porte des initiales doubles mais proches GC et JC pour une même bannière et une double date 1914-1918, une bannière restaurée en 2002 par une paroissienne.

Une autre bannière peut-être un peu plus tardive, surmonte un Sacré-Cœur d'un sobre 1914-1918. elle tire son originalité du retroussis de la nuée où sont agenouillés les anges adorateurs, retroussis qui dégage une carte brodée de la méditerranée : La France, nommée, l'Espagne, l'Afrique du Nord, l'Italie, une partie de la côte des Balkans, on n'a eu garde d'omettre les 4 îles principales. Mais le fait générateur du don lui-même n'est pas révélé.

Pour une autre guerre, au centre d'un phylactère un « reconnaissance », relie les deux éléments d'une date : 14 mai et 1940, et surplombe une pentecôte en peinceauté rebrodé; l'avvers une Vierge assise, à l'Enfant où l'on reconnaît sans difficulté Notre-Dame de Kerdévot. Un « AP, prisonnier 1945 » a pour face principale « Itron Varia Fatima », une des chapelles de Ergué-Gabéric, et côtoie une bannière à la Vierge inspirée de la médaille miraculeuse dans ses rameaux de branche de rosiers dont l'intitulé dit sobrement « Reconnaissance à ND de KERDEVOT ».

Cette personnalisation des dévotions est dans la tradition populaire des ex-votos²¹⁷, marins ou non : la Bretagne n'y échappe pas et on a fait un sort aux tableaux de Sainte- Anne d'Auray, comme aux bateaux suspendus aux voûtes des églises. Kerdévot semble être le seul pardon où se rassemblent à plusieurs de telles bannières. Sainte-Anne La Palud rassemble aussi des bannières datées, également commémoratives, mais elles sont, à « usage » collectif et non individuel. Les pêcheurs de Douarnenez intercèdent la Vierge lorsque la tempête gronde, comme en 1873 – la date est brodée sur la voile- ; des jeunes femmes portent une bannière blanche, brodée d'or en souvenir d'un 27 août 1923, significatif pour les pardonners locaux.

Mais ces remerciements individuels ou collectifs ne semblent pas être dans la tradition des dévotions léonardes ou trégoroises, du moins dans ce qu'il est convenu d'appeler le « Petit Trégor », car aux pardons de Notre-Dame de La Clarté en Perros-Guirrec, comme à celui de Guingamp on croise de nombreuses bannières datées 1944: les villages côtiers ont beaucoup souffert des raids aériens de la guerre et des combats de la Libération. Les paroissiens remercient pour la protection accordée et l'affirment

217 Landévennec, Musée de l'ancienne Abbaye de Landévennec, *Ex-voto Marins, Art Sacré...Art Populaire*. Exposition- 1996, Juin-Septembre., 44p.

dans une bannière. Faut-il ajouter que les léonards se contentent de prier ? L'exemple de Lanhouarneau plaide pour cette analyse. Le bourg rural, moins exposé aux bombardements que d'autres, a fait le vœu de célébrer tous les ans la Saint-Hervé au jour de sa fête, et non le dimanche, si tous ses prisonniers regagnaient leurs foyers sains et saufs. Ce qui fut le cas, et le pardon perdue dans la discrétion paroissiale. La bannière réalisée chez le Minor, mais dessinée par une jeune femme originaire de la paroisse, est bénie le 17 juin 2002, pour remplacer la précédente usée et déchirée. Aucune allusion au fait fondateur du pardon : fondateur car c'est un des rares pardons (le seul?) se célébrant en semaine. Une exception se trouve au Guilvinec «Reconnaissance à sainte Anne notre patronne 1939- 1945 ». Mais l'enseigne honore aussi le jubilé du recteur ce qui permet de mutualiser les frais.

Les Missions et autres rendez-vous collectifs

Les autres dates sont celles des missions en souvenir et remerciements desquelles ont été réalisées les bannières. Seulement 13 notations ont été relevées dans notre corpus : elles sont moins nombreuses que l'on pouvait supposer, sachant que dans nombre de paroisses les missions se faisaient tous les dix ans. Les missions dont les dates sont inscrites sur les bannières se sont déroulées au XXe siècle. Aucun élément ne nous permet d'affirmer que les « grandes bannières » d'Ancien régime ont été réalisées à la suite d'une des grandes missions du père Maunoir, ou de Vincent-Ferrier alors que Plouescat en 1927 a sollicité les brodeuses du carmel pour en célébrer le trois-centième anniversaire²¹⁸.

On célèbre l'année mariale de 1954 (Guipronvel), les jubilés de la catholicité (Argol 1901 et 1906), mais on célèbre aussi le jubilé du recteur (Cléder1942, Le Guilvinec 1945). Les missions et autres événements paroissiaux semblent plus nombreux en Léon, mais il peut s'agir d'un artefact lié au corpus lui-même.

- Les effigies lorsque recto et verso se répondent pour une datation

Des bannières de Carhaix en sont une bonne illustration. Entre la sacristie et son grenier, alors un peu humide, huit bannières sont stockées²¹⁹. Un Joseph à l'enfant au

218Sollicitée à plusieurs reprises la communauté paroissiale de Plouescat n'a pu fournir de preuve indubitable, mais le recoupement des informations venues du carmel joint à la proximité graphique de l'œuvre avec celle de Lesneven, sur un sujet proche, permet d'attribuer cette bannière aux moniales molaisiennes.

219La bannière paroissiale Trémour/ Sacré-Cœur est soigneusement rangée au presbytère.

revers d'une Vierge aux mains jointes, chapelet au poignet, la vierge de Lourdes avant que son image soit totalement figée par la diffusion des statuettes et des images pieuses et deviennent tributaires de la statue réalisée par Joseph Fabisch installée dans la grotte dès 1864. C'est donc une bannière qui la précède de peu : 1858- 1864 la marge est de six ans.

Marie Conçue sans péché, est représentée dans une triple mandorle identique à celle de la Mère de Dieu du revers, deux toiles peintes, anciennes dont on peut avancer, sous bénéfice d'inventaire, que ce sont deux images de confrérie venues de l'ancien couvent des ursulines de la ville, donc des peintures pour bannière datant d'avant la Révolution et remontées au XIXe siècle. Ce n'est pas un fait exceptionnel, pareille bannière a déjà été rencontrée à Morlaix, proches aussi d'un couvent d'ursulines.

Deux bannières résultent du dédoublement de la bannière Jeanne d'Arc/ Cœur de Jésus, qui se sont vues compléter par des panneaux peints sur soie : un ange gardien pour Jeanne, Jésus enfant roi du monde pour le « Cœur de Jésus sauvez la France ». D'une bannière très « défensive », on a fait deux œuvres à connotation « éducative » convenant pour les écoles paroissiales. Cela vaut tout autant pour la Jeanne d'origine, écoutant les voix, entourée de fleurs et d'étoiles, que du « Sauvez la France » prenant les enfants comme auxiliaires dans l'extension du rôle de « Jesus Roue ar bed » ou « Mestr ar bed » des paroisses bretonnantes.

Autre élément de décor à prendre en compte: les armoiries du pape, et celles des évêques qui apparaissent symétriquement, lorsque la papauté semble en danger.

Les armoiries de l'évêque de Quimper et Léon apparaissent avec Mgr Sergent l'évêque de la madone (1855-1871), une Vierge aux rayons, symbole de l'Immaculée. Nouvel de la Flèche (1855-1871) reprend les armes familiales : deux hermines dressées. Rarement utilisées on peut les voir sur une bannière conservée à Rumengol. Jacques-Théodore Lamarche (1887-1892) est facilement reconnaissable à la croix militaire que lui valurent ses services sur les champs de bataille.

Le voilier rappelle les origines vendéennes de Mgr Valteau (1893-1898), Mgr Dubillard (1900-1908) signe de « trois épis de blé », Adolphe Duparc (1908-1946) choisit de signifier l'unité de son diocèse en jumelant le lion du Léon et le bélier de Cornouaille. André-Pierre Fauvel (1947-1968) fait dans la simplicité en prenant la croix de Saint-André, mais rencontrée une seule fois sur une bannière de Tréglonou pour la mission de 1952 : mais c'est déjà la fin des bannières ostentatoires.

À partir de la Restauration, on voit apparaître des symboles forts, les épis de blé et les grappes de raisin, les roses et les lys mariaux. Ces motifs devenus banaux, sont alors nouveaux. Ils se substituent à l'usage des tissus « civils » plus colorés, plus riches que les tissus unis devenus la règle. Ils apportent lumière et splendeur aux enseignes. Ils rappellent surtout la liturgie de l'Eucharistie, le grain de blé devenu pain d'autel, le grain de raisin devenu vin, puis Corps et Sang du Christ. Pour bien affirmer le rôle symbolique de ce décor, au mépris de tout réalisme, la même tige porte grappe, épis et roses voire bouton de lys pour former des sautoirs isolant le personnage.

Les roses et les lys mariaux, qui en chute ou en bouquets meublent les panneaux de tissu enrichissent la bannières; les ancolies et autres sont appréciées pour leur graphisme contrastant avec l'opulence des roses, et dans les années 1930 et 1940 les arums sont présents dans les gerbes des mariées comme sur les bannières de Carantec, de Plonévez-Lochrist, on peut allonger la liste...

Dans le cas des bannières du canton de Saint-Renan, les palmiers qui entourent le Christ lui confèrent une allure royale donc triomphale. Et c'est ce qui importe aux diverses paroisses du doyenné de Saint-Renan. La bannière de l'église où officie le curé-doyen affirme la richesse de la paroisse et d'autres les moyens limités de la population (Guipronvel) qui ne peut avoir recours ni au guipé, ni au lamé, et doit se contenter d'une simple rangée de paillettes. Un financement modeste proscrit le recours à l'or, les palmiers sont donc de lamé argent (la bannière date de la fin du XIXe comme en attestent les armoiries de Mgr Dubillard et de Léon XIII).

Celle de Saint-Renan date du début du XXe siècle, l'or ruisselle des palmiers. qui comportent chacun 13 bouquets de feuilles aiguës. Une serre luxuriante²²⁰! Le revers est triomphant et royal: sur fond de draperie de velours doublé d'hermines, dont le centre est le cœur sanglant, et le sommet une couronne ornée de perles, surmontée d'une croix. Deux autre attributs royaux, le sceptre et la main de justice, complètent le décor.

TABLEAU 17 : Recensement des bannières de notre collection comportant des dates

220 Cette mode des palmiers semble avoir été introduite dans le premier tiers du XIXe, lorsque la paroisse parisienne de Saint-Sulpice commanda des décorations au bronzier Louis-Isidore Chasselat, selon Bruno HORAIST, « Les embellissements de Saint-Sulpice au XIXe », in *De pierre et de cœur. L'église Saint-Sulpice. 350 ans d'histoire*, Paris, Cerf, 1996.

Paroisse	Bannière	Dates
Argol	Pierre et Paul/Clément Geneviève / Intron Varia	1901 /jubilé 1904jubilé
Arzano	Tse EJ log carmel 1943	Arzano 1943
Bodilis	ND de Bodilis/ Tse EJ 1931 JA/ SteAnne mission Bodilis 1923 -	1931 « Mission 1923 »
Bourg-Blanc	Yves/Louis de Gonzague 1952	1952
Brest St Pierre	Roch / CS 1893	1893
Châteaulin	SC et Poilu/Vierge allaitant <i>reconnaissance1914- 1918</i>	1914-1918
Chateaufneuf du Faou	Và l'enf au livre 1894.1994	1894-1984
Cléder	Anne et V/mission 1931 – Tse EJ/JA 1931 Ké/Yvon mission 1942	Mission1931 mission1942
Clohars-Carnoët	Blandine/sainte Famille Communion 7 mai 1902 - Maudet/Maurice 1191-1991	1902 1191-1991,
Coat-Méal	ND de Coat Méal/ NDL 1958	1958
Combrit ste marine	Marine/Tugdual Yves Corentin(Toulhouat-le Minor 1987)	1987
Le Conquet	Michel/JA mission 1910	Mission 1910
Crozon	ND de Lourdes 1858-1908 / Graveran Katholik ha breizad Bepred 1827 - TO SF Crozon 1927 / Elisabeth	1858 -1908 1827 1927
Douarnenez (Église du SC)	SC/ cœur restaurée en 1918 – Ste An la Palue1922/ JA – Jésus apaisant la tempête1924/ Etoile de la mer - Tse EJ/ monogram 1936 -	1918 1922 1924 1936
Edern	SC pour la Patrie 14-18/ reconnaissance ND Lannien - Edern/ croix b 2002	1914-1918 2002
Ergué-Gabéric au pardon de Kerdévot en 2002	TONKIN 1848 CS /? ND Kerdévot/ GC JC reconnaissance 14-18 restaurée localement Sacré-Cœur 1914- 1918/ ? 14 mai 1940 Reconnaissance / Nd de Kerdévot ND Fatima / Ergué Vraz Prizonner AP 1945 Cornély /SC Paroisse de Tournch 1953 Corentin/ Adoromp Locronan 1953 ND de Lorette / Plogonnec, 1988	
La Forêt- Fouesnant	ND IzelVor souvenir de la guerre 1914-1918/ Anna (gerbe de blé)	1914-1918
Guerlesquin	Tréfina/Trechmeur (Camus, Le Minor 1997	1997
Guiclan	Pierre/Paul (1891) Bugale Mari /SC 1912 –	1912
Guilvinec	ND du Rosaire 1945 / Anne et V « Reconnaissance à ste Anne notre patronne Guilvinec 1939-1945 -	1945 1939-1945 cinquanteaire du recteur

Guimiliau	Anne et V/ Croix de procession Toulhoat le Minor 1992	1992
Guipronvel	ND Bonne Nouvelle <i>Année mariale 1954</i> / Anne et V couronnées -	Année mariale 1954
Henvic	NDL/Tse EJ 1933	1933
Kerfeunteun (ty mamm Doue)	-Reconnaissance 14mai 1940 [vue à Kerdévot] /ND de la Mère de Dieu	1940
Kernouès	NDde la Clarté <i>Kernouès 1952</i> / Tse EJ insigne Carmel	1952
Lanarvily	Jésus MarieJoseph SE Lanarvily 1938 /Anne V	1938
Landéda	Ct De ND du Folgoat 1888/ SC Ste Famille/ JA Mission 1913	1888 mission 1913
Landrévarzec	Aet V/ND de Quillinen Mission 1924-ND de Quilinen/ reconnaissance 25/11/11 et guerre par YC	Mission 1924 reconnaissance 25/11/ 11
Landudal	Calon sakr Marguerite -Marie/ Parrez Landudal 1914-18	1914- 1918
Landunvez	- Consécration au SC Landunvez 1889 / Apostolat de la prière, Ligue du cœur de Jésus SC -	1889
Lanhouarneau	Bénédiction de Bannière Alar/Herbot 2002- JA mission 1924/ Michel	Mission 1924 bénédiction 2002
Lanrivoaré	Rivoaré 1930/Christ Roue ar bed-	1930
Lesneven	Fcse d'Amboise-St VF prêchant à Lesneven 1923,	[1923]
Leuhan	Thélo/NDL bénédiction Le Minor/ Moullec	2004
Loc Eguiner	Adoration 1834/ Vierg eà l'Enfant –	1834
Locronan	Korantin Parrez Lokorn / Adoration 1953, Toulhoat Ronan, Mission 1949 /Vierge	1953 Mission 1949
Locunolé	J Tse EJ/Reconnaissance 1950	Reconnaissance 1950
Lopérec	Guénolé/ reconnaissance 1939-1940 Joseph / SC 1900	1939-1940 1900
Milizac	SC/Ostensoir 1930, breton	1930
Morlaix St Martin des champs	ND du Rosaire C 1867 Martin/ND des Vertus 1445	1867 1445
Morlaix Saint Mathieu	6e Centenaire 1895 /ND du mur - Don de la paroisse Roch 1867/ ND du Mur-Drapeau français « Adveniat regnum tuum » CS 1914-1918	1295-1895 1867 1914-1918
Penmarc'h église St Nonna	B jumelage 1997 « l'amitié unit »	
Pleuven	Tse EJ (photo céline1912) / Immaculée	1912
Plonévez Ste A la Palud	Corentin/ Pol ? 1913- 1938 [jubilé de ?] - Mortoloded « Dez 1873 » Anne / ? - Canonisation de JA toile peinte 1431-1920	1913-1938 Douarnenez 1873 1431-1920

	<i>Dinéault Marie-Madeleine 1958/ Exupère ? -</i>	
Plouarzel	Immaculée / Plouarzel 1931	1931
Plouégat-Guerrand	JA/ND L 1914-1918 ; 1858/ 1958 –	1914-1918 1858-1958
Plouescat	Nd du Folgoat 1627-1927 Plouescatais/ Crucifixion	1627-1927
Plougourvest	SC et Mmie / JA mission 1910 –	1910
Plouguin	Congrès eucharistique Plouguin 1928/ Guérolé - Immaculée / Plouguin 1960 –	1928 1960
Ploumoguier	- Crucifixion 1783/ fiacre, pontife Lépine fecit-	1783
Plounéventer	SC/ Tse EJ Plounéventer 1931 -	1931
Plourin-Ploudalmézeau	Anne et V mammou kristen Plourin peinture EVEILLET 1947/ Immaculée	1947
Plouvien	Jaoua/ Pierre Paroisse de Plouvien 1948- Ange gardiens Mission 1950 / enfant Jésus SC et Mmie / cœur sacré Plouvien 1919	1948 1919 1950
Plouvorn	JA 1919/ ND Lambader SC / adoration st S 1914 -	1919 1914
Pont de Buis	Bernadette <i>pont de Buis 1933</i> :/Tse EJ	1933
Pont-l'Abbé	V à l'enfant / itron V garmez 1960 Boulou,	1960
Pouldreuzic	Parrez Plovan Christ roi/ Gorgon 1954 néo Breton - - Vierge murillo Mission 1928/ Donation du rosaire - d'hor mam anes 20-40/immaculée	Pardon de Penhors Mission 1928 1954
Rumengol	Nd du rosaire / SC Jésus et Marie, mission 1943 – Le Faou 1943 Sébastien/ Joseph et EJ- 2003 1e venue du père X à Rumengol/ Nd de Rumengol –	Mission 1943 1943 2003
Saint-Jean du Doigt	Baptême du Christ / Agneau (<i>Le Minor Le Corre 1957 étiquette brodée à l'intérieur</i>)	1957
Saint-Pabu	Jeanne d'Arc paroisse de Saint- Pabu / Mission 1922 –	mission 1922
Saint-Thégonnec	SC/Immaculée 1840 drapeau <i>Amicale SOR st Thégonnec</i>	1840
Telgruc-sur Mer	SC/Magloire, 1904 armoiries	1904
Tourch	Cornély/ Sc 1953	1953
Tréflaouéan	Kalon sakr Parres 1909/ Leonor –	1909
Tréglonou	Anne et Vierge / Sainte Famille <i>paroisse de Tréglonou 1952-</i>	1952
Trézien	SC/ Joseph <i>souvenir de la mission de 1948</i>	Mission 1948
Pont de Buis les Quimerch	Bernadette <i>Pont de Buis 1933</i> /Tse EJ	1933

c- La bannière se lit aussi dans son environnement

À Langolen, loin de Saint-Renan, il existe une bannière, et un vitrail : « An Aoutrou Christ Mestr ar Bed », datant des années 1930. Le Christ en majesté, assis sur un trône, est plus modestement couronné que sur la face héraldique du Sacré-Coeur du Léon.

Est-il besoin de préciser que le même Christ au cœur sanglant, prend un sens totalement différent lorsqu'il apparaît dans une nuée à Marguerite-Marie Alacoque priant dans sa cellule de moniale (bannière de Plouvien) ?

A propos des bannières de l'Ancien Régime la présence des clochettes a été soulignée. Au XIXe elles se font rares et disparaissent totalement des bannières de type industriel. Une des dernières à en comporter est celle de Laz. Mais les deux faces ne semblent pas relever de la même période, les tissus ne datant pas de la même époque.

L'inventaire systématique nous a conduit à découvrir les « bannières carrées » personnalisées, à la limite des Côtes d'Armor et du Trégor finistérien, avec une incursion jusqu'à Saint-Vougay, sous l'influence d'un diffuseur ? La construction très géométrique, met en valeur la scène centrale, souvent peinte, et permet des bannières solides, car les tissus sont soutenus par les galons qui les bordent. Sans cette proximité géographique, aurions-nous remarqué le « Pedit evidomp » finistérien, alors que le Trégor costarmoricaïn implore « Pedet evidomp », lointain écho des querelles pour l'uniformisation du breton²²¹ !

L'examen attentif avait permis de différencier les types de broderies religieuses, objet à l'origine de notre travail. Même en faisant un sort aux broderies de l'Ancien Régime, traiter de façon identique l'ensemble des broderies du XIXe-XXe est un contresens; des distinctions s'imposent, que l'on ne peut mémoriser que par un croquis, ou par la photo. En particulier les broderies or, dont les bannières sont friandes.

Pour étudier un textile²²² brodé, il faut voir l'envers. Or, un simple observateur ne peut intervenir manuellement sur une bannière, ni ôter des fils, ni découdre les doublures, mais la photo en très gros plan en constitue un substitut. C'est elle aussi qui permet de faire un sort aux divers types de broderies or, et de distinguer celles à coût moindre que sont les paillettes, voire les galons.

221 Saint-Vougay, l'uniformisation du breton : l'abbé Perrot aurait-il à voir dans ces choix de bannières ?
Voir le ch renouveau

222 Voir les travaux sur la célèbre tenture « l'Apocalypse d'Angers »

C'est la nécessité des gros plans, qui, à regret, nous a empêchée de recourir aux Cd aimablement fournis par l'Inventaire du Patrimoine culturel, aujourd'hui rattaché au services du Conseil régional, à Rennes.

Dans un registre proche, nous avons tenté une base de données de notre collection, pour le moment en suspens, faute de temps disponible. Mais il est évident qu'elle constituerait un outil complémentaire de la collection de photos.

5- Une collection de photos

Commencée en l'an 2000, la collection réalisée est actuellement centrée sur le Finistère. Elle concerne 227 églises, sans compter les pardons et autres lieux de rassemblement de bannières (les réunions de doyennés, remplacées par celles des ensembles paroissiaux, les fêtes de réouverture des églises après travaux ...). Non figée, elle s'est encore enrichie lors du 15 août 2012.

850 bannières finistéennes sont photographiées, toutefois moins de 1700 images de saints: car si les bannières ont deux faces, la deuxième n'est pas nécessairement historiée, il s'agit parfois de monogrammes.

La plupart font, de surcroît, l'objet de plans de détail. Et de plans d'ensemble, dans l'église, ou lors de processions.

Trois groupes de brodeuses ont accepté d'être photographiées, lors des séances d'élaboration de leurs bannières: c'est un témoignage précieux sur les étapes d'une telle réalisation et sur les difficultés rencontrées, les techniques mises en œuvre pour les résoudre. Trois groupes à trois étapes de leurs travaux : l'un durant l'étape préliminaire : les bannières sont-elles réparables en interne ?, si la réponse est positive, vient le choix de la bannière, des moyens nécessaires, quel tissu, quels fils ? Quels points de couture ?

Pour l'autre, le choix est déjà fait : c'est une copie à l'identique d'une bannière des années 1920 : la bannière a déjà fait l'objet de restauration par des professionnels. L'équipe liturgique de la paroisse préfère une bannière « à l'identique » mais solide, pour affronter les embruns prévisibles du pardon local.

La troisième est une création « pour remplacer la bannière des jeunes: la traditionnelle bannière des Enfants de Marie, trop défraîchie, pour être portée par des jeunes filles en fleurs. Et l'image de la Vierge aux rayons leur semble trop obsolète : ce sera une annonce, « Bezit Laouennn »

Commencée dans le Trégor, la collection de photos ne s'y est pas limitée : d'abord à la recherche des bannières brodées datant de l'Ancien Régime, de Plouézoc'h à Grâces.

Puis à la poursuite des bannières réalisées par les carmélites de Morlaix à travers églises et sacristies, guidée en particulier par l'abbé Calvez alors recteur de Landudal. C'est grâce à cette visite guidée des églises d'un doyenné que l'importance de photographier l'ensemble des bannières de la paroisse s'est imposée comme une évidence. En nous ouvrant les portes des greniers du presbytère et des sacristies on accédait à l'ensemble du stock de bannières.

En outre les conséquences de rangements inadaptés, d'accessibilité hasardeuse en devenaient évidentes pour le transport des bannières. Les dangers commencent bien avant la procession !

Les carmélites ayant œuvré pour des paroisses des Côtes-d'Armor, voire du Morbihan, notre quête s'est poursuivie et se poursuit : les bannières de Mission 2012 font partie de notre champ, non sans poser quelques questions pratiques. Notre classement est paroissial, non diaconal.

On trouvera ci-dessous un exemple d'une page « aide-mémoire » de notre répertoire de photographies de bannières et en annexe l'ensemble du répertoire, classé par ordre alphabétique selon les codes de l'Insee.

TABLEAU 18 : une page du catalogue de notre collection

Plougoulm	Pierre portier/ Crucifixion refaite par Ursulines en 1900- Koulm/ Immaculée – JA / ND Prat Coulm - Vierge / Agnès – Claire/ Nd des Carmes –
Plougourvest	SC et Mmie / JA mission 1910 -Paul Aurélien / crucifixion – Pierre portier Crucifixion à 3 - Immaculée /Anne et Vierge –
Plouguerneau	Etienne /Laurent - Monique / Anne et vierge - Ciboire / Ciboire - SC /Joseph et enfant jésus -Michel / NDL peinte - Goulven / Pol - pierre portier / crucifixion à 3 - Paul/ donation du Rosaire - Immaculée / martyre anonyme
Plouguin	Congrès eucharistique Plouguin 1928/ Guénolé - Immaculée / Plouguin 1960 – Pierre / Paul - Anne et vierge / Breuriez Mammou Christen : Plouguin

Plouhinec	I Vinoc, Tugdual Roch * anne
Plouider	
Plouigneau	Igneau/Nd Luzivilly
Ploumoguier	Anne et Vierge / Nd des 7 douleurs - JA /armoiries Tse EJ – Immaculée (murillo) /monogramme (Ely-Labastire Brest) - Crucifixion 1783/ Fiacre, Pontife (Lépine fecit)- Pierre portier / Sainte famille - Pierre/ Paul- Sacré-cœur / Ange Gardien
Ploumoguier Lamber	Vierge à l'enfant/ Pierre, Anne- Ja/ th ej
Plounéour- Ménez	Vierge à l'enf/ Joseph – p 31 Assomption/ Vierge Apocalypse ? P 33 réal Louise Hernot
Plounéour-Trez	Michel/ JA mission 1922 p 43 – Christ roi/ Pierre 1931 p 61
Plouneventer	JA/Michel - SC/ Tse EJ Plouneventer 1931 Carmel - Pierre /Paul - Anne et V / Immaculée
Plounevez- Lochrist	ND des Armées/JA ca p1 -Pierre/Paul catal p 25- EJ/ ange gardien p 30 TSEEJ / Bernadette p 30- Joseph/ SC p 57
Plounevezel	
Plourin-lés- Morlaix	Philomène /SC - NDL/ Tse EJ
Plourin- Ploudalmézeau	Joseph/ Vierge Marie – Immaculée/ Roch – MiKael/ Josef - Anne et V mammou kristen Plourin peinture EVEILLET 1947 / immaculée murillo -Budoc / Vierge ?
Plouvien	Jaoua/ Pierre Paroisse de Plouvien 1948- Anges gardiens Mission 1950 / enfant Jésus - JA/ Tse JE – SC et Mmie / cœur Sacré Plouvien 1919
Plouvorn	JA 1919/ IV Lambader - SC / adoration st S 1914 - L de gonzague / ecole st Joseph - E Jésus/ Immaculée - Pierre pape / paul
Plouyé	
Plouzané	Rien selon l'enquête téléphonique
Plouzévédé Dt Berven	SC / GUILTEVEZE armoiries - ND de Berven / texte - V à l'en / Anne armoiries - Immaculée EDM / joseph - Tse EJ / Ste Thérèse priez pr ns
Plovan	Au pardon de Penhors église fermée
Plozévet	SC/Santic Du – Michel/René– JA /NDL La 4e, ?
Pluguffan	Nd de grâce / croix Pluguffan
Pont-Aven	Tse EJ / Enf Jésus de Prague - Eloi / Anne - Immaculée / monogramme - Mathurin / Joseph
Pont-Croix	NDL/Bernadette- Mère de Dieu / Jean l'évangéliste argent faux – Croix/ Immaculée – Joseph /Michel
Le Ponthou	rien ²²³

Pont-l'Abbé	V à l'enfant / Itron V garmez (1960 Bouler, Le Minor)- Jacques / ? - SC / ?
Pont de Buis	Bernadette <i>pont de Buis 1933</i> /Tse EJ armoirie carmel - SC IHS – JA armoiries / Immaculée
Pont de Buis ensemble paroissial La Douffine	Sant Erwan / Ensemble paroissial saint Yves de la Douffine Logonna Quimerc'h, Lopérec, Pont -de-Buis, Quimerc'h, Saint -Ségal
Porspoder	Ourzal/ OF
Port-Launay	
Pouldergat	
Pouldreuzic	Corentin/ Germain <i>pouldreuzic</i> – ND de Penhors armoiries décor dissymétrique / d'hor mam – Parrez Plovan Christ roi/ Gorgon 1954 néo Breton - Aet V fond blanc – Alar/ antoine- Vierge l'enfant/ ? - St Paol /Paban - vierge murillo Mission 1928/ Donation du rosaire - d'hor mam annes 20-40/immaculée - Evêque / vierge à l'enfant fond rouge
Poullan sur Mer	

Les rubriques, par ordre alphabétique, sont inégalement remplies. Toutes les paroisses n'ont pas été visitées (Port-Launay, Pouldergat, Plouyé...). Pour certaines, on a trouvé portes closes, malgré une sollicitation préalable. À Plouzané, les contacts téléphoniques affirment qu'il n'y a pas de bannières, alors que les religieuses du carmel ont noté une facture pour 4 bannières et qu'au XVIIIe siècle, il y en avait deux achetées chez Landais, attestent les auteurs du Répertoire des Artistes.

Lorsque seules deux bannières sont signalées, il s'agit de celles présentes dans l'église ce jour-là. Car effet de mode, et retour en grâce des bannières, effet des différents recensements, les bannières reviennent plus nombreuses dans les églises : le constat est sans appel, par exemple à La Roche-Maurice église visitée plusieurs fois où l'on est passé de deux lors de la première visite à cinq en 2012. Le constat est identique à Lanmeur où, à la suite de restaurations, on a sorti des bannières très modestes, à côté de la bannière du couronnement.

223 L'église du Ponthou , fermée lors de nos visites impromptues, a reçu la visite de Yann Celton qui nous a transmis la photo de la bannière de Barthélémy, patron de la paroisse, un tableau enchâssé

6- Les abbés archéologues et la *Semaine Religieuse de Quimper et de Léon*

Quelle fut notre déception face à la pauvreté des recensements effectués par des écrits religieux ou profanes d'aujourd'hui, sur lesquels nous avons cru pouvoir compter. Il n'en reste pas moins que le nôtre, qui ne saurait prétendre à l'exhaustivité, peut se prolonger, par la quête des écrits épars comme ceux de la *Semaine religieuse* ou ceux de divers auteurs sur le patrimoine.

Après avoir sorti de l'ombre les vieilles bannières, la *Semaine Religieuse de Quimper et de Léon* (SRQL) ne va manifester de l'intérêt pour les enseignes que de façon ponctuelle, au hasard de pardons ou de fêtes exceptionnelles. Le signalement dans les tables de matières de l'époque est rare. On ne les retrouve que par un biais, rarement au mot bannière.

En 1887 lors de la grande fête à Saint- Pol de Léon, pour la translation des reliques du saint Patron : le rédacteur évoque

« les deux bannières nouvelles et un reliquaire [gothique, en bronze doré] que Mgr bénira tout-à l'heure au moment de l'offertoire..... Les deux bannières sont remarquables, la première surtout ²²⁴; elle représente d'un côté, « les Bienheureux amis de saint Pol », saint Gildas, saint David, saint Magloire et saint Samson, dont elle porte aux quatre angles, les images en médaillons, tandis que, au centre, on voit le glorieux Patron du Léon, encore adolescent, prenant congé de son maître saint Hiltut. L'autre côté montre saint Pol enchaînant le dragon avec cette inscription : « Glorieux saint Pol Aurélien, priez pour votre peuple ». Toutes ces figures sont brodées en soie, avec une finesse admirable. Sur la seconde bannière, œuvre des Religieuses Ursulines de Saint-Pol-de-Léon, sont peintes les images de saint Joévin et de saint Hervé. »

À la procession de ce même jour défilent paroissiens et bannières voisines : « la belle bannière de Plougoulm », « Mespaul et sa bannière antique qui exige certainement de vigoureux porteurs », « Roscoff avec une bannière plus splendide encore, représentant Notre-Dame de Batz et sainte Barbe »²²⁵ .

En 1896, à Melgven, le 16 août, on célèbre le renouveau du pardon de Créac'h

224 Ne sont cités ni l'atelier de broderie, ni le donateur. Peut-on suggérer un don de la famille Guébriant maire, propriétaire terrien, doté un frère évêque, une épouse appartenant à la grande tradition catholique ?

225 SRQL, 1897p 566.

Igel, une chapelle dédiée à la Vierge : messes dès 4h du matin, grand-messe chantée par le curé-archiprêtre de Saint-Corentin, Instruction par le Secrétaire général de l'évêché, chorale de Quimperlé, Croix des paroisses voisines, choisies par le grand marguillier de la chapelle, « *nouvelle statue de la vierge et surtout une bannière toute neuve également, et qui est un vrai chef-d'œuvre (1). Elle doit servir de bannière à la Congrégation des Enfants de Marie, récemment établie dans la paroisse. Aussi, sur l'une des faces on lit ces mots « Melgven, Bugale Mari » et sur l'autre côté « Itroun Varia Créac'h-Igel.* » Le rédacteur précise qu'elle sort des ateliers de Mr Grossé de Bruges (Belgique), mais n'indique ni la couleur, ni le motif illustratif.

Le compte-rendu des fêtes de Lesneven « en l'honneur de S.Michel et S. Vincent Ferrier » a été repéré à partir des tables de l'année « 1924 », date connue de livraison, par le carmel de Morlaix, d'une bannière dédiée à Françoise d'Amboise / Vincent-Ferrier. Le repérage photographique a retrouvé la bannière, dans l'église paroissiale, une face velours rouge, une face velours vert. La notice consacrée à cette fête dans l'organe diocésain signale qu'il s'agit de glorifier « l'apôtre du pays breton » à l'occasion de la remise d'une nouvelle relique, un fragment de vertèbre. Un reliquaire a été commandé (seulement en bois), une statue du saint est bénite et proposée à la vénération des fidèles, sur un nouveau piédestal. On suppose que les prédications des dominicains, lors de ce triduum, ont permis aux fidèles de comprendre le rôle de Françoise d'Amboise²²⁶, et celui du prédicateur dominicain, Vincent Ferrier. Mais les réalisatrices de cette bannière, les carmélites de Morlaix ne sont pas nommées, non plus que l'originalité du tableau peint sur tissu léger, représentant une foule écoutant Vincent-Ferrier, alors que le portrait de la duchesse, en pied, n'est qu'une copie du vitrail. du carmel de Morlaix.

En 1925 à Lourdes sont citées les bannières de Saint-Corentin, de Douarnenez, de Lesneven, de Plougastel-Daoulas, celle-ci, « *nouvellement éclos dans sa fraîcheur et son éclat, portant au milieu de riches broderies, d'un côté l'image d'une chapelle de dévotion de la paroisse, de l'autre, une reproduction, finement brodée d'argent du célèbre Calvaire de Plougastel.* »²²⁷

En 1925 encore, à Saint-Pol de Léon, festival de gymnastique : *mille gymnastes groupés sous leur vingt et une bannières chantaient à plein cœur le credo et les*

226 SRQL, 1924, p. 684. Lors de son « voyage de noces » et du tour de Bretagne accompli à cette occasion, Françoise, duchesse de Bretagne fit une halte à la collégiale du Folgoat. Devenue veuve du duc Pierre, elle se fit carmélite. L'Ordre introduisit sa cause près de Rome, mais elle ne dépassa pas le stade de Bienheureuse. La vague Thérèse de l'Enfant-Jésus intervint entre temps...

227 SRQL, 1925, p 710.

cantiques [...] à 13 h 1/2, ils se rendaient tambours battants, clairons et cliques sonnants, au monuments des Morts de la Guerre [...] ²²⁸».

En 1929, le dimanche 15 septembre au Folgoat, pardon des tertiaires de l'Ordre de Saint-François. Le programme est classique : « grand messe à 10 h, célébrée par le directeur de la Fraternité du Grand Séminaire, avec sermon en breton. 13 heures, séance d'étude : conférence bretonne et française. Vêpres à 14 h30, allocution française. Procession (les fraternités sont instamment priées d'apporter leurs bannières); bénédiction papale. » Faut-il en déduire que les bannières sont suffisamment nombreuses pour un défilé impressionnant, ou bien faut-il y voir une incitation à s'en procurer ?

Si on cite l'œuvre de telle paroissienne, ce n'est qu'au tournant du siècle, au hasard semble-t-il d'une circonstance « notable » par exemple lorsque Hersart de La Villemarqué porte la bannière de Barbe et Thumette au pardon de sa paroisse Névez. Mais si on souligne le travail des paroissiennes, parfois nommées, ou celui des carmélites de Brest, pour la restauration des bannières anciennes présentes au pardon du Folgoat, le travail de fabrication, de création, n'est pas évoqué. Or c'est là un aspect d'importance.

7- Les bannières dans les livres Patrimoine, les bannières comme illustration à travers quelques ouvrages de spécialistes, les bannières en peinture

Quelle utilisation de l'image des bannières font les spécialistes de l'histoire bretonne, ou les spécialistes des religions ?

a – L'histoire bretonne

L'essai est réalisé à partir de quelques ouvrages récents destinés à un public cultivé, relevant de ce qu'il est convenu d'appeler la vulgarisation scientifique de haut niveau. Ces documents ne sont pas utilisés comme source d'information, mais comme témoins de la vision des bannières que s'en font des spécialistes patentés. Certes les auteurs n'ont pas le même degré d'implication dans le choix des illustrations, d'autant que les publications sont de statut différent. À un ouvrage collectif fortement organisé

228 SRQL, 1925, p 590.

autour de chefs de file reconnus comme le *Dictionnaire d'histoire de Bretagne*²²⁹, on ne saurait mettre en parallèle les trois volumes des *Religions* publiés par l'Encyclopedia Universalis en 2010. Leur seul point commun est de pouvoir se retrouver sur les rayons de bibliothèques collectives comme de bibliothèques personnelles : ouvrages de référence qui peuvent être à usage domestique. La structure alphabétique du *Dictionnaire d'histoire de Bretagne* n'a pas constitué un obstacle à une vision synthétique de l'« histoire de Bretagne », alors que les *Religions* n'a vocation que de synthèse, le particulier n'étant là qu'en appui de la démonstration.

L'œuvre de l'éditeur Skol Vreiz a une entrée « Bannière »²³⁰ rédigée par Bruno Restif. La notice est illustrée par une représentation pleine page, d'une bannière blanche, « commandée en 1739 à Dinan ». La bannière de Saint Gondran semble avoir servi à la fois pour la paroisse... et pour la confrérie du Saint-Sacrement . Elle est conservée au musée de Bretagne à Rennes, et semble avoir été très fortement restaurée si l'on en croit les appliqués de dentelle qui paraissent plus tardifs que les personnages. Ni la rubrique pardon ou pèlerinage, pas plus que Le Folgoat, Sainte Anne d'Auray, Rumengol ou Sainte Anne La Palud ou encore leTro Breiz, ou même les moins contestées troménies ne sont illustrées par des représentations de bannières ou à tout le moins ayant dans leur illustration une bannière.

Par contre la notice sur le druidisme est illustrée par une image publiée par *Le Petit Journal* du 29 juillet 1906 « à l'occasion d'un congrès bardique tenu à Saint-Brieuc », qui représente une cérémonie druidique avec barde, costumes bretons, écossais ou bourgeois, avec en évidence une bannière à trois festons²³¹.

Le texte de Georges Provost sur les « enclos paroissiaux » est complété par quatre photographies contemporaines, des monuments sur fond de ciel bleu (nécessité technique, elles proviennent généralement de l'Inventaire général de la Région Bretagne) et une reproduction d'une lithographie signée d'Alfred Guesdon datée de 1845, choisie pour illustrer « *la surcharge monumentale de l'enclos de Saint Thégonnec [qui] traduit la richesse de cette paroisse du Léon au XVIIe* ». Cette illustration est la plus riche car elle comporte une procession. À la mode du XIXe siècle, la représentation de l'enclos est animée par de multiples personnages. Ici une procession à connotation mariale, comme le laissent supposer les jeunes filles en blanc et leur

229 CASSARD, CROIX, LE QUEAU, VEILLARD dir, *Dictionnaire d'histoire de Bretagne*, op cit, Skol Vreiz, 2008, 943 p.

230 RESTIF Bruno, *Bannière* op cit p 85.

231 RIO Joseph, *Druidisme* op cit p 227-228.

oriflamme clair qui encadrent les porteuses d'une statue à l'allure féminine. Elles suivent la croix et les enfants qui, eux, sont déjà sur le point de franchir la porte monumentale de l'enclos. Elles précèdent les officiants, et la foule des fidèles que dominent deux bannières portées très haut : la première sur fond sombre, doit être celle du saint éponyme, avec son animal traditionnel. La deuxième bannière, plus claire, semble représenter une Vierge à l'Enfant²³². Pleine de vie, l'illustration complète le texte par une représentation vivante des cérémonies.

Au fil des pages, et des photographies illustrant le long article sur les « Églises » on peut repérer dans l'église Saint-Gobien de Morieux une bannière paroissiale, sur fond rouge, bannière de style XIXe siècle-début XXe représentant un évêque. Mais la photo est récente (Cliché P. Pichouron. Inventaire général région Bretagne) comme semble l'attester l'ambon et le micro qui le surplombe²³³.

La moisson est maigre, avec un côté passéiste qui contraste fortement, par exemple, avec la diversité des illustrations de la notice sur le vitrail, dont certains sont, il est vrai, signés de peintres contemporains salués comme artistes de grande qualité. Les illustrateurs n'ont pas cherché à faire œuvre originale et, sur ce sujet précis, semblent avoir assez peu fouillé au-delà des banques de données les plus évidentes.

b- Les spécialistes des religions

À titre comparatif des dictionnaires et encyclopédies ont été consultés divers ouvrages de référence de grande diffusion.

« *Religions* », ou « *Les Religions* », les deux expressions sont utilisées par les éditeurs de l'Encyclopaedia universalis, publication en 3 tomes datée de 2010 sous la direction de Christian Hermansen. Toutes les photos sont d'agences. La consultation de cet ouvrage, ô combien généraliste et mondial, est guidée par la préoccupation de confronter l'emploi des emblèmes, et plus largement des tissus, à travers le monde et dans les différentes religions.

Illustrant le préambule signé d'Emile Poulat, outre un prêtre en soutane, portant grand ouvert un parapluie rouge, près d'une modeste église campagnarde, la *Procession bouddhiste à Sarnath (Inde)*, lieu d'une des premières prédications du Buddha: une

232 PROVOST George, *Enclos paroissiaux*, op cit p.254-257.

233 PROVOST George, *Eglise*, op cit.238-244.

procession « de moines tibétains »²³⁴ dit le texte, monte vers un temple, procession bon enfant sur deux rangs, canalisée par une rangée de panneaux textiles. Drapeaux colorés à la main, pavots grimant à l'assaut du temple. Une procession qui pourrait être européenne.

Vient ensuite « *Le concile de Trente. Ecole vénitienne* » (musée du Louvre)²³⁵. L'intérieur de la cathédrale, un parterre d'évêques en mitres blanches, au premier plan un garde portant sur l'épaule un drapeau rouge, un autre drapeau ou une bannière dans une chapelle latérale : La taille de la reproduction rend difficile la lecture des détails d'un tableau marqué par la pompe... et les espaces vides du tiers supérieur de la toile, soulignés par la verticale des piliers.

« *le Pèlerinage polonais de Czestochowa* » (nd)²³⁶ montre une foule de front, sans doute durant une homélie. Au premier rang, deux fidèles, en blanc, portent en « bannière improvisée » un tableau en pied du Sacré-Cœur, à côté une croix faite de deux baliveaux de bouleaux, portée par un jeune clone de l'imagerie sulpicienne du Sacré-Cœur, un autre drapeau blanc à croix bleue, enfin une reproduction sur papier de la Vierge.

« *Les douze tribus* »²³⁷ Gravure du seizième illustrant le campement des douze tribus d'Israël au Sinaï. Quatre des tentes sont flanquées d'énormes drapeaux.

« *Les croisés devant Constantinople* »²³⁸ miniature du XIIIe Bibliothèque de l'Escurial : drapeau carré rouge.

« *Moscou, troisième Rome* »²³⁹ photo nd : tête de procession, sans pape une croix, quatre bannières, portées par des hommes, avec tableaux genre icônes, enchâssés dans un panneau de tissu à trois longs pans : Jésus sortant du tombeau, Vierge...

« *Journées mondiales*²⁴⁰ *de la Jeunesse à Paris* » Août 1997, veillée baptismale, autour de l'hippodrome, les oriflammes jaunes, Dans la foule, de dos, drapeaux, et oriflammes colorés dont un drapeau breton.

« *Manifestation devant une synagogue* »²⁴¹ Bordeaux, 7 avril 2002, le drapeau israélien et un groupe de manifestants.

234 PACE Enzo, La typologie des groupes religieux: *Procession Bouddhiste à Sarnath (Inde)*, op cit p 25.

235 PACE Enzo, La typologie des groupes religieux: *Le concile de Trente. Ecole vénitienne*, (musée du Louvre), op cit p31.

236 BEAUBEROT Jean, La sécularisation; *Le Pèlerinage polonais de Czestochowa*. (nd) op cit p 43.

237 DUPUY Bernard, Le Judaïsme, *Les douze tribus*, op.cit p247.

238 DUPUY Bernard, L'Eglise orthodoxe, *Les croisés devant Constantinople*, op cit p 294.

239 Ibid, *Moscou, troisième Rome* p29

240 HERVIEU-LEGER Danièle, L'Etat des religions en France, *Journées mondiales de la Jeunesse à Paris*, op cit p 474.

241 Les minorités religieuses historiques, *Manifestation devant une synagogue*, Bordeaux, 7 avril 2002. op cit, p 477.

« *Cérémonie druidique en Grande-Bretagne* »²⁴² deux bannières classiques sur fond de dolmen.

« *Manifestation anti-avortement à Varsovie* »²⁴³ nd [2007] Christ et drapeaux polonais.

« *La fête de Sigd à Jérusalem* »²⁴⁴ nd, 50 jours après Kippour. Drapeaux israéliens.

« *Messe de minuit à Pékin, le 24 décembre 2009* »²⁴⁵ dans une église, procession d'enfants vêtus en anges; le long des piliers, descendent des banderoles rouges.

« *Fête de printemps dans un sanctuaire de Hachiman (Shiga)* »²⁴⁶nd, Foule d'enfants sortant en procession du temple, dragon sur plate-forme et Kakemono ou textes sur bannières.

« *Les noms d'Allah* »²⁴⁷ brodés sur un tapis de prière égyptien d'époque moderne.

« *Les Cuna de San Blas* »²⁴⁸ Broderie symbolique aux 2 oiseaux.

« *L'autel fleuri* »²⁴⁹ temple bouddhique, Canton; décor de tissus et kakémono avec textes.

« *Un monastère tibétain au Népal* »²⁵⁰ Bodnath Népal. Prière avec enfant, salle décorée de drapeaux ?

« *Demandes amoncelées dans l'attente de l'exaucement* »²⁵¹ Sanctuaire de Mitsumine-jinja. Japon

« *Ascension mystique* »²⁵² Cuzco nd. Plantation d'une croix au sommet d'un glacier, étape d'une procession de la Fête-Dieu. La croix est ornée de grandes banderoles de tissus colorés

« *La voie mystique* »²⁵³ XVIe, [soufisme] miniature turque avec oriflamme portée devant Muhammad (à cheval) au Paradis.

242 HOURMANT Louis, Sectes et société, *Cérémonie druidique en Grande-Bretagne* , p 529

243 ROUSSELET Kathy, tensions religieuses en Europe centrale et orientale. *Cérémonie druidique en Grande-Bretagne* ibid p 542.

244 ROY Olivier, Radicalisation islamiques et islamisation des Etats, *La fête de Sigd à Jérusalem*, p585

245 VERMANDIER Benoît, Les religions sous surveillance en Chine, *Messe de minuit à Pékin, le 24 décembre 2009* , p 611.

246 MOLLIER Christine, Le Taoïsme : Les apocalypses. *Fête de printemps dans un sanctuaire de Hachiman (Shiga)* p 721.

247 GIMARET Daniel, L'Islam, *Les noms d'Allah*, p 784.

248 SEVERI Carlo, Les Indiens d'Amérique, *Les Cuna de San Blas* , p 833.

249 ROBERT Jean-Noël, Le Bouddhisme en Chine et au Japon, *L'autel fleuri*, p 1040.

250 BARREAU André, Le monachisme bouddhique, *Un monastère tibétain au Népal* , p 1142.

251 ROTERMUND Hartmut O. Pèlerinages japonais. *Demandes amoncelées dans l'attente de l'exaucement* , p 1308.

252 DUPRONT Alphonse, Pèlerinages et lieux sacrés. *Ascension mystique, Cuzco*, p 1440.

253 LANDOLT Hermann, La prière et la vie mystique, *la voie mystique* . p 1626.

« *Ordres mystiques* ». ²⁵⁴ Pèlerinage aïssaoua au marabout de Tadrahlant au Maroc. Des familles, avec enfants, portant sur l'épaule des drapeaux roulés montent vers le sommet de la colline.

Les tissus brandis ou décoratifs sont nombreux, les bannières et drapeaux le sont à peine moins et, sans la présence d'une notice explicative, il serait parfois difficile d'attribuer la manifestation à une religion de préférence à une autre. Les cultes, quels qu'ils soient, s'accompagnent volontiers de tissus, sacrés ou non; mais que le photographe par son regard met en scène, donc dramatise ou banalise. On peut s'interroger, lorsque le metteur en page intervient, que reste-t-il de la réalité ?

Mais on peut en retenir l'omniprésence des bannières et oriflammes lors des manifestations en extérieur, comme si l'Église dans la rue était une constante de toutes les religions, et comme si les religions pouvaient être des compléments du politique.

c- Les livres d'art

C'est cette interrogation qui nous a dissuadée d'avoir recours à un dépouillement systématique des livres d'art et des « beaux livres » ²⁵⁵. Ce sont de bons outils de travail, mines d'informations stimulantes, mais ils ne remplacent pas sa propre recherche d'images. Quoique ? Stimulante et documentaire, une image de Jacques-Henri Lartigue, citée page 408-409 dans « la Bretagne des Photographes. La construction d'une image de 1841 à nos jours ²⁵⁶ » « le pardon » à l'île de Batz en juillet 1920, une photo de procession, descendant vers les ruines de la chapelle Sainte-Anne : une croix, une statue sur brancard pas de bannière, mais un drapeau sans doute français (mais on ne voit que deux couleurs) ; est-ce un drapeau tricolore timbré du Sacré-Cœur, comme il y en eut tant à cette période ? ou bien un hommage aux morts à l'intérieur du pardon ? On ne sait. En parallèle de cet ouvrage fruit d'une recherche collective d'historiens, on peut rappeler celui sur l'oeuvre d'une famille de photographes, les Le Doaré ²⁵⁷, dont la figure emblématique reste avec celle du fondateur Jean-Marie, celle de Jos, éditeur de cartes postales et de monographies à Châteaulin, mais aussi chef scout, et soutien

254 Ibid *Ordres mystiques* . *Pèlerinage aïssaoua* p.1638-1639

255 RIO Bernard , *Pardons de Bretagne*, ed Le Télégramme, 2007, 140 p .

CARIOU André, LE STUM Philippe, *Pardons et Pèlerinages de Bretagne*, ed Ouest -France, 1995, 144p.

256Alain CROIX Alain, GUYVARCH Didier, RAPILLIARD Marc, *La Bretagne des Photographes. La Construction d'une Image de 1841 à nos jours*. Rennes PUR, 2012, 2ed, 509 p.

257 LE DOARE Dominique, BEAULIEU (de) François : *Cent ans de photos en Bretagne, Archives Jos Le Doaré*, Douarnenez, ed Le Chasse-marée, Ar Men, 2000, 231 p.

indéfectible du Bleun-Brug. Entre ces deux ouvrages, nonobstant la différence dans leur conception, il y a plus que des convergences dans les regards portés sur l'évolution d'une région: l'un et l'autre veulent éviter la folklorisation, ou ce que Denise Delouche appelle les bretonneries.

Quant aux livres sur les peintres, nous en avons beaucoup feuilleté. Ils nous ont eux aussi, eux surtout, inspiré bien des réflexions. Mais ce sont d'abord des regards d'artistes et non des témoignages documentaires. Jusqu'à quel point ces images répétées ont-elles contribué à façonner le regard collectif sur les pardons, allant peut-être jusqu'à figer l'évolution de ceux-ci ? Le Folgoat, Sainte-Anne la Palud, la Troménie de Locronan, le pardon de La Clarté à Perros-Guirec, n'y va-t-on pas aussi pour retrouver les sentiments exprimés par les images des peintres ?

C'est le sens de la réflexion de Denise Delouche²⁵⁸ sur l'image bretonne. Tout est dit en une phrase à propos des deux tableaux de Jules Breton, qui tous deux représentent une procession de pardon arrivant à la chapelle de Kergoat, près de Quimper. Le plus ancien, 1869, est au musée de La Havane. Le deuxième, daté de 1891, est au musée de Quimper. Du premier la spécialiste rennaise dit « il a réussi dans une gamme sévère, à exprimer l'intensité de la ferveur religieuse saisie sur chaque visage » « Quand, en 1889 il reprend le sujet [...] il est alors évident que ce rituel spécifique des pratiques religieuses bretonnes est devenu un spectacle que touristes et artistes recherchent... ». En à peine plus de vingt ans on est passé du témoignage à l'image folklorisante.

Les bannières flottant au vent, leurs couleurs vives, en bord de mer, ou à flanc de coteau, ces images sont si nombreuses, si pomponnées, si folkloriques, même lorsqu'elles sont signées de Mathurin Méheut, que l'on ne sait plus lesquelles sont véritables et ce dont elles témoignent sinon la permanence de la représentation de ce qui était un rite, et qui devient spectacle, et cela malgré la « quête spirituelle » dont témoignent tant de tableaux, selon le titre d'une exposition réunie à Pont-Aven, en 2006.

He Yifu, peintre chinois contemporain, en accompagnement de croquis²⁵⁹ du pardon de Sainte-Anne-la-Palud, donne son sentiment sur les pardons et leur procession de bannières dans lesquels il voit « une richesse du trésor spirituel humain. Si cette cérémonie est en train de disparaître discrètement, j'en éprouve véritablement regret et tristesse ».

258 DELOUCHE Denise, *Les peintres de la Bretagne*, Quimper, ed Palantines, 2011, 360 p, p 70.

259 HE YIFU, *Le voyage d'un peintre chinois en Bretagne*. Paris, Le Grand Livre du mois, 2003, 141 p, trad de Frédéric Wang, p 62.

d- Les catalogues d'exposition sur les bannières

Toute autre est l'approche de « Bannières du Léon » catalogue d'une exposition, réunissant « les bannières venues de quarante paroisses du Léon ». Elles sont 87 rassemblées en la chapelle du Kreisker , l'exposition est montée par les Amis de la dite chapelle, c'est à dire les anciens élèves du Collège du Creisker, sur une initiative de Philippe Abjean, qui est aussi, un peu plus tard, à l'origine du Tro Breiz, et de la Vallée des saints. L'exposition s'est déroulée durant le printemps et le début de l'été 1991 (le quinzième centenaire de la naissance de Paul Aurélien).

Non thématique, les textes d'accompagnement sont dus à Yves-Pascal Castel. Saintpolitain d'origine, prêtre et spécialiste de l'orfèvrerie religieuse, il a fait carrière professionnelle au sein de l'Inventaire. Une page de dessins illustratifs et documentaires permet d'appréhender les principaux termes du vocabulaire « bannières ». C'est un livret apparemment sans prétention, mais une première initiation de grande qualité à ce monde particulier.

A l'opposé, quoique aussi catalogue d'une exposition, mais voulue de prestige, c'est le travail publié sous l'égide du « Carrefour des Régions d'Europe », au Musée de Vitré, en 1988. Le commentaire français est de Patrick Savidan, qui a consacré des travaux universitaires à la bannière de Grâces « Léonard/ Donation du Rosaire » travaux auxquels nous nous sommes référé. Ici c'est un choix de vingt bannières, des XVIIe au XXe , concluant par la bannière du Saint-Sacrement Toulhoat/ Le Minor. réalisée pour la paroisse de Locronan. Travaillant sur le même sujet, dans un espace géographique proche, mais ayant centré son travail sur les techniques de broderie et le spectaculaire, et portant des jugements sur la qualité artistique des bannières, cela nous permet des points de vue différents sur certains objets (bannières de Lannilis).

Chapitre VI – Les comptages des visites canoniques

Après avoir rappelé la forme et le rôle d'une visite canonique et apprécié leur nombre, on se propose d'étudier les données recueillies lors du dépouillement des procès-verbaux des visites canoniques du XIX^e siècle²⁶⁰, conservés aux archives de l'évêché de Quimper selon deux axes : un essai sur la politique patrimoniale en matière d'objets culturels menée par les différents prélats au cours du XIX^e et enfin une étude quantitative et géographique de l'évolution du « parc des bannières » durant le dix-neuvième siècle, suivie d'une étude iconographique des bannières acquises durant cette période.

1- Forme et rôle des visites canoniques

La réglementation en matière de suivi et de contrôle des « circonscriptions », dépendant de l'évêque, est la même qu'elle se réfère au droit ecclésiastique, appelé droit canonique, ou qu'elle se réfère au droit public issu des textes concordataires.

« Visiter chaque année son diocèse en tout ou partie, de sorte qu'il le visite en entier au moins tous les cinq ans » (can 396).

260 BACCRABÈRE Georges, « Visite canonique de l'évêque », *Dictionnaire de Droit canonique*, T 7, Paris 1965, col 1512-1594.

JULIA Dominique ,VÉNARD Marc dir, *Répertoire des visites pastorales de la France, Première Série. Anciens diocèses (jusqu'en 1790)*.Editions du CNRS, 1977-1985. *Corrections et compléments*. Paris, Turnhout, 2006.

FROESCHLÉ-CHOPARD MH et M, *Atlas de la réforme pastorale en France de 1550 à 1790. Les évêques en visite dans les diocèses*, Paris, 1986.

« Ils visiteront annuellement et en personne une partie de leur diocèse, et dans l'espace de cinq ans, le diocèse entier. En cas d'empêchement légitime, la visite sera faite par un vicaire général . » Art XXII de la section III du Titre II des articles organiques.

On se souvient que, après le concile de Trente, le suivi de leur territoire par les évêques a largement contribué au succès de la généralisation de la Réforme issue des décisions du dit concile. Georges Minois l'a démontré pour l'évêché de Tréguier²⁶¹. Dans des circonstances fort différentes, les autorités religieuses du début du XIXe siècle reprennent les méthodes qui ont réussi dans le passé. Les évêques sont sans nul doute conscients de l'opportunité qui leur est ainsi donnée de reprendre la main dans des situations difficiles, parfois conflictuelles, et de faire l'unité de leur diocèse recomposé à partir de paroisses issues de 4 évêchés. L'objet de ces visites, au reste peu différent dans l'esprit des visites ante-concordat, est défini par le droit canonique ; il s'agit de dresser la liste et de vérifier la conformité :

« 1 [d]es personnes,

2 [d]es institutions catholiques,

3 [d]es lieux et [d]es choses sacrés. Ces lieux sont ceux qui sont destinés au culte divin, comme les églises, chapelles et oratoires, ou à la sépulture des fidèles, et qui ont été bénis ou consacrés par un rite liturgique. Les choses sacrées ce sont les calices, ciboires, ornements liturgiques et autres objets spécialement affectés au culte. Il appartient au visiteur canonique de s'assurer qu'ils sont dans un état décent. S'il s'agit d'une paroisse, l'enquête s'étendra aux registres de catholicité où sont conservées les listes de baptêmes, mariages et sépultures, et aux archives. »²⁶²

2- Le bilan quantitatif des visites canoniques

Durant le XIXe siècle, entre 1828 et 1898, dates extrêmes, soit durant 70 ans, chaque paroisse a pu, théoriquement, faire l'objet de 13 ou 14 visites canoniques. Celles-ci ne se traduisent pas par des dossiers uniformément composés de 13 procès-verbaux. Commana en a 14, Daoulas 6, et Saint-Frégant 1 seul. Les aléas du temps semblent avoir joué tout autant, voire plus, que la notoriété ou la taille des paroisses.

261 MINOIS Georges, *La Bretagne des prêtres en Trégor d'Ancien Régime* op cit.

262 *Catholicisme. Hier, aujourd'hui, demain.* Paris, Letouzey et Anet, tome XV, col. 1208, visite catholique ou pastorale.

Ces procès-verbaux, tous rédigés sur le même modèle imprimé, sont plus ou moins complets. Toutefois les visites de près de 300 lieux ont pu être exploitées.

Des manques importants sont sans doute attribuables à des pertes : ce sont les procès-verbaux des paroisses de Lampaul-Plouarzel et Lampaul-Ploudalmézeau, paroisses maintenues lors du Concordat, et celui de Locquéholé, ancienne paroisse du diocèse de Dol, au riche patrimoine religieux. On peut y ajouter deux paroisses moins connues : Trégarantec et Tréouergat. Dans ce relevé, les paroisses de Quimper, et singulièrement la paroisse cathédrale, Saint-Corentin manquent, on peut supposer que la proximité et la notoriété les dispensaient d'une telle formalité.

Les premières visites canoniques dont les procès-verbaux sont disponibles datent de Monseigneur Jean-Marie-Dominique de Poulpiquet de Brescanvel et remontent à 1828. À ce moment, Mgr de Poulpiquet est évêque de Quimper depuis 5 ans. Il a été nommé le 12 septembre 1826 évêque de ce diocèse dont il était un des vicaires capitulaires, chargés de son administration durant la vacance du siège consécutive au décès de Monseigneur Dombidau de Crouseilhes. L'usage voulait que cette charge revienne aux vicaires généraux en place.

Le document imprimé s'intitule :

« Procès-Verbal de visite en la paroisse de....., canton de.... »

JEAN-MARIE DOMINIQUE DE POULPIQUET DE BRESCANVEL,

par la miséricorde de Dieu et la grâce du Saint-Siège apostolique,

EVÊQUE DE QUIMPER, faisant la visite de l'église paroissiale de..... indiquée à ce jour..... avons statué et ordonné sur les objets ci après, comme il suit

Savoir »

Suit la liste des objets et accessoires sur lesquels le prélat souhaite attirer l'attention et pour lesquelles il entend obtenir une réponse manuscrite, qui, après due vérification, sera éventuellement corrigée. L'évêque, ou son délégué, y apporte ses appréciations et remarques, voire ses ordres permettant une analyse qualitative de la politique patrimoniale et liturgique. Cette liste des rubriques n'évolue que lentement ²⁶³.

La visite canonique entend faire le point sur le culte et la vie paroissiale. Et donc sur les conditions matérielles et sociales de l'exercice du culte. Le cœur, le centre du culte catholique, c'est la messe qui met en scène le mystère eucharistique, la transformation du pain et du vin en corps et en sang du Christ, au moment de la

263 Par souci de limitation d'occupation d'espace, les retours à la ligne sont signifiés par une virgule suivie de l'initiale en majuscule.

consécration.

Dans l'église, dans les locaux, la prééminence est donc donnée au tabernacle, et à ce qu'il est convenu d'appeler les vases sacrés : c'est-à-dire tout ce qui s'approche directement de l'essence du culte chrétien, la consécration, le pain d'autel, devenu hostie, et sa conservation. Et donc la petite armoire, le tabernacle, qui, à l'époque²⁶⁴, surplombe l'autel principal, le maître-autel, destinée à recevoir la réserve eucharistique c'est à dire les hosties consacrées qui n'ont pas été consommées durant la messe et sont en attente, réservées pour être portées à domicile aux malades qui le souhaitent.

Quant aux vases sacrés, le Finistère ayant la réputation d'être l'un des départements les plus riches en *orfèvrerie religieuse* ancienne, on ne saurait être surpris par l'importance de ce que l'on n'appelle pas ici le *Trésor de l'église*. Le mode de signalement de ces objets est significatif de leur valeur, qui est symbolique plus que marchande ou artistique. C'est ainsi que sont détaillées les reliques, objet de vénération, mais les reliquaires sont rarement signalés et seulement lorsqu'ils ont besoin de réparations (Lannilis en 1889, reliquaire pédiculé datant du XVe siècle). Ce ne sont que de vulgaires contenants, fussent-ils des ouvrages d'art.

Les procès-verbaux des visites canoniques, moyens d'information de l'épiscopat, sont des documents administratifs à prendre en tant que tels. Ils disent l'état des lieux selon un listing défini. Le Visiteur ne saurait innover. Sa seule liberté est de ne pas répondre à telle question ou telle autre. Au risque de s'attirer les remarques du Supérieur. On voit ainsi un curé se faire tancer car il n'a pas jugé opportun de recopier le nom des saints dont la paroisse détient des reliques et s'est contenté d'un « selon la liste jointe ». A l'inverse lorsque le procès-verbal indique que manque dans la sacristie le tableau des fondations, le curé adresse une note, reproduite au procès-verbal, expliquant que le tableau existait, avait été décroché à son insu, mais avait repris sa place. Détails de peu d'importance? Peut-être pas, car ils éclairent les moyens mis à disposition de l'évêché pour l'encadrement des paroisses. Tout est dans l'art de s'en servir ou non, mais la norme est rappelée.

264 Actuellement, le tabernacle peut être séparé de l'autel, et la réserve eucharistique conservée dans une chapelle distincte du maître-autel. Au Moyen-Âge il pouvait être suspendu au-dessus de l'autel.

3- La Politique patrimoniale et liturgique au cours du XIXe siècle en matière de paramentique et de bannières

Sept évêques se sont succédé et ont laissé trace de visites canoniques. Mais Poulpiquet ne s'est pas intéressé aux bannières, et Valteau n'a, sauf erreur, présidé nommément à aucune série de visites canoniques. Ce qui n'est pas synonyme de désintérêt. Le traitement chronologique et synoptique des procès-verbaux des visites canoniques met en évidence les tendances des différents évêques : la trame de la visite est toujours la même, avec quelques modifications apportées au fil du temps qui ne la change pas fondamentalement. Mais une plus grande attention, donnée à tel aspect du culte, permet de mesurer la personnalité de l'évêque et le sceau de l'époque. Ces différences s'expriment avec force, pour peu que soient juxtaposées les remarques éparses au fil des pages.

a- Poulpiquet, le XVIIIe siècle finissant (1824-1840)

Lors de la première visite dont Mgr de Poulpiquet a laissé trace, le style est encore celui du siècle précédent. Ainsi, on emploie le terme d'images, non celui de statues, utilisé seulement par Mgr Graveran, à partir de 1843. Les priorités cultuelles tournent autour du rétablissement des pratiques, de l'exercice de la foi, dans des conditions « décentes ». Cela suppose une église en bon état, avec un toit solide, des murs blanchis ou boisés, ne laissant pas tomber la poussière sur les autels au moment du sacrifice de la messe. Il est souhaitable que les clôtures du chœur soient telles que les laïcs non autorisés ne puissent les franchir indûment. Quant aux grilles qui protègent les fonts baptismaux elles doivent être suffisantes pour écarter toute velléité d'intrusion intempestive (personne ou animal).

Les vases sacrés, sont essentiellement calice et patène, ciboire, ostensor. Il ne sera jamais question des burettes et autres impedimenta plus accessoires. Ce qui importe, c'est le bon état des vases et matériels directement utilisés lors de la consécration. Viennent ensuite les ornements, qui doivent être propres, sans accrocs, pour tout dire « décents ». Les paroisses les plus peuplées doivent en posséder un nombre « suffisant », sans que jamais l'on se prononce sur une évaluation de ce « suffisant ».

La préoccupation de l'évêque se porte sur les horaires des messes, et des instructions. Et ses prêtres : ceux qui officient. Durant toute la première moitié du XIXe on relève les noms, année et lieu de naissance, l'évêque tient à se prémunir des possibles « petites églises » et autres déviations. Un encadrement préventif est préférable à des sanctions. Même souci d'éviter des dérapages dans le recensement des reliques et des dévotions déviantes qu'elles sont susceptibles d'engendrer ; on veille donc aussi à ce qu'elles soient toutes munies « d'authentiques » ce qui est un moyen, provisoire, d'en freiner la prolifération indue.

On précise l'existence ou non d'un hôpital. On relève la présence d'une ou plusieurs sages-femmes, mais rarement leur nom. Et le curé apprécie leur « bonne conduite ». Les maîtres d'école sont nommés, et on porte un jugement sur leurs capacités et surtout sur leur moralité. Pour les filles, on se contente d'indiquer le nom de la congrégation religieuse qui est chargée de l'école. L'évêque, par clergé local interposé, se préoccupe donc de l'état moral de la population, voire de son état physique. La question concernant la présence d'un hôpital sur la commune est cependant repoussée à la dernière page.

Mais l'évêque originaire de Plouguerneau, dont on sait la population attachée à ses bannières, n'a pas jugé utile de les intégrer dans la liste des objets dont il faut contrôler la décence.

b- Graveran, rattraper le XIXe siècle (1840-1855) ²⁶⁵

Joseph-Marie Graveran, n'est pas d'origine aristocratique à la différence de ses deux prédécesseurs, c'est un protégé de Mgr de Crouseilles. En l'occurrence ceci vaut bien cela. L'évêque l'envoie faire ses études à Paris, à la fois au collège Stanislas et au lycée Napoléon. Élève brillant, pressenti pour entrer à l'École polytechnique, il choisit le séminaire Saint-Sulpice. Ordonné en 1817, il sera nommé professeur de théologie dogmatique et directeur au grand séminaire de Quimper. Il a 25 ans. Des débuts prometteurs pour une carrière qui se déroulera entièrement dans son diocèse d'origine.

Selon le bilan dressé par l'archiviste du diocèse, Jean-Louis Le Floc'h, les trois premiers évêques réussirent à « rétablir les structure de base : nomination de prêtres, séminaires, communautés religieuses, visites pastorales, missions paroissiales²⁶⁶ ».

265 Joseph-Marie Graveran, né à Crozon, ses compatriotes ont fait réaliser une bannière visible au presbytère.

266 LE FLOC'H Jean-Louis, « Le diocèse de Quimper et de Léon, Notes historiques », in Annuaire du diocèse de Quimper et de Léon, 2009-2010. p 367-372.

L'Église du Finistère a renoué avec son passé religieux. Restent des poches difficiles. Comme Brest, la plus importante ville du département, la plus tumultueuse aussi, avec « une réputation de citadelle de l'anticléricalisme » selon l'expression de Jean-Yves Carluer²⁶⁷. Elle l'a démontrée en 1819 lors de la mission, voulue par Dombidau de Crouseilhès, et ne connaît une certaine pacification qu'avec le renouvellement des responsables administratifs, civils ou militaires. La nomination de Jean-Marie Graveran à la cure de la paroisse Saint Louis (1824) va y contribuer.

Très vite embarqué dans une opération « Mission », mise en place par son prédécesseur, sur les prescriptions de l'évêque Mgr de Poulpiquet de Brescanvel, il réussit, avec une certaine habileté, à maintenir les offices prévus, malgré les souhaits des autorités civiles. Il n'est pas certain que la paix des populations n'aurait pas gagné à la mise en œuvre d'égales qualités diplomatiques lors de la plantation de la Croix de Mission, sur l'espace public, croix de surcroît ornée de fleurs de lys. Quoiqu'il en soit, les qualités dont fit preuve en cette circonstance le jeune curé attirent l'attention des autorités et lui permettent de nouer d'utiles relations avec le monde maritime, la préfecture, mais aussi le Prince de Joinville, fort attaché à l'École de formation des officiers de marine, l'École navale.

Est-ce l'expérience de ces pénibles manifestations à l'occasion des processions brestoises qui incitent l'évêque à inscrire la rubrique Croix et Bannières dans la liste des objets à inspecter lors des visites pastorales ? Puisque *l'Église dans la rue* est une part non négligeable du ministère religieux, les objets qui contribuent à ce culte public se doivent d'être décents, selon l'expression récurrente de Mgr de Poulpiquet. D'autant que si les processions sont interdites à Brest sur la voie publique en application du Concordat relatif à la coexistence dans une même localité de lieux de culte relevant de religions différentes, cela n'interdit ni les processions dans tous les villages et villes du département²⁶⁸, ni les grands pardons extérieurs, ni l'existence de confréries ou de sociétés de secours mutuels qui se dotent d'enseignes et de bannières, ni tous les enterrements et autres cérémonies en l'honneur des marins.

Mgr Graveran, en 1840, prend la tête du diocèse, en même temps qu'une nouvelle génération, qui n'a pas connu l'Ancien Régime, arrive au pouvoir. Une

267 CARLUER Jean-Yves Carluer « La Révolution et l'Empire à Brest » in Marie Thérèse CLOITRE dir, *Histoire de Brest*, Brest, CRBC, UBO, 2000, 303 p.

268 Mais Lambézellec, faubourg, indépendant de Brest, se voit durablement appliquer l'interdiction de processions sur la voie publique. TRANVOUEZ Yvon, *Un curé d'avant-hier. Le chanoine Chapelain à Lambézellec (1932-1956)*, Brest, Ed de la Cité, 1989, 228p. p117-142, alors que Saint-Pierre Quilbignon, autre faubourg, ne se voit pas frappé d'interdiction.

génération marquée par l'air du temps, celui des voyages de Prosper Mérimée, celui aussi du goût de l'exotisme breton, de ses paysages, et de ses pratiques religieuses pittoresques comme le rappelle Denise Delouche²⁶⁹.

Au Salon de Paris de 1833, on expose un « Paysage, procession bretonne » alors que la procession de Brest vient d'être interdite en 1831. Mais en 1841, le 7 avril, à Brest toujours, on célèbre une messe pour la chiourme, dans l'atelier des machines du port, avec procession de 3000 forçats et communion des 2/3 d'entre eux²⁷⁰. En 1846, à Brest encore, se déroule dans les rues une procession du Saint-Sacrement, la première depuis 1830 : «[à Brest] l'esprit de 1848 [...]est cependant particulièrement manifeste en avril lorsque le curé Mercier bénit les bannières des "sociétés politiques", sociétés des Droits de l'homme, des ouvriers du port et de secours mutuels[...] »²⁷¹.

Depuis 1853, Monseigneur Graveran adjoint à son titre d'évêque de Quimper celui d'évêque de Léon, ce qui ne peut que réjouir le cœur des léonards. Grâce à des qualités personnelles de fermeté et d'entregent, le prélat qui fut un temps député, s'est concilié l'ensemble de ses ouailles, en profitant d'une évolution de l'opinion nationale.

Par l'introduction d'un article sur les Croix et Bannières au sein du procès-verbal de la visite canonique, il légitime la présence des bannières dans le mobilier de l'église, leur achat, leur entretien, et ... leur sortie lors des processions.

c- Mgr Sergent, évêque de la Madone, Sergent du Pape (1855-1871)

Originaire du Morvan, René-Nicolas Sergent ne fit que de courts passages en paroisse, il est nommé recteur de l'Académie de la Nièvre. C'est là qu'il accepte sa nomination comme évêque de Quimper, alors qu'il avait refusé celle de Nevers.

Il prend comme armes, puisque cette tradition, abolie par la révolution est revenue, la Madone. Et il choisit la plus universelle : proche, sinon copiée sur la Vierge de la médaille miraculeuse, de la rue du Bac. Debout, tête nue, mains ouvertes vers le bas, symbole d'accueil, écrasant le serpent, elle est entourée d'une mandorle rayonnante et de 18 étoiles. Comme devise « Ave Maris Stella », les premiers mots du cantique incantatoire à Marie, « Je vous salue Etoile de la Mer ». Ce qui devrait toucher le cœur des Bretons. Il porte le titre d'*Assistant au Trône pontifical*. Ce titre purement

269 DELOUCHE Denise, *Peintres de la Bretagne et quête spirituelle, Catalogue d'exposition*, Pont-Aven, le musée, 24 juin- 25sept 2006, 130 p.

270 LE GALLO Yves « Les derniers temps de Brest "colonie"1815-1848 » in CLOÛTRE Marie-Thérèse (dir), *Histoire de Brest*, Brest , CRBC-UBO, 2000, 303 p, p 139-156.

271 CLOÛTRE Marie Thérèse , «Première préfecture maritime et Marseille de l'Océan » in *Histoire de Brest* », op cit p 157.

honorifique²⁷² permet de faire partie de collèges particuliers, et parmi d'autres détails, celui de porter pendant l'été, des vêtements de chœur en soie. On peut supposer que cette distinction récompense tout autant le champion de la cause de l'infaillibilité pontificale qu'il défend avec ardeur lors du concile de 1870, après l'avoir promue près des évêques français, que le défenseur des États pontificaux et des zouaves pontificaux.

R.-N. Sergent aime se rendre à Rome: il y fit cinq visites durant sa prélature et seulement deux visites de son diocèse. Pour être plus précis, les archives ne disposent que de deux traces, deux PV de visites canoniques par paroisses²⁷³. L'évêque se fait un malin plaisir de ne pas solliciter du Gouvernement les autorisations de déplacement, théoriquement obligatoires, arguant du fait que, nommé par lui, il est administrativement « couvert » pour toutes les obligations afférents à cette charge: les visites a limina en faisant partie, la première en décembre 1859, ainsi que les participations au Concile de 1870, et toutes les invitations à assister aux fastes cérémoniaux comme la canonisation des martyrs japonais en 1862 ou la fête du centenaire de saint Pierre en 1867. Si, selon son biographe²⁷⁴, il aime prier dans l'ombre et la grandeur des églises de Rome, il est tout aussi sensible, semble-t-il, au privilège d'une invitation à assister à la messe papale privée, célébrée dans la chapelle Sixtine pour les zouaves pontificaux, ou d'une communion distribuée par la main du Souverain pontife. Irrévérencieusement pourrait-on dire que la prière dans la proximité papale lui semble plus efficiente ?

Être nommé familièrement par le Pape « l'évêque de la Madone » a de quoi toucher le prélat le moins imbu de sa personne, de même recevoir une copie en bronze de la statue érigée à Rome pour perpétuer le souvenir du récent dogme de l'Immaculée Conception. Rome et la fidélité au Pape, Rome et sa liturgie, Rome et ses décors. C'est cela le plus frappant : les remarques de Mgr Sergent en inspecteur de paroisses sont, plus que d'autres, centrées sur la réglementation et sur la réglementation telle qu'édictee par Rome. Alors que Mgr Graveran, sans être gallican, n'avait pas encore fait adopter par tout son clergé le missel romain, son successeur sera plus rigoureux par exemple en

272 Charge papale connue depuis le XIIe siècle, elle devient distinction en 1551, et ne connaît plus de nomination après 1969, BERTHOD Bernard, BLANCHARD Pierre, *Trésors inconnus du Vatican. Cérémonial et liturgie*. Paris, les éditions de l'Amateur, 2001, 352 p.

273 Notre objectif n'étant pas d'observer à la loupe la biographie de Mgr Sergent, et la géographie de ses déplacements, nous n'avons pas considéré comme prioritaire la possibilité de retracer l'itinéraire de ses pérégrinations. D'autant que, comme cela a été précisé, une visite canonique peut être effectuée par un mandaté de l'évêque, Vicaire général le plus souvent. Dans les décennies suivantes on emploiera le terme de « évêque forain » pour les visites « intercalaires ».

274 TEPHANY Joseph-Marie, chanoine, *Vie et oeuvres de Mgr Joseph-Marie Graveran, év... Dédiés à Mgr René-Nicolas Sergent*, Paris, Louis Vivès, 1870.

demandant à la paroisse de Saint-Sauveur du Faou, en 1865, d'acheter un missel romain. Certes Mgr Sergent fait profiter son diocèse du lustre qui lui est conféré par sa désignation pour couronner en 1857, Notre-Dame de Bon Secours à Guingamp, hors de ses terres, dans le diocèse de Saint-Brieuc : on aurait pu imaginer qu'il était plus réconfortant pour ses ouailles de le voir d'abord couronner Notre-Dame de Rumengol. Ce ne sera qu'en 1858, l'année de la visite du couple impérial en Bretagne et en particulier en Finistère à Brest, Quimper avec, quasiment sur le trajet, Rumengol.

- Les priorités de Mgr Sergent: l'évêque ultramontain

Selon le procès-verbal de visite, daté 23 mai 1858, de Saint-Sauveur du Faou, église si proche de Rumengol, aux destins liés, la visite canonique se déroule dans tous ses détails. Il n'est fait aucune impasse, sur aucune rubrique. Il n'échappe à personne que les voyageurs s'arrêtant au lieu de pèlerinage sont susceptibles de s'intéresser à la paroisse voisine. Il faudra répondre à toutes demandes d'information des hôtes prestigieux, ou non, de leur suite, mieux encore lister les manques éventuels afin de pouvoir glisser quelques requêtes. Il n'en est pas de même pour les édifices ou les paroisses moins sujettes aux interventions de prestige et d'autorité. Ce qui est le cas le plus général. Mgr Sergent fait l'impasse sur un très grand nombre de rubriques, quitte à lancer une enquête particulière sur les conditions d'exercice du mois de Marie en 1856. A Saint-Sauveur du Faou, lors de la visite de 1865, seuls sont traités le tabernacle qui « doit être doublé de soie blanche », le maître-autel, « à reporter au fond du sanctuaire » « on blanchira les murs ». Il n'est rien dit des vases sacrés, ne sont évoqués que les vaisseaux aux saintes huiles, dont il convient de « retrancher les stylets ». Mais il faut acheter un rituel romain (Huelgoat, 1865).

Dans le domaine de la paramentique, et en particulier des vêtements liturgiques, la sévérité épiscopale s'exerce. L'évêque, décidément très attentif, rappelle qu'il est bon « d'exposer les ornements à l'air pour ôter l'humidité » (Cast, 1860).

- Les Bannières : l'attitude ambivalente de Mgr Sergent

Aucun texte canonique ne semble régir la confection des bannières. Pourtant Mgr Sergent y porte une grande attention. Il poursuit et surtout amplifie la politique qui a débuté avec son prédécesseur, Mgr Graveran, qui prit la décision de l'introduction de la question sur les bannières et croix. À peine installé, en 1856, « l'évêque de la Madone » l'accentue avec l'enquête sur la dévotion mariale, et la mise en place du mois de

Marie dans son diocèse²⁷⁵. Y a-t-il des bannières dédiées à la Vierge ?

Vingt neuf paroisses répondent positivement, soit moins de dix pour cent du nombre de paroisses du diocèse, mais près du tiers des réponses à cette enquête, selon l'état de conservation des archives. On relève 38 bannières alors que le bilan des visites canoniques en compte 294 en 1850. L'intérêt de cette consultation tient au fait que, enfin, ici, les bannières sont nommées. Il ne s'agit plus seulement de jolies bannières, de bannières usées, ou de bannières déjà passées : du jugement normatif du Visiteur on passe à une information nominative, sinon formellement descriptive. Une information capitale pour tenter d'établir un bilan et une analyse des tendances dans ce domaine.

Au cours des visites « ordinaires », on s'intéresse aussi au mode de fabrication des bannières. Ce n'est pas une préoccupation nouvelle puisque à Pouldreuzic, en 1852, pour Mgr Graveran « deux mauvaises [sont] à remplacer, la neuve devrait être beaucoup moins lourde, le pied plus court ». Graveran avait ainsi ouvert la voie à une politique qui va être largement développée par son successeur. C'est quasiment la chasse aux vieilles bannières, à l'instar de la chasse aux galons noirs à tête de mort des autels des trépassés, mais cette fois le motif est apparemment purement matériel, voire physique: elles sont trop lourdes. On peut se croire revenu au temps de Miollis ! La solution est trouvée, il suffit de changer le pied des bannières, ce que Mgr Sergent appelle « les gaules ». A posteriori, on peut s'interroger sur la faisabilité d'un tel expédient. L'architecture de certains supports de bannières a tout à voir avec la charpente d'un clocher fait pour résister aux vents d'ouest ? qu'il faut affronter non pas vent debout, mais bannière quasiment couchée. On se rappelle les phrases de Per Jakez Hélias, et la sculpture de Creston²⁷⁶, produite par les ateliers Henriot.

Apparemment les nouveaux modes de fabrication des bannières ont largement atteint le Finistère, puisqu'il s'agit de « changer la gaulle de la vieille bannière qui est trop lourde à porter » (Trégourez après 1858). A Saint-Evarzec, on est plus précis : « Les gaules des bannières seront diminuées *de grosseur et de longueur* » (1863), tandis que à Lothery, cinq ans plus tard on se contente de demander de remplacer la bannière « par une bannière moins lourde ». A Plomelin, en 1863, « les gaules des bannières seront raccourcies d'un mètre ». A Pleuven, lors de sa seconde visite, le prélat ordonne « les gaules des bannières seront incinérées », preuve que l'on

275 Nous remercions M-T Cloître des informations inédites .

276 René-Yves Creston *Les porteurs de bannières* Grès de grand feu-rehauts d'or.Quimper, faïenceries Henriot Vers 1930 photo publiée dans le catalogue Ar Seiz Breur 1923-1947 . Catalogue des objets et documents de l'exposition temporaire p 8.

met quelque réticence à exécuter les consignes et à les remiser dans le grenier de la sacristie, pénitence qui peut n'être que provisoire, les refus d'obtempérer ne sont pas rares. Et « une ne sera plus sortie jusqu'à ce qu'elle soit réparée » (1871). A Dinéault en 1865, les 2 bannières « vieilles et usées sont à remplacer par des bannières moins lourdes ». Mais à l'aune de la durée de vie des bannières, pour que celle de Trégourez soit dite vieille, en 1858, a fortiori celles de Dinéault, « déjà vieille » en 1845, c'est qu'elles sont un héritage de l'Ancien Régime. Et on peut légitimement se poser la question : est-ce seulement le pied de la bannière qu'il faut changer, n'est-ce pas la bannière toute entière, son style, si différent des bannières romaines telles que restituées par les tableaux de l'époque (musée d'Angers....) ? Les lourdes broderies conservées dans les églises bretonnes sont bien éloignées des bannières que l'on commence à trouver chez les marchands spécialisés, des bannières que l'on dit « jolies ».

L'évêque n'hésite pas à donner clairement son sentiment sur le commerce des objets religieux, jusqu'à jeter l'opprobre sur quelques-uns des membres de la corporation.

« Certains marchands contre lesquels nous avons déjà cru vous prémunir, ont depuis long-temps répandu dans le diocèse des ornements de peu de valeur et des vases sacrés de mauvais goût. Malgré nos avertissements ils continuent ; nous vous déclarons donc, pour en finir, que nous n'entendons ni bénir, ni permettre de bénir aucun de leurs ornements et que nous ne consacrerons pas leurs calices; désormais nous n'en consacrerons aucun sans qu'il soit accompagné d'une petite note qui indiquera la personne à qui il appartiendra et le fournisseur de chez qui il sera sorti. »²⁷⁷

Mais tout n'est pas condamné : à Dirinon, en 1856, les bannières sont « bien » et à Rosporden, la même année, (1 bien, 1 usée) il faut « choisir une place convenable, faire une armoire pour renfermer les bannières, les faire réparer auparavant ». Il ne saurait suffire d'avoir des bannières, on doit les entretenir et les ranger convenablement. comme on le fait des ornements. Le décès soudain de Mgr Sergent ne permet pas de pronostiquer de la poursuite de sa politique ultramontaine et des conséquences en termes de bannières: disparition de toutes les anciennes ?

277 Ordo, 1854 p 98.

d- La fin du XIXe siècle : Nouvel, Valleau et Lamarche

Ces trois évêques ne sont certes pas interchangeable, mais leurs personnalités s'affirment apparemment avec moins d'autoritarisme que celle de R.-N. Sergent. Lorsque Anselme Nouvel de la Flèche (1872-1887) hérite de l'évêché de Quimper et Léon, l'élan ultramontain est donné. Bien des actions spectaculaires, comme par exemple le couronnement de Notre-Dame du Folgoat en 1888, ne sont que la prolongation de celui de Notre-Dame de Rumengol au Faou. La spiritualité mariale ne demande qu'à se développer, ce qu'elle fera dans les sanctuaires locaux comme ailleurs en France, en particulier à Lourdes mais aussi à la Salette.

Les « affaires de l'Église » du Finistère sont marquées au sceau des événements politiques et électoraux locaux, voire des affrontements entre catholiques jusqu'à des affrontements entre ecclésiastiques. On n'évoquera pas ici les conflits entre candidats aux suffrages des électeurs, mais ils ont évidemment laissé des traces sur les fidèles, électeurs ou non, et sur les prêtres en charge des paroisses au contact de ces fidèles.

Dans un domaine plus proche de notre problématique, intellectuels, artistes et politiques ont un regard différent sur les objets du passé. La « matière de Bretagne » fait l'objet d'un engouement certain. Nouvel, le moine breton, laisse une trace de liturgiste. Dans cette veine il marche dans la suite de Sergent, mais on ne trouve pas trace d'une autorité exprimée avec la même rigueur, et la même vigueur.

À Dinéault, en 1874, les deux bannières ne sont plus dites « vieilles et usées », parce que sans nul doute changées ou réparées, on se contente d'indiquer leur nombre. Cette fois ce sont les statues qu'il convient de remplacer : la Trinité, saint Antoine, saint Sébastien etc. La remarque est renouvelée en 1878. Sous l'épiscopat de Mgr Lamarche, en 1882, il s'agit de réparer la croix, mais on ne dit rien des bannières. Par contre en 1886, sont signalées 5 bannières et 4 statues neuves.

Les inventaires du mobilier des églises perdent de leur richesse d'information. Mais beaucoup a déjà été fait : l'accent est mis sur les paroissiens, sur la vie locale. Alors que Mgr Sergent a fait l'impasse sur les confréries, au point que aucun des procès-verbaux n'en fait mention, celles-ci reviennent en force, à tout le moins en nombre, car on a peu d'indications sur la réalité de leur fonctionnement.

Les comptes rendus des visites canoniques véhiculent moins d'interdits en matière de mobilier religieux et peut-être davantage de mise en valeur du positif.

- Lamarche, mise en valeur du passé

Sous l'épiscopat de Mgr Lamarche entre 1887 et 1892, les visites mettent en évidence la richesse du patrimoine, en particulier de « l'orfèvrerie », et mentionnent surtout les croix de procession. Quel autre objet signifie aussi ostensiblement la richesse, l'ancienneté de la communauté, sa fidélité aussi qui lui a permis de conserver ces trésors malgré les heures sombres ? Elles sont décomptées à toutes les visites canoniques. Leur nombre reste identique, cependant à Arzano en 1890, une des croix est dite en or. Qu'elle soit d'or, d'argent doré ou de laiton doré est ici de peu d'intérêt : l'important est que l'on souligne sa richesse. À Cast, en 1890, on cite une « magnifique croix renaissance en argent massif », et à Guilers-Brest quatre croix sont nouvellement argentées. En 1891, à Carantec, les 2 dites du XVIIe, sont « superbes ». A Cleden-Poher, une « belle » est en vermeil, mais à Cleden-Cap Sizun elles sont seulement « convenables ».

L'intérêt pour les bannières anciennes va être mis en évidence lors du pardon du Folgoat de 1888, qui voit le couronnement de la Vierge du lieu, à l'instar de Notre-Dame de Rumengol en 1858.

- Le couronnement de ND du Folgoat, en 1888 opération électorale, ou ressourcement autour des valeurs du passé ?

Peu de pardons auront suscité autant d'intérêt local que celui du Folgoat de 1888. C'est le dernier grand pardon de la saison, à la toute fin de l'été. Cette année-là les enjeux semblent de taille: l'Eglise de Quimper, et surtout de Léon, y couronne la Vierge du Fou du Bois. Ce qui ne saurait se faire avec un moindre concours de faste et de pèlerins que pour Rumengol, même si peu nombreuses sont les personnes susceptibles d'établir des comparaisons. De surcroît, le député du lieu est un ecclésiastique, un évêque flamboyant, celui d'Angers, Mgr Freppel, et l'on est à la veille d'une année électorale.

« Des quêtes furent organisées dans les églises du diocèse, et les dons de toute nature étaient reçus depuis quelques mois déjà pour subvenir aux frais, associer par une offrande, tous les fidèles à cette fête diocésaine et raviver chez le peuple breton sa foi antique et ses traditions. »²⁷⁸

²⁷⁸ Archives départementales du Finistère, série V liasse - 48 Police des cultes, Missions, pèlerinages et Prédications 1887-1903, dossier « couronnement de ND du Folgoat , 7et 8 septembre 1888 ».

Cette manifestation si elle n'est que le résultat du hasard se trouve placée à propos pour servir les intérêts politiques du clergé, qui songe déjà aux élections générales de 1889. »

Ce qui donne au sous-préfet de Brest et au commissaire spécial de police de Brest l'occasion d'assister aux manifestations afin de pouvoir en rendre compte à leur hiérarchie. La « Semaine Religieuse » de Quimper et Léon en fait évidemment un tiré à part, supplément à son numéro du 14 septembre : on a donc la possibilité de comparer trois versions d'un même événement. Le rapport du sous-préfet se fit attendre, puisqu'il se fit relancer par courrier du 11 septembre. Celui du commissaire spécial Roswag, est daté du 9 septembre. Le texte du discours de Mgr Freppel, annoncé, manque dans le dossier²⁷⁹, comme il manque dans le compte-rendu de la « Semaine ». « Nous ne donnerons pas ici le discours de Mgr Freppel, nous ne l'analyserons pas, ce serait au-dessus de nos forces : on sait que dans l'éloquence de l'évêque d'Angers l'énergie de la conviction a plus de part que les élans de l'enthousiasme »²⁸⁰.

Pendant le discours, le rédacteur contemple « brillant au soleil le clocher de Lesneven » et se remémore le destin inattendu du « fou du bois ».

« Mr le député du Finistère, tourné du côté de l'église, parle à la foule qui l'écoute silencieusement.... pendant une heure il tient ainsi le public, et à sa descente de la tribune, quelques applaudissements seulement viennent le récompenser de sa peine. (archives citées) »

Pour le sous-préfet, « si c'est un but politique.... leur but a été complètement manqué ». Pour le commissaire spécial : « La cérémonie du Folgoët a été très belle et très imposante pour les pèlerins qui ont la foi, mais pour les incrédules elle n'a été qu'un objet de curiosité, en même temps qu'une promenade au milieu d'une race encore en retard d'un demi-siècle ».

Les vedettes auront été les bannières. Si pour le sous-préfet il ne s'agit que d'un moyen commode de repérer le nombre de « manifestants » et de curieux, le commissaire semble impressionné par le nombre de paroisses et l'attitude des fidèles.

« Le 8 de bonne heure, arrivent de tous les coins de l'arrondissement et du département, des processions de pèlerins, chantant des cantiques précédés de leurs bannières portées par des femmes et par des hommes en costume breton. »

279 KERBIRIOU Chanoine L., *Notre-Dame du Folgoët. Un grand sanctuaire marial en Bretagne. Notice descriptive, historique et archéologique.* Brest, Impr. L. le Grand, 1938, 96 p. qui cite, outre la *Semaine Religieuse* op.cit *L'Ami du clergé* daté du 27 avril 1922, dont nous avons fait état, le discours de Mgr Freppel. (Le Folgoat a été érigé en paroisse en 1829).

280 *Semaine Religieuse de Quimper et de Léon, Supplément du 14 septembre 1888.* pp 613- 631.

« On remarque des endroits réservés aux paroisses de Bohars, Saint Frégant, Saint-Divy, Coat-Méal, Carantec, Bourg-Blanc, Brélès, Berorz (sic), Brest, Dirinon, Le Drennec, Kernouës, Lanildut, Guipavas, Guissény, Gouesnou, Le Conquet, Lanarvily, Guiclan, Goulven, Laroche, Plouider, Loc Brévalaire, Plouédern, Lanhouarneau, Plouénan, Landéda, Landunvez, Plouvorn, Lambézellec, La Forest, Plouescat, Plouvien, Lannilis, Plouézoch, Landerneau, Plougastel-Daoulas, Plouguerneau, Plounévez-Lochrist, Plougonvelin, Saint-Pabu, Porspoder, Ploudalmézeau, Tréglonou, Saint-Martin (de Morlaix), Plougourvest (dont les bannières ont fait l'admiration de tous les pèlerins), Saint-Renan, Saint-Urbain, Plouzané, Saint-Pol de Léon, Trégarantec, Milizac, Santec, Saint-Sauveur, Saint-Vougay, Mespaul, Saint-Marc, Plounéour-Trez, Tréfléz, Plabennec, des endroits leur sont désignés d'avance pour placer leurs bannières à droite et à gauche de la palissade servant de chemin au cortège.

On signale particulièrement les 200 habitants d'Ouessant : en tête marchent les croix et les bannières (femmes en majorité) escortés par leur curé et venus à pied du Conquet.

A 7h ½, arrive la paroisse de Lesneven : en tête marchent les croix et les bannières, puis Mr Lunven, maire et ses adjoints, les curés et tout le conseil municipal; ils se rendent lentement, le chapeau à la main, au Folgoët.

Un instant après arrive la paroisse de Landerneau, MM Radiguet et Bienvenue en font partie. »

Soixante trois paroisses citées par le commissaire, davantage pour le rédacteur de la *Semaine Religieuse*, qui se garde bien de donner des chiffres précis. Dans notre siècle, habitué aux manifestations de tous ordres, à l'évaluation chiffrée des participants, et aux divergences d'appréciation, on corrigerait « un peu plus pour les organisateurs » :

« des quatre-vingt processions attendues, la plupart sont arrivées ; des deux cents paroisses qui doivent être représentées il en est peu dont les fidèles ne soient pas déjà présents, les croix et les bannières mises en place.

..... Quant aux bannières, on ne peut, à moins de les avoir vues, se faire une idée d'une pareille splendeur. Douze d'entre elles m'ont paru plus particulièrement remarquables.

Nous tenons à les signaler aussi complètement que possible :

Tréfléz Sainte Edeltrude, ND du Rosaire

Saint-Méen ND du Rosaire, le TS Sacrement

Plouguerneau N-S en croix, ND du Rosaire, S Pierre, S Paul

Plougourvest S Pierre et un saint Evêque

Plouédern, N-S en croix, S Edern et son cerf.

Dirinon N-S en croix, ND du Rosaire.

Guimiliau N-S en croix, S Miliau, ND du Rosaire, le TS Sacrement

Saint-Sauveur N-S en croix, S Paul

Goulven S Goulven, Notre-Dame , Le TS Sacrement, Notre-Dame

Seules les bannières de Goulven n'ont pas été restaurées, les autres ont été rendues à leur première splendeur par l'habile travail des carmélites de Brest. Elles paraissent être à peu près de la même époque.

C'est à peu près de la même époque ; c'est exactement le même genre de dessin et de broderie ; celle de Guimiliau qui est peut-être la plus belle, porte la date de 1683, et d'une première restauration faite en 1819. »²⁸¹

Les vieilles bannières sont donc remises à l'honneur, non plus usées, mais réparées ; on ne sait si elles ont conservé leurs « gaules » trop hautes et trop épaisses. Mais un bon journaliste institutionnel ne saurait ignorer les efforts plus récents, il rend donc hommage à quelque célébrité, fût-elle une copie au goût du XIXe, comme le style Napoléon III copia le style Louis XV.

« il n'y en avait aucune qui égalât en richesse celle de N-D de Rumengol, tant admirée à Quimper pour la translation du Bras de saint Corentin.

À côté des bannières anciennes, les plus belles parmi les modernes paraissaient bien humbles ; la plus remarquable était celle de la cathédrale... Le dessin est d'une grande élégance et la broderie de très bonne exécution ; elle représente saint Corentin et saint Pol²⁸². On remarque aussi la bannière de Ploudaniel où l'image de saint Yves est conforme au portrait authentique conservé à Tréguier. »

281 Op cit., p. 620.

282Bannière conservée aux Archives diocésaines de Quimper.

Quelques autres sont signalées, sans doute davantage pour leur intérêt apostolique que pour leur intérêt intrinsèque, comme celle des cercles ouvriers de Quimper, première bannière signalée d'une association de la jeunesse catholique qui se cherche, citée par deux fois. L'œuvre de l'abbé Dulong de Rosnay est ici représentée par une enseigne accompagnée de jeunes gens, peut-être des jeunes issus des cercles ouvriers, mais le texte n'est pas suffisamment précis pour l'affirmer.

« L'œuvre est d'un goût exquis [...] Le principal côté de la bannière est blanc, semé d'hermines d'or, il représente sainte Anne et la Vierge enfant, d'après un tableau du peintre Ittenbach; au revers elle présente les armes de la Bretagne entourées de branches de chêne avec la devise que la conférence a choisie, à l'imitation de notre évêque : "Doue hag ar Vro" .»²⁸³

Nous n'avons pas identifié la bannière bénie par le cardinal-archevêque de Rennes, et l'évêque du diocèse. Seule une bannière de jeunes ouvriers a été repérée à Morlaix, ville où l'abbé Dulong de Rosnay a été en service, près de la paroisse Saint Martin. L'enseigne est, elle aussi, dédiée à la Vierge et à sainte Anne.

On assiste ici, et à l'occasion de ce couronnement, à la réhabilitation des vieilles bannières, des grandes enseignes brodées, venues des confréries, ce que ne manque pas de souligner le rédacteur de la *Semaine Religieuse*, opération qui sera poursuivie par les abbés-archéologues au début du XXe siècle. Cette opération n'est pas sans ambiguïté. La description de cette fête, ce grand jour qui rappelle tant de souvenirs, à l'occasion duquel on exhibe les vieux costumes, les vieilles bannières, les vieilles croix. semble donner raison au commissaire spécial de Police, ce grand jour est « une promenade au milieu d'une race encore en retard d'un demi-siècle ». Le chroniqueur de la *Semaine Religieuse* confirme cet ambiguïté dans une phrase qui fait allusion aux grands costumes des femmes de Guissény :

« On sait que le Léon a renoncé aux vieux costumes éclatants.....

Au Folgoat une femme de Guissény a paru en robe de soie rouge damassée, bordée de galons d'or; les nuances et les dorures un peu éteintes disaient assez que c'était une relique du passé, mais c'était bien l'occasion de l'exhiber, en ce grand jour qui rappelle tant de vieux souvenirs. »

Certes la *Semaine Religieuse* a fait mention des jeunes de la Conférence de

283 Op. cit., p.629.

sainte Anne de l'Association catholique de la Jeunesse Française qui « firent cortège aux prélats ». Comme toute jeunesse, elle représente l'avenir, elle accompagne les dignitaires, en futurs responsables qu'ils seront eux-mêmes. L'Église bretonne est jeune. Mais cette fête est décrite dans une atmosphère plus passéiste que dynamique.

4- Le recueil des données chiffrées

«Parc» est-ce bien le mot juste ? sans doute pas davantage que le mot «stock», ou flux, utilisés en démographie. Mais quel vocable utiliser pour annoncer une tentative de comptage des bannières, non plus celles d'une paroisse, mais celles du diocèse, des 300 (environ). paroisses du diocèse de Quimper et de Léon, paroisses dont le nombre fluctue derrière l'apparente inamovibilité de la civilisation paroissiale. Ce qui amène à une première question, la plus apparemment anodine : lorsqu'une paroisse se scinde en deux pour constituer une nouvelle paroisse, parfois avec l'apport de hameaux venus d'une troisième partie-prenante, que deviennent les bannières ? Suivent-elles les fidèles, restent-elles « en poste »²⁸⁴ à l'église-mère ? Le processus est-il différent si il s'agit de l'élévation d'une église ou chapelle tréviale en paroisse de plein exercice, ou s'il s'agit d'une création ex nihilo avec construction d'un nouveau lieu de culte ?

Pour le XIX^e siècle, les archives ne permettent pas de mettre en évidence quelques exemples concrets, et encore moins de mesurer le phénomène global. Nous connaissons seulement, à partir de la documentation recueillie lors de notre travail sur les bannières réalisées par le Monastère du Carmel de Morlaix, un ou deux exemples datés du début du XX^e siècle. En particulier à Lechiagat, prise sur la paroisse de Tréffiagat. Le transfert de très vieilles bannières est «visible». Ce qui permet de poser la question, pas d'élaborer des hypothèses. Mais le phénomène sera intéressant à observer en ces premières décennies du XXI^e siècle alors que la notion de paroisse territoriale est en pleine évolution. Travail d'historien ou travail d'ethnologue, car observer l'histoire en train de se faire, à partir d'objets dont la fonction historique n'est

284 Expression reprise de Y-P Castel , in Catalogue exposition « Bannières du Léon »

pas unanimement reconnue est parfaitement ambigu.

Symbole d'identification d'une collectivité, civile, militaire ou religieuse, le devenir des enseignes qui l'ont représentée n'est pas neutre pour les héritiers, fussent-ils simplement moraux ou sentimentaux, singulièrement lorsqu'il s'agit d'une collectivité que l'on croyait intangible et dont l'identité se révèle, au fil des années, polymorphe et fluctuante. On rejoint ici la question posée par le chanoine Floc'h à propos des recompositions nées du Concordat et imposées aux fidèles. Que pensent les fidèles, ou plus exactement que ressentent les fidèles?

a- Le recueil des données : réponse et non réponse

En 1840 date de la première visite canonique recensant les enseignes de procession - bannières et croix- les paroisses ne sont pas toutes indiquées comme possédant des bannières, au contraire des croix. Mais l'absence de bannières n'en est pas pour autant avérée. Première certitude : on répond à la question « croix », donc on a lu la question concomitante « bannières ». Le choix de la non réponse n'est donc pas neutre. L'indication *point* est rare. Au vu de la répartition de ce petit mot dans l'ensemble des procès-verbaux, et au vu des rubriques dans lesquelles cette réponse est employée, (par exemple pour les confréries, alors que c'est une rubrique habituellement renseignée), on peut traduire le choix de ce vocable pour les bannières par *la paroisse a compris l'importance de la question, mais n'a pas, pour le moment, fait le choix de cet investissement*, qui est rarement seulement financier.

b- Le recueil des données : la périodicité

Le choix d'utiliser comme source d'informations le procès-verbaux des visites canoniques repose sur une pétition de principe : les dites visites ont lieu à périodicité régulière, puisque obligation est faite au prélat de visiter chacune de ses paroisses au moins une fois tous les cinq ans. Le raisonnement fait abstraction des autres obligations de l'évêque, soit vis-à-vis de Rome, et on a vu le nombre de séjours de Mgr Sergent dans la Ville sainte, soit vis-à-vis de la représentation nationale, élections à laquelle a souhaité se soumettre, par exemple, Mgr Graveran.

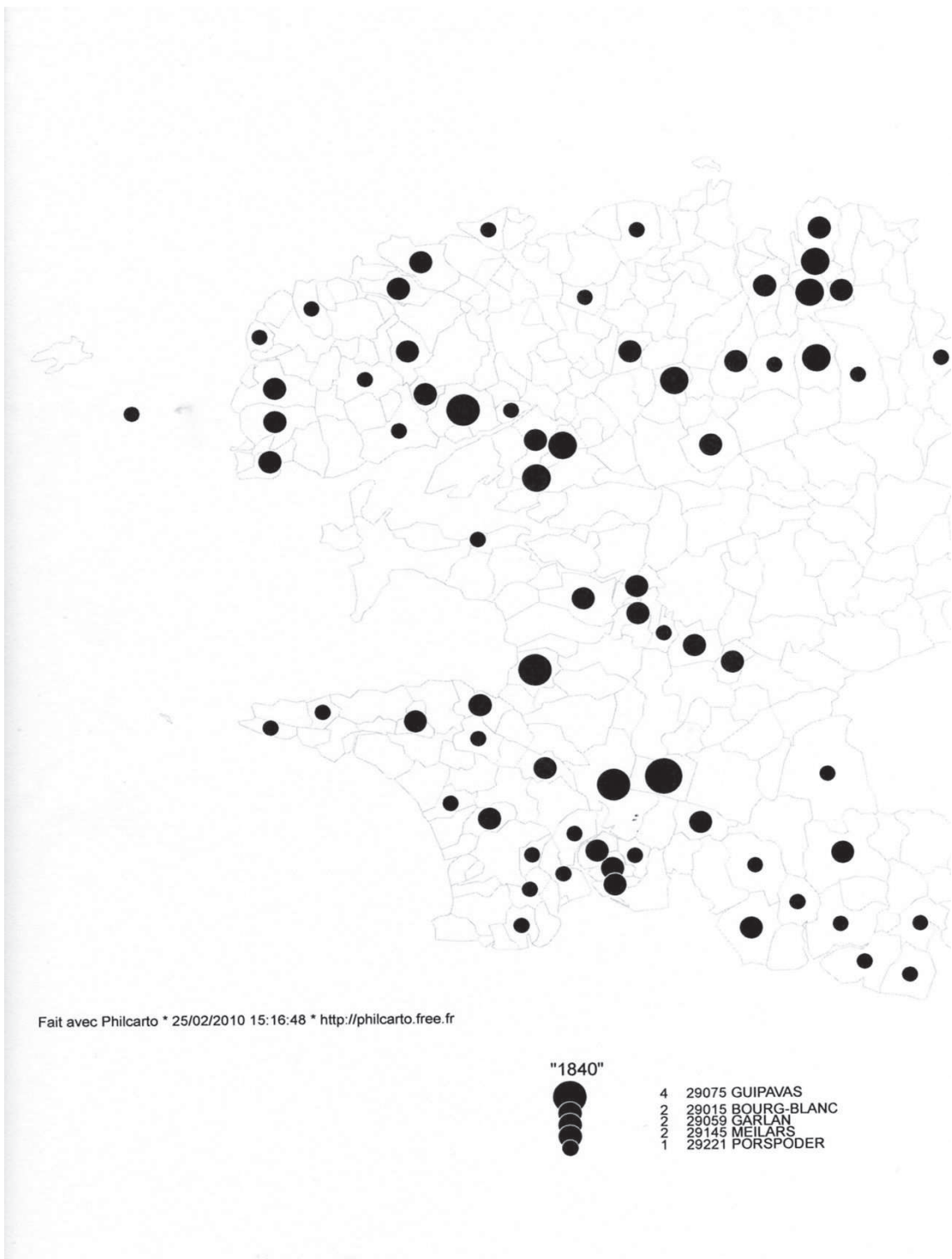
Certes les vicaires généraux suppléent, mais des décalages se produisent : le seul préjudice et la régularité d'éventuelles courbes statistiques, qui n'entreront que

bien plus tardivement, dans le champ de la recherche en histoire et sociologie religieuse. Autrement dit, les données se prêtent imparfaitement à un tableau général des bannières en Finistère. Cela n'a pas semblé un obstacle rédhibitoire à l'établissement de bilans et à l'établissement de cartes, mais confronté à ces aléas, il a fallu arbitrer pour harmoniser, faire des compromis.

Par exemple la paroisse de l'île Molène a reçu la visite de Mgr Graveran à une date non indiquée, mais une bannière est signalée. Une seconde visite est datée 1847, mais cette fois la rubrique bannière n'est pas renseignée. La bannière de l'île Molène est donc réputée être présente dès 1840 ; il s'agit d'objets durables, non d'événement ponctuels.

(Les données chiffrées ont fait l'objet de traitements cartographiques présentés ci-dessous et en hors-texte p.510)

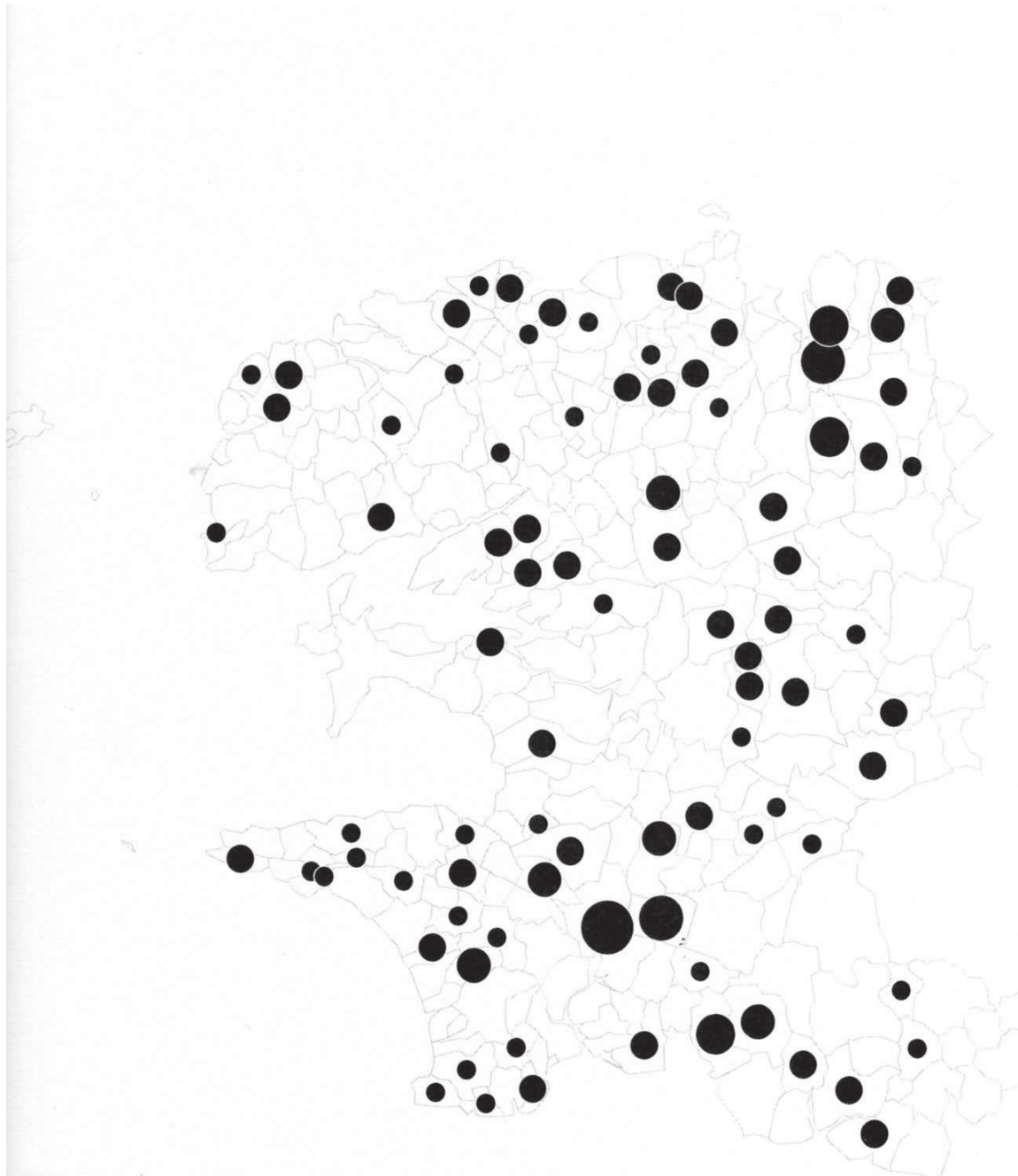
CARTE N°1 :1840 : Bannières recensées à cette date (Source PV visites canoniques) Traitement graphique G. Couix



Autres exemples, toujours à la première visite de Mgr Graveran, Bannalec compte 2 bannières, 2 également à Beuzec Conq, mais Bénodet, visitée en 1843 en a aussi 2, ainsi que Bodilis. Bourg-Blanc en a 3 en 1843, Briec en 1847 en a également 3 « jolies toutes neuves ». Toutefois le procès-verbal précédent concerne l'année 1837. Le nécessaire décalage des visites a donc conduit à fixer arbitrairement le point de

départ de la collation de toutes ces bannières à 1840, et faire un second point en 1850. À cette date de départ, en 1840, on totalise 125 bannières pour 71 églises ayant répondu positivement, dont plus de la moitié indiquent en posséder 2 voire 3. Mais dans cette période datée 1840, 185 paroisses seulement ont fait l'objet d'un procès-verbal. Pour un procès-verbal, qui n'est pas un questionnaire envoyé anonymement, le taux de réponse est donc faible, moins de 40%. Mais si le taux de déclaration de possession de bannières était au même niveau dans toutes les paroisses on atteindrait 325 bannières pour les 185 paroisses concernées.

CARTE N°2 : 1850, Bannières recensées depuis 1840, (source: Visites canoniques)
traitement graphique G Couix



it avec Philcarto * 25/02/2010 15:18:12 * <http://philcarto.free.fr>

"1850"



7	29232 QUIMPER
5	29151 MORLAIX
2	29169 PLOGONNEC
2	29054 LA FEUILLEE
2	29187 PLOUGAR
1	29143 MAHALON

L'enquête lancée par Monseigneur Sergent, en 1856, qui demande un « résumé succinct de tout ce qui concerne le culte de la Vierge dans la paroisse » donne des résultats différents. Incomplets car ils ne concernent pas toutes les paroisses, et « en

l'état de conservation de l'enquête » selon l'expression de MT Cloître. Par contre les réponses sont plus riches, plus détaillées : tout n'apparaît pas dans les procès-verbaux des visites canoniques. Il a paru intéressant de cumuler les deux types de résultats dans un seul tableau afin d'établir des comparaisons.

TABLEAU N°19 : Enquête 1856, Source MT Cloître. Enquête Sergent 1856, et état des mêmes paroisses avant 1856, Cartographiée par G Couix, voir p509 dans le Cahier regroupant les différentes cartes

paroisses	Enquête Sergent (1856)	Résultats visites canoniques avant 1856
Botshorel	Saint Georges/ Immaculée Conception	
Carantec	Vierge (don de l'année)	
Cléden-Poher	1 Vierge	1846 2 en état
Combrit		1842 1 usée 1856 1 jolie, 1 petite usée
Guengat	Vierge/St Fiacre	1847 3 dt 2 passées, 1 neuve 1852 2 usées
Guipronvel	Vierge/ St Ronvel	1854 NR
Hanvec	Pierre/ Marie montant au ciel	1845 1 à raccommoder
Lanmeur	2 à la Vierge	1843 NR Graveran Non Daté 3 Bien 1856 2 Bien
Locquirec	Intention de faire venir une	
Mahalon	Vierge/Magloire	
Moëlan	Bannières	
Ouessant	ND d'Espérance/ Pierre	
Penmarc'h	Vierge/Nonna ; st Pierre et la Magdeleine	1843 1B 1847,1jolie neuve, 1 à réparer
Plobannalec	Immaculée Conception de la Vierge	Graveran, non daté,1 jolie
Plouénan	Bannière	1843 NR 1849 2 belles
Plougasnou	Marie Immaculée/Sacré-Cœur	1843 2 passées
Plougonvelin	Vierge/ St Guénaël Sacré-Cœur/ St Jean-Baptiste	1843 1bien, 1 passée 1857 1bien, 2 passables
Plougoulm	bannière	2
Ploujean	représentant la Vierge	
Plouvorn	bannière	1843 NR 1849 2AB
Plouzané		NR 1865 usées à remplacer
Plouzévéde	Vierge/St Pierre	NR 1854 TB
Pluguffan	St Cuffan/Vierge	1852 2
Quéménéven	bannières	
Saint Divy	Représentant la Vierge	NR
Saint-Méen	Nd du Rosaire pr jeunes gens	NR
Tourc'h		1858 1 jolie slt 2ans d'existence
Tréffiagat	Immaculée Conception	1847 1 jolie, nouvelle
Tréfléz	Rosaire, Comme presque toutes les paroisses Tréfléz a son autel et sa b du Rosaire	

Le nom du saint porté au revers de la Vierge est ici le patron de la paroisse : Georges à Botsorhel, Fiacre à Guengat, Pierre à Hanvec, Ronvel à Guipronvel, Guénaël à Pougonvelin ; Afficher en bannière le patron de la paroisse, c'est dire à la fois sa pérennité et éventuellement son nouveau statut. Le tableau ci-dessus, juxtapose les informations issues des visites canoniques et celles de l'enquête de 1856, il en montre la complémentarité. L'analyse longitudinale apporte un éclairage différent : car les bannières s'usent et disparaissent.

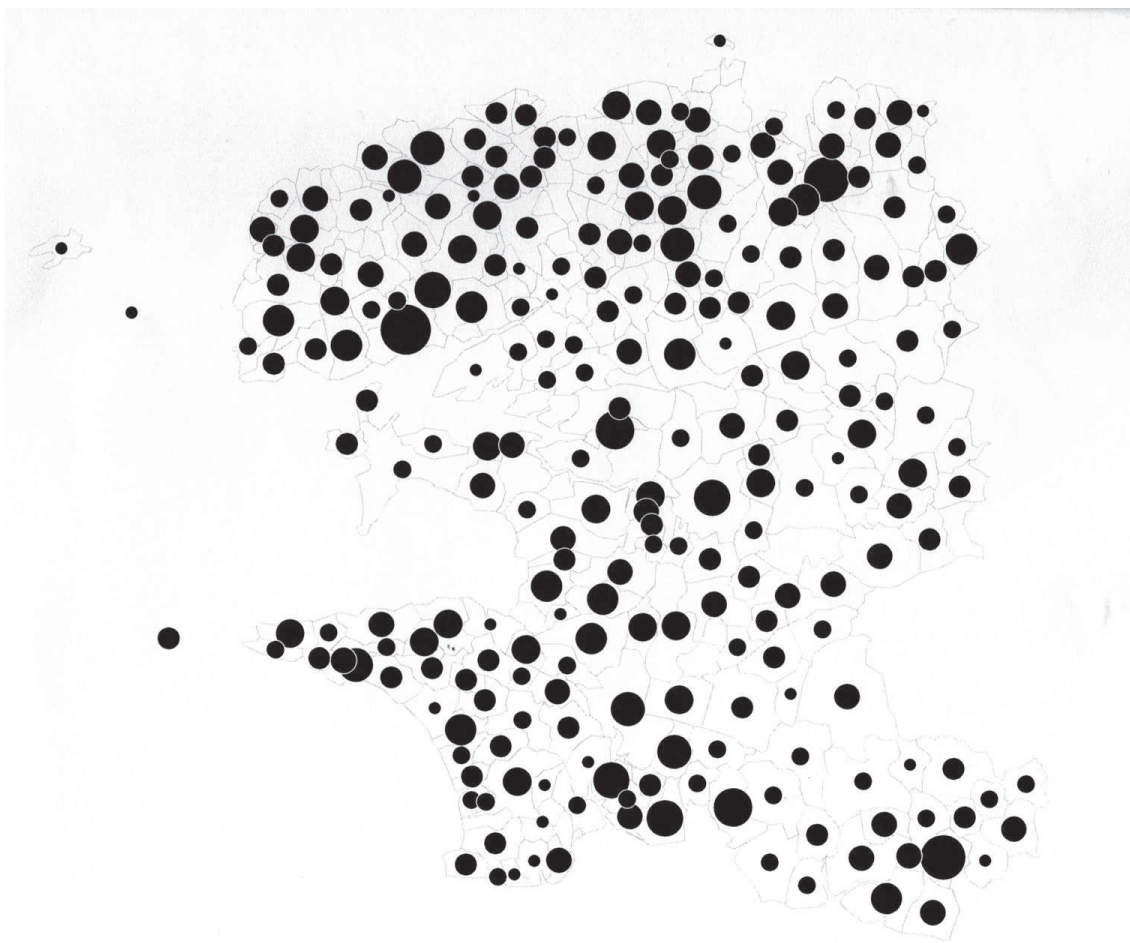
Ainsi, à Arzano, en 1842 et 1851, la rubrique n'est pas renseignée, alors que le nombre de croix est indiqué ; en 1856 on répond à la rubrique bannières « point ». En 1874 on indique 5 bannières. Et en 1882, elles ne sont plus que 4, comme en 1886. La rubrique n'est pas renseignée en 1889. On est fondé à comprendre que Arzano termine le siècle avec 4 bannières, une de celles de 1874 ayant été supprimée sans que l'on en connaisse le motif, le plus plausible étant l'usure.

CARTE N°3 : bannières recensées en 1892 (source PV visites canoniques), traitement graphique de G. Couix



Pour Argol, dès la première visite de Mgr Graveran il est indiqué une bannière, mais la rubrique n'est pas renseignée en 1856 non plus que en 1860 ; en 1874 on en compte 3, autant que de croix; en 1878 elles sont 5, mais la rubrique n'est plus renseignée en 1882, ni lors de la dernière visite, plus tardive de Mgr Lamarche. On considère donc qu'en 1882, il y a toujours 5 bannières à Argol.

CARTE N°4 : 1898, répartition des 850 bannières, compilation des résultats des visites canoniques depuis 1840. Traitement graphique de G. Couix.



Fait avec Philcarto * 25/02/2010 15:25:51 * <http://philcarto.free.fr>

Cette absence de réponse ne traduit donc pas la disparition des bannières mais, peut-être, la moins grande attention qu'on leur porte cette année-là. Quels qu'en soient les motifs, ces comptes irréguliers ne favorisent pas les évaluations chiffrées, d'autant que ces chiffres erratiques se conjuguent avec les dates de relevés non homogènes. Certes l'Ordinaire du lieu est censé visiter l'ensemble de son diocèse chaque décennie, mais pas à date fixe. Les statistiques, pour refléter la réalité des procès-verbaux, ne peuvent être que irrégulières et ne ressemblent guère à ces longues séries homogènes de

chiffres de productions agricoles ou autres.

En fin de siècle, le parc minimum des bannières est défini : une pour les hommes, une pour « les filles ». Mais la plupart des paroisses dépassent ce schéma de base, en particulier avec les « confréries » et les œuvres nouvelles, car l'accroissement du parc étant nettement perceptible aux alentours des années 1870-80. En 1898, huit cent cinquante bannières sont présentes dans les églises du Finistère.

5- L'iconographie des bannières de la Vierge, acquises au XIX siècle

a- L'enquête de 1856

L'enquête de 1856 a mis en exergue la présence de nombreuses bannières dédiées à la Vierge. C'était son objectif : relancer la dévotion à la Vierge selon les priorités du Saint-Siège, car l'enquête répond à une incitation venue de Rome et en même temps à la volonté de l'Ordinaire de promouvoir une politique plus ultramontaine et moins gallicane. Ces bannières ne sont pas identiques on peut tenter un classement

- Les Donations du Rosaire

Le recteur de Tréfléz commente sa réponse d'un «comme presque toutes les paroisses, Tréfléz a son autel et sa bannière du Rosaire » . Les autels à la Vierge sont surmontés d'un retable représentant la donation du Rosaire à Dominique et Catherine de Sienne : les uns sous forme de tableau d'autel sur toile, quelques autres sous forme de groupe sculptural qui marque la création d'une confrérie locale du rosaire. Mais les bannières datant de l'Ancien régime sont lourdes et difficiles à porter par les femmes non entraînées aux jeux de force²⁸⁵. En témoigne de façon plus elliptique, la réponse du desservant de Saint-Méen : «Notre-Dame du Rosaire pour les jeunes gens»; ce sont des bannières de ce type qui provoquaient l'ire de Mgr Sergent ; on peut s'étonner qu'en 1856 elles ne fassent l'objet que de deux signalements alors que les visites canoniques témoignent de la vitalité des confréries du rosaire. On peut à bon droit faire l'hypothèse que nombre de bannières dites vieilles ou usées lors des premiers relevés, et remplacées

285 A Tréfléz, le sacristain, qui nous ouvrait les portes de la sacristie et de l'armoire à bannières, a spontanément justifié sa propre difficulté à manipuler les bannières par son âge [...] et par le manque d'entraînement : « autrefois, les barrières des champs étaient seulement des jeunes troncs d'arbre [posés sur deux pierres debout] et le jeudi les garçons du village s'en servaient pour jouer à se battre [...] ».

rapidement appartiennent à cette catégorie, par exemple à Combrit qui remplace sa bannière à la vierge, usée en 1842 , par une « jolie petite ».

- Les vierges locales

À Cléden-Poher l'enquête de 1856 dit une bannière à la Vierge, la visite pastorale de 1846 en avait trouvé 2 en bon état. En 2004, 6 bannières sont présentes, dont une portant des traces de restauration, représentant une Vierge au sceptre portant l'Enfant, soit la représentation habituelle de « Notre Dame de Cleden » à laquelle est vouée la paroisse, avec au revers l'Ange gardien.

À Lanmeur, les enseignes dédiées à Notre-Dame de Kernitron ne sauraient manquer. Lors de la visite de Mgr Graveran, on signale déjà 2 bannières sans préciser les effigies. Actuellement il y en a 3 dédiées à la Vierge. La grande bannière du couronnement de 1909, sur fond de velours bleu, retrouve une bannière sur fond blanc, de la vierge locale une vierge à l'enfant et au sceptre, avec au revers Joseph. La troisième a fait l'objet d'une très récente restauration, qui a doté le revers d'une anachronique Thérèse de Lisieux, en décalage avec le mode de broderie de son décor alors que la Vierge du recto peut être rapprochée de celle de Plouégat-Guerrand, une petite bannière représentant une vierge priante du début du XIXème, ou bien encore de celle de Saint-Rivoal.

- La vierge écrasant le serpent

À Plougoulm en 1856, une bannière dédiée à la vierge était citée. Mais le procès-verbal de la visite canonique de 1849 en indiquait deux, sans précision. Actuellement il en existe quatre, dont une attestée fournie par les Ursulines de Saint Pol de Léon, en 1901, et l'autre ayant Jeanne d'Arc au revers : l'unité de conception ne laisse aucun doute sur l'unicité de l'oeuvre. Reste une bannière rénovée, au revers de Coulm , lui aussi rénové . L'effigie de 1856 est une vierge écrasant le serpent, préfiguration de L'Immaculée, très proche de « la vierge aux rayons ».

- Provisoirement anonyme

À Mahalon, en 1847, il y en avait une jolie toute neuve, celle signalée en 1856 sans nul doute, dédiée à la Vierge et à Magloire, le patron du lieu. Il faudra attendre l'épiscopat de Mgr Lamarche pour qu'arrive une deuxième rapidement suivie d'une troisième.

À Moëlan deux très belles bannières sont signalées en 1846 et 1851. La première «Un côté en velours cramoisi avec un Christ, l'autre en drap d'argent moiré avec une image de la Vierge: cette bannière est fort belle». De l'autre on ne sait rien.

À Plougasnou, l'actuelle « Marie conçue sans péché » qui porte au revers un monogramme, ne correspond pas à la Marie Immaculée ayant au revers un Sacré-Cœur, indiquée dans l'enquête ; sans nul doute une restauration drastique voire une élimination.

-Les bannières en attente d'une nouvelle utilisation

À Plougonvelin, il reste, dans les réserves une Vierge à l'enfant, couronnée d'étoiles, et bretonnisée par deux hermines, qui pourrait être la jolie de 1854, celle « un peu passée » encore citée en 1856, ayant disparu entre temps. Par contre le Sacré-Cœur / saint Jean-Baptiste est toujours présent.

Ill 4 : Plouvorn une bannière recensée en 1856



Des deux bannières de Plouvorn, citées dans les compte-rendus de visite de 1849, dites assez bien, et dont l'une, en 1856, est réputée dédiée à la Vierge, il subsiste une bannière sur fond de satin bleu, ornée de 4 fleurs de lys en lamé appliqué, encadrant une Vierge. Petite et confinée dans l'armoire à bannières, elle a été

transformée en bannières pour enfants, et au revers on trouve un Jésus enfant en robe rose.

Elle véhicule une image inspirée de celle dite de la Vierge miraculeuse, inspirée par Catherine Labouré, diffusée en médaille, en image papier, en vitrail : l'Immaculée Conception avant la lettre, avant la parution du dogme. Par définition sa diffusion n'a pu atteindre en nombre celle de la médaille miraculeuse, objet personnel, portatif, populaire et quotidien. Bannière muette, dans sa version courante, elle peut s'enrichir d'accompagnements différents, de simples appliqués comme dans celle de Plouvorn ou des rameaux fleuris en sautoir, plus ou moins fournis selon la demande du prescripteur.

C'est la bannière devenue identitaire des Enfants de Marie.



b- Les visites canoniques comme repères iconographiques

Rythmant la vie paroissiale, les visites rythment aussi les achats et donc l'arrivée des objets du culte des bannières. La confrontation, ou la mise en perspective, des sources iconographiques et des sources archivistiques va permettre la datation d'un certain nombre de bannières qu'elles appartiennent aux églises léonardes, trégorroises ou cornouaillaises.

- à Bannalec, Corentin devant sa cathédrale

En 1845 à Bannalec, il y a deux bannières « dont une fort belle », en 1846, l'une est dite «neuve et belle, l'autre médiocre», en 1851 «une bonne, une mauvaise ».

En 2002 est toujours présente la bannière au tableau enchâssé : Corentin d'une part, l'Immaculée Conception d'autre part, identique à celle de Plougouven. Corentin en évêque bénissant, vêtu d'une soutane curieusement noire, surplis, étole, pluvial et crosse, avec pour l'identifier, outre l'inscription, les attributs de l'histoire légendaire : le poisson à ses pieds, à sa droite dans le lointain un cavalier dans lequel on peut voir le roi Gradlon, et à sa gauche la cathédrale aux deux tours carrées couvertes d'ardoises.

En 2010, à Logonna-Quimerch est présente une bannière Saint Onna / Immaculée Conception, appartenant à la même lignée que celle de Bannalec. On note quelques différences dans le traitement de l'évêque, saint Onna ou Monna n'ayant pas la notoriété de Corentin, il n'est fait aucune allusion iconique à sa vie ou sa cathédrale. On n'a pas de trace de visite canonique pour confirmer la date d'entrée dans la paroisse.

- En 1847 à Plougouven

En 1847 le Visiteur indique «une bannière neuve, l'autre riche mais passée» . Dans les années 2000 sont exhibées près du chœur, deux grandes bannières, très usées. L'une aux broderies d'or et d'argent, encadrant une Vierge au sceptre, remonte sans conteste à l'Ancien Régime : c'est la bannière « déjà passée » de 1847. L'autre la bannière neuve de 1847 est un damas, encadrant des huiles sur toile de format rectangulaire. Sur une face saint Yves, étole, surplis et bonnet carré, donne l'aumône à un vieillard pauvre. Sur l'autre une Vierge, debout sur le globe bleu, écrase le serpent.

- En 1852, Guimaëc, des bannières exceptionnelles

À Guimaëc, paroisse du Trégor finistérien, dont la chapelle Notre Dame des Joies eut un pardon réputé²⁸⁶ la première visite canonique étudiée date de 1843 : les deux bannières sont à réformer, en 1847 elles sont dites vieilles.

Mais en 1852, si elles ne sont toujours que deux, elles sont cette fois, qualifiées de très bien, et en 1857 de belles. Il faudra attendre 1879 pour apprendre qu'il y en a aussi deux petites, et, nous dit-on à la fin du siècle, les deux grandes sont pour les hommes, les deux petites pour les jeunes filles. Les plus petites étaient encore utilisées au moins jusque 1970. Les grandes sont impressionnantes par la hauteur de leurs mâts, 4 mètres, mais très minces, grâce à quoi sans doute, elles ont échappé au courroux de Mgr Sergent, qui a, dans cette même église, souligné l'inadéquation des décors d'autel à

286 PROVOST George , *La fête et le sacré*. Op. cit..

tête de mort que la paroisse de Guimaëc a conservés en dépit de la réglementation romaine.

Les effigies sont classiques. Pour l'une saint Pierre, patron de la paroisse et une Vierge, pour l'autre une « Adoration du Saint-Sacrement », au revers d'une Vierge. Ce qui l'est moins, c'est le mode de traitement. La bannière dite de la Vierge est une Annonciation, dont on connaît peu d'exemples en bannières, au XIXe siècle. Au contraire les deux anges adorateurs de l'hostie dans l'ostensoir-soleil sont classiques de la confrérie du Saint-Sacrement, n'était le traitement car c'est un tableau enchâssé, dans un damas peint.

L'autre bannière est de même hauteur, mais plus étroite, de même couleur rouge. C'est la bannière du patron de la paroisse, Pierre, avec au revers une Vierge, dans une représentation qui, à cette date, devient classique, mais non majoritaire. Debout sur un large croissant de lune, robe blanche, manteau bleu, mains et bras ouverts c'est la Vierge couronnée d'étoiles de l'Apocalypse. Au revers, le Portier du ciel, la clé dans la main gauche, le livre à droite, debout sur un sol gris rebrodé d'or et de fleurettes. Le même procédé technique de broderies appliquées est mis en œuvre : des personnages au visage peint, au corps rembourré d'une ouate-capiton, sur lequel sont drapés des tissus simulant les vêtements que l'on peut enrichir à satiété de paillettes et de broderies d'or.

L'originalité de cette œuvre vient du panneau sur lequel les personnages sont fixés soit un tissu à dessin liturgique, à décor placé, or et argent. Ici c'est un arc triomphal, surmonté de clochetons, type de tissage réalisé chez les soyeux lyonnais à partir de 1840²⁸⁷; l'ornementation se complète d'une inscription dans un phylactère JANUA COELI. Elle définit, si besoin en est, la nature de l'arc de triomphe et le statut des personnages qui ont franchi la PORTE DU CIEL, une des invocations des litanies dites de Lorette. Cet objet tend à prouver l'internationalisation du commerce des textiles religieux, et démontre l'influence ultramontaine²⁸⁸.

287 Ornaments liturgiques op cit. p.43.

288 A Laz, une bannière à st Germain et st Louis utilise un tissu de la même veine, mais moins riche, sans l'arc de triomphe ni inscription.



Ill 5 : À Guimaëc, une bannière qui pourrait être internationale

- À Plouégat-Guerrand, on ne répond pas avant 1865

Les visites canoniques ne renseignent pas ces rubriques, avant 1865. Pourtant dès 1828 les conditions du déroulement des cérémonies d'exposition du Saint-Sacrement sont développées, signe que la visite n'est pas de pure forme. L'absence de réponse à propos des enseignes en 1834 comme en 1828 est donc volontaire. En 1875, 5 bannières sont citées, on retombe à 2 jusqu'à la fin du siècle. Selon l'enquête de 2002, ce sont des bannières jumelles : des huiles sur toile, tableaux rectangulaires représentant d'une part saint Isidore, fidèle a son image, le riche paysan en bragou bras, et au verso sainte Marguerite, domptant le dragon. L'autre est Agapit, en tenue de diacre, au revers la Vierge, Immaculée Conception, identique à celle de Plougouven et de Bannalec Les bannières très soignées ont conservé les 4 clochettes, au creux des festons rectangulaires de damas bicolore à fond rouge pour l'un, jaune pour l'autre rouge et jaune. Des décorations sont rajoutées, elles sont du même type que celles de

Plougonven : menus objets de métal embouti, feuilles, grappes de raisin, et croix de Malte dessinées à l'aide de galons dorés. Et donc différentes de celles de Bannalec.

- Querrien une bannière difficile à dater.

Ill 6 : Vierge, Immaculée Conception à Querrien



À Querrien, sous Mgr Sergent il y en avait « 2 dont une neuve, l'autre ancienne mais assez bonne ». Le commentaire de 1882 dit 2 en mauvais état, en 1886 et 1890, on indique le chiffre de 3 sans commentaire. Actuellement une bannière de la Vierge, une Immaculée Conception en fort relief, aux vêtements drapés, a pu connaître cette inspection. Portant les traces d'une restauration récente, c'est un modèle typique du XIXe, « la Vierge aux rayons » mais ici mains nues, sans les rayons, comme nombre des bannières des Enfants de Marie.

- L'arrivée de Notre Dame de Lourdes

En réponse à l'enquête de 1854, Locquirec a répondu par son intention d'en acquérir une. On ne sait la date exacte d'achat, mais la bannière actuelle de Jacques , le patron de la paroisse, affiche à son revers l'effigie caractéristique de la vierge de Massabielle comme nombre d'autres paroisses. Avec parfois une invocation allusive à l'Immaculée Conception, et au fur et à mesure que sa dévotion s'installe, vers la toute fin du XIXe, l'apparition du sigle NDL, les « Vierge Immaculée » écrasant le serpent vont être remplacées par la « Vierge de Lourdes » : robe blanche, ceinture bleue, mains jointes, chapelet au poignet, les yeux levés au ciel, roses sur le pied. Cette image a une longévité exceptionnelle. La Vierge accueillante disparaît au profit de celle qui est en relation avec Dieu par la prière, le modèle des Enfants de Marie est remplacé par celui des pèlerins. Si la Vierge de Lourdes n'est pas présentée graphiquement comme une icône protectrice, elle est cependant implorée comme telle.

6- La complémentarité des bilans des visites canoniques et des visites de terrain

Le rapprochement des résultats des visites canoniques et des enquêtes de terrain, permet une première approche du phénomène « bannières » en Finistère. Si les anciennes « usées » et détruites n'ont pas été quantifiées, on peut identifier les nouvelles bannières, en retrouver l'iconographie. Dans la première moitié du XIXe, l'iconographie met en scène le ou les patrons de la paroisse, thème que nous n'avons pas développé, et la Vierge essentiellement sous son vocable de l'Immaculée. Le prolongement des confrontations permettrait de confirmer l'émergence de la Vierge de Lourdes remplaçant la Vierge inspirée de l'Apocalypse. Quelques rares paroisses restent fidèles à leur « Vierge au sceptre ». Le Couronnement de la vierge disparaît, mais non les vierges couronnées²⁸⁹. Les Crucifixions et Trinités sont elles aussi entraînées dans le même discrédit, même s'il en est de nouvelles ici ou là. « Les vierges et autres saints rembourrés » ne survivent guère au changement de siècle. De même les broderies « d'or en plein » ont disparu au profit de l'or guipé, qui aura une vie plus longue car bénéficiant de la clientèle des uniformes militaires ou civils, ce qui assure des rentrées

289 C'est la réapparition des vierges locales, et la disparition du couronnement de la Vierge par la Trinité, disparition de l'universel et le retour au quotidien, à la proximité.

financières complémentaires.

Le succès des « vieilles bannières » et leur mise en évidence au Folgoat lors du couronnement de la Vierge, entraîne la mode des pastiches, dont la plus célèbre est l'Assomption de Rumengol²⁹⁰, mais aussi la création d'enseignes dédiées au saint patron, sur fond de velours rouge et encadrement « genre » XVIIe-XVIIIe (Barbe à Roscoff...), voire aussi en très simplifié mais beaucoup plus tardive Notre-Dame de Pencran, ou Plounéour-Trez. Peut-on dire que l'on reste dans la zone d'influence des « vieilles bannières » entre Rumengol, et Le Folgoat qui servent de vitrine, Lesneven qui fut lieu d'apprentissage de fabrication, et le pays des enclos qui est référence.

La diversité des mode de fabrication suppose un recours à plusieurs types de production et de diffusion : commerce lyonnais de la soie, voire international, artisanat de production en petites séries des huiles sur toile (Ô Marie conçue sans péché....), par des peintres à la commande, capables de « donner la touche locale » à des tableaux stéréotypés, comme les clochers à jours, l'absence de flèches de la cathédrale de Quimper. Le montage même de ces tableaux requiert des ateliers susceptibles de s'adapter à la demande.

Réseau de colporteurs ou de commis-voyageurs, susceptibles d'être des intermédiaires entre les paroisses et les fabricants, la recommandation de l'Ordo, déjà citée, laisse à penser que ce genre de transaction n'était pas rare. Reste enfin le recours aux ateliers locaux de religieuses : carmélites de Morlaix, de Brest, et d'ailleurs, des ursulines voire des Filles du Saint-Esprit, capables d'adapter, de faire du sur mesure. La pérennité de certains de ces ateliers a permis de situer leur production dans le temps, voire de les dater précisément. Cela est rendu possible par le croisement des sources... lorsqu'elles existent.

²⁹⁰Quoque antérieure à la réunion du Folgoat.

Chapitre VII – Les inventaires de 1906 en Finistère

Selon Claude Geslin s'exprimant dans un ouvrage de synthèse sur la Bretagne et la III^e République « *la loi de séparation impliquait la nécessité d'un inventaire des biens meubles et immeubles des églises. Le gouvernement s'y attache dès les premiers mois de 1906, se heurtant à des résistances souvent vigoureuses. Des manifestations, qui rappellent celles de 1903, se reproduisent avec les mêmes acteurs. La hiérarchie réagit pourtant d'une façon relativement modérée et le cardinal Labouré adopte une attitude pragmatique. S'il proteste avec l'ensemble ds prélats contre la loi de séparation, il ne serait pas hostile à ce que l'Église en fasse un essai sincère ; il adhère en effet aux idées d'une minorité d'intellectuels catholiques, surnommés « les cardinaux verts » car plusieurs d'entre eux font partie de l'Académie française, qui sont intervenus dans ce sens. C'est ainsi qu'il conseille à son clergé de ne pas s'opposer à l'application de la loi et d'ouvrir les portes des églises aux représentants du gouvernement. Lui-même montre l'exemple en laissant ouverte une porte de la cathédrale de Rennes. Mais le cardinal n'est pas suivi. S'il reçoit le soutien de l' « Ouest-Eclair, » il est violemment pris à partie par la droite, et par « La Croix », qui ne voit dans l'inventaire qu 'une « opération préparatoire au vol et à la confiscation » ; surtout, il est désavoué par l'immense majorité de ses curés qui organisent la résistance, soutenus dans les campagnes par les châtelains. »²⁹¹*

Des voix autorisées ont largement traité des répercussions de la loi de Séparation, et des inventaires²⁹². La logique d'une recherche sur la réalité des objets paracultuels que sont les bannières a conduit à s'interroger sur la fiabilité de ce vaste bilan. Il s'agit donc ici de tenter de comprendre les conditions favorables ou défavorables accompagnant cette enquête qui s'est étalée sur toute une année. Cette

291 GESLIN Claude, *La Bretagne dans l'ombre de la III^e République (1880-1939)*, Rennes, ed Ouest-France Université, 2005, 679p. p.87.

292BALCOU Jean, PROVOST Georges, TRANVOUEZ Yvon, dir, *Les Bretons et la Séparation. 1796-2005*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2006, 442 p. Pour n'en citer qu'un récent et traitant des inventaires en Bretagne.

lecture très personnelle se fait à travers le prisme de l'expérience d'un fonctionnaire dit d'administration centrale²⁹³ qui eut à connaître -entre autres- le lancement et le traitement des résultats d'enquêtes qualitatives et quantitatives, et plusieurs années plus tard, dans un tout autre cadre des tentatives d'inventaires du mobilier religieux des paroisses, à l'initiative de l'échelon départemental de la gendarmerie nationale, pour tenter de prévenir les trafics d'objets d'art religieux. Si le choix des termes est parfois délicat, la détermination du décideur fait la qualité des résultats.

1- Les inventaires comme source d'information

a- Le texte de la loi

Le texte « fondateur » des inventaires, c'est la *Loi du 9 décembre 1905 concernant la séparation des Églises et de l'État*, publiée au *Journal officiel* du 11 décembre 1905. Faut-il rappeler ici les deux premiers articles de cette loi ?

Article 1 : « La République assure la liberté de conscience. Elle garantit le libre exercice des cultes sous les seules restrictions édictées ci-après dans l'intérêt de l'ordre public. »

Article 2 : « *La République ne reconnaît, ne salarie ni ne subventionne aucun culte. En conséquence, à partir du 1er janvier qui suivra la promulgation de la présente loi, seront supprimées des budgets de l'État, des départements et des communes, toutes dépenses relatives à l'exercice des cultes. Pourtant [...] les établissements publics du culte sont supprimés sous réserve des dispositions énoncées à l'article 3.* »²⁹⁴

Mais ces établissements continueront provisoirement de fonctionner, jusqu'à la mise en place d'associations « formées pour subvenir aux frais, à l'entretien et à l'exercice public d'un culte ». ²⁹⁵

« *Dès la promulgation de la présente loi, il sera procédé par les agents de l'administration des domaines à l'inventaire descriptif et estimatif : 1° des biens mobiliers et immobiliers des dits établissements ; 2° des biens de l'État, des départements et des communes dont les mêmes établissements ont la jouissance .*

Ce double inventaire sera dressé contradictoirement avec les représentants légaux des

293 J'ai participé à la rédaction de circulaires adressées aux établissements d'enseignement agricole ou des directions départementales de l'agriculture concernant des actes de gestion ou de mission du personnel. Les circulaires donnent les directives pour l'application de la loi au plus près du terrain : par exemple pour le recrutement de travailleurs handicapés dans la Fonction publique, dispensés du concours traditionnel.

294 *Journal Officiel*, 1905, 11 décembre, Loi relative à La Séparation des Églises et de l'État.

295 Art 18 de la loi.

établissements ecclésiastiques ou eux dûment appelés par une notification faite en la forme administrative. Les agents chargés de l'inventaire auront le droit de se faire communiquer tous titres et documents utiles à leurs opérations. »

Le titre III traite des édifices des cultes et rappelle d'abord que *tous ceux qui ont été mis à disposition de la nation, et qui, en vertu de la loi du 18 germinal an X, servent à l'exercice public des cultes ou au logement de leurs ministres [...] sont et demeurent propriétés de l'État, des départements et des communes (art 12).*²⁹⁶

L'article 13 précise que *« les édifices servant à l'exercice public du culte, ainsi que les objets mobiliers les garnissant, seront laissés gratuitement à la disposition des établissements publics du culte, puis des associations appelées à les remplacer [...].*

L'article 16 s'intéresse aux objets et immeubles ayant une valeur artistique : *« il sera procédé à un classement complémentaire des édifices servant à l'exercice public du culte [...] dans lequel devront être compris tous ceux de ces édifices représentant, dans leur ensemble, ou dans leurs parties, une valeur artistique ou historique.*

Les objets mobiliers ou les immeubles par destination mentionnés à l'article 13, qui n'auraient pas encore été inscrits sur la liste de classement dressée en vertu de la loi du 30 mars 1887, sont, par l'effet de la présente loi, ajoutés à la dite liste. Il sera procédé par le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, dans le délai de trois ans, au classement définitif de ces objets dont la conservation présenterait, au point de vue de l'histoire ou de l'art, un intérêt suffisant. A l'expiration de ce délai, les autres objets seront déclassés de plein droit.

Les archives ecclésiastiques et bibliothèques existant dans les archevêchés [...] seront inventoriées et celles qui seront reconnues propriété de l'État lui seront restituées .

L'article 17 poursuit : *« les immeubles par destination classés... sont inaliénables et imprescriptibles »*. Si par exception, la vente est autorisée par le Ministre de tutelle, les associations culturelles, communes, départements, musées, État ont droit de préemption, *« mais il est interdit à l'acheteur d'un objet classé de le transporter hors de France. »*

« Nul travail de réparation, restauration ou entretien à faire aux monuments ou objets mobiliers classés ne peut être commencé sans l'autorisation du Ministre des Beaux-Arts, ni exécuté hors la surveillance de son administration, sous peine, contre les propriétaires, occupants ou détenteurs qui auraient ordonné ces travaux d'une amende [...] La visite des édifices et l'exposition des objets mobiliers classés seront publiques ; elles ne pourront donner lieu à aucune taxe ou redevance . » Les Bannières font partie

296 Titre III art 12.

des objets mobiliers, elles ne peuvent être répertoriées parmi les immeubles par destination.

Ce texte de loi qui impose la Séparation est complété dans le même mois par un décret d'administration publique concernant l'inventaire (paru le 29 décembre 1905) et surtout, « le 2 janvier 1906, [par] une instruction de la direction générale de l'Enregistrement où se glisse une petite phrase qui va mettre le feu aux poudres. Elle prescrit aux agents de demander « aux prêtres présents à l'opération l'ouverture des tabernacles. »²⁹⁷

b- L'apport théorique des inventaires

La loi impose les inventaires, sans délai, sur l'ensemble du territoire. La loi impose un inventaire contradictoire. Elle désigne pour ce faire des représentants de l'État ayant des compétences en matière d'expertise d'objets : les percepteurs. L'expertise doit se faire en présence de l'affectataire des biens, donc du curé de la paroisse. Les inventaires manuscrits sont relevés selon un mode qui s'inspire des documents élaborés pour le relevé de la comptabilité des fabriques, relevés visés par le maire, transmis à la Préfecture. Les inventaires dressés en application de la loi du 9 décembre 1905, prévus pour être signés contradictoirement par les deux parties en présence, ne sont pas soumis au maire. Les inventaires apprécient la valeur des objets.

Les services des domaines et des contributions, se sont mis en devoir de fournir des indications sur les propriétés, terres et immeubles appartenant à la fabrique localisation, surfaces cadastrales, qui relèvent de la mense paroissiale. Les services signalent aussi les objets de valeur dont ils ont eu à connaître, par exemple les vitraux de la chapelle Notre-Dame du Crann, dont la réputation de beauté et de fragilité n'est plus à faire. Ils indiquent aussi des croix processionnelles, des autels, des retables dont le classement est proposé (articles 16 et 17 de la loi).

Les bannières, nous l'avons dit à maintes reprises, sont des objets difficiles à dater, avoir un repère calendaire de leur présence dans l'église est un élément de datation précis, irréfutable.

c- L'instruction du 2 janvier 1906

Erreur, maladresse, acte de malveillance, provocation ? L'auteur de la

²⁹⁷ Jean-Marie Mayeur, *La Séparation de l'Église et de l'État (1905) présentée par Jean-Marie Mayeur*. Paris, Julliard, 1966, 202 p, p 111

circulaire du service des Domaines prescrivant aux agents de demander aux prêtres l'ouverture du tabernacle est demeuré inconnu. Ce n'est qu'une petite phrase, dans un texte administratif de dernier rang: une circulaire ministérielle d'application. Aucune loi n'est transcrite dans les faits sans décret ou circulaire d'application, mais une circulaire d'application est de ces textes relativement faciles à modifier, dès lors qu'on en a la volonté : pas de recours au gouvernement, pas de vote des parlementaires...une simple signature du ministre concerné, voire de son représentant suffit. On peut suspecter une volonté de faire échouer le processus et /ou de créer des difficultés sociales et politiques. Mais on n'en connaît pas le ou les responsables.

L'analyse des visites canoniques durant tout le XIXe siècle met en évidence l'extrême importance que l'épiscopat attache au tabernacle. C'est une question récurrente et sensible : le tabernacle doit être en bon état, l'intérieur doublé de soie blanche, fermé à clef, et que cette clé ne puisse être confondue avec aucune autre. Autrement dit un lieu clos, et inviolable.

Derrière cette demande d'ouverture il y a une notion de sacrilège car le tabernacle renferme les hosties consacrées, c'est donc le symbole de ce que les catholiques considèrent comme l'acte central de leur culte : la transformation du pain d'autel en corps du Christ par la consécration. Nul n'y touche sauf le prêtre. Les contenants, les vases sacrés, le ciboire, sont eux-mêmes bénis par l'évêque du lieu avant leur mise en service. Leur manipulation, même vides, ne saurait être confiée à des mains non consacrées. Que dire de mains hostiles! Ce sont des objets d'orfèvrerie souvent de grande valeur artistique et marchande, offerts par des fidèles, ayant une histoire locale parfois forte, y toucher peut être ressenti comme un acte agressif. Nombre de vases sacrés du Finistère sont actuellement « classés » à l'Inventaire supplémentaire des monuments historiques, signe de la qualité des orfèvres finistériens, signe aussi qu'ils n'ont pas tous été remis aux réquisitions successives et qu'ils ont été protégés par la population.

2- La mise en application

a- Les partenaires en Finistère

L'application de la loi se décline par département, autrement dit en Finistère par diocèse et repose sur deux personnages-clés : l'Évêque et le Préfet,. Elle met en branle

tous les responsables de paroisses, prêtres et fabriciens, nombre de fidèles. Elle concerne aussi les élus locaux, auxquels il reviendra de gérer les suites de la Séparation. Ces élus sont de toutes tendances : mais quasiment tous de tradition catholique et de par leurs fonctions fortement impliqués dans le contrôle de gestion des fabriques.

L'autre partenaire l'État, s'appuie évidemment sur le corps préfectoral en l'occurrence une préfecture, quatre sous-préfectures, le service des domaines gestionnaire des biens de l'État et ses services départementaux. Les agents publics « petites mains » de la mise en œuvre, sont les percepteurs, commissaires de police, spécialistes du droit financier. Les responsables du maintien de l'ordre, gendarmes à pied ou à cheval, et si besoin armée, voire la justice sont utilisés en tant que de besoin. Il n'est guère que la marine qui n'est pas mise à contribution !

Le dispositif administratif est sous l'autorité du Préfet, Collignon, et de ses relais les sous-préfets des 4 circonscriptions : Brest, Châteaulin, Morlaix, Quimper et Quimperlé. S'agissant d'une opération aussi sensible l'organisation réclame rigueur et précision pour prévenir tout dérapage et se prémunir contre les risques de recours et d'annulation. Les parties prenantes, desservant et président du bureau des marguilliers, reçoivent une notification nominative, les informant des dates et heures des opérations de l'inventaire mobilier et immobilier ; le procès-verbal de notification contresigné des intéressés, et renvoyé au Directeur des Domaines. Toutes ces indications, respectées, sont le garant du bon déroulement des procédures.

Puisqu'il s'agit d'évaluation financière, c'est la Direction générale de l'Enregistrement, des Domaines et du Timbre qui est « aux fourneaux », techniquement chargée de se rendre dans chaque église et presbytère. Les percepteurs vont donc sillonner cette campagne qu'ils connaissent bien, pour remplir leur mission d'inventaire et d'évaluation, de « prisée », des objets ménagers du presbytère, comme des objets du culte, dont certains sont des objets d'art.

Brest, qualifiée parfois de ville rouge, a un clergé qui joue le jeu de l'ouverture des portes, et nombre des curés de la campagne environnante, le Léon, font partie de ces abbés-démocrates étudiés par MT Cloître. Les autres sous-préfectures sont davantage le reflet d'une population rurale, plus traditionnellement religieuse, avec des châtelains propriétaires-terriens, parfois élus municipaux, de toutes façons notables. Mais il existe aussi des « campagnes rouges » dans ce qu'il est convenu d'appeler le centre Bretagne, ou la Montagne. Lorsque les difficultés se produiront, le commissaire

de police sera requis, avec la gendarmerie, voire l'armée.

Pour ouvrir les portes, que clergé et conseil de fabrique gardent fermées, il faudra avoir recours à des serruriers, et des témoins choisis le plus souvent dans la population locale. Requis, ils ne peuvent se dérober, ce qui pose parfois problème, d'où un choix préférentiel parmi les agents de l'État. C'est une opération très lourde et à hauts risques. Dont les conséquences humaines furent moins dramatiques qu'on pouvait le craindre. Deux personnages sont, de par leur fonction, mis en avant : le préfet Collignon et l'évêque en poste François-Virgile Dubillard.(1900-1908) qui mourra en 1914, cardinal et archevêque de Chambéry.

b- Henri Collignon ²⁹⁸

Avocat de formation, nommé préfet du Finistère en 1899, il doit donc assumer la très difficile application des lois de 1901 qui dissout les congrégations non autorisées, qui entraîne des désordres restés fameux. Suit la circulaire de 1902 qui vise à limiter fortement l'usage du breton, en particulier dans les instructions pastorales. « *Le Préfet paradoxal qui avait pourtant pris le temps d'étudier la vieille langue celtique s'attache néanmoins à la plus stricte application d'une circulaire qui vise à sa marginalisation* ».

Il aura ensuite la charge de mettre en place la loi de Séparation des Églises et de l'État, mais il sera révoqué en juin 1906, à la suite d'une manifestation étrangère à la Séparation, nonobstant ses états de service en faveur des populations (développement de l'instruction, lutte contre l'alcoolisme, actions dans la crise de la sardine en 1902). Il est donc très vite absent du Finistère, les inventaires sont suivis par son collaborateur, De Boischevalier.

c- Mgr Dubillard et la SRQL : l'organisation de la résistance

La nomination de Mgr Dubillard²⁹⁹ avait provoqué quelques grincements de dents, car accompagnée d'une exigence forte du pouvoir politique : le déplacement du directeur du grand Séminaire, l'abbé François Ollivier auquel on reprochait ses orientations trop « démocrates ». Son influence sur le clergé en particulier léonard,

298 ALEXANDRE Pierre, dir, *Voyage en Préfecture du Finistère, Histoire, Patrimoine, Usages*, Spézet, Coop Breizh, 2010, 160p, p 94.

299 Sur l'histoire religieuse du Finistère, Marie Thérèse CLOÏTRE, a produit ou accompagné de nombreux travaux dont LEOST Alain *L'épiscopat de Mgr Dubillard, 1899-1908*, Maîtrise d'histoire, Université de Bretagne occidentale, 1990.

inquiétait autant la gauche que la droite aristocratique. L'élection de l'abbé Gayraud, dans cette circonscription est un signe de ces mouvements d'opinion qui traversent une région profondément religieuse et donc réputée de droite.

« En 1897, alors que la noblesse soutenait le très royaliste comte de Blois, le clergé de la circonscription³⁰⁰ fit campagne pour un prêtre républicain, l'abbé Gayraud. Menacés de sanctions matérielles par leurs propriétaires, de damnation éternelle par leurs prêtres, les Léonards choisirent le salut et la République. Leurs « grands curés », ceux de Ploudalmézeau, de Lannilis, de Plouguerneau, affirmaient ainsi leur force non seulement face aux nobles, mais aussi par rapport à leur supérieur hiérarchique. »³⁰¹

Mais à l'autre extrémité du Léon, dans la circonscription de Morlaix, tout aussi catholique, est élu Albert de Mun, qui, de conciliant, se fit ensuite virulent contre la loi. Le texte de loi, dans son intégralité, a été publié, dans la SRQL en 1905. Mais en 1906 le même hebdomadaire poursuit son œuvre d'information en revenant sur l'un ou l'autre point. Dès le premier numéro de 1906, daté du vendredi 5 janvier, une innovation majeure est annoncée : il y aura désormais une partie officielle. Suivie par une série de rubriques : le sanctoral de la semaine, puis un sujet concernant une œuvre, ici l'Apostolat de la prière, en IV Chroniques du diocèse, en V Nouvelles du monde catholique, dont Rome, en VI Bibliographie, en VII Annonces et avis (en fait des placards publicitaires).

En Finistère, comme ailleurs, la création de journaux diocésains n'est pas innocente. La Semaine religieuse a pris la suite du *Bulletin de l'enseignement chrétien du diocèse de Quimper et Léon* (1883-1885), au moment où s'intensifiait la lutte pour ce qui ne s'appelait pas encore la liberté de l'enseignement, mais visait déjà à protéger la formation chrétienne des enfants. L'évêque adapte la stratégie d'information de ses ouailles à la nouvelle donne.

« Par suite de la Séparation et de la nécessité où vont se trouver les Évêques de se tenir en rapport immédiat plus fréquent avec leurs diocésains, vu d'autre part la suppression de la franchise postale qui rendra plus onéreux nos frais de correspondance, Nous réservons, dès aujourd'hui, dans la Semaine religieuse, une **partie officielle**, (la seule dont Nous prendrons la responsabilité) pour les avis et

300 La 3e, en gros le Bas-Léon amputé de Brest.

301 CROIX Alain, ROUDAUT Fanch, *Les Bretons, la mort et Dieu de 1600 à nos jours*. Paris, Messidor, Temps actuels, 1984, 264 p, p 202.

communications à adresser au clergé et aux fidèles, ainsi que pour les réponses aux questions d'une utilité générale qui Nous seraient soumises.

Nous ordonnons que, partir du 1er janvier 1906, toutes les paroisses sans exception soient abonnées à la Semaine religieuse, le prix de l'abonnement pouvant être prélevé sur les recettes de l'église paroissiale. Les livraisons de la Semaine seront conservées dans les archives de la paroisse et prendront la suite des mandements [...]

II Nous avons été avisés officiellement que, par application de la loi du 9 décembre 1905, les franchises postales concédées aux ministres des différents cultes seront supprimées [...]

III Un doute s'est élevé dans l'esprit de plusieurs au sujet du chant du Domine Salvam fac Rempublicam. Nous avons toujours pensé qu'il n'y avait pas lieu de supprimer cette prière avant que le Pape se fût prononcé sur l'abrogation du Concordat [...] ».

D'ailleurs on continue de réciter à la cathédrale, à l'issue de la messe de rentrée, les prières publiques traditionnelles pour appeler la bénédiction de Dieu sur les travaux de l'Assemblée. Cependant, la rubrique « Apostolat de la Prière », dont l'intention du mois « les élections législatives », donne l'occasion de revenir sur « la crise plus aiguë que jamais et tout semble présager une catastrophe prochaine. Seules de bonnes élections législatives pourraient enrayer le mouvement révolutionnaire qui nous emporte. » Au fil des livraisons, cette rubrique sans titre a tout d'une homélie dominicale avec des allusions très concrètes aux événements politiques et sociaux.

Dans les « Chroniques du diocèse » on met en exergue les activités des uns et des autres ; cette semaine, les Cercles de la « Jeunesse Catholique » de Saint-Martin et de Saint-Louis, et du Cercle Pie X transmettent un message à l'Evêque qui les en remercie. Le compte-rendu se termine par « Si demain le Pape nous demandait autre chose qu'une muette protestation, chacun de nous saura faire son devoir jusqu'au bout ».

Après ces textes somme toute d'une tonalité attendue, vient un long article, signé X, intitulé « *La cloche d'alarme* », consacré aux risques que feraient courir les associations culturelles. L'article se termine ainsi : « L'Église est en état de légitime défense. Le canon n'a qu'à tonner : tous y marcheront, les soldats suivront leurs chefs de combat en combat jusqu'au triomphe définitif. ».

Dans la rubrique « Nouvelles du monde catholique », on fait part, pour la France, de la récente réunion des cardinaux, sans l'objet, tenu secret, et on annonce une

probable assemblée des évêques de France.

Le vendredi 12 janvier, la partie officielle traite des Inventaires et de la conduite à tenir : « Nous désirons qu'ils [les représentants de l'Administration] soient reçus convenablement, qu'on leur communique l'inventaire fabricien, dressé en conformité avec le décret de 1809 ». Mais par contre il est recommandé de s'élever contre la demande que les agents le fassent eux-mêmes et de lire la protestation type proposée par l'évêché. « Autre chose est de livrer à des mains profanes des objets tels que linges, vases sacrés, reliques qui sont la propriété de l'Église ». Ouvrir les portes de la sacristie et des armoires et rester passif, ne rien signer. Les relevés d'erreurs ou d'omissions se feront dans une réunion privée, sur le registre ordinaire des délibérations.

S'il y a demande de visite des tabernacles, « ce que nous ne croyons pas » les fabriciens énuméreront les objets, et refuseront, sans violence. Si les agents exigent, s'il y a risque de crochetage de la porte du tabernacle: le prêtre revêtra l'étole, allumera les 6 cierges réglementaires, et ouvrira lui-même, déposera sur le corporal les vases sacrés, et récitera le Miserere. Ce qui doit donner aux agents le temps nécessaire pour l'inventaire. Puis Salut du Saint-Sacrement. Si l'ouverture du tabernacle se révèle obligatoire, que ce soit fait avec pompe, et pompe funèbre et pénitentielle ».

Au sujet des biens mobiliers :

« nous nous contentons d'attirer l'attention de nos prêtres sur certains objets d'art tels que croix processionnelles, bannières, calices etc... qui sont antérieurs à la révolution et qui ont été remis aux fabriques après le Concordat par des familles ou des particuliers qui à l'époque de la tourmente les avaient sauvés en les soustrayant aux pillards ou en les payant de leurs deniers. Assurément, ces objets n'appartiennent pas à l'État et peuvent être légitimement revendiqués par leurs bienfaiteurs. »³⁰²

Le numéro précédent avait une rubrique signée X, intitulée *La Clochette d'alarme*, cette fois c'est « *le Carillon de la Peur* », avec pour cible les AC, les associations culturelles. L'auteur, toujours anonyme, fait le compte-rendu de la séance de la Chambre (?), non datée, durant laquelle Albert de Mun et un « groupe d'amis » prend fait et cause contre ce dispositif.

« *Inapplicable si le pape ne permet pas qu'elle le soit, (applaudissements), aggravée sur le champ par un de ces tours de vis, dont en leur style, nous menacent*

302 SRQL 12/01/1906.

déjà ses auteurs s'il autorise les catholiques à s'en servir, la prétendue Séparation est fatalement destinée à sombrer dans la violence (*Applaudissements répétés*). »

Supplément à la Semaine religieuse du 13 janvier 1906

Inventaire des fabriques.

Sur la demande qui en a été faite, nous croyons utile de préciser, en quelques points, les instructions données dans le dernier numéro de la *Semaine religieuse* relativement à l'inventaire des biens des églises, et d'y ajouter des formules de protestation, dont MM. les Curés ou Recteurs et les représentants des fabriques pourront se servir.

1^o Le dimanche qui précédera l'inventaire, M. le Curé ou Recteur lira, du haut de la chaire, sans y rien ajouter, la déclaration suivante :

Un inventaire des biens de l'église doit être fait, dans quelques jours, en cette paroisse. Cette opération, nous la condamnons comme attentatoire aux droits de l'Eglise, et, en union avec Monseigneur l'Evêque de Quimper, nous déclarons qu'en le subissant, nous n'y donnons aucune approbation.

2^o — *Protestation des représentants de la fabrique.* — Lorsque l'agent de l'administration aura présenté son mandat et qu'il se sera rendu à la porte de l'église ou de la sacristie avec les représentants de la fabrique, le président fera la déclaration qui suit :

Avant le commencement de toute opération inventoriale, nous, membres du Conseil de la fabrique de..... et la représentant, affirmons que nous subissons une violence, et que notre présence ici, en ce moment, ne doit pas être interprétée comme une approbation quelconque donnée à la loi du 9 Décembre 1905, sur laquelle le Souverain Pontife ne s'est pas encore prononcé.

3^o Après cette protestation, les représentants de la fabrique assisteront passivement à l'opération.

Si l'agent demande communication de l'inventaire, on *pourra* le lui présenter.

Il est important de ne donner *aucune indication*, et de ne rompre le silence que pour revendiquer les droits des particuliers sur certains objets.

4^o Au cas où l'agent ordonnerait d'ouvrir le Tabernacle et, après refus formel, menacerait de le forcer, le prêtre présent se conformera aux instructions déjà données et, avant d'ouvrir, fera la protestation suivante :

Devant le peuple chrétien assemblé, nous élevons une solennelle protestation contre l'ordre qui nous est donné, et nous déclarons qu'en ouvrant nous-même le Tabernacle, nous voulons éviter une plus grande profanation et une plus grave injure faite à Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Apparemment le même texte, mais subtilement durci au niveau de *l'inventaire des biens mobiliers des fabriques*. Dans la première version, l'entreprise va de soi. L'administration est dans son droit, car l'inventaire relève de la loi de 1803. Dans la nouvelle version on « *pourra le lui présenter* » c'est dire aussi qu'on peut ignorer la demande, voire refuser. Une précision, en forme de restriction, est ajoutée : « Il est important de ne donner aucune indication et de ne rompre le silence que pour revendiquer les droits des particuliers. »

Parallèlement des députés catholiques interpellent le gouvernement afin de faire modifier l'instruction donnant aux fonctionnaires le droit de faire ouvrir les tabernacles par les prêtres présents.

Dans le n°4 du 26 janvier, la SRQL annonce, dans sa partie officielle, le début des inventaires des fabriques dès la semaine suivante dans les différentes paroisses et dès le lundi 29 janvier à la Cathédrale et le lundi 30 au grand séminaire. L'évêque recommande « *beaucoup de bienveillance envers les agents chargés de cette pénible opération, mais aussi beaucoup de fermeté et de sang-froid dans la défense de ces biens..... qui appartiennent à la communauté des fidèles qui composent la paroisse. La paroisse avant tout ! c'est son patrimoine que nous avons à défendre : c'est sur elle que reposent toutes nos espérances pour l'avenir ; Il faut que tous le comprennent.* ».

Dans la partie « Chronique du diocèse » un texte intitulé *le premier budget d'une AC* (entendre association culturelle) présente caricaturalement ce que pourraient être les dérives financières d'une paroisse qui ne serait qu'une sorte de doublon laïcisé de la municipalité. À la rubrique « Nouvelles du monde catholique » c'est-à-dire les réceptions diplomatiques du Pape à Rome c'est, pour la France, l'occasion d'annoncer et de commenter le résultat des multiples interventions visant à faire modifier la circulaire adressée aux agents des domaines.

« *Le Gouvernement avait compris la faute commise en son nom, avec plus de maladresse peut-être que d'intention, et a désavoué lui-même les mesures sacrilèges.* »
« *Le Gouvernement entend appliquer avec modération la loi de Séparation qui est une loi de tolérance et de liberté* ».

En cas d'absence des prêtres ou de refus d'ouvrir le tabernacle, il ne sera pas procédé à un crochetage. Conformément à la solution proposée par le cardinal archevêque de Paris, les agents se borneront à consigner dans un procès-verbal la déclaration des prêtres tant sur la nature que sur la valeur des objets que le tabernacle renferme.

TABLEAU N°20 : Les premières semaines des « inventaires » selon la SRQL, tableau

dressé à partir des exemples cités en février

Date	Lieu	Événements
6/02 inv	Pont l'Abbé Nd des Carmes	Fabrique : Arguments juridiques, foule priant « Quelques-uns semblaient être venus avec des intentions différentes »
9/02	Quimper Mense épiscopale	
12/02	Roscoff	Troupe, gendarmes, porte forcée. Fidèles chantent cantiques. Bagarres. Arrestation de 5 personnes
Non daté	Quimperlé / Assomption Sous préfet	Portes barricadées «en dehors de toute influence, à l'insu du clergé ». Église vide, inventaire rapide
19/02	Quimper : mense canoniale	Recul au vu des arguments juridiques /PV de carence
	St Martin Morlaix	Portes barricadées
	Rosporden,	Tocsin, foule
	Nizon	Barrière humaine
	Audierne	2 gendarmes, foule « vive la liberté »
	Ploaré	Jeune fille à la tête de la manifestation
	Guilers Brest	Argument de l'encyclique
Report	Beuzec Conq, Bohars, Riec, La Roche-Maurice, Santec, Tréboul,, Ergué-Armel	
	Moëlan	Arrestation de Ctesse de Beaumont, sa fille, son fils, 15 jours de prison,
Protection des forces armées	Pluguffan, Penhars, Moëlan, Combrit, Kerfeunteun	

À Paris de violentes bagarres ont lieu à Saint-Roch, Saint-Pierre du Gros Caillou, Sainte-Clotilde. La première en date, celle de la paroisse « parlementaire » Sainte-Clotilde, jouxtant l'aristocratique boulevard Saint-Germain a été préparée à l'insu et malgré l'opposition déclarée du curé, ce que ne précise pas la SRQL. Si l'inventaire de la mense épiscopale de Quimper est signalée, ne sont pas signalés les inventaires qui se sont passés sans problème. Certes avec protestation du clergé et du conseil de Fabrique, mais sans aucun affrontement fût-il seulement verbal, comme à Brest. Dans la *Semaine Religieuse* les responsables diocésains s'efforcent d'analyser les subtilités de la législation sur les « immeubles par destination » « leur sauvetage et les droits du donateur et du propriétaire : comment échapper à l'application de la loi »^{303?}

303 SRQL 1906-N° 17, 16/02.

L'analyse de ces quelques pages montre le but poursuivi par la distinction en deux parties du journal diocésain. La partie assumée par l'évêque, l'officielle, irréprochable, dans son droit le plus strict, respectueux des textes officiels. On y trouve dès la fin janvier, tous les éléments qui permettraient de calmer le jeu. L'autre partie plus abondante en surface et en nombre de lignes, non signée, est quelque peu provocatrice, pousse à la révolte, pousse aux actes. Si on ne saurait affirmer que la *Semaine Religieuse* ordonne les manifestations de protestations violentes, elle se fait l'écho de ceux qui demandent de mettre en œuvre des formes de contestation plus fermes, plus radicales avec un vocabulaire quasiment guerrier. Clairement, elle « comprend » que l'on puisse dissimuler croix processionnelle, bannière et autres, qui doivent leur pérennité, qui doivent leur survie à l'attitude des prédécesseurs, à ceux qui s'en sont fait les gardiens durant les heures noires de la Révolution.

Les inventaires peuvent (doivent?) se faire a minima. Selon Mgr Dubillard, il est licite de cacher des objets jugés précieux. Les donateurs peuvent revendiquer la propriété de leurs dons, statues, bannières, autels... Les ingrédients sont réunis pour que l'on puisse pousser les feux, si les paroissiens le souhaitent , car tout est « pour la paroisse » c'est elle qui est mise en avant, non la hiérarchie épiscopale. La paroisse, c'est à dire la responsabilité des Fabriques. Les séances d'inventaires peuvent se passer dans la courtoisie, comme dans l'affrontement physiquement violent, avec appel à la troupe. Les catholiques finistériens sont mis devant leurs responsabilités.

3- Le déroulement des inventaires

a- Les personnalités s'affirment

Durant les premières semaines de l'année, les inventaires se déroulent dans le calme, ou du moins sans affrontement. Lorsque la position papale fut connue, les inventaires deviennent conflictuels et, progressivement, de fait impossibles³⁰⁴. Remis à la fin de l'année, en novembre, ils furent réalisés « a minima ». Dresser un inventaire de son plein gré, le dresser contraint, le dresser en cherchant tous les moyens de s'y opposer, voilà trois situations qui influent sur la qualité même de l'inventaire établi, le nombre et la nature des informations recueillies. Ces conditions jouent sur celui qui donne les informations, comme sur celui qui les recueille. Les inventaires mettent en

304 Encyclique *Vehementer nos* (17 février 1906).

scène des personnalités dont les fonctions, les responsabilités, les ambitions de carrière interfèrent dans l'attitude qu'ils prennent dans ce conflit.

Les propriétaires-donneurs d'ordre, industriels ou propriétaires-terriens cumulent parfois les deux titres. C'est le cas à Quimperlé, et dans toute la zone d'influence de Henry de Mauduit, propriétaire des Papeteries du même nom, qui font vivre une grande partie des salariés de la ville, voire de la région, notable qui imposa à l'évêque ses vues sur l'ameublement de l'église de Clohars-Carnoët. Selon les fonctionnaires locaux, il envoie aujourd'hui ses ouvriers grossir les rangs des anti-inventaires. Entrent aussi dans cette catégorie nombre de propriétaires terriens, qui à leur décharge, ont souvent financé églises, et plus récemment les écoles. C'est le cas emblématique, mais non unique, de la comtesse de Beaumont à Moëlan³⁰⁵. Ces derniers agissent en tant que fidèles, non en tant que fabriciens ou élus.

À l'opposé, dans l'arrondissement de Morlaix, des fonctionnaires font preuve d'un zèle brouillon et contre productif, qui n'est peut-être pas vierge d'arrière-pensée, comme cette initiative, peu appréciée du préfet, de programmer au su de tous, l'inventaire de la chapelle privée du domaine de Kéranroux, propriété du maire de Ploujean, La Barre de Nanteuil.

Autre exemple dans le même arrondissement : des convocations adressées, en mars, à la paroisse de Guimaëc qui ne respectent pas les délais de rigueur. Dans un télégramme officiel au sous-préfet de Morlaix, le préfet s'exprime ainsi : « Prière inviter commissaire de police à me retourner pièces qui n'ont pas été notifiées à Guimaëc dans les délais légaux. Lui dire que je n'ai pas de compliments à lui faire. »³⁰⁶ Le texte est signé du vice-président du conseil de préfecture délégué.

Le percepteur de Lanmeur, dont dépend Guimaëc, fait remarquer, dans les formes administratives qui conviennent, qu'il n'a pas reçu les pièces justificatives de la notification, mais pas non plus « la commission qui m'est nécessaire, ni la circulaire n° 3177 ». Autrement dit, il sous-entend un dysfonctionnement au sommet, à la Préfecture ou dans les relations entre les deux échelons hiérarchiques.

Quelques commissaires de police, ou même percepteurs, sont peu au fait des usages liturgiques et n'ont guère de formation artistique et se disent incapables d'apprécier. Fougerole, percepteur à Morlaix, chargé de l'inventaire de Taulé se trouve

305 AD29 Série 2V50 liasse Moëlan.

306AD29 Série 2V 381 liasse Guimaëc.

confronté au problème d'une bannière du XVIIe siècle, proposée au classement³⁰⁷.

« Le curé interrogé a répondu n'avoir rien à nous dire. Au cours des opérations il a été trouvé 4 bannières inventoriées sous le N° 68, mais il nous est impossible d'affirmer que l'une de ces bannières fût la bannière ci-dessus ; nos connaissances artistiques n'étant pas suffisantes pour nous prononcer à cet égard .»

Cependant le même Fougerole fait montre de discernement lors des visites, il sait distinguer personnages brodés et personnages rapportés, les visages brodés et ceux qui sont peints. Le Christ en croix de la bannière de Pleyber-Christ est pour partie peint, pour partie brodé ; ailleurs il précise que seul le visage n'est pas brodé. Manifestement, les consignes nécessaires leur ont été transmises afin qu'ils puissent exercer leur mission avec efficacité : éviter la disparition d'objets de valeur, propriété théorique de la Nation. S'il prétend ne pas pouvoir discerner, parmi les quatre présentées, « la » bannière du XVIIe de Taulé, il a su distinguer celle de Pleyber-Christ comme celles de Tréflez des bannières semi-industrielles. Mais son imprécision est à mettre en parallèle avec l'attitude du curé qui les provoque d'un ironique «pour le coffre à trois clefs, à vous de chercher !»³⁰⁸.

À leur actif, les fonctionnaires, sous-préfets, percepteurs, commissaires de police sont surtout de bons connaisseurs des réseaux locaux, susceptibles d'attirer l'attention de leurs supérieurs sur quelques dangers. Dès le 14 février, le sous-préfet de Châteaulin attire l'attention du préfet sur l'imprudence de prévoir réaliser les inventaires à la date prévue pour la tournée du percepteur :

« A Brasparts, où résistance violente est à prévoir, il est indispensable de procéder opération le plus tôt possible et pas, en tout cas, 5 mars, jour de grande foire. Il y a intérêt politique à ce que le percepteur, qui perdrait influence dans cette commune, ne soit pas chargé des opérations. » Cette dernière phrase est rayée (ou soulignée) au crayon graphite ³⁰⁹.

Le 7 mars, l'inventaire de la mense a eu lieu sans incident, en présence de 30 gendarmes à cheval, 25 à pied, deux commissaires de police. Mais le desservant ayant refusé d'ouvrir les portes de l'église, elles sont ouvertes par la force. L'inventaire des biens mobiliers de la fabrique sera donc violent, jusqu'à procéder à des arrestations.

« La foule d'environ 500 personnes s'est ruée à plusieurs reprises sur les gendarmes auxquels des pierres ont été lancées; les manifestants ont même tenté de

307AD29 Série 2V 43 liasse Taulé.

308 AD29 Série 2V 38 liasse Lampaul-Guimiliau

309AD29 Série 2V34 liasse Brasparts

délivrer les individus arrêtés. Cinq arrestations opérées dont 4 maintenues pour rébellion, outrages, jets de pierres. »

Le préfet en sera avisé par télégramme daté du même jour à 12 heures 35.

La ferme attitude de l'État a-t-elle influé sur les esprits frondeurs ? À quelques kilomètres et quelques jours de là, à Brennilis, le 14 mars dans le même arrondissement de Châteaulin, Charles Mary, percepteur de Brasparts peut écrire au Préfet :

« Les membres du Conseil de fabrique ayant exigé du recteur l'ouverture des portes de l'église, j'ai pu procéder ce matin à l'inventaire. A la clôture des opérations, le recteur nous a remis une protestation écrite »³¹⁰.

Les fonctionnaires de base « hors de cause », mais parfois requis comme témoins, que sont les instituteurs, le receveur-buraliste ou le garde-maritime, en supportent les dommages collatéraux. À Querrien, le 15 mars l'instituteur Chatel écrit au sous-préfet, et lui décrit :

« la nuit du 14 au 15 où une foule des manifestants ont parcouru les rues principales en hurlant, et stationnaient surtout devant les écoles et devant la demeure du receveur buraliste, proférant des injures et menaces à l'adresse de ce fonctionnaire et des instituteurs [...] nous ne pouvons sortir de la maison dès que la nuit est arrivée dans la crainte de quelque traîtrise : nous ne trouverions ici aucun défenseur... Nous souhaitons donc de tout cœur que le dit inventaire soit terminé le plus tôt possible. Pour ma part, je ne me sens pas ici en sûreté. Veuillez agréer [...] »

La phrase débutant par «Pour ma part» est soulignée au crayon rouge. Le même dossier comporte une lettre du Sous-Préfet (du 16) au Préfet décrivant une « foule de 1000 à 1200, avec de nombreux hommes armés de fourches et de bâtons formant barrière, clocher noir de monde, on assure qu'on y avait rassemblé une grande quantité de cailloux [...] La situation est plus grave que je ne le craignais [...] »³¹¹.

Du côté des clercs, si la position du cardinal Labouré semble partagée par des desservants «sillonnistes» du Léon, elle l'est aussi par certains titulaires de cures de Cornouaille, à la notoriété moins grande que celle des «grands électeurs». Le 2 mars, c'est le cas du curé de Leuhan :

« devant le maître-autel invité à ouvrir le tabernacle, le desservant nous a déclaré que le matin même de notre arrivée il avait purifié les ciboires que nous pourrions voir à la sacristie et que les hosties consacrées étaient renfermées dans un

310 AD29 Série 2V34 liasse Brennilis

311 AD29 Série 2V 51 liasse Querrien

*linge sacré, et qu'en conséquence le tabernacle ne renfermait plus aucun objet précieux. »*³¹²

Gervais, percepteur de Coray, signe seul les « *les comparants ayant refusé de les revêtir de leurs signatures* » il note cependant en marge :

« tous les articles marqués d'un sont ceux qui ont été estimés par l'agent lui-même; l'estimation des autres objets ayant été faite d'un commun accord avec les représentants de l'établissement »*³¹³

Objets de peu de valeur, comme 16 cache-pots en papier, mais aussi tout le contenu de la sacristie, le refus concerne les objets les plus importants. Et on relève que la protestation rituelle a été signée du seul conseil de fabrique, non du desservant. Dès le 22 février, le commissaire de police avait pu rassurer le Préfet en affirmant : « il semble qu'aucune manifestation ne se produira ». L'analyse se vérifiera exacte. Faut-il préciser que quelques vicaires furent plus agressifs que la seule direction des cantiques, le guet des fonctionnaires et le déclenchement du tocsin ?

À Scaër, l'inventaire daté du 22/11/1906³¹⁴, dont on notera la date tardive, fut contresigné par deux soldats, le dossier comporte une note que l'on peut attribuer au sous-préfet, datée du 30 mars.

« des renseignements qui me sont parvenus me permettent de penser que Mr le Curé [...] consentirait à faire amiablement l'inventaire de la fabrique [...] aussi discrètement que possible aller vous renseigner [...] et vous entendre avec lui en vue d'établir un inventaire dont la minutie pourrait ne pas être excessive »

Est effectivement joint un inventaire sans aucune évaluation, dressé par le curé et le conseil de fabrique, où l'on relève 2 bannières pour les garçons, 3 pour les filles et 8 drapeaux. Et le descriptif des travaux dévolus à la fabrique et au curé pour la reconstruction de l'église, à la fin du XIXe. Cependant à Riec-sur-Belon, à la même date, les bannières, l'une rose et or, l'autre violet et or, sont respectivement évaluées à 80 et 100 F. Les textes régissant les opérations de l'inventaire sont ici intégralement appliqués. Par contre, les inventaires « dont la minutie n'est pas excessive » deviennent effectivement de pratique courante en décembre 1906.

En Finistère, et singulièrement en Léon, les « abbés-démocrates » et d'autres, qui supportaient mal les contraintes plus ou moins tatillonnes de l'administration, ne mirent pas opposition aux inventaires. Quelques-uns apportèrent leur concours

312 AD 29 série 2V 35 Liasse Leuhan

313 AD 29 Série 2V 33 liasse Coray

314 AD 29 Série 2V 51 liasse Scaër

«technique» en nommant les objets et en donnant leur destination.

Mais d'autres se firent un malin plaisir de laisser les contrôleurs s'égarer parmi les recoins de la sacristie à la recherche, vouée à l'échec, du « coffre à trois clefs ». Des objets furent manifestement cachés, comme à Lampaul-Guimiliau car on ne signale aucune bannière, mais évidemment l'armoire porte-bannière est vide; tout cela avec aplomb³¹⁵, alors même que le percepteur a dans son dossier le relevé des rentes sur l'État, et surtout l'avis de proposition de classement du retable, de 2 bannières, de la poutre [de gloire], du sépulcre et du baldaquin, des fonts.

L'inventaire, sommaire, a été dressé seulement le 21 novembre 1906. Le 16 mars 1906, Fougerolle, percepteur de Morlaix, désigné pour cette mission avait du renoncer « au milieu de six cents ou sept cents manifestants, criant et gesticulant », le curé « lit une protestation qu'il a refusé de nous remettre à fin d'annexe ».

Le 2 janvier 1907, Mr Penndu, recteur de Lampaul-Guimiliau, écrit au Préfet, pour le remercier. Et précise dans « la copie de l'inventaire que vous avez bien voulu nous adresser sur notre demande, je relève ce détail : Mr Pérès [le percepteur de Sizun, responsable de l'inventaire de cette église] affirme n'avoir pas [barré] trouvé à la sacristie ni coffre-fort ni caisse. La caisse s'y trouvait alors comme aujourd'hui et pour mettre ma responsabilité à couvert, immédiatement après la triste cérémonie de l'inventaire, en présence des employés de l'église, j'ai fait venir deux témoins du bourg : Mr Gabriel Abgrall et Mr Louis Jestin et ils ont pu constater que la caisse se trouvait bien à la sacristie. Tant pis pour Mr Pérès s'il ne l'a pas vue : il ne pouvait raisonnablement compter sur les membres du conseil de Fabrique pour lui servir de guide en pareille circonstance ». Et il conclut : « Agréez, Monsieur le Préfet, l'assurance de mon profond respect ».

Les attitudes sont donc très nuancées, voire contradictoires. Faut-il préciser que quelques vicaires furent plus agressifs que la seule direction des cantiques, le guet des fonctionnaires ou le déclenchement du tocsin ?

b- Un exemple de déroulement d'inventaire : Le percepteur du Conquet, Tassestler, et ses 5 paroisses

Le 3 mars le sous-préfet de Brest adresse au préfet par télégramme un bilan de

315 AD29 Série 2V39 liasse Lampaul-Guimiliau.

la situation des cantons ruraux de l'ouest de Brest³¹⁶. Si les inventaires se sont passés sans incident à Lampaul-Ploudalmézeau et à Loc-Brévalaire, en revanche « *le percepteur du Conquet a trouvé à Trébabu les portes presbytère et église fermées. Les fidèles étaient réunis à l'église, protestation a été lue. L'inventaire n'a donc pas été fait.* »

Ce même 3 mars, à Ploumoguier le percepteur n'a pu réaliser l'inventaire « *malgré l'attitude conciliante du recteur, j'ai dû me retirer, craignant une bagarre devant laquelle j'aurais été impuissant.* » Le 14 mars, Tassestler, percepteur au Conquet, rend compte à son supérieur hiérarchique de l'échec de sa tentative dans sa propre ville de résidence : Le Conquet.

« Le Recteur entouré du Conseil de fabrique et de toute la population a lu une protestation m'en refusant l'entrée comme délégué. Après avoir fait le tour de l'église en constatant la fermeture des portes, je me suis retiré. Tout a été calme. Aucun cri. Les femmes et les enfants étaient réunis dans l'intérieur.

Je réitère à Monsieur le Directeur des domaines, l'assurance que l'esprit de conciliation qui régnait avant la chute du Ministère Rouvier a disparu, et que je ne peux plus compter pour aboutir sur les procédés de douceur et de conciliation que je préconisais jusqu'alors. »³¹⁷

Le lendemain, 15 mars, ce même fonctionnaire, manifestement soucieux de remplir au mieux sa mission, adresse une nouvelle missive à son supérieur :

« [...] Malgré la communication pessimiste d'hier, j'ai voulu tenter d'aboutir seul par persuasion et par surprise, j'ai la vive satisfaction d'avoir réussi mieux que je ne l'espérais.

Je venais d'apprendre par une indiscretion, qu'aujourd'hui se tenait à Saint-Renan une réunion où se trouveraient vraisemblablement les desservants de mes communes, et l'occasion m'a paru bonne. Je n'ai pas hésité à m'imposer une tournée longue et fatigante pour arriver à mes fins.

Je suis parti à 5 heures ce matin, sans louer de voiture pour ne pas donner l'éveil [3 lettres illisibles] dès mon départ, et je me suis rendu à Trébabu tout d'abord. L'opération a été simple. Le bedeau avait omis de fermer les portes après l'angélus, et accompagné de deux témoins, j'ai accompli rapidement l'inventaire en l'absence du desservant appelé à Saint-Renan. Puis je me suis rendu à Lambert, où le desservant

316 AD29 Série 2 V31 liasse Ploudaniel.

317 AD29 Série 2 V28 Liasse Le Conquet.

était présent. J'ai pénétré dans l'église et j'ai fait appeler le desservant, qui s'est retiré et m'a laissé opérer en présence du bedeau.

De là je me suis transporté à Ploumoguier où malgré ma diligence j'ai échoué. Mon arrivée n'avait pas passé inaperçue, et j'ai essayé vainement de pénétrer par les différentes portes. On n'a pas eu le temps de les fermer, mais les paroissiens accourus se sont opposés à mes tentatives, et ce faisant, je me suis trouvé empoigné, tiré à hue et à dia, un peu bourré (sic), puis coincé assez fortement entre une porte et la muraille. Malgré mes efforts de conciliation, j'ai été obligé de me retirer. Je me suis dégagé comme j'ai pu, sans répondre aux bourrades, car je n'aurais fait qu'accroître la surexcitation qui allait crescendo, et quand je suis rentré au Conquet, j'ai fait constater par le médecin assermenté. Demain vous sera envoyé le dit certificat de constatation.

J'ai gagné rapidement Plougonvelin où je n'ai pu trouver de témoins. J'ai tout inventorié seul, sans difficulté dans cette église. Mais en descendant les marches de l'église, je me suis trouvé nez à nez avec le recteur, qui m'a déclaré qu'il y avait maldonne, attendu que j'avais fonctionné sans témoins. Je suis rentré au Conquet ayant eu juste le temps de déjeuner en route sommairement ; et par une rue infréquentée j'ai pénétré dans l'église, où le recteur s'est rendu, appelé par un gendarme que je lui ai dépêché. Immédiatement les fabriciens sont accourus, et c'est avec ceux-ci que je me suis un peu bataillé – en paroles seulement. Néanmoins j'ai pu procéder à l'inventaire avec deux témoins requis. Pendant ce temps affluent en hâte les fidèles surpris ; mais déjà je terminais heureusement, et j'ai supporté sans mot dire les épithètes plus ou moins désagréables qui m'ont été décernées .

Je me déclare très heureux de ces résultats. J'ai pu éviter ainsi un concours de troupes qui eut troublé une population déjà émue et prête aux violences. Au fond je sens que les recteurs ne demandent qu'à être surpris mais ils ont affaire à des paroissiens qui demandent absolument à résister. Il ne reste plus, maintenant que l'éveil est donné, qu'à faire enfoncer les portes manu militari à Ploumoguier et à Plougonvelin, puisque les paroissiens sont résolus à cette extrémité. Malgré tout d'ici a ce qu'une décision soit prise dans ce sens, j'essaierai encore, s'il est possible (?) d'arriver tout seul au bout de mon mandat pour ces deux communes. »

Le percepteur s'était présenté, une première fois à Plougonvelin, le 8 mars, où il s'était trouvé devant une église fermée, ornée des tentures mortuaires. Les femmes chantant dans l'église, tandis que les hommes sont massés à distance, sur le parvis, « silencieux, calmes ».

Le 2 avril, Tassestler peut enfin écrire « *j'ai la satisfaction de faire connaître à mr le Directeur des Domaines que j'ai mené à bien mon cinquième et dernier inventaire sur le continent.*

Il s'agit de Plougonvelin où je tentais un quatrième³¹⁸ essai par surprise. Sachant que la porte demeurait ouverte pendant l'office du dimanche, j'ai pénétré dans l'église vers la fin de la grand-messe. Sitôt mon entrée, des protestations se sont élevées, mais j'ai tiré parti de mes bonnes relations avec les gens pour les calmer et procéder en présence de mes deux témoins à une opération qui ne demandait que quelques minutes, puisqu'il s'agissait de régulariser simplement un inventaire précédemment fait sans témoins.

Je n'étais pas sans appréhender l'éventualité d'une résistance violente. Mais le recteur a déclaré publiquement, dans l'église, que l'inventaire se trouvant accompli par surprise, on n'avait qu'à accepter le fait accompli. Après l'opération je me suis entretenu avec le desservant, qui n'a pas paru fâché au fond, mais qui m'a dit qu'il estimait que j'avais joué gros jeu, et que par suite du concours des paroissiens réunis pour la grand messe, il aurait suffi de la parole d'un exalté pour mettre le feu aux poudres. « vous avez été, conclut-il, téméraire autant qu'heureux »

J'accepte sa conclusion. Tout est bien qui finit bien : audaces fortuna juvat. »

Sur un territoire de bord de mer, rude et venteux, le percepteur, que l'on peut supposer jeune et ambitieux, mène sa « mission », ses mandats, avec conviction. Il joue de ses atouts : une bonne connaissance du terrain physique, social, et juridique. Il sait utiliser un réseau relationnel, qui lui permet de connaître la date de la réunion du doyenné, date qui tiendra éloigné les recteurs de leur paroisse. Il connaît les horaires de messe, les petites défaillances du bedeau qui ne ferme pas la porte à clé après l'angelus.

Son réseau lui permet de se présenter avec des témoins fonctionnaires, et autres gardes-côtes ou douaniers, en tenue bourgeoise, directeur d'école, fonctionnaire des ponts et chaussée, jusqu'au gendarme retraité habitant la pointe de Kermorvan , tous fonctionnaires d'ordre moins exposés que d'autres à subir les foudres ou les actes vexatoires, susceptibles d'être infligés par le voisinage, une fois l'inventaire signé et le percepteur parti. Le recteur est débonnaire, les propriétaires-aristocrates pèsent peut-être moins qu'ailleurs sur une population qui ne dépend pas uniquement de leurs terres, mais aussi de la mer : la pêche, le commerce et la royale. Ce faisant les inventaires sont correctement dressés ; mais insuffisamment précis pour permettre d' identifier toutes les

318 Date du 2e essai inconnue.

bannières.

Au Conquet, il y a 2 bannières en tapisserie³¹⁹, évaluées à 20 F les 2, à Ploumoguer 4 grandes bannières de procession, évaluées ensemble à 300 F³²⁰. A la chapelle de Lambert, pas de signalement paramentique, à Trébabu, pas de bannières, mais des « vêtements pour sacerdoce de couleur » valeur 10 F. A Plougonvelin on signale 3 bannières de procession, évaluées 30 F., sans précision. On peut cependant les reconnaître encore actuellement parmi les bannières rangées dans le placard idoïne.

4- Le dépouillement des inventaires

Pour accompagner ces propos, on trouvera en annexe n°2 un extrait du dépouillement de l'arrondissement de Brest.

Les inventaires, tous comptes faits, sont l'équivalent des bilans des visites canoniques, avec un langage différent, mais surtout avec des acteurs supplémentaires : les percepteurs et, à défaut des curés et fabriciens des observateurs « civils ».

L'objectif est le même, il s'agit d'inventorier les objets présents dans les églises. Mais les perspectives sont différentes. En 1906, il s'agit de les localiser, de vérifier leur présence dans l'église ou ses annexes -car on connaît déjà la valeur des plus importants- pour éviter des disparitions préjudiciables à la collectivité. Les visites canoniques ont pour perspective de vérifier la conformité, la décence, par rapport à la finalité du culte. Mais surtout la situation relationnelle est complètement différente, un nouveau personnage entre en lice : l'État, sous la forme d'un de ses représentants officiels, le Directeur des domaines, qui rend compte au Préfet. Les protagonistes sont devenus le plus souvent des adversaires, au mieux sont dans une situation de « paix armée ».

Les chargés de la mission de dresser l'inventaire, qui ont pour eux la force ambiguë de la loi, sont des représentants, désignés, du service des domaines, des percepteurs, bref des serviteurs de l'État chargés de veiller aux biens matériels de la nation. Car celle-ci a pris conscience de la valeur culturelle et financière des biens ecclésiastiques, qu'il s'agisse des bâtiments, des objets, ou des terres. Les « correspondants de la commission des Monuments historiques », des érudits locaux, ont, de longue date, repéré les œuvres majeures³²¹.

319 La bannière « Crucifixion », est une copie des bannières du XVIIIe, réalisée en appliqués.

320 Le prix, élevé, est cohérent avec la qualité des bannières, dont une datée et signée de son fabricant Lépine.

321 PALOUZIE Hélène dir, *Icônes et idoles. Regards sur l'objet monument historique*. Actes Sud, p 25.

Et en face, car cela va, parfois, (trop souvent ?) devenir un face à face, l'Église, ses ministres, ses fidèles et, peut-être surtout ses fidèles, qui vont s'estimer menacés dans leur propre histoire, tout autant que dans leur héritage collectif, ces constructions, qui ont été édifiées à coup de servitudes, offrandes et autres contributions spontanées ou rendues moralement obligatoires³²². Les membres du conseil de fabrique, le maire, parfois des membres du conseil municipal, le clergé, sont présents mais aussi, mais surtout des femmes pieuses³²³, des enfants, qui servent à faire nombre, des hommes aussi.

Il est significatif que l'évaluation de la mense paroissiale n'attire pas de contestation, alors que l'ouverture des églises provoque sinon toujours des drames, du moins de fortes inquiétudes quant au devenir des biens inventoriés, moins pour leur valeur marchande que pour leur valeur sentimentale et symbolique.

C'est ce qu'explique clairement, Anglade, le receveur des domaines en poste à Châteauneuf-du-Faou :

« À mon arrivée à la chapelle de Notre Dame des Portes, le tocsin sonne également, les fidèles chantent des cantiques et me supplient de leur laisser au moins ND des Portes. [une très ancienne statue en bois]- ce qui me laisse croire que, comme cela se passe presque toujours à la suite d'un inventaire dressé après un décès, on va vendre sans retard les objets dont je fais l'inventaire. »³²⁴

Bien que prévus pour être contradictoires, les inventaires ne respectent pas cette disposition, par défaut des desservants et fabriciens dont la connaissance intime des objets manque d'une façon générale (nature, usages, valeur...). En revanche, la date de récolement ne semble pas influencer sur l'évaluation financière des objets, sauf dans quelques zones comme le Cap, mais influe sur la qualité des informations recueillies. Quel que soit le lieu.

Ce qui est très préjudiciable à la connaissance des bannières!

a- Dépouillement quantitatif

Les «inventaires » ont été reçus avec des fortunes diverses selon les paroisses.

322 GUILLOU Anne, *Conseil de Fabrique*, pièce de théâtre en 3actes, St Thégonnec, ed la Grange aux Livres, 1999, 47p.

323 Sur la place des femmes dans la mobilisation contre les inventaires voir Marie-Thérèse CLOÏTRE, « Femmes et séparation dans le diocèse de Quimper et de Léon » pp 247-259, in Jean Balcou, Georges Provost, Yvon Tranvouez, dir, *Les Bretons et la Séparation 1795- 2005*, op. cit.

324AD29 série 2V liasse 34 Châteaulin.

Les protestations ont été la règle. Ce qui ne signifie pas que les fonctionnaires n'ont pu réaliser le travail qui leur était ordonné. Seize dossiers seulement ne comportent pas de descriptions des biens mobiliers contenus dans les églises – les biens immobiliers et la mense n'étant pas dans notre propos, (sauf à rappeler que l'évaluation de la mense n'a pas donné lieu à manifestations).

Mais s'y ajoutent *43 dossiers* ne signalant pas de bannières, et *10 signalant* la présence de bannières, mais sans leur dénombrement. Autrement dit manquent les résultats de 69 paroisses (plus une dont le dossier manque pour déplacement administratif).

Les résultats bruts donnent 791 bannières chiffre certes différent, mais en cohérence avec celui de 850 obtenu par le traitement des résultats des visites canoniques au cours du XIXe siècle, dont la dernière relevée date de 1898.

Durant tout le XIXe les églises « prestigieuses » ne se sont jamais prêtées aux compte-rendus des visites canoniques : aucun pour la cathédrale de Saint-Pol de Léon, comme il n'y avait aucun procès-verbal pour celle de Quimper. Cette fois la cathédrale Saint-Corentin, bénéficie d'un inventaire particulièrement détaillé pour les bannières. Mais le dossier est vide en ce qui concerne les bannières de Saint-Pol de Léon où l'inventaire, tenté une première fois en février, a été réalisé le 21 novembre en l'absence du desservant. Les placards de la sacristie sont fermés. Et le Commissaire de police « n'a pas de serruriers ». Manifestement, on ne souhaitait pas soulever de difficultés supplémentaires dans une ville qui avait connu de fortes oppositions.

Un compte-rendu manque pour cause de « déplacement administratif » (Plonéour-Lanvern). Soixante-dix inventaires ne fournissent pas leur nombre de bannières, la plupart parce qu'ils ne traitent pas de ce chapitre, soit parce que leurs interlocuteurs ont omis de les noter : Brélès, Guilers près Brest, île Molène, comme celle de Ouessant, ou Batz ou encore l'île de Sein, Lambert et Plouzané. Saint-Urbain, Trébabu, Tréflévénez, Trégaran, Botmeur, Camaret, Carhaix, Cast, Coray, Crozon, Eder, Dinéault, La Feuillée, Landeleau. Lothey et encore Plonévez-du-Faou, Port-Launay, Rosnoën, Scignac, Carantec, Commana, Guimaëc, Guimiliau, Locquénolé, Plougonven, Plougoulm, Ploujean. Plourin-Morlaix, Saint-Cadou, Sizun, Santec, Sibiril, Audierne, Beuzec-Cap Sizun, Cleden-Cap Sizun, Ergué-Armel, Fouesnant et la Forêt-Fouesnant, Kerfeunteun, Landrévarzec, Landudal, Landudec, Langolen. Plomelin, Plouhinec, Plozévet, Pouldergat, Poullan Primelin, Rosporden, Saint-Evarzec, Querrien, Quimperlé Sainte-Croix, Querrien, Tréméven, Roscoff, ainsi que

Landerneau, et Lanildut.

Loc-Eguiner n'indique pas le nombre, mais donne une valeur, de même que La Martyre, et Berrien, ou encore Guengat, Scaër ou Saint-Thurien. Par contre Locmélard indique 2 bannières, (elles sont parmi les plus belles du Finistère) mais n'évoque pas leur valeur de même que Guiler-sur-Goyen ou encore Pouldavid.

TABLEAU N°21 : Bilan quantitatif des bannières selon les « inventaires » de 1906, réalisé à partir des Archives Départementales du Finistère (AD29, classées par ordre alphabétique des arrondissements)

Canton	paroisses	Ban.	Pas d'inventaire mobilier écrit	Pas de signalement de ban.	Pas de décompte
2V28 Brest b-d	12	31		Brélès	
2V29 Brest f-k	16	57		Guilers	
2V30 Brest l-lo	18	46		Landerneau Lanildut Larret ³²⁵	LcEguiner plou (val 250)
2V31 Brest m-p	10	27		Ouessant	la Martyre(v 110)
2V32 Brest Pl	15	58		Plouzané	
2V33 Brest S	17	45		Trébabu Trégarantec	St Urbain Tréflévénez
2V34 Châteaulin A-C	18	36	Cast Coray	Botmeur Camaret Carhaix Crozon	Berrien
2V35 Châteaulin E-La	13	21	Ederne Dinéault La Feuillée	Landeleau	
2V36 Châteaulin L-e	14	35	Lothey	Plonévez du Faou	
2V37 Châteaulin Pl	20	60	Rosnoën St Goazec	Port Launay	
2V38 Morlaix	13	25	Carantec île de Batz	Commana Guimaëc	
2V39 Morlaix La	10	24		Lampaul g Locquéolé	
2V40 Morlaix st m	10	30		St Melaine	Plougasnou
2V41 Morlaix	18	42	Ploujean	Plougonven	

325 Dossier vide

			Plourin StCadou Sizun Roscoff	Plougoulm	
2V42 Morlaix	1	0		St Pol	
2V43 Morlaix	12	29		Santec	
2V44 Quimper Au-Es	14	32		Beuzec Cap sizun Cléden Cap sizun Ergué Armel	Audierne
2V45 Quimper laF F-	21	33		Forêt Fouesnant Fouesnant Landrévarzec Landudal Landudec Langolen	Ile de Sein Guengat
2V46 Quimper	16	42	Fiche de dplet	Plonéour Lanvern Plomelin Plouhinec Plozévet	
2V47 Quimper Pl	8	22		Poullan Primelin	Pouldergat
2V48 Quimper	3	14	Quimper cathédrale		
2V49 Quimperlé	11	24		Rosporden St Evarzec	
2V50 Quimperlé	13	38			
2V51 Quimperlé Qu	9	20	Quimperlé Ste Croix	Querrien Tréméven	
total	306	778			

Plusieurs paroisses affichent un différentiel dans le décompte des bannières entre le tableau récapitulatif établi après la dernière visite canonique et les chiffres donnés par les inventaires :

Baye, 3 au lieu de 4, Cléder 1 au lieu de 4, Clohars-Carnoët 2 pour 4, Elliant 1 pour 3, Esquibien 2 pour 4, Gouesnac'h, 2 pour 4, Gouesnou, 7 au lieu de 8, Guerlesquin 2 pour 6, Henvic, 3 pour 4, Le Juch, 1 pour 5, Kergloff, 1 pour 3, Landivisiau 4 au lieu de 7, Lannédern, 1 au lieu de 3, Lanvéoc, 1 au lieu de 2, Laz, 2 pour 4 ; Loc Eguiner St Thégonnec 2 pour 3, Locmélar, 2 pour 3, Loqueffret, 2 pour 3, Mahalon, 2 pour 3, Milizac, 1 pour 4, Pleyben, 5 au lieu de 8, Plogonnec, 5 au lieu de 6, Plomeur, 1 au lieu de 3, Plonévez-Porzay, 5 au lieu de 6, Plouarzel, 1 au lieu de 3, Ploudalmézeau, 3 au lieu de 4, Ploudaniel, 2 au lieu de 3, Plouégat-Guerrand, 1 au lieu

de 2, Plouézoc'h,3 au lieu de 4, Plougar,3 au lieu de 6, Plouguerneau 3 au lieu de 7, Plouguin,2 au lieu de 3, Plounéour-Ménez,3 au lieu de 5, Plounéour-Trez,2 au lieu de 3, Plouvorn 3 au lieu de 7, Plouyé,4 au lieu de 5, Riec sur Belon, 2 au lieu de 4, la Roche Maurice 4 au lieu de 5, Saint-Martin des Champs,3 au lieu de 6, Saint-Vougay, 2 au lieu de 4, Saint Yvy, 1 au lieu de 2, Sizun, 3 au lieu de 6, Treffiat, 2 au lieu de 3, Treflaouénan, 2 au lieu de 5, Tréogat 1 au lieu de 3, Le Trévoux 3 au lieu de 4.

À qui appartiennent les bannières ? On pensait détenir une information cohérente et logique : les grandes bannières appartiennent à la paroisse, les petites aux confréries. Les fidèles présents revendiquent des bannières ainsi que d'autres objets. Par exemple à Argol, les bannières portant les inscriptions « Jubilé 1901 » et « Jubilé 1904 », église où l'inventaire se passe paisiblement, le recteur, alité depuis longtemps, lit la protestation, le vicaire prête son concours, sauf pour les estimations. Mais la proximité des jubilés permet que les principaux contributeurs se souviennent encore du montant de leurs participations : les bannières ne sont pas encore tout à fait tombées dans le domaine paroissial. On doit reconnaître que l'on se réclame plus souvent de la propriété des statues, voire des autels, que de celle des bannières.

À Saint-Vougay, comme à Plouguerneau, on soustrait aux regards les bannières ayant survécu à la Révolution, suivant les instructions de l'Ordinaire. A Dirinon, le curé fait transmettre son refus et la dissimulation est revendiquée à Lampaul-Guimiliau.

À Lannilis le desservant distingue les « petites » bannières appartenant aux congrégations de la paroisse, des grandes appartenant à la fabrique ; ce faisant les grandes sont clairement identifiables, et toujours rangées dans la sacristie.

Les conseils de l'évêque ont été suivis. C'est donc un inventaire a minima.

b- Le dépouillement « qualitatif » : les dédicataires des bannières ou les piétés de la fin du XIXe siècle

Quoique renseignées de façon disparate, les informations chiffrées peuvent être traitées

TABLEAU N°22 : Les dédicataires de bannières, tels que relevé le jour des inventaires

Paroisse	Série	
Bourg-Blanc	2V28	Nd de Bg Blanc, Urfold, François, Anne

Brest St Martin		Martin
Brest StSauveur		St Sacrement, Sacré Cœur Anne, Roch
Dirinon		1 grande que mr le curé refuse de monter
Folgoat		ND du Folgoat, Sacré-Cœur, Joseph, Anne,NDL
Kerlouan		Brévalaire, SC, Vierge, ND du Folgoat
Lambézellec	2V30	SC, Anne, Joseph
Lampaul Ploudal		SC
Landéda		Vierge
Lannilis		Pierre et Eloi, Vierge et St Pierre (petites:congrégations)
Lanrivoaré		Drapeau du SC (bann ouvragée)
Lesneven		Michel 2, Roch, vierge
Loc Brévalaire		Anne
Plabennec	2V31	Thénénan, Credo, Anne, Joseph, NDL
Plouédern		[4 dt l'ancienne]
Plounéour-Trez	2V32	Anne (velours violet revendiquée par Martin Roux)
Plouvien		Pierre, Paul, Sacré-Cœur, Ange Gardien, Vierge, NDL
Relecq-Kerhuon		Pierre, ND du Relecq, NDL
La Roche-Maurice		Yves, Anne, Vierge, Sacré-Cœur
St Pierre-Quilbignon	2V33	Gde b ancienne, Anne
Tréouergat	2V34	Sacré-Cœur
Brennilis		Notre-Dame
Châteaulin ND		Vieille, brocart rouge et or, suspendue à la voûte
Châteauneuf-du-Faou		Julien, ND des Portes/ couronnement de la V par Père Eternel , Anne , ND des Portes peinture sur toile, soie blanche 1m, Vierge, revers drap d'or
Cloître-Pleyben		Sacré-Cœur, NDL dons de B et F
Collorec		Vierge
Dinéault	2V35	NDL, St Sauveur/ Antoine ; drapeau du SC
Le Huelgoat		Vierge ; Sacré-Cœur ; Nd du Mont carmel/ Nd des cieux ; Nd des Cieux/monogramme ; Yves
Kergloff		ND de Bon Secours
Lanvéoc		Vierge
Locronan	2V36	Vierge ; Jésus ; Pierre 1 vieille et usagée
Loqueffret		Geneviève, Bon Pasteur
Pleyben		NDL, Vierge, Anne,Enfant-Jésus, SC, EJ, Germain drapeau Joseph, Roch
Plonévez-Porzay		Gde Soie Blanche « hommage des habitants de Douarnenez- Catholiques et bretons toujours- Sacré-C de Jésus sauvez Rome et la France
Plounevezel	2V37	Vierge, Sacré-Cœur
Poullaouen		Vierge/ Pierre + 2 blanches médiocers
Saint Hernin		Don de Mr Pogonnec 40F

Scrignac		Don de Mme Berchav
Trégarvan		Don de Mme Mérour
Botshorel	Morlaix 2V38	SC, Anne, Georges
Guiclan		Vierge, apparemment St Jean, X, ange gardien
Guimiliau (15/02)		Miliau, Vierge du Rosaire datant de 1658
Henvic		Maudez, Vierge, Barbe
Lannéannou		Agneau de Dieu monogramme,,
Morlaix	2V40	Ndu Mur/ Roch ; ND des Victoires, Mathieu don des fidèles et non achat fabrique
Pleyber-Christ		Vierge sujet brodé 30f; Anges gardiens sujets rapportés 30f; Enfant Jésus sujet rapporté 15f; Christ sur la croix, les saintes femmes au pied de la croix, sujet partie brodé, partie peints 60F; ND de la Salette drap blanc personnage rapporté 50F;
Ste Eutrope	Morlaix 2V41	Anne, initiales AM, Christ sujet peint rapporté, St Eutrope Sujet peint.
Plouigneau		ND de Luzivilly 2,
Plounéour-Ménez		Autel du Rosaire B de procession surmontée d'une croix et enveloppée d'une housse
St Jean du Doigt		Paraissant drap orange évaluée 800F;gde b à franges 400F
St Martin des Champs		2 + SC
Taulé		4 Sujets peints et rapportés, incompetent pr désigner bannière du XVII
Tréfleze		V et Enfant, peint et broderie, Christ sur croix, id SC paraissant peint, 2 Vierge
Beuzec Conq	2V45	Rosaire
Concarneau		Guénolé/SC
Douarnenez		SC, Roch, sans caractère
Lanriec		Anne et Vierge
Plogastel St Germain		Pierre, Croix, Vierge pr femmes
Pluguffan	2V47	X, Michel, X rouge, X,X
Pont-croix		Jean, Armes de Pont croix, Rouge ND de Roscodon, blanche gde Croix, Ange Gardien, Jésus Christ avec enfants, V à l'E
Pouldavid		Jacques, Vierge
Quimper st Corentin	2V48	Corentin,, SC, Vierge, Joseph, Etendard du SC
Quimper st Mathieu		Mathieu, SC, Vierge, Joseph, Etendard du SC
Locmaria		ND de Locmaria Vierge, Enfant Jésus, vierge, défraichie, V en loques, Vierge ou rosaire ?
Saint Yvi	2V49	Yvi/ SC
Arzano	2V50	Vierge, Laurent, Anne, Adrien forme étendard
Guilligomarch		Méven, Vierge

Kernével		Joseph
Locunolé		Dans sa gaine, Anne en relief, « ayons confiance ds le SC de Bretagne », Guénolé en relief, « Cœur de Jésus sauvez la France »
Mellac		Paroissiale ? Saint Pierre ?
Névez		X/ Vierge en étoffe noire; Thumette et Vierge
Rédéné		Joseph/ Vierge, Jésus et les petits enfants / X

L'intitulé des effigies représentés n'apporte guère de surprises. Ce début du XXe est dans la continuité de ce que l'on sait du XIXe siècle: marial et christo-centrique. Aucune image de la Trinité ni de Dieu le Père.

Les 4 bannières du Rosaire sont le faible témoignage des confréries du même nom qui ont laissé des retables encore visibles dans bien des églises, sculpture sur bois et huile sur toile se montrant plus pérennes que les bannières. La bannière du St Sacrement de Brest et de Quimper témoigne d'une dévotion encore vivace..

Au hit parade des bannières, la Vierge Marie vient largement en tête. L'inattendu est l'absence de signalement dans douze des paroisses qui entrent dans le détail leurs possessions.

Deux paroisses de Brest n'ont pas d'enseignes textiles dédiées à la Vierge : Saint-Sauveur (quartier de Recouvrance) et Saint-Martin, pas plus qu'à Loc-Brévalaire, Saint-Pierre Quilbignon, Lambézellec, Tréouergat, Loqueffret, Plonévez-Porzay, et encore Botshorel, Lannéanou, Concarneau, Douarnenez.

Si 31 Vierges ne sont pas désignées par un nom spécifique, 21 le sont : il s'agit alors de Vierges purement locales comme ND de Luzivilly à Plouigneau ou encore celle de Bourg-Blanc et du Relecq-Kerhuon qui bénéficie comme nombre de ses congénères d'une fontaine, ou de notoriété plus grande comme Notre-Dame de Roscudon honorée dans sa paroisse de Pont-Croix, et dont le prestige est conforté par celui du très ancien lieu de culte, ou encore Le Folgoat et Notre-Dame des Portes à Châteauneuf-du-Faou. Six paroisses honorent Notre-Dame de Lourdes, trace d'un pèlerinage collectif. On trouve trente-trois occurrences pour le Christ, sous des appellations diverses : Saint Sauveur, Crucifixion qui sont des appellations fortes mais traditionnelles. « Agneau de Dieu » et « Bon Pasteur » mettent l'accent sur la douceur et les bons sentiments, une religion sentimentale. Le Sacré-Cœur avec 19 occurrences confirme l'analyse d'un dix-neuvième siècle cordicole et rappelle que le Finistère fut un des premiers à mettre en place des confréries du Sacré-Cœur³²⁶ à partir des couvents

326 FROESCHLÉ-CHOPARD, *Dieu pour tous et Dieu pour soi*, op cit Cartes p 349

des Ursulines. La présence dans le corpus de deux drapeaux frappés de l'image du Sacré-Cœur rappelle qu'il ne s'agit pas seulement de la piété prônée par Marguerite-Marie Alacoque au XVIIIe mais bien aussi de la consécration des paroisses au Sacré-Cœur, de la revendication d'un Sacré-Cœur régnant sur la France : « Cœur de Jésus Sauvez la France » ,«Ayons confiance dans le Sacré-Cœur », disent deux des bannières de Locunolé et de Douarnenez

On voit aussi émerger les bannières, ou du moins l'iconographie destinée aux enfants, avec cinq enseignes présentant soit des « Enfant Jésus » (Pleyben, Pleyber-Christ, Locmaria) soit le Christ avec des enfants (Pont-Croix, Rédéné) ou encore les Anges gardiens (Plouvien, Guiclan, Pleyber-Christ, Pont-Croix). Ce peut-être une conséquence de l'expulsion des religieuses enseignantes en 1902 et du mouvement de protestation qui l'accompagna.

Les patrons des paroisses sont évidemment présents « Georges » à Botshorel, Germain à Pleyben, Corentin en sa cathédrale, Guénolé à Locquénolé, Thénéan à Plabennec, Thumette à Névez. Et tous ces saints protecteurs des épidémies : Roch à Saint-Sauveur de Brest, Lesneven, Morlaix, Douarnenez. Dans les paroisses rurales on ne saurait oublier Eloi, protecteur des chevaux comme à Mespaul.

Parmi les saints « internationaux », on peut citer Joseph (7 occurrences) à égalité avec Pierre, plus souvent patron des paroisses romanisées. Par contre, Michel n'est présent que dans deux paroisses, dont Lesneven, qui l'a pour patron. Cette faible notoriété est singulière. Anne est présente quatorze fois, ce qui ne saurait surprendre, par contre Yves n'est pas présent dans notre échantillon. Mais est-ce en tant que patronne de la Bretagne ou en tant que patronne de la congrégation des mères chrétiennes: Breuriez ar Mammou Christen? Ce que laisse penser la couleur du textile de fond, qui est donné 2 fois comme violet ; elle pourrait y être aussi en tant que patronne des cercles ouvriers dont une bannière est présente au couronnement de Notre-Dame du Folgoat.

Les résultats obtenus permettent une vision des pratiques paroissiales en 1905. Des vieilles bannières sont toujours en «activité» par exemple à Tréflez, à côté de bannières plus récentes. Enfin cette « coupe » en 1905 permet de cristalliser les « dévotions » de l'époque, et de mesurer les évolutions futures ; on pense par exemple à la vogue des Michel liée à la grande guerre et complémentaire de Jeanne d'Arc. L'hypothèse était sous-jacente, elle s'impose.

Annexe du Chapitre 7

LES BANNIÈRES DE L'ARRONDISSEMENT DE BREST

Tableau établi à partir des inventaires de 1906

2V 28 b-d	Bohars	3 gdes pr procession, Broderies en argent	200
		2petites	30
	Bourg Blanc	ND de Bourg- Blanc neuve	120
		St Urfold	120
		St François, mauvais état	30
		Ste Anne	30
	Brest St Martin	St Martin	20
	Brest St Sauveur	ST Sacrement	40
		St Roch	40
		Sacré-Cœur	40
		Ste Anne	40
	Brest St Louis	3 de procession	300
	Brest ND du Mt Carmel	2 B	100
	Coat Méal	2	25
	Conquet	2 tapisserie	20
	Daoulas	3	130
	Dirinon	1 Bannière drap d'or avec sa hampe et gland doré « que mr le curé refuse de montrer »	200
		2 à 50 f pièce	100
	Drennec	2	20
2V29	Le Folgoët	ND du Folgoët	500
		Sacré-Cœur	
		Saint-Joseph	
		Ste Anne	
		ND de Lourdes	
	La Forêt Landerneau	2	230
	Gouesnou	7 modernes	350
	Goulven	4	400
	Guipavas	5	100
	Guipronvel	1	5
	Guissény	4	20
	Hanvec	bannière avec hampe et glands dorés	300
		3 Bannières	150
		b vieille, inventaire Chapelle de Lanvay	3
	Hopital Camfrou	4	350
	Irvillac	4 en soie et velours	40

	Kerlouan	St Brévalaire Sacré-Cœur Sainte Vierge ND du Folgoat	400
	Kernilis	4	200
	Kernouès	4	200
	Kersaint Plabennec	4	80
2V30	Lambézellec	Sacré-Cœur	30
		Sainte Anne	30
		Saint Joseph	30
	Lanarvily	1 Grande 2 petites	50 60
	Lampaul Plouarzel	2 Défraichies	70
	Lampaul-Ploudalmézeau	2B dont 1 revendiquée par le desservant, celle du S C	40
	Landéda	Ste Vierge, donnée pr la famille Marzin de Lannilis	150
		4 B	200
	Landunvez	4	150
	Lanneufret	1	15
	Lannilis	St Pierre et St Eloi	200
		ste Vierge et St Pierre	150
		« ces b [les petites] appartiennent aux congrégations de la paroisse »	40
			40
			40
	Lanrivoaré	4 B en drap ouvragé drapeau du SC	80
	Lesneven	St Michel (2)	200
		St Roch	100
		Vierge	100
	Loc Brévalaire	Ste Anne brodée avec cannetille d'or <i>Revendiquée sans titre par une jeune fille de la Cne</i>	25
	LocEguiner Ploudiry	Pas de nombre	250
	Locmaria Plouzané	4	100
	Logonna Daoulas	1	5
		1	10
		2 Avec hampe et glands	100
	Loperhet	4 Ordinaires, à 50 F pièce ??	100
2V31	La Martyre	Non renseigné	110
	Milizac	1	20
	Pencran	4 Diverses couleurs, franges dorées	320

	Plabennec	Gde bannière St Thénéan du Credo Ste Anne St Joseph ND de Lourdes Mme Vve Arzur, du bg de Plabennec, réclame en son nom et celui d'autres pèlerins, la statue de ND de L., payée par cotisations et offerte	200 50 15 47 33 40
	Plouarzel	Gde banni broderies or	140
	Ploudalmézeau	3	13,5
	Ploudaniel	2	100
	Ploudiry	6	120
	Plouédern	4 dt l'ancienne	200
2V 32	Plougastel-Daoulas	1 avec gland doré et hampe 5 autres à 5F l'une	50 25
	Plougonvelin	3	30
	Plouguerneau	3	30
	Plouguin	2	50
	Plouider	2	100
	Ploumoguier	4	300
	Plounéour Trez	2 dont bannière de Ste Anne en velours violet revendiquée par Martin Roux	40
	Plourin-Ploudalmézeau	3 petites 1 Drapeau pr hommes 4 pr femmes	3 2,50 10
	Plouvien	St Pierre St Paul Sacré-Cœur Ange-Gardien Ste Vierge ND de Lourdes	60 60 50 50 50 40
	Porspoder	5 vieilles 1 neuve	50 30
	Relecq Kerhuon	St Pierre ND du Relecq Nd de Lourdes	150
	La Roche -Maurice	St Yves Ste Anne Vierge Sacré-Cœur	200
	Rumengol	3 velours et soie, glands dorés 6 autres à 50	300 300

		1 velours avec hampe	100
2V33	Saint -Divy	5	60
	Saint Eloi	1 Église avec hampe 1 ds sacristie avec hampe	10 20
	Saint Frégant	3 pr Hommes 2 pr Femmes	100 20
	Saint Marc	3 Bannière soie blanche usée (Chapelle ND de Lourdes)	10 10 10
	Saint Méen	3	40
	Saint Pabu	2	18
	Saint Pierre	Gde bannière ancienne, en tapisserie, très artistique datant du XVI siècle Sainte Anne en soie	100 10
	Saint Renan	9	1000
	Saint Thonan	5	60
	Saint Urbain	NR	60
	Tréflévénez	Global, dais, bann étendards	120
	Tréglonou	1	20
	Trémaouézan	5	100
	Tréhou	2	100
2V33	Tréouergat	Sacré-Cœur	20

Sous le sceau de l'Université Européenne de Bretagne

Université de Bretagne Occidentale – Brest
École doctorale sciences humaines et sociales
Centre de Recherche Bretonne et Celtique (EA 4451)

**LES BANNIÈRES RELIGIEUSES.
UNE APPROCHE
DU CATHOLICISME BAS-BRETON.
1805 – 2012.**

Tome 2

Thèse pour l'obtention du doctorat en Histoire

présentée par Christiane **Guillou**

Directeur de thèse : Yvon **Tranvouez**

Le 18 décembre 2013

JURY :

Fabrice BOUTHILLON, Professeur en histoire contemporaine, université de Brest.

Francis PYTHON, Professeur émérite en histoire contemporaine,
université de Fribourg (Suisse).

Christian SORREL, Professeur en histoire contemporaine, université de Lyon 2 .

Yvon TRANVOUEZ, Professeur émérite en histoire contemporaine,
université de Brest.

3^{ème} PARTIE :
LES PIÉTÉS
ET LEURS
BANNIÈRES

Chapitre VIII – Les bannières paroissiales et leurs saints patrons

Les solennités célébrées dans une paroisse glorifient le patron d'un territoire : celui de la ville ou de la commune-paroisse non-urbaine, dont le monument emblématique est l'église. Une commune peut avoir plusieurs paroisses sur son territoire. Un même lieu peut donc honorer plusieurs saints, ou bienheureux : le patron de la ville, le patron de la paroisse, le titulaire de l'église, s'il est différent du patron ³²⁷. On peut aussi célébrer la « mémoire » d'un saint, ou d'un bienheureux, dont le corps est conservé à cet endroit.

« On célèbre le patron ou le titulaire au jour où il est inscrit au martyrologe romain, ou, à son défaut, aux anciennes dates locales. »³²⁸

Dès cette ligne est pointée une des caractéristiques d'un diocèse bretonnant: tous les titulaires de paroisse ne sont pas inscrits au martyrologe romain. Loin s'en faut. L'origine est à rechercher dans l'histoire de la christianisation de la Bretagne, et tout spécialement de la pointe armoricaine la plus extrême : ce sont les moines celtes, ermites ou chefs de tribu -ceci dépasse le cadre de notre recherche- qui ont marqué la christianisation, ou la rechristianisation de ce territoire.

Certains des « saints » honorés sont des inconnus de Rome. En 1940, selon les vérifications faites à partir de l'*Ordo* par les auteurs du « Propre », sur 318 paroisses, 146 ont un saint breton pour patron³²⁹.

Avant de poursuivre cet inventaire, il n'est pas inutile de rappeler le mode de « reconnaissance de la sainteté » et son évolution à travers les siècles. Selon Froeschlé

327C'est le cas, peu fréquent en Finistère, de Lannilis, l'église est consacrée au Sacré-Cœur, la paroisse a pour patrons les apôtres Pierre et Paul.

328*Propre de Quimper et Léon, Messes, Sent Eskopti Kemper ha Leon, Overennou.*, Quimper, Association diocésaine de Quimper et Léon, 1990, 164 p. Ed bilingue français-breton, préparée par le Minihy Levenez, p 81.

329Op cit p.1.

Chopard « le lieu sacré est le lieu de la première évangélisation »³³⁰.

Si l'on suit Agulhon le saint est local : « *non seulement parce qu'il est lié à la christianisation de la région, mais aussi par sa rareté qui le fixe, même si son culte est venu de fort loin, en un lieu particulier du pays. C'est un donc souvent un saint des premiers siècles, mais muni d'une fonction protectrice très affirmée : il est celui que, dans bien des cas, on honore d'un « romérage », fête qui commençait avec la procession et la messe, mais qui se poursuivait par des jeux officiels et des danses, et s'accompagnait parfois d'une foire ou d'un marché.* »³³¹.

1- Qui est saint ? Canonisation populaire et canonisation romaine

C'est ce que rappelle le chanoine Pierre-Jean Nédelec, archiviste de l'évêché de Quimper :

« *Depuis le pape Alexandre III (mort en 1181) [...] le culte d'un saint n'est légitime que s'il est prescrit ou, du moins reconnu et autorisé par le Saint- Siègre.* » Toutefois, « *en 1634, le pape Urbain VIII a permis que fût maintenu le culte public des saints ou bienheureux qui, postérieurement à Alexandre III et avant 1535, étaient honorés comme tels de temps immémorial sans avoir été régulièrement reconnus par Rome.* »

« *Presque tous les « saints bretons » remontent à des temps antérieurs au pontificat d'Alexandre III, où l'initiative de décerner un culte à un serviteur de Dieu, pouvait légitimement venir soit de l'évêque du lieu, soit même de la vénération spontanée des fidèles approuvée par l'évêque.*

De ces "canonisations" épiscopales ou populaires aucun document écrit ne fait foi le plus souvent. On en a cependant la certitude historique pour les saints dont on constate que le culte public a été exercé de tout temps avec le consentement de l'évêque.

Les signes les plus certains de ce culte public traditionnel sont la célébration de la fête du saint ou son invocation dans des litanies officielles, l'érection très ancienne d'un sanctuaire ou, plus modestement, d'une statue exposée à la vénération des fidèles.»³³²

330 FROESCHLE-CHOPARD Marie Hélène, *Espace et sacré en Provence (XVI-XXe siècle) Cultes, images, confréries*, Cerf, 1994.

331 AGULHON Maurice, *Pénitents et francs-maçons de l'ancienne Provence*, Paris, 1968, p 38.

332 NÉDELEC Chanoine Pierre-Jean , *Note sur le culte des saints bretons* in Couffon et Le Bars : *Diocèse de Quimper et Léon, Nouveau répertoire des églises et chapelles 1988*, p 451.

À l'appui de son assertion, il cite « Saint Jean Discalcéat, le populaire Santig Du de Quimper », qui fait l'objet d'un culte dépassant l'anecdote, et reconnu comme tel par l'Église. *« par contre, le fait d'être l'éponyme d'un plou, d'un lann, ou d'un tré ne suffit pas à lui seul, du moins dans l'état actuel de l'hagiographie bretonne. »*

La position d'Alexandre III, ne fut sans doute pas sans effet sur les nouvelles appellations d'église et la demi-opprobre jetée sur les saints de la tradition bretonne qui conduisit à des changements de titulaires. Plus tard, le mouvement de la Contre-Réforme catholique, autour du concile de Trente, influe sur l'abandon de saints trop obscurs au profit de saints reconnus par Rome à défaut d'être connus et vénérés des populations locales. A Cléden-Cap-Sizun, l'église a comme titulaire Clet, le troisième pape, entre 78 et 91, alors que *« jusqu'au milieu du XVIIe siècle elle était sous le patronage primitif de saint Cléden ³³³»*. De Cléden à Clet, la proximité linguistique a permis de faire accepter de transformer un moine en pape.

Ces « vieux saints bretons », ces saints de l'héritage, ces moines ou assimilés, correspondent à ce que Festuguière appelle les ascètes, la deuxième vague de saints après ceux de l'évangile : Marie, Jacques, Pierre, Paul.

« l'Église a obtenu, selon les époques, les saints dont elle avait le plus besoin [...] lorsqu'il lui fallut affirmer avant tout les droits de la conscience individuelle devant le pouvoir temporel, l'Église eut des martyrs ; quand, l'Empire protégeant l'Église, la société païenne, dans son ensemble se fut tournée au christianisme et que, par cet afflux massif de convertis, il y eut danger que l'esprit du monde ne submergeât la vie spirituelle, l'Église eut des ascètes – vierges, ermites ou cénobites- pour rappeler la nécessité du sacrifice. Le même rythme se retrouve si l'on considère les saints de l'Église au Moyen Age. C'est d'abord l'écroulement de l'Empire sous les coups des hordes nordiques, et l'Église a ses admirables évêques qui, d'une part défendent la Cité [...] et qui d'autre part maint[iennent] l'héritage [...] dans l'Europe redevenue barbare. »

Les sept évêques fondateurs de diocèses sur lesquels repose l'imaginaire religieux breton, voire sa théologie, font encore le prétexte du Tro Breiz, trop connus pour qu'il soit utile de détailler, sauf à rappeler leurs noms susceptibles de se retrouver en bannière: Pol, Corentin, Tugdual, Malo, Patern, Briec et Samson. Et puis chassés par une autre vague d'envahisseurs, même leurs reliques disparurent. On n'eut de cesse,

333COUFFON et LE BARS, op cit p 57

lorsque les années eurent mis du baume sur les plaies, de les retrouver et de les faire réintégrer leurs cathédrales, prétexte à créer des fêtes somptueuses et « inventer » un nouveau patron et tenter de créer une nouvelle fête.

« Ensuite, lorsque les princes ont entraîné leurs peuples au christianisme et qu'il apparaît que, comme sous les empereurs de Byzance, une trop grande prospérité risque d'affaiblir, chez les clercs, l'ardeur de l'Esprit, un François d'Assise, un Dominique et leurs cohortes font revivre dans tout leur éclat les vertus de l'Évangile.

Puis l'Europe se déchire à nouveau et, cette fois, des haines religieuses aggravent les querelles politiques. [...] On voit alors, une fois de plus, couler le sang des martyrs, témoins de l'unité de l'Église. Dans le même temps, des contrées jusque-là inconnues s'étant ouvertes à la pénétration de l'Occident, l'enthousiasme des premiers apôtres se réveille dans l'âme des chrétiens. Vers l'Asie, vers l'Amérique, vers les îles de l'Océanie s'embarquent des missionnaires. Désormais un champ illimité se propose au héros chrétien. »³³⁴

La sanctification par acclamation ou par translation (le transfert des ossements de la tombe originelle à un tombeau plus solennel des ossements, qui deviennent alors reliques) n'étant plus de mise, la liste des « saints de l'Évangile » étant close, comme celle des saints fondateurs (essentiellement bretons en l'occurrence), les candidats à la vénération, béatification puis canonisation, doivent désormais entamer un long parcours normé. Les Bretons vont l'apprendre à leurs dépens.

« Urloux avait été le premier abbé du monastère de la Sainte-Croix, à Quimperlé. Il mourut en 1057. En 1083, Benoît, abbé du monastère et aussi évêque de Nantes, procéda à la "translatio" du corps d'Urloux, puis quelques années plus tard, sollicita du pape Urbain II la canonisation de son prédécesseur. Urbain II refusa d'accéder à la demande : " En effet, répondit-il, on ne doit pas admettre de saints dans le canon, si des témoins oculaires n'attestent des miracles accomplis, et si l'accord d'un synode plénier n'était pas obtenu" . »³³⁵

Urloux n'est pas repérable dans les divers répertoires consultés, et pour cause : la tradition locale l'appelle Gurloës, son tombeau se trouve dans la crypte de l'église

334 CHIRON Yves, op cit, p 23-24, sans référence d'ouvrage.

335 CHIRON Yves, op cit p 52, citant E.W Kemp, *Canonization and authority in the Western Church*, Londres, Oxford University Press, 1948.

Sainte-Croix de Quimperlé³³⁶. Mais un pareil camouflet a certainement conduit à ne pas tenter d'officialiser d'autres canonisations décidées par le seul évêque local, fut-il en accord avec la dévotion populaire. On comprend mieux la transformation de Cléden en Clet,

« la canonisation est une affaire trop importante pour être laissée à l'appréciation des évêques [...] et une multiplication excessive du nombre de saints entraînerait une dépréciation de la notion de sainteté elle-même »³³⁷.

La transformation fut plus radicale à Locquirec, église tréviale de Lanmeur, bâtie près d'un monastère réputé fondé, dit-on, par Guirec ou Kireg, à une date pour le moment indéterminée, elle est passée sous le patronage de saint Jacques, dit de Compostelle. On retrouve aussi un changement de titulaire à Pouldavid, dédiée à l'origine à saint Davy (ou Divy, ou Avit ou Dewy, le fils de sainte Nonne, vénéré des deux côtés de la Manche) l'église est placée aujourd'hui sous le patronage de saint Jacques de Compostelle³³⁸. La justification vient peut-être de la proximité des hospitaliers de Saint Jean, car Jacques de Compostelle est actuellement plus célèbre pour les chemins de son pèlerinage que pour avoir été pêcheur en Galilée, à moins que il ne s'agisse d'une allusion à la légende : après sa mort, son corps fut déposé sur un bateau « et les anges conduisirent le bateau en Galice ». Cette navigation angélique est bien faite pour plaire aux pêcheurs. Et après tout, Jacques est présent lors de la pêche miraculeuse et lorsque Jésus apaise la tempête. Les Douarnenistes, sur l'une de leurs bannières, font conduire la barque par des anges : ce sont eux qui tiennent les rames. Plus récemment, et hors Bretagne, à la cité internationale de Lourdes, Jacques, en surôit jaune, manœuvre le gouvernail d'une barque prise dans la tempête, sculpture et non bannière, mais l'image est forte.

Par ailleurs, à l'époque, et sur fond de schisme d'Occident, la papauté ne souhaite pas multiplier les saints de culte uniquement local. Les saints « d'initiative locale » ne sont plus de mise et la procédure de titularisation va s'alourdir de délais et de contrôles.

Il faut donc enquêter sur la vie des candidats à la sainteté et sur les miracles, enquête qui prend peu peu l'apparence d'un procès. Comme tout procès, une

336 COUFFON, op cit, p 361.

337 CHIRON Yves ,op cit. p57.

338 MAZEAS Michel, *Les trésors de l'église Saint-Jacques à Pouldavid*, [Douarnenez], les Amis de l'église Saint-Jacques, sd, np [27ff].

canonisation à un coût financier qui n'est pas anodin : au fil du temps, cela devient donc aussi un «privilège» des grands ordres ou des familles princières. D'autant que les délais augmentent les coûts, un procès de canonisation pouvant s'étaler sur plusieurs dizaines d'années, voire centaines. Selon André Vauchez « *L'aspect financier exclut des saints véritables, mais ignorés, ou dépourvus d'une postérité spirituelle suffisamment fortunée pour introduire leur cause .* »³³⁹

La Congrégation des Rites, devenue la Congrégation pour la cause des saints, s'entoure non seulement des avocats capables de plaider la cause, mais aussi d'historiens susceptibles de «*porte[r] sur ces personnages, un regard comparatif, éclairé par de nouvelles données d'archives, si possible extérieures aux structures ecclésiastiques* » .

Le « *santo subito* » jailli de la foule à la mort du pape Jean-Paul II était peut-être spontané, et la décision d'entamer la procédure de béatification particulièrement rapide, elle a cependant demandé plusieurs mois.

La cérémonie de canonisation elle-même, qui a pris de l'importance depuis le milieu du XIXe, avec Pie X, se passe évidemment à Rome, en la basilique Saint-Pierre. Après la proclamation par le Pape, de grands portraits peints sont déroulés devant la façade de la basilique. Selon Berthod et Hardouin-Fugier, le coût de l'étendard réalisé en 1967 pour Bénilde Romançon s'élevait à 2 millions de lires, (15 250 euros en 1999) et tout autant pour l'impression des 600 000 petites « images de dévotion », destinées à la popularisation, ce qui permet aux auteurs de citer cette boutade « le chemin de la canonisation est pavé de dollars ».

L'ensemble des travaux historiques et iconographiques contribuent à façonner une image unique, que l'on peut juger stéréotypée et dont on a ensuite quelque peine à se dégager. Ce faisant l'Église contribue à lisser les vies et les personnalités des saints, avec la volonté d'inscrire leur cohorte dans les pas de l'Évangile.

Cette banalisation des parcours est particulièrement sensible dans les épisodes choisis comme significatifs : vocation précoce à la sainteté, opposition parentale : discret entêtement de l'impétrant, qui exprime une volonté poliment obstinée devant laquelle cèdent les parents.

L'iconographie n'échappe pas à la normalisation. L'habitude est prise de présenter les portraits des candidats à la canonisation. Et les étendards exposés à Saint-

339 VAUCHEZ André, *La sainteté en Occident aux derniers siècles du Moyen Age. D'après les procès de canonisation et les documents hagiographiques* .Ecole Française de Rome, 1981.

Pierre de Rome ressemblent fortement, hors leur dimension, aux bannières composées à partir de tableaux enchâssés. Ce sont des toiles peintes ou des reproductions agrandies de photographies, encadrées d'un tissu brodé interchangeable. Mais l'image romaine demeure prégnante et elle inspire la chaîne des images successives, ceci a contribué à la diffusion d'un style «religieux international», comme il y a une cuisine internationale de palace, et conduit à un affadissement des représentations des saints, une conséquence généralisée de l'industrialisation de la fabrication des statues. Les originaux des statues de plâtre et autre simili-pierre ne sont pas toutes fades, loin s'en faut. Les contraintes de la reproduction en série ont conduit à une simplification des personnages, à la suppression de certains détails trop fragiles, il en est de même pour l'art des bannières. Un saint Michel, inspiré de Raphaël est superbe au-dessus de la fontaine éponyme à Paris, il est encore impressionnant dans la bannière de paroisse de Lesneven car savamment mis en scène, il devient banal lorsqu'il parade sur un nombre incalculable de bannières, mais l'archange vengeur réussit à intriguer dans sa recreation par les carmélites, pour la paroisse de Plouneventer.

2- Les saints « bretons ou romains » et leur territoire

Cent quarante sept saints se partagent la protection des 338 paroisses du diocèse de Quimper et Léon (recension à partir du Couffon-Le Bars ed 1988). Notre approche quantitative est aussi approche géographique, et approche selon l'origine des saints. Il y a plus d'hommes que de femmes, ce qui ne saurait surprendre. N'était la Vierge Marie, on ne compterait qu'une petite poignée de saintes. Anne, Barbe, Brigitte, Ediltrude ou Ventroc, Geneviève, Juvette et Thumette, Madeleine: le XXe siècle introduira Bernadette et Thérèse de l'Enfant Jésus, qui doivent rendre grâces d'avoir trouvé église d'accueil dans les banlieues nouvelles....

Mais quatre-vingt douze saints ne sont cités qu'une seule fois, c'est dire que certains saints font l'objet d'un plébiscite : la Vierge, ce qui ne saurait surprendre, et Pierre, et Paul apôtres choisis 42 fois. Quelques églises ont double protection: par exemple, la commune de Saint-Frégant s'est mise sous le patronage de Guénolé, le moine fondateur de Landévennec, et de saint Louis, le roi-chevalier.

Pour séparer les saints de tradition romaine et les saints de tradition bretonne le repérage s'est fait à partir de « *la Légende dorée* », l'ouvrage de Jacques de Voragine

(édition de 1905)³⁴⁰. En s'appuyant sur les Alar, habituellement sous-titré Eloi en Basse-Bretagne, celui-ci a été considéré comme de tradition romaine, ainsi que Paul Aurélien et Corentin. Mais qu'elle soit appelée Ediltrude ou Ventroc, ses origines galloises, et le peu de réalité de son culte en dehors de son lieu natal et de Tréflez, la princesse devenue abbesse est considérée comme « sainte bretonne »³⁴¹.

Dans le premier groupe des saints « romains » on a isolé les églises dédiées à la Vierge, et celles consacrées à Pierre, ou Paul .

TABLEAU N°23 : Diocèse de Quimper et de Léon , Titulaires de paroisse

Vierge	58
Pierre, Paul apôtres	55
Saints de tradition romaine	53
Saints uniquement de tradition bretonne	53

De Bodilis à Tréguennec, la Vierge est la patronne de cinquante-huit paroisses sous le simple et beau vocable de Notre-Dame. D'autres ont choisi une appellation plus personnelle : à Saint-Yvi on la nomme Notre-Dame des Anges, et à Tréguennec, Notre-Dame de Pitié ; à Rédéné, comme à Concarneau, on préfère saluer Notre-Dame de Lorette.

Les Pierre apôtre, Pierre ou Pierre aux liens, sont presque aussi nombreux que la Vierge. Constatation qui permet de proposer comme hypothèse plausible que le choix comme patrons des apôtres « fondateurs » de l'Église a été fait a posteriori, voire sur l'incitation forte des autorités ecclésiales désireuses de faire entrer dans le moule de l'Église universelle, celle de Rome, ces populations, certes chrétiennes, mais encore fortement imprégnées des traditions transmises par les fondateurs venus « d'outre-manche ». Traditions qu'il convient d'éradiquer afin de réduire la « résistance [qui se maintient] au cours des siècles aux diverses vagues Xe, XIIe, XIVe, XVIIe, XIXe....de romanisation ou de francisation »³⁴².

340 VORAGINE (de) Jacques, *La Légende dorée*, ed de Teodor de Wyzewa, Paris, Perrin, 1905, 748p . sur Voragine voir aussi LE GOFF Jacques « *A la recherche du temps sacré. Jacques de Voragine et la légende dorée* » Paris, Perrin 2011, 274 p.

341La méthode est pragmatique, en sacrifiant la scientificité des « Sources et méthodes de l'hagiographie médiévale » de Dubois et Lemaître, cités par BOURGÈS André-Yves in « *Mélar prince breton* », Morlaix, Skol Vreizh, 1999, 81p. Il s'agit seulement ici de noter les origines différentes des « patrons de paroisse » et de tenter de comprendre l'importance du phénomène de « romanisation » qui a une influence directe sur l'iconographie des bannières, en particulier des bannières récentes

342Propre op cit p1.

Les quatre-vingt treize patronymes à consonance bretonne sont les plus nombreux de Alor à Vougay, ils ne sont canonisés pour la plupart, on l'a déjà rappelé, que par la seule piété populaire.« Si l'on s'en tient à la définition stricte du mot « canonisation », entendu comme inscription d'un fidèle dans la liste officielle (*canon*) des saints que l'on doit honorer et prier³⁴³ ».

Les saints « bretons » sont Alor, Amet, Annouarn, Armel ou Arzel, Audoen, Boscat, Brevalaire, Budoc, Cadoan, Cadou, Collodan, Congar, Conval, Cornély, Coulitz, Cuffan, Demet, Derrien, Dider, Divy,ou Dewy, Drien, Edern, Ediltrude ou Ventroc, Eguiner, Enéour, Ergat, Faron, Gouescat, Goulven, Guenael, Guénolé, Guevroc, Guinal, Gunthiern, Herbot, Herlé, Hernin, Hervé, Houardon, Idunet, Ildut, Ivy, Juvette, Kerien, Leonor, Magloire, Mahouarn, Maudez ou Maudet, Meen, Melaine, Mélar, Mellon, Milliau, Monna ou Onna, Neventer, Nic, Nonna, Nonne, Onneau, Paban, Peran, Perec, Pitère, Primel, Riagat, Rivoal, Rivoaré, Ronan, Sané, Sezni, Théarnec, Thégonnec, Théleau, Thénénan, Thumette, Thurien, Trémour, Tudec, Tugdual, Tudy, Tugen, Vinoc, Vougay.

Quelques-uns ayant statut d'évêque peuvent être qualifiés de romanisés, ainsi Paul Aurélien, devenu Pol de Léon, Corentin et Guénolé: ils sont sortis de la liste des « bretons ». Quant à Yves il a rejoint depuis longtemps la cohorte des saints universels, reconnus par le Saint-Siège, tout comme Colomban, inscrit au calendrier romain à la date du 23 novembre.

Les résultats de cette approche ont été reportés sur une carte des communes, selon un code de couleurs³⁴⁴ qui permet le repérage au niveau du département-diocèse. Bleu pour la Vierge, vert pour les « romains », orange pour les bretons. On constate une plus grande concentration de « saints bretons » dans le sud-ouest du département : la bigoudénie et le Cap, se prolongeant jusqu'à l'entrée de la presqu'île de Crozon. Il y a des blocs « bretons » comme il y a des blocs plus sensibles aux influences « romaines ». Ainsi le Trégor, à l'exception de Lanmeur, qui honore son « jeune prince martyr », le Haut-Léon et le Bas-Léon, avec une poche compacte entre Gouesnou et Kerlouan. ainsi que « la montagne » et ses marches de Lopérec à Landivisiau.

Tenter de retrouver à tel endroit l'influence des moines de l'abbaye du Relecq, à tel autre celle les marchands toiliers voyageurs, ailleurs les conséquences d'un pays

343 Yves CHIRON, *Enquêtes sur les béatifications et les canonisations*, Paris, Perrin, 2011, 1ed 1998, 347p, p23-42, coll Tempus.

344Pour des contraintes d'édition les codes couleurs n'ont pu être conservés, la présentation en éclaté a été préférée page 507

bocager peu traversé par les voies de communication, ou bien l'ancrage de pratiques comme les troménies, tout cela serait à prendre en compte pour suivre l'évolution qui a mené à une telle situation, mais dépasse le cadre de notre étude, mais non la situation qui conditionne la nature de l'iconographie des bannières.

Le Diocèse de Quimper et de Léon a fait paraître, en 1989, un « propre du diocèse » techniquement réalisé par le centre breton du Minihiy-Lévènez auquel on doit d'insuffler une vision bretonne de la liturgie de l'an 2000 et de fournir des documents pour aider à la pastorale « en breton », tout « en répond[ant] aux normes indiquées par la Constitution du Concile de Vatican II sur la Sainte Liturgie »³⁴⁵.

Le « calendrier de l'Église de Quimper et Léon » ajoute au calendrier romain général et à celui des fêtes propres à la France » (p 1) un certain nombre de saints. 29 saints, 5 bienheureux, dont 4 martyrs fêtés collectivement, et les 7 saints que les auteurs nomment « les saints Evêques, pères de la Bretagne » déjà ci-dessus nommés, Samson, Malo, Briec, Tudual ou Tugdual, Patern, Pol et Corentin.

« La liste des saints dont le culte peut-être célébré dans tout le diocèse qui n'en comporte que 27 » .

La page « fêtes propres à certains lieux » en compte 84, (mais l'ouvrage ne cite pas ces lieux). Notre première liste établie par comparaison avec « la Légende dorée » est plus restrictive, (53) mais si on y ajoute Yves, [cité 85 fois entre églises, chapelles et autres lieux de culte] Paul Aurélien, Corentin et Guénolé, le compte est fort approchant.

Les 2 listes de saints bretons et du « propre du diocèse » ne coïncident pas exactement. Ainsi la paroisse de Lennon, célèbre le culte de Maudez, mais l'église est dédiée à la « Sainte-Trinité »: elle a été rebâtie en 1862, conservant le clocher du XVIIIe et divers éléments anciens, dont un « groupe de la sainte Trinité, le Père tenant le fils détaché de la croix, la colombe du Saint-Esprit accrochée au dais flamboyant »³⁴⁶. Le fief de Maudez, c'est l'ancienne chapelle, datant du XVIe et classée à l'inventaire supplémentaire des monuments historiques. Dans notre premier classement bretons/romains, la paroisse de Lennon est romaine, comme son église, ce qui ne s'oppose pas au fait qu'elle célèbre le culte de Maudez, par une version

345Clément Guillon, [évêque de Quimper et de Léon], *Introduction au propre du diocèse, Messes, Sent Eskopti Kemper ha Leon, Overennou.*, Quimper, Association diocésaine de Quimper et Léon, 1990, 164 p. Ed bilingue français-breton, préparée par le Minihiy Levenez .

346Couffon, op cit p 178.

spécifique des prières de la messe du 18 novembre. Maudez moine célèbre du XI^e siècle, qui fut le maître de Budoc. Célébrer sa mémoire dans l'ensemble du diocèse est un retour aux sources, car le propre du diocèse de Cornouaille ne le célébrait plus depuis 1642, alors que des reliquaires témoignent de son souvenir en Léon, en Trégor (Saint Jean du Doigt, Sibiril, Le Juch. On ne s'étonnera donc pas de rencontrer des bannières dédiées à Maudez, (à Henvic) non plus qu'à Juvette.

D'autres comme Mélar, ou Trémour, sont des rois « martyrs ». Le premier a « été assassiné par des mercenaires à la solde de son oncle ». L'Église n'a pas toujours distingué clairement entre assassinat politique et martyr pour la foi. Qu'il en soit de même pour le diocèse de Cornouaille ne saurait surprendre.

« Rien dans l'histoire de la vie de Mélar n'est contraire à la vraisemblance historique : quand on l'a dépouillé de ses aspects fabuleux ou édifiants, le récit rapporté par les hagiographes mélariens nous fait connaître l'existence du très jeune héritier légitime d'une puissante famille princière de Bretagne armoricaine qu'un oncle, ambitieux et retors, déjà meurtrier du père de l'enfant, cherche également à supprimer afin d'asseoir définitivement son propre pouvoir ; un moment préservé de son sort tragique par la protection d'un parent, lequel était lui-même à la tête d'une autre principauté armoricaine, le jeune Mélar sera finalement assassiné par les séides de son oncle . Le lieu où il mourut devint celui du culte rendu à un innocent, à un juste, à un enfant honoré à la fois de la couronne royale et de celle du martyr ; en ce lieu, témoigne l'hagiographe, se produisaient des phénomènes qui attestaient la puissance du saint et de ses reliques, moins d'ailleurs de véritables miracles que des interventions destinées à favoriser ceux qui venaient sur place prier Mélar avec une réelle ferveur.»³⁴⁷

Un des « aspects fabuleux » propre à l'admiration des foules concerne les prothèses miraculeuses de la main et de la jambe, dont l'enfant se servait avec habileté et qui grandissaient avec lui : une main d'argent, une jambe d'airain se substituant aux membres sectionnés dans le but de le rendre inapte à gouverner.

Deux églises sont dédiées à Mélar : celle de Lanmeur, lieu de sa sépulture et celle de Locmélar, L'une et l'autre conservent des bannières datables du XIX^e siècle, représentant Mélar. A Locmélar église au riche patrimoine, d'un « enclos méconnu » le retable chante sa gloire , dans les ors et les rutilances propres au XVII^e. Lanmeur, de la

347André-Yves Bourguès, *Mélar prince breton*, Morlaix, Skol Vreizh, 1999, 81p.

nef de l'église, refaite au XIXe, plus sobre, on ne retient que quelques statues mais surtout les panneaux de la chaire qui content les épisodes les plus significatifs de la vie du jeune prince.

L'église de Locmélar conserve deux bannières anciennes, évoquées précédemment. Et une petite bannière datant de la moitié du XIXe siècle : un tableau ovale, enchâssé dans un damas d'usage « civil », d'un rose fané. Le jeune roi est représenté en robe de cour et manteau d'hermine, couronne sur cheveux mi-longs et palme du martyr dans une main et dans l'autre, la main d'argent, il porte la main sanglante, sur fond de paysage « breton » fin clocher et calvaire à une traverse, alors que celui de Locmélar en a actuellement deux, au revers la Vierge aux rayons. N'étaient les attributs « mélariens » que sont la main coupée, haut dressée par la main d'argent, l'identification de ce jeune prince romantique ne serait pas évidente. Tout au contraire à Lanmeur, le personnage est vêtu « à son image » celle des panneaux de la chaire de l'église, celle du retable de Locmélar : une tenue guerrière d'inspiration romaine, cuirasse et jupette. A Lanmeur on peine à le reconnaître en sa courte tunique, d'allure très intemporelle, tout autant grecque que romaine.

Mais pour un nombre inconnu de paroisses, qui, à l'instar des trois exemples cités, ont choisi un saint plus « canonique », il en reste cependant encore un tiers qui ont conservé leur premier titulaire. Si le décompte intègre les chapelles le nombre devient plus important. Quant aux statues elles sont littéralement innombrables . Le *Répertoire*,³⁴⁸ qui tente de les localiser, se limite à 53 saints ou saintes et ignore, pour des motifs qui ne sont pas énumérés, aussi bien les statues de la Vierge sans doute pour excès d'offre, que celles de Milon et Ingard sans doute trop rares pour être retenus dans des relevés chiffrés.

3- La Bannière paroissiale

Aujourd'hui, les bannières de paroisse sont censées représenter la paroisse dans ses manifestations officielles soit le pardon du lieu, les pardons avoisinants, les pardons emblématiques de la région.

348 « Titulaires des églises et chapelle » p 443- 451 in Couffon

a- la bannière, le saint patron, les signes d'appartenance

On peut penser que lorsque la culture communale / paroissiale était forte, la bannière était identifiée, soit par ses porteurs, soit par l'effigie, et tout aussi souvent sans doute par les porteurs, y compris lors des pardons de proximité. Le réseau de sociabilité dépassant le cadre étroit du village.

Celles réalisées au XIXe sont généralement sur fond de velours rouge. On note la généralisation sans pouvoir proposer d'explication raisonnée à ce choix. On ne peut avancer que des hypothèses fragiles : prestige, solidité du velours, analogie aux « vieilles bannières ». Parfois elles portent le nom de la paroisse, pas toujours³⁴⁹. Les bannières du XVII-XVIII e ne le portent pas.

« Dans les villages, pour être moins nombreux [que dans les villes, les saints] n'en étaient pas vénérés avec moins de ferveur. L'image du patron de l'église était considérée comme un précieux talisman. Dans nos provinces du Centre, le jour de la fête du saint, on vendait sa statue au plus offrant, sous le porche. Le « roi » de l'enchère devenait pendant quelques heures le maître de la sainte image, et l'emportait dans sa maison, où le bonheur devait entrer avec elle. Aux processions, on se disputait l'honneur de porter la statue, les reliques, la bannière du saint, et dans les églises de pèlerinage, les paroisses se livraient souvent autour de la châsse de sanglantes batailles³⁵⁰: on croirait revivre le génie héroïque de certains clans. »

Les signes distinctifs du saint sont suffisamment connus pour l'identifier³⁵¹. La partie du panneau laissée vide autour de l'effigie du saint protecteur va être donc être mise à profit. Certaines paroisses font broder leur nom, ou plus exactement le nom de la commune « Bodilis » pour la bannière des « Enfants de Marie » du XIXe siècle, comme pour la très récente de 2011, pour une église dédiée à Notre-Dame ; l'art spontané, ou non, de la mise en page est alors utile. Le plus simple est aussi souvent considéré comme le plus efficace et le nom, bien centré, surplombe le dessin.

349BERTHOD Bernard , HARDOUIN-FUGIER Elisabeth , *Dictionnaire iconographique des Saints*, Paris, ed de l'Amateur, 1999, 476p, ill p 14.

350THOISON E, *Saint Mathurin*, Paris, 1889, in Mâle op.cit p186

351À propos de la bannière Eloi/ Pierre de Lannilis, qui comporte des médaillons peints, sur la face Eloi le médaillon central est très abîmé, difficilement lisible. P. Savidan y a vu « l'aveuglement d'Elymas » tel que rapporté dans les Actes des Apôtres. (XIII). En observant à l'écran la reproduction photographique de notre collection, il me semble pouvoir proposer « une vue de l'atelier d'orfèvre de Eloi » et sans doute la scène au cours de laquelle Eloi fit l'admiration de Dagobert par ses talents et sa probité, dans son deuxième métier. Le premier métier forgeron est évoqué dans le panneau central par l'enclume et le marteau, ses fonctions de prêtre par le calice.

On peut aussi rappeler son appartenance à la région : les armoiries bretonnes sous forme d'hermines symboliques font un agréable motif lorsque l'on établit le décor qui isole l'effigie centrale. Par contre le blason de la commune, lorsqu'il existe, n'apparaît guère.

Les armoiries du pape, et, en symétrie, celles de l'évêque en exercice sont relativement courantes dans les dernières années du XIXe siècle et le début du XXe. Ce n'est pas une obligation. On peut y voir une façon d'afficher son soutien au Pape, lors des années difficiles autour de 1870 : il est délicat d'y voir un lien étroit de cause à effet, étant donné le délai de fabrication d'une bannière. C'est, semble-t-il, plus tôt une question de sensibilité, d'attachement filial au pontife romain lors de ses démêlés avec les Etats italiens, ou une défiance vis-à-vis de la politique du prince-président devenu empereur.

Ce peut-être aussi l'affichage des principes lors de différents locaux : on pense aux abbés démocrates du Léon, en désaccord avec leur évêque à propos des candidats aux élections législatives. Mais cela relève également de la politique commerciale des fabricants, qui proposent ou non, les armoiries dans la panoplie des adaptations possibles. N'ayant jamais vu les bons de commande adressés aux carmélites de Morlaix, on ne sait si elles eurent à refuser ce genre de décor : nous constatons seulement que parmi les cent cinquante bannières connues de nous, une seule a des armoiries : la bannière peinte de saint Michel, pour la paroisse de Plouguerneau, réalisée en 1943, alors qu'elles venaient de produire des blasons à l'occasion de la procession nationale de Notre-Dame de Boulogne.

Nul n'étant à l'abri des contradictions, on constate que les blasons ne manquent pas aux vitraux de la chapelle de leur propre couvent, réalisés à la fin du XIXe, en particulier les armoiries des Penguern dont on ne sait si elles honorent une famille très généreuse, ou bien la jeune prieure à laquelle la communauté vouait vénération.

b- La bannière porteuse de l'histoire locale

On ne se contente pas toujours de ce nom. On peut aller plus loin, et tenter de raconter l'histoire fondatrice du lieu. On rappelle les « saints » qui ont délimité leur territoire, au dos de leur monture, en une nuit, avant le chant du coq. Et c'est par exemple la bannière bénite à Leuhan, en 2004, où le jeune évêque, Thélo, souriant, crossé et mitré mais pieds nus, salue le coq, à califourchon sur un cerf. On sait le rôle

de psychopompe du cerf dans les traditions celtes, mais dans le cas présent il faut sans doute y voir la place de la lumière : le saint venu apporter la lumière et le salut du Christ.

La bannière a été réalisée en l'honneur de la chapelle locale datée de 1887, dédiée à Notre-Dame de Lourdes, avec reconstitution de la grotte au-dessus de l'autel. L'autre face de la bannière montre à la fois Lourdes et la chapelle de Leuhan, une fontaine bretonne symbole des nombreuses sources locales, et rappelant les eaux du gave de Pau. Dans les pans latéraux, évocation du rosier qu'à la demande de Bernadette, la vierge fit fleurir en plein hiver. Autre évocation des eaux vives qui arrosent le territoire de Leuhan, les feuilles de l'osmonde royale, la fougère qui s'y plaît. Les armoiries de Leuhan, scindées en deux par nécessité technique achèvent d'inscrire la bannière dans l'histoire locale. Dessinée par un artiste local, Y-G Moullec, brodée par Pérennec, des ateliers Le Minor à Pont-L'Abbé elle se différencie nettement de la précédente enseigne dédiée à Notre Dame de Lourdes et Thérèse de l'Enfant Jésus. Celle-là portait simultanément les armoiries de Monseigneur Duparc (1908-1946) et celles de Benoît XV (1914-1922), donc une fabrication entre 1914 et 1922.

c- la bannière rappel de l'histoire

La bannière peut aussi raconter un des grands souvenirs religieux de la paroisse-commune, c'est par exemple le parcours des prédications du Père Maunoir, « Tad Maner » du pays des enclos. Plus précis l'intitulé de la bannière de Lesneven : « Julien Maunoir prêchant à Lesneven ». Citons encore celle de Plouescat : où en 1927, on fait broder par les carmélites une audacieuse et rare scène rassemblant noble, femmes et enfants autour du Père Maunoir, invoquant Notre-Dame du Folgoat terrassant un dragon, dans une scène dont les personnages semblent sortis du carton de dessins de Olivier Perrin.

4- La littérature conforte la tradition

Anatole Le Braz a publié les récits issus « de ses longues et patientes enquêtes » dont cinq sont, selon Pierre Jakez Hélias, « d'émouvants reportages » intitulés *Au pays des pardons*. : *Le pardon des Pauvres, saint-Yves, le pardon des chanteurs, Rumengol, le pardon du Feu, Saint-Jean du Doigt, le pardon de la montagne, la troménie de saint-*

Ronan, le pardon de la mer, sainte Anne de la Palude. Tous ces pardons sont encore vivaces. Il n'est pas certain que tous méritent encore le qualificatif attribué par Le Braz.

Le pardon de la Saint-Yves, à Tréguier, vit toujours, boosté par le patronage des avocats et autres hommes du droit, qui y organisent un colloque. Si les pauvres, synonymes de mendiants, sont pas ou peu visibles - ce qui ne signifie pas absents- en 2003, il s'en est trouvé au moins un pour crier son désespoir, par pancarte interposée, un peu à l'écart de la procession « Paysan, endetté, écarté, libère-toi et partage ». C'est évidemment peu, dans une procession où les porteurs de reliques sont des notables du prétoire et de l'Église.

Le pardon de Rumengol ne mérite plus guère son qualificatif de pardon des chanteurs. « Aux futurs pardons de Rumengol reverra-t-on les chanteurs » s'interrogeait déjà Le Braz en conclusion de son « reportage ». La pastorale diocésaine en fait un « pardon des malades » et des personnes vieillissantes, plus conforme à son appellation de Notre-Dame de Tout Remède.

La troménie de Locronan reste égale à elle-même et demeure le pardon de la montagne, la géographie prime. Quant au pardon de la mer, à Sainte-Anne la Palue, les bannières de Douarnenez rappellent encore sauvetages et miraculeux, mais ce sont des faits lointains. On y a vu après la guerre de 1939-1945 les rescapés de ce grand naufrage que furent les prisons de guerre et de déportation, processionner en tenue de déportés, il semble que le flot du souvenir se soit récemment orienté vers un autre promontoire, le cénotaphe de la pointe Saint-Mathieu, dans un ancien fort, entre les ruines du monastère de Locmazé et le visage de la femme en deuil, sculpté par René Quillivic, un souvenir laïcisé.

Il en reste un qui mérite toujours son qualificatif de « pardon du feu », c'est celui de Saint-Jean du Doigt³⁵². Le village côtier est situé au nord du Petit Trégor, ce « fruit d'une anomalie administrative qui, en 1790, a isolé une partie de l'ancien diocèse de Tréguier dans le Finistère ». « Terre de gauche à dominante socialiste » avec une « faible influence du clergé » selon Jean-Jacques Monnier, son pardon est vivace.³⁵³

George Provost a sollicité les archives concernant le pardon dédié à Jean le Baptiste. *«L'importance du pèlerinage de Saint-Jean est un fait attesté, sans qu'il paraisse pourtant être touché en profondeur par la Réforme catholique. Plus*

352En 1999, la commune a accueilli un colloque qui lui était consacré. CASSARD Jean-Claude, ed. *Saint-Jean -du-Doigt, Des origines à Tanguy-Prigent*. Colloque 1999, 23-25 septembre, Brest UBO-CRBC, CNRS UMR 6038, Lanmeur ULAMIR Trégor-Ouest, Brest, CRBC, 2001, 451p.

353 MONNIER Jean-Jacques, *Le Trégor rouge dans le Finistère*. In « Saint-Jean du Doigt, des origines à Tanguy- Prigent.» op cit

exactement, le sanctuaire semble avoir été largement indifférent à tout ce qu'elle contenait d'appel à la spiritualité intérieure ou personnelle (indulgences, sacrements) [...] il en a surtout retenu ... l'apparat liturgico-festif : du décor des retables aux rituels spectaculaires du pardon, [les feux de joie et l'ange pyrophore] adoptés avec autant de précocité que d'avidité..... [les pèlerins] revendiquent implicitement, avec une liberté plus grande que d'autres, le droit d'en prendre et d'en laisser .³⁵⁴

Anatole Le Braz raconte :

« Des guetteurs, postés dans les galeries hautes du clocher, sont descendus en criant :

– Plougaznou !Plougaznou !

Un remuement de foule se fait dans l'église. C'est la procession de Saint-Jean qui sort à son tour, enseignes déployées. Le rite veut qu'elle aille recevoir celle de Plougaznou, à la limite des deux paroisses. [...] De chaque côté les croix s'avancent, s'inclinent, se donnent le baiser de paix. Puis, les bannières imitent les croix, penchant l'une vers l'autre les éclatantes images de saints dont elles sont ornées. Quand la grande bannière de Saint-Jean va pour rendre l'accolade, il se produit soudain dans l'assistance un mouvement de curiosité vive et presque d'angoisse. C'est qu'elle n'est pas d'un maniement facile, cette colossale tapisserie, chef-d'œuvre de plusieurs générations de tisseurs d'or, où toute la scène du baptême du Christ est représentée. Elle jouit d'une renommée sans égale dans toute la Bretagne bretonnante, non seulement pour sa beauté, mais pour son poids. A cause de cela surtout, elle passe pour une espèce de palladium. Son armature transversale à l'ampleur d'une vergue, et sa hampe l'épaisseur d'un mât³⁵⁵. Aussi n'y a-t-il que des athlètes à pouvoir briguer l'honneur de la porter [...] Jadis on la discernait au concours. [...] les jeunes hommes de Saint-Jean continuent de pratiquer [ce sport sacré] avec autant d'ardeur que leurs pères.

[...][Le petit Landouar] est tout entier à sa fonction, [...] hypnotisé par cette grande soie flottante qui plane au-dessus de lui comme une gloire et l'exalte, pour une minute désormais inoubliable, jusqu'à l'ivresse des triomphateurs.

Il n'est d'ailleurs pas au bout de sa tâche .Là-bas, devant le porche du cimetière, d'autres processions attendent le baiser d'accueil. Voici Garlan, voici

³⁵⁴Georges Provost, *Saint-Jean -du -Doigt, haut-lieu du Trégor occidental : le Pèlerinage du XVIe au XVIIIe siècle*. Op. cit. p299.

³⁵⁵Le tour de force est immortalisé par une photographie présente dans le sanctuaire.

Lanmeur, voici Locquirec. Et j'en passe. Tout le pays d'entre l'estuaire de Morlaix et la pointe d'Armorique a délégué ses bannières et ses croix, ses oriflammes les plus éclatants et ses suisses les plus chamarrés. Et c'est un papillotement indicible, une débauche, une frénésie de couleurs [...] ³⁵⁶ ».

Il n'y a plus de suisses, mais un bagad accompagne la fête. Le nombre de paroisses présentes au pardon du Feu demeure constant, ce sont celles de l'ancien doyenné. Mais on ne traverse plus l'estuaire en bateau au départ de Locquéolé, on ne descend plus la rivière au départ de Morlaix pour la remonter le soir venu, dans les dernières lueurs du tantad, qui lui se déroule, inscrit dans la mémoire, à la place traditionnelle, près du modeste calvaire, et illumine la côte.

Aurait-il conservé sa notoriété sans l'appui de l'ouvrage d'Anatole Le Braz ? Le prestige d'un écrit, fut-il moins célèbre que la *Légende de la Mort*, aide à perpétuer le souvenir, il légitime en quelque sorte la persistance de traditions, quelque peu déconnectées des pratiques quotidiennes.

Le pardon est devenu construction collective, mais l'amicale des parents d'élèves de l'école laïque concourrait-elle au succès de cette fête locale en se chargeant d'organiser une restauration, si le texte magnifiant Saint-Jean du Doigt n'était l'œuvre d'un ancien professeur du lycée³⁵⁷ [laïc cela va sans dire] de Quimper ? Dépassant le traditionnel clivage catholique - laïque, le pardon de Saint-Jean se terminant par le tantad, est devenu une fête identitaire de la commune.

La date est propice : le dimanche le plus proche de la fête de saint Jean le Baptiste signale la fin de l'année scolaire, le début des vacances d'été, les beaux jours. Les autorités municipales y assistent : dans l'église est affichée la photo du maire socialiste emblématique, Tanguy-Prigent, photo datée 1970, assistant au lever de bannière. La bannière emblématique a disparu dans l'incendie qui a ravagé l'église. Elle est remplacée par une bannière datée de 1957, sur un carton de Corre, un baptême du Christ par Jean. L'anecdote locale dit que le recteur de l'époque a tout mis en œuvre pour que l'église et le pardon puissent réjouir le vieux maire socialiste, alors fort malade. La fête religieuse est ici fête patronale prenant prétexte d'un événement religieux identitaire.

356 LE BRAZ Anatole, *Le Pardon du Feu. Saint-Jean du Doigt*. pp 1024-1060 in « Magies de la Bretagne » éd établie par Francis Lacassin, Paris, R Laffont, Bouquins, 1997, 1310 p .

357 Lycées publics et lycées privés, en l'occurrence catholiques, ne sont pas toujours distinguables par leur seule dénomination.

Si la connotation bretonnante de la bannière de Saint-Jean du Doigt est discrète, et se résume à l'utilisation de quelques motifs de broderie inspirée de l'imagerie dite celte comme la fougère, ou la corne de bélier, il n'en est pas de même pour les enseignes dont le dédicataire est breton. Saint Kerrien à Querrien, voit sa vie se dérouler sur toute la hauteur de sa bannière; si dans sa paroisse il était légitime de l'honorer, on note une recrudescence de bannières honorant des saints tirés de l'oubli, par la grâce de paroissiens qui ont rénové la vieille chapelle comme Trémour et Tryphine à Guerlesquin... Ces vieux saints bretons sur la pente de l'oubli retrouvent une extraordinaire visibilité par la grâce des emblèmes brodés chez Le Minor...ou ailleurs. Au temps de l'explosion des fêtes celtiques et autres fêtes des brodeuses, de Nolwen Le Roy aux Tri Yann, ils prennent des couleurs de modernité dans l'air du temps.

CHAPITRE IX – Lannilis,

200 ans de vie paroissiale,

200 ans de bannières

Comment se constitue le « stock » de bannières d'une paroisse ? On répugne naturellement, spontanément, à détruire de tels objets : le plus souvent ils s'accumulent dans les placards et les greniers des sacristies. Le chercheur est donc face à un amas hétéroclite, dont la logique n'apparaît pas au premier coup d'œil. S'interroger sur la façon dont la paroisse s'est dotée de ces précieux emblèmes revient en quelque sorte à en réécrire l'histoire : pourquoi un Sacré-Cœur, et non pas un Christ-Roi, pourquoi une Vierge de Lourdes, pourquoi un Louis de Gonzague, pourquoi Notre-Dame de Lambader³⁵⁸ à Plouvorn et pas Notre-Dame de Trobéro à Lannilis ?

Les bannières sont aussi des objets à « faire parler [...] leur faire dire ce qu'elles ne disent pas d'elles-mêmes sur les sociétés qui les ont produites »³⁵⁹. En l'occurrence nous tenterons de leur faire dire l'histoire religieuse locale.

Les bannières sont des témoins de la vie collective. On peut la désigner paroissiale ou communale, ce qui n'a certes pas tout à fait la même signification. Il demeure qu'il s'agit toujours du même groupe humain, réuni par son inscription dans un territoire, un espace bien déterminé. Un groupe qui, au fil des siècles, s'est forgé une identité. Les bannières n'en sont qu'une des expressions, elles ne disent pas « toute » l'histoire. Au cours de ces deux siècles, au gré des évolutions politiques, d'autres acteurs

358Pèlerinage cantonal, inventé durant la guerre 1914-1918, voir le chapitre sur Saint-Pol de Léon.

359 FEBVRE Lucien, « Combats pour l'histoire » in Antoine PROST, Douze leçons d'histoire, Paris, Seuil, 1996, p 82.

que l'Église apparaissent, puis prennent une place prépondérante. Le rôle du clergé catholique et son influence diminue, remplacé ou non par d'autres leaderships.

Notre propos est, seulement, de tenter de mettre en évidence, le lien entre bannières et évolution de la *politique* pastorale du clergé local, entre bannières et dévotions proposées aux fidèles.

Cent paroisses, cent guises dit le dicton à propos des modes d'habillement des femmes et en particulier de leurs coiffes. On pourrait l'appliquer aux bannières des paroisses: autant de paroisses, autant de «stocks» différemment composés. L'analyse du corpus « Lannilis », comme celui de Saint-Pol de Léon, de Saint-Pierre Quilbignon ou de Saint-Thégonnec ou encore de Scignac, et Mahalon, met en évidence des particularités tant au plan des techniques de fabrication que du choix des dédicataires. Ces particularités ne sont certes pas neutres.

Mais nous nous attacherons surtout à dégager les permanences qui se retrouvent à travers ce diocèse nouveau, dans une administration nouvelle, mise en place par le Concordat, et dans un environnement mondial qui change : les tensions que connaît l'évolution des relations entre le gouvernement de la France et le Saint-Siège ont des répercussions du sommet de la pyramide ecclésiale, au moindre village, à la moindre paroisse, voire à la moindre bannière.

Pourquoi le choix de Lannilis ?

Pour des raisons multiples dont aucune n'est centrale, aucune n'est impérative. L'une relève de l'originalité de la collection de bannières (et de photos) de cette paroisse et au charme des grandes armoires de la sacristie haute. L'autre tient à l'excellent mémoire de Jacques Roué sur Lannilis réalisé sous la conduite d'Yves le Gallo et conservé à la bibliothèque du Centre de Recherches Bretonnes et Celtiques, bibliothèque fréquentée assidûment³⁶⁰. Et sans doute plus largement à tous les travaux réalisés sur ce canton du Léon, tant sous la direction de Marie-Thérèse Cloître que sous celle de Jean Tanguy.

Rarement donnée comme rédhibitoire, la question des déplacements a son importance. Ceux vers Lannilis sont aisés depuis Brest, pour quelqu'un qui se fait un devoir de pratiquer les transports en commun. Ajoutons, pour ces derniers mois de 2011-12, l'accueil chaleureux de l'équipe d'animation paroissiale actuelle et ancienne, et

360 ROUÉ Jacques, *Études sur la vie paroissiale et religieuse de Lannilis, commune du Léon du Concordat à 1914*, mémoires UBO, 1992, 2 vol.

des personnels municipaux.

Enfin le dépouillement des « inventaires de 1906 », complétant celui des visites canoniques du XIXe, acheva de convaincre de l'intérêt de regarder de plus près les bannières, et la gestion politique et spirituelle, de l'un de ces abbés démocrates qui ouvrit grandes les portes de l'église, mais garda fermée celle du tabernacle, et écrivit noir sur blanc, le nom du titulaire et la valeur de ses bannières. Les inventaires s'y sont passés dans le calme.

Paroisse rurale, que son élévation comme chef-lieu de canton, aidera à sortir de l'anonymat, son territoire est compris entre les deux abers : l'aber Wrach et l'aber Ildut. A 15 km de Lesneven, à peine plus de Saint-Renan, ces deux fiefs politiques et administratifs de l'ancien régime, puis centres marchands et centres scolaires, Lannilis sera relié à Brest par le chemin de fer, au tout début du XXe siècle.

L'église de Lannilis, paroisse de l'ancien diocèse de Léon maintenue lors du Concordat, date de la deuxième partie du XIXe siècle, bâtie sur les plans des architectes diocésains Bigot, seule la tour date de 1774. L'orgue a été installé en 1851, l'autel de 1956 est actuellement au centre de l'église. La chaire, du XIXe, qui faisait l'orgueil de la fabrique, a été démontée.

Une seule chapelle est publique, celle de saint Sébastien, à la sortie de l'agglomération : comme l'indique le nom de son titulaire, elle a été bâtie à la suite d'une épidémie de choléra, mais rebâtie et déplacée dans les premières années du XIXe. Les deux chapelles privées, rattachée l'une au domaine du Roual, l'autre à celui de Kerouartz, sont toujours le but de certaines cérémonies publiques comme les processions des rogations ou les réunions mariales vespérales du mois de mai.

1- Administrer une paroisse ?

« Historiquement, paroisse a aussi désigné la circonscription administrative de l'Ancien Régime correspondant à la paroisse, cellule de base de la fiscalité: un rôle essentiel des assemblées de paroisse était de répartir la somme fixée pour la taille ainsi que d'en élire pour l'année les collecteurs. La monarchie a soutenu et favorisé cette institution jusqu'à sa chute, parce qu'elle limitait le pouvoir de la féodalité au bénéfice du pouvoir central. »³⁶¹

Si, avec le Concordat, l'Église retrouve une partie des pouvoirs moraux et de

³⁶¹Le ROBERT HISTORIQUE, p 2591-2592.

gestion qui étaient les siens avant la Révolution, ils ont été bien diminués. Ce *n'est plus le religieux qui fonde le politique et donne sa légitimité à l'État*. Et ce n'est, en quelque sorte, que par délégation que les paroisses exercent quelques responsabilités. Certes *«l'État devient désormais le protecteur du culte catholique»* mais le protégé est mis sous tutelle. S'il est dans la logique de l'État que *« les articles organiques instituent le Conseil d'État en arbitre des conflits pouvant intervenir entre l'Église et l'administration, les maires ou les particuliers³⁶² »* cette logique est poussée très loin lorsqu'il s'agit d'un conflit entre un prêtre et son évêque.

Le symbole le plus évident est sans doute la perte de la haute main sur la tenue de l'état-civil, et donc, entre autres, des décès : la conservation du monopole des enterrements adoucit, de fait, l'impact de cette mesure fondamentale. On le constate à Lannilis où les discussions autour du transfert du cimetière, loin de sa place traditionnelle de parvis de l'église, durent de longues années.

Administrer une paroisse, c'est gérer des locaux destinés au culte - église et chapelles – et des locaux annexes, presbytère pour le logement des prêtres, ossuaires, sacristies pour le rangement des vases sacrés, puis les salles de réunion pour les catéchismes, plus tard pour les œuvres. Administrer une paroisse : c'est gérer des personnels spécialisés : les vicaires, que les curés ne recrutent pas eux-mêmes, mais avec lesquels ils vont, littéralement, cohabiter dans le presbytère. Les vicaires sont des personnels ayant vocation à être nommés sur l'ensemble du diocèse.

Administrer c'est aussi gérer des personnels, aides à la vie matérielle comme les sacristains, chaisières, personnels d'entretien, ce sont des personnes d'origine locale, qu'ils recrutent eux-mêmes. Personnels parfois installés avant leur arrivée dans la paroisse. Gestion des ressources financières, gestion des ressources humaines. Administrer une paroisse, c'est surtout être le guide de la vie spirituelle et religieuse d'une communauté de fait, ici, une communauté territoriale. Administrer une paroisse, c'est encore avoir une vue prospective et active de la vie sociale et politique de la paroisse-commune et des différentes strates et groupes sociaux de différents âges, en tenant compte du passé et, si possible, en se projetant dans le futur.

Pour ce qui est de la gestion morale et religieuse, les curés relèvent de l'organisation mise en place par l'évêque de leur diocèse, l'Ordinaire du lieu, y compris si celle-ci a des implications financières. Pour la gestion matérielle de la paroisse, il

362 PELLETIER, Denis, *Les catholiques en France, depuis 1815*. Paris, La Découverte, 1997, 125 p, coll repères. p 8.

existe, près du curé, les fabriques que les préfets ont la charge de mettre en place. Les conditions de fonctionnement évoluent au fil des événements politiques, et surtout de l'évolution de la législation administrative qui en découle.

Le conseil de Fabrique c'est donc une institution locale, élue parmi quelques notables, mais soumise à l'approbation du préfet et de l'évêque. Après l'arrivée au pouvoir de politiques *antireligieux* les modalités de gestion évoluent dans le sens d'une plus grande soumission au pouvoir gouvernemental, jusqu'à la loi de Séparation des Églises et de l'État.

Après une période floue et troublée, liée au refus du Pape de reconnaître la Séparation, l'Église de France reprend la responsabilité totale de la gestion spirituelle des paroisses, mais avec des moyens financiers amputés. La majeure partie du stock de bannières présentes dans les églises a été constituée durant ces deux siècles, sans que le mode de gestion semble influencer sur le choix des bannières. On ne saurait en dire autant des événements politico-religieux, bien au contraire. Le stock s'accroît parallèlement à la mise en œuvre des lois laïques, et Michel et Jeanne d'Arc sont invoqués pour « sauver la France » mais pas seulement dans sa lutte contre l'ennemi de la Patrie.

2- Lannilis : bref rappel de 200 ans de vie paroissiale

Le curé Le Duc, nommé en 1772 reste en place jusqu'à son décès en 1823, aidé de son même vicaire, qui lui succède, l'abbé Bergot originaire de Lannilis. Les conditions de vie sont perturbées, mais on procède en 1804 à la nouvelle installation du curé avec toute la pompe nécessaire, croix et bannière³⁶³ sont bien là pour l'accompagner, guidés par le vicaire. Certes la gendarmerie occupe le presbytère contraignant le curé à accepter l'hospitalité des Kerdrel à deux kilomètres du bourg et de l'église. L'église, et en particulier la tour, nécessite des réparations urgentes, les vêtements liturgiques, comme les vases sacrés ont besoin d'être remplacés, d'autant que Lannilis est devenu chef-lieu de canton en lieu et place de Plouguerneau et que la paroisse devra tenir son nouveau rang.

La vie paroissiale reprend son cours³⁶⁴. Curé et vicaire réinstallent la confrérie du Rosaire (fondée en 1635) et installent celle du Scapulaire. En 1804, il y a 2200 communiant pour 3000 âmes, et en 1810, lors de la première mission, on compte 1800

363La bannière est citée, sans indication complémentaire : Effigie, couleur, taille.

364 Sources : Visites canoniques.

confirmands, une session de rattrapage en quelque sorte car, durant tout le XIXe siècle, le chiffre tourne autour de la centaine pour les garçons et monte à 125 en fin de siècle. Les filles les dépassent, mais de 5 à 6 unités seulement. Lorsque, en 1814, est rétablie l'obligation de respecter dimanches et fêtes, pour le clergé la rude parenthèse semble refermée, parachevant la législation concordataire que l'évêque de Quimper avait traduite dans l'ordonnance portant règlement pour l'établissement des fabriques des cures et succursales de son diocèse, approuvé par le décret impérial du 3 janvier 1806.

À partir de l'épiscopat de monseigneur Graveran (1840- 1855), les visites canoniques tiennent compte des bannières, certes on ne nomme pas les titulaires, mais on connaît leur nombre, et leur état physique : très bien, bien, déjà passée, usée. Un vocabulaire codé qui permet de prévoir le remplacement de la bannière à plus ou moins long terme, car les responsables diocésains sont conscients des priorités budgétaires de leurs paroisses et précisent qu'il conviendra de les remplacer : « quand les finances le permettront ».

Aucune des bannières transmises durant le XIXe siècle ne correspond à une bannière réalisée avant la révolution. Pour prendre exemple) sur des paroisses proches, celles de Plouguerneau sont en velours brodé, comme celles de Saint-Frégant, ainsi que la plupart des « vieilles » bannières, celles qui résistent à l'usure et aux injures du temps. Reste l'hypothèse d'une bannière peinte sur tissu léger, comme celle de Saint-Thégonnec, ce qui n'a en son temps pas semblé incompatible avec un « classement », de la dite bannière, ou bien encore celle de Tugdual (aux archives départementales).

Si on imagine bien le matériau, le support, il est plus délicat d'extrapoler sur le titulaire : un Saint Pierre-Saint Paul ?³⁶⁵ si l'on se réfère à la séance du conseil de fabrique de 1870 extrait du registre des délibérations : le trésorier indique que l'unique bannière de la paroisse est déjà passée. On commandera une neuve dont on précise le coût : 1000 à 1200 F ; mais la trace de la facture n'apparaît nulle part (alors que la facture d'une chape blanche est portée au chapitre des dépenses).

Or le relevé des visites canoniques indiquait déjà en 1854 2 bannières, l'une est celle de la paroisse, l'autre appartient à une confrérie, sans nul doute celle du Rosaire, car la confrérie du scapulaire ne semble pas donner lieu à bannière.

On ne publie pas l'acte de décès des bannières !

La réfection de l'église laisse prévoir de lourdes charges, elle sera entreprise

365 Voir « Les bannières de l'Ancien Régime » ch 1.

seulement après le transfert du cimetière et la mise en place d'un système scolaire d'abord neutre puis catholique.

Car avec la loi Guizot de 1833 sur l'instruction primaire, Lannilis, comme nombre de paroisses bretonnes, va se trouver un nouveau champ d'activités, l'enseignement. La création d'une école pour garçons est certes décidée, mais le maire traîne les pieds. Le clergé offre une ferme, et ses terres, au Douric. Reste un problème d'encadrement pour l'enseignement des garçons : des congréganistes ne sont pas disponibles, car pas assez nombreux, d'autant que leur règle leur fait obligation de s'installer seulement en communauté d'au moins trois frères. Il faut donc avoir recours à des instituteurs non religieux, sur lesquels les curés exercent un contrôle moral³⁶⁶.

Pour les filles, une institutrice s'est installée de sa propre initiative. Mais là aussi le clergé prend les choses en mains : la congrégation des Filles du Saint Esprit installe une communauté à Lannilis, sa supérieure n'est autre que la soeur de l'évêque Poulpiquet de Brescanvel, originaire de Plouguerneau.

Au vu des résultats de l'enquête du sous-préfet de Brest datée de 1831, on ne peut que constater la faible connaissance de la langue française qu'ont les femmes et l'illettrisme de l'ensemble de la population. Dans la continuité de la formation catéchétique, le clergé se sent responsable de l'accès de ses paroissiens à la lecture, comme en témoignent les efforts financiers pour les constructions d'écoles et, à d'autres périodes, le soutien aux écoles congréganistes.

TABLEAU N°24 : Locuteurs bretons et français à Lannilis en 1831³⁶⁷

	Hommes	Femmes
Sachant écrire	180	80
Sachant lire le français	240	100
Ne sachant lire que le breton	280	150
Parlant français	640	480
Ne parlant que le breton	900	1300

³⁶⁶Ainsi que le montrent les procès-verbaux des visites canoniques.

³⁶⁷ Lannilis, archives municipales, tableau établi à partir de la réponse, non datée, à la circulaire du 23/03/1831 du sous-préfet de Brest.

Cet analphabétisme dominant, s'accompagne d'une pauvreté qui semble irréductible. Trois cents mendiants, le 1/7 de la population, même avec le soutien actif de la municipalité d'Augustin Morvan, le maire et médecin, la paroisse-commune a du mal à éradiquer la mendicité et la pauvreté. Les maîtres d'école changent, atteints sans doute par l'âge. Les appréciations louangeuses demeurent : leur conduite est dite édifiante ou religieuse; quant à leurs capacités pédagogiques on les suppose bonnes, car seule la visite canonique de 1832 a jugé « moyennes » les capacités de l'enseignant.

Plusieurs fêtes catholiques sont honorées d'un jour de congé scolaire : Chandeleur, Annonciation, mardi de Pâques, St Jean, Nativité de la Vierge, St Étienne 26 décembre. Sur le plan des piétés, s'il n'y a pas fondation de confrérie du sacre, les divers exercices autour de l'adoration du Saint-Sacrement sont remis en vigueur. Ce qui permet de multiplier les séances de prière à l'église.

En 1854 en réponse au questionnaire sur la dévotion mariale, le recteur répond qu'une procession du rosaire se déroule à l'issue des vêpres, à l'église, chaque premier dimanche du mois. Avec ou sans bannière ? En 1861 une grande mission se déroule sous l'autorité de trois jésuites, accompagnés par 19 prêtres. A la suite une croix est plantée dans l'ancien cimetière. On peut avancer que dans les suites de cette mission est fondée la confrérie du Sacré-Cœur attestée justement en 1864 avec 613 inscrits (population 3000), puis 1 100 en 1871, elle regroupe 1 843 fidèles en 1881. Entre temps, en 1868, Mgr Sergent bénit le nouveau presbytère, en présence du maire. La vente de l'ancien logement des prêtres rendait ces dépenses plus accessibles.

Reste l'église, dont les visites canoniques successives déplorent l'étroitesse du sanctuaire, et dont l'évêque, Mgr Sergent, demande que faute de rebâtir l'église, le maître-autel soit repoussé au fond de l'abside. On imagine sans peine les multiples tractations et revirements au sein du conseil de fabrique. En 1865 on décide de ne pas restaurer mais de reconstruire : trop cher !

La chose est de telle importance que l'on élargit le conseil de fabrique en une assemblée de notables qui refuse les impôts nouveaux ... mais propose trois journées de charroi par famille. Le recteur suggère de vendre les terres, les biens fonds, situés « hors paroisse », de placer l'argent, ce qui permettrait de commencer les travaux. Refus. Mais la chute du second Empire va permettre de prendre une certaine distance. L'évêque, Mgr Nouvel, accepte la reconstruction. Le conseil municipal également, à condition que la municipalité ne subventionne pas.

Décision est prise d'emprunter : les recettes annuelles de la fabrique sont de

9 000F, les dépenses ordinaires permettent de dégager un excédent de 5 000F, ce qui permet des facilités pour contracter un emprunt. Brutal revirement, peut-être lié au nouvel architecte qui, semble-t-il, fait changer le projet architectural d'une voûte en briques. On aliène des biens fonds, et on rebâtit l'église, pour un coût total de 174 167 F 93 sans faire d'emprunts. On vend des terres à Plouguerneau, Guissény, Plouvien.. Deux familles, les Kerdrel et les Moyot, subventionnent chacune à hauteur de 5 000 F, deux chapelles absidiales, ce qui leur permettra ultérieurement de s'en dire propriétaires. L'église est consacrée en 1876 par Mgr Nouvel : décorations, chapes et bannières nouvelles sont de mise. On n'en trouve pas de trace dans les comptes.

En 1877, selon l'inventaire de la visite canonique les bannières sont dites au nombre de 7, pour retomber à cinq à la fin du siècle. Sans nul doute, en 1877, a-t-on intégré dans ce chiffre élevé les légers oriflammes qui décorent les églises en ces jours de fête, mais qui n'ont ni la signification, ni la solidité des vraies bannières ?

La fréquentation des écoles progresse : deux cents élèves à l'école des garçons, 250 à l'école des filles, mais les religieuses accueillent les tout-petits de l'asile, cette école maternelle avant l'heure.

En 1893, un décret, du 27 mars, sera lourd de conséquence. Il soumet l'exploitation des biens ecclésiastiques aux règles déjà suivies pour l'administration communale. Cette décision, se traduit par nombre de mesures tatillonnes, dont par exemple l'emploi de formulaires inadaptés à la législation de l'administration des cultes. Ce qui exaspère nombre de responsables de paroisses et celui qui est chargé de les former, François Ollivier, le Directeur du grand séminaire. Le conflit avec les autorités de tutelle est connu, comme le soutien qu'apporte Ollivier aux abbés-démocrates.

3- La gestion matérielle de la paroisse

Pour la gestion matérielle, il existe, près du Curé, les fabriques que les Préfets ont la charge de mettre en place. La lettre circulaire du Préfet Rudler, préfet du Finistère, adressée aux Maires du Département, le 12 germinal an XII de la République française, une et indivisible, ne fait que répercuter l'instruction du Ministre de l'Intérieur du 28 précédent et rappeler que si les églises sont rendues à l'exercice du culte, les fabriques sont « établies pour veiller à leur conservation et à leur entretien » ;

les fabriciens sont désignés par le préfet, sur proposition locale et choisissent un caissier. Ils *tiendront registre de leurs délibérations, et ils se rappelleront qu'ils ne pourront prendre aucune détermination sans le concours du Curé ou Desservant de la commune qui y aura voix consultative.*

L'imbrication de la fabrique et de la commune est inscrite en filigrane dans le texte de la circulaire instaurant les fabriques : maire et curé sont condamnés à s'entendre, même s'il s'agit parfois d'une paix armée. Le curé, qui officiellement n'a que voix consultative, n'est plus totalement maître en sa paroisse, le maire est conduit à tenir compte de l'attitude du curé, susceptible d'être le leader d'une opinion différente de la sienne et dont la force de proposition est intacte. Leurs visions du bien commun ne coïncident pas toujours, d'où des conflits parfois larvés, parfois sévères.

La collectivité, et ses leaders, n'a pas nécessairement compris le sens profond des conséquences de la Révolution sur le mode de désignation des membres de la fabrique, qui sont désormais « élus » et non seulement cooptés: la désignation des élites paroissiales doit jouer le jeu d'une apparente démocratie. Les autorités de tutelle y veillent. Le règlement est strict. Le conseil de fabrique doit être régulièrement désigné. On doit tenir un registre des délibérations et décisions³⁶⁸.

Dans l'ordonnance du 12 janvier 1825, Charles X rappelle la continuité du droit en visant le décret du 30 décembre 1809, contenant règlement général sur les fabriques des églises et en rappelant que les élections doivent avoir lieu tous les trois ans.

À Lannilis, un rappel à l'ordre sera nécessaire, dont témoigne la page de garde du cahier ouvert en 1836, mais non tenu jusqu'en 1842, date à laquelle il est procédé, sur l'ordre du préfet et de l'évêque au renouvellement intégral des fabriciens. Non seulement ils n'ont pas été élus selon les règles, mais, de surcroît, ils confondent nomination-cooptation et élection. L'évêque et le préfet s'en inquiètent et la situation est rectifiée, non sans mal, si on en croit la surcharge manuscrite du registre des délibérations.

Par contre en 1896, cinquante ans plus tard, lorsque François Ollivier, l'ancien supérieur du Grand Séminaire, affecté comme Curé-Doyen à Lannilis³⁶⁹, se dispense de porter au registre délibérations et décisions du conseil de fabrique, nul ne proteste. Les procès-verbaux, durant tout son temps curial, ne rendent compte que de l'installation

³⁶⁸Cure de Lannilis. Cahier 1836

³⁶⁹François Ollivier, (Saint-Pol de Léon, 1829, Lannilis 1916) vicaire à Morlaix, aumônier ursulines Morlaix et Saint Pol, Maison de retraite des prêtres, Nouvel le nomme Directeur du grand séminaire. Sa politique de formation contestée par gouvernement, le nouvel évêque Valleau s'engage à le déplacer, malgré la protestation de l'ensemble des chanoines. Nommé à Lannilis en juin 1893.

des nouveaux vicaires. Les compte-rendus seront plus développés seulement à partir de la nomination de Yves Berthou, le 26 décembre 1916. Apparemment l'absence de procès-verbaux portés au registre de la fabrique n'a pas donné lieu à des observations ayant laissé traces écrites. Mais le curé de Lannilis avait largement démontré son indépendance d'esprit, sa force de caractère et sa capacité à propager idées et convictions. Autorités épiscopale et préfectorale qui avaient eu à en découdre, jugeaient sans doute de bonne politique de ne pas aller au conflit, pour un problème de forme, dès lors que la paroisse était bien gérée, ce dont témoignent les archives paroissiales ayant rejoint les archives diocésaines.

Au registre de la fabrique doivent être reportées les délibérations, et en particulier les décisions et mises en attente et autres décisions reportées. Les dépenses et recettes y sont inscrites. Ce registre est complété par des relevés comptables soumis à la signature du maire, et transmis à l'évêque et au préfet. Au fil du XIXe siècle le système se complexifiera de plus en plus, exigeant des uns et de autres des compétences de plus en plus pointues, rendant nécessaire le recours à des spécialistes : ainsi à Lannilis, au moment de la Séparation des Églises et de l'État, le trésorier du bureau de la fabrique est notaire de profession. Et pour la reddition des comptes de la fabrique on rémunère un aide comptable. D'ailleurs, le précédent curé, l'abbé Corrégou, se faisait rémunérer pour accomplir ce travail de gestion comptable imposé par la réforme de 1893 et, lors de son décès, l'évêque Adolphe Duparc soulignera ses qualités de gestionnaire.

A travers le contrôle des comptes, a posteriori, et les autorisations de dépenses exceptionnelles à solliciter, les conseils de fabrique doivent multiplier les budgets prévisionnels durant plusieurs années, avant d'obtenir le feu vert de l'État.

a- Le budget de la fabrique : un budget sous tutelle

Par lettre datée du 17 mai 1807, le préfet du Finistère, s'adresse aux maires, curés desservants et marguilliers et demande l'état des biens et revenus des fabriques, y compris les anciennes dotations « afin que je remplisse les formalités requises pour leur en assurer la possession ». On notera que cette lettre n'est accompagnée d'aucune réponse ou tableau récapitulatif³⁷⁰.

Vue à travers les comptes de fabrique, l'Église catholique est une administration

370ADF 1V713.

d'État qui rend compte de sa gestion au préfet. Et les conseils de fabrique dont le maire fait partie sont insérés, enserrés dans les arcanes de la vie locale. Non seulement les comptes doivent être approuvés par l'évêque et le préfet, mais plusieurs types de dépense exigent une autorisation préliminaire (placement, déplacement de rentes, vente de bois sur pied.....). L'évêque emploie un ton déférent, qui pour être codifié, n'en témoigne pas moins d'une subordination administrative : « Je suis avec respect, monsieur le Préfet, votre très humble et obéissant serviteur » signe Jean Marie de Poulpiquet, évêque de Quimper, le 26 octobre 1836, au bas d'une demande d'autorisation de plaider, au nom de la paroisse de Lannilis, pour une affaire de voisinage.

Le maire, comme le curé, est membre de droit de la fabrique, et, pour les demandes exceptionnelles, il signe ès-qualité le budget envoyé à l'évêque, avant visa exprès par le préfet. En 1861, pour l'achat de terrain en vue de la construction d'un nouveau presbytère, en vertu de la loi du 18 juillet 1837, la proposition doit être préalablement soumise au conseil municipal.

Un tel fonctionnement relève d'un système qui se rapproche d'une délégation de gestion, comme aujourd'hui une municipalité mettant en place une association pour gérer les activités sportives ou culturelles. La différence, mais elle est d'importance, se trouve dans la définition des objectifs de la politique, sportive et culturelle dans l'exemple choisi, qui est du ressort du Conseil municipal, donc des élus locaux, alors que le Curé desservant est sous l'autorité de l'évêque.

Le tableau récapitulatif annuel du Budget de la fabrique de l'église paroissiale porte le double timbre Diocèse de Quimper et de Léon, et du Département du Finistère, arrondissement et canton.

Classiquement le budget comporte recettes et dépenses, dépenses ordinaires et dépenses extraordinaires. Si le terme budget prévisionnel n'est pas utilisé, on emploie celui de dépenses proposées par le bureau de fabrique, adoptées par le conseil, autorisées par l'évêque. Tout le début du XIXe voit ainsi ces comptes qui ne sont pas dits prévisionnels, annotés de la main de la hiérarchie ecclésiastique : qui rectifie une addition (rarement), suggère une orientation; « ne pas laisser les réserves en caisse, mais les placer ». Voire des conseils de gestion qui peuvent apparaître triviaux ; ainsi il est conseillé à la fabrique de Lannilis de faire la dépense de tentures pour les enterrements sous-entendu : vite amorties ce qui permet d'augmenter « la part revenant à la fabrique ». Une façon de faire reposer le coût de gestion de la paroisse sur ceux qui

souhaitent offrir à leurs défunts le luxe de tentures ou de bougies inutiles à leur salut, mais non à la réputation de générosité de la famille.

Les recettes ordinaires récapitulent en première ligne les « revenus en biens fonds chargés de fondations »

TABLEAU N°25 : Lannilis budget 1839, source Lannilis, archives municipales

Dépenses ordinaires		Recettes ordinaires	
objets de consommation		produit du bien fond	1750
pain d'autel et vin 3 messes par	110	des rentes et fondations	
jour		des offrandes en argent et en	
cire et huile pr la lampe	200	nature	14,70
encens et charbon	30	pain béni	
saintes Huiles	15,20	quêtes et troncs	
pain béni	50	chapelles	120
entretien mobilier du culte		locations chaises, bancs tribunes	
vases sacrés		cires	70
ornements	50	droits dans frais d'inhumation	10
linge	100	spontané du cimetière	10
blanchissage	100	reliques et images	10
réparations locatives de l'église	300	sonneries	
(portes, sacristie, toitures etc)	220, 14		
des autres bâtiments appartenant		Recettes extraordinaires	63
à la fabrique	40	remboursement de rentes	
Traitement du personnel		Legs et donations	
Prédicateurs		Vente de vieux meubles	200
2 vicaires	500	coupe de bois	
chantres	15	secours apporté par la commune	
Bedeau	120	par le Conseil général,	50
enfants de choeur		par le gouvernement	30
Charges sur les biens et les			
produits	447,2		
Charges sur les fondations et			
services religieux	10,50		
dixième des chaises	340		
Titres des chapelles dévotes			
(décret du 20 juin 1807)			
Frais d'administration	25		
registre, plume encre	12		
frais de timbre	20		
de correspondance			
Dépenses diverses	600		
peintures et 4 confessionnaux	000		
Dépenses extraordinaires			
achats d'ornements			
grosses réparations			

b- Les biens fonds : des ressources pour les travaux importants

Ces biens, variables selon les paroisses, sont le fruit accumulé de la générosité/piété des fidèles. Les revenus, qu'il s'agisse de locations de maison, de champs, ou de rémunération du capital placé, constituent une part quasiment fixe des

ressources de la paroisse : aussi aliéner un bien-fonds ne peut se faire qu'après mûres réflexions et approbation des autorités de tutelle et pour des motifs touchant à des besoins vitaux de la paroisse : église, école, presbytère...

L'agrandissement-transformation de l'église de Lannilis exigera de nombreuses années de réflexions, de tergiversations du conseil de fabrique : doit-on restaurer une église trop petite, dans un cimetière trop petit, boueux, de surcroît enserré de trop près par les rues qui deviennent peu à peu des voies de communication d'intérêt départemental ? Lorsque l'église est d'un intérêt architectural ou historique incontesté, les discussions sont sans doute plus rapides sinon plus simples.

Plus certainement, les biens-fonds de la fabrique auront permis de régler l'épineux problème de la construction- restauration de l'église.

La plupart des biens-fonds sont grevés de fondations : les sommes générées par les locations et placements servent à faire dire des messes, célébrer des services, la plupart du temps pour les défunts. C'est une obligation morale, un contrat qui engage la paroisse post-mortem.

c- Le casuel

Le soin de célébrer les messes est du ressort du personnel curé et vicaires en poste dans la paroisse, rémunérés pour ce faire, ce qui leur apporte un complément de revenu ³⁷¹.

Le tarif, le prix d'une messe, d'un service et de la pompe qui les entoure, dépend de règles locales, décidées par le conseil de fabrique : c'est le règlement du casuel. Le casuel : c'est un des leviers dont il dispose pour augmenter ses ressources. Le conseil de fabrique l'écrivit noir sur blanc, le 26 juin 1824 :

« Dans la vue d'augmenter les revenus casuels de l'église: acheter deux tentures en étoffe noire devant servir de portières, l'une à la porte extérieure de l'église, l'autre [...] à la porte extérieure de la demeure des personnes décédées afin que chacun pût "en user selon ses facultés" location d'une portière 1F 50, celle des deux à 3 F. » ³⁷²

Le 9 décembre 1841, le curé alors en poste, M Kervanoal, rend compte à Mgr Graveran des évolutions du tarif fixé en 1824 et toujours en vigueur :

³⁷¹ Faut-il rappeler que durant le Concordat, le clergé en poste dans les paroisses, est rémunéré par l'État, selon un tarif modulé selon l'importance de la paroisse.

³⁷² Lannilis, Archives municipales série P culte. référence 1 P2 boîte 181.

« absolument rien changé pour le prix du casuel, excepté pour les services et enterrements de 1ère classe : cette classe a été portée au plus haut

1° parce que ce ne sont guère que (les) bourgeois qui demandent quelque chose d'extraordinaire

*2° parce que si (les) paysans se mettaient sur le pied de demander cette première classe, ils feraient comme les bourgeois, ils ne demanderaient pas d'autres services, et le casuel, qui est bon, tomberait. »*³⁷³

Mais ce n'est qu'une partie du casuel qui retombe dans l'escarcelle de la fabrique, la plus grande part revient au curé : ainsi pour un service mortuaire simple à 4 F 50, avec 2 cierges au catafalque et 2 autres à l'autel, le curé recevait 1F et la fabrique 20 centimes.

d- Un système d'approvisionnement pragmatique

Une fois le budget voté par le conseil de fabrique, approuvé par l'évêque et /ou le Maire de la commune, une confiance totale semble régner entre les différents protagonistes. Le curé passe le plus souvent lui-même les commandes, soit par écrit, soit au cours de visites chez les différents fournisseurs, soit par l'intermédiaire de représentants de commerce³⁷⁴.

Les factures sont indifféremment adressées, soit au curé nominativement, soit à la fabrique anonymement. Un troisième interlocuteur apparaît : la communauté des Filles du Saint-Esprit de Lannilis, dans son rôle quasiment occulte de sacristine. Les vicaires n'apparaissent que de façon marginale.

Les religieuses cantonnent leurs commandes aux fournitures pour l'autel, textiles divers, fleurs en papier, très petit matériel. Elles transmettent les factures au trésorier plus rarement au curé, qui ne semble pas exercer un visa de contrôle a posteriori.

L'approche textile est ici privilégiée, puisque les bannières relèvent de ce secteur, mais le système commercial mis en œuvre est similaire pour les autres types de fournisseurs qu'il s'agisse de construction, ou de réparations : que l'on utilise le savoir-faire du couvreur, menuisier, ferblantier ou d'autres encore.

Dans le domaine textile, on note des achats d'objets confectionnés, mais aussi

373 Archives diocésaines. Carton Lannilis: lettre Kervanoal à Graveran du 9 /12/ 1841.

374 Archives diocésaines, série 2 P/117/1 et 2, boîte Lannilis.

des achats de fournitures. Aubes, rochets, soutanes pour enfants de chœur, linon, moire, galon or mi-fin, dentelle or mi-fin, ce sont tous matériaux que l'on se procure près de maisons prestigieuses parisiennes Biais, le Bon Marché, ou plus prosaïquement à Brest, ou Morlaix.

On se fournit au plus près. On se fournit donc à Lannilis pour des tissus courants, à la maison Bergot frères, qui vend selon l'intitulé de la facture: « Draperies, Mercerie, Rouenneries, Épicerie etc, Fers, Fontes, Quincaillerie, Charbons de terre, Engrais ». La fabrique y a un compte ouvert en permanence, ce qui permet un récapitulatif annuel. Dès 1832 on y règle pour 43 F, de « la toile pour les soutanes des enfants de chœur »³⁷⁵. A cette période ce sont des femmes de Lannilis qui confectionnent les aubes et entretiennent les ornements : Marie Ploc'h reçoit 2 f pour un tel travail en 1831.

Mais en 1835, l'arrivée des Filles du Saint Esprit modifiera progressivement l'organisation du travail « de couture » de la paroisse, et la communauté aura bientôt la haute main sur la fabrication du pain d'autel, les ornements, l'entretien du linge d'autel, voire la décoration de l'église.

La note présentée par Bergot, le 15 janvier 1895 récapitule les 11 mètres de dentelle emportées le 30 mars 1894, à 0,20 le mètre, puis en avril 1,50 mètre au même prix ; le 4 juin toujours au même tarif, il s'agit cette fois de 8,50 mètres mais dont on précise qu'il s'agit de dentelle pour surplis. Dans le même genre, on achète 60 cm de mousseline à 2F l'aune: un achat complémentaire d'urgence pour terminer un ouvrage. Achat plus important le 16 juin : 10 mètres 80 de lustrine verte à 1,25 le mètre, complété par 1,50 du même article le 13. Ce sont des achats de dépannage et des fournitures communes pour tous travaux de petite couture: 2 paquets de liette en fil en avril, 1 autre en mai : la liette, ce ruban de coton à tissage croisé, est l'accessoire nécessaire pour renforcer des coutures, et sert de liens par exemple pour fixer la nappe de communion à la grille du chœur. Avec la lustrine, pour réaliser ou plus vraisemblablement doubler les couvertures d'autel, on est dans le registre des activités domestiques de l'église.

Pour des tissus plus recherchés on se fournit à Brest aux « grands magasins de nouveautés AUX TRAVAILLEURS, Le Hur et Cévaër, à l'angle des rues de Siam et de la Rampe » (facture du 24 août 1896 pour 28 mètres de rideaux de mousseline bordée)

³⁷⁵ Lannilis , Archives municipales , série P culte référence 1 P2 boîte 181.

ou bien encore aux « grands magasins AUX BRETONS, Rue de Siam, Traverse et Suffren, « les plus vastes de Brest ». Henri Brunet, propriétaire et directeur, affirme que « vendre bon marché fait [s]a force » (Facture du 31 août 1893 pour 4, m 10 de satin de laine et 6, 20 d'andrinople).

La maison Tiercelet, « bonneterie de coton, tissus pour ameublement » 25 rue Saint-Yves à Brest, fournit le 15 mars 1895, 4 m de batiste de linon, 11m de toile cretonne en 80cm de large, et 12 m de toile blanche en 90 cm, pour un coût total de 63 F 75.

Chez Beauregard, rue Charbonnerie à Saint-Brieuc, on commande sur catalogue, de la frange or mi-fin, un bas d'aube en guipure référencé 2157, 6 m 50 d'une marchandise définie uniquement par son numéro de référencement 11038, mais aussi 3 pièces de 18 m de linon de fil, référencé 4511, et enfin 2m 70 de satinette bleue. Au vu de la facture, datée du 10 avril 1891, il est impossible de déterminer s'il s'agit d'une commande près d'un voyageur de commerce chargé de sa valise d'échantillons référencés, ou d'une commande par correspondance.

Toujours à Saint-Brieuc, mais au mois d'août 1888, et à l' « Établissement De Nazareth, Fabrique d'ornements d'église, médaille de bronze à l'exposition de 1865 », on achète une croix de chasuble pour 18 F. Est-ce les religieuses de Lannilis qui poseront la croix sur une chasuble existante ? Par exemple parce que trop sobre?

Mais les religieuses réalisent sans doute elles-mêmes un ornement qui, au vu des éléments choisis, est une étole pour laquelle on s'approvisionne en moire blanche, foulard rouge, pour la doublure, une bordure d'encolure en tissu mixte, mi-fil, mi-coton, du galon pour souligner les bords de l'étole, un peu de dentelle pour réaliser les croix ornant traditionnellement les deux pans de l'étole: le tout fait s'élever la note à 22F05. La facture de la maison Biais, parisienne et lyonnaise, sera remboursée aux religieuses par l'intermédiaire du recteur, l'abbé Corrégou..

Ces deux exemples prouvent que les religieuses dépassent le simple cadre de l'entretien domestique et tirent l'aiguille pour réaliser des ornements religieux, autrement dit, les Filles du Saint-Esprit de la Communauté de Lannilis réalisent de la paramentique, au-delà des travaux de lingerie blanche à laquelle s'apparente la fabrication des surplis et tous les linges d'autel.

Parmi les fournisseurs d'ornements de la fabrique de Lannilis, on compte également le Carmel de Morlaix, qui, en 1893, livre un voile huméral en damas de soie,

pour 46 F 75, 2 pavillons de ciboire brodés de soie, l'un plus riche - il vaut 33 F est agrémenté de broderies et de franges d'or, l'autre un peu moins orné, vaut 22F. Six semaines plus tard, le couvent fait livrer deux chasubles violette, l'une qui y avait été adressée pour réparation (10 F 25), l'autre en damas de soie, ornée d'une croix en or fin est facturée 130F. S'y ajoute le port de la boîte de rangement soit 1F 55.

Au premier trimestre de l'année 1894, le couvent morlaisien facture deux chasubles, l'une verte en moire antique (183F 55), l'autre noire, enrichie « d'un nom de Jésus en or fin, avec paillettes, galon or fin, franges en ½ fin, doublure de taffetas ». Malgré ses broderies son prix est moindre 170 F. La commande comporte aussi un voile huméral ou écharpe en satin rouge avec doublure de soie, frange et galon (53F70), une étole noire avec croix brodée en argent fin (37 F 45), un voile de calice en satin blanc orné de dentelle or fin et de ruban (17, 75), un voile (de tabernacle ?) en belle moire blanche brodé de soie violette. pour 22 F 50.

On découvre avec surprise, sur la même facture, 8 petites étoles violettes en damas et moire à 8F45 l'une. Le qualificatif et le nombre, étonne : petites est-il employé à la place de simples ? Les carmélites de Morlaix nommaient « grand ornement » l'ensemble de chasubles et dalmatiques assorties qui sont de mise lors des messes solennelles lorsque les officiants sont au moins trois, et accompagnés de diacre et sous-diacre. On ne connaît pas de tradition de doter les enfants de chœur d'étoles adaptées à leur taille et donc « petites ». On peut penser qu'il s'agit d'étoles réalisées en série, peut-être pour rentabiliser un coupon de tissu.

e- La gestion spirituelle de la paroisse

L'église est le lieu où se rassemblent les fidèles, où se célèbre le culte. C'est cela qui importe : la vie de la communauté paroissiale. La vie religieuse, sociale, l'aujourd'hui et l'au-delà.

« L'ensemble des actes qu'un groupe religieux accomplit [.....] se compose de différents actes (prière, sacrifice, offrande, procession, musique, danse, etc) qui rendent hommage à un être supérieur, et de gestes qui accompagnent ces actes (s'agenouiller, lever les mains vers le haut, etc). »³⁷⁶

Il y a des actes quotidiens comme la messe, mais seule la messe dominicale est obligatoire, et des actes qui se déroulent selon un rythme différent : hebdomadaire

376 PRESCENDI Francesca , « Culte »in *Dictionnaire des faits religieux*, op cit p p 213- 216.

comme les vêpres, bi-hebdomadaire ou mensuel, selon les paroisses, comme les Expositions du Saint-Sacrement.

Il y a des démarches de groupe, on pourrait dire de masse, initiées et préparées de longue date par le clergé paroissial: ce sont les missions, « temps fort de la spiritualité religieuse »³⁷⁷. D'autre part, il y a des démarches de piété individuelle et les groupes de piété que sont les confréries, « rassemblement volontaire de laïcs » « marque extérieure d'adhésion à la doctrine et à l'enseignement moral du catholicisme..... »³⁷⁸ à l'époque, et aux lieux qui nous occupent, elles n'ont plus grand chose à voir avec les ghildes et confréries de métiers dont elles maintiennent la tradition; nous sommes à ce moment de leur histoire où la « confrérie devient de plus en plus une structure paroissiale, dirigée par les prêtres, à finalité exclusivement dévotionnelle ».

À Lannilis, dès 1805, le recteur Le Duc, qui reprend officiellement ses fonctions après la parenthèse de l'immigration, réinstalle tout naturellement les confréries du scapulaire et du rosaire: deux confréries aux exigences peu contraignantes ; il est d'usage d'y inscrire les enfants au lendemain de leur communion.

À l'enquête de 1854 sur la dévotion mariale, la paroisse de Lannilis indique une procession du Rosaire à l'issue des vêpres, à l'église, chaque premier dimanche du mois, mais n'indique pas de bannière. Alors que la visite canonique de 1854 en compte deux usées. Ce qui pourrait laisser supposer que la bannière présente dans les placards de la sacristie est plus récente. Quant à la confrérie des Trépassés, dont seule la visite canonique de Mgr de Poulpiquet atteste la présence, si elle a une bannière, son existence n'est pas avérée : il s'agit le plus souvent de pratiques indulgenciennes individuelles liées à l'existence d'un autel consacré aux Cinq Plaies.

La confrérie du Sacré-Cœur organisée en 1863 compte 613 inscrits en 1864, 1100 en 1871, et en 1881 on compte 1843 confrères. Elle n'exige « que » la présence aux prières particulières tous les seconds dimanches du mois, après vêpres, et tous les deux mois à la bénédiction du Saint-Sacrement, et enfin une fois par mois, après la grand messe au chant par le curé d'une invocation au Sacré-Cœur. La paroisse participe à l'appel pour la construction de la basilique Montmartre, à hauteur de 300 F. Trois bannières témoignent de la dévotion cordicole des lannilisiens. L'une « très riche » mais neutre, c'est à dire sans invocation guerrière ou revancharde, est une bannière

377 PELLETIER Denis ,op cit p 30.

378 DOMPNIER Bernard , « Confréries » in *Dictionnaire des faits religieux*, op cit p 174-177.

conçue pour représenter la paroisse à l'extérieur.

Mais à la fin du siècle les recrutements dans la confrérie du Sacré-Cœur stagnent. Le Tiers Ordre de Saint François récemment installé rencontre davantage de succès, en témoigne la bannière représentant Elisabeth, reine de Hongrie. On rapprocherait volontiers la date d'apparition de la bannière de la confrérie de saint François de celle des créations des mutuelles agricoles de toutes sortes: protéger et sauvegarder, être solidaire. Une caisse rurale d'entraide est fondée en 1908, sous l'égide d'un des vicaires ardent sillonniste.

Le lien se fait tout naturellement avec le saint Eloi, offert au curé, par les religieuses ursulines. Ces mouvements pieux sont trop proches dans le temps de l'émergence des préoccupations économiques collectives paysannes pour que l'on ne soit pas tentée d'y voir un lien fort.

Les deux congrégations féminines lannilisiennes (Enfants de Marie et Mères Chrétiennes) sont étudiées dans le chapitre consacré aux associations pieuses. Toutefois les recteurs successifs ne limitent pas leurs préoccupations aux activités qui se déroulent dans les locaux paroissiaux. Mais aussi à la vie morale voire intellectuelle et artistique des paroissiens. Ce glissement se fera au fil des ans, s'adaptant à l'évolution de la société.

Pour les enfants, outre la création des deux écoles, une attention particulière au moment de la Mission, débouche sur la mise en place d'un groupe de jeunes, le patronage Sainte-Anne. Un suivi individuel permet de favoriser des entrées au collège et au couvent. Collectivement, la société sportive rencontre le succès : la gymnastique et la lutte sont à la mode, les lannilisiens remportent des prix départementaux. Localement on joue au foot contre la troupe laïque locale.

En 1902, dans le cadre de la lutte contre les lois laïques, un pèlerinage au Folgoat rassemble 40 000 personnes dont 10 000 enfants, venus de 35 paroisses, avec croix et bannières. Les fillettes ont revêtu leur tenue de communiantes, qui sera celle des fêtes, voire de leur mariage : grande cornette, vêtements et châle blancs. Les photographes se sont rendus au rendez-vous et les cartes postales immortaliseront le souvenir de ces longues processions.

De Lannilis ils seront 500 enfants et de nombreux adultes sous la direction de leur recteur, qui célébrera la grand messe. « La force du cœur qu'à montrée le pays pour défendre l'école chrétienne a répandu votre bonne réputation dans tout le pays » pourra affirmer Ollivier au prône.

Les prêches reflètent aussi cette adaptation aux préoccupations du « milieu » : les mendiants et la pauvreté durant tout le XIXe, puis les aspects économiques de la vie des agriculteurs, spécialement des éleveurs, avec l'appel à la création de mutuelles bétail. Mais les potiers ne semblent pas avoir fait l'objet d'attentions particulières du clergé local.

Les préoccupations vont aux bonne vie et mœurs : « pas de vie commune avant mariage, la danse est une faute grave mais tout autant les mauvaises fréquentations des cabarets »

Au XXe siècle l'évêché favorisera les actions anti-alcooliques, y compris parmi les prêtres et dans les cures. On est désormais loin de la sonnerie des cloches indiquant l'interdiction de servir à boire dans les cabarets³⁷⁹ !

Le préfet avait habilement fait débiter la série des inventaires rendus nécessaires par les lois de Séparation de 1906, dans quelques paroisses comme Lannilis, ayant à sa tête un pasteur républicain, n'hésitant pas à multiplier les marches processionnelles au Folgoat, en signe de protestation contre les fermetures d'écoles congréganistes, mais ne menant pas la fronde contre les inventaires. La fronde, certains prêtres, comme Ollivier savaient la mener au quotidien, il est vrai qu'ils savaient aussi imposer la discipline à leurs ouailles, et qu'ils se tenaient par ailleurs fort éloignés de la fronde des châteaux ; il faut ajouter qu'ayant ouvert la porte des églises, dès le début des inquisitions, ils ont profité d'une période « de calme » relatif, avant les rudes manifestations de Paris à Sainte-Clotilde.

À la charnière des XIXe et XXe siècles des prêtres cultivés se préoccupent de l'évolution politique et sociale de leur paroisse et plus largement de leur diocèse. Ils vont être nombreux à s'impliquer par le biais de la création de journaux diocésains, par leur prise de parole lors des élections, toutes actions largement étudiées par Marie Thérèse Cloître .

Cela va de pair avec une généreuse implication financière personnelle dans la fondation d'écoles, tant les lois laïques leur semblent redoutables. Et c'est aussi dans cette mouvance que se développent des sympathies actives pour le Sillon de Marc Sangnier jusqu'à la condamnation par Mgr Duparc en 1910.

5- La disparition des sources traditionnelles

³⁷⁹ Lannilis, Arrêté municipal du 20 septembre 1840 (AM registre des arrêtés du Maire)

Au XXe les changements dans le mode de collecte de l'information telle que mise en place dans le diocèse, ne permettent pas de poursuivre les analyses à partir des visites canoniques. Leurs compte-rendus ne sont plus la source à privilégier, sans qu'un autre mode efficace s'y substitue.

Le journal diocésain qui comporte quelques rubriques spécifiques à Lannilis a donc été dépouillé. S'il s'intitule *l'Écho paroissial de Lannilis*, c'est d'abord un périodique qui vise à toucher l'ensemble des catholiques du diocèse de Quimper et de Léon. Le journal souligne d'ailleurs que le 1/6 de la population du diocèse participait, à Brest à la réunion diocésaine de la Mission. C'est la pleine période des préoccupations sociologiques rendue célèbre par les « enquêtes Boulard ».

En 1959, une photographie pleine page du nouveau curé, en surplis très brodé et mozette est publié : ce qui permet d'annoncer qu'il visitera les 991 foyers de Lannilis. On donne le nom des fabriciens, des quêteurs, dont un seul est du Bourg : on est dans une paroisse à vocation agricole. Les distributeurs du pain bénit sont également nommés, et les deux porteurs de l'Enfant-Jésus. Le nom des baptisés, de leurs parrains et marraines sont donnés, ce qui est moins traditionnel que les décès et les mariages. Avec l'introduction de la divulgation en chaire de ces choix, témoins de liens choisis, c'est tout le symbole du contrôle social de la paroisse sur la vie familiale.

On donne le calendrier des rogations. Mais il y a aussi une rubrique régulière sur le Concile. On est encore dans une civilisation chrétienne forte de ses beaux restes, désormais axée sur les actions, et les collaborations inter paroissiales, Coupe de la joie, montée par la JAC, réflexions de l'ACO. problèmes des marins-pêcheurs, en grève à Concarneau.

Le 7 juin, la kermesse paroissiale de Lannilis se fera : au bénéfice d'un futur foyer des jeunes « qui manque encore à la paroisse »: on n'évoque plus le patronage.

Mais en 1967 « au pardon de la Motte la pluie a obligé les jeunes a reporter leur fête au dimanche suivant, ce qu'ils firent avec le même entrain mais devant une assistance clairsemée». Et « le 4 juin pour le pardon paroissial la procession de l'après midi jusqu'à l'école Saint-Antoine n'a pas attiré le nombre auquel nous nous attendions. Au moment où nous écrivons se prépare activement notre fête paroissiale. Le samedi 24 doit en voir l'ouverture par un feu de joie suivi par une bataille de confettis. ».

La reprise de l'analyse de la vie paroissiale se fera à partir des cahiers des

prônes des années 1975 à 1987. Le dépouillement, très sélectif, s'est attaché à rechercher les mentions des fêtes traditionnellement « à procession », et donc susceptibles de comporter des bannières : Fête-Dieu, Communion solennelle, Fête du Sacré-Cœur qui est ici, pardon de la paroisse. Les manifestations mariales du mois de mai, qui restent vivaces, ont été notées.

Ainsi, le 18 mai 1975 (début du cahier) on annonce l'horaire des séances de prières du mois de Marie, qui se passent alternativement, dans les chapelles de la paroisse : le jeudi, à 20 h30, à La Motte, à Kerouartz. La semaine suivante, le 25 mai, c'est le pardon de La Motte, la messe est célébrée à 10h 30; le prédicateur est annoncé, mais aucune allusion n'est faite à la procession, aux porteurs de croix, ni de bannières le jeudi, l'office se déroule au Roual.

Toujours le 25 mai, il est rappelé que le dimanche suivant on célèbre la solennité de la Fête-Dieu. « Après la grand-messe, la procession empruntera la rue de la Mairie, pour se rendre au reposoir dressé dans la propriété de Madame et Monsieur de Poulpiquet. » La cérémonie se clôture par la bénédiction du Saint-Sacrement. Cette fois encore nulle mention des porteurs de bannières et autres enseignes. Ce qui ne signifie pas que les bannières ne sortent pas.

Le 1^{er} juin, pour le dimanche suivant, consacré au Sacré-Cœur, et pardon de la paroisse, la prédication est assurée par l'abbé Le Men. Les fidèles sont engagés à s'y préparer par une veillée de prières, prévue à la salle paroissiale, le mercredi. Deux horaires sont proposés : 15 heures et 20 h 30. Aucune manifestation hors église ne semble prévue, pas de procession ?.

Mais les informations circulent peut-être par le canal des groupes qui animent la vie paroissiale, vie paroissiale suffisamment forte pour que l'on puisse envisager des « sorties » collectives en autocar. En septembre 1975, la paroisse se déplace à Roscoff et à l'Ile de Batz ; en remerciements du temps et des efforts consacrés, les membres de la chorale, les dames catéchistes, ceux et celles qui s'occupent de l'entretien de l'église y sont invités gracieusement.

Au fil des informations prônales, on connaît l'existence de groupes comme les Guides, la Vie montante, les équipes liturgiques, un groupe de diffuseurs de la presse catholique, les Aînés, qui vont en pèlerinage au Folgoat. Et la paroisse organise les déplacements à Lourdes, à Rumengol. En avril 1978 les différentes sections « hommes, femmes, mixtes » de l'Action Catholique générale se réunissent pour une célébration eucharistique (qui n'est pas nommée messe) à la salle paroissiale, car l'église est alors

en travaux.

La volonté de souder les paroissiens est manifeste. Pourtant demeure encore la ségrégation école publique, école privée : les confessions en vue de la fête de Noël, auront lieu pour les écoles catholiques « aux heures habituelles », pour l'enseignement public, ce sera le vendredi soir, après la classe.

En 1976, année de grande canicule et de sécheresse, les rogations, ces « cérémonies des trois jours précédant l'Ascension, qui ont pour but d'attirer l'attention divine sur les récoltes »³⁸⁰ sont célébrées, le lundi 24 mai à la Chapelle Saint-Sébastien, le mardi à La Motte, le mercredi au bourg, c'est-à-dire à l'église paroissiale. Habituellement, dans la tradition rurale, il s'agit outre la messe, d'une procession, sans bannières, qui se déroule au matin, à travers la campagne, au rythme des litanies des saints. « Les rogations font toujours partie du calendrier liturgique ³⁸¹», selon le « Guide des traditions et coutumes catholiques » mais, depuis 1969, les rogations peuvent être célébrées à n'importe quel moment de l'année.

Signe d'une paroisse encore rurale, le 4 juillet, l'officiant propose à « tous ceux et celles qui souhaiteraient réfléchir sur les problèmes de la sécheresse [...] deux articles « intéressants » [regroupés] sur un feuillet, qu'ils pourront se procurer en sortant... » Titres, « beau temps et sécheresse » et « La sécheresse, la prière et l'action ». Pour la Communion solennelle début juin, on a dû solliciter des fleurs : les jardins sont défleuris.

Pour la Toussaint de la même année, une cérémonie a lieu à 15 heures, suivie d'une procession au cimetière. Quoique le prône ne fasse pas mention des porteurs de croix, il semble improbable qu'ils soient absents de ce culte rendu aux morts.

L'information sur les modalités pratiques des processions passe par d'autres canaux que le traditionnel prône, peut-être par souci de ne pas prolonger outre mesure la durée de l'office.

On ne note aucune création de bannière nouvelle, qui pourrait être dédiée à Notre-Dame de Trobéro (procession en 2012) ou à saint Sébastien : une pratique de nombreuses paroisses, surfant sur la mode patrimoine avec broderie main style Le Minor comme l'a pratiqué la paroisse voisine de Saint-Pabu et ses bannières faites

380 Le Robert, Dictionnaire historique de la langue française, A, Rey (dir) p 3271.

381 DUES Greg, *Guide des traditions et des coutumes catholiques*, trad de l'anglais (américain) par Emmanuelle Billoteau, Bayard, 2004, 400 p.

« maison » glorifiant le débarquement de Maudez et la générosité de Martin. Par contre on conserve et adapte les ornements pour une utilisation permettant de réchauffer les piliers de granit de l'église.

À Lannilis la continuité artistique, et peut-être spirituelle, passe par les orgues et les concerts bien vivants en cette année 2011. Sauf erreur, l'ensemble paroissial « Cœur des Abers » ne s'est pas fait représenter par une bannière lors de Mission 2012.

6- Le stock de bannières de Lannilis

Les bannières ont été évoquées au fil des 200 de vie de Lannilis, un récapitulatif permet de faire le point sur celles aujourd'hui présentes

Bannière 1 saint Pierre / saint Eloi : Sur fond de velours rouge un personnage intemporellement vêtu d'une longue robe, et de ce qu'il est convenu d'appeler un manteau, ici une longue cape, sans forme définie, drapée sur les bras, tel que toutes les silhouettes anonymes des églises. Mais identifiable par la clef, qu'il tient de la main gauche, serrée contre la poitrine, et le livre rouge que la tradition dit être le livre sur lequel sont reportées bonnes et mauvaises actions. C'est évidemment Pierre, le chef de l'Eglise. Le visage est encadré d'une courte barbe grise et bouclée, couronné d'une chevelure identique. A demi-chauve, avec un toupet: c'est une représentation lointainement inspirée de celle de Dürer (*Les quatre Apôtres*). L'effigie est surmontée de l'inscription, en arc de cercle: SAINT PIERRE PPN. Le parti-pris d'une représentation statique est renforcé par le décor des deux pans latéraux, se terminant par des festons arrondis : un jeu de galons et de cabochons formant entrelacs, prétexte à intégrer des médaillons, peints sur cuir, illustrant des passages de la vie de Pierre le premier apôtre.

Au revers, saint Eloi, portant les vêtements de l'évêque du XIXe, et les outils, insignes du forgeron, son premier métier. La main gauche, haut levée, tient la crosse de l'évêque, la main droite est fermement posée sur l'extrémité du manche du marteau supporté par l'enclume. Ici aussi trois médaillons avec entrelacs, répétitifs, et motifs floraux en or guipé. La scène du feston central rappelle sa première fonction de maître des monnaies et d'orfèvre, et en particulier la visite mythique du roi Clotaire, dans son atelier durant laquelle Eloi présente le trône d'or réalisé avec une habileté qui lui permit d'économiser la moitié du précieux métal.

Cette bannière a été réalisée par les ursulines de Saint-Pol de Léon et offerte à

l'abbé Ollivier, à l'occasion de son jubilé (information déduite du cahier que nous ont confié les ursulines, mais aucune «preuve»)

Bannière 2: bannière du Sacré-Cœur et de la paroisse. Sur fond de velours rouge sombre, le Christ, en robe blanche désigne son Cœur, couronné de flammes. Il est entouré d'un double encadrement, par la mandorle rayonnante d'une part, et ensuite par la guirlande d'acanthes et de fleurs, le travail d'or guipé mêle rigidité des contours et grâce des chutes de roses, liserons, ancolies et autres fleurettes. Au revers le rappel des liens spécifiques de la paroisse avec la dévotion cordicole se fait sobre: Paroisse de Lannilis au Sacré Cœur de Jésus, large inscription encadrant le sigle IHS, (surmonté d'une croix.) en majuscules ornementales. Les 3 festons inégaux reprennent le tracé géométrisant.

Bannière 3 de Notre-Dame du Folgoat. Sur la face principale, une Vierge à l'Enfant au sceptre, sur fond de velours sombre. Au revers, un simple monogramme MA, des lettres enlacées soulignées par l'inscription « Notre Dame du Folgoat priez pour nous ». L'étroit panneau de velours sombre est élargi par deux bandes fleuries d'un style fort différent. La structure de l'enseigne est particulière : un rectangle de velours, bordé de larges bandes décoratives plus claires, les 3 festons qui reprennent la couleur du rectangle central, semblent rajoutés. On rencontre ce type de composition dans nombre de bannières du Trégor finistérien, mode passagère, ou mode de fabrication typique d'un atelier. La différence de traitement graphique, entre les deux faces, comme le choix des tissus, font penser tout autant à une habile utilisation textile. De taille modeste, la bannière est destinée à être portée par des jeunes gens, garçons ou filles. On peut proposer, sans certitude, une date de réalisation à l'occasion de la manifestation - pèlerinage au Folgoat, en 1902 ; selon un témoignage local, la bannière aurait été restaurée dans les années 1945, par les élèves de l'ouvroir tenu par les Filles du Saint Esprit

Bannière 4 : saint Pierre / Sacré-Cœur. Pour les deux faces, les fonds sont de soie blanche avec rameaux fleuris, en or guipé, en sautoir, encadrant les personnages en tissu appliqué, peinceauté. Les deux décors sont très proches, pourtant de légers détails les distinguent. Pour la face Pierre, l'invocation traditionnelle ferme l'ovale fleuri, l'autre face est alourdie par la longue invocation « Divin Cœur de Jésus ayez pitié de

nous ».la bannière est « dans son jus ».

Bannière 5 : saint Joseph / La Vierge (Assomption). Sur fond de velours les personnages et décor en or guipé sont la réapplication d' éléments plus anciens. Joseph, se détache sur un rectangle de lamé or, apportant un relief particulier à une représentation en drapé, vivement colorée, robe verte, manteau rouge, doublé de soie claire. La Vierge aussi a été restaurée pour une triple image en une seule reine du ciel : Assomption triomphante, Mère de la nativité, Immaculée couronnée d'étoiles. Une face de velours rouge, l'autre bleue, un large feston rond encadré par deux plus étroits, légèrement ovales, franges d'or, étroit galon d'or, rameaux fleuris en sautoir, celui de la Vierge noué par un ruban comprend, outre deux roses, grappe de raisin et épis de blé, attributs eucharistiques traditionnels : un bouquet universel, à utilisation multiple.

Bannière 6 : sainte Anne et la Vierge / monogramme. Velours rouge pour Anne en robe rose pâle, guimpe blanche et manteau bleu, le regard levé, mais les mains posées sur l'épaule et la tête de la vierge enfant, qui tient largement ouvert un livre à couverture rouge foncé : le groupe est encadré par deux rameaux en sautoir, mêlant fleur de lys, roses, boutons floraux, vrilles se terminant dans les festons. L'autre face de velours vert reçoit un décor plus sobre un monogramme d'or guipé. Les initiales S A simplement juxtaposées sont de façon très classique encadrées par des rameaux de roses et de lys en sautoir, surmontées par une inscription classique elle aussi « Sainte Anne Priez pour nous », mais la découpe en deux lignes a privilégié l'harmonie de l'arrondi au sens de l'invocation en détachant le « pour nous » des donatrices d'une classique bannière de la Congrégation des Mères chrétiennes Découpes profondes en 3 festons arrondis. Produit de l'industrie paramentique, la bannière a rejoint Lannilis entre 1913 et 1921.

Bannière 7 : Élisabeth / Monogramme. Sur fond de soie blanche, une bannière légère dédiée à sainte Élisabeth de Hongrie patronne de la branche féminine du Tiers Ordre franciscain. L'effigie- réalisée en soie colorée, peinceautée et rebrodée- en a les attributs classiques: couronne, manteau de cour doublé de fourrure d'hermine, croix, sans oublier les roses qui remplacent miraculeusement les aumônes dissimulées. La complexe découpe des festons permet au sautoir de se déployer. Mêlant un improbable assortiment de fleurs et de feuilles, il est mis en valeur par les soies colorées utilisées au

point de beauvais. l'inscription est en or guipé : sainte Élisabeth P.P.N. Au revers initiales (au point de beauvais) SE enlacées simplement encadrées par l'inscription en breton: TREDE URZ ST FRANSEZ et au-dessous PARREZ LANNILIS, réalisée en or guipé. La confrérie fut fondée à Lannilis en 1898

Bannière 8 : saint Pierre/ Vierge à l'enfant. Grande bannière réalisée au point compté sur canevas dessiné. Les profondes découpes des 3 festons accompagnent le dessin, soulignées par des hautes et riches franges. Pierre, debout sur un promontoire, sur fond de paysage méditerranéen, dresse très haut la clé. Pas de ciel, mais un fond rouge sur lequel est brodé en italiques de ton clair « Paroisse de Lannilis ». Un phylactère aux enroulements complexes sépare la scène du fond plus sombre. « TU ES PETRUS ET SUPER HANC PETRAM ÆDIFICABO ECCLESIAM MEAM », le texte qui établit la primauté de Pierre sur les autres apôtres (Matt. 16-18). Le lien entre le phylactère et le fond de la bannière est assuré par une guirlande de chrysanthèmes ébouriffés, fleurs quasiment inconnues en bannières. Selon le « Dictionnaire des Symboles » le chrysanthème est « un symbole essentiellement solaire, associé donc aux idées de longévité et même d'immortalité »³⁸². Faut-il y voir un symbole de la longévité et de l'immortalité de l'Église ?

La Vierge à l'enfant, couronnée, brodée dans des tons doux, sur fond bleu très pâle, est surmontée d'une inscription en italiques brodées, sans relief : « NOTRE DAME DU ROSAIRE PRIEZ POUR NOUS ». L'iconographie est peu habituelle: la Vierge ne donne pas le rosaire mais présente un lys à main gauche, c'est l'Enfant qui tient un rosaire dans les deux mains Un rameau d'églantier semble enserrer le couple. Le médaillon est fait de lys en sautoir et d'églantines où se mêle un chapelet à gros grains, dont la croix surplombe la tête de la Vierge. Les donataires habituels manquent, mais on peut suggérer un lien avec le lys de la tradition du Folgoat, si proche, dont la massive Vierge de pierre porte, elle aussi, couronne. Traditionnellement, l'églantier, ce rosier primitif, est lié à la Vierge Marie, symbole de pureté comme le lys. S'y ajoute la touche de rouge, rappel du sang du Christ. Ce mode de représentation d'une image de dévotion, ici vierge à l'enfant, en médaillon, entourée d'une guirlande de fleurs s'est développée en peinture au XVIIe, dans le nord de l'Europe³⁸³. Venues de l'ancien diocèse de Léon (paroisses de Saint-Vougay et Sibiril) sont conservées l'une au Château

382 CHEVALIER Jean, GHEERBRANT Alain, *Dictionnaire des Symboles. Mythes, rêves, coutumes, gestes, formes, figures, couleurs, nombres*. Paris, R Laffont/Jupiter 1983, p 247, coll Bouquins.

383 IMPELLUSO Lucia I, *La nature et ses symboles*. Milan, Mondadori 2003, Paris Hazan, 2004, p78.

de Kerjean, l'autre aux Archives diocésaines de Quimper³⁸⁴ deux bannières « Donation du Rosaire » du XVII-XVIII, entourées non par une guirlande de fleurs, mais par un rosaire de fleurs.

Bannière Oriflamme 9. C'est un panneau composite, réalisé comme les deux suivants, en 1984-1985, par Guillaume Cabon, sacristain à Ploudalmézeau, décédé dans les années 90. Le travail fut réalisé à la demande de l'abbé Bossard,³⁸⁵ alors curé de Lannilis, qui connaissait ses talents d'accommodeur de paramentique pour les avoir mis à profit dans cette paroisse, lorsque lui-même y était vicaire. Les 4 bouquets identiques mêlant grappe de raisin et épis de blé rappellent si fortement les symboles eucharistiques que l'on peut avancer l'hypothèse d'une réutilisation des pentes d'un dais. Ostensor, chrisme et triangle trinitaire, comme la phrase « Venite Adoremus » se réfèrent au culte du Saint-Sacrement en particulier à la Bénédiction du Saint-Sacrement.

Bannière Oriflamme 10. Saint Pierre et saint Paul, c'est le triste état du fond de la bannière, alors que l'état de conservation des broderies était très bon qui a déclenché le projet de transformation en deux panneaux à suspendre. Cela supposait remplacement du fond, récupération de l'image centrale, en totalité ou partiellement, transformation du décor pour l'adapter à un panneau plus long que large. Cela ne peut se faire que par juxtaposition hardie d'éléments d'origines diverses. Pierre et Paul, patrons de la paroisse se détachent sur fond de velours rouge sombre, seul une partie du sol été conservée, obviant ainsi à la délicate opération de fixation pour des parties aussi découpées que les pieds des protagonistes, le bas des robes, la pointe du glaive -instrument du martyr de Paul. Les personnages sont brodés en soie, au passé empiétant la tête de Paul semble avoir été rapportée. Le décor se compose d'une première guirlande en guipé or, incomplète. Le haut de la bannière-oriflamme est garni de simili-arcades en galon contemporain, surmonté de deux médaillons quadrilobés, en tapisserie, réemploi d'éléments présumés venus d'étoles. Quatre médaillons en tapisserie, au motif identique entre eux viennent s'inscrire dans les festons frangés d'or ; passants et contour de l'ensemble sont soulignés de galons anciens.

384 Chapitre « les vieilles bannières ».

385 Communication orale de l'abbé Bossard, que nous remercions, le 28 avril 2011.

Bannière-Oriflamme 11. Sur fond de velours beige, des éléments composites sont réunis pour un oriflamme dédié au Sacré-Cœur. Le Christ, debout, robe rouge, manteau bleu doublé d'hermine désigne de ses mains percées des stigmates de la crucifixion, son Cœur flamboyant. De chaque côté des éléments décoratifs verticaux provenant manifestement des croix ornant une chasuble. La rareté de ce décor fleuri, réalisé au point compté l'a sauvé de l'abandon. Dans le feston central un Cœur flamboyant. Pour relier le tout des découpures de tissu rouge foncé, harmonisent ces divers éléments en un panneau décoratif. Les galons et franges, choisis dans les couleurs dominantes orange des broderies, sont contemporains.

TABLEAU N°26 : Lannilis vie paroissiale et bannières

Année	Ban. visites canoniques	confrérie	Quelques actes temporel
1804		Croix bannières pas retrouvées	Réinstallation de Le Duc présence des croix et bannières
1824			Bergot
1829		Rosaire, scapulaire	
1832		Rosaire, trépassés	
1835			Installe les FSE au Douric achetée de ses deniers
1836		Rosaire, scapulaire	
1838			Mercier qui deviendra curé de St Louis
1840			Kervanoal
1843	2 bien	Rosaire	
1848			
1849	2 passées	Rosaire, scapulaire, trépassés	Orgues 1851
1854	2 usées	Rosaire, scapulaire	
1859	NR	nr	
1861			Mission, enclos cimetière
1862			Abgrall
1865		Rosaire, scapulaire, Sacré-Cœur (1864)	Presbytère 1868
1870	Décision conseil de Fabrique		Décision d'achat nouvelle bannière 1000 à 1200 F, mais pas de facture
1873	NR	Rosaire, scapulaire, Sacré-Cœur	
1874			1e pierre église
1876			Consécration de la nouvelle église par Nouvel Paroisse dédiée au SC église à Pierre et Paul
1877	7 ?	Rosaire, scapulaire, Sacré-Cœur trépassés	Cercle ouvrier embryonnaire ??
1878			Mission
1881	NR	Rosaire, scapulaire, Sacré-Cœur,	
1883			<i>Ti est dans un état lamentable</i>
1884			Nomination Corrégou

1889	5	Rosaire, scapulaire, Sacré-Cœur, Enfants de Marie (1883)	
1890			Crédit pr réargenter croix, remplacer b jeunes filles finalement payée par paroissienne
1893			Arrivée Ollivier
1896			Mission pas de pv de conseil de fabrique
1898		Tiers O St François	
1900			Création du Kannad
1902		Apostolat de la prière depuis ?	Pélerinage des enfants au Folgoat, curé en tête
1903			Bannière Ursulines jubilé Ollivier
1906 Inventaires	5 Pierre /Eloi 200 Rosaire/Pierre 150 3 confréries 40		
1913		Confrérie des mères chrétiennes	Bannière payée par ?
1916			Nomination de Berthou
1921	Bann des mères chrétiennes ?		
1923			B et voile de tabernacle
1925			Rénovation B et ornements
1945/50			Rénov ND Folgoat??
1980			Nomination C Bossard
1984-85	SC/ Pet Paul		Rénovation par Guillaume Cabon sacristain de Ploudalmézeau
1980			Nomination François Philip
			Nomination Julien
			Nomination Bivic

7- Qui a payé les bannières ?

Lors de l'inventaire de 1906 la réponse du chanoine Ollivier est précise et chiffrée : les deux grandes bannières appartiennent à la paroisse, les trois petites aux congrégations de la paroisse. Il en indique la valeur 200 f pour celle de Pierre et Eloi, 150 pour celle de la Vierge et de Pierre.

Malheureusement, il n'y a aucune trace d'achat ou de don de ces 2 grandes

bannières paroissiales. Mais il n'y a pas trace non plus de la mise en application de la décision prise en 1870 de remplacer l'unique et vieille bannière paroissiale pour laquelle on réserve un crédit de 1000 à 1200F et seules les visites canoniques affirment que le 16 juin 1843 les deux bannières sont bien ; six ans plus tard, elles sont dites « déjà passées » et donc considérées comme usées en 1849. En 1877 on en décompte 7, donc des neuves, elles ne sont plus que 5 en 1889, comme en 1906. Il est manifestement difficile d'assurer la traçabilité des bannières !

On sait ce qu'il en est de la bannière Pierre / Éloi : c'est une réalisation des Ursulines de Saint-Pol de Léon, à l'occasion du jubilé de François Ollivier . Quant à la bannière « à points comptés », Donation du Rosaire et Saint Pierre, on peut présumer qu'il s'agit d'une œuvre locale collective et désintéressée : des épouses et filles pieuses et désœuvrées ont pu décider d'éviter une dépense de 1000f à un conseil de fabrique qui avait fort à faire avec les travaux de réfection de l'église.

D'autant qu'existe actuellement (en 2011) un tapis qui réchauffe le sol du sanctuaire, placé au centre de l'église, à la croisée du transept, ce tapis semble être du même type de fabrication que la bannière Pierre /Rosaire. On ne peut que rapprocher ce fait de celui rappelé dans la « circulaire mortuaire » de Marie Quéinnec, (Landivisiau,1851, Morlaix, 1934, mère Marie de l'Immaculée Conception) qui, avant d'entrer, tardivement, au monastère des carmélites a brodé un tapis pour l'église de sa paroisse, à l'insu de son père, notaire, qui prisait peu ces longs travaux d'aiguille. Et en 1887, le chroniqueur de la « *Semaine religieuse* » admire à Lambézellec, « le magnifique tapis fait par des mains habiles, d'après les dessin d'une humble religieuse du Carmel ³⁸⁶»Autrement dit réaliser un tapis d'église n'est pas œuvre insurmontable.

Reste une inconnue : la bannière Notre-Dame du Folgoat. Trois hypothèses sont envisageables: elle est payée par le curé lui-même, ou par de généreux donateurs locaux désireux de soutenir la cause des religieuses expulsées, enfin ce peut être une réalisation locale à coût invisible car payé marginalement sur des budgets non dédiés.

La mémoire de l'origine des objets culturels usuels se perd facilement, d'autant plus facilement que les bannières ont connu de longs temps de mésusage. Elles ont intéressé les historiens en tant que témoignage de la vie économique paroissiale, mais pas pour elles-mêmes. Ou alors en tant que relais dans la diffusion des œuvres d'art . À Lannilis, si on veut bien se pencher sur son histoire, on s'aperçoit qu'elles ont accompagné, dans la discrétion, l'évolution de la cité.

386SRQL, 1887, p 1122.

Chapitre X - Confréries et Congrégations

« Dans beaucoup d'églises, il existait des confréries de jeunes filles : elles étaient presque toutes sous le patronage de sainte Catherine. Or, sainte Catherine était pour les jeunes filles, une patronne bien séduisante, car elle n'était pas seulement très sage, elle était encore, s'il faut en croire la légende, d'une éblouissante beauté. Être belle était donc une façon d'imiter sainte Catherine ; dans cette confrérie-là au moins la beauté était tenue pour une vertu. Sainte Catherine consolait aussi la pauvre fille qui se fanait ; car elle n'avait point, elle si charmante, désiré les amours de la terre, elle avait voulu seulement être « une perle dans la couronne de Jésus-Christ ». Aussi, le 25 novembre, l'aînée de la confrérie offrait-elle à la statue de la sainte un beau voile de dentelles, et elle avait le privilège de le lui attacher sur la tête ; c'est ce qu'on appelait « coiffer sainte Catherine ». Une foule de nos jolies sainte Catherine du XVe et du XVIe siècles ont été des statues de confréries ; elles ressemblent aux jeunes filles d'autrefois qui priaient devant elles » nous dit Emile Mâle³⁸⁷. De cette jolie dévotion reste cette habitude parisienne de confectionner, dans les ateliers de couture prestigieux, des chapeaux verts et jaunes et d'en coiffer, non plus la statue, mais les jeunes femmes le 25 novembre. Grand nombre de nos retables et autres autels à la Vierge ont été élevés par les soins de la confrérie du Rosaire. Ceux, plus rares, dédiés à Joseph, sont liés à d'anciennes confréries des Trépassés.

Selon Bernard Dompnier, « les confréries constituent la principale structure religieuse de rassemblement volontaire de laïcs, [...] dans le christianisme médiéval d'abord, puis dans le catholicisme. Sous des dénominations variées, elles articulent selon des modalités diverses une dimension de sociabilité, dont découlent diverses formes de solidarité, une exigence de piété et une activité de solidarité. Elles sont souvent présentées comme rassemblant une élite de la dévotion au comportement exemplaire. C'est à cette condition, du moins, que l'Église les a acceptées et

387 MÂLE Emile, *L'Art religieux de la fin du Moyen Age en France, Etude sur l'iconographie du Moyen Age et sur ses sources d'inspiration*. Paris, ed A Colin, 1995, 7^e éd, 1^e ed 1908, 570 p , p 168.

1- Du Sacre à l'Adoration perpétuelle

Les confréries nous concernent autant que leur existence se révèle à travers la présence de bannières, leur utilisation et leurs caractéristiques.

Les confréries médiévales se classent sous trois chefs, selon l'expression de Emile Mâle : confréries pieuses, confréries militaires, confréries de métier. Et « c'était toujours un saint qui les rapprochait ». Ce qui, quelques siècles plus tard, contribue à entretenir un certain amalgame, une certaine confusion : honore-t-on Barbe, patronne des arquebusiers ou implore-t-on Barbe qui protège de la foudre, du tonnerre et autres maux violents ? Distinction aujourd'hui sans importance.

Ce que craignait surtout le chrétien médiéval, c'était la mort subite, celle qui ne lui laissait pas le temps « de se réconcilier avec Dieu »³⁸⁹, d'où cette dévotion, entre autres à Christophe, puisqu'il suffit « de voir son image pour être sûr de ne pas mourir dans la journée ». « On l[à] plaçait près de la porte³⁹⁰ pour que chacun pût emporter l'influence du saint, comme un fluide mystérieux ». C'est bien ce lointain souvenir qui justifie les médailles représentant Christophe³⁹¹, ce géant porte-christ, suspendues au rétroviseur intérieur des voitures.

La protection d'autres saints est implorée contre la peste et autre choléra : ceux que l'on range dans les « anti-pestueux ». En Finistère, c'est essentiellement Roch : les grandes épidémies ayant effrayé tout le XIXe siècle, il n'est pas rare de trouver des bannières qui lui soit dédiées, sans lien apparent aucun avec une confrérie.

Les tableaux récapitulatifs des relevés des visites canoniques du XIXe, permettent de faire un sort à quelques idées reçues dont celle qui veut qu'existent une confrérie du Saint-Sacrement, le Sacre, et une du Rosaire, dans chaque paroisse. Effectivement dans la très grande majorité, voire la quasi unanimité des églises paroissiales basses-bretonnes, il existe un autel de la Vierge, dite du rosaire et son retable, cela semble être, tant pour les fidèles que pour leur pasteur, le minimum des

388 DOMPNIER Bernard , « Les Confréries, » in Régine AZRIA et Danièle HERVIEU -LÉGER, dir *Dictionnaire des faits religieux*, Paris, PUF, 2010, 1340p. p 174-179

389 Mâle opcit p 185.

390 On appelle aussi ces saints protecteurs « les saints de la porte ». MH Froeschlé Chopard en fait un élément discriminant dans l'analyse de l'évolution des dévotions.

391 Une seule bannière de saint Christophe nous est connue, elle est conservée dans l'ancien oratoire privé du château de Lesquiffiou, en Pleyber-Christ.

dévotions : l'autel de la vierge est aussi indispensable que les fonts baptismaux ou le maître-autel. Indispensables donc les confréries qui permettent de bénéficier des prières indulgenciées. Ce sont des confréries mixtes. D'ailleurs on y inscrit les enfants dès leur première communion faite, signifiant une entrée dans l'âge adulte, une sorte de rite de passage.

On sait que l'une et l'autre ont été mises en place dans le contexte de la Réforme catholique avec le souci de diffuser près des fidèles la doctrine tridentine (culte eucharistique, dévotion aux saints et en premier lieu à la Vierge, affirmation de la solidarité avec les défunts...).

Les paroisses se disent dotées de confréries, deux, trois quatre... Mais sont-elles canoniquement érigées ? Rien n'est moins sûr. Au fil des années et des visites, on voit les prélats s'en préoccuper. Dans le mandement pour 1842 Mgr Graveran rappelle que lui est octroyé le pouvoir spirituel pour établir les confréries du rosaire, celle du Mont Carmel ou du scapulaire, comme évidemment la confrérie des trépassés. L'évêque fait savoir que les demandes pour faire reconnaître les privilèges attachés à certains autels des églises doivent être adressées à l'évêché, dans le courant de juillet. Les desservants ont donc tout loisir pour régulariser les situations floues et l'évêque n'a plus à craindre l'intrusion de religieux extérieurs à son diocèse, si tant est que ceux-ci l'eussent souhaité.

A la suite de ce rappel, peu de paroisses font connaître l'installation de nouvelles confréries du rosaire, par contre 286 confréries du scapulaire sont officialisées avant la fin du siècle : dont plus de la moitié avant 1850 ; on assiste à un mouvement massif, une adhésion certaine, alors que le sacre connaît un désintérêt si on en croit la petite dizaine d'attestations constatées durant la même période et que le rosaire conforte sa position dominante, du moins en nombre.

On a tenté une cartographie des confréries.

La plus pertinente aurait sans doute été une présentation en plusieurs cartes, comme nous l'avons établie pour les l'origine des patrons de paroisse (carte 4 page 507).

Les informations nominatives étant trop parcellaires, seule la cartographie du nombre de confréries par paroisse a été réalisée (carte 9 page 512) .Elle témoigne du fort taux d'encadrement des fidèles en ce dix-neuvième siècle.

Alors que sont encore présentes quelques grandes bannières du Sacre, héritage du passé, les confréries éponymes semblent stagner : seules deux douzaines de paroisses déclarent en être le siège. Brasparts (1841), Crozon (1831), la Forêt-Landerneau (1829), Guissény (1829), Irvillac (1829), Lampaul-Guimiliau (1835), Lanmeur (1828, Lopérec (1878), Pleyber-Christ (1828), Ploudalmézeau (1859), Plougasnou (1828), Plougastel-Daoulas (1829), Plounéour Trez (1835), Plouvien (1829), Plouvorn,(1828), Plouzévédé (1835) Pont-L'Abbé (1850), Porspoder (1855), Saint-Pierre-Quilbignon (1875), Saint-Renan (1877), Saint-Thégonnec (1828), Saint-Vougay(1828), Sizun (1828).

Durant ce premier XIXe siècle, les carmélites de Morlaix réalisent deux bannières du Saint-Sacrement « en découpures » pour les paroisses voisines de Plouézoc'h et Ploujean. En 1914, pour la grande bannière de Plouvorn les religieuses représentent deux anges accompagnés de quatre têtes d'angelots, adorant l'hostie exposée dans l'ostensoir, reproduisant ainsi, en le modernisant, le schéma classique des bannières du Sacre du XVIIIe. Le décor de rinceaux et volutes végétales est déjà discrètement eucharistique avec la grappe de raisin et les épis de blé. Et le revers de la bannière est consacré au Sacré-Cœur.

Est-ce dire que le culte rendu à l'hostie consacrée disparaît des autres paroisses? On ne peut certes pas l'affirmer. Car la prière peut prendre plusieurs formes: individuelle lorsque l'ostensoir est présenté au-dessus du tabernacle, selon l'usage; elle devient collective lors des « Saluts au Saint-Sacrement » dont le rite se déroule devant l'autel, brillamment éclairé. Le moment choisi est annoncé aux fidèles durant les annonces prônales du dimanche précédent. La cérémonie se déroule généralement après la grand-messe, ou mieux après vêpres, propice aux jeux d'orgues, aux chants de la chorale avec reprise en chœur de l'assistance. En latin ou en breton *Tamtum Ergo* ou *Adoromp Doue* se prêtent aux mâles accents. Ces bénédictions suivent un calendrier rigoureux, établi par le recteur et présenté à l'approbation de l'évêque: Une paroisse comme celle de Brest Saint-Sauveur (Recouvrance) peut en proposer jusqu'à 220 dans une seule année. En 1828, Plouégat-Guerrand choisit d'exposer le Saint-Sacrement le deuxième dimanche du mois, durant la messe qui est alors suivie d'une procession. On ne sait pas si elle se déroule à l'intérieur de l'église, dans l'enclos paroissial, sur la place, et on ne sait rien de la participation des bannières. Les bannières les plus anciennes actuellement présentes à Plouégat-Guerrand sont des bannières-tableaux, plus tardives

d'une vingtaine d'années mais qui ne représentent pas l'adoration du Saint-Sacrement, celle représentant un ciboire surmonté d'une hostie, porte la marque technique du XXe³⁹².

Toutefois, l'adoration collective de la présence divine, à travers l'hostie, déposée au centre du « soleil », l'ostensoir d'or ou d'argent doré, proposée à la vénération des fidèles, n'est pas réservée aux seuls membres de la confrérie ou même des pratiquants réguliers. Bien au contraire c'est un culte « ostentatoire » avec les processions, dites de la Fête-Dieu, dont la pompe a pu sembler parfois, à certaines périodes, provocatrice. C'est le summum de la liturgie spectacle, lors de la déambulation du prêtre, en pluvial et revêtu du voile huméral qui protège l'ostensoir du contact de ses mains, sous le dais de tissu brodé d'or. Tout le clergé disponible est présent et défile en rangs organisés, comme les religieuses, les enfants des catéchismes et/ou des écoles, voire les corps civils constitués³⁹³, et bien sûr les confréries, les *breuriez*, avec leurs bannières, au premier rang desquelles celle du sacre. Des autels provisoires, les reposoirs, sont dressés, ornés de fleurs et de luminaires. L'ensemble du trajet est décoré par les riverains : les façades des maisons couvertes de tapis, tapisseries, ou plus modestement de draps fleuris. Le sol est jonché de fleurs, cueillies dans les jardins et les champs par les enfants des écoles et des catéchismes. On invente des « chemins » réalisés avec de la sciure de bois colorée, du marc de café, et les auteurs de ces œuvres de durée éphémère, posent complaisamment devant elles.

À l'opposé de cette parade se développe « l'adoration perpétuelle », et l'adoration nocturne³⁹⁴, centrée sur la prière silencieuse, mais organisée selon un roulement entre paroisses et congrégations religieuses, dont le tableau prévisionnel paraît dans *La Semaine religieuse*.

Les Quarante heures, en sont une forme spectaculaire et plus encore les pèlerinages-adorations en la basilique Montmartre, tant le catholicisme français a du mal à se détacher d'une certaine ostentation.

Mais progressivement la dévotion au Saint-Sacrement se voit supplantée par les dévotions christiques et cordicoles. Pourtant la dévotion demeure et lorsque Locronan s'adresse à la maison Le Minor, experte en broderies, et à Pierre Toulhoat, artiste graphique auteur de vitraux, pour réaliser une bannière, les titulatures seront non pas Ronan, le saint éponyme, mais Corentin, et surtout l'adoration du Saint-Sacrement,

392 Voir au chapitre sur l'évolution des techniques de tissage des maisons lyonnaises.

393 Selon l'évolution de la législation, et selon les traditions locales (voir Saint-Pol de Léon).

394 Une pratique revivifiée dans plusieurs paroisses (témoignage ,en août 2013, hors Bretagne).

faisant mémoire de la très ancienne confrérie locale, ainsi artificiellement. revivifiée.

Dans l'histoire des bannières bretonnes cette ré-inscription dans le temps prend un sens particulier, alors que quelques années plus tard, le souffle, mal interprété de Vatican II, écartera des églises bien des mobiliers, dont font partie les bannières. Elles ont résisté cent ans plus tôt, aux préoccupations hygiénistes de Mgrs Graveran et Sergent et du Préfet Miollis. Au milieu du XXe siècle elles se renouvellent en s'appuyant sur la création locale.

2- Une confrérie sans bannière ? le scapulaire

La confrérie du scapulaire est liée aux fins dernières. Et rencontre donc grand succès auprès d'une population marquée par le culte des morts, des ossuaires à l'ankou, en passant par le samain des celtes, voire l'halloween d'aujourd'hui.

Historiquement liée au carme Simon Stock, qui en 1251, se le vit remettre par la Vierge, c'est matériellement, un carré de tissu brun, indulgencié, parfois orné d'une image, porté autour du cou, à l'instar d'une médaille. Quelques églises possèdent un tableau de la remise de ce scapulaire, aisément confondu avec celui de la remise du Rosaire. Nous n'avons pas rencontré de bannière de cette confrérie, mais leur autel indulgencié pourrait être celui des trépassés « dont on a ôté les têtes de mort », qui déplaisent à Monseigneur Sergent autant que les bannières trop lourdes. Preuve de l'adhésion populaire, les femmes de Ploaré l'ont transformé en élément vestimentaire à part entière, et l'ornent de broderies assorties à leur vêtement. D'un objet de dévotion caché, on en a fait une parure. Ce qui somme toute est aussi le destin de nombre de médailles : les fameux signes religieux ostentatoires.

Comme toutes les confréries rencontrant une forte adhésion des fidèles, les contraintes sont aussi simples que les conditions d'obtention de l'indulgence : le port du scapulaire et la récitation des prières sont censés délivrer du purgatoire celui qui y est tombé: «j'y descendrai vous délivrer le samedi qui suivra votre décès» c'est l'engagement de Stock. La prière est la deuxième partie du salut à la Vierge : «sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pêcheurs, maintenant et à l'heure de notre mort»: sa finalité première est aujourd'hui bien oubliée, et il n'est pas prévu de la rappeler lorsque la strophe est entonnée, par exemple à l'occasion de la fête des morts.

Entre 1825 et 1891, deux cent vingt neuf paroisses du diocèse se sont dotées d'une confrérie du scapulaire. Selon J. Benoist ; qui signe la notice « scapulaire » dans

l'encyclopédie « *Catholicisme, hier, aujourd'hui, demain* » «au début du XXe siècle ce dispositif multicolore est à son comble, d'autant qu'il est intimement lié à la pratique des indulgences et justifié théologiquement »³⁹⁵.

3- Confréries du rosaire et autres dévotions mariales

Les paroisses se sont dotées de confréries, deux trois quatre...Sont-elles canoniquement érigées ? Rien n'est moins sûr. La présence d'un autel du Rosaire, surmonté de son retable ne suffit pas à attester la régularité de l'association. On sait que le privilège de leur érection est réservé aux dominicains. Mais au XIXe siècle, tout semble s'être installé dans une sorte de routine.

Les traces des plus anciennes confréries du Rosaire telles que relevées par les Abbés-archéologues³⁹⁶, montrent que celles-ci furent érigées durant le premier tiers du XVIIIe siècle. On en trouve alors à Bodilis, Brest les Carmes, Lannilis, le Conquet, Lesneven, Saint-Thégonnec, Saint-Vougay. Quelques unes rencontrèrent des difficultés lors de leur mise en place, comme à Saint-Paul de Léon (orthographe de l'époque). Si les premières tentatives remontent à 1628, les désaccords entre les différents couvents de la ville, en particulier avec les Minimes, retardèrent l'érection en l'église-cathédrale, jusqu'en 1643.

La vie, le fonctionnement, de ces associations pieuses sont attestées par divers actes administratifs comme leur inscription au registre des décimes, (Carhaix, Carnoët) ou encore par l'enregistrement des legs ou dons comme celui d'un marin à Crozon en 1656. Les détails sans connotation financière sont plus rares comme le rapprochement de la nouvelle dévotion avec une plus ancienne, ce qui s'est produit à Lannilis lorsque la confrérie du Rosaire s'est réunie avec celle plus ancienne de Notre-Dame de Bellingant, datant de 1609. Sans que l'on puisse retenir une cause de lien à effet, on constate que la dévotion recueille un succès certain qui se traduit par un revenu annuel de 264 livres en 1786, et qu'elle peut assumer les frais d'une messe solennelle hebdomadaire tous les jeudis.

En 1854, avec le dogme de l'Immaculée Conception, la volonté romaine de relancer la dévotion mariale est réaffirmée ; mais dévotion mariale et rosaire ne sont pas tout à fait identiques. L'apparition de la Vierge à Catherine Labouré, rue du Bac, à

³⁹⁵BENOIST J in *Catholicisme, hier, aujourd'hui demain* .Letouzey et Anet

³⁹⁶BDHA

Paris, n'est pas centrée sur la prière du rosaire, mais sur l'intervention miraculeuse de la Vierge et sur son rôle d'intermédiaire.

L'enquête de 1856 met en évidence la présence de nombreuses bannières dédiées à la Vierge. Le recteur de Tréflez commente sa réponse d'un «comme presque toutes les paroisses, Tréflez a son autel et sa bannière du Rosaire » : les autels à la Vierge, surmontés d'un retable représentant la donation du Rosaire à Dominique et Catherine de Sienne : les uns sous forme de tableau d'autel sur toile, quelques autres sous forme de groupe sculptural. sont présents dans la majorité des églises antérieures au XIXe siècle.

En témoigne encore, de façon plus elliptique, la réponse du desservant de Saint-Méen : «Notre-Dame du Rosaire pour les jeunes gens». La précision peut paraître curieuse, tant l'imaginaire lie « les bannières de la Vierge, les jeunes filles et la Congrégation des Enfants de Marie » n'était le poids de la bannière qui en exclut le port par des jeunes filles non entraînées aux jeux de force.

La bannière de Tréflez, comme celle de Saint-Méen sont des témoignages des Confréries du Rosaire, datées du XVIIIe siècle, donc usées, lourdes et peu maniables : ce sont des bannières de ce type qui provoquent l'ire de Mgr Sergent. Elles font l'objet du chapitre intitulé « les bannières de l'Ancien Régime »; on peut ici s'étonner qu'en 1856 elles ne fassent l'objet que de deux signalements. Ces confréries étant réputées vivantes à l'époque, on pouvait s'attendre à en rencontrer un plus grand nombre.

4- La Confrérie ou Congrégation des Enfants de Marie

L'adhésion à la plupart des confréries n'exige que peu de formalités. D'autres ont instauré un quasi rituel. En particulier celle spécifique aux jeunes filles : les Enfants de Marie³⁹⁷. Dans sa vaste entreprise de formation des fidèles, qui caractérise le XIXe siècle - et qui n'est pas sans lien avec le développement des institutions scolaires- l'Église va mettre en place, de façon plus ou moins concertée, des moyens d'encadrement des différentes catégories de pratiquants. C'est aussi un moyen de formation d'une élite sur laquelle repose le maintien et le développement de la société chrétienne idéale, utopie que poursuit l'Église de France. Au sommet, la caste des clercs

³⁹⁷Les Enfants de Marie sont nées, dans la mouvance des Filles de la Charité, à partir de leur couvent de la rue du Bac, à Paris et de l'apparition , en 1830, de la « Vierge aux rayons » à une jeune novice, Catherine Labouré. La vierge demande de «fonder un ordre, une confrérie d'enfants de Marie » .Pie IX officialise cette association en 1847. En 1968 les Jeunesses Mariales leur succèdent.

et des moniales auxquels il est nécessaire de donner une formation chrétienne poussée. Cette élite s'accompagne d'une première couronne de laïcs, réservoir dans lequel on pourra puiser les moyens humains nécessaires au maintien de la société chrétienne. Une sorte de tamisage qui nécessite à la fois un lieu initiatique et sélectif.

L'élite des garçons se distingue lors de leur formation dans nombre de collèges religieux. Leur orientation vers la prêtrise, « leur vocation » s'éprouvant, si besoin est, au « petit séminaire ». Dans la formation des filles manque ce passage en serre chaude. Les cours ménagers et autres ouvrages pouvant être considérés comme insuffisants en ce domaine, la congrégation des Enfants de Marie en tient lieu. L'apparat, le port de signes distinctifs, la médaille portée en sautoir avec le fameux ruban bleu, l'existence de grades distingués par des rubans de couleurs différentes, le « baiser de paix » que se donnent les anciennes, tout concourt à conférer à cette appartenance les signes d'un choix de vie³⁹⁸.

a- Un exemple d'association locale : Lannilis

La Congrégation des Enfants de Marie, fondée à Lannilis à une date imprécise, sous la gouvernance curiale du recteur Jean Calvez (1848-1862) par les Poulpiquet³⁹⁹, en l'occurrence un jésuite et sa sœur, supérieure de la communauté locale des Filles du Saint-Esprit. Avec de tels patronages, nul doute qu'une partie de la population féminine locale a pu y voir un élément de distinction sociale⁴⁰⁰. D'autant que l'admission se fait avec un certain appareil, à la balustrade du chœur, donc devant le maître-autel, une table y est dressée portant une statue de la Vierge encadrée de fleurs et bougies.

La séance s'ouvre par le chant de l'Ave maris stella suivi par une allocution du directeur, en l'occurrence l'un des vicaires. Puis c'est l'appel nominatif, auquel la postulante répond en montant à la balustrade, cierge allumé à la main. S'ensuit un dialogue de questions, aux réponses collectives.

« *Q Connaissez-vous la Règle*

R Oui

398 Dans notre travail de Master, nous avons mis en évidence l'appartenance de plusieurs carmélites aux « Enfants de Marie », voire comme responsables du groupe paroissial. Christiane Guillou *Carmélites et brodeuses*, op cit.

399 La famille Poulpiquet de Brescanvel, dont est issu l'évêque du même nom, est originaire de Plouguerneau, paroisse voisine, une branche réside à Lannilis.

400 En 1888, la présidente des Enfants de Marie de Quimper est Madame de Mauduit. (SRQL, Février 1888, « Sacre de Mgr Lamarche » (29 janvier 1888) p.66.

Q *Croyez-vous que vous pourrez l'observer,*

R *Oui, car elle ne nous demande que ce que doivent faire des Jeunes Filles chrétiennes qui veulent s'unir et s'associer pour bien servir Dieu, pour honorer la sainte Vierge, leur mère, et pour s'entraîner comme les enfants de notre Mère commune au ciel*

Q *Vous promettez donc de l'observer avec fidélité :*

R *Oui avec le secours de la grâce de Dieu*

Q *Et par là promettez-vous de travailler à acquérir les vertus qui doivent distinguer les Enfants de Marie : l'humilité, la modestie, l'obéissance et la piété chrétienne.*

R *Oui*

Q *Promettez-vous d'aimer comme des soeurs les autres membres de la Congrégation et d'édifier, par votre conduite et par une vie sérieusement chrétienne, votre prochain:*

R *Nous le promettons car nous voulons prendre la sainte Vierge pour modèle et, autant que notre faiblesse nous le permettra, marcher sur ses traces dans le chemin du ciel.*

Le prêtre conclut :

Mes enfants votre bonne volonté me comble de joie et réjouit votre Maître du Ciel. Puissiez-vous conserver dans vos Cœurs des sentiments si beaux et si chrétiens. Je suis donc heureux, au nom de Mgr l'Evêque et de NS Père le Pape de pouvoir vous agréger, dès aujourd'hui, à la Congrégation des Enfants de Marie. »

C'est ensuite la lecture de l'acte de consécration, la remise de la médaille et du ruban bleu, le directeur passe la médaille au cou de chacune, avant la lecture, en latin, de l'acte d'admission suivi du chant du Magnificat. Pendant que le prêtre se retire, on chante de nouveau un cantique. Avant de quitter sa place chacune enlève sa médaille, puis toutes se rendent au lieu ordinaire de leurs réunions.

Outre la participation à la messe qui leur est réservée, la présence à la réunion vespérale mensuelle est obligatoire, ainsi qu'aux retraites organisées localement par la congrégation. Les Jésuites « venaient de temps en temps prêcher une retraite aux dames du bourg et des châteaux »⁴⁰¹.

La bannière blanche, ornée de l'effigie de la Vierge inspirée de la médaille miraculeuse (la vierge aux rayons), surmontée de l'inscription : Enfants de Marie de X, est présente dans quasiment toutes les paroisses, sauf à Lannilis. Faut-il y voir un signe de l'opposition latente des mères de famille, qui acceptaient la participation à des exercices pieux, à la chorale, durant quelques courtes années, mais craignaient de voir leurs filles traitées de « bigotes », et de vieilles filles avant l'heure? Donc rigoristes et

401 Source ROUÉ Jacques, op cit

difficiles à marier.

Si la bannière de la Vierge, refaite sur fond de velours bleu roi, qui porte l'inscription « Regina in Caelum Assumpta » est l'ancienne bannière des Enfants de Marie, cela n'entache pas notre raisonnement de nullité, mais tend au contraire à le conforter : on ne souhaite pas garder en mémoire, y compris collective, cette trace d'une congrégation pieuse, un peu trop connotée « oie blanche » . « Pieuse-prude-sotte » qui souhaite se voir affublée de ces trois qualificatifs accolés, qui ont longtemps stigmatisés certaines jeunes paroissiennes ?

L'existence d'une petite bannière pour jeunes, sur fond bleu marine, refaite dans les années 1945-50⁴⁰² par les jeunes filles de l'ouvroir-cours ménager tenu par les Filles du Saint-Esprit, tend à montrer une certaine indépendance d'esprit : il ne s'agit pas d'une Vierge priante, mais d'une Vierge à l'Enfant et au sceptre⁴⁰³. La période de rigueur que connaît le commerce textile à cette époque, est une variable explicative à ce non-choix du blanc, mais ne peut justifier le recours à une iconographie si éloignée de la représentation habituelle de celle des « Enfants de Marie ».

b- Chronologie des implantations diocésaines des Enfants de Marie

À partir des informations recueillies dans la Semaine Religieuse, on a dressé une chronologie de l'implantation des groupes d'Enfants de Marie, qui ne font que formaliser des dévotions mariales existant de longue date (églises statues, chapelles).

Les *Enfants de Marie* permettent de donner une visibilité plus grande à un phénomène présent dans un certain nombre de paroisses, cristallisant une dévotion à la Vierge dont l'antériorité est avérée par les multiples églises, chapelles, oratoires qui lui sont dédiés... Pour réservés que soient les procès-verbaux des visites canoniques, on peut cependant relever que, en 1839, la paroisse Saint-Mathieu de Morlaix indique avoir une « congrégation de la Vierge » et Ploujean en 1843. En 1852 Saint-Pol de Léon précise que la congrégation est pour les hommes et pour les femmes, ce qui est rare et tend à témoigner de son ancienneté. En 1888, on en signale à Pouldergat, en 1887 à Pleyber-Christ, en 1890 à Plonévez-Porzay, et à Sainte-Sève En 1898, Plonévez-Porzay met son groupe marial sous le vocable de Notre-Dame des Victoires, dévotion pérenne dont témoigne la bannière éponyme de la paroisse, qui porte le style

402 Témoignage oral, le 6/2011 de madame Potard, lannilisienne que nous remercions

403 Mais on peut y voir le modèle réduit de la Vierge de la bannière de Plougourvest, ou celle d'une statue comme celle de l'église de Kernouës, toute proche.

des années 1920 -1930.

TABLEAU 27: Chronologie des implantations des Enfants de Marie au XIXe

1850	Carhaix
1863	Brest Les Carmes
1876	Bannalec
1880	Audierne, Ouessant, Penmarc'h
1881	Saint- Renan
1882	Pleyben
1886	Braspars, Camaret, Carantec
1888	Saint – Pierre Quilbignon
1889	Lannilis
1890	Bodilis, Châteauneuf du Faou, Quimperlé, Saint Thégonnec
1891	Landivisiau
1892	Saint-Evarzec

c- Le Congrès-pèlerinage des Enfants de Marie

À l'instar de celles de Bodilis ou Guissény, de celle de Rosporden, et de bien d'autres, la plupart de ces bannières blanches à l'effigie de la Vierge Immaculée, portent, en décor, le nom de leur paroisse, signe qu'elles sont prévues pour aller « en déplacement », au grand pardon marial voisin, celui du Folgoat ou ailleurs. La « *Semaine Religieuse de Quimper et de Léon* » consacre aux Enfants de Marie des compte-rendus, nécessairement succincts, de ces pèlerinages, dans les années 1886-87-88, puis en 1912 et enfin de nouveau en 1920, comme un prélude à un bouquet qui va de 1924 à 1932.

Durant toutes ces années, une journée spéciale leur est réservée : le lundi de la Pentecôte, on en profite pour faire se rencontrer les directeurs ecclésiastiques, selon l'appellation consacrée, et les conseillères et les présidentes ; ce qui vaut au Pèlerinage de se voir accolé le titre de Congrès. Après Vêpres, les jeunes filles processionnent avec médaille et ruban, derrière la bannière de leur paroisse. Les léonardes, sortent-elles leur grand châle blanc, la cornette des jours de fête, jupes de damas, guimpes emperlées : décences des décolletés, contre richesse des tenues ; les débats ont-ils évoqué l'immodestie de l'étalage de la richesse des atours par ailleurs très prudes ?

- Des journées pieuses

Les journées sont très chargées et commencent par une messe basse de communion à 6 h, 7 h et 8 h. A 10 h, grand'messe chantée avec sermon assuré par un vicaire Général. A 1 h séance d'études pour les conseillères (les responsables locales), sous la direction du vicaire Général, à 1 h 30, chapelet devant la statue dite miraculeuse du Folgoët. A 2 h 30 vêpres, procession avec bannières et médailles de congréganistes, puis salut du Saint-Sacrement.

Pour les autorités diocésaines, qui ne s'en cachent pas, c'est l'occasion de faire un bilan, de lancer les futurs programmes d'études, et accessoirement le répertoire des cantiques des offices paroissiaux et donc ce que l'on n'appelle pas encore l'animation liturgique dominicale. « *Le programme de chants va être incessamment envoyé à tous les groupes paroissiaux. Prière de l'étudier dès maintenant* » (1930).

Mais pour deux années précédentes on dispose de ces programmes. En 1925, pour la messe solennelle, c'est *Fons bonitatis*, pour les vêpres ce sera le ton dit du Saint-Esprit, et au cours du salut du Saint-Sacrement on chantera *Ave Verum*, le *Salve Mater* et évidemment le *Tantum Ergo*. Quant aux cantiques en breton ce seront le *Kaloun dour ar Vari*, et *Patronnez dous ar Folgoat* ; en français *Ô Marie, ô Mère chérie* et un deuxième cantique *De concert avec les anges*.

En 1926 les jeunes filles sont priées de préparer les chants suivants: messe royale de Dumont, pour les vêpres les tons gallicans et huit cantiques : trois en breton, deux en français, trois en latin; en breton *Guir vugale ar Verc'hez*, *Kaloun dour ar Vari*, *Patronnez dous ar Folgoat* En français, l'assemblée chantera de nouveau : *Ô Marie, ô Mère chérie* ; *De concert avec les anges*. Quant aux hymnes destinés au salut du Saint-Sacrement, les textes sont en latin:« *Regina Coeli, Tantum ergo*».

- Des journées studieuses

En 1924, le congrès adopte 6 résolutions . La première acte le principe de la réunion annuelle au Folgoat, les lundis de la Pentecôte des congrégations des Enfants de Marie de la région, dont le périmètre n'est pas défini. En l'absence de référence au diocèse, la région concernée semble être prioritairement le Léon. Deuxième résolution, retraite annuelle de trois jours pour chaque congrégation. Ensuite c'est l'assistance à la messe et la communion, quotidiennes si possible; enfin vient la constitution de bibliothèques, et dans le même ordre d'idées la création de Cercles d'études. Pour la vie sociale, en ce qui concerne les fréquentations, défense absolue d'accompagner

isolément les jeunes gens dans les restaurants et cafés⁴⁰⁴.

En 1925, au Folgoat, les Enfants de Marie étaient deux mille, venues de vingt cinq paroisses, « depuis Saint-Pol de Léon, Brest et Ploudalmézeau, jusqu'à Bannalec en Cornouaille ». C'est signifier élégamment que les groupes des environs de Quimper n'étaient pas présents : il est vrai que la congrégation locale, fondée autour de l'école de La Retraite de Quimper avait fêté son centenaire en 1920, et que son orientation est peut-être plus identitaire, centrée autour de ses anciennes élèves, que paroissiale, selon la tradition des confréries lancées au XVIIIe autour des institutions d'éducation. et elles furent nombreuses en Bretagne⁴⁰⁵.

En 1926, au Folgoat les groupes ont réfléchi, en français, sous la direction du curé-archiprêtre de Saint-Louis de Brest, ou en breton, sous la direction du chanoine Berthou, curé-doyen de Lannilis, sur le thème général « La modestie chrétienne chez la jeune fille » avec des sous-thèmes « croyez-vous à l'efficacité de la lutte contre l'immodestie » « que font les enfants de Marie dans votre paroisse pour lutter contre l'immodestie? » « le règlement de votre congrégation prévoit-il les occasions où une Enfant de Marie est exposée à manquer de modestie? Y a-t-il des sanctions ? ». « Quels sont les plaisirs mondains que vous jugez être sans inconvénient dans une congrégation des Enfants de Marie ? »

Le rédacteur diocésain s'enflamme : « Qu'elles prennent dès maintenant toutes dispositions utiles, louent des autos-camions, préparent leurs bicyclettes: que personne ne manque ce grand pèlerinage⁴⁰⁶ ». Au passage notons que si les bigoudennes sont volontiers représentées sur leur bicyclette par certains peintres ou humoristes, on ne visualise guère les cornettes à bicyclettes et encore moins les grands châles léonards ou trégorrois, faits pour la pompe des fêtes, non pour le quotidien des travaux des villes et encore moins des champs. C'est dire que pour le prêtre rédacteur (car à l'époque des rédacteurs laïcs de la Semaine Religieuse sont inenvisageables) c'est dire que pour le clergé, les Enfants de Marie susceptibles de se déplacer ont déjà abandonné le port du costume traditionnel, alors que en 1902, lors du pèlerinage protestataire au Folgoat, on défilait en posant complaisamment en grande tenue blanche. Leur reste peut-être la coiffe, « de tous les jours » bonnet de tulle brodé et dentelles discrètes qui, dans le Bas-Léon, enserme les cheveux de façon très pudique, et si peu encombrante dans les transports.

404 SRQL 1925 p 350.

405 Voir l'étude de Froeschlé-Chopard sur les confréries.

406 SRQL 1926 p361.

C'est dire aussi qu'exposer à tous ses jambes en mouvement actionnant la bicyclette n'est pas considéré comme immodeste, que grimper dans un «camion-auto», ces chars à bancs motorisés, n'oblige pas à quelques acrobaties, et n'attire pas le regard des jeunes gens et... des moins jeunes. Mais le clergé n'est (heureusement) pas à une contradiction près.

En 1928, la réunion d'étude de l'après-midi est bâtie autour d'un questionnaire intitulé « *L'Enfant de Marie apôtre* » avec deux volets « L'Apostolat dans la famille » soit direct, par la prise de parole, soit indirect par ses exemples, et « L'Apostolat dans la paroisse » avec deux questions : les œuvres paroissiales auxquelles elles peuvent collaborer (catéchisme, bibliothèque, patronage, colonies de vacances, bonne presse, chants liturgiques), les différents moyens de venir en aide (temps, argent, influence). Il est demandé au Curé de *signaler toutes les initiatives apostoliques, prises dans votre paroisse par les Enfants de Marie, et susceptibles d'être initiées et propagées*⁴⁰⁷. Deux sections distinctes: une française et une bretonne.

En 1930 le Pèlerinage-Congrès des Enfants de Marie de la région brestoise et du Léon est consacré aux *devoirs de l'Enfant de Marie à l'égard de la participation aux offices religieux : le chant grégorien*. Le recours au grégorien remédie à la coupure français/breton, dans l'accompagnement de la liturgie. La journée d'étude participe à sa diffusion à partir des chorales paroissiales. Faut-il y voir une réorientation des enfants de Marie sur le cœur de leur vocation initiale ?

d- Les Enfants de Marie dans le siècle

Les Brestoises, en 1937, lors du soixante-quinzième anniversaire de la fondation de leur groupe rappellent qu'elles ont été à l'initiative des Adorations du premier vendredi du mois, des bibliothèques qui débordent théoriquement de leur cadre initial.

« [Elles] *se trouvent à l'origine de toutes les bibliothèques qui se créèrent ensuite successivement à Brest. Le travail pour les pauvres [...] L'ouvroir est très vivant et actif dans notre ville [...] L'œuvre des malades [...] furent aussi fondées par des congréganistes. En même temps elles s'essayaient à être les aides des œuvres paroissiales et à donner le bon exemple [...] La même flamme s'est alimentée au même*

407SRQL 1928, P 320.

*foyer : la messe, l'Eucharistie, l'amour de la Très Sainte Vierge, tout spécialement lors de ces réunions mensuelles où les Enfants de Marie se retrouvent, maintenant, comme par le passé. »*⁴⁰⁸

Il y a là comme une amorce de réflexion autour de l'influence de ce mouvement de piété dans la création et l'animation d'œuvres paroissiales à finalité caritatives ou intellectuelles. Hélène Roman-Galéazzi⁴⁰⁹, va plus loin et montre comment, à Marseille, à partir de 1830, les Filles de la Charité rassemblent les adolescentes susceptibles de former une élite de piété et leur dispensent un enseignement beaucoup plus intensif. Quelques années plus tard on retrouve les anciennes congréganistes à la pointe du catholicisme social, professionnelles aguerries, syndicalistes chevronnées.

La sociologie diocésaine du Finistère n'est pas celle de la cité phocéenne, la filiation des « Enfants de Marie » finistériennes est plus discrète que celles des militants du Sillon, elle est plus difficile à déceler. D'autant que l'œuvre dédiée aux jeunes filles, va très vite se trouver en concurrence avec les œuvres dites « féminines ».

En 1946, le 10 juin, on fête à Rosporden⁴¹⁰, le cinquantenaire de la Congrégation des Enfants de Marie, le recteur de Beuzec-Conq, à l'homélie, « les invita à vivre pures, joyeuses et conquérantes » phrase plus proche d'un slogan de l'action catholique que du fiat de l'Annonciation. La seconde homélie de l'après-midi, entre vêpres et service solennel, reprend une tonalité plus conforme à l'image traditionnelle des Enfants de Marie « montrant ainsi à chacune la route à suivre pour atteindre le but ... le ciel ». La bannière blanche, qui accompagna le pèlerinage à Notre-Dame de Bonne Nouvelle, est certes actuellement défraîchie (photographiée en 2002 dans la tribune désaffectée). Mais elle garde le charme qu'ont voulu les commanditaires. L'image, peinte sur toile, de la Vierge aux rayons, est d'une grande finesse de réalisation : le double encadrement de rameaux en sautoir, en or guipé, et de deux longues bandes de corolles blanches peintes sur soie bleue, contribue à l'originalité de l'objet, mais en a fait aussi sa perte; la soie peinte n'a pas résisté au temps.

D'autres bannières blanches sont encore présentes dans les processions, et les médailles et rubans se retrouvent au fond des tiroirs ou sur les sites de vente en ligne.

408 SRQL, 1937, pp 347-348.

409 ROMAN-GALEAZZI Hélène, *Les Enfants de Marie Immaculée. In RIVES MEDITERRANEENNES [en ligne]* Jeunes chercheurs 2005, mis en ligne le 30 Juillet 2008. consulté le 2 juin 2011. URL <http://rives-revues.org/2553>.

410 SRQL, 1946, p 228-29, la dernière fois qu'est relevée dans les sommaires le terme « Enfants de Marie ».

e- Coïncidences ou mémoire longue : les Enfants de Marie vecteur d'une culture du chant religieux?

En 1935, Mathilde Delaporte, dont la famille réside à Kéroual, publie aux Presses Bretonnes, à Saint-Brieuc, un recueil de nouvelles « *La petite fille de Lannilis. De Lannilis dans le Finistère en Bas-Léon.* » Entre souvenirs d'enfance, joliment croqués, études paysannes vues du château, vacances estivales d'héritière parisienne et romances côtières, l'une de ces nouvelles s'intitule « cantiques bretons ».

« *Pendant que sonnait l'Angélus à la fin de la grand'messe de Lannilis, au pays de Lannilis dans le Finistère en Bas-Léon, les femmes chantaient à voix pleine, mais à voix douce encore, les femmes de Lannilis chantaient en breton ce cantique: "Ni ho salut gant karantez - Rouanez ar zent hag au elez- C'hui a zo beniguet- O Pia! - Hag a c'hasou Karget- Ave Maria."* »

La « petite fille »-qui aime chanter à la messe et après la messe accompagnée par l'harmonium - à la fin de l'été est placée comme bonne, dans une famille parisienne. Pour apaiser sa nostalgie elle chante tous les soirs les airs des cantiques bretons. Un jeune musicien, d'un appartement voisin, séduit, l'accompagne à la flûte.

« [...]Tous les soirs suivants de cette année 1923, les gens des deux maisons de la rue du Faubourg-Montmartre entendirent encore tomber du sixième étage les cantiques bretons que l'on chante à la grand'messe de Lannilis [...] et ils entendirent aussi la petite flûte: [...] puis ils n'entendirent plus rien, car la petite fille de Lannilis était rentrée à la ferme de Chaneuic Le Floc'h, sa mère [...].

Six mois après, au prône de la grand'messe de Lannilis, M. Kermaïdic, le vicaire avait annoncé le mariage de la fille de Chaneuic Le Floc'h avec Jean-Louis Leroux celui qui accompagne après l'office les chants bretons sur l'harmonium. »⁴¹¹

Faut-il commenter cette histoire d'imprégnation culturelle/cultuelle ? Les ritournelles pieuses ou profanes meublent plus facilement les mémoires et les éducateurs de tous bords s'en servent : les jeunes ouvrières des ateliers de couture de Morlaix s'en préoccupent et souhaitent que l'on puisse leur procurer un recueil d'airs à chanter en groupe.

Au printemps 2011, une affichette apposée dans les locaux du CRBC, annonce

⁴¹¹Mathilde Delaporte, *La petite fille de Lannilis,... de Lannilis dans le Finistère en Bas-Léon.* Saint-Brieuc, Les Presses Bretonnes, 1935, 189p, Croquis d'après nature de l'auteur; Cantiques Bretons pp23-37. Le texte de l'Angelus, est celui proposé par M. Delaporte.

un concert-conférence autour des cantiques bretons, spectacle créé l'année précédente à la demande de l'Association « Sauvegarde du patrimoine de Lannilis » au moment des Journées nationales du patrimoine 2010 : « *Les cantiques bretons du diocèse de Quimper et de Léon : Histoire des cantiques du XVIe siècle à nos jours. Les cantiques et organistes du XIXe et du XXe siècle.* »

En 2000, l'Association souhaite mettre en valeur l'orgue acheté en 1861, maintes fois réparé, et qui fait désormais une des attractions du centre-ville les jours de marché. L'église est ouverte, des organistes s'y succèdent, offrant un programme apparemment sans prétention artistique autre qu'un moment de musique. L'initiative plaît, et rencontre un certain public.

La conférence-concert est plus directement liée à l'histoire des pratiques religieuses. Si, comme aime à le souligner le conservateur des antiquités et objets d'art, Isabelle Gargadennec, les églises du Finistère constituent un magnifique musée gratuitement accessible au public, on peut ajouter que les églises, avec les orgues ont été longtemps un des rares lieux d'accès gratuit à la musique plus ou moins savante, selon la qualité des organistes. Les chantres et les chorales paroissiales, si modestes soient-ils, sont un des vecteurs d'écoute et d'apprentissage de la musique vocale. À travers leurs chants, lors des messes, saluts et autres vêpres, les Enfants de Marie ont contribué à cette diffusion.

L'évolution de la Congrégation des Enfants de Marie est aussi un exemple de l'évolution des confréries qui se rapprochent des méthodes et moyens de l'action catholique.

5- La confrérie des mères chrétiennes⁴¹²

La mise en place des groupes de mères chrétiennes, « breuriez ar mammou christen » est la suite logique qui accompagne le développement des associations « Enfants de Marie » et le « vieillissement » des jeunes filles. A Lannilis elle est fondée en 1913, à la fin d'une retraite de 3 jours, prêchée par un jésuite, le père Bourdoulous qui fut un tableauteur célèbre⁴¹³. Les exercices, homélies, prières, messes voient une fréquentation moyenne de 370 femmes. Quant à la messe finale, le célébrant y a distribué 500 hosties. C'est dire le succès qui récompense les efforts d'un clergé, qui a

412Source : Cahier de la confrérie des mères chrétiennes. Archives paroissiales de Lannilis.

413Michel Lagrée, *Religion et cultures en Bretagne, 1850- 1950*, Paris, Fayard, 1992, 601p.

toujours à sa tête François Ollivier. Une première tentative en direction de la population féminine avait permis la fondation du Tiers-ordre franciscain, dont on sait peu de choses, mais qui a laissé une bannière représentant Élisabeth de Hongrie.

Comme toute congrégation locale l'association des mères chrétiennes doit être rattachée, « agrégée » à une autre, c'est l'Archiconfrérie de Notre-Dame de Sion, qui a son siège à Paris, rue Notre Dame des Champs . Son but est uniquement religieux : « les associés mettent en commun leurs prières et leurs bonnes œuvres pour leur sanctification personnelle, celle de leurs familles et celle de la société». Mais les «bonnes œuvres» n'étant pas définies, celles qui ont pour finalité la sanctification de la société ont un champ d'application large et flou.

Il est prévu une réunion mensuelle, après les vêpres, le 3e dimanche du mois pas de messe spécifique sur semaine, mais une communion mensuelle, aux intentions de la confrérie, est de règle, comme l'assistance à une réunion par trimestre. La récitation vespérale de la prière des mères chrétiennes va de soi. L'autel est celui de sainte Anne. La bannière, qui n'est pas exigée, est d'ailleurs dédiée à sainte Anne éducatrice de la Vierge. Tous les deux ans une retraite leur est proposée, Au décès d'une associée, les membres de l'association sont invitées à faire dire une messe avec service pour le repos de son âme. Cela n'est pas précisé, mais il semble bien que les croix, apposées à la suite de certains noms, correspondent à des décès. Si le directeur est le curé de la paroisse, François Ollivier, il délègue ses pouvoirs à un des vicaires, Corentin Le Cléac'h.

Vingt «notables» ont signé la demande d'agrégation, expédiée à l'évêché. Trois cents noms suivent, calligraphiés par ordre alphabétique. «Les associés dont les noms précèdent ont mis leur nom le jour de la clôture de la retraite, préparatoire à l'érection de la confrérie». En avril 1913 une nouvelle liste, plus courte compte encore 53 noms. Mais la paroisse a dû faire le plein des associées potentielles, car il est seulement ajouté quelques isolées durant les années suivantes. Des croix et dates devant certains noms laissent penser qu'il s'agit de décès, pour lesquels on fera dire messe avec service.

Il semble que la congrégation ne recrute plus (ou ne tient plus ses registres) à partir de 1929 [décès du curé Berthou en 1929]. Les premiers noms donnent lieu à des remarques «Mme Q, n'assiste pas aux réunions». Un nom est « rayé[e] pour refus du denier du culte- époux enterré gratuitement en 2e cl ».Une autre violemment rayée, est assortie de cette exclamation « Scandaleuse ».En 1922 l'une est « rayée parce qu'elle envoie ses enfants à l'école publique sans raison aucune ».

Par contre en 1921 le nom de Jeanne Stéphan, de Kerouen est suivi du mot

bannière entre parenthèse. Ce qui permet de suggérer la date de l'achat de la bannière en 1921 : soit que cette personne se soit chargée de la collecte pour l'achat de la bannière, soit quelle en soit la seule et généreuse donatrice. La même année « Alexandrine Déniel de Pors Névez est qualifiée d' «excellente femme ». Des parentés ecclésiastiques sont notées tout au long de la liste.

Au nombre de bannières croisées dans les églises, et sans réel comptage, les « Mères chrétiennes » furent présentes dans la majorité des paroisses rurales : l'image de sainte Anne enseignant à la Vierge est récurrente. Moins présente toutefois dans les paroisses « de ville » comme Saint-Pol de Léon où l'on choisit l'image de Monique, et de son fils Saint Augustin, sans doute perçue comme plus intellectuelle, et donc plus urbaine.

L'arrêt apparent du suivi de l'association de Lannilis à la mort de l'abbé Berthou, en 1929, montre bien que le responsable de paroisse est un « meneur d'âmes ayant un projet pour sa paroisse » et que ce projet lui est propre, peut-être avant d'être celui de la paroisse et de ses paroissiens. On se demande comment se sont impliquées ces fort nombreuses femmes, quelle part ont-elles pris dans l'évolution de leur paroisse et de leur commune : 1913-1929 la guerre certes, avec les responsabilités nécessairement rejetées sur les bras des épouses d'agriculteurs, de commerçants et d'artisans. Puis l'époque du féminisme et de ses modèles différents ?

« Au début des années 20, la situation de la petite et de la moyenne paysannerie s'est améliorée. Elle s'est libérée des dettes anciennes et elle a agrandi fortement son patrimoine foncier »⁴¹⁴. Moins étranglées par les soucis du quotidien, les femmes se sont-elles permis de distraire un peu de l'argent du ménage disponible pour contribuer à l'achat de bannières de leur congrégation ? Fautes de sources absolument fiables, il est difficile d'évaluer le nombre de bannières « féminines » ; seul reste le regard, qui attribue nombre de bannières à ces années 20 et qui s'étonne de la richesse de certaines bannières des *Mammou Christen*. On n'investit plus dans les retables, mais plus modestement dans les bannières et les pèlerinages.

414GERVAIS Michel, JOLLIVET Marcel, TAVERNIER Yves, *La fin de la France paysanne, de 1914 à nos jours*, in Histoire de la France rurale, A Wallon, G Duby Dir, tome IV, Paris Seuil, 1976, 664 p.

Chapitre XI – Pardons et processions,

les bannières de Saint-Pol de Léon

Tout commence donc par une visite guidée⁴¹⁵ de la sacristie et de ses dépendances, à savoir les greniers . Ce sont de vastes appartements au-dessus de la cathédrale, auxquels on accède sans difficulté aucune, tant ces dépendances semblent prévues pour être fréquentées.

Nous y avons trouvé dix-neuf bannières et deux oriflammes que seuls leur format tout en longueur, distingue des bannières. Celles de la sacristie, encore en service, comme celles du grenier qui semblent inutilisées, sont toutes des bannières du dix-neuvième et de la première moitié du vingtième siècle. Une seule, celle du Sacre garde le souvenir des XVIIe et XVIIIe, mais tellement retouchée que elle en est devenue quasiment caricaturale. Toutes sont en bon état, à l'exception d'une traverse brisée.

⁴¹⁵Guidée par Madame Kersébet, l'accueil à Saint-Pol de Léon fut chaleureux ... tout au long de la décennie que dura ce travail à épisodes.

TABLEAU 28 : Les bannières de Saint-Pol de Léon en 2003

Titulaires	Textile/ broderie	Date et auteur
Pol et le dragon /Amis de Pol	Velours, Guipé, panneau central brodé, texte français	1898
Pol et le dragon/ Vierge à l'enfant	Velours rouge et lamé, appliqué rebrodé, texte breton	1937 carmel Morlaix
Pol et le dragon / rien	Rénovation d'une bannière plus ancienne	1943 carmel de Morlaix
Pol et le dragon/carte doyené	Appliqué coton	JMJ
Joévin/Hervé	Velours, peinture,	1898 Ursulines
Adoration/Crucifixion, 3 per	Copie? Quelques restes d'époque ? modèle XVII	Ursulines ?
SacréCoeur/ Vierge	Velours deux couleurs, rebrodés, texte latin	
SacréCoeur/ Coeur de Marie	Huiles sur toile, velours rouge, décor peint, velours bleu, appliqués	1900 Ursulines 1913 carmel de Morlaix
Immaculée Conception/ Angèle de Nerici?	Huiles sur toile, lamé, guipé	Attribuable aux Ursulines
ND de Lourdes / monogramme	Appliqués rebrodés	X
Anne et la Vierge /Monique	archiconfrérie des mères chrétiennes Velours, lamé, Appliqués rebrodés	Carmel 1933, B de 1897 rénovée ???
Vierge / Philomène	Encadrement rameaux en sautoir (broderie cornély)	
Joseph	Rénovation d'une bannière plus ancienne	1943 carmel de Morlaix
Thérèse / Vierge à l'enfant	Images peintes (grenier)	
Jeanne d'Arc	Pas de photo du revers	
François d'Assise /Emblème	TO St François, Médaillons peints, fond Violet, « 25 mars 1871 »	
Confrérie des Trépassés	Revers noir	
Ange gardien	Rénovation d'une bannière plus ancienne	1943 carmel de Morlaix
Sacré Coeur bénissant / V à l'enfant	Oriflamme « Ligue patriotique des françaises Comité st Pol de Léon »	
Christ Roi/ Jeanne d'Arc	Oriflamme	

1- Des bannières mais peu d'archives

C'est une surprise, car si les procès-verbaux des visites canoniques sont bien tenus, le vide de Saint-Pol étonne. C'est une anomalie que l'on peut seulement constater : le silence des archives diocésaines en matière de bannières à Saint-Pol, lors des visites canoniques. Comme s'il y avait quelque pudeur à esquisser ce qui pourrait être considéré comme un jugement de valeur du passé de cet évêque, Monseigneur de la Marche, tant regretté de ses ouailles. A contrario, l'accès aux archives des ursulines de Saint-Pol et notre propre travail sur celles des carmélites, ont permis d'établir des chronologies.

Outre les œuvres elles-mêmes, et les archives des deux couvents, Carmel et Ursulines, nous avons utilisé les cahiers dans lesquels sont soigneusement recopiées, dimanche après dimanche, les annonces prônales, de Saint-Pol, la ville sainte.

Pendant, les archives paroissiales demeurent le plus souvent muettes sur les bannières : pas de dates d'acquisition au prône, pas de factures aux archives paroissiales, ni aux archives départementales du XIXe mais des signalements lors de la Fête des reliques, en septembre 1897 et surtout lors du premier anniversaire de cette fête. Des signalements réguliers lors de la sortie de la bannière de saint Roch, la seule bannière dont l'utilisation est attestée, durant tout le XIXe, selon les annonces prônales consultées depuis 1860. Mais cette bannière de saint Roch est aujourd'hui manquante.

Si le silence des visites canoniques en matière de bannières pose question, un autre événement est tout aussi intrigant : la mise sur pied d'une fête dite de la Translation des reliques, en 1897. Préparée de longue date (depuis 1891) c'est un projet qui entre, sinon dans un plan, du moins dans une perspective beaucoup plus large.

a- Les rapports de l'Église et de la République

L'instauration du suffrage universel fait frémir une partie du clergé. L'épiscopat de Quimper contre-attaque par le lancement, en 1883, du « Bulletin de l'enseignement chrétien du diocèse de Quimper et de Léon ». « C'est l'introduction d'éléments aussi irresponsables que les lois de la nature...Il manquera toujours aux électeurs, cette juste défense de soi-même qui n'est acquise que par une longue vie d'étude et d'un savoir étendu. »⁴¹⁶ Ainsi s'exprime-t-il dès son numéro un.

Éphémère bulletin, vite remplacé par la « Semaine Religieuse de Quimper et de Léon ». Son premier titre indiquait clairement les priorités inquiètes de l'évêché. Les

416 Bulletin de l'enseignement chrétien du diocèse de Quimper et de Léon, 1883.

autorités diocésaines sont fort préoccupées par la succession des lois sur l'enseignement qui visent les congrégations religieuses non autorisées. Il leur importe que la formation chrétienne des enfants se fasse en même temps, et dans les mêmes locaux, que leur formation scolaire. La lutte est donc acharnée, passe par toutes les formes de combat : des bagarres rangées aux sermons⁴¹⁷, en passant par les écrits.

Par ailleurs les lois laïques sont parfois très subtiles . Et elles ne concernent pas les seules écoles. Les nouveaux textes sur l'administration des fabriques sont particulièrement vicieux. Ollivier alors directeur du grand séminaire, puis curé de Lannilis, ne s'y trompait pas. « Tout est fait par décret, sans passer par la loi, qui, elle, ne peut être adoptée qu' après débats publics, l'Église se voit peu à peu mise devant le fait accompli ». Une telle lucidité doit être soulignée, elle va plus loin et elle est plus pertinente que la ritournelle contre les francs-maçons.

L'exemple choisi pourra, hors- contexte, paraître anodin, ce qu'il n'était pas pour les fabriciens chargés de tenir les comptes : le formulaire d'établissement du « budget de la fabrique de l'église paroissiale de, (en l'occurrence Saint-Pol de Léon) comporte, pour l'année 1856, au titre des dépenses en objets de consommation des rubriques intitulées « pain d'autel ; vin, à raison de ... messe par jour ; saintes huiles ; Cire et chandelles ; huile pour la lampe ; encens ; bois de charbon .

Pour l'année 1899 les intitulés deviennent : « Dépenses ordinaires obligatoires : Objets de consommation pour les frais ordinaires du culte : Pain, Vin, Huile, sel, Encens, éclairage électrique. » Les consommations d'hosties, de saintes huiles, sont assimilées à du pain de consommation courante, et à de l'huile ménagère. Ce sont de petits froissements quotidiens qui peuvent conduire à des réactions imprévues.

Par contre, en ces années où pour l'Église de France les cieux s'obscurcissent de plus en plus, la sécularisation, surtout à partir des années 1880, conduit l'Église catholique de France a se saisir d'un instrument séculier qui est le congrès, pour maintenir ses possibilités d'agir dans l'espace public. Dans un registre plus proche de leurs attributions traditionnelles, les paroisses multiplient donc les cérémonies spectaculaires, favorisent la réalisation de bannières dédiées à des saints locaux dont on accroît l'aura. En 1888, un abbé Duhamel publie une chanson dont la *Semaine Religieuse de Quimper et de Léon* se fait l'écho :

« Pourquoi des pèlerins ? C'est pour que les timides
songent en saluant nos bannières splendides,

417On pense évidemment aux vraies batailles engagées lors de la fermeture des écoles, comme à Saint-Méen.

*que les croyants encor (sic) marchent par millions.
Oui c'est pour nous compter et pour que l'on nous compte.
Pour que vous compariez, en rougissant de honte,
vos bandes à nos légions.
Prudents machiavels, qui conspirez dans l'ombre,
vous avez proclamée la royauté du nombre,
et le nombre déclare au pied du saint autel,
qu'il entend conserver le Dieu de ses ancêtres,
sa morale, ses lois, ses écoles, ses prêtres :
c'est le suffrage universel. »⁴¹⁸*

L'Eglise dans la rue trouve sa justification et son chantre.

b- Redonner du lustre à la cathédrale : la translation des reliques

Les curés sont aussi chefs de leur paroisse et se doivent d'avoir un projet cohérent, et tenter de le mener à bien. Le recteur de Saint-Pol de Léon n'a de cesse de vouloir redonner du lustre à sa cathédrale en partie déchu. Depuis que, au titre de Monseigneur de Quimper, a été adjoint celui de Léon, le crépuscule s'est accentué sur la ville sainte. Certes la fabrique demeure riche, à l'instar de la campagne environnante. La généralisation de la culture de la pomme de terre a écarté le spectre des famines mais est-ce un projet pour une paroisse, qui n'a plus que son seul territoire comme socle pour son projet, et non le Léon tout entier ?

Si le diocèse de Quimper et de Léon souffre de son unité forcée, que dire de la ville de Saint-Pol de Léon qui a perdu son titre de siège d'évêché? Evêché fondé par un moine, ermite, chef de tribu, avec le titre de comte et les territoires, qui s'ensuivent.

Saint-Pol est, demeure, « la ville sainte ». La population est pieuse. Elle a gardé des habitudes de ville épiscopale, avec ses traditions de célébrations nombreuses, où se presse une foule de fidèles, où l'on défile dans les rues en reprenant à pleine voix hymnes et cantiques. C'est de surcroît l'archétype d'une cité où règne le « catholicisme intransigeant et intégral » selon l'expression de Emile Poulat⁴¹⁹. Les visiteurs louent, ou déplorent, selon leur sensibilité, son calme, sa tranquillité, seulement rompus par le son des cloches.

« Le silence le plus parfait règne dans cette cité du travail et de la prière.

En revanche, de temps à autre, les clochers dans les airs mènent un bruit à rendre sourd un habitant de l'île de Papimanes, on y sonne la messe, on y sonne les

418 DUHAMEL Abbé « Du grave au doux » in *Les Pèlerinages*, Quimper, librairie Salaün, 1888, cité in SRQL, 1888, p.655.

419 POULAT Émile, préf. in Yvon Tranvouez, *Un curé d'avant-hier; Le Chanoine Chapalain à Lambézellec. 1932-1956*, Brest, Éditions de la cité, 1989.

vêpres, on y sonne l'angélus, on y sonne les sermons, les saluts, on y sonne même l'agonie noble qui diffère de l'agonie roturière, dit M. Pol de Courcy, en ce qu'elle est plus lente et dure infiniment plus longtemps.

Les processions y défilent, fredonnant leurs fredons d'un bout de l'année à l'autre, au grand sacre, au petit sacre, à Pâques comme à La Trinité. »⁴²⁰

Selon l'expression de Jean Delumeau, c'est « une civilisation des processions dont nous avons quelque mal aujourd'hui à reconstituer les rythmes et les couleurs »⁴²¹. Mais ce sont des fêtes entre-soi, sans renom ni prestige spécifiques, qu'elles soient fêtes générales de l'ensemble de la communauté paroissiale comme la Fête-Dieu, le grand Sacre, la fête de saint Pol ou plus intimes comme les fêtes de congrégations.

A Saint-Pol, on honore Roch, comme dans de multiples paroisses, alors que les pèlerinages près des Vierges couronnées attirent les foules à dates fixes. Dans les années 1880, le curé chargé de la paroisse, le déjà vieil abbé Messenger le déplore. Et il va se souvenir que la ville a un atout précieux, un saint authentique, dont on connaît l'histoire, dont elle porte le nom, dont on conserve quelques reliques : Paul Aurélien. Mais ce n'est pas un saint réputé thaumaturge, même s'il a réalisé quelques guérisons, ni un saint au quotidien comme Alar ou Eloi patron de la mutuelle du bétail, ni un saint invoqué lors des grandes épidémies comme saint Sébastien.

Hormis sa cathédrale et les quelques paroisses qui portent son nom, il n'a pas de lieu de vénération privilégié: Paul Aurélien, alias saint Pol ou sant Paol n'a rien des saints de la religion populaire attirant les foules, faisant nombre lors des fêtes carillonnées à l'instar de Anne à Auray ou Anne à La Palue. Pour être célèbre localement, la fontaine Lenn ar Gloar, quoique, selon la tradition, bénie par Pol, n'a pas la réputation de celle du Folgoat. ni de celle de Rumengol. C'est un saint de proximité, certes célèbre entre Ouessant et Batz, (18 bannières à son nom !).

Ce n'est pas un saint, tel que l'on dirait maintenant écologiste, protégeant contre les catastrophe climatiques que sont les tempêtes de sable et vagues scélérates, c'est un saint ordinaire, non pas rendu célèbre, mais reconnu saint par le seul fait qu'il a christianisé ce coin d'Armorique. Ce que tous les statuaires traduisent par « il a conduit à l'eau le dragon ». Or les saints saurophores sont innombrables, ce qui contribue à rendre banal un saint évêque qui a, de surcroît, perdu le prestige de son évêché.

420 CLEUZIQU Henri du, *Bretagne*, ed Alphonse Piaget, 1887.

421 DELUMEAU Jean, *Rassurer et Protéger. Le sentiment de sécurité dans l'occident d'autrefois*. Paris, Fayard, 1989, 668p.

L'ancienne ville épiscopale a pu se sentir oubliée de ses nouveaux évêques, d'autant que la «vraie cathédrale» reçoit, en 1874, des vitraux commémorant la vie de saint Paul Aurélien, développant des aspects peu ou pas représentés en statuaire voire en peinture, comme le recul de la mer, ou l'asservissement de la troupe d'oiseaux pilleurs de récoltes, c'est une sorte d'appropriation par Quimper la ville cathédrale, de l'histoire légendaire de son deuxième patron. Mais, enfin, en 1888, Mgr Lamarche célèbre à Saint-Pol une messe pontificale, la première depuis 34 ans !

L'objectif est tout autre : faire valider par les fidèles telle ou telle dévotion, tel ou tel lieu de rassemblement. Quoique en pense le sous-préfet de Brest, (à propos du Folgoat), il s'agit moins de reconnaître un phénomène local, qu'un phénomène national dans sa déclinaison bretonne. L'Église catholique est attaquée, elle plie mais ne rompt pas. Plus exactement elle mettra du temps, sinon à rompre, du moins à rendre (provisoirement ?) les armes. A la fin du XIXe on n'en est pas là encore . Mais on ferraille sur les fronts prioritaires : l'école, la formation religieuse des enfants, les mœurs. Le XXe siècle connaîtra d'autres priorités dont témoigneront d'autres bannières.

2- Une paroisse très pieuse aux nombreuses confraternités

Les confréries sont demeurées vivaces : la confrérie du sacre, celle du rosaire, de l'Enfant-Jésus, du Mont-Carmel, la plus ancienne, une rare congrégation d'hommes, qui date seulement de 1739, et surtout celle des Trépassés de loin la plus puissante financièrement. Les trois confréries de métiers, en déshérence, gardent cependant la mémoire de Crépin et Crépinien chez les cordonniers, de Eloi chez les forgerons, de Nicolas chez les mariniers, hommes ou femmes.

En 1883, lors de la visite épiscopale, cinq confréries sont considérées comme vivantes, celles du Rosaire, celle du Scapulaire, le Tiers ordre de Saint François, dont la bannière porte la date de 1871, la Congrégation pour hommes et pour femmes, auxquelles s'ajoute celle des Trépassés.

Les offices sont nombreux et l'on se fait un devoir d'y être. Outre les messes dominicales, les vêpres, les récitations collectives du chapelet ou des litanies, les bénédictions du Saint-Sacrement, on communie beaucoup en cette fin du XIXe siècle pour laquelle on dispose de quelques indications chiffrées, outre le répertoire des prônes.

Eu égard au nombre de prêtres , le curé et trois vicaires, le nombre de messes célébrées en 1905 semble élevé : 4132 soit près de 12 par jour. Les communions paraissent proportionnellement aussi nombreuses 56.675 soit 157 par journée, à la cathédrale, auxquelles il faut ajouter les communions des paroissiens faites au Kreisker, à St Joseph, aux Ursulines, à la Charité, ces chapelles des institutions scolaires ou charitables, dont les offices sont accessibles au public. C'est le témoignage indirect d'une forte implication des prêtres dans les activités multiples pour lesquelles ils sont sollicités et sans nul doute, l'indice de séjours des anciens du collège dans la ville où ils ont été formés, retour sur leurs lieux de jeunesse.

Selon les statistiques données ce premier dimanche de 1905, il y a eu dans l'année, 50 mariages, 169 décès et 208 naissances dont 19 ondolements. Le vocabulaire souligne, involontairement sans doute, la profonde imprégnation catholique de la ville . N'étant plus chargée de l'état-civil, les naissances ne peuvent être connues de la paroisse que par les demandes de baptême, et de son corollaire l'ondolement. Il en est de même pour les mariages et les enterrements.

L'assistance à la messe dominicale n'est pas seulement une obligation, c'est aussi un moment de convivialité : échanges de civilités entre paroissiens à l'entrée comme à la sortie, écoute des informations prônales. Le prône n'est plus ce qu'il était , le moment des décisions collectives prises par les paroissiens, mais le moment choisi par le curé pour distiller informations et décisions déjà prises, qu'il juge utile de faire connaître aux paroissiens. Certaines décisions sont locales. D'autres ne sont que la déclinaison paroissiale de décisions épiscopales, voire papales. Quelques-unes sont extra-paroissiales et certains conseils prophylactiques transitent par la voix du curé. Pour deux raisons évidentes, d'une part le nombre de citoyens touchés, et d'autre part, l'autorité du curé, qui renforce celle du préfet et du médecin : les campagnes de vaccination ont connu plus de réussites grâce à la chaire.

À Saint-Pol, en ce début du XXe siècle, la prière prônale se dit en breton, en français et en latin, elle est suivie de la liste nominale de tous les défunts inscrits à cette prière. Et d'un « de profundis », évidemment... Puis viennent les noms et les offrandes de ceux qui distribueront le pain bénit, en français et en breton, suivis d'un pater et d'un ave . On rajoute un pater et un ave à l'intention des personnes de bonne volonté faisant le catéchisme aux enfants. Le cas échéant on publie les bans , puis les enterrements et services de la semaine, enfin les offices de la semaine selon les indications de l'ordo.

3- Des semaines chargées d'activités religieuses (janvier 1905)

Les semaines sont rythmées par les obligations religieuses hebdomadaires que rappellent le prône. Ainsi la première semaine de janvier 1905, qui commence par la fête de l'Épiphanie, se tient, le dimanche, à 13h 30, le catéchisme en breton, les vêpres à 14h 30, suivies de la réunion du Tiers-ordre à la chapelle Duval. Lundi, c'est le catéchisme en français à 14h et le jeudi catéchisme en français et en breton à 8h 30. Samedi, la messe de 7 h 30 est dite pour l'œuvre apostolique.

Le deuxième dimanche après l'Épiphanie on célèbre, comme partout, la fête de la Sainte Famille, aucune manifestation particulière n'est prévue, mais le mardi, à 7h 30, une messe en l'honneur de saint Eloi pour la société de secours mutuel contre la mortalité du bétail. C'est une des rares traces de ces sociétés de secours mutuels, nées dans la mouvance des confréries si discrètes qu'on pourrait les croire disparues.

On annonce que sont ouvertes les inscriptions dans l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires, dont le but est d'honorer le Cœur immaculé de Marie, et demander la conversion des pécheurs. Les obligations consistent, outre l'assistance à la messe célébrée à leur intention, au port de la médaille miraculeuse et à une invocation « de temps en temps ».

Mais ce dimanche le recteur gronde : « nous avons constaté avec douleur qu'un certain nombre de personnes travaillent le dimanche pour l'expédition des brocolis ; c'est un grave désordre. Ne travaillez pas le dimanche. Et quand vous faites un marché, stipulez toujours par écrit que vous ne livrerez aucune marchandise ce jour-là ». On sait que les récoltes des cultures maraîchères sont soumises aux aléas climatiques, la tentation est donc grande de travailler lorsque le temps est propice.

Le 18 février, après le salut qui suit les vêpres, les Enfants de Marie se réuniront à la chapelle Duval. Et l'on donne le nom des porteurs de la bannière de saint Roch, pour les 3 processions du dimanche, lundi, et mardi, celles des quarante heures.

Le 25 février les avis concernent les danses du carnaval, l'exposition du Saint-Sacrement pendant les quarante heures : « grande faveur pour la paroisse, qui demande d'empêcher les fidèles de prendre part au désordre du carnaval ». Le 3e avis annonce le début du mois de saint Joseph au 1er mars avec réunion à 7h 3/4, prières du soir, lectures, et mêmes indulgences que pour le mois de Marie.

Le 11 mars, nominations des porteurs et porteuses pour la fête patronale de saint Pol le 18 mars. Annonce aussi que, tant à la messe de 8 h qu'à la grand messe la quête

sera faite, par les prêtres, pour la paroisse. Ce 18 mars on va prier pour les victimes de la catastrophe de Courrières et on annonce le début des prédications de carême avec « du dimanche de la Passion aux Rameaux, prédications spéciales pour les hommes : les chaises seront gratuites pour eux ».

Le 1^{er} avril : rappel des obligations de confession pascale, à leur propre prêtre (sic), rappel aussi de la retraite des enfants et surtout, ajoute le prêtre, « prier beaucoup pour obtenir de bonnes élections dans toute la France. C'est un grave devoir de voter et de bien voter ». Nous sommes bien en 1905. Les notes conservées ne nomment pas les « bons » candidats.

Le 8 avril, le prêtre rappelle que le lendemain débute une seconde retraite pascale qui durera seulement trois jours. « La première a été aussi consolante que possible. Elle a été suivie par un millier d'hommes environ. Deo gratias !. A la seconde retraite tout le monde peut prendre part, mais les chaises ne seront gratuites que pour les hommes ». Il faut souligner que les exercices de la retraite se passent en soirée, et sont donc compatibles avec les horaires de travail de la plupart des Saint-Politains.

Le 6 mai, c'est l'annonce du début du « petit catéchisme, pour les enfants de la campagne comme pour ceux de la ville... Jusqu'ici ce règlement ne semble pas avoir été suivi à Saint-Pol ».

Le 13 mai, trois avis sont délivrés. Le premier concerne le catéchisme. Les parents en comprennent l'importance : 355 enfants sont inscrits soit 250 de plus que l'an dernier. Il manque encore environ 250 enfants. Appel à la bonne volonté des parents, « qui voudront bien nous épargner la peine d'aller nous-même chercher leurs enfants. » Le jugement est immédiat. Le second avis, nuancé, concerne les pardons : « les pardons, oui, mais pour aller prier. Que leurs enfants rentrent de bonne heure, au plus tard pour le coucher du soleil ». On aura remarqué que les parents sont responsables de la bonne tenue de leurs enfants, y compris ceux susceptibles de sortir seuls le soir. Le troisième avis est l'annonce de la prochaine retraite des mères chrétiennes, que l'on appelle désormais «retraite des mères de famille» et non pas Breuriez ar mamou Christen. Saint-Pol tient à marquer sa différence de ville bourgeoise.

L'année est rythmée d'une part par les messes mensuelles des congrégations et confréries, si fréquentes qu'il a semblé utile d'en faire imprimer un tableau récapitulatif, et d'autre part par les fêtes saisonnières que sont les rogations, les quatre-temps, le mois de mars, dédié à Joseph, le mois de mai, dédié à Marie, le mois d'octobre dédié au

Rosaire, ce qui implique pour les dévôts autant de soirées de prières à l'église, ou éventuellement chez soi, en famille, dans sa propre demeure. Sans compter les grandes périodes de pénitence que sont notamment l'avent, le carême et la semaine sainte. À Saint-Pol de Léon, l'année liturgique ressemble à une pièce montée dont les surprises sont connues : le plaisir est davantage dans l'excitation de la préparation de la fête que dans la fête elle-même.

TABLEAU 29 : Saint-Pol de Léon, Cathédrale, tableau mensuel des messes de confréries (Imprimerie de la presse catholique 18 rue Traverse, Saint-Pol de Léon)

1e jeudi	œuvre des cercles catholiques d'ouvriers	Autel du Sacré-Coeur
1er vendredi	œuvre réparatrice	Autel du Sacré-Coeur
1er samedi	Archiconfrérie	Autel des Carmes
2e samedi	œuvre apostolique	Autel du Sacré-Coeur
3e samedi	Congrégation	Autel des Carmes
4e samedi	Mères Chrétiennes	Autel du Sacré-Coeur

Document non daté, en feuillet intercalaire dans le cahier des prônes, comme un aide-mémoire

Les cloches peuvent fredonner leur fredon, du bout à l'autre de l'année, d'un dimanche à l'autre. Les avis qui précèdent l'homélie du dimanche sont là pour signaler oublis et défaillances des fidèles, réprimander souvent, féliciter parfois. Taire aussi lorsque le curé le juge utile. On le verra à propos des événements qui entourent les inventaires.

Et puis viennent les grandes fêtes liturgiques, les cérémonies qui exposent le luxe des objets rares conservés du passé de ville-cathédrale. Les processions se déploient à travers des rues bordées d'édifices anciens, parfois prestigieux. Utiliser un ombrellino au lieu d'un dais comme les paroisses des alentours, des flambeaux, des suisses, c'est tout l'apparat hérité de l'ancien statut de ville épiscopale qui rejailit sur l'ensemble de la population et de ses notables. Ce sont l'Ascension, la Fête-Dieu, celle du Sacré-Cœur, le 15 août et le rappel de la consécration de la France à la Vierge, les pardons locaux que sont Notre-Dame de Prat Coulm, celui des Carmes le 15 juillet, date choisie par les Enfants de Marie saintpolitaines, le 8 septembre, fête de la Nativité de la Vierge étant retenue pour le pardon de la Congrégation des hommes. La fête de saint Roch, qui protégea la région, dont on garde la mémoire et auquel on demande de « préserver [la ville et sa campagne] des épidémies et des maladies contagieuses, avec messe de demie heure en demie heure ».

Entre temps, réunion au presbytère des chefs de compagnie et des marchands d'oignons avant le départ pour l'Angleterre, avec messe particulière et bénédiction du

saint-sacrement, à laquelle sont invitées les familles. Sans oublier la fête de gymnastique de l'école Saint-Jean Baptiste, et la retraite des soldats à la Salette, pour laquelle les jeunes sont priés de venir prendre le drapeau au presbytère, la messe de départ des conscrits à la fin de laquelle il leur sera distribuée une déclaration, à signer, demandant l'assistance d'un prêtre catholique en cas de maladie ou de danger... Les jeunes gens sont l'objet des attentions de la cure : scolaires, jeunes travailleurs, conscrits ... Quant aux jeunes filles, on ne les évoque guère, en dehors des Enfants de Marie : le prône n'est sans doute ni le lieu, ni le moment adéquat. Considère-t-on que c'est de la responsabilité des religieuses ?

4- L'invention de la Fête de la translation des reliques

Mais entre temps se seront déroulées les fêtes de la Translation des Reliques de saint Pol. Au cours des siècles, la société catholique bretonne a développé toute une série de manifestations modestes qui rythment le quotidien, et la répétition des saisons, ce que l'on appelle actuellement les pardons des chapelles et qui rassemblaient les fidèles autour de ces lieux de culte de proximité, destinés à l'origine à desservir les hameaux écartés.

Philippe Martin rappelle l'importance des « cérémonies exceptionnelles de ces rites qui permettent à une société de créer un consensus, d'intégrer ou de contrôler l'individu, de canaliser les conflits »⁴²². En Finistère, ce sera entre autres, le rôle des couronnements de la Vierge ou de sainte Anne. Et pour les paroisses qui n'ont pas de madones célèbres, les « translations » de reliques. La fête du saint patron, Paul de Léon, selon l'orthographe ancienne, est fixée par le calendrier au 18 mars, date peu propice aux festivités ; l'établissement d'une fête complémentaire au mois de septembre semble relever d'une stratégie proche de celle qui a été mise en évidence pour les congrès et couronnements. « Donner à voir un vaste rassemblement de population catholique » et ce dans une région du diocèse un peu écartée. Mettre sous la lumière cette cathédrale, éloignée des circuits épiscopaux où, nonobstant son passé, les célébrations se font sans pompe particulière. Mais l'abbé Messenger souhaite redonner quelque lustre à sa cathédrale et partant à sa ville. C'est sans nul doute le sens à donner aux efforts faits pour obtenir de nouvelles reliques, les exposer avec splendeur avec le reliquaire

⁴²²Martin Philippe, *Le théâtre divin. Une histoire de la messe XVIe-XXe siècles*. Paris, CNRS Éditions, 2010, 283p.

contenant la relique de la couronne d'épine. Le conseil de fabrique, et le conseil municipal ont facilement donné leur accord : le soutien apporté par le comte Budes de Guébriant aux œuvres catholiques est bien connu. Car jusqu'à présent, au concours des bannières, et des processions Saint-Pol ne tient pas le premier rang.

Il y a certes la bannière de Roch, dont on a actuellement perdu trace, des bannières de confrérie, en particulier celle du Tiers Ordre Franciscain, récente, la bannière du Sacre si vieille, et la statue de Notre-Dame de l'archiconfrérie des hommes . Mais en cette toute fin du XIXe il n'y a pas encore, à Saint-Pol l'habitude de bannières de congrégations, précédant le groupe de leurs associés lors des processions « ouvertes à tous » : grand et petit Sacre et fêtes de la Vierge. Même la bannière du tiers-ordre franciscain, datée du 25 mars 1871, n'est pas signalée lors de la procession de 1886.

L'invention de la fête de la translation des reliques va créer une fête supplémentaire et servir de référence, de point de repère. La paroisse tente d'en faire une fête de la lumière, comme à Lyon avec éclairages des maisons et processions aux flambeaux⁴²³. Plus sûrement elle va tenter d'en faire, avec l'appui des autorités civiles, la fête des Léonards, ou des Léonais comme on les appelait autrefois, avec débauche de chevaux et de cavaliers. Agriculteurs-éleveurs, notables, personnel des Guébriant en livrée ne pouvaient que répondre présents. Une fête propre à marquer l'imaginaire : on monte une fausse porte médiévale, on fait appel au savoir-faire des ursulines et à leurs élèves actuelles ou passées (soit plusieurs générations de Saintpolitaines) pour monter des vitrophanies et en décorer les maisons le long de la procession de nuit. Ce triduum, pour le premier jour duquel se sont déplacés six évêques, va se renouveler longtemps : la ville sainte y voyant sans doute occasion à multiplier messes solennelles, prières, homélies et processions.

La paroisse de Saint-Pol semble aussi découvrir (ou redécouvrir) le charme des bannières. Dès l'année suivante, en 1898, deux bannières nouvelles : celle dédiée au Patron de la paroisse, et qui évoque très brièvement sa vie, et une autre ayant pour titulaires : Hervé et Joévin. C'est cette dernière, couramment appelée « bannière de Saint Hervé » qui est nommée dans toutes les processions ordinaires. Elle accompagne désormais Roch, parfois la bannière du Sacre, et les reliques, du moins le doigt de saint

423 La première fête fut pluvieuse et venteuse, A la différence de Lyon, septembre en Bretagne ne garantit pas le soleil.

Paul, et ce que l'on appelle alors « la clochette d'argent de la basilique » et enfin, la bannière des mères chrétiennes.

Car pour la fête des reliques, en septembre 1897, l'archiconfrérie des mères chrétiennes processionne derrière une bannière neuve, représentant sur une face Anne enseignant à la Vierge, et sur l'autre Monique priant dans un paysage désertique. Quelques équipes congréganistes des milieux urbanisés choisissaient volontiers comme seconde patronne, la mère de Augustin, l'évêque d'Hippone, réputée avoir accompagné de ses prières la conversion de son fils. Telle que nous la connaissons aujourd'hui, elle n'est pas dans son état original, car la bannière a été rénovée en 1933 par le carmel de Morlaix. Seuls les panneaux de tissu ont été changés, les décors peints ont été remontés.

Le clergé est attentif aux subtilités hiérarchiques. A la différence des porteurs de bannières, les porteurs du dais et autres objets prestigieux, ne sont pas nommés en chaire, mais reçoivent la visite du recteur. Les jeunes enfants qui portent l'Enfant-Jésus sont tous de la lignée des notables proches du service de l'Église. Mais on introduit dans ce cercle restreint un ou deux contre-maîtres de l'entreprise d'ébénisterie qui contribue à la réputation de la ville.

5- Les porteurs d'enseignou (sic)

Saint-Pol est une cité très hiérarchisée, où l'on respecte tous ces non-dits qui règlent la vie sociale. L'école, l'institution scolaire fréquentée, la classe, tout en ce dix-neuvième a de l'importance. Les fillettes apprennent à broder chez les ursulines, mais dans quelle section ? Celle des jeunes bourgeoises, celle des jeunes enfants pauvres ? Une bannière des ursulines de Morlaix, résume admirablement ce double public, avec sur une face la jeune bourgeoise avec de longs cheveux dans le dos et sur l'autre, la petite paysanne, pieds nus, en jupon rouge. Lesquelles auront le droit de porter ou d'accompagner l'Enfant-Jésus de cire ? Aucune : car ce ne sont pas des héritiers. Il faut être un garçon, et de bonne extraction, pour assumer cette charge.

On sait que c'est un honneur qui a un coût financier, pudiquement tu. Il faudra attendre la toute fin du XXe siècle pour trouver trace de ces chiffres, alors collationnés selon le lieu, la destination de la procession . Les montants recueillis n'ont pas été

collationnés pour le XIXe siècle, mais au XXe il apparaît nettement que la générosité des femmes est plus grande que celle des hommes et qu'il importe de conserver vivaces les « petits » pardons générateurs de dons plus substantiels que les grandes solennités. Au XIXe lorsque le clergé, ou la fabrique, souhaitait récolter des dons généreux, on annonçait que la quête serait faite par les prêtres. L'évolution est palpable.

Pour la Purification de la Vierge, les processions se font à l'intérieur de l'église avec des cierges, ensuite ramenés par chacun dans sa demeure. Toutefois au préalable, avant la grand messe, une procession autour de la cathédrale réunit les deux congrégations portant des cierges. Mais, le soir seule la congrégation des hommes processionne, avec les porte-bannière désignés. Pour les quatre-temps, il y a trois jours de processions les dimanche, lundi et mardi. Ce sont les hommes congréganistes qui, le lundi, portent le dais et la bannière.

Le sermon est prononcé en breton, tous les dimanches à l'issue des vêpres, mais en français, les mercredis et vendredis à 7h ½. A la rentrée de la procession, c'est la bénédiction du Saint-Sacrement : au chœur, on fait sonner la cloche de saint Paul au-dessus de la tête de ceux qui se présentent.

Avant l'Invention de la Translation des reliques, la fête la plus importante était celle de la Fête-Dieu, qui ponctuait la « semaine du Sacre ». Alors tous les jours se célébrait la grand messe avec procession, bénédiction du Saint-Sacrement et salut en concurrence avec la fête du Sacré-Coeur. Ces deux dimanches, la procession se fait solennelle, avec comme porte-dais et porte-torche les membres de la fabrique. Les bannières sont toujours celle de Saint-Roch et celle du Sacre.

6- Les inventaires de 1906-1907

Les inventaires étaient prévus le 26 février 1906. Ils n'eurent pas lieu à cette date, du moins ils ne furent pas établis à cette date. Selon le point de vue des uns et des autres, on assiste à des scènes très différentes. Le dossier conservé aux archives départementales⁴²⁴ est riche de correspondances entre le préfet Collignon, alors à Saint-Georges de Didonne, et son collaborateur immédiat De Boischevalier. Il semble que Albert de Mun, le député local, joue un rôle de modérateur vis à vis de l'évêque si l'on se réfère à son courrier adressé le 8 février 1906 : « j'estime qu'il serait bon de recommander [...] J'attacherais du prix à ce que votre haute intervention s'exerçât dans

424Archives Départementales du Finistère, AD 29 2V 42 Liasse Saint-Pol de Léon.

ce sens et rendit inutile l'emploi de la force [...] »⁴²⁵. Mais le prône ignore tout de ces difficultés, pourtant importantes, à en croire la presse locale⁴²⁶.

Le 25 novembre 1906 au prône, le curé lit un texte sans nul doute mûrement réfléchi.

*« Après les messes de 8 h et de 10 h et aussi à l'issue des vêpres nous chanterons trois fois le « Parce »⁴²⁷ en réparation de l'attentat sacrilège commis dans notre paroisse mercredi dernier [21 nov 1906 au crayon papier]; au mépris de tous les droits, les agents du gouvernement ont pris, de vive force, possession de notre cathédrale, dont ils ont brisé les portes et inventorié le mobilier. Nos efforts pour les repousser ont échoué parce que nous nous étions faits un devoir d'éviter toute violence. Mais la force ne peut écouter (illisible) le droit. Ainsi que le souverain Pontife l'a déclaré à l'encontre des prétentions de nos législateurs, nos églises nous appartiennent. Elles sont notre propriété. Nous les avons consacrées à Dieu. Dieu saura nous les conserver. Les hommes passent. Dieu demeure et il est l'arbitre souverain de l'avenir. »*⁴²⁸ Implicitement est ici désignée l'église locale et l'ensemble de ses biens immobiliers et mobiliers.

Pour le sujet qui nous occupe, la sacristie et les bannières, le bilan dressé, le 21 novembre, tel que conservé aux archives départementales, est instructif : les placards sont fermés à clef, le Commissaire de police n'ayant pas de serruriers, les placards ne sont pas ouverts. On ne sait donc rien à propos des bannières, et l'on doit se contenter de connaître le nombre de chapes (6) d'ornements complets (12) et de surplis 3 : nombre ridiculement bas eu égard au nombre de prêtres en exercice à la cathédrale.

On peut regretter que l'abbé Treussier se soit montré plus sensible au discours local des notables qu'aux analyses qu'il prônait, lorsqu'il officiait au grand séminaire de Quimper, en compagnie de Ollivier, limogé par l'évêque et devenu curé de Lannilis qui, lui, a laissé libre accès aux fonctionnaires, bien avant que le débat ne s'envenime... La postérité aurait bénéficié d'un inventaire des objets mobiliers de la basilique ...et de ses bannières. On peut cependant affirmer qu'à cette époque, il s'en trouve six au moins : Saint Roch, Saint François d'Assise, l'Archiconfrérie des mères chrétiennes, Saint Pol et

425 AD29 2V 42 Liasse Saint-Pol de Léon 8 /02/1906 Lettre de A de Mun au préfet du Finistère.

426 Choisir d'ignorer l'étude de la presse est un choix délibéré.

427 Le « Parce domine » *Pardon Seigneur car nous avons péché*, La liturgie catholique est aussi un art de la mise en scène ; « le parce », chanté a capella, dans la pénombre des églises, peut être tout à fait sinistre

428 Cahier des prônes 2006.

le dragon, Saint Hervé, et celle du Sacre.

Le 2 décembre intervention du curé : « *Vous savez que la loi de séparation nous dépouillera de tous nos biens, à partir du 14 courant. Cette situation nous met dans la nécessité de réduire nos dépenses... Dès maintenant nous pouvons vous annoncer qu'il nous sera impossible de conserver au culte toute la pompe que nous pouvions lui donner jusqu'à présent.* »

En 1907, le 6 janvier à l'issue des vêpres on prie à l'intention des chambres législatives conformément aux instructions de Monseigneur ce qui témoigne un attachement à une « certaine » politique républicaine.

Le 20 octobre 1907 : la force armée prend possession du presbytère.

« Ce soir cérémonie de réparation pour l'attentat triplement criminel perpétré lundi dernier dans la paroisse : on a porté la main sur vos prêtres auxquels Dieu défend de toucher car ils sont d'autre Christs. On les a chassés par la force d'une demeure qui leur appartient - et on en a pris possession au nom de l'État.... C'est pour désarmer la colère de Dieu que nous prierons ce soir. Pendant la procession, après les litanies de la Vierge on chantera le miserere, et, à la bénédiction du Saint-Sacrement, trois fois le Parce Domine ». Les bannières, notamment celle des Trépassés, sont-elles alors déployées dans l'église ?

7- Des réactions prudentes du clergé

Par contre, il semble que l'on peut créditer le clergé local d'avoir joué la prudence en tant que gestionnaire des biens matériels : ne rien écrire qui puisse être retenu contre l'Église, qui puisse être considéré comme une provocation. D'autant que, comme nombre de fabriques, celle de Saint-Pol possède de nombreux biens.

Dès le début de l'année 1908, le curé s'adresse avec fermeté aux fermiers des biens de l'Église et par delà à la population toute entière. La loi de Séparation est une spoliation. En conséquence « On ne peut faire un nouveau bail sans autorisation de l'évêque ou du curé. L'Église vous permet de payer les loyers ou fermages à l'État, mais vous demande de lui verser une somme quelconque tant que durera la location. »⁴²⁹ .

L'année suivante, on annonce service et messe solennelle de Requiem célébrés le 31, à l'intention des défunts privés des services et des messes que leur assuraient les

429 Prône du 1^{er} dimanche 1908

fondations dont le gouvernement s'est emparé... « L'État a enlevé ces biens à l'Église il y a trois ans ; et par une loi, votée l'an dernier, il a déclaré qu'il ne remplirait pas les charges pieuses dont les donateurs eux-mêmes avaient grevé ces biens. C'est une nouvelle spoliation : l'État détousse les morts après avoir spolié les vivants »⁴³⁰. La messe sera suivi d'un Libera, cet hymne qui clôt les cérémonies pour les défunts

« A cette occasion nous rappelons à quelques-uns des fermiers des terres de l'Église qu'ils doivent avoir la permission de l'évêque pour renouveler leur bail. Autrement ils seraient excommuniés. Les terres qu'il cultivent appartiennent à l'Église ils ne peuvent ni les louer, ni les acheter sans la permission de l'Église. »

Après ces mois d'intense dramatisation, on revient au cours normal de la vie.

Cette année-là, 1908, on prie pour les œuvres militaires, et on annonce, le 5 décembre, une réunion au patronage de la rue des minimes, organisée par la Ligue des Femmes Françaises, pour une conférence dont le sujet n'est pas précisé, mais pour laquelle on rappelle que la carte de cotisation à jour sera exigée. Les deux oriflammes conservées elles aussi dans les greniers de la sacristie peuvent avoir servi à personnaliser la salle du patronage.

8- Les processions de la guerre 1914-1918

En ces temps d'inquiétude, les paroissiens sont appelés à manifester leur foi, avec une ostentation redoublée. Il n'est plus question de procession à l'intérieur de la cathédrale, toutes les processions sont prévues à l'extérieur, avec des déplacements à travers la ville. On choisit de nouvelles destinations. Le Champ de la rive, au-dessus du bord de mer, donnera l'occasion naturelle d'évoquer les marins embarqués dans ce conflit ; une autre fois, ce sera, le calvaire du quartier de la Gare, récemment urbanisé. Ainsi toute la ville sera quadrillée par les déplacements pieux, les chants et les prières.

L'évêque est sensible aux inquiétudes de ses ouailles et il prête une oreille favorable aux demandes de pèlerinage de proximité. Le Folgoat, Rumengol, Sainte-Anne La Palud. C'est un lieu commun de rappeler le besoin de chaleur sécuritaire dont témoigne le peuple aux heures sombres, les guerres en sont un moment fort. Celle-là en particulier. L'évêque favorise donc les rassemblements de proximité, mais dépassant le cadre strictement paroissial. Il donne son accord à un projet de pèlerinage à Notre-Dame de Lambader, en Plouvorn.. Ce pèlerinage aura lieu le lundi de la pentecôte.

430 Prône du 1^e dimanche 1908

Toutes les paroisses de la région: les cantons de Landivisiau, Saint-Thégonnec, Plouzévédé, Plouescat, Saint-Pol y prendront part. « Le but de cette grande manifestation de foi et de piété est d'obtenir, par l'intercession de la Sainte Vierge, la victoire de nos armées. Le sanctuaire de Notre-Dame de Lambader a été choisi pour cette prière solennelle, parce qu'il est au centre de la région du Haut-Léon ». ⁴³¹La paroisse de Saint-Pol se fera un devoir de prendre part à ce pèlerinage. « J'ai lu, ajoute le curé, que les anciens Saintpolitains avaient une dévotion particulière pour Notre-Dame de Lambader ». « L'humble servante de Dieu dont la mémoire est une bénédiction parmi nous, Anice Picart, aimait visiter la chapelle et attribuait à sa bonté la plupart des grâces qu'elle avait reçues ». La chapelle qui tombait en ruine au milieu du XIXe, et dont le jubé est réputé être un des plus beaux du Léon, va voir sa fréquentation accrue. Les carmélites de Morlaix recevront commande d'une bannière dédiée à la Vierge, qui s'inspire de la statue de Lambader. L'une et l'autre sont toujours présentes dans la chapelle.

Les nouvelles dévotions ne font pas oublier les anciennes : en mars 1916, à la date habituelle, les Saintpolitains sont appelés à fêter leur glorieux patron, avec l'ensemble de la chrétienté . Vêpres solennelles suivies de la grande procession à la chapelle Saint-Pierre. En avril grand messe et bénédiction des rameaux avec procession au cimetière . Et les processions des rogations iront le lundi à l'hospice, le mardi à Kersaliou et Kerroum, le mercredi à St Pierre et Kerenec, jeudi : procession traditionnelle en ville.

« Nous vous recommandons d'assister en grand nombre aux processions des Rogations. Rogation veut dire prières. Les rogations sont des prières solennelles qui furent instituées au 5^e siècle pour obtenir de la miséricorde de Dieu la cessation des fléaux qui ravageaient alors le midi de la France. Nous les ferons particulièrement cette année pour demander la cessation, par une victoire décisive de nos armées, de l'épouvantable guerre que nous soutenons pour défendre l'existence même de notre pays. Toutes les familles étant engagées dans cette guerre, c'est un devoir pour toutes de prendre part aux prières de cette semaine..... Rappelons-nous que Dieu est le maître des événements et que nous ne devons attendre que de lui la victoire que nous appelons de tous nos vœux. »

Le clergé présente la définition du mot Rogations selon un sens très élargi : ces processions « ont pour but d'attirer les bénédictions divines sur les récoltes et les

431 Prône du 1er dimanche 1908.

travaux des champs »⁴³². Lorsque, hors cette période de l'Ascension, le temps n'est pas favorable aux récoltes, ou à la pêche, l'évêque à tout loisir d'ordonner des prières, voire des processions spécifiques.

Les porteurs des deux bannières masculines saint Roch et saint Hervé, (saint Joévin est définitivement oublié) seront des hommes de la campagne, et la bannière de sainte Monique sera portée par des femmes de la campagne, mais la statue de sainte Anne le sera par des femmes de la ville. La paroisse reste ainsi attachée à sa double vocation urbaine et rurale, mais elle affiche moins son côté maritime, sauf par le port d'un bateau ex-voto par des jeunes marins.

Mais le 18, cette fois, la procession, se consacrera à la rénovation des vœux du baptême : c'est une nouveauté ; on veut fidéliser ceux qui viennent « de faire leur grande communion », il s'agit de les empêcher de décrocher d'une pratique régulière. Les appeler à processionner avec un cierge à la main tend à les conforter dans leur proximité avec les offices religieux, et donc tout naturellement de participer à la Fête-Dieu, et d'y rejoindre progressivement les clans des adultes. puisque désormais ils ne font plus partie des enfants portant des palmes...

En septembre, la fête de la Translation des reliques de Pol Aurélien se déroule avec la procession solennelle. Pour cela, les porteurs des croix et bannières sont priés de se rendre au chœur dès 2 h ¼. Le clergé est attentif à la mise en scène. Entrer dans le chœur n'est pas un acte anodin, c'est un honneur, pour prendre les bannières comme pour communier. Saint-Pol fait partie de ces paroisses où les hommes peuvent être admis à communier au chœur, à Noël, à Pâques, privilège rare considéré comme un honneur insigne. Le clergé tient à conserver tout son appareil à une fête somme toute récente.

Monseigneur ordonne que dimanche prochain, fête du Rosaire, (1916) une procession solennelle soit faite dans toutes les paroisses pour recommander la France à Notre-Dame du Saint Rosaire. « A cette procession devront être portées, avec les croix et les bannières, les reliques des saints. Au terme de cette procession une amende honorable sera lue en chaire et la consécration de la France et du diocèse au Sacré-Cœur sera renouvelée. » La procession de dimanche se rendra à sainte Anne de Kerrom. « Nous irons demander à la mère de la sainte Vierge qui est la patronne de la

432 *Dictionnaire culturel en langue française, tome IV*, p 381 Alain Rey dir,

Bretagne de bénir les fidèles bretons et de soutenir jusqu'au bout leur vaillance sur les champs de bataille. »

Le 8 octobre, procession au calvaire de la Rive pour porter les bannières ...Sont nommés. 4 hommes de la campagne ; et, pour celle du 22 octobre au calvaire de la gare, les porteurs désignés sont 4 hommes de la campagne, tandis que les femmes de la ville porteront la bannière de sainte Monique. Cette destination nouvelle , hors « territoire sacré », se confirme et entre dans les traditions. Elle acte l'agrandissement du territoire urbain traditionnel.

Le 5 Mai 1918, la fête de Jeanne d'Arc sera célébrée dans la France entière, précédée d'une neuvaine de prières, pour lui donner une grande solennité.

Pour l'Ascension, cette année là, sortiront les enseignes traditionnelles : bannières de saint Roch, de saint Hervé, sainte Monique, statue sainte Anne, et le 19 mai, les Léonards sont appelé au pèlerinage à ND de Lambader⁴³³, cependant, seules les Ligueuses sont invitées à pèleriner au Folgoat.

Un comité d'assistance aux familles des soldats a été mis en place.

9- L'entre deux guerres et ses crises

En 1926, la vie a repris son cours avec, au plan national, les moments de crise que l'on sait. Les prônes saintpolitains égrènent les rendez-vous pieux semaine après semaine. Le 17 janvier, procession et réunion des enfants de Marie ; le 21 mars, bénédiction des rameaux, [c'est une annonce nouvelle, ce qui ne signifie pas que le fait soit nouveau], et procession à la chapelle Saint-Pierre avant la grand messe ; le dimanche de Pâques, procession à l'église ; 18 avril, fête de notre glorieux patron, vêpres et procession solennelle.

Le prône du 9 mai poursuit et insiste : « nous ne saurions trop vous recommander d'assister aux processions de rogations. Rien n'est comparable à ces prières solennelles pour obtenir de Dieu les grâces dont nous avons besoin pour nous, pour notre famille et pour notre pays. Aussi toutes les familles devraient y être représentées. Sur ce point, il y a du relâchement. Nous attirons votre attention là-dessus. Le 23 aura lieu au Folgoat le pèlerinage annuel des congrégations d'Enfants de Marie de toutes les régions du Léon [...] nous recommandons instamment à la congrégation de Saint-Pol d'y prendre part, il faut qu'elle y soit représentée par un

433Une bannière dédiée à ND de Lambader porte à son revers une Jeanne d'Arc très « chef de guerre ».

grand nombre de ses membres ». Faut-il penser que se manifeste un léger désintérêt, avec une préférence pour la Ligue Patriotique des Françaises ? Il n'y a pas dans les placards de la paroisse, la bannière classique des Enfants de Marie, celle de « la Vierge aux rayons », mais deux autres qui peuvent laisser planer l'équivoque : une vierge aux mains ouvertes, écrasant le serpent, surmontée d'un simple « Ste Marie PPN, » le revers étant dédié à Philomène, tant vénérée par Jean-Marie Vianney ; l'autre vierge, graphiquement fort proche, bénéficie d'un montage beaucoup plus riche, son revers, dédié au Sacré-Coeur, la renvoyant vers ces années où on lui consacrait la France, les agriculteurs, la paroisse, le diocèse. C'est une bannière de chefs de famille, se déplaçant avec prestige.

« Nous souhaitons, reprend le prône, qu'il y ait à la procession du très Saint-Sacrement de nombreux petits enfants, petits garçons en enfants de chœur, petites filles en toilette blanche, les uns et les autres portant des corbeilles de fleurs ou des branches de lys ou des drapeaux⁴³⁴. Les petits enfants de chœur devront se faire inscrire à Sainte-Anne. A l'occasion de cette fête je me permettrai de vous demander de faire audace (sic) à l'église de quelques drapeaux. Notre stock actuel est bien défraîchi. Il est temps de le renouveler. Orner et pavoiser vos maisons sur tout le parcours [...] ne vous contentez pas de tendre des draps, ajoutez y des fleurs, des guirlandes, des oriflammes, des drapeaux, des tentures de toutes couleurs [...] nous demandons aussi particulièrement aux hommes de prendre part à la procession. Ils doivent avoir à cœur, surtout en ces temps d'indifférence et d'impiété, de former à Notre-Seigneur une importante escorte d'honneur. Nous faisons appel à votre générosité pour le renouvellement des étendards, draperies et oriflammes que les enfants portent à nos processions ce qui leur donnent un aspect si gracieux [...] »⁴³⁵.

On a là une des explications possibles du grand silence des archives concernant les bannières et oriflammes : dans la mesure où ce sont des dons, ils ne sont pas enregistrés comme tels, qu'ils viennent des notables, des confréries, des prêtres anciens élèves formés au Kreisker ou autres.

Nous reprenons les prênes de 1936 : « Pour la procession aux flambeaux nous demandons aux paroissiens d'illuminer et de pavoiser leurs maisons [...] groupes ordinaires de petit garçons, habillés en enfants de chœur, de petites filles en blanc, des jeunes filles portant des lys, portant les emblèmes du rosaire, des vertus théologiques, du

434 A l'origine les enfants portaient des palmes.

435 Prône du 9 mai 1926.

miracle des épis, groupes auxquels se joindront les croisés, les guides et les scouts. »

La fête de la translation des reliques s'est transformée en « procession aux flambeaux », mais en gardant les aspects pittoresques, pas encore devenus folkloriques, de la vie de Paul Aurélien et en y intégrant tous les groupes d'enfants ou de jeunes gravitant autour de la paroisse, c'est la première fois que sont signalés les scouts et les guides, apparemment au même plan que la croisade eucharistique.

La paroisse de Saint-Pol se ressent des événements sociaux français ou étrangers. Elle se souvient, sans le dire, que le Sillon y eut de nombreux adeptes. En 1937, le prêtre chargé du prône rappelle « l'instruction de l'évêque de faire bon accueil aux réfugiés espagnols ». La Ligue féminine d'action catholique se propose d'organiser la distribution de la nourriture et des objets de première nécessité qui auront été récoltés parmi le paroissiens.

« Dimanche grande fête du travail à l'occasion de l'anniversaire de la fondation de nos syndicats chrétiens et du cinquantenaire de la CFTC [l'homélie] sera [prononcée] par l'abbé Le Goff du collège de Lesneven : le haut de la nef, du côté des hommes, sera réservé aux membres des syndicats. » « Un père franciscain parlera des œuvres maritimes ». Il est organisé une « réunion au presbytère des chefs de quartier de l'action catholique des hommes membres du comité cantonal ».

Saint-Pol est entré dans la modernité, on n'est plus dans une civilisation purement agricole : les salariés d'autres secteurs qu'agricole existent, comme existe l'action catholique, mais ces mouvements n'ont pas l'honneur d'être régulièrement cités au prône à l'instar des congrégations.

Mais on a aussi besoin de rappeler l'origine de certaines dévotions, comme celle de saint Roch : et on rappelle la nécessité d'illuminer les maisons sur le parcours, rue des minimes, Verderel, Grand rue et en particulier la grand place où la procession s'arrête pour chanter le Credo et le Te Deum . C'est une des particularités des processions saintpolitaines, ces chants à pleine voix, immobiles, ces chœurs d'hommes (et de femmes) avant la lettre. A Saint-Pol, on a le sens de la mise en scène qui devrait être inhérent à tout office religieux : les petits garçons en enfants de chœur, les jeunes filles porteuses de lys en blanc, vertu théologiques, miracle des épis. Les scouts, les croisés, les guides y ont leur place. Mais, contrairement à l'habitude, aucune liste nominative n'est jointe au cahier des prônes.

Le 4 septembre 1938, on annonce le changement d'heure. Et on rappelle que des ouvriers agricoles partent dans le Loiret et dans l'Yonne, pour la saison de récolte des

betteraves sucrières. Ce n'est plus seulement les « Johnies » qui vont gagner leur vie, hors du sol saintpolitain: mais cette fois ceux qui partent ne font que louer leur force de travail, non vendre les produits du sol.

10 – L'après-guerre : le déclin

a- La fêlure de 1945

Il semble bien que la guerre marque une fêlure. En 1946, à la sortie de la tourmente, qui a divisé et déchiré la population saintpolitaine comme celle de bien d'autres villes, le clergé tente de maintenir les traditions : « 26 mai ... Rogations ... La procession partira de la Cathédrale à 6 h ½ se rendra demain à la chapelle de l'Hospice, mardi à la chapelle de Kerrom, mercredi à celle de Kerenég. Vous viendrez nombreux à ces prières publiques établies par l'Église pour demander à Dieu, par l'intercession des saints, d'éloigner de nous les calamités et de répandre ses bénédictions sur les biens de la terre. Nous comptons sur les divers mouvements d'action catholique et particulièrement sur la JAC et la JACF ». Mais c'est un appel collectif et non nominatif qui est adressé aux leaders.

Jeudi fête de l'ascension, « selon une vieille coutume la grand-messe sera précédée d'une procession par la grande rue, le rue Rozière, la rue au Lin [...] elle rappelle la marche des apôtres et des disciples allant de Jérusalem au Mont des Oliviers pour assister au départ de Jésus pour le Ciel. Arrivez à temps pour assister à cette procession et apportez vos cantiques bretons et français [...] »

Vendredi fête de la Sainte Enfance, procession, au retour bénédiction des enfants. L'Œuvre de la Sainte Enfance n'est autre que l'œuvre de la Propagation de la Foi mise à la portée des enfants. Mais on n'évoque ni les croisés, ni les scouts ou les guides.

Pour la Fête-Dieu, la procession suit son parcours habituel ... « *toutes les jeunes filles sont priées de se mettre en tête de la Procession; ensuite les élèves des écoles sous la surveillance de leurs maîtres et maîtresses. Nous désirons que les parents y conduisent leurs petits enfants dont la présence fera, comme autrefois, plaisir à Notre Seigneur. Ceux qui auront le costume d'enfants de chœur prendront place dans*

*la procession avant le clergé. Nous prions la Municipalité, le Conseil Municipal de se tenir derrière le dais; puis les jeunes gens et les hommes rangés par rang de six, ensuite les femmes également en bon ordre. Que toute la population de la campagne et de la ville contribue à la décoration des rues et des reposoirs. Apportez des draps et des fleurs à ceux qui n'en ont pas suffisamment pour orner leurs maisons. Ainsi la procession sera comme chaque année, une belle manifestation de foi et de piété qui attirera sur notre paroisse la bénédiction de Dieu. »*⁴³⁶

La ville sainte subit les restrictions textiles consécutives au conflit, les draps suffisamment élégants pour orner les maisons se sont raréfiés, bien des jardins d'agrément ont été transformés en potagers et la fourniture de fleurs en pâtit. Il convient de s'entraider.

« Le jeudi 4 juillet, notre paroisse aura encore l'honneur de recevoir les enfants du Nord Finistère pour une grande journée de Croisade Eucharistique ... Place du Marché un reposoir sera dressé [...] après midi procession du Saint-Sacrement sur la place. » Mais l'année suivante pour la Fête Dieu, la procession se déroule à l'intérieur de l'église : la paroisse saintpolitaine renoncerait à une de ses processions ? Renoncerait volontairement à s'afficher dans la rue ?

« 30 Juin Solennité de St Pierre et St Paul. Pardon de la chapelle St Pierre procession du St Sacrement [...]. Depuis une dizaine d'années ce quartier n'a pas eu l'honneur de la visite solennelle de Notre-Seigneur Jésus-Christ, aussi nous sommes persuadés qu'on lui fera un accueil triomphal [...] le Christ bénira la travail de nos paroissiens en ce lieu qui est devenu le centre de la vie économique. Nous demandons à tous les paroissiens de la campagne et de la ville de contribuer à la décoration des rues et des reposoirs ».

« Procession de la chapelle St Pierre [...] Nous prions instamment de suivre la procession en bon ordre ». Y aurait-il un peu de pagaille, la seule vue d'un prêtre ou d'une religieuse ne suffirait-plus à imposer ordre et silence ?

Décorer les rues, annexer la ville pour la transformer en théâtre des cérémonies religieuses, est, pour les saintpolitains une seconde nature. Mais dans le même temps le clergé s'est fait moins dirigiste :

« Nous vous remercions de la peine que vous vous êtes donnés pour décorer les maisons et les rues pour les processions du Saint-Sacrement et pour dresser en

436Prône de juin 1946.

l'honneur de Dieu de magnifiques reposoirs ... nous n'avons pas voulu vous occasionner un nouveau dérangement pour la Fête de jeudi dernier qui a réuni à Saint-Pol plus de 4000 enfants de la Croisade eucharistique portant leurs emblèmes et leurs bannières. Nous remercions les personnes qui ont pavoisé à cette occasion. »

Faut-il souligner le changement de ton : le clergé n'ordonne plus, il s'excuse du « dérangement » occasionné par la fête de la Croisade eucharistique !, mais les paroissiens semblent décorer rues et maisons spontanément.

4 août « messe à l'intention des paroissiens qui ont donné leur vie pour la libération de la patrie et particulièrement pour les victimes des 4 et 5 août 44 ... on se rendra en silence sur la place du Petit Cloître et au cimetière où un *De Profundis* sera chanté ». Le réflexe clérical demeure très fort : les combattants, et les victimes de la libération de la ville, sont nécessairement des paroissiens. Mais le clergé est prudent : « on se rendra en silence ». Rompre le silence d'une foule est plus difficile que d'entonner des slogans ou des quolibets contre une foule chantante.

On note que la confrérie des Trépassés n'est plus évoquée.

Le 15 août « Venez en très grand nombre, comme les années précédentes, communier le matin et prendre part à la procession du vœu de Louis XIII Début septembre « grande fête de la translation des reliques de notre glorieux patron, St Paul Aurélien, procession aux flambeaux ... Toute la population chrétienne de Saint-Pol viendra l'après-midi prendre part à la grande procession des reliques...la précieuse relique de la Sainte Épine sera portée par des prêtres revêtus des ornements; les statues et bannières sortiront comme d'habitude, selon le parcours habituel.

« Comme les années précédentes vous aurez à cœur de conserver à notre Pardon la caractère d'une vraie fête religieuse et exclusivement religieuse. L'année prochaine, s'il plaît à Dieu, cette fête sera encore plus solennelle, car nous célébrons le Cinquantenaire de la fête de 1897 dont les plus anciens se souviennent et qui fut présidé par le cardinal de Rennes et les évêques de Bretagne. [...] nous renouvelons la recommandation déjà faite au sujet de la procession : montrez-vous tous bons paroissiens, bannissez le respect humain; prenez part aux chants ou récitez votre chapelet, suivez la procession en bon ordre et avec piété; évitez surtout les conversations qui seraient déplacées [...] » La fête des reliques est nommée Pardon, le clergé est-il en passe de gagner son pari, cinquante ans plus tard : l'intégration de la fête des reliques, parmi les grands pardons du Léon?

« Dimanche prochain, le 8 septembre, aura lieu à la Salette de Morlaix la grande

fête du centenaire des apparitions [...] Les paroisses du canton de Saint-Pol se réuniront à 9 heures avec leurs bannières près du Pont de Lanniguy ou de Pennelé à 1 kilomètre en deçà de la Salette. De là elles se rendront en procession jusqu'à la Chapelle [...] » regroupées pour faire masse, pour éviter les évasions discrètes, pour repérer plus facilement les absences. En octobre, « Dimanche prochain, fête du Christ Roi nous ferons une procession du St Sacrement à l'intérieur de l'église suivie de l'acte de consécration des familles et des œuvres au Sacré Cœur ». Le Christ est devenu un roi discret : les multiples bannières qui affichaient la demande de la foule « protégez-nous, sauvez-nous » ne réuniront plus que des convaincus, protégés par les murailles de la cathédrale.

b- En 1956, la faille amorcée semble devenue une fracture irréparable

« Dimanche des rameaux [...] Nous vous demandons cette année de pavoiser le parcours de la procession qui doit rappeler l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem. Fête Dieu [...] ordre de la procession : en tête les enfants des écoles, et toutes les jeunes filles. Immédiatement après le dais les membres du conseil municipal et du conseil paroissial puis les hommes et les jeunes gens par rang de six. Enfin les femmes dans le même ordre. Toute la population de la campagne et de la ville contribuera de son mieux à la décoration des rues et des reposoirs. Pour Dieu on ne saurait rien faire de trop beau et Saint-Pol donnera dimanche prochain le spectacle de tout un peuple unanime dans son hommage au Christ ».

On trouve cette note en marge : « rien n'a été fait aucune évocation ! (voir les familles une à une) »

« Le 1er samedi de septembre, à 20h30 procession aux lumières à travers les rues de la ville [...] nous vous demandons d'illuminer vos maisons en l'honneur de saint Paul Aurélien. »

En marge, cette note : « pas assez décoré, passer par le Kreisker » on se replie sur des trajets sûrs, qui eux seront décorés.

En 1966, le clergé semble avoir renoncé, d'une part à poursuivre la fête des Lumières, Saint-Pol de Léon ne sera pas Lyon, mais à Lyon la fête des lumières est l'oeuvre des commerçants, non de l'Eglise, on renonce d'autre part à sortir toutes les bannières. Pour faire nombre on ratisse large : les paroisses du canton sont invitées, et

la fête des Reliques, la fête de la translation, devient le pardon de saint Pol Aurélien, avec indulgence. On adopte un vocabulaire connu : la fête qui sort du quotidien est assimilée à un pardon, comme dans toutes les paroisses. On en fait aussi un pardon des vieillards, malades, infirmes. Autrefois, les petits enfants servaient de prétexte, désormais c'est le troisième âge.

Les rogations se maintiennent, souvenir inconscient des anciens rites agraires ; on maintient aussi la procession du Saint-Sacrement, mais on ignore si la bannière du Sacre, sortira dans la rue. Après la messe de 9h 30 procession rue du général Leclerc, Verderel, des minimes. Lecture de la liste des porteurs d'enseigne. « Cette liste est affichée aux portes de l'église en cas d'impossibilité on est prié de trouver un remplaçant. »

Pour le « pardon de St Pol Aurélien grande procession à laquelle prendront part toutes les paroisses du canton. Tous ceux qui prendront part aux cérémonies de l'après-midi pourront gagner l'indulgence du jubilé » qui est précédé d'une soirée de prière et de prédication, à la veille du Pardon, pardon des vieillards, malades infirmes « nous vous prions de les aider à venir, de les conduire et de les accompagner ».

Les horaires se modifient, il y a désormais une messe dominicale à 18 heures, et une messe pour les chasseurs à 6 heures du matin : la civilisation des loisirs a atteint la ville sainte. On était prié de ne pas emballer les brocolis le dimanche, mais on va au-devant des demandes des paroissiens chasseurs ! Rien ne signifie mieux le changement de civilisation que cette annonce.

On ne convoque plus les vendeurs d'oignons avant leur départ pour l'Angleterre. Ce sont les prêtres qui suivent les 250 vendeurs d'oignons, ils seront deux du canton, entre le 27 septembre et le 1er octobre . Les dates de la retraite des conscrits sont rappelées, mais elle a lieu à Lesneven, et non plus à La Salette signe que les jeunes gens sont moins nombreux et qu'il est inutile de prévoir deux lieux de session.

Cependant la piété individuelle demeure : on rappelle les quatre-temps, invitation à la prière et à la pénitence. La paroisse qui eut une confrérie des Trépassés suffisamment importante pour lui consacrer une bannière, a choisi de désigner un quartier, à tour de rôle, pour assurer les prières pour les défunts, la liste en est affichée.

11. Cent ans de bannières

Les bannières témoignent de l'évolution de la paroisse. À Saint-Pol de Léon, on est surpris de constater qu'elles arrivent tardivement. La toute première est celle du Sacre, largement remaniée, celle de Roch qui était de toute les processions a disparu en silence.

Phénomène étrange, il faut attendre l'invention de la translation des reliques pour multiplier les bannières : sainte Monique, Glorieux Pol Aurélien, Hervé et Joévin. On ne saurait dissocier ce fait de la présence des Ursulines, peintres et brodeuses, qui ont formé des générations de jeunes catholiques, comme l'a mis en évidence notre travail sur l'atelier des Ursulines. Vient ensuite une vision de Pol de Léon très particulière puisque les carmélites le réduit en curé de paroisse, tandis que les femmes affirment leur féminisme à travers le culte de Jeanne d'Arc et le choix de bannières raffinées (N.D. de Lourdes, non datée, peut-être des années 1930 ou 1940). On peut passer sur la transformation des vieilles bannières, réalisée par les carmélites, qui sont à la fois signe d'un soutien financier au couvent et multiplication des processions de proximité durant la guerre 39-45.

Le Bleun-Brug des saints en 1950 n'a pas laissé de traces textiles, par contre la bannière dite des jeunes montre une image nouvelle et dynamique à la fois de saint Pol combattant le dragon, et d'une région agricole marquée par les cultures légumières et les exportations trans-Manche. Cette nouvelle enseigne efface ainsi 50 ans d'oubli par les bannières des activités de la JAC et autres organisations agricoles, qui ont pourtant façonné la région tout entière .

Les processions et les bannières ne reflètent que très partiellement la vie de la paroisse, et les prônes eux-mêmes en donnent une vision incomplète. Le prône, tel que pratiqué à Saint-Pol de Léon permet d'entendre le discours de l'orateur qui est en chaire. Et donc de ressentir les positions officielles des prêtres, ici en poste à Saint-Pol de Léon.

Selon l'enquête Boulard⁴³⁷, publiée en 1960, le milieu agricole de Saint-Pol de Léon, a une pratique religieuse supérieure à celle de l'ensemble de la population finistérienne. C'est aussi un monde très encadré par des organisations socio-professionnelles nées du catholicisme social ou patronal, ce qui toujours selon Boulard, favorise la pratique religieuse. Si ce n'est plus « la ville sainte », c'est une ville pieuse. Le clergé y a veillé, les cadres économiques et sociaux y ont longtemps maintenu des

437Finistère 1958, Aspects religieux , [Boulard dr] Brest, Presse libérale du Finistère, 1960, 72p Cartes et graph., couv ill .

conditions favorables à une pratique marquée par le christianisme.

Mais c'est une ville qui bouge : on ne saurait oublier que, le Tro-Breiz ce pèlerinage nouvelle mode, est né à Saint-Pol, comme l'entreprise de la « vallée des saints ». Peut-on reprendre l'expression de Denise Delouche et évoquer l'infinie « quête spirituelle », qui se poursuit en prenant des formes autres que celles longtemps prônées par les prêtres finistériens, si nombreux à avoir été façonnés au collège du Kreisker ?

Chapitre XII – Les nouvelles piétés

Selon Philippe Martin, qui s'intéresse aux différentes confessions, au-delà de la religion catholique, « les dévotions recouvrent quatre ensembles de réalités plus ou moins présentes dans chaque confession » : « les pratiques dévotionnelles collectives extériorisées, [...] les gestes individuels dévotionnels, [...] les rites visant à dominer le corps, [...] les stratégies de parole avec le ciel »⁴³⁸.

On pourrait retrouver ces quatre points dans les pratiques couramment mises en œuvre autour des dévotions catholiques. Les pratiques collectives trouvent leur place dans les nombreux exercices spirituels de groupe, qui vont des processions - dans lesquelles sont présentes les bannières- aux cérémonies religieuses les plus modestes, comme les saluts au Saint-Sacrement; ce sont évidemment les pratiques les plus nombreuses et les plus facilement identifiables.

Les gestes individuels dévotionnels sont par définition difficilement quantifiables, ni même repérables, d'autant qu'ils ne s'accompagnent pas nécessairement de gestes spécifiques, comme les genuflexions, l'agenouillement ou l'égrenage d'un chapelet. Ils peuvent se dérouler dans les lieux publics et vont alors du fleurissement des statues paroissiales au nettoyage spontané des calvaires et fontaines sacrées, de l'entretien et la restauration des statues les plus vénérées de la paroisse, à l'acquisition de telle ou telle bannière, qu'il s'agisse de sainte Anne, de Notre- Dame de Lourdes ou de saint Joseph, de Philomène Mais la dévotion individuelle s'exprime peut-être le plus souvent, dans le champ de l'intime, ou du familial, de la prière devant une image pieuse ou une statuette à usage domestique comme en réalisait les faïenciers quimpérois et tant d'autres.

Quant aux rites visant à dominer le corps, beaucoup relèvent aussi, dans nos civilisations occidentales du domaine de l'intime. Sans s'intéresser aux rites du type jeûne, macération, flagellation⁴³⁹, on peut cependant souligner la perdurance voire le renouveau des longues marches collectives que sont les processions et troménies, qui

438 *Dictionnaire des faits religieux* op cit p 914 .

439 L'étude des cahiers comptables des carmélites de Morlaix, a mis à jour l'existence d'un secteur marchand constitué par la fabrication et la vente d' instruments de mortification. voir notre Master II « Prendre soin de l'éphémère ».

valent les marathons, même si le rythme en est moins soutenu. On attire volontiers l'attention sur la performance que constitue le port des bannières, mais on met généralement l'accent sur le côté « coq de village paradant » rarement voire jamais, sur celui de l'apprentissage de la maîtrise du corps dans un but qui peut être (aussi) sacrificiel.

Les stratégies de paroles continues avec le ciel, on les trouve, à une modeste échelle, dans les récitation du chapelet et autres litanies, dont on ne mesure pas la persistance, mais qui trouvent un prolongement dans ces adorations qui pour n'être plus appelées perpétuelles, sont toujours rappelées à l'attention des pratiquants. Les groupes paroissiaux de récitation-méditation du rosaire participent à cet « parole continue avec le ciel ». « Je l'avise et il m'avise » disait le Curé d'Ars à propos de ses prières.

Pour repérer la diffusion de nouvelles piétés, nous proposons de nous appuyer essentiellement, sur l'évolution, qualitative, du « parc » de bannières présentes dans les églises et sur leur présence aux processions. Les « vieilles bannières », celles des maîtres-brodeurs, sont les témoins des piétés de la Contre-Réforme et du siècle des Lumières. Le XIXe et le XXe siècles verront apparaître et s'épanouir le culte de quelques saints nouveaux, tels Jeanne d'Arc ou Thérèse de Lisieux mais aussi s'infléchir certaines dévotions mariales ou christiques.

1- Les piétés christiques

Par un long mouvement, qui n'exclut pas totalement le culte eucharistique, vont se multiplier autels du Sacré-Cœur, bannières et vitraux dédiés au Christ-Roi.

Durant tout le XIXe siècle, les visites canoniques contrôleront la régularité des expositions du Saint-Sacrement, qui ne se limitent pas aux dimanches et fêtes. Symbole de civilisations chrétiennes où l'on distrait de sa journée de travail un temps d'adoration individuelle ou collective : les horaires doivent en être affichés à la sacristie, et les contrevenants sont tancés. Au mieux, comme à Saint-Pol de Léon, des affichettes imprimées en rappellent les dates, fixées sur une des portes du tambour de l'église.

La manifestation publique de cette dévotion atteint son point culminant avec la Fête-Dieu. Elle prend un élan nouveau avec le développement de la communion précoce des enfants, dès l'âge de raison en 1910, et avec l'instauration de cette double fête : communion privée, communion solennelle, qui fait de ces deux cérémonies des événements familiaux et paroissiaux. Ce sont des épisodes largement mis en scène par

les paroisses, où l'on voit les communiantes de l'année défilant dans leurs plus beaux atours, cierge à la main, à l'occasion de la Fête-Dieu, voire de la fête patronale.

De cette fête intime, on passe rapidement aux fêtes patriotiques autour du Sacré-Coeur avec la construction de la basilique Montmartre : Les bannières sont innombrables, (voir les bannières du doyenné de Saint-Renan). Les drapeaux tricolores se multiplient, siglés d'un coeur ou revendiquant « Coeur de Jésus sauvez la France » . Les placards des sacristies en recèlent encore.

2- Les piétés mariales : de la médaille miraculeuse à Notre Dame de Lourdes

Les maîtres brodeurs ont représenté la Vierge au sceptre debout sur un étroit croissant d'un astre : image d'autorité et de splendeur. Dans les crucifixions et les donations du rosaire elle n'est pas le personnage central. Ce qui importe ici, c'est l'image de la Vierge, seule, et non jouant un rôle de comparse.

a- L'Immaculée Conception

Lorsque la volonté papale s'exprime le clergé suit, avec plus ou moins de rapidité et d'empressement. Les fidèles adoptent ensuite, et parfois précèdent. La publication du dogme de l'Immaculée Conception, en 1854 ne crée pas de nouvelle image de la Vierge, elle privilégie certaines images déjà présentes et en facilite la diffusion, en s'appuyant sans toujours le préciser sur le texte de l'Apocalypse se référant à la femme drapée de soleil.

« Un signe grandiose apparut au ciel : c'est une Femme! Le soleil l'enveloppe, la lune est sous ses pieds et douze étoiles couronnent sa tête ; elle est enceinte et crie dans les douleurs et le travail de l'enfantement. »⁴⁴⁰

Ce sont les apparitions qui fixent les nouvelles images de la Vierge tout en renforçant certaines pratiques. La première est sans nul doute celle de l'apparition à Catherine Labouré, qui débouche sur la création d'une médaille, la médaille miraculeuse, un lieu de prières -la chapelle de la rue du Bac- un certain nombre de bannières peintes⁴⁴¹ dont nous avons repéré l'apparition sous forme de bannières, en

440 Apocalypse 12

441 Voir le chapitre sur les tableaux enchâssés

Finistère, au mitan du XIXe siècle, et la création d'une congrégation en direction des jeunes filles, celle des Enfants de Marie.

Et l'image des bannières peintes va être, dans la durée, remplacée par la classique vierge « aux rayons » qui est l'image prééminente des « Enfants de Marie ». Elle est vouée à un large succès, d'autant que les vêtements de la vierge se prêtent à des fantaisies (la robe, enrichie de paillettes, peut s'ornier de cabochons *Trézélidé*, de broderies *Bodilis*) qui lors des pèlerinages permettent des comparaisons discrètes mais flatteuses entre donatrices.

Dans le bilan des visites canoniques, c'est la plus courue des « bannières pour les demoiselles ».

b- Lourdes

Les apparitions de Lourdes, et surtout les pèlerinages à la grotte, vont changer la donne. Certes la Vierge de Lourdes proclame « Je suis l'Immaculée Conception », mais la force des promoteurs de Lourdes, c'est d'avoir réussi à imposer en icône l'image de la vierge de la grotte. Certes à partir des descriptions faites par Bernadette, mais surtout à partir de la statue qu'une société matérialiste imposa dans la grotte. Prie-t-on mieux devant un lieu vide, évocateur des phénomènes, ou devant une tentative d'interprétation ? Une Lyonnaise avait suggéré un nom de statuaire. Les autorités locales acquiescèrent. Bernadette ne s'y opposa pas formellement, déjà à-demi retirée dans son couvent de Nevers.

« Le sculpteur Faabisch, de Lyon, qui faisait la maquette d'argile de sa statue, avait voulu questionner Bernadette, et elle était là avec l'abbé Pommyan. Elle lui fit corriger beaucoup de détails, avancer le voile, changer la ceinture, corriger le visage. Et le sculpteur, pleurant (un croyant), disait : « elle ne peut pas inventer cela, il faut qu'elle ait vu, elle est dans la tradition et ses règles de l'art . »⁴⁴²

On part à Lourdes avec une bannière qui identifie les pèlerins, on pose devant le photographe, au départ, au retour, voire sur place. On revient de Lourdes avec une statue, des chapelets, de l'eau de la source miraculeuse, des images de dévotion qui vont contribuer à ancrer plus fortement chaque jour l'imaginaire de la vierge, vêtue de blanc, la ceinture bleue aux pans flottants, le chapelet enroulé au poignet, pieds nus sur un rocher où fleurit un rosier sauvage. Les journaux diocésains se font l'écho de ces

442 ZOLA Emile , « Lourdes » in *Oeuvres complètes* T 16. *De Lourdes à Rome : Mes Trois villes* [I]. 1894-1896. Henri Mitterand, dir, Paris, Nouveau monde Editions, 2007, 998p.

pieuses festivités, comme on a préparé le départ des trains, les cantiques.

Les bannières célèbrent l'année de l'apparition, censée être celle du premier pèlerinage de la paroisse à Lourdes. On célèbre le Centenaire de Lourdes, le pèlerinage des anciens combattants de la guerre 1914-1918, puis l'anniversaire de leur premier pèlerinage (Plouégat Guerrand). Voire on construit une grotte chez soi (Leuhan) et on célèbre le centenaire de cette construction, avec une nouvelle bannière. Sous la pression du « comité de chapelle » financeur de l'opération, le dessinateur se verra contraint de seulement « interpréter » l'image de Lourdes, mais en conservant les caractéristiques de la vierge de Massabielle.

Pour contrebalancer cette overdose de la vierge de Lourdes, il y aura l'opération à épisodes multiples des « couronnements des Vierges » des sanctuaires locaux : Rumengol, Lanmeur, Châteauneuf-du-Faou et Anne à la Palue en Plonévez-Porzay. Des bannières aux vierges très locales revivifient les petits pardons à l'échelon de la paroisse et du doyenné, comme Penhors, Kerdévet, Lambader, Kéréon, ou Lorette et tant d'autres... La Bretagne ne détient pas la spécificité des couronnements de Vierge : en 1874, Toulouse couronne la Vierge noire de l'église de la Daurade, comme a été couronnée la Bonne Mère à Marseille ...

Ce faisant en n'établissant plus la barrière de l'argent, du coût du voyage, jamais ou rarement évoqué, l'ensemble des fidèles peut se sentir concerné par la Vierge de Lourdes. Elle s'inscrit dans la continuité de la dévotion au Rosaire, qui a profondément marquée les églises de Basse-Bretagne de ses bannières et surtout retables et tableaux d'autel. Et la piété va passer de l'une à l'autre, de la donation du Rosaire aux pèlerinages lourdaï.

3- Jeanne d'Arc

a- Domrémy, 1412 – Rouen, 1431

Quittant la maison familiale à 17ans, pour répondre à ses voix, qui lui ordonnent d'aller combattre, elle est le chef de guerre victorieux puis capturé. Elle meurt brûlée vive sur la place du Vieux-Marché à Rouen, à la suite de l'un de ces procès iniques dont l'histoire a le secret. En 1456, fut solennellement prononcée à Rouen, la nullité du premier procès. Mais Jeanne n'est reconnue vénérable qu'en 1894, béatifiée en 1909, canonisée en 1922.

Les siècles écoulés entre sa mort et sa béatification témoignent d'une image certes glorieuse, mais dont l'Église a longtemps été embarrassée :

*« une intervention foudroyante sur le cours de la guerre de Cent ans, l'un des procès les plus truqués de l'Histoire, le tout en deux années à peine. On l'a dit et répété, mais il faut y insister, le passé ne nous offre aucun exemple de destinée plus "extra-ordinaire" que celle de cette pucelle de dix-neuf ans. Que l'on voit en elle une envoyée de Dieu ou une héroïne surgie du peuple pour le libérer, elle n'a laissé personne indifférent : pas plus Voltaire que Schiller, Anatole France et Renan que Péguy et Claudel, les chartistes que les historiens du dimanche, les savants japonais que les universitaires soviétiques. »*⁴⁴³

Ce n'est que grâce à l'opiniâtre action de Mgr Dupanloup (1802-1878) évêque d'Orléans que le procès en canonisation put être ouvert en 1894.

« Dès 1869 il réunit tous les évêques des diocèses où Jeanne d'Arc est passée au cours de son existence » et leur fait signer une adresse au Pape Pie IX.

En 1874, le tribunal diocésain est constitué pour établir une enquête préliminaire dont les conclusions sont transmises à Rome ainsi qu'une biographie, en 1876. La mobilisation du public catholique s'en suit. Le successeur de Mgr Dupanloup fait poursuivre les travaux, et en 1894, Léon XIII signe le « Bref ». En 1897, Rome demande à l'évêque d'Orléans de « faire procéder à l'étude de l'héroïcité des vertus de Jeanne ». Le 6 janvier 1904, en a lieu la proclamation officielle, qui est suivie le 18 avril 1909 par la cérémonie de béatification à Saint-Pierre de Rome.

Si, dès 1914, le pape Benoît XV accepte que l'on reprenne l'étude du procès de canonisation, son accord définitif n'est obtenu qu'en juillet 1919. La cérémonie de canonisation est célébrée le 16 mai 1920.

La procédure, qui a mobilisé tout l'évêché d'Orléans, dura plus de quarante ans. Mais il ne fut pas le seul. Des écrivains ou artistes célèbres intervinrent par leurs publications (Charles Péguy dès 1897). Jeanne a été revendiquée tantôt par la gauche républicaine qui y voyait la fille du peuple emmenée au bûcher par l'Église, tantôt par la droite qui y voyait la « sainte de la patrie »⁴⁴⁴.

« Les Années⁴⁴⁵ vingt sont aussi celles de Jeanne d'Arc : incarnation de l'Union

443 PERNOUD Régine, CLIN M.-V, *Jeanne D'Arc*, Paris, Fayard, 1986, 447p.

444 KRUMEICH Gerd, *Aux origines d'un mythe national. L'historiographie de Jeanne d'arc aux XIXe et XXe siècles*. Religions et histoire, « Jeanne d'Arc une sainte devant l'histoire » n°25, 2009, p 46-50.

445 MONTREYNAUD Florence, *Le XXe siècle des Femmes*, collab Françoise Audé, Caroline Helfter, Laurence Klejman, Monique Perrot-Lanaud, Paris, Nathan, 1990, 732p.

sacrée pendant la Guerre, « la soeur aînée des poilus » est représentée sur de nombreux monuments aux morts et canonisée en 1920. Le deuxième dimanche de mai devient une fête nationale. En 1922 elle est déclarée patronne secondaire de la France et, en 1929, à l'occasion du cinquième centenaire de la délivrance d'Orléans, un timbre poste est émis en son honneur, le premier en France à l'effigie d'une femme réelle et non d'une figure allégorique.

Les différents camps, cléricaux et républicains qui se disputent Jeanne d'Arc depuis le XIXe siècle, oublient que cette vierge à l'aspect androgyne a été condamnée au XVe siècle en tant que femme, dans une société où s'aggravait le processus d'exclusion des femmes. En effet parmi tous les crimes qui lui furent reprochés, le plus « abominable à Dieu » était d'avoir voulu échapper à son sexe en se vêtant comme un homme et en se coupant les cheveux.

"Honneur au féminin sexe" : depuis Christine de Pisan qui, dès 1429, composa le premier poème à sa gloire, chacun s'approprie "la bonne Lorraine" (comme l'appelait François Villon) qui devint chrétienne de gauche pour Charles Péguy, personnification du féminisme pour Hubertine Auclert ou nationaliste pour George Bernard Shaw. Source continuelle d'inspiration, Jeanne assure en 1925, le prix Femina à Joseph Delteil ; elle apparaît au théâtre, à l'opéra et dans 19 films, où elle a notamment le visage de la bouleversante Renée Falconetti (Carl Dreyer 1928). Utilisée pendant la guerre pour appuyer l'antibritannisme, récupérée ensuite par l'imagerie communiste⁴⁴⁶, puis par l'extrême-droite, Jeanne d'Arc deviendra-t-elle un jour, comme le souhaite sa grande spécialiste, l'historienne Régine Pernoud, une figure de paix. »⁴⁴⁷

En 1894 la presse catholique, à l'occasion de la signature du « bref » papal popularise un mythe qui ne manque pas d'ambiguïté mais va connaître un succès considérable.

« La religion et la patrie, sous la figure de Jeanne d'Arc, planaient sur la cité et la remplissaient de paix et d'espérance : espérance que l'union des Français peut se refaire, et que dans cette unité de vue et d'action, la France reprendra son rang et son rôle dans le monde. »⁴⁴⁸

C'était annoncer (souhaiter) l'alliance de la droite et du catholicisme. Politique

446 Danielle Casanova militante communiste morte du typhus, à 34 ans en 1943, à Auschwitz. le 8mai 1946, elle fut présentée comme la nouvelle Jeanne d'Arc. Une des femmes Compagnons de la Libération.

447 Op cit p.208 .

448 SRQL 1894 pp326-327 citant la *Semaine [religieuse]* de Cambrai

qui connut bien des péripéties . Selon Philippe Contamine, qui signe le chapitre « Jeanne d'Arc dans la mémoire des droites » dans l'ouvrage dirigé par Sirinelli « *elle ne fait plus guère partie des passions françaises* ». et la bannière fleurdelysée que l'on brandit en son nom est une « *image conventionnelle aux contours flous, aux couleurs passées* », « *elle ne bénéficie plus de cette extraordinaire ferveur, de cette intensité d'attention et d'espérance que l'on constate à la fin du XIXe et au début du XXe siècle* »⁴⁴⁹.

Mais nombre de héros et saints, peints en bannières, ne font plus guère partie des passions françaises, s'il en ont jamais fait partie. Il suffit peut-être qu'ils en aient alimenté le mythe. Dans le cas de Jeanne les mythes sont nombreux, variés ce qui débouche sur une iconographie elle aussi potentiellement variée.

Cette vague des années Jeanne d'Arc laisse des traces, s'incarne, sur tout le territoire : des églises, des établissements d'éducation , écoles, patronages portent son nom. Si beaucoup se sont largement écartés de leur source ils n'en ont pas renié leur origine ni abandonné leur nom, à l'instar de clubs de football.

Le mythe Jeanne d'Arc demeure source d'imaginaire, de créations de factures très différentes, utilisant les supports les plus variés. Le Centre-Jeanne d'Arc créé en 1974, à l'initiative d'André Malraux et de Régine Pernoud, s'emploie à collecter livres et documents, et à perpétuer sa mémoire dans une perspective de recherche historique, et de popularisation.

L'artiste contemporain, qui mit en scène le deux-centième anniversaire de la Révolution française, Jean-Paul Goude, révèle l'influence de l'image de Jeanne sur ses créations décalées.

*« Quant au décalage, je l'utilise pour mettre en valeur les choses, pour mieux les révéler en les exagérant. C'est de là, par exemple que me vient toute l'imagerie fondée sur l'androgynie de Grace Jones. A mes yeux, la beauté n'a pas de sexe. Enfant, mon héroïne favorite était Jeanne d'Arc. C'est précisément le décalage que j'imaginai percevoir entre la dureté du métal glacé de son armure et la chaleur, la douceur fragile de son corps, qui me fascinait. »*⁴⁵⁰

b- En Finistère, les bannières de Jeanne

449 CONTAMINE Philippe, « *Jeanne d'Arc dans la mémoire des droites* » in SIRINELLI, Jean-François, *Histoire des droites, t 2 Cultures*, Paris, Gallimard, 2006, coll Tel, p.400.

450 *Le monde revu et corrigé par Jean-Paul Goude*, propos recueillis par Fabrice Bousteau et Thomas Schlessler in *Beaux -Arts Magazine*, 329 Nov 2011, p 124-133.

L'extraordinaire attente, orchestrée, de la canonisation de Jeanne a permis très tôt, dès la fin du XIXe siècle la diffusion d'une imagerie abondante. Selon le contexte la connotation est pieuse et/ou nationaliste. Tellement abondante que l'on peut s'y perdre. Dès le XVe siècle, ses exploits sont repris dans des enluminures : de la bergère devenant chevalier. Lorsque, en 1504, Anne de Bretagne, commande les « Vies des femmes célèbres » aujourd'hui conservées au Musée Dobrée à Nantes, Jeanne en est : une cavalière en armure, portant l'oriflamme comme une lance, prête à être projetée. Pas un moment de sa vie n'est ignoré des peintres, dessinateurs, sculpteurs..... tous les media l'utilisent : les enluminures, on l'a dit, la peinture de tableaux, les fresques, les statues d'église, de plein air, de salon, les médailles, les vitraux, les journaux populaires, le cinéma, le théâtre.... jusqu'à Thérèse Martin qui, jeune carmélite interpréta le rôle de Jeanne dans une pièce réputée de sa composition, et se laissa photographier, en armure de papier d'argent et oriflamme. Il n'est guère d'instant de sa vie qui n'est pas fait l'objet d'une interprétation artistique.

L'iconographie de Jeanne va se développer dans trois directions : « *Jeanne bergère à laquelle les saints apparaissent, Jeanne femme-soldat, portant une armure l'épée et l'étendard, et enfin la sainte au bûcher de Rouen* »⁴⁵¹. C'est ce choix que feront le plus grand nombre de concepteurs de bannières. Notre propre corpus a la chance d'avoir recueilli un exemplaire au moins de ces trois possibilités, plus une autre rarement évoquée dans les églises : Jeanne au combat.

Berthod et Hardouin-Fugier, historiens des objets du religieux, ont un choix plus large, en particulier pour les images dites de dévotion (c'est à dire hors sculptures et tableaux) et ajoutent « Dévotion de la Sainte, » ce qui est évidemment différent des apparitions et « Culte », rubrique sous laquelle est introduite la dévotion au saint. Le dernier qualificatif touche la « symbolique ».

Les deux spécialistes de « l'art sacré au quotidien » font habituellement appel aux bannières pour illustrer leurs notices et aux images de dévotion. Jeanne d'Arc fait exception., tant l'iconographie est riche.

- Les éléments d'accompagnement

Dès la cérémonie romaine de canonisation, et la présentation à la foule, devant la place Saint-Pierre, l'image équestre de Jeanne s'impose. Dès que les industriels

451 R.Pernoud et Clin, op cit p. 364.

purent s'en saisir un grand nombre de bannières adoptèrent le thème équestre : un cavalier de profil, portant ou dressant l'oriflamme.

Mais ce n'est pas la seule image militaire : le cheval peut être absent, et le symbole demeurer guerrier. Jeanne peut donc aussi être debout, en armure, le casque posé à ses pieds. L'étendard est toujours présent, tant il est consubstantiel de la mission johannique, peint et non brodé. Il est parfois déployé, très lisible, à l'horizontale au-dessus de la tête de la sainte, au mépris de la vraisemblance. Ou bien alors, en attente il pend mollement, par exemple lorsque Jeanne reçoit la communion⁴⁵² ou durant le sacre du roi. Il est parfois rassemblé, et évoque alors une quenouille⁴⁵³.

En jouant sur les emblèmes et symboles, les dessinateurs de bannières vont pouvoir offrir quelques variantes. Ces emblèmes sont parfois inhérents à l'histoire de la sainte : évocation de Catherine et Michel, batailles livrées par la pucelle ; les énumérer sur des philactères, est un rappel de l'histoire.

Car Jeanne d'Arc est sans doute la seule sainte dont les bannières sont une leçon d'histoire. Les bannières qui lui sont dédiées, sont didactiques. Sans être totalement événementielles, elles enseignent, elles rappellent les faits, essentiellement des batailles, ou les étapes de son parcours. Habituellement, le saint c'est une seule image, une icône figée : ainsi quand il s'agit de Marie l'image est totalement intemporelle. Seules des connaissances historiques et artistiques, hors contexte, permettent de distinguer une Vierge au sceptre, d'une Assomption inspirée du tableau de Murillo.

Les dessinateurs ajoutent les symboles que sont les armoiries de Jeanne (une épée, une couronne, une fleur de lys). La devise : « *de par le Roi du ciel* », parfois remplacée par « *Vive labeur* ».

- Jeanne bergère

Dès 1908, la paroisse de Garlan a sollicité les services des carmélites de Morlaix , ainsi que en attestent leurs archives comptables: les religieuses vont y mettre tout leur savoir-faire. Elles ont des attaches sentimentales fortes avec cette commune dont est originaire l'une des sœurs converses, attaches financières également puisqu'avant la Révolution, plusieurs rentes leur venaient de familles ayant des propriétés à Garlan. Et au carmel, la mémoire est longue. Elles y mettent donc tous

452Tableau de Maurice Denis,1809, Musée de Lyon.

453Bannière de Garlan, du Conquet..

leurs soins.

Jeanne, représentée très jeune, mais en future guerrière, car le casque est posé à ses pieds. L'image combattante s'oppose aux vastes volutes fleuries, qui dessinent une large mandorle, dont le sommet est assuré par l'expression « Bienheureuse Jeanne d'Arc » et la base par « Priez pour nous ». Des fleurs inspirées par les ancolies, sont réalisées en appliqués de soies de couleurs, légèrement rembourrées. mi-fleurs, mi-papillons, des créations originales, typiques du savoir-faire des brodeuses de Morlaix en ce début du XXe siècle. Une grande fraîcheur se dégage de cette image d'un bucolique idéalisé, fraîcheur qui est pourtant empreinte d'une certaine mélancolie indiquée par le choix des fleurs .

Le Conquet possède une bannière dédiée à la « Bienheureuse Jeanne d'Arc » - donc réalisée entre 1909 et 1922- à laquelle on demande « intercédez pour nous », signe de période difficile à vivre. Bannière sur soie claire, broderie type Cornély, au centre Jeanne agenouillée dans les plis de sa large jupe de paysanne, converse avec un sobre Michel, en armure, siglée d'une croix, et en cape de voyage, tenant d'une main son épée dressée, et de l'autre l'étendard fleurdelysé. Rare scène d'apparition où le chef de guerre semble transmettre le commandement à celle désignée pour lui succéder⁴⁵⁴.

De chaque côté, des phylactères s'enroulent autour de hauts buissons de fleurs : Orléan , Blois, Patay, Reims, Compiègne, Rouen. Les étapes d'une vie douloureuse. Au revers, sur la bannière conquétoise, les mêmes buissons fleuris encadrent une Vierge Immaculée écrasant le dragon, l'image de la médaille miraculeuse, de la Vierge aux rayons, qui conforte l'inscription «Congrégation des Enfants de Marie » . Le phylactère accueille les premiers mots de l'Ave Maria. Jeanne est annexée par la piété mariale et la formation des jeunes filles. Dans ce port, qui connut de nombreuses luttes contre les Anglais, le sens est évident : les prières des jeunes filles soutiennent les combattants...

- La Sainte Catholique

Dans la même église, au Conquet, pour la mission de 1910, une autre image de Jeanne, dans un format à peine réduit, est utilisée par une maison de négoce inconnue.

454 Selon Berthod et Hardouin-Fugier (*Dictionnaire iconographique des saints*, p 221 op cit). En 1884, Henri Martin réalisa un tableau « Apparition à Domrémy » déposé au Musée de Brest. « Cette peinture a été détruite lors de la dernière guerre mais nous [le musée] possédons les anciens catalogues, malheureusement sans photographies. Le musée conserve une toile d'Henri Martin « Jeune sainte » et une étude « L'Été ». C'est un peintre très bien documenté, né à Toulouse en 1840 et rattaché au mouvement symboliste. » réponse de Françoise Daniel, conservateur, le 22/05/12.

Cette fois l'encadrement est riche, un premier portique en or guipé surmonté de lys et des armoiries de Jeanne sur fond de satin bleu. Les lys se courbent obligeamment pour l'équilibre du motif, dégagant de chaque côté des emplacements pour « les Saintes » de Jeanne : Marguerite et Catherine, reconnaissables à leurs attributs : le dragon, et la roue . Les concepteurs ont voulu ces deux personnages de taille quasiment équivalente à celle de Jeanne, mais plus élancées, plus éthérées, comme si elles avaient atteint un stade céleste, alors que Jeanne est encore une terrienne. Mais elle est au seuil de l'empyrée. Pour le moment yeux levés, mains haut croisées sur la poitrine, elle écoute « ses voix ». L'ensemble du panneau de velours sombre, suggère un dais, cette structure décorative, qui surmonte l'autel, et met en valeur l'ostensoir, exposé pour les cérémonies au Saint-Sacrement. Ce n'est pas un décor exceptionnel. Bien au contraire : nombre de saints sont ainsi présentés. Au revers un saint Michel, inspiré de Guido Reni, et l'inscription « Quis Ut Deus » confère à cette bannière une connotation combative, que n'aurait pas la seule face Jeanne.

- Jeanne Combattante

Jeanne est une guerrière, mais l'Église ne la montre guère au moment des combats. Celle présente dans la sacristie de Locquirec n'en est que plus intéressante par sa rareté. De surcroît c'est une scène peu courante c'est même une image exceptionnelle en bannière, la Pucelle, debout, sans casque, cheveux au vent, en cuirasse et jambières. L'étendard déployé à main gauche, l'index droit semble haranguer, sans nul doute les soldats. Car c'est une scène de fin de bataille, comme paraît l'indiquer le canon sur lequel repose son pied gauche.

À l'extrémité de ce tertre à peine esquissé, un reste de palissade d'un brun rouge. Est-ce à Orléans, à « la bastide du bout du pont [...] d'où les Anglais qui y étaient demeurés, délogèrent et s'ensauvèrent si hâtivement qu'ils laissèrent leurs bombardes, canons et artillerie... »^{455?}

Le reste de la bannière est plus classique, velours d'un bleu devenu gris, un encadrement de phylactères en volutes. Les inscriptions sont traditionnelles : au sommet Jhesus Maria, l'invocation portée sur l'oriflamme de Jeanne ; sur les côtés, les noms des villes qu'elle rendit célèbres : Orléans, Blois, Patay, Reims, Compiègne, Rouen. La banderole qui porte le nom des batailles s'enroule autour d'un rameau

⁴⁵⁵ Lettre du, encore, dauphin Charles, datée de la nuit du 9 au 10 mai, citée par Régine Pernoud et M-V Clin, op cit, p 83.

d'olivier, portant fruits. On peut voir dans ces nombreuses olives, le symbole d'une paix durable. Quant aux lys qui accompagnent les villes conduisant au procès et à la mort Reims, Compiègne, Rouen, ils symbolisent évidemment la sainte pureté de la Pucelle d'Orléans.

Si la bannière est raffinée – en témoigne l'élégance de la découpe du bas du panneau- elle n'est pas ostentatoire. Les décors ne sont pas en or guipé, mais en tissu lamé, rebrodé. Au revers, en soie fragile, les armoiries de Jeanne, surmontées d'une colombe plongeante qu'accompagne la devise : *De par le roy du ciel*, en lettres gothiques . Des fleurs de lys héraldiques complètent ce sobre décor. La bannière magnifie la combattante, chef de guerre, mais sans arme, elle affirme tout autant que nul ne saurait ignorer qu'elle est l'envoyée du ciel. Cette bannière ne sort plus : le conseil paroissial craint les récupérations par le Front National, dans une commune à la majorité fluctuante qui oscille entre droite et gauche selon les scrutins et qui connut, il y a une quinzaine d'années des électeurs, en nombre significatif, de ce parti⁴⁵⁶. Seules les bannières consensuelles ont la vie longue.

On peut penser que ce sera le cas de la bannière de Taulé conservée en l'église de Penzé. Au recto Michel, au verso Jeanne au bûcher. Peu fréquentes en Finistère. Sinon unique. L'image a tenté davantage les sculpteurs que les brodeurs. Sans interdit explicite, on peut cependant souligner que les flammes sont dans l'imaginaire, rattachées aux feux de l'enfer plus souvent qu'à la lourde sanction infligée au supplicé, de surcroît rarement réhabilité par l'Église.

C'est pourtant la vision la plus universaliste : une sainte « martyre » plutôt que la chef de guerre, guidée par des voix. Gageons que, si d'aventure la dévotion à Jeanne revenait à la mode, ce serait sans doute en faveur d'un renouveau et d'un positionnement différent face au martyre, de tous les temps, de toutes les époques et non face à l'aura d'une sainte « militaire » et peut être trop française. La sainte victime d'une erreur judiciaire, et ou mieux encore, victime collatérale de la raison d'Etat, mais qui n'ayant pas de famille charnelle ou religieuse pour autoriser ou non statue, image, bannière, film ou théâtre sa représentation est libre elle jouit encore d'une belle notoriété. Et tente encore quelques artistes .

4- Thérèse Martin, une canonisation programmée

456 Témoignage oral recueilli en 2004.

Thérèse de l'Enfant-Jésus, la carmélite de Lisieux, née à Alençon, en 1873, décédée à Lisieux en 1897, béatifiée en 1923, canonisée en 1925, docteur de l'Eglise en 1998, patronne des missions, patronne secondaire de la France à l'égal de Jeanne d'Arc. Sa vie fut courte, volontaire, puisqu'elle réussit à être présentée au pape Léon XIII, pour solliciter une dispense d'âge dans le but d'entrer au carmel. Le couvent de Lisieux réussira le prodige d'accueillir en même temps, quatre jeunes femmes de la même fratrie, ce qui est contraire à la règle carmélitaine.

L'extraordinaire intérêt que suscite encore aujourd'hui la jeune carmélite se double d'une actualisation de son message dévotionnel. On trouve actuellement dans nombre d'églises du Finistère (les églises de Brest, la cathédrale Saint-Corentin à Quimper...) une même reproduction, portrait photographique de la sainte, un portrait en buste, devant laquelle brûlent quelques bougies, et ses reliques ont fait la tournée des paroisses. Dans le même temps, un historien patenté, Claude Langlois continue de publier ses recherches sur les écrits thérésiens « Il souligne à quel point l'écriture fait partie intégrante de l'expérience spirituelle de Thérèse, que l'écriture de son rapport à Dieu est consubstantielle de ce rapport lui-même »⁴⁵⁷

Ce ne sont pas seulement des nuances d'appréciation, mais un grand écart : c'est dire la vitalité de ce courant du catholicisme susceptible d'intéresser des universitaires, et capable de mettre en place un site internet mêlant options marchandes et langage religieux. La condition de ce succès tient bien évidemment à la sainte elle-même, mais aussi sans nul doute au soin jaloux que la famille Martin mit à obtenir puis à promouvoir la béatification de Thérèse. La jeune femme a posé, sur son lit de mort, pour des photos destinées à être reproduites après retouches.

Peut-être aux dépens d'une certaine créativité : les statues de Thérèse présentes sur le site de vente propose une statue assise de la sainte, destinée aux dévotions familiales -hauteur de l'objet 30cm- c'est la seule innovation. Les autres statues sont celles de la religieuse en longue tenue de carmélite, tenant le crucifix sur le cœur, un bouquet de roses étant la seule variante autorisée. La diversité des bannières s'en ressent : ne reste au concepteur que la possibilité de jouer sur les décors, le jeu des « vides et des pleins » autour de la silhouette de la sainte. Et les concepteurs sont de leur temps : les années trente qui aiment les vases élancés, les fleurs en a-plat, qu'elles soient arums ou roses : c'est ce décor qui apporte quelque individualité à la bannière

⁴⁵⁷FENEUIL Anthony, *Critique textuelle et expérience mystique : La série thérésienne de Claude Langlois ; notes critiques*. In. « *Revue de l'histoire des religions* » 228-1/201,1 p93-103

paroissiale.

On ne sait comment dire la pauvreté artistique ou simplement symbolique, de ces bannières, très proches les unes des autres et fort nombreuses: quasiment présentes dans toutes les paroisses. La bannière différente a été découverte à Pleuven : c'est la reproduction sur tissu, d'une photographie, signée de soeur Céline, dont le décor de roses en tissu appliqué en fait le charme.

5- Les saints que l'on oublie, les mouvements tombés en désuétude

Anecdote : une visiteuse, avertie, d'un enclos célèbre, en l'occurrence, Saint-Thégonnec, m'interroge par téléphone, sur l'identité d'un jeune personnage qu'elle ne sait identifier et décrit ainsi jupe noire, surplis blanc, crucifix à la main, aucune inscription. C'est Louis de Gonzague, le jeune jésuite italien du XVI^e siècle, nommé patron de la jeunesse en 1926. Mais déjà des patronages l'avaient choisi, et en particulier les Cercles catholiques ouvriers et justement, cette paroisse avait été le siège d'un tel cercle.

Rien que de très logique que de trouver au fond d'une sacristie cette bannière oubliée ; d'autant plus facilement oubliée que la commune fut l'une des premières à bénéficier du classement de sa bannière ancienne, dédiée au saint éponyme, et qu'elle possède quelques autres bannières de qualité, dont une de Thégonnec, appartenant à la série à succès des « années 1930 ».

La même mésaventure ne se produirait sans doute pas dans une paroisse au parc de bannières moins richement doté : les gestionnaires au quotidien connaissent leur maigre fonds et les nomment sans hésitation. Pourtant dans certaines paroisses il est difficile de se remémorer les motifs qui ont conduit à l'achat d'une telle bannière fortement connotée jeunesse⁴⁵⁸.

La Sainte Enfance s'appuie sur un ancien mouvement qui n'a plus guère de visibilité. La congrégation se manifestait lors de fêtes et processions. On proposait aux enfants des bannières représentant Jésus enfant, vêtu d'une longue robe-tunique rose (un avatar de la robe rouge du Christ lors de la passion?). Dans notre enquête, ces bannières étaient plus souvent enfouies au fond des armoires à bannières que exposées dans la nef. On ne peut exclure que cette dévotion revienne à la mode, dans la suite de

⁴⁵⁸Locquirec possède une bannière Louis de Gonzague, qui pourrait être rattachée au don d'une famille de notables locaux, comme la statue de Thérèse de Lisieux à propos d'une naissance fort attendue (communication personnelle de E Le D rapportant les confidences de son aïeule).

la vague qui a porté les bébés au centre de bien des études, et qui se prolonge en Église avec les exercices de réflexion proposées aux jeunes femmes expectantes (paroisse Saint-Michel à Brest, hiver 2011-2012).

La Croisade Eucharistique est présente en bannières dans quelques sacristies. Plus exactement, ce sont des drapeaux (Bodilis ,Tréglonou). Le mouvement eut sa période de visibilité dans les années 20-40, lorsque les enfants, garçons et filles, en uniforme de chevaliers blancs, défilaient rangés selon leur groupe. Le MEJ, le mouvement eucharistique des jeunes qui en est l'héritier, a, lui aussi, un site sur le web, mène une action plus discrète comme tous les mouvements qui ne défilent plus ni sur les places ni sur les parvis.

Les Anges Gardiens demeurent connus car patrons de nombreuses écoles, de surcroît ils portent le nom de leur « fonction ».Le culte de l'ange tutélaire rappelle la relation qu'entretient le fidèle et son saint patron. Et de longue date les peintres se sont intéressés à leur histoire, qui peut donner lieu à des scènes pittoresques. Donc mémorables. Les prières familiales ont longtemps compris des invocations aux Anges Gardiens. La proximité de la prière quotidienne les a donc préservés de l'oubli. Ce serait sans compter sur le rôle des institutrices dans la transmission de la mémoire, en particulier les religieuses enseignantes, qui voyaient, aussi, dans les anges gardiens, une réplique de leur fonction d'éducatrice.

Selon Anne Manevy⁴⁵⁹ un « *lien étroit [...] relie la figure de l'ange gardien au mouvement de catéchisation. Ces institutions ont notamment vocation à préparer les enfants à la "sainte table", la première communion « solennelle » ayant été dotée d'une liturgie spécifique et généralisée dès la fin du XVIIIe siècle. La valorisation grandissante de l'ange gardien par rapport à l'enfance voit le jour à l'époque où se précise la dimension festive, familiale et sociale de la première communion, au XXe siècle. L'ange gardien est alors sollicité lors de cet événement fortement dramatisé, en particulier chez les filles, qui s'apprêtent pour leur *noce angélique*, tandis que l'hostie est couramment appelée le *pain des anges*.*

En outre l'ange gardien, classiquement représenté sous les traits d'un jeune homme, tend à se féminiser. Les anges féminins existent dès le XVe siècle mais c'est véritablement au XIXe siècle qu'ils vont se multiplier, envahissant une iconographie quasi maternelle. Idéalement, l'ange de l'enfance est celui qui protège, mais aussi celui

459 MANEVY Anne , « Le droit chemin. L'ange gardien, instrument de disciplinarisation après la Contre-Réforme » in *Revue de l'histoire des religions*, avril-juin 2006, tome 223, fascicule 2, pp.195-227.

qui éduque et conduit l'enfant malléable sur le droit chemin.

Anne Manevy explicite et conforte ainsi notre propre regard sur les bannières réalisées par les religieuses enseignantes, et sacristines, donc peintres ou brodeuses, que furent les ursulines et les augustines. Ces dernières ont recueilli dans leur ancien couvent de Morlaix-Saint-Martin des Champs, un certain nombre d'objets culturels ou paraculturels, collectés localement, mais dont l'origine précise est inconnue. Les ursulines ont exposé des bannières, réalisées par elles-mêmes et destinées à leurs élèves. Elles mettent en scène, leurs élèves : une jeune paysanne, une jeune enfant « du monde » en compagnie indifféremment d'un ange féminin ou d'une religieuse, dans la même attitude tutélaire.

La bannière conservée par les augustines est plus subtile. Une face représente un ange gardien, et un jeune enfant vêtu de blanc tenant une petite croix d'or, l'autre face représente le modèle, en l'occurrence Louis de Gonzague tenant un crucifix d'or. La rigoureuse identité des deux faces (même appliqué d'un bleu soutenu, même mandorle dessinée par des fleurs) incite à se pencher sur les divergences. La répartition des quatre branches fleuries (deux de lys, deux de roses) qui composent la mandorle n'est pas faite selon un axe vertical, comme dans la pratique courante, mais selon un axe oblique. Au croisement virtuel des deux diagonales de la bannière, c'est le centre de l'image : la main de l'Ange posée sur l'épaule de l'enfant. L'autre main levée, placée sur le tracé de la diagonale, semble désigner quelque chose, comme d'ailleurs le regard levé de l'enfant.

Est-il hasardeux de voir dans ces indices ténus une signification particulière?. L'important ici, semble être l'impulsion donnée à l'enfant par l'Ange, d'autant que le geste du bras droit de l'Ange indique le revers, c'est à dire la représentation de saint Louis de Gonzague. Déséquilibre, signe de mouvement ? Pourrait-on dire que la bannière insiste tout autant sur le rôle de l'Ange et donc des religieuses éducatrices que sur celui du modèle qu'est le jeune jésuite ? Sans oublier le crâne posé à ses pieds, rappel des fins dernières.

Anne Manevy poursuit : « Qu'est-ce qu'une institutrice ? » interroge le "*Manuel d'une religieuse institutrice*"⁴⁶⁰. « Une institutrice est une association des anges. Chaque enfant a un ange député à sa garde pour le diriger dans les voies du salut, le défendre contre les attaques du démon, lui inspirer de saintes pensées; mais la légèreté de l'âge le

460 1858, 3e édition, Lyon-Paris, p1

rend sourd à la voix de ce guide fidèle, il lui faut un ange visible. ».

Ursulines et augustines ne doutent pas que ce soit leur mission : être l'ange gardien « visible ». L'autorité ecclésiale s'est appliquée à définir cette figure « du bon ange député à la garde de chaque fidèle », relevant de ce que Jean Delumeau appelle le « vaste mouvement de sécurisation » et en même temps, signe de la piété individuelle. Mais il n'est pas certain qu'une certaine confusion n'existe, entretenue via les médailles dites de baptêmes et les putti, avec les amours qui peuplent les souvenirs mythologiques.

Les piétés spécifiques de l'expression de la foi catholique traversent les siècles, en particulier celles qui ont une connotation sensible et peuvent s'incarner dans des actes de proximité. C'est le cas de la dévotion à la Vierge qui vit à travers les multiples pardons locaux, mais aussi à travers la récitation du rosaire ou du chapelet dans des réunions collectives, à date fixe, à l'église, avec ou sans la présence d'un prêtre.

La dévotion au Saint-Sacrement, qui a vu disparaître les grandes processions du Sacre ou de la Fête-Dieu, s'est retrouvée sous forme d'Adoration de nuit, quelque chose comme la revitalisation des « quarante heures », à la faveur de l'émergence et l'installation durable de mouvements comme Le Chemin neuf ou l'Emmanuel.

Quant aux saints « à succès », Thérèse de Lisieux ou Rita, leur pérennité doit beaucoup pour la seconde, à des croyances populaires, plus ou moins déconnectées de la hiérarchie ecclésiale, et pour la première, à cette alliance de la hiérarchie carmélitaine, intellectuelle, et comme Rita, à son intégration dans les saints de recours, presque dans les « saints de la porte ».

Les vierges locales revivent dans les bannières, à l'occasion de leur pardon, ce sont pour le moment les seules à profiter de ce retour « en grâce ».

4^{ème} PARTIE :

BANNIÈRES,

TÉMOINS

DES

MUTATIONS

Chapitre XIII - L'accompagnement

des évolutions sociales

Printemps 2009, la ville de Brest accepte le don d'une bannière maçonne, vestige de la loge brestoise « Les disciples de Sully » ; à cette occasion Anne-Marie Kervern, adjointe au maire de Brest, chargée de l'insertion par le dialogue des cultures, présente la bannière dans le bulletin « Patrimoines brestois », publié conjointement par les Archives, la Bibliothèque et le Musée de la ville.

« En identifiant la franc-maçonnerie brestoise comme objet de patrimoine, les services des archives, la bibliothèque et le musée de Brest initient un processus qui la fait exister comme tel. En effet, le patrimoine n'existe pas en soi, il est le résultat d'une mise en perspective par laquelle s'expriment une conception du monde, un rapport à l'histoire et une idée de la société. L'approche patrimoniale de la franc-maçonnerie brestoise consiste à rendre lisibles et intelligibles les contours de cet univers social actif à Brest depuis le milieu du XVIII^e siècle. Il s'agit ici de réordonner les événements, les œuvres, les éléments institués comme repères pour la cité, afin d'interpréter ces « objets » matériels ou immatériels en les rattachant à une construction de sens.

Que nous le revendiquions comme nôtre ou que nous nous en distinguions, l'objet patrimonial nous fait pénétrer au cœur des stratégies sociales : il nous parle de de notre rapport à l'espace et au temps, des enjeux politiques dont il est toujours le produit, il révèle des facettes de l'identité collective qui le crée et atteste d'un effort pour la protéger ou l'actualiser. Considérer la franc-maçonnerie brestoise comme « bien » de la cité est une manière de la reconnaître comme élément constitutif d'une

vie sociale complexe et riche .

*Brest, qui valorise et promeut la diversité, avait le devoir de rendre compte de cette tradition vivante porteuse d'un système de valeurs et de repères éthiques. »*⁴⁶¹

C'est une entrée en matière pour faire le point à propos des « bannières non religieuses » et de certaines proximités au moins visuelles avec leurs consœurs. Cette entrée en matière permet de revenir sur les origines communes de philosophies à connotation sociale : franc-maçonnerie, mutualisme, confréries, corporations...

1- La Franc-maçonnerie

Selon Jacqueline Lalouette « en tant que « fait religieux » la question de la Franc-maçonnerie peut être abordée sous différents aspects : la référence et la croyance au Grand Architecte de l'Univers (GADLU), l'ésotérisme, les pratiques initiatiques et la tradition, la dimension sacrée des rites, les relations avec les cultes »⁴⁶².

« L'entrée en maçonnerie ne peut se comparer à l'adhésion à un parti ou à un groupement quelconque : la place des symboles et du rituel fait toute la différence. »⁴⁶³

« La communauté maçonnique s'intéresse de plus en plus à la richesse et à la beauté de son patrimoine »⁴⁶⁴ et, semble-t-il, souhaite le faire connaître, d'où l'ouverture d'un musée de la maçonnerie, dans les lieux emblématiques de la rue Cadet, à Paris, siège du Grand Orient de France.

Ce musée s'accompagne d'une bibliothèque, couplée à un centre de documentation, et de la publication d'ouvrages de vulgarisation, abondamment illustrés de représentations d'objets identitaires. Les uns sont à usage interne, les autres à usage « d'extériorisation d'identité : écrits, bannières, médailles ».

« Les défilés maçonniques, véritables processions laïques étaient d'usage naguère : bannière en tête, revêtus de leurs cordons et sautoirs, les membres de la loge défilaient avec solennité à l'occasion des fêtes de Saint-Jean ou de solennités diverses. Les bannières symbolisent visiblement l'entité qu'est la loge : inscriptions et motifs symbolisent sa spécificité, son histoire, ses valeurs fondatrices [...] Beaucoup d'ateliers

461 Patrimoine Brestois, Lettre N°7, Printemps 2009. *La franc-maçonnerie à Brest*, Non paginé 4 ff.

462 LALOUETTE Jacqueline, « Franc-Maçonnerie » in *Dictionnaire des faits religieux*, op. cit, p 401

463 *Dictionnaire des faits religieux*, ibid p. 403.

464 Préface collective de « *Images du Patrimoine maçonnique, Tome 1 : La Loge, Tome 2 : Les Hommes*, Paris, Editions maçonniques de France, Editions Cêtre, 2003, 192p+192p

ont repris l'usage de la bannière maçonnique, ne serait-ce que pour orner le Temple où ils se réunissent.»⁴⁶⁵

C'est une notation intéressante, d'autant qu'écrite par des représentants autorisés de l'institution- alors que nombre d'objets symboliques sont tombés en désuétude ou devenus objets de collection - l'iconographie très particulière attirant les amateurs : représentations d'outils au premier rang desquels l'équerre et le compas, mais aussi des nœuds emblématiques⁴⁶⁶, l'étoile à 5 branches, la lune et le soleil. Mais l'iconographie maçonne peut être proche de l'iconographie catholique : comme le Géova⁴⁶⁷, le tétragramme, ou l'œil dans un triangle rayonnant, que l'on retrouve tout aussi bien brodés sur les écharpes ou voiles huméraux utilisés pour l'exposition du Saint-Sacrement, qu'au-dessus de nombres d'autels des églises anciennes.

En consultant les catalogues commerciaux des fabricants de paramentique, on ne peut qu'être frappé par la très grande proximité qui existe entre les bannières religieuses et les bannières maçonniques, auxquelles il ne manque que l'effigie du saint. La Franc-Maçonnerie, grande consommatrice d'objets spécifiques, appelés couramment décors induira d'ailleurs la création de maisons spécialisées comme Gloton, Teyssier, Brodeur importateur, rue Jean-Jacques Rousseau à Paris, Habert ou encore Riffart Charpentier, rue d'Argout, qui a lui aussi une commission exportation.

La bannière archivée à Brest est un tissu de soie, ce qui en explique l'état fort précaire, beige, bordé de franges en cannetille⁴⁶⁸. Elle porte une inscription peinte « Les disciples de Sully » au-dessus de la date 5841.

La réalisation est proche des productions que les carmélites pratiquaient à la même époque dans la deuxième moitié du XIXe siècle: une doublure de toile blanche sert de support intermédiaire. L'œuvre se présente comme un kakémono, ces décors déroulés à volonté pour être exposés, mais soigneusement protégés des méfaits de la lumière. En effet le style de suspension est différent de celui observé traditionnellement

465 *Images du Patrimoine* p 65-66-67.

466 Les nœuds joignant les deux branches des rameaux en sautoir des bannières religieuses ressemblent étrangement à ceux des décors maçons, et certains cordons sont bien proches des lacs maçonniques, choix ou inadvertance ? cf la bannière crucifixion du Conquet, cf aussi celle du Tiers Ordre franciscain de Morlaix, paroisse saint Mathieu..

467 Dérivé de Jéhovah, lecture des consonnes du tétragramme interprétable par Yahvé, avec les voyelles de Adonai, *Dictionnaire culturel en langue française*, Le Robert, 2005, p 2171.

468 Les Archives municipales et communautaires de la ville nous ont communiqué copie de leur documentation photographique, sur la quelle s'appuie cette description Nous les en remercions, en particulier Hugues Courant.

en Bretagne, c'est à dire un mât, de bois et sa traverse horizontale, une suspension en forme de tau. Le type utilisé par les bannières non religieuses est en métal, et les extrémités du montant horizontal sont soutenues par des cordons le reliant au mât central. L'ensemble, plus léger, moins rigide, permet à la bannière de flotter au vent.

Il semble que peu de bannières maçonniques soient illustrées, à la différence des tabliers, qui sont des objets symboliques, uniques et très individualisés. Elles se contentent le plus souvent de se nommer. Les bannières président à diverses manifestations internes, qu'il s'agisse de séances rituelles ou de journées plus conviviales comme cette « Treizième Fête annuelle de l'adolescence », célébrée le 9 mai 1909, au Grand Orient de France⁴⁶⁹ où trois douzaines de jeunes et d'enfants posent devant 6 bannières, encadrés par une vingtaine d'hommes.

Le premier exemple parisien d'un défilé de maçons, bannières déployées, date de septembre 1830. En 1871, la maçonnerie, dont certains membres participent à la Commune, initie des actions préliminaires à des négociations. Le 29 avril 1871, un défilé accompagné de bannières est reçu par la Commune, sur les barricades et les remparts. La manifestation est popularisée par la presse⁴⁷⁰. Les Versaillais cessent le feu, mais le refus que Thiers oppose aux demandes de la délégation, relance les combats. La suite est connue : 18 000 morts, trente-huit mille arrestations. Nombre de maçons et de compagnons feront les frais de cet exploit, d'autant que la hiérarchie maçonne est elle-même partagée.

Après 1877, la maçonnerie resserre ses rangs au service de la République: c'est l'époque de la création de la Ligue de l'Enseignement, de celle des Droits de l'Homme, la révision du procès Dreyfus, et de multiples initiatives autour des questions sociales (retraites, repos hebdomadaire, lutte contre la tuberculose, l'alcoolisme, voire la situation des ouvriers agricoles...). Cet activisme les conduit sur des terrains de longue date investis par l'Église catholique. Ce qui ne va pas sans heurts. L'opposition entre les deux camps vient évidemment essentiellement de la mise en place des lois dites laïques, dans lesquelles l'Église voit une atteinte à ses prérogatives multiséculaires de formation et qui sont souvent à l'initiative de la franc-maçonnerie. La *Semaine Religieuse de Quimper et Léon* connaît alors nombre d'articles truffés des trois points,

469 *Images du Patrimoine* p 73.

470 *Le Monde illustré* 1871 P 277.

qui suit le nom des personnages considérés comme francs-maçons et donc reconnus comme libres-penseurs et anticléricaux. Depuis la Révolution «les loges brestoises ont joué un rôle très représentatif d'un mouvement laïque face à un Léon conservateur et clérical » affirme Jean-Yves Guengant, auteur de *Brest et la franc-maçonnerie*, dans ce même journal municipal.

En 1986, la participation des francs-maçons, en corps constitué, à la manifestation parisienne en faveur du service public unifié de l'enseignement est tout à fait exceptionnelle. Leur présence n'a pas été suffisante pour faire pencher la balance de la loi en faveur de leur thèse. Les bannières maçonniques, qui n'étaient pas dans la rue ce jour-là, ne sortent donc plus et se contentent d'enjoliver les locaux de leurs réunions. Mais il semble que des renouvellements sont sollicités, et qu'il se crée de nouvelles bannières, par exemple en Finistère⁴⁷¹.

2- Des innovations sociales dont l'origine est à connotation religieuse

Les confréries ont largement été évoquées sous leur aspect dévotionnel, (confrérie du Sacre et du Rosaire), et leurs activités charitables, autre forme d'appellation des œuvres méritoires, qu'elles se soucient de la sépulture des pauvres, de celle des condamnés à mort comme le font les «pénitents noirs».

Celles à finalités professionnelles ont été évoquées à travers la confrérie des texiers et la bannière actuellement présente dans l'église de Locquénolé. Mais leur puissance matérielle n'est pas sans susciter convoitise et suspicion. Cependant force est de constater que les regroupements professionnels ont permis une organisation différente de la société et la mise en place de structures palliant nombre de défauts.

Par l'entraide, la coopération et leurs œuvres sociales et économiques, elles sont à l'origine de nombre d'institutions qui, cherchant à affirmer leur spécificité et à les rendre plus visibles, se doteront de signes distinctifs, parmi lesquels les bannières. La naissance de la société industrielle, qui met en exergue des dysfonctionnements et des inégalités profondes, crée en même temps les conditions d'innovations.

«Durant la première moitié du XIXe siècle, l'instabilité domine le paysage politique français. Né de la division du pays, le malaise est profond, engendrant une usure prématurée des régimes. Un cycle institutionnel complet, monarchie

471 Information orale de GLM, le responsable de la maison de broderie, chargée de la réaliser.

constitutionnelle de droit divin sous Louis XVIII et Charles X (1815-1830), monarchie libérale avec Louis-Philippe (1830- 1848), révolutions en 1830 et 1848, république éphémère entre 1846 et 1851, est accompli en un demi-siècle. Cette absence de stabilité institutionnelle est due en grande partie à l'existence de failles disloquant le corps social. Au sommet, le pays est divisé entre les partisans des deux Frances [...] Le conflit s'apaise avec les Trois Glorieuses de 1830 qui scellent l'union de la monarchie avec la bourgeoisie sous l'autorité de Louis-Philippe [...] La béance entre pays légal et pays réel [reste grande] malgré le recours obligé au concours populaire lors de la révolution de 1830. [...] Sur ce fond d'exclusion politique et sociale 1848 apparaît comme un espoir »⁴⁷².

Or, « la plupart des courants socialistes du XIXe siècle, antérieurs au marxisme, relèvent d'une conjonction, d'une connivence, d'un amalgame entre l'utopie sociale et une spiritualité religieuse de type millénariste ou messianique », rappelle Michaël Löwy⁴⁷³. Du « Nouveau christianisme » des Saint Simoniens aux « Chrétiens pour le socialisme » chilien bien plus tardif (années 1970), on propose de nouvelles formes d'organisation sociale, liées à celles du travail. Car le monde du travail ne peut compter que sur lui-même... et sur quelques rares appuis qui permettent des avancées sociales comme la reconnaissance de la légalité des mutuelles.

*« Le mutualisme est alors reconnu comme le remède le plus efficace contre la propagation de la misère et les idées révolutionnaires ».*⁴⁷⁴ Officialisées par la loi du 15 juillet 1850, des sociétés de secours mutuels se mettent en place près des centres métallurgiques, mais aussi dans la mouvance du compagnonnage, dont on voit l'origine dans les chantiers des cathédrales, voire dans « la survivance des anciens réseaux de sociabilité hérités des confréries religieuses, comme dans le midi de la France ». Lors du coup d'État du 2 décembre 1851, on a pu estimer leur nombre à 2500.

L'issue de la guerre de 1870 et de la Commune a ranimé la querelle des deux Frances. La France cléricale, royaliste et rurale se réveille et entend obtenir réparation de la France « rouge » qui a conduit le pays au désastre. L'ordre moral triomphe. Il s'accompagne d'une réaction politique, sociale et religieuse qui dure jusqu'à l'arrivée au

472 DESROCHE Henri » *Mémoire sociale et patrimoine culturels*. In FONDES, fondation de l'économie sociale. *Histoire illustrée de l'économie sociale*. Paris, FONDES, 1987, p 235.

473 LÖWY Michaël, *Utopie*. In *Dictionnaire des Faits religieux* p 1251- 1257.

474 MUSIEDLAK Didier, In *Histoire illustrée de l'économie sociale*, Op cit p 58.

pouvoir des républicains en 1879-1880.

Des chefs d'industrie comme Jean-Baptiste Godin, (1817-1888) ne se contentent pas de créer des usines, et les conditions du succès de leur entreprise, en l'occurrence une fabrique d'instruments de chauffage familial. Ils s'intéressent aussi à l'organisation de la société. Godin crée à Guise, dans l'Aisne, un familistère inspiré de Fourier. Le « palais » selon l'expression de l'époque, prévu pour loger 300 à 400 familles, s'élève non loin des usines, et comprend nourricerie, salle des bambins, écoles, locaux pour des activités de loisir comme la musique et autres. Bien entendu il y a un conseil de gérance avec représentation des salariés, et répartition des bénéfices.

3- La bannière mutualiste

a- Des corporations aux mutuelles

« Dès avant la Révolution française, les communautés rurales ont constitué des coopérations propres à leurs spécificités locales et ont ainsi façonné une culture de l'entraide » (*mutualité vendéenne*).⁴⁷⁵

Dans le Tarn, « la première société d'entraide du département fut créée sur l'initiative des tisserands d'Albi, dès 1729, sous l'appellation de « Confrérie Saint-Eutrope », mais « après, la Révolution, jugées susceptibles d'organiser le désordre, elles tomberont sous le coup de la loi Le Chapelier (1791). Une seule survivra, "la Trinité Sainte de Gaillac", fondée en 1781, approuvée en 1899, elle fusionnera bien plus tard, en 1957 seulement, avec l'Union Mutualiste Gaillacoise ». Cependant Saint-Eutrope réapparaîtra en 1809 . Mais malgré son nom, elle inclut dans ses statuts l'interdiction de toute discussion politique ou religieuse. D'autres l'auront devancé. Dès 1805, les confréries professionnelles se multiplient : deux chiffres pour souligner cette croissance en 1845, elles sont 51, et 77 en 1850. Par une législation plus souple, plus proche des citoyens - puisqu'il suffit d'une simple déclaration à l'autorité municipale - la deuxième République ouvre aux associations un espace de liberté.

Mais, dès 1852, (décret du 26 mars) une législation plus stricte, crée des « sociétés approuvées » dans le but avoué « d'empêcher le retour des désordres ». Et comme on ne saurait être trop prudent, les notabilités locales, maire et curé, sont

⁴⁷⁵[Http://www.musee.mutualite.fr/](http://www.musee.mutualite.fr/) consulté le 10/04/2012 et le 20/08/13.

encouragées à prendre l'initiative de leur création. Les membres fondateurs ne bénéficient pas des prestations mutualistes ; ils apportent leur caution morale, éventuellement des dotations financières.

Malgré les avantages financiers non négligeables, les sociétés relevant de la « mutualité impériale » ne rencontrent pas un succès immédiat. Les contrôles semblent trop nombreux. Le médecin est abonné à la société de secours mutuel, rémunéré par elle, et peut être congédié. Les sociétaires n'ont pas le choix de leur médecin. La conséquence est prévisible : entre 1853 et 1860, dans le Tarn , seulement sept sociétés à but mutuel, déposeront leurs statuts⁴⁷⁶.

Mais en 1856, les sociétés tarnaises comme les autres, pourront profiter de la possibilité, nouvellement octroyée par l'État, de créer leur propre fonds de retraite auquel celui-ci apporte sa garantie. Entre 1856 et 1900, le tiers des 150 sociétés existantes modifie leurs statuts pour accéder à cette nouvelle possibilité.

Les départements réagissent selon leur histoire et leur sociologie propres : ainsi dans le Lot-et-Garonne « les premières sociétés de secours mutuels apparaissent vers 1830, sous l'aspect de confréries religieuses et de compagnonnages ». Les plus nombreuses sont à forte connotation religieuse et apportent des aides charitables en nature, les autres, liées au monde du travail, et au compagnonnage, pratiquent davantage les secours en espèces. Ainsi à la fin du Second Empire, en Gironde, département industrialisé, le nombre de sociétés et d'adhérents est cinq fois plus important qu'en Lot-et-Garonne.

Dès le XIXe siècle en Côte-d'Or, la plupart des sociétés de secours mutuels sont issues des sociétés vigneronnes ; ainsi celle qui fut la première approuvée est une ancienne confrérie dite de Saint-Martin, datant du début du XVIIIe siècle. Toutes ces sociétés, dites vigneronnes, vont rappeler leurs fondements et leur objectif de fraternité chrétienne en se dénommant par référence à un saint protecteur des milieux vinicoles : St Vincent, St Thibaud, St Martin, St Cyr etc. Une des garanties accordées aux sociétaires malades, à sa veuve et à ses enfants est la fourniture d'un travail, qualifié de « corvée », devant permettre de mener à bien les travaux nécessaires à la vigne pendant toute une année . Ceux qui doivent s'en acquitter sont désignés parmi les membres de la société, en fonction de leur disponibilité. Ce service est évidemment gratuit. D'autres

476 Source [Http://www.musee.mutualite.fr](http://www.musee.mutualite.fr)

métiers suivront et créeront des sociétés de secours spécifiques, notamment les cordonniers et les ébénistes.

Après 1852, les sociétés mutuelles vont s'ouvrir sur des bases territoriales, et non plus professionnelles. Ce que Françoise Fortunet⁴⁷⁷ nomme joliment : « le passage d'une solidarité de souffrance à une solidarité de prévoyance ». Républicaines, les sociétés de secours se choisissent des noms en accord avec l'air du temps : « l'union, la fraternité, la concorde, termes » qui montrent bien que le but est de créer une structure de solidarité entre individus qui viennent d'horizons éloignés et réunis sur un même territoire. Les objectifs vont se concentrer sur la protection des risques personnels : accidents, invalidité, soins médicaux, indemnités journalières, frais funéraires, capital décès. La réforme du code de la Mutualité en 1985 mettra fin à l'entraide matérielle estimée en nature, dites « corvées ». Désormais, l'action sociale de la Mutualité doit se consacrer à la protection de la personne et non pas de ses biens.

Les départements côtiers bretons sont marqués à la fois par les spécificités des « gens de mer », dont les uns sont quasiment salariés de l'Etat, les autres relevant des « inscrits maritimes » et donc, de fait, du régime de protection militaire mis en place autour de l'Institution des Invalides, mais aussi par une forte présence d'une agriculture pauvre, fortement dépendante des propriétaires fonciers. Aussi la Bretagne, sauf la Loire-Atlantique, est apparemment très en retard par rapport aux départements du sud, sud-ouest. Côtes-d'Armor et Finistère n'ont d'ailleurs pas créé de site sur le web pour célébrer le centenaire. Un site commun Finistère – Morbihan, rappelle la création en 1848 d'une première société mutuelle destinée aux ouvriers du port ; dix ans plus tard les sociétés approuvées sont une dizaine. Ce qui n'empêche de voir naître le premier orphelinat mutualiste, à partir des fonds recueillis initialement en perspective d'un cadeau collectif à l'occasion de la fin de mandat du président Loubet. Celui-ci suggéra une utilisation sociale. Sur des landes incultes acquises à Plomeur, dans la banlieue de Lorient, mais en bord de mer, on bâtit donc un orphelinat qui se consacre à la lutte contre la tuberculose infantile, puis devient le centre de rééducation motrice de Kerpape dont la réputation n'est plus à faire. La mémoire longue explique l'attachement des anciens à l'entretien des espaces et locaux, non directement rattachés au centre

477 FORTUNET Françoise, « Entraide et Mutualité dans les sociétés vigneronnes ». Annales de Bourgogne, TOME 73, fascicule 1et2, *Vins vignes et vignerons en Bourgogne du Moyen-Age à l'époque contemporaine*, 2001, D'après le site [musee.mutualite](http://musee.mutualite.fr).

héliomarin. Quant au Finistère, la célébration du centenaire du mutualisme agricole a été assurée en 2011 à « l'Office Central de Landerneau », par une série de manifestations festives, dont une exposition photographique « dans la rue », et des conférences, l'une de Anne Guillou, sociologue de l'UBO sur Hervé de Guébriant, l'autre par David Bensoussan, sur « Les origines de la mutualité dans le monde agricole, à travers l'exemple de l'Office Central de Landerneau ».

Jusqu'en 1914, la mutualité repose essentiellement sur des structures territoriales, issues de la mutualité impériale. Elle recrute surtout dans les couches de la société urbaine : classes moyennes, fonctionnaires et employés communaux, professions libérales et intellectuelles, artisans, ouvriers, surtout ouvriers qualifiés, capables de prendre en charge leur protection sociale.

Les dirigeants sont toujours « honoraires », beaucoup de maires et autres notables républicains, qui comme bien d'autres paieront un lourd tribut à la guerre. Mais les retombées seront favorables, car une loi de 1923 organise la retraite des Anciens combattants dans un cadre mutualiste. Les effectifs augmentent de 10%, et les capitaux de 20%.

b- Les bannières mutualistes

Pour s'identifier, pour manifester sa présence organisée dans l'espace public, il convient d'avoir une enseigne. Selon la rubrique « bannière » du site internet du musée de la mutualité, la bannière est l' « enseigne mutualiste par excellence ».

« [Elle] tire son origine de l'emblème sous lequel le seigneur rassemblait ses vassaux. L'Église, les milices communales, puis les corporations et les confréries du 16e siècle en firent progressivement leur étendard. Pour ces dernières, la bannière constitue un moyen privilégié pour diffuser les armoiries de leurs métiers dans l'espace public. Les sociétés de secours mutuels (SSM) s'inscrivent, dès leur naissance, dans ce mode de représentation à dominante religieuse qu'incarne généralement l'effigie d'un saint patron. La laïcisation des emblèmes de la mutualité va de pair avec les premiers pas de sa reconnaissance juridique, dans la seconde moitié du XIXe siècle »⁴⁷⁸

Toujours en lutte pour obtenir et conserver leur reconnaissance ou des droits nouveaux, pour faire reconnaître leur place dans la société, les structures locales

478. [Http://www.musee.mutualite.fr](http://www.musee.mutualite.fr)

mutualistes vont multiplier les enseignes, qui affichent leur nom, font nombre dans la rue et témoignent de leur prospérité. D'ailleurs la mise en site internet d'un certain nombre de notices départementales prouve une volonté de visibilité, en même temps que de contrôle de l'image et des informations mises à disposition du plus grand nombre. Mieux vaut un site rédigé par ses propres soins que la spontanéité de sites dont on ne maîtrise pas le contenu!

Il ne semble pas que l'effort d'expositions départementales, autour du centenaire (réel ou symbolique) se soit accompagné d'un décompte précis, ou même approximatif, des bannières. Les expositions sont un acte pédagogique et de vulgarisation avant d'être acte de recherche, elles s'appuient sur des recherches qui restent, comme nombre de recherche à connotation sociale, au sein des institutions⁴⁷⁹.

Acte pédagogique et de vulgarisation aussi, cette affiche réalisée en 2003 par la Mutualité française Ille-et-Vilaine, poster de neuf bannières dont la plus ancienne porte la date de 1869 : c'est la Société de Secours mutuels des ouvriers de Saint-Georges de Reintembault, « fondée le 1er janvier 1869 ». La bannière est ornée d'abeilles, encadrant la poignée de main symbolique d'un ouvrier et d'un cadre (manche bleue et manche de veste laissant dépasser le poignet blanc d'une chemise). Cependant on y voit des bannières de mutuelles professionnelles, comme les « Lithographes de Rennes » non datée, ou celle intitulée « Union des cordonniers de Fougères » datée de 1897. Celle de Saint-Etienne en Coglès, (1895) proclame « Aïmons-nous- Aidons-nous » .

Les bannières mutualistes processionnent lors des manifestations revendicatrices, comme ce défilé de 1930 réclamant les assurances sociales obligatoires⁴⁸⁰.

La bannière territoriale n'a de sens qu'incarnée, et en cela elle se rapproche de la bannière paroissiale religieuse⁴⁸¹. C'est la bannière des vigneronnes de Mercurey, et de Rully, qui processionnent dans le vignoble lors de la saint Vincent tournante, lorsque le saint, porté sur un brancard, quitte son lieu d'hébergement pour rejoindre une autre commune, ou une autre exploitation viticole accompagné de toutes les bannières vigneronnes/mutualistes. Saint Eutrope a été évoqué à propos de la première société

479Le CEDIAS, rue Las Cases à Paris a vocation à collecter ces recherches, et le fait avec efficacité.

480*Le Mutualiste Breton*, juin 2003. N° spécial centenaire mutualité française Ille et Vilaine, p 3

481 DREYFUS Michel, « Histoire de la mutualité » in « *La Mutualité Française Ille-et-Vilaine célèbre son centenaire. 1903-2003* » « les bannières des mutuelles un témoignage fort de notre histoire » p27-37

d'entraide d'Albi, en Saône-et-Loire, la Confrérie des Touches à Mercurey remonte à 1670, et le département s'enorgueillit d'une bannière de la « société des Vignerons » de Russilly, dont l'image est un saint Martin, à cheval, découpant son manteau⁴⁸².

Laïcisme oblige, la fin du XIXe-début XXe voit disparaître les effigies religieuses trop connotées, au profit de deux images : la ruche et la poignée de main. Pour l'auteur du site de la mutualité « la ruche représente depuis la nuit des temps la parfaite représentation de la solidarité par le travail ». Le *Dictionnaire des symboles* est plus explicite et distingue la ruche, maison et la ruche, lieu de travail. « En tant que maison, la ruche est rassurante, protectrice, maternelle [...] maison bourdonnante que l'on compare plus naturellement à un joyeux atelier qu'à une sombre usine. En tant que collectivité laborieuse [...] elle symbolise cette union appliquée, organisée, soumise à des règles strictes, qui est censée apaiser les inquiétudes fondamentales de l'être et donner la paix[...]»⁴⁸³ ». Nombre de ces ruches sont représentées entourées d'abeilles⁴⁸⁴. Or « innombrable, organisée laborieuse, disciplinée, infatigable, l'abeille ne serait qu'une autre fourmi, comme elle symbole des masses soumises à l'inexorabilité du destin – homme ou dieu- qui l'enchaîne, si, de surcroît, elle n'avait des ailes, un chant, et ne sublimait en miel immortel le fragile parfum des fleurs.»⁴⁸⁵

« C'est ce double aspect-collectif et individuel, temporel et spirituel- qui fait la richesse de leur complexe symbolique » auquel Clément d'Alexandrie ajoute « car l'abeille butine sur les fleurs de tout un pré, pour n'en former qu'un seul miel ».

Le second symbole c'est la poignée de main, « symbole lié à la tradition chevaleresque de l'amour courtois » selon la définition donnée par la mutualité, qui y voit, le plus souvent, une main féminine dans une main masculine. N'est-ce pas plus tôt, des mains qui forment le début d'une chaîne d'union et de solidarité ? Ces symboles ne sont pas si fortement implantés qu'ils en deviennent dominants.

Outre l'exemple de la mutuelle de Russilly, en Saône-et-Loire, celui de la bannière de Nantes réalisée en 1904, par des femmes commémorant la naissance de la fédération, met en évidence, l'importance croissante du secteur de la femme et de la famille dans la protection sociale. On n'est plus limité au secteur professionnel. Le

482Site cité rubrique : « centenaire de la mutualité en Saône-et-Loire » qui a fêté son centenaire en 2005

483 Dictionnaire des symboles p 834.

484Selon le site du musée de la mutualité, rubrique « les bannières » « Napoléon III facilite cette diffusion en adoptant l'abeille comme figure allégorique de son pouvoir».

485 Dictionnaire des symboles, *Abeille* p1

mutualisme tend à répondre à tous les aspects de la vie quotidienne.

Aujourd'hui, les bannières n'étant plus de mode, le symbolisme de la ruche et de la poignée de main, va être remplacé par des logos. Mais celui de la Mutualité Française conserve encore le souvenir de la ruche, dans l'utilisation de la logette, schématisé sous une forme hexagonale, qui permet les imbrications, mais aussi des distinctions, pour signifier alors la place de l'un des organismes dans l'ensemble de la nébuleuse.

Depuis 12 ans « *La lettre de l'économie sociale* »⁴⁸⁶ publie un poster des logos de ce secteur d'activité, héritier de ce mouvement issu des confréries et corporations, développé avec la montée en puissance de la prise en charge collective de la résolution des problèmes du quotidien.

« On a déjà comparé les logos aux blasons des chevaliers du Moyen Age... En ces temps de crise mais aussi de conquêtes économiques, le logo est en effet un drapeau, un signe de reconnaissance, une carte d'identité, une arme de guerre... » « Empreinte digitale » de l'institution comme l'écrivait un dirigeant mutualiste, « il traduit de manière synthétique la personnalité de l'organisation : sa définition, son esprit, sa culture, sa philosophie d'action. Identifiant collectif en qui chacun peut se reconnaître, il doit être déchiffrable au premier coup d'œil ; explicite, il est porteur des valeurs qui fondent et orientent l'action de l'entreprise ». Le montrer c'est donc informer... Il est un peu l'Histoire, il est parfois la lecture discrète d'un projet ; il est souvent une expression sociale ; il est toujours une signature.

Il n'est pas certain que les fondateurs de l' « antique confrérie de mestier de messires les menuisiers de Perros, », dont la revue « *Trégor mémoire vivante* »⁴⁸⁷ a choisi la bannière commémorative 1290-1898, pour illustrer la couverture de son numéro de juin 1994, se retrouveraient dans le logo actuel de la Matmut découpée en 3 zones colorées.

4- Le catholicisme social

De ce qui précède, de la naissance des confréries, on comprend la proximité avec les « œuvres charitables et sociales » issues du catholicisme.

Si l'on examine le panorama, ou simplement l'organigramme du secteur que l'on

486 « *La Lettre de l'économie sociale*, » 2012- 1255 n° spécial « *les logos* » hebdomadaire édité par la Coopérative d'information et d'édition mutualiste, Paris, dir Jean-Louis Girodot.

487 « *Trégor mémoire vivante* »1994, Juin.

appelle actuellement « l'économie sociale et solidaire » rares sont les organismes qui n'ont pas un lien avec le christianisme : catholicisme ou protestantisme. Ce qui n'est que la conséquence de l'application des paroles du Christ : « Aimez-vous les uns les autres , ce que vous ferez au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que vous le faites ». Deux millénaires de catholicisme appliquant ces préceptes ont abouti, lentement, à une myriade d'organismes qui, d'abord en proximité étroite avec le clergé local, ont pris peu à peu leurs distances, à la fois par évolution naturelle et aussi par besoin d'indépendance. D'autres ont déjà fait ce travail d'analyse, il ne s'agira ici que d'un survol, dont l'objet est toujours la recherche des bannières.

Des cercles catholiques d'ouvriers, tels que créés à Saint-Pol de Léon ou à Morlaix, à Brest ou ailleurs, au syndicalisme tel que pratiqué à la CFTC, à la CFDT voire à la CGT ou à FO aujourd'hui, le chemin n'est pas si long, ni si tortueux. Quant aux préoccupations sociales de l'épiscopat en Finistère, elles sont tout entières exprimées dans les diverses rubriques du bureau diocésain des œuvres, qui mêlent préoccupations religieuses, sociales et économiques, telles que présentées en 1913.

TABLEAU 30 : Le Bureau diocésain des Œuvres en 1913

<p>1913 Constitution du bureau diocésain des oeuvres</p> <p>4 sections</p> <p>1°oeuvres de foi et de piété</p> <p>congrégations, confréries, Tiers Ordre,</p> <p>Pélerinages, congrès eucharistiques, catéchismes, apostolat de la prière</p> <p>propagation de la foi, Sainte Enfance, saint François de Sales, missions,</p> <p>retraites</p> <p>2°oeuvres scolaires et post-scolaires</p> <p>Ecoles, recrutement et formation des maîtres et des maîtresses,</p> <p>Enseignement agricole et ménager, Association des chefs de Famille,</p> <p>patronages, cercles d'études, Jeunesse catholique, musique et gymnastique</p> <p>3° oeuvres de presse et de propagande</p> <p>Semaine Religieuse, bulletins paroissiaux, journaux, tracts bibliothèques,</p> <p>projections, conférences</p> <p>4° Oeuvres charitables et sociales :</p> <p>conférences de St Vincent de Paul, mutualités, caisses rurales ; syndicats,</p> <p>protection de la jeune fille, lutte contre l'alcoolisme et contre l'émigration</p>

a- Le Syndicalisme mixte, l'exemple du syndicat de l'Aiguille

Les syndicats de l'Aiguille sont dans la mouvance de ce qu'on appelle le syndicalisme mixte, regroupant patrons et salariés dans le même organisme. En l'occurrence le plus souvent, patronne et ouvrières, car les syndicats mixtes se sont d'abord développés dans le milieu de la couture, les métiers du vêtement.

*« Ils réalisent [...] dans l'action syndicale le compromis patrons-ouvriers souhaité par la plupart des grandes voix du catholicisme social. »*⁴⁸⁸

À Brest, le syndicat de l'Aiguille propose un bureau de placement, une bibliothèque, des cours professionnels ; à Morlaix, il ne propose qu'une caisse de secours mutuel. Mais n'est-ce pas le type de syndicat qui connut des tentatives de mise en place dans l'agriculture, avec les ouvriers agricoles? Mais « il [l'ouvrier agricole] manifeste une parfaite indifférence à l'égard des syndicats mixtes, qui sans lui, représentent une unité organique tronquée »⁴⁸⁹.

La notion de corporation aura de beaux jours dans le monde agricole, qui dans un domaine proche, mettra des décennies à distinguer les « cultivateurs-cultivants » des propriétaires fonciers non exploitants. Le mythe de l'unité des intérêts de ceux qui partagent un même outil de travail, malgré leur différence de statut, sur lequel repose l'utopie des syndicats mixtes, a la vie dure.

b- Les Sociétés de Secours mutuels d'origine catholique

Avec la Révolution, l'assistance aux pauvres et malades ne relève plus de l'Église, mais du devoir sacré de la nation. Mais aucune action concrète n'est proposée, rien n'est mis en place.

Au début du XIXe siècle, on assiste à une renaissance timide des associations d'entraide. C'est ainsi que la « Société philanthropique de Paris » mise en place en 1803, fait vivre d'autres sociétés. La loi d'avril 1834, prévoit des sanctions pour les membres d'associations non autorisées (4460 condamnations de 1825 à 1848). Mais comment lutter contre la pauvreté et son corollaire la mendicité ?

Durant tout le XIXe siècle, les évêques finistériens s'en préoccupent. Dans le diocèse de Quimper et Léon, un des plus pauvres de France, puisque en 1864 il est considéré comme tenant le dernier rang en ce qui concerne le revenu disponible par

488 ROGARD V, op cit p 382.

489 GERVAIS Michel, JOLLIVET Marcel, TAVERNIER Yves, *La fin de la France paysanne, de 1914 à nos jours*, in Histoire de la France rurale, A Wallon, G Duby Dir, tome IV, Paris Seuil, p 412.

habitant, les mandements des évêques successifs font régulièrement référence à la pauvreté endémique avec le cortège de difficultés de toutes sortes qui l'accompagnent.

Des bureaux d'aide sociale aux sociétés de secours mutuels, en passant par les Conférences de Saint-Vincent de Paul, les catholiques multiplient les formes concrètes de la charité. Vincent Rogard⁴⁹⁰ a étudié la mise en place de tels organismes, à partir de la ville de Morlaix. Lise-Marie Guichaoua, consacre une étude plus modeste à la seule Société de Secours mutuels de Lesneven, mise en place, elle aussi, dans un cadre paroissial⁴⁹¹. Ce ne sont pas des initiatives isolées : établies sur la base du volontariat, elles répondent à une volonté politique.

En 1840 le ministre de l'intérieur Rémusat recommande aux préfets la création de sociétés de secours mutuels. « La seule participation à une société de ce genre est de la part des souscripteurs une garantie d'ordre, de prévoyance et d'économie. Partout où des associations de secours mutuels ont été établies, on a déjà pu apprécier les excellents effets sous le double rapport de l'ordre public et de la diminution des pauvres dans les hôpitaux »⁴⁹².

La Révolution de 1848 et la seconde République qui en découle, abrogent implicitement l'article 291 du Code pénal qui interdisait de fait le droit d'association. En 1850 on dénombre 2000 groupements et 100 000 adhérents. En 1852 un décret en officialise l'existence : « une société de secours mutuels sera créée par les soins du maire ou du curé dans chacune des communes où l'utilité en aura été reconnue » sur la base de la commune et non de la profession. L'autorité se prémunit contre les regroupements professionnels, à ses yeux, trop dangereux.

La loi du 15 juillet 1860, reconnaît d'utilité publique des Sociétés de secours mutuels avec comme avantages le droit de recevoir dons et legs, mais la tutelle administrative s'exerce sur les statuts voire le montant des cotisations, fixés en fonction des tables de morbidité et de mortalité et les quotas des membres. La nature des secours est déterminée et les caisses de secours mutuels n'ont pas le droit de servir de retraites.

Après 1870, le catholicisme social renaît sous une autre forme, sous l'influence

490 ROGARD Vincent, *Les catholiques et la question sociale, Morlaix 1840-1914. L'Avènement des militants*, Rennes, PUR, 1997, 485 p.

491 GUICHAOUA Lise-Marie, *La société de Secours mutuels de Lesneven. Un siècle d'histoire. 1857-1958*. Brest, UBO, 2001, Mémoire de Maîtrise histoire contemporaine, MT Cloître dir, 130p.

492 GESLIN André, *Invention de l'économie sociale*, 1998, p 151.

d'Albert de Mun et de René de la Tour du Pin, dans l'oeuvre des cercles catholiques d'ouvriers dont la revue doctrinale est l'*Association catholique* fondée en 1876. Entre 1870 et 1880, l'édification de corporations chrétiennes définit les orientations du catholicisme social qui s'enrichit de l'expérience de Léon Harmel à Val-des-Bois, près de Reims ;

« Dès la fin du Second Empire, Maurice Meignien milite en faveur de la résurrection des corporations des métiers au sein du Cercle des jeunes ouvriers de Montparnasse. Emerge l'idée d'une corporation chrétienne pour résoudre les problèmes du monde du travail contemporain » .

Preuve que le sujet intéresse le clergé, la SRQL y consacre plusieurs pages aux propositions d'un prêtre de Normandie. Les corporations c'est l'organisation chrétienne du travail souhaitée par Léon XIII «la forme légale sous laquelle on peut y revenir parmi nous c'est le syndicat agricole ou professionnel, conformément à la loi de 1884 »⁴⁹³ *La Semaine religieuse*, cite in extenso, le donnant en modèle, les propositions d'un abbé Garnier, du diocèse de Rouen .

493 SRQL, 1887, p 101-103

TABLEAU 31: Organisation du monde du travail, selon l'abbé Garnier

Commencer par une « vaste association de piété, y compris les indifférents. Peu de prière : « Je vous salue Marie » invocation au Patron de la Confrérie ; Pas de cotisation., les quêtes suffisent. Les étapes : confrérie générale, si on atteint nombre d'un même corps d'état (par ex 50 patrons et ouvriers) on peut installer une confrérie de métier, sous le vocable du patron professionnel, avec une organisation particulière. (invocation du patron professionnel aux prières quotidiennes).

Quand les membres se connaissent bien, quand il y s'en trouve un nombre suffisant de vraiment chrétiens, on organise au sein de cette confrérie un syndicat, avec tout l'ensemble des institutions professionnelles, économiques, sociales et religieuses, qui forment la puissance d'une corporation.

Le groupement initial donne naissance à la confrérie de métier et celle-ci au Syndicat, mais ces trois institutions continuent à subsister avec leur organisation distincte. On peut suivre la même marche dans les campagnes.

Organisation : Bureau avec président, vice président, un prêtre-directeur, un secrétaire et un trésorier: Bureau assisté de deux conseils, un d'hommes, un de femmes qui se réunissent tous les mois : Conseil composé d'autant de fois 3 membres qu'il y a de paroisses dans la ville, soit un ouvrier, un patron et un fondateur : les 3 classes de la société sont ainsi représentées ».

On peut prévoir un Conseil des femmes dans les mêmes conditions .

La confrérie de métier est dirigée par un conseil spécial à nombre égal de patrons, de fondateurs et d'ouvriers .

Un règlement particulier pourra stipuler : la visite d'un membre en cas de maladie, assistance au moins d'une députation aux funérailles, la célébration d'une messe dans sa paroisse, le premier dimanche qui suit son inhumation, et à laquelle toute la confrérie sera invitée.

Enfin, si on le veut, on peut créer un bureau de placement professionnel où les patrons associés iront de préférence embaucher les ouvriers dont ils auront besoin. Un bureau de placement peut servir à plusieurs confréries.

Le conseil d'une confrérie de métier devra toujours avoir dans son sein au moins trois membres du conseil de de la confrérie Générale., afin de maintenir l'union entre ces différentes institutions.

Le Conseil s'occupera spécialement de préparer la fête corporative du point de vue religieux et d'y inviter tous les patrons et ouvriers du corps d'état, qui ne sont pas encore entrés dans la Confrérie. Il s'efforcera aussi d'avoir à l'occasion de cette fête, une réunion de tous les membres de toutes les familles de la confrérie, ce qui formera la partie récréative de la solennité.

Quant au syndicat, il est dirigé par une chambre syndicale avec une réglementation particulière ; On organise dans son sein les différentes institutions par lesquelles on peut améliorer la condition du monde du travail, mais on ne le fait que successivement et peu à peu. »

Le pauvre abbé Garnier devait être maladroit, et ses propositions furent mal accueillies, accueil allant jusqu'à des violences : son évêque lui demanda de suspendre ses conférences sur le sujet.

Mais déjà, en juin 1885, avait été créé au grand séminaire de Quimper le cours ou la conférence des Œuvres qui veut «opposer une digue aux envahissements incessants et toujours progressifs de la franc-maçonnerie »⁴⁹⁴. La devise « se faire tout à tous » inspirée de St François de Sales est due au supérieur de l'époque François Ollivier⁴⁹⁵. L'activité « s'inscrit dans un mouvement plus large, dont le lien avec l'œuvre des Cercles catholiques », "matrice du catholicisme social " selon l'expression de Emile Poulat, « œuvre fondée sur le dévouement des classes supérieures aux classes inférieures doit recueillir des fruits plus abondants encore et voilà pourquoi des Conférences sont établies dans les séminaires agréée dans l'Union des Associations ouvrières catholiques en décembre 1885 »⁴⁹⁶. La fréquentation est forte entre 1900 et 1908. Mais l'opposition entre le Sillon et l'ACJF, amènera en 1905, le désaveu du premier dans le diocèse de Quimper.

La *Semaine Religieuse de Quimper et de Léon*, l'organe de l'évêché ne fait guère allusion aux sociétés de Secours mutuels, en tant que telles, alors qu'on retrouve citées à de multiples reprises « les assurances contre la mortalité du bétail ⁴⁹⁷», la seule citation relevée concerne, en 1887⁴⁹⁸, le départ du président de la Société de Quimper, monsieur Cormier, qui vient d'être nommé juge de paix à Fouesnant. Avocat à Quimper, on ne sait à quelle date il succède au fondateur de l'œuvre, Joseph de Jacquilot. Celui-ci « *qui pendant plus de trente ans, croyons-nous, avait rempli ces difficiles fonctions avec un tact rare et une douceur charmante qui n'était point sans énergie* ». M Cormier, exprime « *dimanche premier jour de l'an, aux ouvriers ses regrets de les quitter et de résigner ses fonctions* ». Il « *les a vivement engagés à garder leurs principes chrétiens qu'il partage, à vivre en ouvriers modèles et à mériter plus tard de se retrouver tous dans un monde meilleur* ». « *M Cormier avait su se concilier l'esprit et le cœur de ces braves gens, et son attitude vis-à-vis d'eux a toujours été parfaite* ».

494 CLOITRE Marie-Thérèse, « *Séminaristes sociaux* », « *Séminaristes démocrates* »: *Le Cours ou la Conférence des oeuvres au grand séminaire de Quimper. 1885-1908*, in RHEF, t LXXXVIII, 1992p 287-312.

495 LAGRÉE Michel, dir, *La Bretagne, dictionnaire du monde religieux dans la France contemporaine*, P 1990, notice F Ollivier.

496 SRQL 26sept 1890 « *Rapport sur la Conférence des Oeuvres du Grand Séminaire de Quimper* ».

497 SRQL, 1906 p 894.

498 SRQL 1887 p 4.

À part son existence, en cette année 1887, et son nom, « société de secours mutuels de saint Joseph » nous ne saurons rien des buts, du bilan d'activités, ni du mode de fonctionnement de ce groupe qui réunit des ouvriers, qui sont de « braves gens ».

Intégrées au sein des patronages, les Sociétés de secours mutuels apparaissent peu en tant que telles. Il est donc difficile de donner une visibilité à une œuvre qui, dans ses premières années, peine à donner une autre image que celle de la charité des riches envers les plus pauvres, envers une catégorie sociale : les ouvriers. C'est toute la lente maturation qui va de la générosité individuelle à la prise en charge par les intéressés.

Les notables catholiques s'emploient à faire fonctionner ces sociétés de Secours mutuels, dont ils sont membres honoraires, payant des cotisations, mais, évidemment, ne bénéficiant pas des prestations. Quelques-uns y prennent des responsabilités : simples administrateurs, membres du conseil d'administration, mais aussi trésorier ou secrétaire, président.

Si l'objectif affiché à Lesneven est d'aider à résoudre les problèmes, en particulier financiers induits par la maladie, il s'agit aussi d'« *établir des rapports de bienveillance entre les hommes que séparaient la différence de position et de fortune et plus encore des préventions injustes et des défiances imméritées* »⁴⁹⁹. La Société Saint François-Xavier est fondée en 1857 par François Brichet, maire et notaire, avec la complicité très active du clergé, qui est membre du bureau, et en assure l'aumônerie. (En 1898, on abandonne le nom de saint François-Xavier, pour prendre le nom de Saint Joseph, celui porté par le patronage dans ce lent mouvement qui tend à regrouper les activités paroissiales sous la houlette du patronage et du vicaire qui en est chargé).

Les bénéficiaires, ou membres participants habitent la commune, sont ouvrier, journalier, domestique ou profession équivalente, ont plus de 18 ans et moins de 45 ans à l'adhésion. Il y a visite médicale à l'adhésion, « nul ne peut être admis s'il est atteint d'une maladie organique ou chronique qui le place en dehors des chances ordinaires de maladies » (statuts de la société art 8) (ou l'ivrognerie). Il y a un droit d'admission puis cotisation mensuelle, y compris pour les membres malades. La ville est divisée en sections dont les responsables sont élus pour 4 ans. Relais du conseil d'administration, les sectionnaires ont un rôle de conseil et de suivi, de visite des malades, outre celui de

499 GUICHAOUA Lise-Marie , op cit

collecte de cotisations. Les prestations couvrent les frais pharmaceutiques et médicaux. des membres participants, et des indemnités journalières durant 3 mois continus ou discontinus.

« Si le malade vient à succomber, les frais funéraires sont supportés par la société jusqu'à concurrence de 20 F, soit enterrement de 3e classe avec cérémonie religieuse et inhumation ». Il ne semble pas y avoir obligation de présence à l'office mortuaire, il est vrai que dans la société bretonne la présence aux enterrements est un fait culturel. La présence du drapeau de la société est antérieure, semble-t-il, à celle du drap mortuaire (1907).

La liste des bienfaiteurs est affichée lors des réunions. En 1910, on créera les membres actifs qui ont la possibilité de participer financièrement à l'équilibre économique de l'association, ils portent alors le nom de bienveillants. Les membres Bienfaiteurs sont : les notables de la ville, laïcs ou religieux.

En 1898, dans la suite chronologique des lois sur les syndicats (1884), sur la fédération des Bourses du travail en 1892, de la création de la CGT en 1895, est promulguée une nouvelle loi sur les sociétés de Secours mutuel qui permet d'élargir le registre des prestations (retraite). La société de secours mutuel de Lesneven n'en profite pas, et se contente de changer de nom en s'identifiant davantage au patronage paroissial.

Catholique, la société débute et conclut ses séances par des prières. La fête annuelle, « la fête des ouvriers » a lieu le jour de l'Epiphanie. Elle débute à 7 h 45 par une cérémonie religieuse pour le repos de l'âme des anciens sociétaires, avec une quête effectuée par des sociétaires, puis séance récréative, d'abord privée, puis ouverte car elle devient alors source de revenus, mais il n'y pas de banquet. Par exemple en 1928 une tombola est organisée qui prévoit 126 lots, autant de lots que de sociétaires. La musique de Lesneven accompagne les réjouissances. Comme de bien entendu, la Société participe en tant que telle à la kermesse paroissiale (en 1949 elle y tient le stand des anneaux).

Elle ne se contente pas de pratiquer la convivialité, elle s'efforce d'accroître les connaissances de ses membres, en particulier dans le domaine social (à propos des assurances, des risques...) et bien évidemment religieux. En 1957, année où la société décide de se saborder, les sociétaires sont encore 40 à participer à l'office religieux. Mais les assurances sociales ont été instaurées dès les années 1920, et la Sécurité

sociale au sortir de la guerre avec son cortège de mutuelles gestionnaires qui rendent de fait caduques les micro-sociétés de secours mutuels locales à l'échelle de la commune.

Pour les responsables paroissiaux et diocésains l'essentiel n'était pas là. Mais dans l'unanimité des fidèles :

*« Membres honoraires, bienveillants ou participants, elle réunissait la presque unanimité des habitants de votre ville. [...] Et cette assistance matérielle n'est pas le seul but que vous recherchez : elle fait partie, ou plutôt elle est l'effet de cet idéal chrétien qui vous unit les uns aux autres et que ravive, comme la source même de tout bienfait et de toute amitié, le prêtre qui, statutairement, fait, à titre d'aumônier, partie de votre bureau. »*⁵⁰⁰

Le sermon du Centenaire, en 1958, donnait bien la tonalité. C'est encore le temps du catholicisme social, paternaliste, qui tente de faire barrage, pied à pied, aux organismes mis en place par les républicains, accusés, d'être le bras armé de la franc-maçonnerie. La très active conférence des œuvres du grand séminaire de Quimper a largement contribué à l'ouverture politique et sociale des abbés-démocrates tout en luttant contre l'emprise des organismes d'un laïcisme antichrétien.

En milieu urbain dans le domaine des « sociétés de secours mutuels », des syndicats mixtes, et des corporations, le résultat positif n'a pas été au rendez-vous. Il n'en a pas été de même dans le monde agricole et rural. En s'appuyant sur le catholicisme affiché des propriétaires terriens, le monde agricole se bâtit une société économique et sociale, dont les réussites furent longtemps au rendez-vous.

Le catholicisme, qu'on l'appelle social ou non, aura du mal à se défaire de ses relents caritatifs et de dames patronnesses, en témoigne, cette « bonne œuvre » du curé de Lesneven, contée, au premier degré par la *Semaine Religieuse de Quimper et de Léon*. À Lesneven, en 1895, la mission se déroule durant six jours : du 10 au 24 février. Le commentateur de *La Semaine religieuse* s'interroge « Comment les ouvriers pourront-ils, sans que leur famille en souffre, cesser tout travail pendant six jours ? M. le Curé a prévu cette difficulté trop réelle, surtout en pareille saison : il a fait appel à la générosité des plus riches, et il a eu le plaisir de donner à plus de 80 ouvriers un secours, qui aura aidé à assurer le morceau de pain aux enfants et une bûche au foyer »⁵⁰¹.

500 GUICHAOUA Lise-Marie, op cit Sermon du centenaire, 1958.

501SRQL, 1895 p 138-139.

Combien de ces ouvriers, combien de leurs épouses, combien de leurs enfants auront reçu cette aumône avec amertume ? Combien l'auront refusée, ulcérés ? Apparemment la hiérarchie diocésaine ou paroissiale ne s'est pas interrogée sur l'opportunité de maintenir de tels offices en milieu de semaine . Durant le temps normalement imparti au travail... Certains patrons, propriétaires de magasin, notaires ou autres chefs d'entreprise ont-ils reçu la visite de M. le curé pour les inciter à aménager les horaires ?

5-Bannières du Tiers Ordre : des proximités iconographiques

La proximité visuelle entre les bannières de confrérie et les bannières mutualistes est-elle volontaire ? . Dans quelques sacristies d'églises basses-bretonnes on peut rencontrer des bannières du Tiers-ordre franciscain, utilisant un symbole proche de celui utilisé pour nombre de bannières mutualistes : les bras croisés.

Celle conservée à Landunvez est sans équivoque. Sur une face François d'Assise est représenté debout, robe brune, la main gauche sur la poitrine, la main droite pendante, mais largement ouverte. Sur l'autre face une sainte, couronnée, surmontée de l'inscription « Fraternité de Landunvez ».⁵⁰²Aux pieds de François, dans le feston central de la bannière un médaillon ovale représente deux bras qui se croisent : l'un recouvert d'une manche brune C'est la main du saint que l'on reconnaît à la plaie : un des cinq stigmates, à l'image de ceux du Christ. Ici l'autre est vêtu de blanc . La pratique la plus habituelle est celle du second bras nu. Mais toujours dans des nuées Un bel exemple est celui de la bannière de Morlaix, intitulée « Tiers Ordre franciscain de Notre Dame du Mur ».

À Lesneven la bannière est plus sobre : sur une face, François en extase, sur l'autre le symbole du Tiers-Ordre franciscain : le bras nu du Christ, percé du stigmates, croisant le bras vêtu de brun du saint, le tout au pied de la croix. Dans le même placard de rangement, un drapeau tricolore, non daté, avec en surcharge en lettres d'or : « Société de secours mutuels de Lesneven ». Cette proximité de localisation n'est peut-être pas anodine ; en tous cas elle suscite les questions.

⁵⁰² Les roses maintenues dans les plis de son manteau au col relevé, la robe ajustée viennent conforter le ressenti : il s'agit d'Elisabeth de Hongrie, fille de roi, veuve de roi, illustre patronne des tertiaires franciscains, elle pratiquait l'aumône avec largesse et discrétion, ce que les roses symbolisent . Décédée en 1231, elle est canonisée dès 1235.

Les historiens du mutualisme revendiquent leurs bannières comme une spécificité, un marqueur, dont ils tirent fierté. Et en même temps ils soulignent l'héritage des sociétés de compagnonnage et autres confréries de métiers partageant ainsi le passé des confréries de piété. Des racines communes, vivant dans une même société, ayant recours pour une grande part aux mêmes prestataires de service, avec la même préoccupation de se faire voir, il était dans la logique des choses que leurs bannières se ressemblent.

Le choix restreint des mutuelles a fait la différence: ruches et abeilles, poignées de main, enrichis parfois de références au métier, les bannières mutualistes ne pouvaient entrer graphiquement en lice avec les bannières religieuses qui s'appuyaient sur une riche tradition iconographique.

Chapitre XIV – Le renouveau,

le temps des créations

Deux femmes jouèrent un rôle majeur dans le renouveau des bannières bretonnes. Elles se sont, brièvement, connues dans les années 1940. Ce furent toutes deux des femmes d'entregent et de la trempe des chefs d'entreprise. L'une, Anne de Quélen, baronne de Planhol, vivait à Saint-Brieuc, l'autre à Pont-L'Abbé : Marie-Anne Cornic devenue Le Minor par mariage, avec un minotier ayant non seulement pignon sur rue mais moulin sur le pont. La première était une veuve sans enfant, issue de l'aristocratie costarmoricaïne, l'autre une mère de famille qui, à l'époque de leur rencontre, faisait partie de la bourgeoisie cornouaillaise, commerçante, dynamique et cultivée.

Deux femmes indépendantes et tenaces.

La première a monté une association les ABCD, qui n'est plus qu'un souvenir. La seconde a construit une entreprise : l'atelier Le Minor, une entreprise personnelle qui deviendra familiale en bénéficiant de l'appui de ses deux fils, puis de son petit-fils qui, actuellement, porte le flambeau.

Leur point commun c'est la paramentique et les bannières.

Leur point commun, c'est aussi le Bleun-Brug.

1- Les ABCD et l' ABAC

L'œuvre des ABCD, une association transdiocèse constitue une des premières tentatives de renouveau de l'art liturgique initiée par Anne de Planhol. Les Amis de la Beauté du Culte Divin (ABCD)⁵⁰³ se confondent parfois avec une autre association

⁵⁰³Sources : archives diocésaines de Saint-Brieuc et Tréguier, série K, dossier Ateliers liturgiques .
Je remercie l'archiviste en titre le Père Talbourdet, et son adjoint, Yves-Marie Erard, qui m'ont fait découvrir le fonds « Ateliers liturgiques » du diocèse.

Autre source les visites d'église : en particulier les bannières de Plouëc-sur-Trieux , ND de la Salette

l'Atelier Breton d'Art Chrétien qui en porte quasiment les mêmes initiales, ABAC. On ne peut exclure que la confusion ait été savamment entretenue par la cheville ouvrière des deux associations: la baronne de Planhol. Les deux organismes travaillent dans le même domaine les arts religieux, mais avec des ambitions différentes. Leur référence commune c'est le Motu proprio de Pie X, daté du 22 novembre 1903.

« Notre plus vif désir étant que le véritable esprit chrétien refleurisse de toutes façons et se maintienne parmi les fidèles, il est nécessaire de pourvoir avant tout à la sainteté et à la dignité du temple où les fidèles se réunissent, précisément pour y puiser cet esprit à sa source première et indispensable, savoir la participation active aux mystères sacro-saints et à la prière publique et solennelle de l'Eglise .»⁵⁰⁴

Si la finalité est la même : la sainteté et la dignité du temple, de l'église, les moyens matériels et humains ne sont pas identiques. A vrai dire, les deux associations ne tentent pas de mobiliser les mêmes publics et n'ont pas les mêmes compétences.

a- des bénévoles nombreuses, dans chaque paroisse

Les Amis de la Beauté du Culte Divin, plus modestes, « se proposent, chacun selon ses aptitudes, ses connaissances techniques et ses moyens d'action, de travailler à donner le plus de beauté possible aux cérémonies du culte ». En conséquence « des ouvroirs sont fondés et se mettent activement à l'œuvre, invitant à y coopérer toutes les personnes de bonne volonté [...] Les unes donnent leur temps, leur talent [...] Les autres, par leurs dons, fournissent matériaux et objets précieux [...] Les artistes créent des dessins[...] ».

« Tous ne cherchent que la gloire de Dieu et veulent pouvoir dire en toute sincérité : " Seigneur! J'aime la beauté de ta maison et le lieu où habite ta gloire ". Alors que le travail se poursuit lent peut-être, mais persévérant, un autre s'accomplit, plus délicat et plus précieux encore [...] Dieu se laisse-t-il jamais vaincre en générosité et n'aura-t-il pas un regard de spéciale complaisance pour qui se dépense à son service ? Si bien qu'on peut dire déjà : Bienheureuses les âmes qui auront travaillé à réaliser le désir de Pie X et des Papes qui lui ont succédé : " Je veux que mon Église prie sur de la beauté " ». Sur ces mots du Vicaire Général de Saint-Brieuc, Y-M Le Petit, se termine

à Carhaix. Les pardons des Côtes d'Armor, en particulier celui de la saint Yves à Tréguier, celui de la Clarté à Perros-Guirrec ... réunion du doyenné de Bégard à l'occasion du centenaire de l'église, l'exposition des bannières du doyenné de Lannion en 2003...

504Archives diocésaines de Saint-Brieuc et Tréguier, série K, dossier Ateliers liturgiques.

la brochure de présentation de l'oeuvre, datée du 19 juillet 1927⁵⁰⁵.

Ce texte est rédigé alors que les ABCD fonctionnent déjà depuis 15 ans.

Partie de l'humble travail d'entretien des linges d'autel, à laquelle elle s'est initiée à Morlaix, en 1918, dans le but premier d'occuper ses trois nièces, et leur gouvernante, la jeune femme active va se trouver, va se créer, un champ d'action à la mesure de son énergie et de son goût de l'indépendance. Veuve à 22 ans d'un avocat du barreau de Morlaix, Marc de Planhol, décédé en 1893, elle perd son seul fils en 1894⁵⁰⁶. Classiquement, comme nombre des femmes de la bonne société de cette période, lorsqu'elles ont la chance d'être financièrement indépendantes, elle se tourne vers l'apostolat au quotidien. À Morlaix, les oeuvres sociales sont nombreuses et très diverses. Sous la houlette de l'abbé Dulong de Rosnay, elle s'engage d'abord dans le secrétariat du peuple, fondé à Morlaix en 1894. L'oeuvre dans la mouvance d'Albert de Mun est tenue généralement par des femmes, « où l'ouvrier pauvre se voit offrir de l'aide, des renseignements et des conseils dans au moins trois domaines : juridique, médical et professionnel »

Anne de Planhol s'investira dans le placement des femmes qui recherchent un travail, tout autant que dans l'accompagnement du pèlerinage des malades à Lourdes, comme un peu plus tard dans la fondation du préventorium du Porsmeur à Morlaix. Mais c'est une autre oeuvre, plus modeste, qui lui a fait découvrir des besoins insatisfaits, dans un domaine dit féminin : les textiles religieux. L'abbé Dulong de Rosnay est aussi responsable pour le diocèse de l'oeuvre des Tabernacles.

« Les Dames qui en font partie, assidues aux jours de travail, montrent une admirable bonne volonté. Les ornements dessinés avec goût sont exécutés avec un soin rare ; on les destine surtout aux églises et aux chapelles pauvres des deux parties du diocèse qui entourent Morlaix, le Léon et Tréguier. Outre les ornements, l'oeuvre confectionne aussi des linges d'autel. »⁵⁰⁷

On rédige des statuts, car en cette période, nul organisme ne saurait être spontané : il faut des statuts, datés et paraphés, avec des membres actifs, qui font le travail, des membres honoraires, qui soutiennent de leurs prières et de leurs aumônes, et tous les membres versent une cotisation annuelle. On se réunit l'après-midi...aussi souvent que « le devoir d'état le permet ». Mais on travaille aussi chez soi. Une fois par

505 Archives diocésaines de Saint-Brieuc et Tréguier, série K, dossier Ateliers liturgiques.

506 ROGARD Vincent, *Les catholiques bretons et la question sociale, Morlaix 1840-1914*. Presses Universitaires de Rennes, 1997, 488p.

507 SRQL.

mois, on suspend son travail pour écouter la causerie du directeur ecclésiastique.

Dans le diocèse de Saint-Brieuc, cette œuvre diocésaine prend une dimension artistique. Anne de Planhol (1871-1959) est originaire de ce département, de Locarn, plus tard, elle y achètera une propriété, à Rosvilliou, près de Callac. Elle y a des relations familiales, amicales, spirituelles, elle va s'y épanouir. Elle participe à la rénovation des arts de l'église : dans le domaine textile, à partir d'ouvrirs, mais aussi dans le chant liturgique (dans ce domaine, en Finistère les Enfants de Marie ne sont pas en reste!), sous l'impulsion, en particulier, de l'abbé Le Diouon, qui anime la rénovation liturgique. Ses responsabilités de professeur de liturgie au Grand Séminaire de Saint-Brieuc⁵⁰⁸, sa qualité de membre du Bleun-Brug, le placent dans une situation stratégique pour être le relais de l'œuvre au sein de l'appareil ecclésial. L'abbé oriente Anne de Planhol vers les acteurs qui portent sur l'art religieux en général et la paramentique en particulier, un regard neuf, théoricien comme Dom Bellot (moine-architecte 1876-1944), ou plus modestes ouvrières comme les bénédictines de la rue Madame à Paris. Bref la mouvance de *l'Artisan Liturgique*⁵⁰⁹.

b- Les ABAC des artistes professionnels

En 1927 il s'agit donc de signifier un tournant : celui de la création de l'Atelier Breton d'Art Chrétien, plus tard surnommé groupe « la Spirale » (an Droellen) qui se met lentement en place. Il en sera la vitrine en paramentique, et le soutien artistique⁵¹⁰. Les statuts en sont déposés en 1929 par quatre membres fondateurs : la baronne de Planhol, James Bouillé, l'architecte de Perros-Guirrec, Jean-Charles Le Bozec, le sculpteur, et Xavier de Langlais, le peintre. Ce faisant, Anne de Planhol officialise la diversification de l'œuvre entreprise depuis de longues années, mais à l'ombre de la cathédrale de Saint-Brieuc, semble-t-il, seulement depuis 1925. Les objectifs de An Droellen sont ambitieux: « fondé par des Artistes bretons catholiques, dans le but de créer en Bretagne, un Art liturgique d'expression moderne et d'inspiration bretonne »⁵¹¹.

508La chapelle du Grand Séminaire de Saint-Brieuc, est « un des manifestes d'art sacré de l'architecte Georges Lefort de 1927, mariant art déco et béton », selon le « *Patrimoine religieux de Bretagne* » op cit p 130.

509L'Artisan liturgique. Revue trimestrielle d'art religieux appliqué, édité par l'Apostolat liturgique de l'Abbaye de Saint André -lez-Bruges. Consulté à la Bibliothèque Forney. Et partiellement à la bibliothèque diocésaine de Quimper

510Voir aussi de LE BIHAN René, « Le défi des arts appliqués. Pensée bretonne, formes modernes » in *1918-1945 Bretagne. Modernités et Régionalisme, Bretagne*. Bruxelles, Pierre Mardaga, 1986, 208p

511 Archives diocésaines de Saint-Brieuc et Tréguier, série K, dossier Ateliers liturgiques, statuts de l'Atelier breton d'art chrétien. (non numéroté).

« Nul ne peut être membre de l'atelier s'il n'est : A Catholique pratiquant, B breton, travaillant dans un esprit breton, C Habitant la Bretagne » (p3 des statuts) « En principe l'Atelier n'admet [...] qu'un seul représentant par branche artistique: architecture, sculpture, peinture, orfèvrerie, chasublerie, vitrail etc... ». « Le siège social du groupe est à Ker-Illis, Perros-Guirec. », c'est à dire au lieu d'habitation de James Bouillé, qui est aussi le siège de son cabinet d'architecture.

En Bretagne on est sous l'influence des Seiz Breur, ce mouvement artistique qui fait passer « la création bretonne de la tradition à la modernité » pour reprendre le titre du catalogue de l'exposition *Ar Seiz Breur 1923-1947*⁵¹². La décision de faire appel à Georges-Robert Lefort pour réaliser la chapelle du Grand Séminaire témoigne du goût affirmé de la hiérarchie diocésaine de Saint-Brieuc qui n'a pas besoin du soutien des « écoles » et des modes pour faire ses choix. Lefort n'appartient pas aux Seiz-Breur mais son œuvre est saluée par ses confrères. James Bouillé⁵¹³ réalise des églises, des maisons individuelles et du petit habitat collectif.

Les ornements sacerdotaux se prêtent à des réalisations en petite série, dont la diffusion est du ressort de Atelier Breton d'Art Chrétien, qui édite des prospectus illustrés⁵¹⁴, avec tarifs, présentant des chasubles, dites gothiques, des chapes voire des mitres. Le décor est d'influence nettement celtique, avec une « *simplification des lignes générales afin de rendre le dessin très lisible de loin, l'appel aux couleurs vives, modernes, joyeuses et lumineuses, qui conviennent aux églises sombres en contrastant avec l'austérité du granit ou la monochromie du ciment, y compris les décorations propres aux services funèbres* »⁵¹⁵. En lieu et place de broderies en or guipé et autres peinture à l'aiguille, des appliqués de tissu jouent le contraste des tissages, des matières, des couleurs.

Une chasuble⁵¹⁶, réalisée pour la chapelle de l'institution Saint-Joseph de Lannion, par les ABCD, sur un dessin de James Bouillé, et présentée à Quimper lors de

512 LE COUEDIC Daniel, VEILLARD Jean-Yves dir, « *Ar Seiz Breur 1923-1947. La création bretonne entre tradition et modernité, Catalogue de l'exposition* » Rennes, Terre de Brume, Musée de Bretagne Rennes ; et Musée du Château des ducs de Bretagne, Nantes ; musée départemental Breton Quimper et musée des Beaux Arts de Quimper ; Musée d'art et d'histoire de Saint-Brieuc ; musée du Fauët, ;2000, 272p. *Catalogue des objets et documents de l'exposition temporaire* Quimper 85p.

513ROTHÉ J-R., *James Bouillé, architecte breton. Fondateur de l'Atelier breton d'art chrétien. Guingamp, 14 février 1894, Malestroit, 23 juin 1945.* Perros-Guirec, Anagrammes, nd, 122p.

514Reproduction partielle in J-R Rothé, op. cit..

515J-R Rothé op. cit. p 74.

516Le catalogue dit chasuble, les notes personnelles prises lors de la visite de l'exposition semblent concerner une dalmatique. Les deux vêtements liturgiques ont le même usage : la messe mais la chasuble est destinée à l'officiant, les dalmatiques aux assistants.

l'exposition «Ar Seiz Breur 1923-1947 », pousse le principe jusqu'aux extrêmes de ses possibilités. Sur la soie rouge sont fixées deux longues bandes verticales de tissu de soie verte, qui, en guise de broderie, reçoivent un jeu d'étroits galons, fixés par un point de chausson rose ou vert.

c- Un réseau féminin très actif

Dans ce climat, les capacités d'innovation, les dons d'organisation d'Anne de Planhol vont pouvoir s'exprimer. Outre l'animation des modestes « ouvroirs liturgiques traditionnels », se mettent en place des ateliers plus ambitieux, généralement animés par des jeunes femmes issues de milieu aisé, proches de la fondatrice comme Mme de Kerouartz, et Melle Lefort à Guingamp, mais aussi à Loudéac, Mme Malivel et Mme Le Gouvello. Des communautés religieuses en font partie : la Retraite de Lannion, le Carmel de Saint-Brieuc, les Soeurs de Créhen à Plerneuf, mais aussi, la directrice de l'école laïque des filles de Lantic. Les rejoignent les innombrables anonymes des ouvroirs, des Noëlistes, de l'Oeuvre des Tabernacles. A Saint-Brieuc, après le décès de Mme de Planhol les Filles du Saint-Esprit poursuivront l'entretien des vêtements liturgiques de la cathédrale. A côté des bénévoles, réaliste et attentive aux besoins des femmes sans guère de ressources, en particulier les réfugiées durant la guerre, Anne de Planhol sait aussi avoir recours à des salariées professionnelles, en nombre très restreint, qui travaillent près de son bureau briochin.

Le réseau atteint cent cinquante structures en 1934 au summum de l'activité, mais le déclin vient vite : en 1939 seulement « une trentaine d'ateliers en fonctionnement normal ». Mais les statistiques ne disent pas tout : et les travaux se poursuivent. Une bannière ancienne conservée en l'église de Plouëc-sur-Trieux, porte une étiquette affirmant que l'objet a été restauré en 1949 par l'Atelier Liturgique de Trébeurden, dont c'est l'une des rares traces attestée revendiquée.

Outre l'entretien courant du vestiaire liturgique, qui est œuvre de pure charité, les ateliers créent des vêtements sacerdotaux, des bannières⁵¹⁷ de procession, et nombre,

⁵¹⁷Mais pour réaliser la bannière dédiée à Notre Dame de la Clarté, Maurice Denis fait appel à Sabine Desvallières, la fille du peintre. La jeune femme entre plus tard chez les clarisses de Mazamet (Tarn) où ses dons font merveille, comme en témoigne la chasuble présentée dans le catalogue de l'exposition *Textiles Sacrés du Tarn*.

Selon J-R Rothé parmi les « quelques » travaux réalisés par les ABCD on compterait 9 bannières, dans lesquelles n'est pas comptabilisée la « Notre-Dame de la Salette » commandée et réalisée pour Carhaix ni celles de Plouëc-sur-Trieux, autrement dit, à Saint-Brieuc comme à Morlaix, les bannières sont aussi fuyantes que les anguilles.

sinon tous, les fanions utilisés par les multiples sociétés et groupes de jeunes qui vont de la Société d'émulation des Côtes-du-Nord, à la fédération des Patronages Catholiques du même département en passant par les fanions scouts, dont celui de Perros-Guirec dessiné par Micheau-Vernez. Si ces activités n'engendrent pas des pactoles, elles n'en sont pas moins marchandes et donc sources de revenus.

L'activité est fort proche de celle du Carmel de Morlaix, mais les moniales sont recluses, soumises à une hiérarchie carmélitaine et à une hiérarchie diocésaine, peu ouvertes aux courants artistiques contemporains, tandis que les Ateliers baignent dans l'atmosphère artistique de la côte de granit rose, qui va de Maurice Denis aux Seiz-Breur, en passant par James Bouillé. Nous laisserons de côté l'entretien du linge d'autel, qui est éminemment utile, gourmand en heures de travail, mais dont on ne conserve guère de trace. D'autre part l'entregent de la baronne, les relations dues à ses origines familiales lui permettent d'échanger naturellement avec le duc de Trévise de la « Sauvegarde de l'art français »⁵¹⁸ (lettre du 9 juillet 1939); et elle obtient la commande de réfection de la bannière de Lanleff puis de celle du Merzer. Les ateliers liturgiques vont donc privilégier la restauration de la paramentique, puis la création de vêtements liturgiques, voire de bannières⁵¹⁹. En prévision d'une lettre au Préfet, elle dresse le bilan des activités menées en 1930-1931 : outre la réapplication complète de la bannière de Lanleff, qui est une commande du Directeur des Beaux-Arts, les ABCD ont confectionné, ou remis en état, selon les cas, 50 chasubles, 8 chapes, 15 bannières, 11 aubes bénédictines neuves, 5 voiles, 10 étoles, 2 tentures, 12 nappes d'autel.

La restauration est d'abord modeste : des travaux de proximité. Mais en bonne praticienne, qui a manipulé tissus fragiles et fils de soie, la baronne rédige des conseils pratiques : *« Rien qu'en soutenant d'une étoffe souple mais solide les soieries usagées, dont on reprend le dessin en ayant soin de mordre dans la soierie et dans l'étoffe posée dessous, on obtient très facilement une réparation parfaite.... jamais il ne faut faire le point de reprise mais un point arrière très ferme et très rapproché, qui accentue les lignes, peut raviver les couleurs suivant le choix des soies et donne comme résultat un effet heureux au lieu d'un simple raccommodage. Lorsqu'il s'agit d'une étoffe de mauvaise qualité, ou d'un orfroi vulgaire, comme broderie et tonalité, brûlons sans pitié...Si les soieries sont très usagées mais belles par leurs vieux tons et leur qualité, il*

518 Archives diocésaines de Saint-Brieuc et Tréguier, série K, dossier Ateliers liturgiques, statuts de l'Atelier breton d'art chrétien. (non numéroté), lettre du 9/07/1939

519 ROTTÉ Jean-Robert, « Les ateliers liturgiques de Madame de Planhol ou les amis de la beauté du culte divin » (A.B.C.D.), in *Mémoires de la société d'émulation des Côtes-du-Nord*, t 116, 1987, pp 64- 87

faut s'ingénier à les prolonger et appeler à son aide mille petits moyens vite compris et appropriés, que les ateliers liturgiques se communiquent de l'un à l'autre et s'efforcent de faire connaître...

Un moyen de prolonger une étoffe est de souligner les dessins par une ganse d'or, d'argent ou d'acier, qui reçoit le frottement et l'évite à l'étoffe du fond. »⁵²⁰

d- Aujourd'hui l'héritage

Des bannières dans les paroisses des Côtes d'Armor, peu en Finistère.

Lorsqu'il s'agissait de travaux confiés par le ministère des Beaux-Arts, les travaux sont évidemment plus respectueux de l'intégrité de l'objet. C'est le cas de la chasuble dite de saint Yves, conservée au Louanec, et de la bannière du Merzer que nous n'avons pu observer. Toutefois, à Plouëc-sur-Trieux la restauration de la bannière Donation du Rosaire/ Crucifixion,⁵²¹ par l'atelier liturgique de Trébeurden, en 1949, l'abbé Moisan étant recteur de la paroisse - réalisation dont fait foi une étiquette cousue à l'intérieur de la doublure - cette restauration suit des principes moins respectueux de l'oeuvre que ceux qui ont actuellement cours. La toile de fond a été remplacée par un velours vert amande sur une face, brun sur l'autre. Ce faisant ont disparu une partie des fines broderies d'argent qui accompagnent habituellement les fleurons. Pour les vêtements des protagonistes de la Donation du Rosaire, les broderies au point de Bayeux ne sont qu'un très lointain souvenir. Les franges sont supprimées. Mais la bannière est sauvée, à la différence de celles de Squiffiec⁵²² observées à la même époque, dont bleussent les franges en argent faux et s'usent jusqu'à disparition les poils du velours.

Les bannières, elles, sont réalisées à la demande et le crayon des dessinateurs anonymes se donne libre cours comme dans cette bannière, plus tardive, dite « des prisonniers » vue au centenaire de l'église de Bégard, en 2003 et dont le motif d'une des faces rappelle la création, au XIIe siècle de l'abbaye dans la mouvance de Cîteaux. Un moine en coule blanche, la main gauche dressée, enseigne au centre d'un patio pavé de noir et blanc, bordé d'arcades qui laissent voir un ensemble conventuel aux toits de tuiles ocre. L'auréole de Bernard est transformée en vitrail coloré. Bannière muette, dont seul le dessin dit le nom. Sur l'autre face une Vierge debout, bras ouverts, mais en

⁵²⁰ ROTTE Jean-Robert « Les ateliers liturgiques de Madame de Planhol » op cit

⁵²¹Bannière dont le verso Donation du Rosaire est fort proche de celle de Grâces (22), Saint-Méen(29).

⁵²²L'église de Squiffiec renferme deux bannières que leur style rattache aux réalisations d'avant la révolution.

dissymétrie. Dans les deux festons extérieurs du lambrequin les dates 1939 et 1945, rappellent la guerre. L'encadrement du panneau central qui isole la Vierge, des motifs hardis mêlent arabesques, décor géométrique et motifs de lointaine inspiration florale, dans une construction savante, qui met en valeur le manteau « or » de la Vierge. Pour cette occasion qui rassemblait une dizaine de paroisses, la bannière a été récemment restaurée localement, et deux énormes glands de laine verte ont été ajoutés⁵²³. Bannière non documentée, malgré les sollicitations peut-être trop tardives, dans les années 2005. On peut l'attribuer à la mouvance des ABCD, sans atelier précis.

Une autre bannière, toujours dans l'église de Plouëc-sur-Trieux est datée de 1950, création de l'atelier liturgique de Trébeurden, dessinée localement, - le visage de la Vierge est copié sur celui de la bannière « Donation du Rosaire » de Grâces- sur un tissu d'ameublement blanc damassé à grosses fleurs : celles ci sont rebrodées pour dessiner un encadrement, procédé bien connu des brodeuses en panne de dessinateur. L'originalité vient du matériau employé : de minuscules boutons, des paillettes, des perles, dans divers tons de bleu. Le revers dédié à saint Jean de La Salle est traité dans les tons bruns, ponctués d'orange, le personnage, accompagné d'un enfant, étant revêtu d'un froc brun. Le don d'un bienfaiteur, A.M.L., a permis de la faire réaliser durant le rectorat du même abbé Moisan.

Une exposition, présentée par le doyenné de Lannion, en 2003, en l'église de Loguivy-les-Lannion permet de mesurer l'influence durable des ateliers liturgiques. Les bannières présentées sont toutes en bon état, ce qui va de soi dans une exposition, mais certaines au prix de réfections drastiques comme cette Notre-Dame de Lourdes/Jeanne d'Arc dont les « sujets » ont été détachés de leur support d'origine et fixés sur un autre support : un lamé argenté pour Jeanne et un tissu d'ameublement blanc, damassé, à grosses fleurs pour la Vierge. Quelques lettres et arabesques en or guipé sont complétées, de façon hardie, par une bordure de coton bleu, brodée à l'aide d'une machine à coudre d'usage familial. La créativité dont font preuve cinquante ans plus tard⁵²⁴, les brodeuses bénévoles, prouvent à l'envi l'enracinement durable de l'action initiée par Anne de Planhol et l'abbé Diouron.

Autre exemple, plus audacieux encore peut-être, la recreation d'une bannière du

523L'enquête épistolaire et téléphonique près des responsables paroissiaux et municipaux n'a pas apporté d'informations sur les réalisateurs de la bannière. Seuls les porteurs d'enseigne ont spontanément donné l'information sur le renouvellement des glands.

524La restauration n'est pas datée, mais la fraîcheur de la bannière ne laisse guère de doute sur la date récente de la remise en service. Observations faites en 2003 à l'exposition de bannières du doyenné de Lannion.

Saint-Sacrement dont il ne reste que l'ostensoir d'origine, qui s'accompagne de fleurettes roses et d'hermines vertes conférant à l'ensemble une tonalité « art populaire » très intemporelle. Seule l'image emblématique a été utilisée et son usure n'apparaît guère. Mais il s'agit dans ces deux cas de bannières vues à de nombreux exemplaires dans les diocèses, œuvres multiples des ateliers du négoce paramentique, devenues plusieurs dizaines d'années plus tard, des vieilles bannières d'origine quasiment industrielle, auxquelles on peut se permettre d'appliquer un remède, une restauration drastique, pour les doter d'une seconde jeunesse.

Dans la même région, Patrick Savidan poursuit cette recherche iconographique, à base de matériaux inédits⁵²⁵.

2- Le rôle du Bleun-Brug et de Jean-Marie Perrot

Le diocèse de Quimper et Léon, dans ces années 1920-1930, suit une démarche différente mais qui se retrouvera sur bien des points, à partir du Bleun-Brug lancé par Jean-Marie Perrot (1877-1943).

« L'histoire de l'abbé Perrot, c'est l'histoire des soubresauts, pendant un demi-siècle, de la Basse-Bretagne se débattant contre cette politique d'assimilation au visage multiple [...] On défendait comme un bloc indissoluble ce que l'adversaire attaquait en bloc. Cela fit la vogue du slogan: ar brezoneg hag ar feiz a Zo breur ha c'hoar e Breiz, " Le breton et la foi sont frère et soeur en Bretagne " . Depuis ce lien de parenté s'est quelque peu distendu, et la langue bretonne n'y a pas tout perdu puisqu'elle recrute aujourd'hui quelques-uns de ses meilleurs défenseurs dans les milieux de gauche. L'abbé Perrot a pu assister à cette évolution, dont il se réjouissait et qu'il encourageait, selon le témoignage de F. Falc'hun, chanoine et professeur à la Faculté des Lettres de Rennes , dans la préface de l'ouvrage que l'abbé Henri Poisson a consacré au promoteur du Bleun-Brug⁵²⁶.

Le Bleun-Brug est une association bretonne, populaire et catholique, et ce n'est pas la première. À la date de sa création, des associations culturelles bretonnes existaient, parfois depuis de nombreuses années. Mais « elles n'avaient guère d'influence sur les masses populaires, celles précisément qu'il fallait atteindre, pour leur inculquer un amour plus grand des traditions religieuse et nationales de la Bretagne ».

⁵²⁵Bannière photographiée en 2002, au pardon de la Clarté en Perros-Guirec.

⁵²⁶POISSON Henri, *L'abbé Jean-Marie Perrot, Fondateur du Bleun-Brug (1877-1943)*, Rennes, Pilhon, 1955, 259 p, Préf du Chanoine Falc'hun, Professeur à l'Université de Rennes.

Jean-Marie Perrot a beaucoup écrit, beaucoup œuvré pour la langue bretonne, sous toutes ses formes, écrite, parlée, chantée, théâtralisée. Il s'est fortement engagé dans l'harmonisation des différentes variantes de la langue mais ses propos sur l'art et en particulier sur l'art plastique ou architectural, s'il y en eut, ont suscité peu de commentaires⁵²⁷. À défaut, semble-t-il, d'écrits théoriques, il reste à s'appuyer sur ses réalisations.

« *Il désirait éveiller chez les jeunes le sens du beau* » et organisait leurs déplacements collectifs en conséquence avec visites de monuments de qualité ou des grands sites paysagers, chargés d'histoire.

« *Malheur à la mascarade de pots de fleurs qui envahissait l'autel le jour des grandes fêtes. Malheur aux productions sulpiciennes. L'abbé Perrot avait le goût de la liturgie, le respect de l'autel, le souci de la bonne tenue dans l'église* ». ⁵²⁸

Les manifestations du Bleun-Brug se voulaient populaires et culturelles, favorisant les pratiques collectives, ce qui est une des formes classiques de ce qu'il est convenu d'appeler l'éducation populaire⁵²⁹. Y ajoutant le spectacle comme dans les grands défilés, ici historico-culturels autour de la Reine Anne, ou des ducs et duchesses de Bretagne (Françoise d'Amboise et son époux le duc Pierre à Guingamp et au Folgoat). Ces manifestations reposent sur une participation active des militants et sympathisants. La préparation des costumes, sur laquelle manquent les témoignages, exige réflexion théorique et expérimentation, dessins, coupe, couture, broderie. Cette pratique n'est pas l'apanage du Bleun-Brug, aujourd'hui encore, chaque élection de reine de Cornouaille, des Filets bleus ou autre s'accompagne dans la presse locale de descriptions des savoirs faire manuels et créatifs des jeunes candidates voire les fêtes médiévales ici ou là (Saint-Renan).

Ces rassemblements de jeunes et moins jeunes étaient propices à la diffusion des réflexions sur l'art breton voire sur « l'art religieux actuel en Bretagne », titre d'une conférence de l'Abbé Diuron, annoncée pour le premier septembre 1929 au programme du 19e Bleun-Brug à Douarnenez. Le recours à James Bouillé pour la reconstruction de la chapelle dédiée à Notre-Dame de Koatkéo, en Scignac, est une indication de l'intérêt de J-M Perrot pour l'architecture contemporaine d'inspiration bretonne, et de sa proximité avec les Ateliers Bretons d'Art Chrétien.

Dans un domaine moins prestigieux, on sait qu'il faisait appel aux services de

527 Op cit p 63.

528 POISSON H,op. cit

529 Père Marc Simon.

Madame de Planhol pour réaliser à moindre coût les oriflammes pour la chapelle de Koatkéo⁵³⁰. Quant à la bannière dédiée à ND de Koatkéo, présente dans l'église de Scrignac, on peut l'attribuer, quoique sans certitude, aux ABCD : au centre une Vierge à l'Enfant, en majesté, encadrée par un large galon d'entrelacs « celtiques », en canton deux croix celtiques, dans les festons de la base les armoiries de Bretagne, de Benoît XV, de Mgr Duparc. Inscription « Itron Varia Goatdkéo Pedit Evidomp ». Actuellement au dos, « Sancta Theresa Va Mabig Jesus ». L'état actuel de la bannière et en particulier des franges⁵³¹ réalisées en galon de coton blanc, produit de la mercerie traditionnelle, augure d'une rénovation dont la date ne saurait être avancée.

3- La famille Le Minor et le Bleun-Brug

Anne-Marie Le Minor ne pouvait ignorer les difficultés du monde rural. « *Très vite, en catholique fervente, elle s'engage dans une certaine action sociale, qu'elle axe plus particulièrement sur le travail. Regrettant que, faute de pouvoir trouver un emploi au pays, nombre de jeunes femmes n'aient d'autre choix que d'émigrer, notamment à Paris, Marie-Anne Le Minor crée dès 1930-31 une sorte d'atelier proposant aux jeunes filles l'apprentissage de la couture.* »⁵³²

Selon ce qu'en rapporte Armel Morgant, citant Geneviève d'Haucourt⁵³³ alors bibliothécaire de la ville de Brest, « madame Le Minor a entrepris d' "appliquer les broderies bretonnes dans la mode, l'ameublement, la layette et même la liturgie" » et provoque depuis trois ans un travail assuré aux derniers brodeurs bigoudens, grâce à de nouveaux débouchés. » Morgant poursuit : « c'est pendant ces années-là, que vint à Marie-Anne Le Minor l'idée de faire bénéficier les vêtements sacerdotaux du savoir-faire des brodeurs. »⁵³⁴

Cherchant à diversifier les débouchés de son entreprise de broderie main dans un champ d'application autre que la broderie blanche (napperons ...) celui des brodeurs bigoudens, Mme Le Minor se tourne vers Madame de Planhol, comme en atteste une lettre conservée aux archives diocésaines de Saint-Brieuc. Lettre datée du 10 juillet par

530 Archives diocésaines costarmoricaines citées, lettre de la directrice de l'école libre de Scrignac, datée du 9 mai 1939 : demande de 3 feuilles de papier doré « pour faire des étoiles » et de frange dorée.

531 Franges réalisées à partir de métrages de coton blanc, issus du négoce mercier.

532 MORGANT Armel, *Le Minor*, Spézet, Coop-Breiz, 2012, 304p., p 15.

533 D'HAUCOURT Geneviève, *Dentellières et brodeuses en pays bigouden*, SI,1941.

534 LE MINOR op cit p129, Dès 1929, les ABCD avaient exposé au Congrès du Bleun-Brug, puis à Paris, à Saint-Brieuc, Guingamp etc . Ces années-là étaient donc porteuses, et la maison Le Minor sut en profiter.

l'expéditeur, et de 1941 par l'archiviste. Elle témoigne d'une collaboration établie depuis au moins quelques semaines, voire mois puisque des dessins ont déjà été proposés, les broderies réalisées, et montées sur des chasubles. On échange sur le choix des couleurs, des rapports entre tissu de doublure et couleur des broderies.

« Je reçois votre lettre et vous expédie immédiatement par poste le tissu que je possède. Il y a 2 coupes de 10 mètres environ et comme vous ne m'avez pas indiqué le métrage qu'il fallait pour un ornement je vous envoie le tout pour ne pas faire de fausse coupe.

« Je serai très heureuse si vous pouviez me faire sans trop tarder cet ornement vert. Pour le rouge je me range à votre avis. Comme le tissu n'est pas beau je le conserverai pour mes habillages de poupées et peut-être que je trouverai autre chose plus tard. Ne me faites pas retour du tissu vert que vous aurez en trop pour l'ornement car s'il me plaît⁵³⁵ je vous demanderai de m'en faire un autre plus tard.

« Je joins au tissu vert le dessin que vous m'aviez soumis et celui que je fais exécuter en broderie bigoudenne . La bande du dos est terminée elle a demandé à mon brodeur un mois de travail. C'est à mon avis très beau et il me tarde de vous envoyer toutes ces broderies.

« Je n'ai pas employé le tissu bleu que vous m'avez adressé, les broderies jaunes s'harmonisaient mieux avec le rouge et donnaient un ensemble plus local . J'ai une coupe de 5 mètres de moire rouge en 90 de largeur que je vous donnerai pour doubler l'ornement . Je crois en effet que le givré ivoire doublé de rouge donnerait un bel ensemble et les broderies seront bien en valeur. »

« Vous voudrez bien me faire retour de mon dessin avec les ornements. »

La collaboration se poursuit et selon J-R Rothé, en mars 1942 , Marie Anne Le Minor « prépare de nouvelles bandes de broderies bigoudennes moins chargées et d'un ton plus vif ».

L'entreprise prend soin des droits d'auteur éventuels des artistes dessinateurs. Par contre il apparaît très clairement que, à cette date, l'entreprise Le Minor ne maîtrise pas complètement l'art de la chasublerie. Elle semble ne pas connaître le métrage nécessaire pour une chasuble, et n'évoque pas les astuces de la disposition des différentes parties du vêtement sur la longue coupe, afin d'éviter les pertes et les

535 Si l'on suit les informations apportées par JR ROTHÉ , l'ornement était destiné au petit séminaire de Pont-Croix « ornement blanc et vert , offert par Mme Le Minor , broderies bigoudennes et croix celtisée » in *Les ateliers liturgiques de Mme de Planhol...* op. cit., p 85.

« fausses coupes », le cauchemar de tout fabricant devant gérer ses stocks au plus juste. Les livres de comptes des carmélites en témoignaient un siècle plus tôt.

Les ateliers Le Minor apprennent vite et seront à même de présenter une collection de chasubles et autres vêtements liturgiques en 1947 à Nantes. La collection fait une forte impression sur le spécialiste, qu'est le directeur de la revue « L'Art Sacré » le père Joseph Pichard : « L'Ornement s'inspire d'éléments celtiques [...] dont le caractère un peu barbare me semble admirablement convenir au hiératisme du vêtement liturgique. On ne peut que souhaiter voir s'ouvrir dans divers points de France des ateliers animés du même souci de bon et beau travail ».

Anne de Planhol quittera la vie active en 1951, quatre ans après la mort de James Bouillé (1946) mais déjà un Le Minor , Jean, avait rejoint l'équipe dirigeante du Bleun-Brug comme secrétaire.

Les innovations Le Minor en Bannières

Lorsque Marie Anne Le Minor s'intéresse aux panneaux brodés, car une bannière n'est jamais qu'un panneau de tissu brodé, les ateliers liturgiques pilotés par Anne de Planhol ont déjà réalisé plusieurs bannières. Moins spectaculaires, ne faisant pas appel, à des artistes réputés ou signant leurs œuvres, ne travaillant qu'avec de « petites mains », mais connaissant la seule bannière dessinée par Maurice Denis « Notre-Dame de La Clarté ». Leurs travaux ne sont pas concurrents, mais dans la même mouvance.

C'est pourquoi, sans polémiquer, on doit à la rigueur historique de ne pas souscrire complètement à l'affirmation de Pierre Toulhoat affirmant « il m'était difficile de m'appuyer sur une solide tradition. Toutes les bannières que j'avais vues étaient des produits industriels diffusés par de « bonnes maisons d'articles religieux » ayant pignon sur rue, représentant et catalogue pouvant fournir tout ce qui pouvait servir sur les autels. Il suffisait d'ajouter au saint standard son nom et celui de la paroisse commanditaire ⁵³⁶».

Certes, et dont acte. Mais il existait, ça et là, en Trégor, des bannières de tissu souple⁵³⁷, non empesées, brodées à la main, et portant des effigies moins conventionnelles et n'utilisant plus l'or guipé. Mais ces bannières portaient la marque de

536 MORGANT, Armel *Toulhoat*, Spézet, Coop Breizh, 2007, p 116.

537 Par exemple la donation du Rosaire, sur toile de jute, datée de 1979 , par exemple aussi le si pauvre Jean-Baptiste, de Grâce, vues au Pardon de Guingamp.

la sobriété propre à l'après-guerre sans que l'on puisse démêler ce qui revient à la pauvreté matérielle de ces années difficiles, et ce qui revient à un style moderne, fait de lignes simples et de matériaux non ostentatoires⁵³⁸.

On doit ranger dans cette catégorie : bannière souple, lignes simples, matériaux non ostentatoires la bannière Notre-Dame de la Salette⁵³⁹ portée au livre de comptes des ABCD, en octobre 1945 . Commandée par Madame Le Gigan des Portes, habitant au Quigeau en Carhaix, elle sera livrée en juillet 1946⁵⁴⁰, pour un coût de 3000 ou 5000 f. Le chiffre est difficilement lisible car surchargé. Mais le livre de comptes des ABCD de cette période encore pauvre atteste de nombreux travaux de réfection de bannières mais seulement de quelques créations.

Le génie de Marie Anne Le Minor, relayée par l'artiste Pierre Toulhoat, aura été de transposer la richesse des ors guipés sur celles des broderies bigoudennes, de jouer de la proximité des brillances des unes et des autres, pour faire confiance au savoir-faire des cartonniers, des artistes et des brodeurs. Ils sauront effectivement réaliser, à partir de velours ou de simple drap, des bannières équivalentes en splendeur aux bannières mythiques de Lampaul-Guimiliau, celles du XVIIIe. C'est sans doute ce qui fait la réussite des bannières « le Minor ».

L'autre talent des chefs de l'entreprise Le Minor aura été de diversifier les cartonniers et après le vitrailiste Toulhoat de faire appel à des dessinateurs susceptibles de porter une vision de la bannière autre que purement patrimoniale. Toulhoat l'avoue lui-même, à propos du vitrail « *Je dois dire que j'aime raconter des histoires en les dessinant. C'est mon droit le plus strict, et d'autres que moi ont usé de ce droit avec le plus grand bonheur. De plus en plus, je constate que l'on tend à évacuer des fenêtres d'église toute référence au dogme et à la mémoire des saints* »⁵⁴¹.

On touche à une des difficultés majeures : selon Bœspflug⁵⁴², traitant du divorce entre « grand art et art d'église » « celui-ci s'était d'abord assigné pour tâche d'être bienséant, édifiant et immédiatement *lisible* (sa principale obligation selon Jacques Maritain) ». Comment créer dans un tel cadre, avec les contraintes techniques qui sont celles des bannières ? Comment transposer le dogme ?

Il faut aller à contre-courant et savoir trouver d'une part des artistes graphistes, qui tout en restant dans un domaine religieux, sont capables de « transcender » le

538 Voir LE BIHAN René op ci ;t

539 Notre Collection de photos : Carhaix.

540 Bannière photographiée en juillet 2004 dans le grenier de l'église de Carhaix.

541 MORGANT Armel, *Toulhoat* op cit p 174.

542 BŒSPFLUG François, *La pensée des images* op cit p 417.

quotidien. C'est ce qui a fait le succès de la bannière « Adoromp Holl » de Locronan. Sur un sujet connu, voire rebattu, qui a fait la réussite des bannières d'avant la Révolution, - la prosternation des anges adoreurs devant l'ostensoir- sur ce sujet rabâché durant tout le XIXe siècle, l'association Toulhoat-Le Minor, réussit une œuvre originale par son traitement brodé, tout en reprenant presque trait pour trait, la forme des ailes inclinées.

Mais pour un motif traduisant un des symboles forts du christianisme, combien de saints anonymes ? La tentation est alors d'illustrer l'anecdote. A la satisfaction des fidèles, qui ont oublié les multiples faits extraordinaires, ou ordinaires, de la vie de Querrien leur patron. Le don magnifique de Toulhoat - son savoir-faire- est de prendre des objets du quotidien pour les transposer en motifs décoratifs de bannière (par exemple la ligne de traîne transformée en encadrement de la sainte Marine de Combrit). Les bannières en deviennent proches, voire quotidiennes, mais toutefois, répété, cela peut confiner au procédé.

TABLEAU 32 : Bannières réalisées par la maison Le Minor entre 1953 et 2010⁵⁴³

543 Nous avons rencontré, dans la Cornouaille, plusieurs bannières aux broderies « d'inspiration celtiques ». Les porteurs disent « une bannière Le Minor » Consulté Gildas Le Minor ne les reconnaît pas pour des œuvres de l'entreprise. En ajoutant : « la bannière de Bernadette de Confors-Meilars, sort de chez nous. Mais je n'en ai pas trouvé trace écrite»

Mais on ne prête qu'aux riches, Le Minor puisant dans la broderie traditionnelle a été suivi, parfois avec un grand talent, comme la bannière Saint Nonna de Penmarc'h, réalisée sous l'oeil attentif de Rose-Marie Guiriec, que nous remercions de son accueil. Ce qu'il est plus difficile de copier, ce sont les œuvres d'artistes. Un Toulhoat ou un Camus, Le Corre.

	Anné	Visible	Photo	Titulaire	Dessinateur
1	1953	Locronan	oui	Corentin/ Adoromp Oll	Toulhoat
2	1954	Auray	??	Anne	Bouler
3	???	Pont l'Abbé	oui	ND des Carmes	Bouler
4	1960	Confors Meilars		Bernadette	?
5	1965 1957	St Jean du Doigt	oui	Jean baptisant / Agneau livre	J le Corre
6	1965	Nantes		Similien	Toulhoat
7	1985	Clohars-Fouesnant		Nd du Drennec	Toulhoat
8	1987	Combrit	oui	Ste Marine	Toulhoat
9	1988	Fête Evêque	oui	Pol / Corentin	Toulhoat
10	1990	Plonévez Porzay	oui	Anne la Palud / id	Bouler
11	1990	Kervignac		Efflam	Toulhoat
12	1990	Saint Nic		Nicaise	Toulhoat
13	1991	Locadour, Kervignac		Roch	Toulhoat
14	1991	Le Faouët		Fiacre	Toulhoat
15	1992	Querrien	oui	Kerrien	Toulhoat
16	1992	Guimiliau	oui	Anne et la vierge/calvaire	Toulhoat
17	1993	St Jean Trolimon	oui	Nd de Tronoën	Toulhoat
18	1997	Batz / mer		Baptême du Christ	Toulhoat
19	1997	Guerlesquin	oui	Trémeur/ Tryphine	Camus
20	1997	Hospitaliers		Anne ?	
21	1998	Lennon		Barbe	B le Floch
22	1998	Plogonnec	Oui	Nd de Lorette	Camus
23	2000	St Pol de Léon /Tro Breiz		Tro Breiz	Renault
24	2002	Lanhouarneau	Oui	Alar / Herbot	C Le Fur
25	2004	Leuhan	oui	Télo/ Nd Lourdes	Moullec
26	2005	Perros Guirrec		C'hireg	Cudennec
27	2006	Lanrivain LeGiaudet		Grégoire	??
28	2006	Saint Marcel		Marcel	
29	2006	Plougasnou		Pierre	Derouet
30	2007	Locronan		Ronan	Toulhoat
31	2008	Plonévez du Faou		Herbot	Queffélec
32	2008	Pleyben		Nd de Lannélec	Derouet
33	2010	Erquy		Nd des croix/ 7 saints	Budet
34	2010	Pouldavid		Vendal	B Ollivier
35	2010	Penmarc'h		Nd de La Madeleine	Derouet

Mais rares sont les thèmes qui permettent de dépasser la quotidienneté. Une des expressions parmi les plus abouties semble être la bannière de Saint-Jean du Doigt, carton de Le Corre, représentant le baptême du Christ, brodée, non pas en « or » comme Notre-Dame des Carmes de Pont-L'Abbé mais en bleu et vert, « glaz ».

L'étiquette brodée main apposée à l'intérieur de la bannière dit 1957, le relevé que nous a transmis Gildas Le Minor dit une autre date 1965. On ne tranchera pas. Mais on remarquera que c'est l'époque où l'Église a souhaité favoriser les baptêmes d'adultes ou d'adolescents, conscients de l'engagement qu'ils prennent, et d'en faire des cérémonies publiques en prenant comme témoin la communauté paroissiale. Et que là est la signification de cet emblème bien au-delà du petit saint Jean jouant avec l'Enfant-Jésus et l'agneau, fut-ce d'après un tableau de Cranach.

C'est une période difficile, et après un long siècle faste pour les bannières, vint un grand silence, les maisons ferment leurs ateliers de paramentique et de broderie. Entre 1965 et 1985, aucune bannière n'a été demandée à la maison Le Minor.

Un après-concile qui voit le clergé se désintéresser des chasubles, passe encore, mais aussi des bannières ! Les paroissiens et peut-être davantage les paroissiennes comprennent mal ce changement brutal. On ne l'exprime guère : le respect du clergé est encore trop fort pour exprimer publiquement les incompréhensions et les désaccords. Mais lors de notre modeste recension, d'église en église, il n'était nul besoin de solliciter la parole.

Deux seuls exemples : dans le sud-Finistère, nous avait été signalée une bannière récente, réalisée par une communauté de religieuses traditionalistes, à la demande d'une association locale, dans la mouvance paroissiale. Elle souhaitait parachever par une bannière l'entreprise de rénovation d'une fontaine et avait sollicité la communauté religieuse proche, qui avait accepté. La bannière se voulait prestigieuse, enrichie de sequins et autres cabochons. Comme souvent dans ces églises, deux femmes expérimentées assuraient la garde du sanctuaire. Point n'était besoin d'engager la conversation, notre visite était la bienvenue durant cette après-midi de solitude. Après les civilités d'usage pour admirer l'église et la bannière les doléances se sont exprimées :

« Nos bannières étaient plus belles que la nouvelle. Mais le vicaire les a fait mettre dans le ciment ; celui-là sur lequel repose le nouvel autel, à la croisée du transept [...] ». Un épisode mal vécu et encore sensible .

Autre exemple, un agriculteur en retraite, ancien jaciste, faisant visiter « son » église, et englobant dans son discours l'ensemble de l'église, autel, aménagement, bancs, chaire, accessoirement bannières : « quand même « ils » ne peuvent pas tout changer sans notre avis: tout ça c'est à nous ».

Le phénomène n'est pas réservé aux bannières, ni à la décoration des églises . En 1965 au colloque de l'Unesco, Paul Delouvrier pose la question : « Où voulez-vous ranger Dieu ? Les clercs ne savent pas répondre [...] à la sécularisation générale répond la désacralisation de l'architecture culturelle : l'église veut ressembler à une maison⁵⁴⁴ »

Ce que l'on n'oserait appeler traumatisme a été parfois le déclenchement d'une prise de conscience des paroissiennes. Ce que les brodeuses de « chez Le Minor » étaient capables de réaliser, elles-mêmes, bonnes brodeuses, n'étaient elles pas capables de l'approcher ? D'autant que la précédente génération a appris à broder du temps des crises sardinières ou autres, dans les écoles du manoir de Kérazan ou bien sous l'aile protectrice du châtelain de Trévarez.

Puisque le coton à broder est digne d'orner les bannières vendues par la prestigieuse maison de Pont-L'Abbé, que le savoir-faire est maîtrisé par des femmes ordinaires, et pas seulement par des moniales recluses dans leur lointains couvents ou par des maisons de commerce éloignées, pourquoi ne pas se lancer ?.

Il y a concomitance de temps entre la mise à l'écart des vieilles bannières et la réalisation de nouvelles d'un style différent, du fait main, du fait maison. Les religieuses « bricolent », comme l'ont toujours fait les sacristines. Dans le souci non pas de créer mais de « maintenir en état » les bannières. On l'a vu à Lannilis.

Mais c'est une démarche plus ambitieuse que les fidèles de Plougonvelin entreprennent lorsqu'ils demandent un carton de bannière pour le centenaire de l'abbaye Saint-Mathieu, le Loc-Mazé du bout du monde. Anaïg Le Berre⁵⁴⁵ leur propose un moine dans la tradition celte, à réaliser aux points de broderie simples pour être maîtrisables par le plus grand nombre. Car une bannière se doit d'être réalisée collectivement ! comme les patchworks d'Amérique du Nord.

C'est une nécessité lorsque le travail est de longue haleine, comme la reproduction en broderie main d'une bannière des années 1930, initialement en broderie cornély et appliqués de tissu. (Notre-Dame de Callot à Carantec). Ou apparemment plus simple la charmante « Bezit Laouen » de Bodilis, mise en service en 2011. Création sans prétention, qui a refusé de s'inspirer de l'admirable Annonciation de son

544MERCIER Georges, *L'Art abstrait dans l'art sacré. La tendance non-figurative dans l'art sacré chrétien contemporain*. Paris édition E. de Brocard, 1964, 251p. [Cnrs] cité par LENIAUD dans « la Révolution des signes ».

545Anaïg Le Berre a son atelier près de l'allée du Mougau en Commana. Elle a guidé le travail des enfants de Roscoff, qui ont dessiné et brodé une bannière à l'occasion de la réouverture de l'église Notre-Dame de Croaz Batz, en 2011. et sans doute bien d'autres

porche, pour plus de modernité. C'est aussi l'avis d'une équipe paroissiale de la Douffine, mais pour des motifs pastoraux. Faire travailler ensemble des femmes originaires des différentes paroisses du nouveau doyenné pour réaliser une bannière dédiée à Yves, leur nouveau patron, et portant au revers le nom des paroisses, c'est aider au dialogue en espérant que les échanges aideront à la construction de la nouvelle communauté.

D'autres préfèrent travailler seuls. Dans le silence ? On pense à la bannière dédiée au père Kolbe⁵⁴⁶, réalisée pour Plounéour-Ménez à l'initiative d'un curé alors en poste. Il y a des trouvailles discrètement poétiques comme ces barbelés passant du noir du camp au gris lumineux du paradis : les ronces deviennent étoiles en passant par le rouge du martyr.

4- Un renfort de poids : Jean-Paul II

Une autre politique vient interférer dans le processus de renouveau des bannières. Celle de Jean-Paul II, le pape polonais de l'après-concile, qui a débuté son pontificat « avec le bénéfice de la popularité née de la résilience face à la persécution »⁵⁴⁷. « Il multiplie les apparitions sur la scène internationale : avec des prestations soigneusement mises en scène. » Il multiplie les béatifications, en particulier hors de l'Europe : Brésil, Mexique, États-Unis, Philippines, et « remanie l'histoire de son Église dans une veine hagiographique et martyrologique » pour conforter « l'attrait populaire du catholicisme ».

Les outils que le Vatican sait mettre en scène lors des cérémonies romaines de canonisation vont être recyclés, adaptés aux cérémonies grandioses et aux retransmissions planétaires. En France cela se traduit, entre autres par la réalisation des bannières de l'an 2000. A l'occasion de la venue du Pape, et des festivités de Reims, on fait réaliser des enseignes mettant en scène des saints de renommée locale parfois récemment canonisés, parfois au contraire canonisés de longue date. Pour donner grandeur papale et visibilité collective, on confie aux brodeurs des supports identiques : des toiles à broder blanches bordées de jaune, la couleur papale, siglées d'un logo, montées sur des mâts de métal doré. Un seul impératif, y broder des personnages vu de face, en utilisant le point dit de Bayeux.

546 Maximilien Kolbe 1884-1941, canonisé en 1982, fondateur de la Cité de l'Immaculée, mort à Auschwitz.

547 JUDT Tony, *Retour sur le XXe siècle ; Une histoire de la pensée contemporaine*. Reappraisals. Reflections on the Forgotten Twentieth Century 1ed Wheineman, 2008, Ed H D'Ormesson 2010, Flammarion, 2012., 647p Champs.

On y retrouve des saints « récents »⁵⁴⁸ comme Jean- Bernard Scubilion, (béatifié en 1989) un enseignant appartenant à la Congrégation des Frères des Ecoles chrétiennes, qui lutte contre l'esclavage et meurt à la Réunion en 1867, ou encore Marie-Catherine de Saint Augustin de Longpré (Saint-Sauveur le Vicomte, 1632-Canada 1668) béatifiée en 1989.

Ce sont aussi des saints plus anciens comme Ederne (bannière visible dans l'église éponyme), Armel et son dragon (*Livre des bannières*), Briac, vue en l'église de Bourbriac en Côtes d'Armor.

On n'en retrouve guère en Basse-Bretagne, et le plus souvent liées à des familles aux « racines chrétiennes » incontestées, comme les Hallier et les Le Gouvello, les descendants de « l'inventeur » de la statue de Anne à Auray, et du pèlerinage qui s'en suivit. Mais le retour des bannières se fit à cette occasion avec les « bannières des jeunes » : les jeunes catholiques étaient invités à venir non plus avec les drapeaux des mouvements d'action catholique ou des patronages, mais avec des bannières exprimant (déjà) leur inscription dans le territoire.

La bannière Sant Paol, largement citée ici, a eu la chance de pouvoir s'appuyer à la fois sur un saint local largement reconnu, et sur un territoire aux activités agricoles et économiques typiques et sans doute -mais en toute discrétion- de l'appui d'un concepteur de talent. D'autres doyennés, moins typés, n'ont pas eu cette chance : notre collecte des bannières d'église en église n'a pas été l'occasion de découvertes aussi significatives⁵⁴⁹. L'analyse comparative de ces productions locales ne semble pas avoir été réalisée.

Ce manque de considération pour des travaux qui ont demandé heures de travail de concertation et de réalisation, est-il à l'origine du désintérêt pour les signes d'appartenance aux églises locales qui sont une des caractéristiques des « journées mondiales de la jeunesse, les JMJ » (conversation improvisée avec la responsable de la catéchèse jeunes du doyenné de Saint-Pol, participante elle-même aux JMJ). On s'y sent plus « Enfants du Monde et du Pape » que paroissiens de base.

5- Une clientèle imprévue. Les petits pardons

548 « *Dictionnaire iconographique des saints* » op cit, citant le *Livre des Bannières* p. 271.

549 En toute dernière extrémité, souhaitant présenter aux membres du jury devant lequel cette thèse était soutenue, j'ai sollicité une paroisse de Brest. Dans le stock de bannières, une m'était inconnue : celle de la venue du Pape à Sainte-Anne d'Auray. D'un côté le territoire du doyenné patchwork de l'autre une église schématisée, dansante, avec « Entre et réjouis-toi ». les franges inspirées des châles traditionnels.

Par petits pardons il faut entendre les pardons très locaux de chapelles isolées dans la campagne ou dans un écart, comme il en existe encore en Bretagne et dans une grande partie des campagnes françaises (Haute-Saône par exemple).

Rapportant l'importance des travaux de Alphonse Dupront (1905-1990) sur l'étude du sacré et des pèlerinages, Dominique Julia affirme (ou craint) que « l'application des réformes liturgiques introduites par les nouvelles générations de clercs [en répercussion en France du Concile Vatican II] ne [va] guère dans le sens d'un maintien des petits pèlerinages aux saints guérisseurs ». D'autant que cela entre en résonance avec « les changements culturels dans une population où l'activité proprement agricole ne cesse de décroître ⁵⁵⁰».

Cependant les petits pardons ne sont pas en régression : nous l'avons constaté tout au long de ces années de recherche sur les bannières. On pourrait revenir sur le cas de Lannilis où les gestionnaires constataient que les quêtes faites à l'occasion des petits pardons étaient plus fructueuses que celle du pardon paroissial. Ce que Anne Guillou⁵⁵¹ avait relevé dès 1997, note Ellen Badone, une ethnologue canadienne qui se penche depuis une trentaine d'années sur l'évolution de quelques communes du Léon : « La fête associée à l'église paroissiale principale a diminué en importance dans de nombreuses communes, tandis que que les pardons associés aux quartiers éloignés a gagné en popularité « rassembl[a]nt des fidèles occasionnels, des militants de l'animation locale, des fervents de la mise en valeur de leur territoire excentré ».

Ellen Badone résume « le pardon représente la continuité de la communauté. Le pardon est la célébration par excellence de la collectivité locale »⁵⁵². Autrement dit, les pardons et autres marques d'appartenance à une collectivité inscrite dans un territoire restreint non seulement demeurent vivaces mais réinventent des formes nouvelles ou, à tout le moins renouvelées.

Le répertoire des bannières établi par la Maison Le Minor elle-même montre une forte progression depuis ces dernières décennies. Une pour Combrit en 1987, une en 1988 pour la venue du Pape à Auray. On peut y voir aussi la conséquence d'une rivalité qui se dévoile alors. La ville de Sainte-Anne d'Auray possède, depuis 1954, une

550 JULIA Dominique, « Dupront Alphonse, 1905- 1990 » in *Dictionnaire des faits religieux* op cit p 283- 287.

551 GUILLOU Anne, « Approche sociologique des pardons et pèlerinages ; Ce que disent pardonneurs et pèlerins » in MILIN Gaël et GALLIOU Patrick (dir), *Hauts lieux du sacré en Bretagne*. Brest, Centre de Recherche bretonne et celtique, Université de Bretagne Occidentale. p181-190.

552 BADONE Ellen, *La Bretagne depuis trente ans : le regard d'une ethnologue canadienne* in *Ethnologie française*, XLII, 2012 , octobre, *Modernité à l'imparfait. En Bretagne*, p 629-634.

bannière Le Minor signée Bouler. Que le département des brodeurs soit encore représenté par la bannière réalisée au cours de la deuxième moitié du XIXe, sous l'épiscopat de Mgr Graveran, voilà qui est désobligeant. Le diocèse choisit donc un carton de Toulhoat. Un superbe Corentin, Un Pol plus ordinaire. Mais l'artiste est Quimpérois, non Léonard, et on dessine aussi avec son cœur !

Les commandes vont ensuite affluer : action commerciale certes, mais qui profite de la mode des rénovations de chapelles de quartiers. Les habitants, les voisins, s'impliquent dans ces rénovations qui réclament de l'argent, mais plus encore de main d'œuvre pour débroussailler, assainir les terrains, relever les murs, voire les charpentes....

Une fois les travaux achevés, à grand renfort de travaux des bénévoles, à grand renfort de kermesses pour garnir les caisses, et acheter les matériaux indispensables, payer les quelques spécialistes dont on ne peut se passer, après tout cela, vient le temps de la première célébration, le temps de la première procession.

Et le temps de penser à la bannière ! Généralement dans les chapelles écartées , on ne laissait sur place aucun ornement : un autel, des statues, mais ni garniture d'autel, ni vases sacrés. Tout était apporté le jour du pardon. Et l'habitude de se réunir pour collecter des fonds étant prise, on collecte pour une bannière que l'on étrennera le jour de la première procession.

C'est le schéma adopté pour faire broder la bannière de Trémeur et Tryphine à Guerlesquin, en 1997, pour une bannière dessinée par Camus. Ce sera le cas à Leuhan pour une bannière célébrant le centenaire de la chapelle locale à Notre-Dame de Lourdes. Mais en 1992, le recteur de Guimiliau commande « sa » bannière avant de partir en retraite, renouant avec une vieille tradition pastorale. C'est une des plus charmantes, et spectaculaires, de l'association Toulhoat / Le Minor.

6- Et puis vint le Tro Breiz

Et sur ces entrefaites, Philippe Abjean, un enseignant en poste au Nivot, (l'école d'agriculture finistérienne et catholique) par ailleurs attaché culturel à la mairie de Saint-Pol de Léon, lance le projet d'un tour de Bretagne, à pied, « passant par les sept cités épiscopales, à raison d'une étape annuelle ». En 2004⁵⁵³, ils sont trois saint

553 LA BROSSE (de) Gaëlle , *Tro-Breiz, les chemins du Paradis. Pèlerinage des Sept Saints de Bretagne*. Paris, Presses de la Renaissance, 2010, 250p.

politains, pour créer l'association *Les chemins du Tro Breiz*. Dès la première année le succès fut au rendez-vous. On attendait 150 personnes, ils furent 600 marcheurs. Et 7000 à les accueillir à Saint-Pol de Léon, pour une entrée triomphale. Saint-Pol renouait avec son grand rassemblement religieux qu'avaient tant souhaité les curés de la fin du XIXe ! Même si les autorités ecclésiastiques sont parfois dans l'expectative devant ce pèlerinage qui n'est pas classique.

La marche vers Compostelle est largement entrée dans les mœurs d'une civilisation des loisirs, qui ne répugne pas à pratiquer des loisirs intelligents, culturels et pourquoi pas spirituels. Si on y ajoute le côté aventureux, mais bien cadré, la possibilité de rencontres autres, de courte durée. Marcher en procession ou marcher en randonnée est somme toute, proche : « occasion de témoigner leur appartenance- une appartenance choisie volontairement- à une lignée commune ainsi qu'à une culture revisitée et épurée – afin d'élargir le cercle identitaire- et pouvant se penser comme « originaire »⁵⁵⁴.

Qui dit marche en groupe dit signe distinctif, du fanion scout aux pancartes des guides de groupes touristiques. Si quelques-uns « empruntèrent » leur bannières paroissiales, la chose ne se révélait guère pratique, outre le fait que des responsables de paroisses exprimaient parfois une certaine réserve.

On bricola donc : et les reportages photos sont là pour le montrer⁵⁵⁵. Du drapeau breton, à la toile peinte, en passant par les vraies bannières, sorties pour la rencontre à la cathédrale. Bien vite un logo officiel apparaît puis des bannières individuelles, familiales, réalisées en hiver pour se souvenir et préparer l'été suivant.

L'association commande un carton, qui sera réalisé chez Le Minor, en 2000. Le renouveau des petits pardons, la volonté de l'entreprise de répondre à cette demande d'un objet qui était un de ses marqueurs artistique et patrimonial, a suffi pour faire refleurir les bannières.

À cela s'ajoute la vétusté et la fragilité de nombre des bannières anciennes dont la restauration, si l'on veut suivre les règles de l'art, est affaire de spécialiste et suppose un coût élevé ; sans doute aussi élevé que la fabrication d'une bannière neuve. D'anecdotique aux premiers jours de notre recherche, la fabrication de bannières contemporaines est devenue un fait significatif.

554 CAROUX Jacques, RAJOTTE Pierre, *Sur la route de Saint-Jacques. Traces mémorielles et intrigues identitaires*, in ESPRIT, Février 2010 « Le Déclin du catholicisme européen » p 134-150.

555 LE QUÉMENT Noël, *Marcheurs du Tro-Breiz. 1994- 2000*, Morlaix, impr de Bretagne, 2000, 84 p.

Chapitre XV – Les bannières

et le temps de la recléricisation

En cours de rédaction de ce travail s'est annoncée « Mission 2012 » dont il s'est avéré rapidement que cette initiative diocésaine s'accompagnait de la fabrication de bannières des ensembles paroissiaux. Le programme de recherche s'en trouva prolongé. Mission 2012 est une manifestation patronnée par l'évêque et organisée par les Vicaires épiscopaux, elle prend place dans l'opération de « reconquête » de l'Église en France.

1- Mission 2012 : Une manifestation ponctuant une pastorale diocésaine inscrite sur plusieurs années

C'est une manifestation de masse, mais qui n'est pas spontanée. Certes les pardons, pèlerinages locaux ou diocésains sont eux-mêmes encadrés, et le plus souvent très organisés, mais il s'agit cette fois d'une toute autre assemblée. Le Finistère semble renouer avec les grandes réunions du début du XIXe siècle où l'on dynamisait les foules de fidèles autour de la défense du catholicisme, voire de la fin du XIXe autour de l'évêque d'Angers et député du Léon, Mgr Freppel.

La Bretagne ce n'est plus « catholique et breton toujours », mais festival chantant, et rassemblement de bateaux. Des « Vieilles Charrues » au FIL, le festival interceltique de Lorient, des Fêtes de Cornouaille à la Saint-Loup de Guingamp en passant par les « Fêtes maritimes de Brest » pour se limiter à la Basse-Bretagne, et ne

citer que les plus célèbres, les manifestations de masse sont nombreuses. Les héros ne sont plus les saints mais les navigateurs, après Eric Tabarly, Michel Desjoyaux.

Et le diocèse a fait appel aux équipes du « Festival du Bout du monde » pour un sérieux coup de main à la logistique. Tout naturellement. Peut-être y retrouvait-on quelques jeunes catholiques des mouvements de jeunesse ? Ou plus vraisemblablement d'anciens jeunes. On ne sait. Pas d'envolées lyriques, des homélies programmatiques, pour annoncer la nouvelle organisation du diocèse c'est-à-dire la disparition progressive des ensembles paroissiaux, échelon supprimé au profit du seul doyenné. On revient, sans le dire, aux paroisses médiévales et à leurs nombreuses trêves.

La population du Finistère est vieillissante, on vieillit sur place, mais on s'y installe aussi lorsque l'on quitte la vie professionnelle active... pour profiter des charmes du bord de mer⁵⁵⁶ et pour mener d'autres activités qu'on suppose bénévoles. Il ne semble pas y avoir de trace d'études sociologiques sur les apports et attentes de ces populations en terme de pratiques spirituelles ou simplement culturelles voire économiques..

Il faut donc, sans le proclamer trop fort, conforter les jeunes catholiques : les familles à l'orée de leur vie de couple, « les scolaires » et les étudiants. L'enseignement catholique demeure important, même s'il n'y a plus de prêtres gérant des établissements et si les congrégations féminines ou masculines, ont de moins en moins d'enseignants.

Le diocèse mène évidemment une politique spécifique pour la « pastorale des jeunes », qui intègre pour partie les actions du « service pastoral de la direction diocésaine de l'enseignement catholique ». Les « gros » établissements du secondaire ont choisi d'avoir leur propre « animateur en pastorale scolaire », rémunéré ou bénévole, mais toujours évidemment sous la responsabilité du chef d'établissement. Nombre d'entre eux étaient membres de l'équipe d'animation de mission 2012.

La fête de la Pentecôte 2012, est donc aussi une occasion de réunir pour un week-end festif les jeunes catholiques scolarisés quel que soit leur établissement d'enseignement d'origine : ils seront 1500, pour ces deux jours, ce week-end passé sur place à Landévennec. La confirmation des jeunes et des adultes sera célébrée en même temps, après une longue énumération et une aussi longue procession des 300 confirmands.

556 LE BLOAS Alain, *Finistère, les décès dépassent les naissances*. [s'appuyant sur une étude de l'insee]. *Le Télégramme de Brest*. 20/06/2012, p 10.

S'il y a moins de prêtres, il y a, pour le moment, de nombreux laïcs disponibles. Et nombreux aussi sont les « mandatés » pour assurer bénévolement⁵⁵⁷, le fonctionnement des services de l'Église locale. Et on recrute des spécialistes, dont des communicants. Car Mission 2012 en Finistère est aussi une opération de communication concertée dans l'ouest de la France et menée avec le concours de professionnels dont le savoir-faire sait décliner toutes les facettes d'un concept. Jusqu'à l'overdose des fameuses virgules montantes "feu de joie-éclaboussures-flammes de Pentecôte" avec leurs trois couleurs "flashy " rose, vert et orange omniprésentes dans les églises, les publications et autres. Heureusement c'est jour de Pentecôte, et les chasubles des célébrants ne peuvent pas échapper au rouge imposé par la liturgie.

Le lieu, pour être un emblème spirituel du diocèse⁵⁵⁸ n'en est pas moins rare pour ce type de manifestation : Landévennec, une abbaye de construction récente, les années 1950, mais lourde du poids de la tradition interrompue, celle de l'abbaye des moines, fondée au VI^e siècle par l'un des saints mythiques, Guénolé. Les ruines et le domaine, devenus propriété privée, mirent longtemps à revenir dans le giron ecclésiastique. Les catholiques du diocèse, et les jeunes de tous horizons, furent nombreux, au mitan du XX^e siècle, à participer aux divers travaux de terrassement préalables aux constructions.

Lieu rare de par sa nature d'abbaye vivante, c'est aussi un lieu rare car difficile d'accès : certes le pont qui franchit l'Aulne a été récemment remplacé par une oeuvre originale -un pont à haubans en courbe, qui a fait la une de tous les journaux de France et de Navarre, voire au-delà par l'entremise des revues spécialisées en travaux publics. Mais le chemin qui descend à l'abbaye ne permet que difficilement le croisement des voitures et des autocars, complexifiant la logistique et rendant difficile le libre accès au site. Ce qui semble contradictoire avec un projet de vaste rassemblement. Le qualificatif qui vient spontanément sous la plume est évidemment populaire : un vaste rassemblement ne peut être que populaire.

Populaire au sens de nombreux, populaire au sens de « apprécié du plus grand nombre », populaire au sens de qui émane du peuple ?

Un peu de tout cela et rien de tout cela.

557Un modeste défraiement est prévu, dans certaines paroisses.

558Le dicton (cornouaillais) affirme « Rumengol à Notre-Dame, La Palue à Sainte-Anne, Landévennec à Guénolé » .

Les organisateurs annoncent 11 000 participants⁵⁵⁹, qui dans leur immense majorité se sont inscrits dans leurs paroisses. Un grand nombre ont préféré les transports collectifs proposés aux voitures personnelles, pour les motifs déjà cités.

Comme tout rassemblement-congrès-pèlerinage, du XIXe ou du XXe siècle, la manifestation se partage entre temps de réflexion et d'échanges, et moments de prières individuelles ou collectives et processions. On a donc aussi demandé aux ensembles paroissiaux d'apporter leurs bannières, comme autrefois aux Enfants de Marie, ou aux Tertiaires. C'est une si vieille habitude qu'elle est devenue une seconde nature. Mais ici, l'enjeu est différent : dire non pas la continuité, mais l'évolution. Donner à voir, en l'occurrence donner à voir le changement, car de toute éternité et sous tous les cieux, les bannières sont là pour « donner à voir ». On donne donc à voir la nouvelle organisation du diocèse, de Quimper et Léon, contraint comme tous les diocèses de France de s'adapter aux réalités démographiques et sociographiques.

Les équipes qui ont préparé ce rassemblement ne sont pas toutes de tradition bretonne. Si le concept de bannière en tant que drapeau de la paroisse est connu, reconnu et adopté, celui le concept de « porteur d'une dévotion », « expression des piétés » l'est moins. Or, dans les paroisses d'hier, seule la « bannel braz », la grande bannière est porteuse de l'identité paroissiale. Les autres sont l'expression d'une dévotion qui va de la très ancienne dévotion eucharistique à celle de Jeanne d'Arc ou Thérèse de Lisieux.

Il ne faut pas chercher dans les bannières 2012 « l'expression des piétés », mais la traduction de l'organisation actuelle du diocèse, traduction passée, on l'a dit, par le filtre des communicants : plus de territoire et moins de dévotion.

2- L'organisation du diocèse

L'organisation du diocèse ne repose plus sur la hiérarchie qui a si longtemps prévalu : paroisse avec son recteur et son, voire ses vicaires, cure de première ou deuxième classe, doyenné, diocèse. L'organisation diocésaine repose désormais sur les ensembles paroissiaux. Hervé Quéinnec, aujourd'hui chancelier de l'évêché de Quimper et Léon a consacré une thèse⁵⁶⁰ en sciences politiques au nouvel aménagement pastoral

559 Un public en partie captif, outre les 1500 jeunes qui ont passé le week-end entre abbaye et prairie, il y a la famille des 300 confirmands. Selon le phénomène bien connu des kermesses et autres fêtes scolaires : les enfants sont mis en scène et attirent la foule des parents.

560 QUÉINNEC Hervé, *L'implantation territoriale de l'église en catholique en France : crise et nouvel*

des diocèses et distingue « trois arguments invoqués : l'évolution sociologique des territoires, la raréfaction du clergé, une ecclésiologie renouvelée ».

L'Église a, au fil des siècles, fait face à l'évolution sociologique de ce que l'on n'appelait pas alors des « territoires ». En Quimper et Léon, il ne s'agissait pas seulement de l'accroissement des grandes villes comme Brest ou Quimper, mais de la création, dès le concordat, puis à la fin du XIXe de paroisses nouvelles, liées au développement d'industries, comme l'usine des poudres à Pont-de-Buis qui induit le chamboulement des paroisses rurales environnantes. D'autres sont liées à la croissance des stations touristiques de bord de mer, elles aussi datées du XIXe, qui ont conduit à la création de paroisses nouvelles comme Plounéour-Trez ou encore celle de Bénodet .

Le problème est cette fois autre, qui ajoute deux composantes de poids. La première est la diminution qui semble inévitable du nombre de prêtres, d'autant que persiste la réticence du Saint-Siège à se donner les moyens d'en accroître le nombre en recrutant dans de nouveaux viviers autres que ceux des jeunes, ou moins jeunes, garçons voués au célibat. La seconde, qui n'est qu'en partie liée, est une pastorale voulue différente.

La pastorale différente, l'Église l'a connue et mise en œuvre après le choc de la réforme protestante, avec la contre-réforme, qui a vu se développer les confréries de piété, dont il nous reste de fort belles bannières. (voir plus haut au chapitre « les bannières des maitres-brodeurs » en particulier le passage sur la bannière de l'évêque dit de la contre-réforme). L'évolution actuelle est-elle ou non plus drastique ? Il faut sans doute attendre quelques années de mûrissement pour le savoir.

Pour tenter de temporiser et ne pas se résoudre immédiatement à fermer, en nombre des lieux de culte, ne pas abandonner brutalement une société longtemps chrétienne et dont nombre d'individus sont encore attachés à certaines formes de rites, les responsables épiscopaux ont décidé de proposer autre chose, en s'appuyant sur les chrétiens, les laïcs, qui au quotidien sont nombreux à faire fonctionner l'Église.

Certains parient sur un renouveau à partir des « chrétiens de base » se rapprochant pour former de petits groupes susceptibles de vivre leur foi, sans être des communautés de vie...

Mais qu'en est-il des structures territoriales?

On sait que, dans le diocèse du Finistère, il a été décidé de conserver les « 337 paroisses pour 283 communes ». En mai 1996, l'évêque en exercice, Monseigneur

aménagement pastoral du diocèse. Doctorat en science politique, Brest UBO, 2008, 516 p.

Guillon annonce que les paroisses seront regroupées en 86 ensembles paroissiaux « qui deviendront l'unité pastorale de base et seront répartis en 36 secteurs pastoraux ». Toutes ces réflexions donnent lieu à des travaux de groupe confortés par le synode.

En 2004, les ensembles pastoraux sont regroupés en 14 doyennés. Situation toujours évolutive puisque selon l'annuaire diocésain 2011-2012, le diocèse compte actuellement 3 archidiaconés, 17 doyennés, 73 ensembles paroissiaux et 3 paroisses nouvelles.

« Le regroupement s'est fait le plus souvent par affinité, en tenant compte des prêtres en place, et des habitudes de collaboration déjà nouées entre paroisses. Il en résulte une grande disparité entre ensembles paroissiaux. Même en rural, certains ensembles ne comprennent qu'une ou deux communes, ou ne dépassent pas les 3 000 habitants, tandis que d'autres peuvent regrouper huit paroisses ou atteindre 20 000 habitants. Les dispositions promulguées en 1996 ne prévoyaient pas de donner de noms à ces ensembles paroissiaux, mais bien vite, la nécessité s'en fit sentir. Les ensembles paroissiaux furent invités à se choisir un saint patron et un nom : quelques-uns choisirent la simplicité en prenant le nom de la paroisse principale, mais la plupart optèrent pour des noms de chapelle (alentours de Plonivel, Loc-Majan, Berven-Lambader...) ou de ruisseau (Douffine, Aber-Morbic, Baie du Kernic....).⁵⁶¹

Pour garder le contact avec des paroissiens géographiquement dispersés, aux rythmes de vie fort différenciés, les communautés paroissiales ont créé des bulletins, le plus souvent simple feuille d'informations multigraphiée. Mises à disposition sur les tables réservées à la presse, à l'entrée de l'église, ces feuilles format A4 au texte parfois très serré, sont datées et sériées, facilement identifiables, (photos des clochers, pour l'ensemble Eglise en Porzay, dessin d'une église emblématique...). La quantité d'information diffusée dépend du savoir-faire du rédacteur, metteur en page. Outre les annonces paroissiales liées au culte (horaires et lieux des messes, annonces des événements diocésains, des pèlerinages nationaux ...) un texte d'orientation spirituelle (le rite de la veillée pascale, méditation autour du carême), certains réussissent à donner des informations sur « la vie de l'ensemble paroissial », avec la liste des obsèques et des plus rares mariages, lieux et horaires des préparations au baptême... Ces feuillets apparemment modestes, demandent une organisation sans faille, pour collecter, traiter

561 QUÉINNEC Hervé « La restructuration des paroisses dans les diocèses bretons » in Yvon TRANVOUEZ dir, *Requiem pour le catholicisme breton*, Brest, CRBC, 2011, pp 243-267.

et diffuser l'information sur des territoires élargis.

L'opération Mission 2012 s'appuie sur ces nouvelles structures, et veut leur donner une certaine visibilité en leur proposant de créer une bannière pour l'occasion. L'idée n'est pas totalement neuve. Déjà la venue du Pape en Bretagne, avait été l'occasion de faire réaliser par les jeunes des bannières symbolisant leur canton ou doyenné. Ici aussi c'est le territoire qui est mis en avant, ici aussi la taille des bannières est normalisée et les matériaux en sont modestes.

Précédemment en 2000 une opération du même type avait eu lieu sur l'ensemble de la France. Il s'agissait alors de valoriser des saints locaux, peu ou pas connus, en faisant prendre en charge leur fabrication en particulier par des vieilles familles⁵⁶² dont « les racines chrétiennes » sont avérées. La France, fille aînée de l'Église est ainsi mise en avant. L'idée d'une « opération concertée création de bannières », si elle n'est pas dans la tradition, et n'est donc pas tout à fait nouvelle.

Cette fois on met en œuvre la visibilité d'une opération concertée de pastorale diocésaine, visant à mobiliser un grand nombre de fidèles actuels, en particulier les jeunes, et de les inciter à être eux-mêmes de nouveaux évangélisateurs. Ce qui passe par un certain nombre de propositions qui dépassent notre propos. Selon le vicaire général Gérard Le Stang « Mission 2012 mobilise notre espérance en l'avenir de notre Eglise » (*Eglise en Finistère*).

3- Créer une dynamique :le jumelage des ensembles paroissiaux et les bannières

L'une des propositions doit cependant retenir notre attention, c'est celle du jumelage d'ensembles paroissiaux, situés dans des doyennés distants les uns des autres, donc n'ayant pas de relations naturelles entre eux Et d'organiser des visites, ici appelées « visitations », un dimanche, et de partager ce jour-là les activités de l'ensemble paroissial invitant ; autant dire que les pilotes de mission 2012 se sont ébranlé bien avant, puisque la lettre pastorale de Pâques 2010, en annonçait déjà titre et logo : « Si tu savais le don de Dieu ». Les instructions des organisateurs visent à commémorer cet événement par une bannière double : les bannières de Mission 2012.

Les organisateurs n'ont, pour le moment, rien prévu pour l'archivage des

⁵⁶²L'opération n'a guère laissé de traces en Finistère. Seule bannière de nous connue, à Edern, lieu patrimonial de la famille Hallier dont un des descendants porte le nom de Jean Edern.

documents 2012⁵⁶³. La collecte aléatoire des documents publiés par les paroisses, et disponibles sur leur table de presse, jointe à la lecture du site web du diocèse et de quelques paroisses à permis une analyse, nécessairement superficielle, du déroulement des jumelages.

Le partenariat des jumelages des ensembles paroissiaux, a été établi par tirage au sort lors d'une réunion de travail des délégués locaux à Pleyben, en 2010⁵⁶⁴. Tel qu'il est actuellement présenté sur le site internet de l'évêché, il y aurait 31 jumelages pour un potentiel de 38 (soit 73 ensembles et 3 paroisses nouvelles). Le différentiel n'est pas très élevé.

On trouvera ci-dessous le tableau des jumelages, tel qu'il nous a été fourni par le service communication du diocèse⁵⁶⁵. Avec en colonne intermédiaire les résultats en terme de présence de bannière : *rien* (qui parle de lui-même), *un numéro en minuscules* qui est la référence de la photo dans notre collection, *GB* grande bannière une bannière paroissiale ancienne. En gras numérotation « mission 2012 ».

563Opération décentralisée, les documents sont dispersés ...

564Sans mettre en doute l'exactitude des résultats de ce mode de choix on peut penser, sans certitude, que des critères de compatibilité ont préalablement été établis.

565Les services du diocèse sollicités se sont montré tout à fait coopératifs à des demandes plus précises que des demandes journalistiques. Qu'ils en soient remerciés.

TABLEAU 33 : Jumelage et bannières des ensembles paroissiaux

1	Côte des Légendes	rien	Le Poher	rien
2	Morlaix	GB	Crozon	40
3	Sant Mickaël	rien	Pen ar Bed	rien
4	Quimper Steir Odet	19	Sainte Anne Landi	25
5	Arré	11 a	Le Noroît	11b
6	Pont L'Abbé	27a	Penzé	27b
7	Le Folgoët	8et20 GB	L'Abbaye	8 et 20
8	La Forêt Landerneau	36	L'Ellé	
9	Saint Etienne	35	ND de Callot	35
10	Clohars Moëlan	31	Nord Elorn	31
11	Saint Pol de Léon	rien	Chateauneuf du Faou	GB
12	Saint Pierre Recouvrance	22a	Steredenn Vor	22b
13	Pointe du Corsen	rien	Le Porzay	GB
14	Lambézellec	23b	Alentours de Plonivel	é3a
15	Plouzané Guilers Locmaria	3b	Le Cranou	3a et 30
16	Rosporden	17 et 33	Berven Lambader	17 et 33
17	Chenal du Four	9 et 29	Kleier an Arre	9 et 29
18	Concarneau	24 b	Dirinon Pencran	24a
19	Le Coeur des Abers	rien	Rives de l'Aulne	rien
20	Fouesnant Gléan	16a	Bodilis	16b
21	Vallon de l'Aber Benoît	7b 32 a	Douarnenez	7 et 32
22	Brest au Levant	rien	Quimper Rive Gauche	rien
23	Saint Renan	12 a	Haute Bigoudénié	12b
24	Plougastel Lopérhet	13 a	Odet Rive Gauche	1 3 b
25	Baie du Kernic	6a	Cap Nord	6b
26	Penmarch	2a	Aber Morbic	2b
27	Cap Sud	26 a et b	La Douffine	rien
28	Du Goyen au Névet	GB	Brest Centre	4a
29	Quimper Ouest	18b	Plateau de Ploudiry	18a
30	Aven Belon	1a	Bellevue	1b
31	Isole	5a	Landerneau	

La réalisation des bannières n'est qu'un aspect des moyens mis en œuvre pour créer la dynamique : les «visitations» mobilisent des paroissiens assumant des responsabilités pastorales dans la paroisse, et d'autres disponibles pour les « coups de main » inhérents à toutes les manifestations collectives.

Les visites n'ont été analysées que de façon superficielle. Il eut fallu collecter davantage de bulletins paroissiaux, de notices diffusées sur le web. Les compte-rendus sont cependant suffisants pour démontrer la réalité d'une opération qui se déroule sur deux années. La première année étant plus orientée vers l'unité, d'où l'idée des visites, selon l'expression de l'Ordinaire du lieu (lettre pastorale du 7avril 2010), la seconde sur la mission.

Quelques compte-rendus ont été recueillis sur le site du diocèse⁵⁶⁶. Par exemple la « visite » du 22 mai qui réunissait à Riec-sur-Belon, les paroissiens de Brest-Bellevue et ceux de Pont-Aven, Nizon, Névez. La préparation du jardin du presbytère pour accueillir le « petit café » peut sembler anecdotique, elle n'en est pas moins inséparable de la célébration « pleine de chaleur et de communion » avec « la bénédiction de de la bannière représentant Notre Dame de Trémor, belle réalisation de Katell André ». C'est la seule allusion à une bannière dans l'ensemble des documents consultés.

Néanmoins, on peut noter la difficulté de nommer les réorganisations des ensembles paroissiaux. « *Les catholiques des deux ensembles autour de Ploudalmézeau ont pris le car tôt hier matin pour aller à la rencontre des 7 paroisses autour du Huelgoat* »⁵⁶⁷ On découvre ainsi la genèse du regroupement des deux ensembles du Noroît et de Loc-Majan, regroupement constaté au vu de la bannière qui place au centre « Ploudalmézeau ».

Autre exemple l'ensemble dit de l'Arrée : Huelgoat est certes la commune la plus peuplée de l'ensemble paroissial, mais le curé réside à Carhaix qui fait partie de l'ensemble du Poher, pour lequel il ne semble pas avoir été réalisé de bannières. Le Poher est jumelé avec la Côte des Légendes, autour de Plounéour-Trez et de Kerlouan, qui n'a pas produit de bannières. Tirailé entre deux ensembles, soit seize paroisses selon les normes récentes ce qui est le cas de l'Arrée et du Poher, un curé, même aidé de coopérateurs peut choisir de ne pas faire de zèle ostentatoire.

566 <http://catholique-quimper.cef.fr/mission-2012>, consulté le 8/06/2012.

567 <http://catholique-quimper.cef.fr/mission-2012>.

Le « Cœur des Abers » qui a pour centre Lannilis, est allé visiter en retour Châteaulin, sans laisser trace de bannières, (témoignage oral spontané) mais selon le compte-rendu de la première visite Châteaulin est allé à « Plouguerneau » l'ensemble voisin et non à Lannilis. Un « petit saint » spécificité des processions de Plouguerneau était présent sur la pelouse de Landévennec porté par un paroissien lambda. Mais aucune autre référence, par bannière interposée, à Pol Aurélien. Difficulté à fabriquer une bannière spécifique, sans doute accentuée par le regroupement des deux entités ? Ou bien volonté de prestige d'un bourg côtier qui retrouve ainsi son ancienne préséance mise à mal au concordat ⁵⁶⁸?

Ces manques tendent à démontrer les limites de l'exercice de découpage des nouvelles structures ecclésiastiques, comme aussi sans nul doute, la limite du choix de noms poétiques pour les nouvelles structures qui n'ont de références géographiques que lointaines (Steredenn Vor)⁵⁶⁹, et de références patronales tout aussi lointaines, comme Sainte Klervi, la jeune sœur de Guénolé, pour l'ensemble Cap Sud qui rassemble des paroisses dont une seule, l'Île de Sein, à l'illustre moine pour patron.

Le texte définissant le processus de création de bannières met en évidence la minutie et la lourdeur de l'organisation, comme en témoigne ce document interne, ci-dessous signé de Claire Furet, instigatrice⁵⁷⁰ et porteuse du projet. Marquée par l'opération « Toiles de mer » de « Tonnerres de Brest », l'événement nautique brestois rassemblant des voiliers venus du monde entier, durant lequel chaque équipage s'est vu remettre une planchette à décorer et renvoyer aux organisateurs. Les tableaux sont ensuite rassemblés et exposés aux rassemblements suivants.

La simplicité du matériau l'a séduite, comme la liberté du traitement : chaque peintre, amateur ou professionnel, choisissant son style, et son sujet. Par contre la bannière, récente, de l'ensemble paroissial de « la Douffine » ne semble pas connue⁵⁷¹. Le 25 septembre 2010 ont été distribuées des bannières vierges.

« Ce sont des bannières modernes faites d'une toile qui supporte la peinture acrylique.

Elle est à installer sur un montant en bois d'une hauteur de 2m50. Cette

568 Lannilis a détrôné Plouguerneau à la tête du doyenné lors de la réorganisation des paroisses au Concordat

569 Etoile de la mer, une allusion au Phare d'Eckmull, représenté sur la bannière nouvelle ?

570 Conversation téléphonique du 20 juin 2012.

571 Bannière réalisée par des paroissiennes, représentant Saint Yves, et au revers le nom des paroisses de l'ensemble.

bannière c'est à vous de la décorer et de l'embellir pour que le jour de la Pentecôte 2012 toutes les bannières du Finistère se retrouvent.

Elle sera enrichie en plusieurs étapes.

1-Le 25 septembre 2010 : réception de la bannière à Pleyben.

2- Avant la première visitation en mai 2011, apposer sur la bannière la figure du saint Patron ou des saints Patrons de l'Ensemble Paroissial ou du doyenné. On peut aussi choisir de représenter une église, un calvaire.

3-Mai 2011 : la paroisse qui reçoit appose lors de la journée paroissiale l'effigie de son Saint Patron sur le verso de la bannière de la paroisse qui se déplace, afin de sceller l'amitié entre les deux paroisses.

4-Février 2012 : retour de Visitation. L'ensemble paroissial qui se déplace apporte sa bannière pour qu'elle soit décorée au verso par l'ensemble paroissial qui accueille.

5-Pentecôte 2012 : toutes les bannières se retrouvent décorées recto/verso et enrichies au cours des mois par d'autres décorations suivant l'inspiration et les traditions de chaque paroisse, ensemble paroissial ou doyenné.⁵⁷²

4- La fabrique des bannières

Lors de la Pentecôte 2012, 40 bannières ont été dénombrées et photographiées se traduisant par des productions différentes. Certaines n'ont pas de revers, d'autres sont des doubles à l'identique : dans ce cas la plupart n'ont pas été conservés, leur objet étant seulement de pouvoir garder mémoire dans les deux lieux de jumelage. Toute autre est la signification de deux bannières identiques de Jeanne d'Arc ou du Christ-Roi dans des églises différentes, elles témoignent alors du succès d'une image ou d'une forme de piété.

En définitive 27 bannières nouvelles se prêtent à l'analyse.

a- Les contraintes du matériau

Le tissu proposé, imposé, a peu de similitude avec une toile à broder, mais tout d'une toile de tente ou d'une forte toile à voile imperméabilisée, de couleur blanche, coupé à bord franc, sans ourlet. Le tissu n'accroche pas la lumière, à la différence des velours et satins des bannières traditionnelles. Il supporte difficilement les ajouts

⁵⁷² Document communiqué par Jean-Pierre Alexandre, laïc de l'équipe paroissiale de Lambézellec.

traditionnels fixés par couture ou emboutissage (sequins, bouquets). Un seul ensemble l'a tenté, celui d'un territoire désigné depuis plus de cinquante ans comme capitale de l'initiation à la voile, (les Glénan) puis à la voile de compétition de haut-niveau (Port la Forêt) devenu l'espace de cette mission Fouesnant-Glénan .

Couturiers et brodeurs qualifieraient le matériau de «tissu ingrat, voire très ingrat, mais intéressant ». C'est un matériau fait pour la reprographie. On ne sait si des essais ont été réalisés avant le lancement de l'opération, en grandeur naturelle. On aurait peut-être été conduit à opter pour le matériau très en vogue des bannières commerciales et drapeaux des manifestations, très léger et se prêtant à l'impression et à la fabrication en série.

Le matériau choisi solide, durable, un matériau proche des banderoles syndicales ou autres têtes de cortège, destiné à une longue durée et prévu pour résister longtemps aux intempéries. Mais ce type de banderole est généralement fixée aux quatre coins, et résiste alors au vent. Ce qui n'est pas le cas de nos bannières.

Le bord inférieur étant libre - non alourdi par des artifices, souvent à but décoratif comme les lambrequins et les clochettes de bronze, ou les longues franges d'or - la bannière 2012 prend le vent de façon brutale, et se déstabilise rapidement. Cependant le gousset est formé, qui permet de glisser une réglette au sommet.

Son format est imposé, seul Brest-Centre déroge et choisit une surface double. Mais tous ne pourront respecter les contraintes (de temps et d'espace) et superposeront par quelques points de colle, ou autres agrafes un dessin au format rectangulaire, par-dessus logos et symboles (Cap Sud Audierne, Haute Bigoudénie...)

L'objet à décorer ressemble donc fort à un tableau portatif, et malgré son matériau, peut induire l'assimilation aux rouleaux de papier amovibles des salles de réunion : du brouillon, donc du jetable.

b- La contrainte du port

À Landévennec, un lieu était prévu pour réceptionner les bannières à leur arrivée. Les habitués des pardons qui veulent photographier en toute discrétion, savent qu'on peut les dénicher dans l'église, pour celles qui arrivent le matin, voire la veille, ou dans la grande salle d'une ancienne école (Le Folgoat), le long d'un mur, à Penhors, à Kerdévo. Les plus organisés prévoient tables et étiquettes pour les statues de procession (Penhors). C'est là que les porteurs désignés viennent les prendre au

moment de la procession. Durant l'office religieux qu'il soit messe, ou salut au Saint-Sacrement, elles sont rassemblées en un autre lieu, proche de l'autel, voire montent la garde (Saint-Jean du Doigt).

À Landévennec, le lieu de présentation des bannières, non répertorié sur le plan intégré au livret d'accueil était situé le long de l'allée, qui part de la clôture sous une large banderole blanche « Pentecôte 2012 . Mission 2012 ». Des tasseaux solidement plantés dans la pelouse attendaient les bannières, au fur et à mesure de leur arrivée, prévus en nombre entre 50 et 60.

Elles y seront fixées, parfois savamment, parfois de façon improvisée. Les mâts en bambou, en tringle de bois, teinté ou non, raccordés à la traverse horizontale ne sont pas tous conçus pour de longues marches. Certains mâts sont carrément absents. La hauteur recommandée, 2 m50, n'est guère respectée. Théoriquement prévues pour se déplacer, les bannières de Mission 2012 n'en ont pas la capacité technique.

5- Le pointage des bannières sur le site

Tout recensement comporte pièges et difficultés. Celui-ci comme les précédents. Erreur méthodologique : le recensement écrit et le recensement photographique ont été réalisés avec une heure de décalage, et sans repérage préalable. Ce laps de temps a permis des interventions humaines, et climatiques : des bourrasques de vent ont déplacé des bannières, remises en place de façon approximative.

Chaque jumelage devait produire deux bannières identiques . Tout est dans le « devait ». Identique mais Landerneau qui a choisi de raccourcir la perspective et de faire de ses deux églises (saint Thomas et saint Houardon) les tourelles, imposantes, de son pont, Landerneau a aussi souhaité mettre en image la lune qui est dans ses armoiries, et a donc réalisé une version jour, et une version nuit, éclairée par un croissant de lune. Les deux versions sont suffisamment proches pour ne pas entraîner de confusion.

Pas aussi simple lorsqu'il y a eu un glissement subreptice des habitudes de collaboration entre ensembles paroissiaux au cours des deux années écoulées (Quimperlé est-il synonyme de «Pays de l'Isole et de l'Ellé »?).

Ou lorsque les noms ont été omis: reconnaître dans la reproduction peinte, la statue de Jacques qui trône sur le parvis de la petite chapelle Saint-Jacques de Guiclan en l'honneur du « séminaire des prêtres haïtiens » et l'assimiler à l'ensemble paroissial

de la Penzé, suppose une certaine mémoire visuelle et une bonne connaissance du territoire religieux.

Une des bannières ne s'est pas rangée dans l'allée, mais a assisté à l'office, parmi la foule, celle du Nord-Elorn/ Clohars-Moëlan. A la différence de son double, qui y a été photographié. D'autres ont pu en faire de même. Car si 40 bannières ont été répertoriées, seules 28 ont été analysées car différentes.

Sept « grandes bannières » sont présentes et ont créé la joie des photographes et peut-être la surprise des organisateurs. Les unes relativement récentes comme celle de Rumengol, réalisée par les Vietnamiens de la paroisse qui a « prêté un prêtre », Sainte Anne la Palue, du Porzay, (une réalisation Bouler/le Minor), voire celle de Plonéis, les autres plus anciennes comme celle de Lanmeur, plus que centenaire, comme Châteauneuf-du-Faou, avec Notre-Dame des Portes, Notre-Dame du Folgoat, ou encore celle de Garlan, de moindre notoriété.

Toutes, sauf celle de Garlan⁵⁷³, et de Plonéis, sont les témoins des grands sanctuaires du diocèse de Quimper et Léon. Le Folgoat, Rumengol, Sainte Anne-la-Palue, ND des Portes, et de Kernitron (dont les statues ont été couronnées entre 1858 et 1913) ⁵⁷⁴ mais elles sont aussi en ce lieu pour représenter l'ensemble paroissial sur lequel est sis leur lieu de culte, car sauf le Folgoat qui, discipliné a réalisé la bannière jumelée à l'ensemble de l'Abbaye [de Daoulas], les autres groupes sont dans les non réponses du tableau ; Garlan fait partie de l'ensemble paroissial «Notre-Dame du Mur » peut avoir été choisi comme substitut⁵⁷⁵.

Les sept grandes bannières ont processionné en tête. Les autres, les bannières 2012, n'ont pas quitté leur allée. Oubli, erreur, maladresse? Comme manque la grande bannière du diocèse, censée accompagner l'évêque dans ses déplacements. La volonté de s'appuyer sur des équipes renouvelées, forcément moins porteuses des automatismes mémoriaux a pu avoir comme effet secondaire ces oublis qui donnent l'impression d'un processus incomplet ou encore d'un changement de parti en cours de processus. Deux ans, le laps de temps est long et permet toutes les subtiles réorientations sans compter les oublis et changement de responsables.

573 Information téléphonique: Garlan est venu de son propre chef.

574 CLOITRE Marie-Thérèse, *Couronnements en Finistère, 1858-1913*, in Paul D'Hollander, Claude Langlois dir op cit.

575 Les bannières de ND de Kernitron et ND des Portes ont été récemment restaurées et légèrement modifiées.

TABLEAU 34 : Mission 2012, Pentecôte Landévennec pointage des bannières sur le site, telles que plantées dans l'allée

	Avers	Revers	
1	Brest Bellevue	Aven Bellon	
2	Aber Morbic	Penmarc'h	
3	Le Cranou	Plouzané Guilers Locmaria	
4	Brest Centre	<i>Pas de revers</i>	
5	L'Isole	<i>Pas de revers, tresse avec pompon</i>	
6	Baie du Kernic	Cap Nord	
7	Douarnenez	Les Vallons de l'Aber Benoît	
8	Nd du Folgoët	L'Abbaye (Daoulas)	
9	Le Chenal du Four	<i>Pas de revers</i>	
10	Landerneau	Pays de Quimperlé	
11	l'Arrée	Le Noroît	
12	Saint Renan	Haute Bigoudénie	
13	Plougastel Lopérhet	Odet Rive Gauche	
14	Deuxième exemplaire du 13		double
15	Pays de Quimperlé 2e exemplaire du 10	Landerneau	double
16	Fouesnant les Glénan	Bodilis	
17	Berven Lambader	Rosporden	
18	Plateau de Ploudiry (Pierre)	Quimper Ouest (Yves)	
19	Quimper, Steir, Odet	<i>Pas de revers</i>	
20	Ensemble de l'Abbaye	Le Folgoat 2e exemplaire du 8	double
21	Pont l'Abbé	La Penzé (<i>séparés</i>)	
22	Saint Pierre Recouvrance	Stereden Vor	
23	Brest Lambézellec	Alentours de Plonivel	
24	Pencren Dirinon	Concarneau Trégunc	
25	Landivisiau	<i>Pas de revers</i>	
26	Guérolé guérissant Klervi Cap sud	Klervi et l'oie <i>pas d'autre revers</i>	
27	La Penzé	Pont l'Abbé	double
28	Bodilis	La Forêt Fouesnant	
29	Kléier An arre	Chenal du Four	
30	Plouzané Guilers Locmaria	Le Cranou	
31	Clohars-Moëlan	Nord Elorn	
32	Douarnenez	Vallons de l'Aber-Benoît	double
33	Rosporden	Berven Lambader	double
34	Aber Morbic		double
35	Callot	St Etienne Odet Nord	
36	La Forest Landerneau, Saint Divy, Saint Thonan	Ensemble paroissial de l'Isole	
37	Aven Bellon	Brest Bellevue	double

38	Haute Bigoudénie	Saint Renan	double
39	Les alentours de Plonivel	Brest Lambézellec	double
40	Doyenné de Crozon	<i>Pas de revers</i>	

Seuls les pointages fournis par l'institution pourraient être complets, si tant est qu'ils ont été effectués. La participation des ensembles paroissiaux à la fabrication des bannières est relativement hétérogène. Il y a de grands vides : aucune bannière blanche venant du Trégor, mais la bannière de Notre-Dame de Kernitron, qui n'était pas annoncée, Et aussi la bannière de Garlan, Notre-Dame des Sept Douleurs, représentant sans doute l'ensemble paroissial Trégor sud Morlaix, (Notre Dame du Mur) jumelé avec Crozon. De même, l'ensemble du Relec pour lequel aucun jumelage n'était annoncé n'a pas réalisé de bannière blanche.

Saint-Pol de Léon (bannière blanche absente) devait être jumelé avec Chateaufort-du-Faou, qui est venu avec la bannière de la vierge couronnée Notre-Dame des Portes. Plus à l'ouest, ni Pen ar Bed, ni Brest au Levant ni la pointe de Corsen n'ont participé par bannière blanche interposée.

En parcourant les informations disponibles sur le web, il apparaît que la participation aux diverses étapes, ou escales, pour reprendre le vocabulaire utilisé par le doyenné de Crozon, a été générale. Mais les informations sont dispersées. Les unes sont sur le site officiel du diocèse, rubrique mission 2012, les autres sur le site des paroisses (Saint-Pol de Léon). Quelques-unes sont relayées par la municipalité, sur le site du journal local *Le Télégramme*, renvoyant vers Tebeo, la télévision locale lancée par ce même journal.

L'absence de bannière blanche ne signifie donc pas absence de participation au processus « mission 2012 », mais difficultés à se coordonner pour un tel type de projet.

6- Analyse de contenu

a- L'absence de contrainte

Les organisateurs suggéraient le saint patron, ou l'un des patrons honorés dans l'ensemble paroissial, une église, un calvaire. Mais lorsque depuis peu on est contraint de se rassembler, de cohabiter, il est parfois difficile de faire un choix. Qui ou quoi

privilégier ? Que vont privilégier les réalisateurs locaux ?.

La plupart des concepteurs ont alors choisi ... de ne pas choisir d'où la multiplicité des clochers et des reproductions d'église, genre photos du style « Inventaire Général des richesses artistiques de la France », neutres, sans enjolivures, et uniquement sur fond de ciel bleu, sans aucun nuage (Bodilis, Rosporden, Noroît-LocMajan...).

Lorsque le dessin est préféré à la photo, on libère une certaine créativité : l'artiste adopte obligatoirement un point de vue qui ne saurait être identique pour chaque monument, ce qui peut se traduire par des compositions dépassant la seule juxtaposition (Saint-Renan ou Aber-Morbic) et plus encore lorsque l'on mêle ruines et dessins de sculptures (Clohars-Moëlan).

Nonobstant le dernier exemple, il semble que cette contrainte molle, loin de libérer l'imagination a peut-être, au contraire, contribué à la brider.

b- Les contraintes des signes, l'intégration des « éléments de langage visuels »

Les bannières ont été fournies préimprimées . Sur une face le logo de mission 2012, que, à défaut d'explication officielle, nous appelons les trois éclaboussures, ce pourrait être flammes arrondies et montantes, les flammes de la Pentecôte, rassemblées en bouquet, au lieu d'être alignées sur les têtes des apôtres. Elles sont accompagnées du slogan de ces deux années pastorales : « Si tu savais le don de Dieu » en caractères poétiques, ceux d'une vieille machine à écrire au ruban usé, choix peut-être voulu volontairement simple pour aider les paroissiens à s'approprier ce matériau.

Dans le tiers droit inférieur, le même emplacement que sur le revers le logo de l'Église du Finistère décliné avec sa croix qui ne mérite pas le qualificatif de solidement plantée et qui ne ressemble en rien aux croix de granit ponctuant les chemins et devant lesquelles s'arrêtaient les dépouilles des défunts, et encore moins aux calvaires monumentaux. On pourrait par contre lui appliquer la phrase du fabuliste à propos du roseau dont elle a la gracilité : « Je plie mais ne rompt pas ». Cette croix fragile, fait penser aussi à la croix des proella, cette croix de cire, sans apprêt qui, à Ouessant, symbolise le défunt « péri en mer ».

La croix prend naissance sensiblement à l'emplacement de la cathédrale, dans un diocèse symbolisé par le trait des côtes sud et nord. Au centre la ligne rousse de la

presqu'île de Crozon, et donc de l'abbaye de Landévennec où se tient le rassemblement de Mission 2012.

Ce logo pas tout à fait rond, qui échappe totalement au bleu et vert dont la Bretagne est saturée, est bien connu des catholiques de Quimper et Léon, devenus résolument du Finistère ; il a été réalisé par Lionel Botté⁵⁷⁶ dans la perspective du synode de 2002. Le terme diocèse est volontairement exclu, et la croix se veut dynamique, projetée vers l'avenir, vers la mer et le couchant, symbole des départs vers l'aventure.

Les graphistes paroissiaux vont devoir inscrire leur propre vision de leur propre ensemble paroissial dans ce cadre, relativement contraint. Vision personnelle ou vision collective ? Chacun sait d'expérience que celui qui tient la plume ou le pinceau au nom et place du collectif, influe sur le résultat final, parfois au-delà de ses propres souhaits.

Le logo du diocèse ne s'est pas prêté à détournement : on a fait avec. Pourtant sa forme ronde a plusieurs fois servi d'inspiration par exemple pour l'ensemble paroissial Quimper Steir Odet : (2 versions différentes) induisant parfois des croix déformées pour équilibrer le dessin à Quimperlé - Ste Croix ou encore au Cranou.

Une notable exception, Bellevue, inscrit le pied de la croix, entre les racines d'un arbre reverdissant, cette jeune paroisse - le quartier vient de célébrer son cinquantenaire avec fierté - souhaitait-elle symboliser le renouveau de l'Eglise en Finistère ?

L'usage des flammes-éclaboussures est subtil. Elles sont souvent apparemment ignorées dans le dessin, comme par exemple dans la bannière de Sainte Anne, la nouvelle paroisse de Landivisiau, et pourtant intégrées sur le plan des couleurs. Le dessin, la peinture, contournent les flammes, mais de fait les intègrent comme dans « les alentours de Plonivel/ Bellevue ». Les créateurs locaux en ont tenu compte dans le choix de leur gamme des couleurs, l'ensemble des bannières en a acquis une certaine cohérence.

Réutilisées, dupliquées : elles sont présentes dans les deux compositions de Landerneau, une série équilibre le Landerneau de jour, l'autre est quasiment couchée dans la rivière, c'est la vue de nuit, avec le croissant de lune. Découpées dans du papier de couleur, cela permet de faire coexister sur la même face le logo du diocèse.

L'ensemble « la Baie du Kernic » a inscrit le nom des paroisses dans les

⁵⁷⁶Conversation téléphonique du 13 juin 2012. Mr Botté, que je remercie pour sa disponibilité, est actuellement responsable de la pastorale des jeunes pour le diocèse.

langues de feu, (Cléder, Plouescat, Lanhouarneau, Plounévez-Lochrist, Tréfléz) au milieu desquelles avance saint Hervé. Les langues semblent s'écarter sur son passage, quelque chose comme la marche sur les eaux ou la traversée de la Mer rouge.

L'ensemble des Vallons de l'Aber-Benoît, jumelé avec Douarnenez, a choisi de représenter une procession, avec six bannières de couleurs différentes, accompagnées par une petite foule de porteurs et porteuses, le long d'une route fleurie. Les 6 paroisses sont ainsi rappelées, de façon vivante. Elles le sont en outre par le biais d'un monument ou objet emblématique : le calvaire de Laven (Kersaint-Plabennec) la fontaine Saint-Drien (le Drennec), la croix (Coat-Méal), le calvaire de Loc-Maria (Plabennec), la fontaine Saint Jaoua (Plouvien), le tombeau de saint Urfold (Bourg-Blanc) et bien entendu la statue de Thénéan. Le passé et le présent de l'ensemble paroissial réunis, dans une marche résolue (les enjambées sont longues), vers un avenir non désigné. Et signe des temps, il n'y a pas de curé en soutane ni aube pour accompagner ces pèlerins, ni même de croix processionnelle: le temps des laïcs est-il advenu ?

7- Essai de typologie des contenus

L'énumération et la description deviennent vite fastidieuses, alors que des rapprochements, des analyses sont possibles et susceptibles d'apporter un éclairage complémentaire, plus large . Il y a des bannières centrées sur elles-mêmes, celles tournées vers leur passé, celles qui se définissent par leur territoire, il y a des créations confiées à des artistes qui expriment une vision personnelle ou traduisent une vision collective.

a- Les bannières autocentrées

Ces bannières sont comme refermées sur elles-mêmes, sur leurs seuls symboles religieux, comme Brest-centre, qui a choisi un blason, construit en quatre quartiers selon les règles héraldiques, autour des quatre saints dédicataires des églises. Au centre une couronne d'or et la couronne d'épines symbolisant le roi Louis, les « quartiers » délimités par des hermines. mettent en exergue Martin, l'évêque de Tours auquel les évêchés de Bretagne furent longtemps rattachés, évoqué par la mitre et la crosse, Luc, le taureau et l'Évangile, Michel surplombe en lieu et place des trophées héraldiques. Faut-il y voir une certaine nostalgie des traditions nobiliaires dans cette

ville neuve dont l'histoire ne se traduit pas dans son château, devenu propriété de la marine et non communale ? Faut-il y voir une inscription dans l'histoire religieuse universelle, soulignée par la place de Michel. Oubliée la fierté du diocèse, et de la ville, d'avoir construit, à la sortie de la guerre 1939-1945, la plus grande église de France. Et qui dans la foulée a reconstruit l'abbaye de Guérolé avec la contribution de fidèles pourtant meurtris par les implications financières des destructions multiples, mais la presqu'île qui reçoit ne fait pas non plus allusion aux villages détruits sur son propre sol, comme Telgruc.

b- Les bannières tournées vers leur passé

Elles sont nombreuses, et leur réponse passéiste est peut être induite par la suggestion initiale «saint patron, église ou calvaire». Elles s'inscrivent dans la continuité de leur passé, apparemment sans évolution dynamique, sans projection dans l'avenir.

Un des cas emblématiques est celui du Chenal du Four. Composé de 4 paroisses il a choisi comme patron Ourzal. Une des communes les plus peuplées, Landunvez, a Joseph pour patron de l'église paroissiale. La bannière énumère les « saints honorés sur l'ensemble paroissial », et nomme, à la suite de Ourzal, Notre-Dame de Brélès, Notre-Dame de Kersaint, sainte Anne, puis saint Budoc, Léonor, Ildut, Gildas, Gonvel, Samson, et au passage oublie Joseph. On ne saurait se rattacher plus clairement à l'évangélisation par l'église celte, par nos vieux saints bretons. Certes, le phare apporte une note de modernisme mais il est devenu l'image symbole de la Bretagne.

Autre exemple le Folgoat se définit par la légende de Salaün ar Foll, suspendu à une branche, image extraite d'un vitrail., renforcée par l'ajout d'un fleur de lys héraldique en contrepoin.

Ou encore le Cap Sud, Audierne, qui rappelle la légende de Klervi, la jeune sœur de Guérolé, chargée du gardiennage des oies, qui vit son oeil avalé par un des oiseaux. Mystérieusement averti, Guérolé arriva rapidement, fit ouvrir la bête, récupéra l'oeil et le remplaça dans l'orbite.

On est dans l'histoire longue, mythique des saints fondateurs : la foi de nos pères, mais, dans le cas de Klervi, plus anecdotique que symbolique.

c- Des bannières territoriales

Elles se définissent par leur territoire, par la géographie : C'est le Cap Nord, dont les limites de communes deviennent des haies bocagères, entre les deux baies. Interprétation spontanée et poétique, d'une conception savante de la représentation de l'espace à laquelle ne manque que la rose des vents.

Le pays de Quimperlé pousse le parti à son paroxysme, en faisant un éclaté, très coloré, des communes de l'ensemble. Concarneau Trégunc prend le parti de la carte routière en soulignant les lieux de rassemblement que sont les églises et les voies de communication qui, dans cette période de restructuration des lieux de culte, sont des voies de vie.

On peut choisir une représentation géographique très poétisée et c'est le pays de Penmarc'h, dont le phare, tout au bout de la pointe bretonne, éclaire un morceau de la ronde terre avec les églises bien identifiables de ce bout du monde, et le calvaire, le tout sous la protection d'une Vierge couronnée se penchant vers elle.

Pour le doyenné de Crozon, qui reçoit sur ses terres, « le doyenné de la presqu'île » a dressé une bannière-mémoire, avec rappel de la géographie des églises et chapelles. On doute que la dite bannière puisse mener longue vie en cet état. La toile sert de support à une série de collages résumant le travail paroissial effectué durant ces années préparatoires, de la « première escale » après-midi festif du 15 novembre 2010, ouvert à tous, « de 4 à 90ans » mêlant « chants, jeux, goûter, ateliers divers » avec la présence d'un chanteur local, et pour ceux qui le souhaitent un échange autour de l'Evangile de Jean, les deux versets concernant l'appel des deux premiers disciples. La lecture pourra se poursuivre avec l'appui de « l'évangile selon Saint Jean pour les nuls ». Les propositions se succèdent visant à établir des groupes chaleureux, mais capables aussi de méditer ensemble, de naviguer ensemble. Les termes marins reviennent fréquemment : d'autant plus facilement que la pastorale s'appuie sur la période « pêcheur » du Christ et que l'environnement physique s'y prête. La bannière programme à un aspect très contemporain un peu modeux (en référence aux scrapbooks qui demandent soin, minutie et disponibilité ?).

Une flèche, inspirée de l'hermine, représente la presqu'île tout en donnant la touche bretonne. En rappel de la proximité de l'École navale, une goélette intitulée « mission 2012 » ponctue nombre des fiches d'informations reproduites. On sait que le

mode de « retraite-navigation » entre pères de famille est prisé⁵⁷⁷, qui n'est jamais qu'une variante « entre soi » de la randonnée-pèlerinage pour pères de famille proposée sur un court week-end, entre «Entre le Fret et Rumengol » en fin juin 2012.

- Bannière naïve

Tout autre est la bannière naïve, celle de l'ensemble Steredenn vor : c'est une maternité, un buste de très jeune femme blonde, vêtue d'un pull ethnique, un bébé en grenouillère blanche dans les bras, sur fond de paysage marin avec entre autres le phare du Guilvinec qui s'inscrit par-dessus le logo de Mission 2012. Une hermine géométrique, est comme taillée dans les représentations des clochers. Et dans les espaces libres, on a inscrit des crustacés, mais aussi une tête de cheval, des épis de blé, sans oublier les tulipes cultivées sur les sables de Plomeur, et les oiseaux de mer ou d'ailleurs. La même spontanéité, que celle de la bannière réalisée à partir de tabliers en tulle brodé, et photographiée il y a quelques années en la chapelle de la Joie, qui n'est pas, stricto sensu, dans le même ensemble paroissial mais appartient sans doute à la même culture, entre pêche, tourisme et agriculture.

La maternité ici présentée est fort éloignée des vierges des églises bretonnes. On peut aussi y soupçonner l'influence des recherches et réflexions de groupes de catéchèse sur les populations ou familles déplacées, en quête de lieu d'accueil : une nativité d'aujourd'hui.

- Peintures savantes

A contrario il y a des peintures savantes, comme le Michel le Nobletz de Douarnenez, qui porte l'empreinte de Annaig le Berre : le peintre a dessiné, entre autres, la bannière de Loc-Mazé, la bannière créée pour le 600ème anniversaire de l'abbaye de Saint-Mathieu, en Plougouvelin, et vient d'en dessiner une pour Pleyber-Christ, ici aussi brodée par des femmes du pays. Dans cette œuvre, les quais bordés de hautes maisons, la voile brun rouge des pêcheurs côtiers réussissent à trouver leur place en ne conservant du logo du diocèse que l'essentiel : le nom et la croix. C'est une vision de Douarnenez, qui pourrait dater de cent ou deux cents ans, quasiment du temps de Michel Le Nobletz. Mais c'est avant tout le style du peintre.

Pour la nouvelle paroisse sainte-Anne de Landivisiau, le peintre, qui ne signe

577Jésuites de France

pas son œuvre, a procédé à une évocation synthétique des éléments forts de ce très riche pays des enclos. On y trouve donc le clocher tronqué de Lampaul-Guimiliau, mais aussi le cheval de fer dressé sur la place de Landivisiau pour signifier à la fois la tradition d'élevage de postiers bretons, et le salon annuel international de peinture et sculpture, désormais ancré à date fixe. Une poutre de gloire porte le nom de la paroisse, ainsi que l'une des bannières, les porteurs sont en costume chelgen, apportant la note folklorique qui semble désormais résolument attachée aux pardons.

C'est aussi une peinture qui a été choisie pour représenter une dévotion pluri-centenaire dont une statue est l'emblème comme pour Notre-Dame de Callot, ou Notre-Dame de Trémeur (la seule bannière bénite, selon nos informations).

- Expression contemporaine

Des ensembles dont la prétention artistique est plus modeste, sont marqués par l'expression contemporaine, comme cette bannière composée comme un patchwork de tissus collés, c'est Saint Etienne, « le martyr originel » de la zone de Briec.

Plusieurs ont choisi une expression très stylisée : un trait de pinceau pour un saint Pierre dont l'inhabituel manteau rouge rappelle son martyr. Au revers saint Yves adopte un graphisme de la même veine, mais sans doute pas de la même main : les lettrages sont plus professionnels . La concertation est manifeste ; les deux ensembles paroissiaux ont tenu à faire œuvre commune en modernisant les attributs habituels : la ligne de la chevelure et du manteau de Pierre répondent au haut bonnet de Saint-Yves, habituellement coiffé d'un bonnet carré et curieusement pieds nus! Mélangeant hardiment la coiffure du savant homme de loi, et les pieds nus ou chaussés de sandales des premiers disciples du Christ. Aurait-il semblé plus cohérent de chausser Yves Hélory de chaussures à boucles et bouts carrés ?.

On peut faire le même constat de stylisation et d'harmonie des couleurs pour l'ensemble du Cranou, et celui de Plouzané-Guilers-Loctmaria , des formes très simplifiées aux couleurs vives, sur un fond uni. On y retrouve de surcroît, et peut-être inconsciemment, par le jeu de fond en aplat bleu vif à Loctmaria, jaune vif au Cranou, le parti artistique des coeurs de bannière, isolant le sujet principal.

Autre exemple de concertation , cette fois dans le contenu : c'est la représentation du grain de blé germant en terre présent sur la bannière des deux ensembles autour de Quimperlé.

Le grain de blé Pays de Quimperlé: Landivisiau, vallon de l'Isole
« Si le grain de blé ne tombe en terre et ne meurt, il reste seul ;
S'il meurt, il porte beaucoup de fruit » (Jean 12, 23-25).

Mission 2012, dont nous n'avons évoqué que la confection de bannières, et les Visitations a engagé les fidèles dans une série d'actions et dans un long travail de réflexion autour de l'évangile de Jean, qui va de la lecture collective jusqu'à la mise en scène et l'invitation du public (banlieues de Brest, Ouessant.....) en passant par «l'Evangile de Saint Jean pour les nuls » proposé par Crozon.. Retrouver ces grains germés, et donnant un épi, n'est donc pas anecdotique et prend une autre signification que les superbes épis d'or accompagnant les grappes de raisin des bannières traditionnelles.

Ils perdent en superbe, mais gagnent en « signification »

d- Des bannières « sociologiques »

Des bannières traduisent le regard porté sur leur paroisse par leurs responsables : un regard sociologique Deux quartiers de Brest dont l'un totalement récent (Bellevue), l'autre bâti à partir d'une très ancienne paroisse rurale (Lambézellec) jumelés pour l'occasion à des paroisses encore campagnardes de Cornouaille.

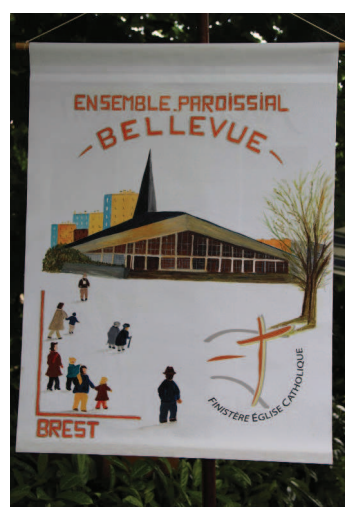
Le 18 septembre, lors de la visite de l'ensemble paroissial Brest-Nord soit Lambézellec, Bohars, Europe et Kérinou, à celui des «Alentours de Plonivel» (Lesconil, Loctudy, Plobannalec) en la chapelle de Saint Quido jour de l'un des pardons traditionnels de Loctudy, un paroissien brestoïse explique le choix :



« Nous vous confions notre bannière, elle ne porte pas d'effigie de saint patron,

mais dans l'esprit de " mission 2012 " nous avons voulu y représenter notre territoire, essentiellement citadin, et des silhouettes dynamiques de personnes, des jeunes, des familles, des handicapés, des personnes âgées, montant vers la croix symbole de notre Eglise. Vous saurez décorer la partie verso, et de la même façon, nous décorerons la vôtre pour qu'en mars prochain, à Brest, les deux bannières puissent se retrouver, et plus tard, avec toutes les bannières du diocèse, lors du rassemblement de Pentecôte 2012 à Landévennec »⁵⁷⁸

Sur l'autre face est peinte la chapelle de Saint Quido datée du XVIIe et autrefois en Plonivel, ⁵⁷⁹Ici aussi un groupe se dirige vers l'église, ou plus exactement des familles se dirigent vers l'église et la bigoudénie est présente avec trois coiffes hautes. Les paroissiens tournent le dos au passant en conversation avec un homme assis sur la première marche du calvaire. Scène de la « vie quotidienne » en Bretagne du type de celles maintes fois représentées en cartes postales jusqu'à tardivement dans le XXe siècle.



⁵⁷⁸Document communiqué par Jean-Pierre Alexandre, de Lambézellec, que nous remercions très chaleureusement. Sollicitée la responsable diocésaine n'a pas pu faire suite à ma demande de documents venant des autres ensembles paroissiaux.

⁵⁷⁹ Que un ensemble paroissial ait pris à la toute fin du XXe siècle le nom d'une paroisse supprimée lors du Concordat, mais dont l'ancienne église paroissiale existe toujours, est un exemple de ces mémoires longues qui alimentent encore et toujours les sentiments patrimoniaux, en risquant de les y enfermer durablement.

Autre exemple de « bannière sociologique » celle de l'ensemble voisin de Bellevue, un quartier né de la reconstruction de Brest, avec une église que le clergé voulait humble et « enfouie » et que le maire de l'époque a souhaité voir dotée d'un clocher, ici très aigu et couvert d'ardoises, qui signe de façon étrange, mais très originale le paysage urbain. C'est elle qui est représentée, avec une vaste esplanade, comme les places des églises bretonnes avant qu'elles ne soient transformées en parkings . Des silhouettes se dirigent vers le sanctuaire, des personnes âgées, une famille avec plusieurs enfants...Le traitement de ces deux bannières n'est pas sans rappeler les images de « la méthode Bernadette » - cette entreprise d'évangélisation par l'image, en silhouette noire sur fond blanc, conçue et mise en oeuvre, sous l'autorité de l'abbé Rogard, par des « bernadette » auxiliaires salésiennes, installées à Thaon dans les Vosges.⁵⁸⁰Ici est ajouté, à la fois symbole poétique et allusion pastorale , un arbre dont les branches commencent à verdoyer, et qui semble avoir pris naissance entre les racines de la croix qui monte de la cathédrale, celle du logo du diocèse.

8- L'originalité des bannières de Mission 2012

Que nous montrent les bannières de mission 2012 ?

Des pierres, entassées, élégamment entassées, mais des pierres. Des clochers, beaucoup de clochers, souvent coupés des églises qu'ils sont censés couronner, mais toujours en pierres. Sans aucune présence humaine.

A minima les bannières traditionnelles font (faisaient) référence à la population avec leur ora pro nobis, qu'il soit latin, français « *priez pour nous* » ou breton « *pedit evidomp* ». Les porteurs et les commanditaires de bannières intègrent alors, de facto, leur propre communauté dans leurs dévotions.

L'absence de référence aux paroissiens, ou aux populations vivant et ou travaillant sur le territoire paroissial n'est pas sans étonner : que fait-on des étudiants de Brest, et de Quimper bien connus puisque on les mobilise lors de spectacles chantants ? où sont les scientifiques du technopole de Plouzané ou d'Océanopolis, voire ceux du Stang Alard. Où sont les apprentis des centres de formation ? Où est la communauté des malades et des soignants ? Et tous les bénévoles des associations sanitaires ou sociales ? Que sont devenus les agriculteurs ? Ils ne cultivent pas tous les tulipes près

⁵⁸⁰BRUEL Laurent, *La Méthode Bernadette, images des soeurs Bernadette, (montage des images et texte par Laurent Bruel)*. Montreuil, éditions Matière, 2008,167p.

de Plomeur !

On voit des phares celui du chenal du Four, de Penmarc'h et du Guilvinec. Un bateau de pêche à Pont-l'Abbé, crabes et langoustines au Guilvinec évoquent les travailleurs de la mer, et ceux de la filière poisson. C'est la seule catégorie socio professionnelle dont la réalité est suggérée. On voit aussi des bateaux manifestement de plaisance, (Pont-l'Abbé, des surfeurs, Le Cap Nord⁵⁸¹) mais rien à propos de la marine nationale, de ses écoles de formation, et pourtant cette réunion de Mission 2012 se passe à quelques petits kilomètres du campus maritime, c'est-à dire le regroupement des Ecoles navales.

Rien à propos des «usines à la campagne» qu'elles soient technologiques, agroalimentaires, voire textiles (Armor-Lux l'entreprise cornouaillaise de textile bien connue fait partie des sponsors de la journée). Pas d'allusion aux difficultés du secteur avicole qui vont éclater avec le dépôt de bilan de la plus grosse entreprise d'abattage et de commercialisation de poulets de France ; mais un communiqué de l'évêque, lu au prône, demandera à toutes les parties prenantes d'intervenir.

Pas de chantier de construction, qui pourtant aurait besoin de la protection de Barbe, pas de trains, pas de ponts et pourtant on vient d'inaugurer - sans bénédiction religieuse connue - le premier pont à haubans en courbe qui relie la presqu'île de Crozon à la route transversale à quatre-voies qui joint Quimper à Brest....

Pas d'émigrés, pas de commerces forains, ni de commerces d'aucune sorte.

Pas d'éleveurs ou d'agriculteurs, même pas le prétexte d'une statue de Alar ou Agapit , pas de cochons dans les territoires clôturés de haies du Cap Nord, ni près de Penhors, où la bigoudenne pose, quelques fleurs à la main, avec au pied un panier d'osier qui semble plein de pommes de terre. Peut-être une allusion très, très lointaine aux cochons autrefois nourris de pommes de terre. Un bâtiment d'élevage de volailles ressemble-t-il trop à un hangar d'avions pour être évoqué dans ces bannières territoriales ?

Une exception, mais elle est si jolie : les « marins » de la Forêt-Fouesnant- Les Glénan se servent d'oeillets et de drisses rouges pour fixer l'image de sainte Anne et son église, et remplacent sans vergogne, les glands dorés par des pommes de toulaine, rouges.

Un mélange d'entre soi, pour se sentir différent, mais aussi d'extériorisation pour être légitimement provoquant. Dans l'air du temps et donc ici, à Landévennec, la voile,

581 Le premier pardon des surfeurs a été célébré en 2012 à Plomeur.(29)

sans bagad, mais deux ou trois cantiques en langue bretonne. Pouvoir se projeter dans un avenir policé « dans les rails » de la société de consommation, une société lisse, non contestataire⁵⁸².

L'identité d'une paroisse ou d'un ensemble paroissial ce n'est pas seulement son territoire bâti, ce n'est pas seulement son histoire, ce n'est pas seulement sa mémoire, ses saints « de l'Évangile » ou légendaires. Ce sont d'abord les hommes « *qui sont pierres vives* » .

Peu de bannières les montrent alors que l'ensemble de la journée de Pentecôte, qui n'a pas été traitée ici, est bâtie autour de forums de témoignages. Comme si il y avait eu, à un moment donné une certaine rupture entre les deux démarches : les bannières, expressions des ensembles paroissiaux, rigides, malgré ou à cause de leur matériau; et les forums et expressions des jeunes et moins jeunes, spontanées, d'une spontanéité très organisée. Une certaine dichotomie est perceptible que l'on a pas pu ou pas voulu réparer...

Le diocèse de Rennes qui, au même moment, fête la Pentecôte dans le stade de foot de la ville a choisi de légers drapeaux rouges, barrés de la colombe blanche de l'Esprit. et les catholiques intégristes qui protestaient, à Paris, contre la pièce de théâtre présentée au « Théâtre de la Ville » avaient choisis un drapeau blanc marqué d'un coeur « vendéen ». Ces drapeaux plus légers, plus mobiles, sont-ils plus adaptés que les lourdes bannières traditionnelles, à l'expression des groupes d'aujourd'hui ?

Le diocèse de Vannes a choisi la musique et le chant pour une méga fête, une Holy Fest, avec groupes de musique à connotation fortement religieuse et catholique.

Chaque diocèse a choisi des moyens différents, pour tenter de rendre de nouveau visible l'Église en Bretagne, en dehors de l'héritage patrimonial, trop souvent résumé, au mieux à l'héritage artistique des églises et chapelles, au pire aux mariages « à l'ancienne »⁵⁸³ avec promenade des mariés, en costume paysan dit de 1900, et char à bancs. En 2013 en guise de retraite aux flambeaux, à Porspoder, on a imaginé de faire appel au metteur en scène de la troupe de théâtre Ar Vro Bagan, pour monter le 14

582 Myopie ou manque d'informations ? car le diocèse a connu mobilisation et contestation lors de l'affaire dite du mariage pour tous, et une tension entre certains membres du clergé et des fidèles, et la hiérarchie épiscopale.

583 *Le Télégramme* 16 août 2013, rubrique Brélès, p 21

août ,« un spectacle historique sur la vie de saint Budoc, patron de la paroisse, sur la toute nouvelle place de l'église fraîchement rénovée ». ⁵⁸⁴ C'est la réalisation de la «prédiction» d'Yvon Tranvouez: la conservation organisée du catholicisme pour d'autres fins que les siennes ⁵⁸⁵

Dans le doyenné voisin, celui du Vallon de l'Aber-Benoît, à Saint-Pabu, il y avait « la traditionnelle messe du 15 août célébrée sur une barge installée aux abords de l'aber-Benoît, « en présence de nombreux canots de sauvetage , les cotres de l'aber, les caravelles, quelques bateaux de pêche[...]pour rendre un hommage aux personnes disparues en mer. » « une fête de l'Assomption et de la mer à laquelle restent attachés les Saints-Pabusiens et ceux des communes proches » ⁵⁸⁶. Sur un des bateaux se dresse une bannière blanche, celle habituellement présente dans l'église, tandis que sur la cale attend une seconde bannière blanche (des Enfants de Marie ?) et sur le quai , quelque chose qui ressemble à une bannière rouge.

Le Finistère réussit, ce jour-là, à maintenir un certain équilibre entre accueil des touristes et expression de sa foi collective, en y ajoutant le piment de la découverte culturelle avec le spectacle sur la vie de Budoc, un retour aux vieux saints bretons. Mais faute de compte-rendu précis on ne sait comment s'est fait le lien entre Assomption de la Vierge et vie de Budoc. Il est vrai que, pour la plupart des participants, le 15 août est simplement un jour de congé au milieu de l'été : la référence à la montée au ciel du corps de la mère du Christ disparaît.

TABLEAU 35 : Bannières des jumelages

584Le Télégramme, 16août 2013, p.22.

585 TRANVOUEZ Yvon, *Catholiques en Bretagne au XXe siècle*, Rennes, PUR, 238p. p.221.

586Le Télégramme, 16août 2013, p.22.

1	Côte des Légendes	rien	Le Poher	rien
2	Morlaix	rien	Crozon	40
3	Sant Mickaël	rien	Pen ar Bed	rien
4	Quimper Steir Odet	19	Sainte Anne Landi	25
5	Arré	11 a	Le Noroît	11b
6	Pont L'Abbé	27a	Penzé	27b
7	Le Folgoët	8 et 20 GB	L'Abbaye	8 et 20
8	La Forêt Landerneau	36	L'Ellé	
9	Saint Etienne odet Nord	35	ND de Callot	35
10	Clohars Moëlan	31	Nord Elorn	31
11	Saint Pol de Léon	rien	Chateauneuf du Faou	GB
12	Saint Pierre Recouvrance	22a	Steredenn Vor	22b
13	Pointe du Corsen		Le Porzay	GB
14	Lambézellec	23b	Alentours de Plonivel	23a
15	Plouzané Guilers Locmaria	3b	Le Cranou	3a et 30
16	Rosporden	17 et 33	Berven Lambader	17 et 33
17	Chenal du Four	9 et 29	Kleier an Arre	Ç et 29
18	Concarneau	24 b	Dirinon Pencran	24a
19	Le Coeur des Abers	rien	Rives de l'Aulne	rien
20	Fouesnant Gléan	16a	Bodilis	16b
21	Vallon de l'Aber Benoît	7b 32 a	Douarnenez	7 et 32
22	Brest au Levant	rien	Quimper Rive Gauche	rien
23	Saint Renan	12 a	Haute Bigoudénié	12b
24	Plougastel Lopérhet	13 a	Odet Rive Gauche	1 3 b
25	Baie du Kernic	6a	Cap Nord	-b
26	Penmarch	2a	Aber Morbic	2b
27	Cap Sud	26 a et b	La Douffine	absent
28	Du Goyen au Névet	GB	Brest Centre	4a
29	Quimper Ouest	18b	Plateau De Ploudiry	18a
30	Aven Belon	1a	Bellevue	1b
31	Isole	5a	Landerneau ponts2	

CONCLUSION GÉNÉRALE

Les bannières ne sont plus, loin s'en faut, destinées au seul accompagnement des cérémonies internes aux congrégations, présidant aux vœux, voire présentes lors des cérémonies funèbres à l'occasion du décès de l'un ou l'autre des récipiendaires. De temps immémoriaux elles sont faites aussi pour « aller dans la rue » voire « sur la rade ». Elles deviennent alors choses publiques, visibles par tout un chacun, y compris ceux qui ne partagent pas les mêmes opinions.

L'évolution des bannières est liée aux évolutions générales de la société et aux évolutions dans les techniques de production et de commercialisation de la paramentique. Elles sont passées de l'artisanat dans l'ombre des couvents, aux comptoirs des grands magasins parisiens. Si l'accroissement du parc est largement facilité par la baisse des coûts de production, conséquence d'une production en nombre diffusée sur l'ensemble du monde catholique y compris en dehors de l'Europe, celle-ci conduit aussi à une certaine standardisation des objets fabriqués.

Le volet complémentaire en est la mise en place de structures de ventes qui ont des ramifications jusqu'au fond des provinces, au plus près des commanditaires et de la demande sociale qui s'exprime à travers des paroisses, des structures scolaires, des groupements pieux. Cette demande se doit d'être solvable et les fabricants adaptent donc leurs propositions aux différents publics, à la richesse des paroisses, à la générosité des plus convaincus.

L'observation chiffrée des bannières, dans le Finistère, s'étale sur une période assez courte : de 1842 à 1908, du début de l'épiscopat de Mgr Graveran, qui en inscrit la rubrique dans les visites canoniques, à l'avènement de Mgr Duparc qui, lui, préfère une approche sociale à une approche quantitative. Cependant cette période charnière permet de déduire les critères qui ont conduit à cette évolution positive du nombre d'enseignes.

Le dépouillement des visites canoniques dont les résultats cumulés montrent une croissance assez remarquable du nombre de bannières à la fin du XIX^e siècle suggérait d'en rechercher les causes. Ce ne pouvait être une simple coïncidence, il y avait certainement une explication qui dépassait le désir des paroisses de montrer leur richesse, ou de rendre hommage à leur saint patron, voire même d'exprimer leur dévotion. La chronologie des événements politiques, l'évolution de la législation suggérait une concordance voire un lien de causalité. En examinant la succession des événements et des lois, il a semblé possible d'entrevoir des concordances, sinon des corrélations. En effet, le nombre de bannières croît avec la mise en place des lois dites scolaires. qui peuvent être considérées comme conduisant à la restriction des prérogatives que l'Eglise considère comme siennes de longue date : l'éducation des enfants et singulièrement, mais pas uniquement, leur éducation religieuse, la catéchisation.

Or si, selon les pouvoirs alors en place, « l'école est au cœur du dispositif de socialisation civique de la III^e République »⁵⁸⁷ l'Eglise tient non seulement à y conserver son rôle, mais affirme son attitude et ses opinions et « aux droits des classes dominées, revendiqués par les socialistes, la fête religieuse oppose les devoirs des classes supérieures ».

Mais il fallait sortir les bannières de leur étroite catégorie de toile brodée ou peinte de procession et les considérer aussi comme des emblèmes. C'est-à-dire « des signes qui disent l'identité d'un individu ou d'un groupe d'individus : le nom, les armoiries, l'attribut iconographique sont des emblèmes. Le symbole au contraire a pour signifié non pas une personne physique mais une identité abstraite, un idée, une notion, un concept. La différence se situe du côté du signifié. Cependant, certains signes, certaines figures, certains objets sont parfois ambivalents, à la fois emblème et symbole. »⁵⁸⁸

Bien avant Michel Pastoureau, et bien avant le développement de la sémiologie, saint Augustin a défini le signe comme « une chose qui, outre l'impression qu'elle produit sur les sens, fait qu'à partir d'elle, quelque chose d'autre vient à la pensée »⁵⁸⁹

587 DUBOIS Christophe, « Représenter, protester, expier. La fête du 8 décembre à Lyon (1852-1914) », in D'Hollander (dir), *L'Eglise dans la rue*. p. 243-254.

588 PASTOUREAU Michel, « Introduction Pour une histoire des emblèmes et des couleurs » in *Signes et couleurs des identités politiques du moyen âge à nos jours*. P 9-19, Rennes PUR, 2008, op cit

589 Cité par GUIDERDONI-BRUSIÉ Agnès, « Signes et emblèmes », in « *Dictionnaire des faits religieux* », op cit. p1161-1165.

Les bannières se retrouvent bien, non dans la fonction transcendente d'un signe religieux, (même si quelques-uns prétendent voir dans les bannières haut dressées, un lien entre la terre et le ciel) , mais dans sa fonction immanente d'attester l'existence du religieux, en l'occurrence du catholicisme.

Elles se sont révélées pour leur majorité œuvres sérielles et produits de l'industrie ce qui peut se conjuguer avec une réussite graphique. Sur des thèmes imposées des communautés religieuses ont su y faire passer leur spiritualité propre.. Par contre les bannières ne sont des œuvres d'art que presque par hasard, par la rencontre fortuite ou organisée, entre un concepteur et une certaine idée du dogme ou de l'histoire. Certains les ont cru enseignantes, confondant proclamer et enseigner.

Une question sous-jacente s'est révélée de premier rang : les bannières sont-à pour se compter; la lutte contre la franc-maçonnerie est à l'arrière-plan de cette petite centaine d'années, par bannières interposées et plus particulièrement entre les années 1880 et le début de la guerre de 1914. L'Église de France saura utiliser les rassemblements dans la rue, chaque fois qu'elle pensera menacées ses prérogatives dans le domaine de l'enseignement, le secteur le plus sensible, puisque la liberté de culte n'est pas en cause.

La chronologie des créations de confréries en direction des jeunes filles et des femmes témoigne d'une volonté d'encadrement qui ne concerne pas seulement la sphère spirituelle. Les Enfants de Marie, les plus emblématiques et celles qui ont eu la plus grande longévité pénètrent l'ensemble de la sphère sociale, avec l'entraînement au chant choral, et les séances de réflexion autour de problèmes de société. Leurs bannières, toujours présentes, attestent d'un attachement dont nous n'avons pas cherché à mesurer la profondeur. Lorsque l'équipe de catéchistes de Bodilis souhaite prolonger la participation aux offices religieux du 15 août, elle imagine la création d'une bannière dédiée aux jeunes filles. Elle écarte d'emblée la restauration de l'ancienne, qui ne nécessitait sans doute qu'un sérieux nettoyage, et propose d'emblée un autre symbole, non plus celui de la Vierge distribuant ses grâces, mais celui de la Vierge de l'Annonciation « Bezit Laouen », « Réjouis- toi », comme toute future mère. Le lien intergénérationnel est ainsi établi avec l'ancienne confrérie des «mères chrétiennes, les Breuriez ar mammou christen », dont l'effigie de sainte Anne enseignant la Vierge est désormais facilement rattachée aux traditions bretonnes, ce qui est gage de longévité.

En bannière, la Vierge reste une valeur sûre, alors que le Sacré Cœur a

pratiquement disparu des créations, et même des expositions dans la rue. Jeanne d'Arc, comme Michel, défenseurs de la France, ne correspondent sans doute plus aux valeurs de paix qui semblent être de mise depuis les années 1950. Pierre, lui, s'était reconnu pêcheur, dès les années 1920, avec la présence du coq, une humilité qui colle à l'air du temps.

Quant aux bannières actuelles, celles du renouveau, qu'elles soient ou non bretonnantes, elles participent de cette recherche de l'inscription dans la chaîne de l'héritage. Les bannières commandées chez Le Minor sont le plus souvent à connotation d'histoire locale, mais les bannières « spontanées », réalisées localement, répondent elles , à des préoccupations spirituelles ou sociales.

Les bannières sont pérennes⁵⁹⁰. Destinées à accompagner les groupes qui souhaitent non seulement faire connaître leur appartenance, mais leur idéologie, elles vivront tant que leurs adeptes seront vivants. Elles ont résisté aux impératifs politiques et moraux. Elles ont résisté aux interdictions de présence dans la rue. Elles peuvent s'adapter à l'air du temps, ajouter ici un lambrequin, là des clochettes, ailleurs des franges, adopter des soieries lyonnaises ou chinoises, ôter leurs parures d'or et d'argent, se contenter de feutre brut ou de toile de chanvre : elles perdurent. Elles perdureront tant que des groupes jugeront utile, mieux nécessaire, de faire connaître aux autres leur opinion. Leur forme matérielle a pu paraître obsolète, elle a su se régénérer.

Que deviendront-elles?

Ce que deviendra la chrétienté, ou les chrétientés, car le catholicisme n'est pas univoque. Si l'on suit Brigitte Derlon et Monique Jeudy-Ballini, les bannières comme nombre d'objets religieux « participent de la construction du sentiment de l'appartenance communautaire ». La « dimension commémorative » se doublant d'une inflexion identitaire pour les croyants en diaspora qu'elle renvoie à leur unité perdue ». En Bretagne, en 1921, les expatriés de Guern , en Morbihan, exprimaient, dans leur bannière d'Outre-Atlantique, la volonté de retrouver l'unité qu'ils avaient perdue.

Quant aux bannières actuelles, celles du renouveau, qu'elles soient ou non bretonnantes, elles participent de cette recherche de l'inscription dans la chaîne de l'héritage, ce qui fait leur succès et le succès des « petits pardons » d'été. Mais à voir la multiplication des petits saints de Plouguerneau, et l'apparition de bannières religieuses

⁵⁹⁰Pour autant que leur référence soit suffisamment large. Quid de Louis de Gonzague ?

mais non paroissiales dans les grands pardons, il semble que l'on est davantage dans l'expression de sentiments individuels que d'une communauté durable.

Est-ce un phénomène spécifiquement religieux? A l'observation de cortèges politiques ou syndicaux ou simplement protestataires, il semble qu'il s'agit tout autant d'agrégats de préoccupations proches que de préoccupations communes. Reste que les fêtes religieuses bretonnes dans lesquelles s'expriment les bannières sont fortement territorialisées, et que ce marqueur renforce sans doute l'intérêt des fidèles... et des spectateurs; au risque de se faire rattraper par la folklorisation.

TABLE DES TABLEAUX

TABLEAU 1 : Recensement 1901 réalisé par le BDHA.....	24
TABLEAU 2 : Des brodeurs et leurs œuvres en Basse Bretagne, compilation	31
TABLEAU 3 : Les Bannières étudiées classées par lieu de conservation	38
TABLEAU 4 : Bannières classées par thèmes iconiques et par église.....	53
TABLEAU 5 : Maison BIAIS liste des catalogues en 1872.....	99
TABLEAU 6 : Maison BIAIS liste des notices en 1900.....	100
TABLEAU 7 : Le Bon Marché : Sujets habillés pour bannières	104
TABLEAU 8 : Les emplois en 1896.....	117
TABLEAU 9 : Carmélites de Morlaix, bannière de Lannéanou, juin 1835	120
TABLEAU 10 : Les fournitures pour la bannière Kergrist.....	123
TABLEAU 11 : Carmélites de Morlaix, Bannière St Mathieu Morlaix 1851	124
TABLEAU 12 : Carmélites de Morlaix, Bannière mr Marrec Brennilis 1852	124
TABLEAU 13 : Carmélites de Morlaix, La bannière des Dames de la Congrégation	125
TABLEAU 14 : Carmélites de Morlaix, Les Oriflammes de Mr Marrec Brennilis ...	125
TABLEAU 15 : Carmélites de Morlaix Bannières vendues par les carmélites.....	129
TABLEAU 16 : Carmélites de Morlaix, Bannière JCFA de Roscoff en 1942.....	134
TABLEAU 17 : Recensement des bannières comportant des dates.....	165
TABLEAU 18 : une page du catalogue de notre collection.....	172
TABLEAU 19 : Enquête 1856 et état des mêmes paroisses avant 1856.....	208
TABLEAU 20 : Les premières semaines des « inventaires » selon la SRQL	235
TABLEAU 21 : Bilan quantitatif des bannières selon les inventaires » de 1906	248
TABLEAU 22 : Les dédicataires de bannières selon les inventaires de 1906.....	251
TABLEAU ANNEXE CHAPITRE 7 : Les inventaires à Brest.....	255
TABLEAU 23 : Titulaires de paroisse.....	268
TABLEAU 24 : Locuteurs bretons et français à Lannilis en 1831.....	286
TABLEAU 25 : Le budget de 1839, à Lannilis.....	292
TABLEAU 26 : Lannilis vie paroissiale et bannières.....	310

TABLEAU 27: Chronologie des implantations des Enfants de Marie au XIXe	325
TABLEAU 28 : Les bannières de Saint-Pol de Léon en 2003.....	335
TABLEAU 29 : Saint- Pol de Léon, Cathédrale, tableau des messes de confréries ..	344
TABLEAU 30 : Le Bureau diocésain des Œuvres en 1913.....	396
TABLEAU 31: Organisation du monde du travail, selon l'abbé Garnier.....	399
TABLEAU 32 : Bannières réalisées par la maison Le Minor entre 1953 et 2010.....	422
TABLEAU 33 : Jumelage et bannières des ensembles paroissiaux	439
TABLEAU 34 : Mission 2012, Pentecôte Landévennec les bannières sur le site,	446
TABLEAU 35 : Bannières des jumelages.....	461

ICONOGRAPHIE

Sauf cartes postales, l'ensemble des photos ont été faites entre 2000 et 2013.

Dans le texte.

Plougouvest : église Saint Pierre, crucifixion/Saint Pierre.....	22
Le Folgoat : pardon, carte postale avant 1905.....	28
Plouvorn : enfants de Marie recensée en 1856.....	215
Plouvorn : revers, pour enfants.....	216
Guimaëc : janua coeli.....	219
Querrien : vierge immaculée.....	220
Mission 2012 : Lambézellec.....	456
Mission 2012 : alentours de Plonivel.....	457
Mission 2012 : Brest Bellevue.....	457

Hors-texte.

Introduction : Esquibien, l'armoire à bannières.....	475
Sainte-Anne la Palud, les bannières en attente de procession.....	475
Sainte-Anne la Palud, la procession.....	475
Chapitre 1 : Les bannières de l'Ancien régime	
Locmélard, procession du pardon local, la « Cathedra Petri ».....	476
Ploumoguier, la Sainte Famille.....	476
Locquénolé, la sainte Famille.....	477
Goulven, Adoration du Saint Sacrement.....	477
Saint-Thégonnec, le saint éponyme.....	477

Tréfléz, Ediltrude.....	478
Le Cloître-Pleyben, Blaise.....	478
Locmélar, crucifixion à quatre et à trois personnages.....	479
Lampaul-Guimiliau, couronnement de la Vierge.....	479
Locquénolé, Assomption.....	479
Chapitre 2 : Les tableaux enchâssés	
Carhaix, Immaculée.....	480
Locmélar, Mélar.....	480
Le Ponthou, Barthélémy.....	480
Le Ponthou, Barthélémy, détail.....	480
Chapitre 3 : Les productions industrielles	
Guimaëc, Vierge (tissu international).....	481
Ploumoguier, l'Assomption et son revers.....	481
Brest, Saint-Pierre Quilbignon, Roch, 1893.....	482
Combrit, Sacré Cœur, 1953.....	482
Chapitre 4 : Les productions artisanales	
Loc Eguiner Saint Thégonnec, Vierge à l'enfant.....	483
Kersaint-Plabennec, Vierge expectante.	483
Saint-Pol de Léon, Sacré-Coeur.....	483
Chapitre 5 : Recensement des bannières	
Lechiagat, ensemble de bannières.....	484
Pleuven, Thérèse de Lisieux.....	484
Pleuven, Thérèse de Lisieux, détail.....	484
Chapitre 6 : Les comptages des visites canoniques	
Pleyben, procession.....	485
Quimper, extrait des registres de la Préfecture.....	485

Chapitre 7 : Les inventaires de 1906	
Folgoat, carte postale, procession de protestation.....	486
Plougonvelen, Sacré Cœur.....	486
Plougonvelen, ND de Lourdes.....	486
Chapitre 8 : Bannières paroissiales	
Trézilidé.....	487
Saint-Derrien, Pierre (1914-1922).....	487
Crozon, Graveran.....	487
Clohars-Carnoët, confirmation 1902.....	487
Chapitre 9 :Lannilis	
Pierre et Rosaire.....	488
Pierre et Eloi.....	488
Sacré Cœur.....	488
Chapitre 10 : Confréries et Congrégations	
Lanrivoaré, Anne et la vierge.....	489
Tréglonou, Sainte Famille 1952.....	489
Le Folgoat, les enfants de Marie.....	490
Bodilis, les enfants de Marie.....	490
Plogonnec,Donation du rosaire.....	491
Chapitre 11 : Pardons et processions	
St Pol de Léon, Crucifixion.....	492
St Pol de Léon, ND de Lourdes.....	493
St Pol de Léon, confrérie des trépasés.....	493
Chapitre 12 : Nouvelles piétés.	
Garlan, Jeanne d'Arc.....	494
Pleuven, Jeanne d'Arc.....	494

Locquirec, Jeanne d'Arc.....	494
Collorec, Louis de Gonzague.....	495
Tréglonou, apostolat de la prière.....	495
Tréglonou, croisade eucharistique.....	495
Chapitre 13 : Les évolutions sociales.	
Brest, bannière Franc-Maçonne.....	496
Lesneven, drapeau du Secours mutuel.....	496
Rennes, Mutualité Ille et Vilaine, affiche du centenaire.....	496
Lesneven, Tiers-Ordre Franciscain, Fraternité.....	497
Chapitre 14 : Le renouveau.	
Carhaix, Notre-Dame de la Salette.....	498
Comfort, Notre-Dame.....	496
Saint-Jean du Doigt, le Baptême du Christ, production Le Minor.....	498
Tregunc, Notre-Dame de la Clarté.....	498
Penmarch, Saint-Nonna.....	499
Plouneour-Menez, Sant Dewi.....	499
Chapitre 15 : La re-cléricalisation – Missions 2012	
Landevennec, les bannières sur le site.....	500
Aber-Morbic.....	500
Conclusion Générale	
Bodilis, Bezit Laouen, atelier de confection.....	501

Introduction



Esquibien :l'armoire à bannières



Sainte Anne La Palud, des bannières en attente de procession



Sainte Anne La Palud une partie de la procession

Chapitre 1 les bannières de l'Ancien Régime

Locmélar, procession du pardon local, la Cathedra Petri



Ploumoguer, la même à Saint Frégant, présumée Ursulines de Lesneven au XVIIIe



Goulven, Adoration du Saint-Sacrement

Locquénoilé, dans l'église, La Sainte Famille, sur le chemin du retour à Nazareth,
épisode dit de la Recouvrance.



Eglise de Saint-Thégonnec, le saint éponyme,
toile peinte et broderies.



Tréfléz, sainte Ediltrude



Eglise de Le Cloitre-Peyben, saint Blaise
idem à Goulven,



Locmélar crucifixion à 4 personnages, revers de la Cathedra Petri en arrière-fond, crucifixion à 3 personnages au revers Pierre, portier;



Lampaul-Guimiliau
couronnement de la Vierge



Locquéolé Assomption

Chapitre 2 Les tableaux enchâssés



Carhaix, Immaculée ursulines ?



Locmélar, dans l'église, Mélar

Le Ponthou, église Saint Barthélémy construite en 1845, bannière de l'époque.



Chapitre 3 les productions industrielles



Guimaëc, tissu "liturgique" international, vierge stump work, 1850



Ploumoguer, l'Assomption

vendue par la maison Ely-Labastire, rue de la Rampe à Brest avant 1906,
revers, or guipé, soies de couleur, pierreries



Brest, Saint-Pierre Quilbignon, Saint Roch 1893,
La même à Morlaix, église saint Mathieu, à l'île de Sein
Pour les mêmes raisons



Vue à Combrit, Sacré-Coeur, bannière de mission,
mission 1951, réalisation 1953, double message : Sacré-Coeur et PAX

Chapitre 4 Les productions artisanales



Loc Eguiner Saint Thégonnec, 1835
fabrication locale rénovation ?



Kersaint-Plabennec,
Vierge expectante, fin XIX

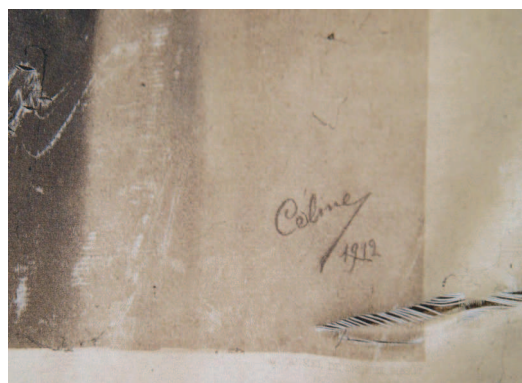


Sacré- Coeur,
Ursulines de Saint-Pol de Léon

Chapitre 5 : Recensement des bannières



Léchiagat, nouvelle église, une bannière neuve, d'autres "bricolées" à partir d'images papier et d'oriflammes

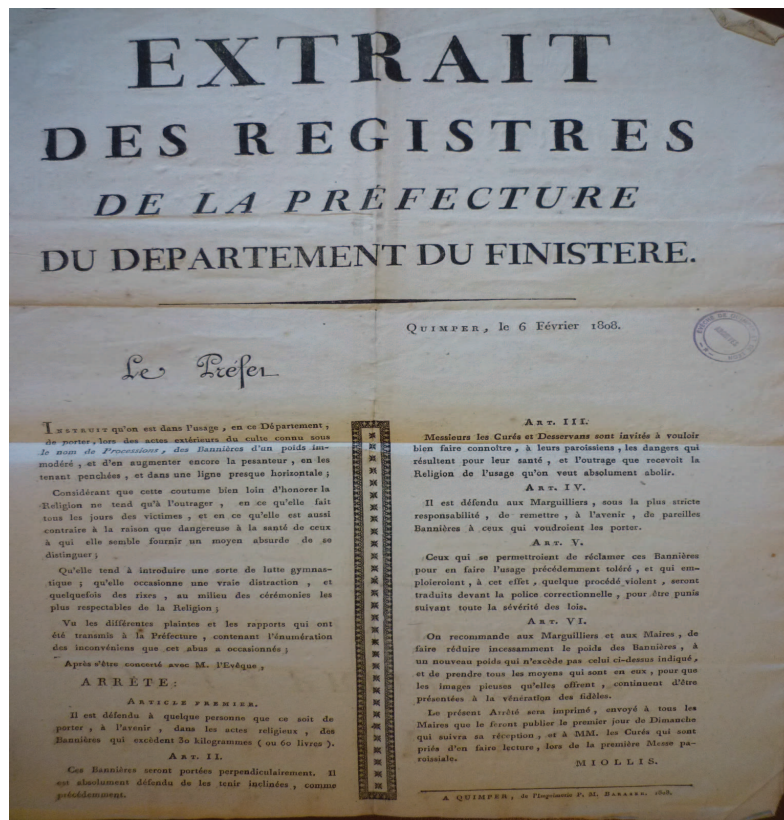


A Pleuven, rare bannière de Thérèse de Lisieux, découverte entre mur et confessionnal roses en appliqué, en écoinçon et dans les lambrequins, signature "Céline 1912"

Chapitre 5 Les comptages des visites canoniques



Pleyben procession Confirmation?



Proclamation du Préfet Miollis, affichée à la porte des églises,
interdisant les bannières trop lourdes.

Les évêques suivent. Léonards et Trégorrois résistent silencieusement.

Chapitre 7 - Les inventaires de 1906



Au Folgoat, procession "de protestation" contre les lois laïques. Les jeunes filles sont en grand habit blanc avec cornette, leur bannière n'est pas celle des Enfants de Marie, mais une bannière du Sacré-Coeur



Plougonvelin, deux des bannières présentes lors de l'inventaire de 1906 sans doute rénovées (les pélicans du Sacré-Coeur, les ornements en guipé placés de façon inhabituelle, le lambrequin flottant ajouté à la bannière blanche)

Chapitre 8 Les bannières paroissiales



Quatre bannières paroissiales, deux du Léon : Trézilidé, "Illiz" et non "Parrez"
A Saint-Derrien, Pierre, accompagné du coq et des armes de Benoit XV (1914-1922)
Crozon l'enfant du pays : Graveran, évêque de Quimper et Léon
A Clohars-Carnoët, des parents fortunés offrent

Chapitre 9 -Les bannières de Lannilis



Deux bannières sous leur deux faces,
La grande bannière de Pierre porte une référence discrète à la paroisse
La troisième, dédiée au Sacré-Cœur, semble faite pour rejoindre
les processions protestataires

Chapitre 10 confréries et congrégations



Lanivoaré: « Breuriez ar mammou christen », Anne et la Vierge



Tréglonou: Anne disparaît au profit de la Sainte Famille
1952: bannière de style traditionnel, mandorle très resserrée autour de l'effigie,
armoiries de mgr Fauvel et de Pie XII

Les Enfants de Marie



Le Folgoat, Enfants de Marie, l'effigie est celle de ND du Folgoat
non celle de la Vierge aux rayons



Bodilis, la Bannière reléguée
dans le grenier de la sacristie
iconographie traditionnelle
mais robe enrichie de broderies

Le Rosaire



Plogoniec, donation du rosaire,
la bannière n'est plus sur fond blanc, elle a perdu les récipiendaires
mais acquis un décor glazig

Chapitre 11

Pardons et processions à Saint-Pol de Léon

Crucifixion

renovée à plusieurs reprises, avec des matériaux inattendus



photographiée dans la sacristie
de la cathédrale de Paul Aurélien

Notre-Dame de Lourdes



Confrérie des Trépassés,
l'unique bannière de ce type rencontrée en Finistère



Chapitre 12 - Nouvelles Piétés



Jeanne d'arc vue par les carmélites : Bienheureuse à Garlan,
Sainte entrant au paradis à Pleuven,
jupe rouge et jambe avantageuse



Jeanne d'Arc du négoce : à Landévennec image convenue,
à Locquirec, chef de guerre
au cours de la bataille d'Orléans, sur le bastion abandonné par les Anglais

Des piétés oubliées ?



A Tréglonou, pour les enfants, un seul fanion
celui de la Croisade Eucharistique et l'Apostolat de la Prière



A Collorec, au pied de l'armoire à bannières,
Louis de Gonzague, Patron de patronages et autres
cercles de jeunes.

Chapitre 13 Les évolutions sociales



Bannière Franc-maçonne des Amis de Sully à Brest.

Drapeau d'une société de secours mutuels à Lesneven



Affiche publiée par la Mutualité Française Ile et Vilaine, en 2003.



Paroisse Saint-Michel,
bannière du Tiers-Ordre franciscain, fraternité de Lesneven

Chapitre 14 Le renouveau



ND de la Salette



ND de Comfort



Saint-Jean du Doigt



N.D. De la Clarté à
Tregunc

Les oeuvres collectives sous l'oeil de professionnels ou d'anonymes



Saint Nonna, par les femmes de Penmarch, avec Rose-Marie Guirriec
années 1990

et,

vue à Plounéour-Ménez en 2013, une oeuvre pour le moment anonyme

Chapitre 15 : mission 2012



A Landévennec, quelques réalisations des jumelages



CONCLUSION

A BODILIS



Salle paroissiale.

Réunion de travail entre la dessinatrice
et les brodeuses-commanditaires
autour de la mise en place de l'effigie centrale
"une Annonciation"
déjà brodée par l'une d'entre elles
et des éléments de décor, réalisés séparément.

TABLE DES CARTES

L'ensemble est une réalisation inédite, ou une adaptation, de Gilles Couix, ingénieur d'études (e.r), à l'UBO.

DANS LE TEXTE

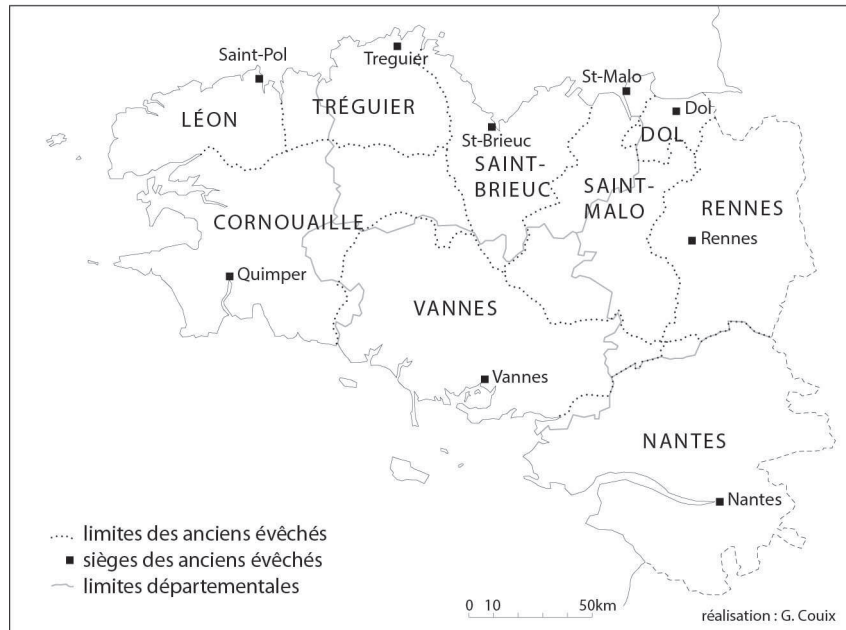
1° - 1840, bannières recensées à cette date.....	205
2° - 1850, bannières recensées depuis 1840.....	207
3° - bannières recensées en 1892.....	211
4° - 1898, répartition des 850 bannières recensées depuis 1840.....	212

HORS TEXTE

Carte 1 : La Bretagne, les anciens évêchés.....	504
Carte 2 : Paroisses et trèves en 1789 (d'après Couffon).....	505
Carte 3 : La localisation actuelle des bannières de l'Ancien Régime, établie par CHG, montre la concentration dans le Léon de leur conservation.....	506
Carte 4 : Quimper et Léon, les patrons de paroisse romains ou bretons, établie par CHG.....	507
Carte 5: Pèlerinages et pardons dans le Finistère en 1846, d'après Michel Lagrée.....	508
Carte 6 : Les bannières mariales en 1856, enquête Sergent, traitement M.T. Cloître..	509
Carte 7 : La progression du stock des bannières recensées au 19e. lors des visites canoniques, établie par CHG.....	510
Carte 8 : Synthèse en 1898 des bannières recensées lors des visites canoniques, établie par CHG.....	511
Carte 9 : Confréries et Congrégations à la fin du 19e, établie par CHG.....	512
Carte 10 : Bannières déclarées lors des inventaires de 1906, établie par CHG.....	513
Carte 11 : Les manifestations de la Fédération Nationale Catholique contre le cartel des	

gauches, d'après F. Le Tallec, cité par Michel Lagrée, in <i>Religions et Culture en Bretagne</i> , fig. 34.....	514
Carte 12 : Quimper et Léon, les structures diocésaines en 2012, source évêché.....	515

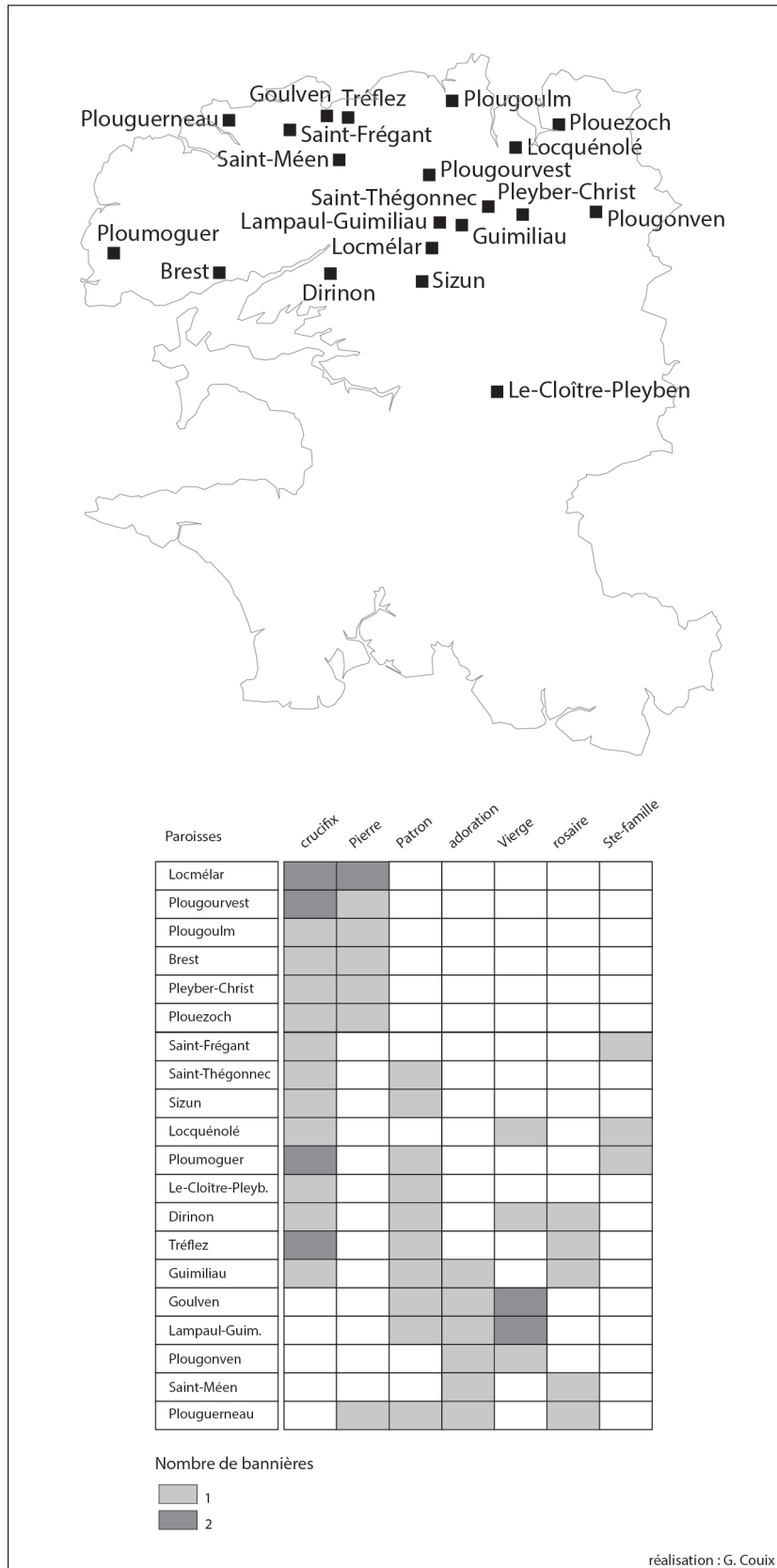
Carte 1. La Bretagne des anciens évêchés



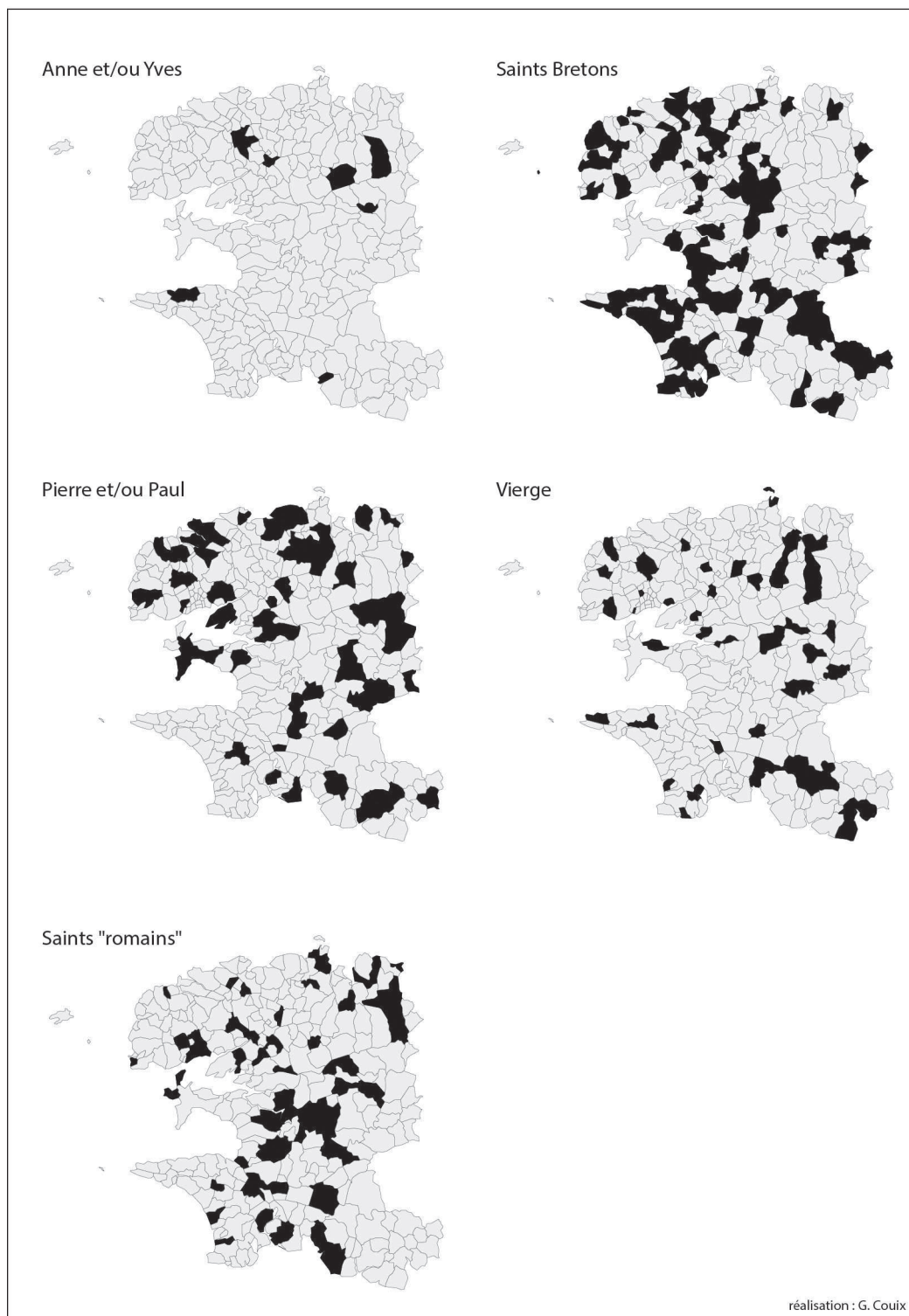
Carte 2. Paroisses et trèves en 1789 (Couffon)



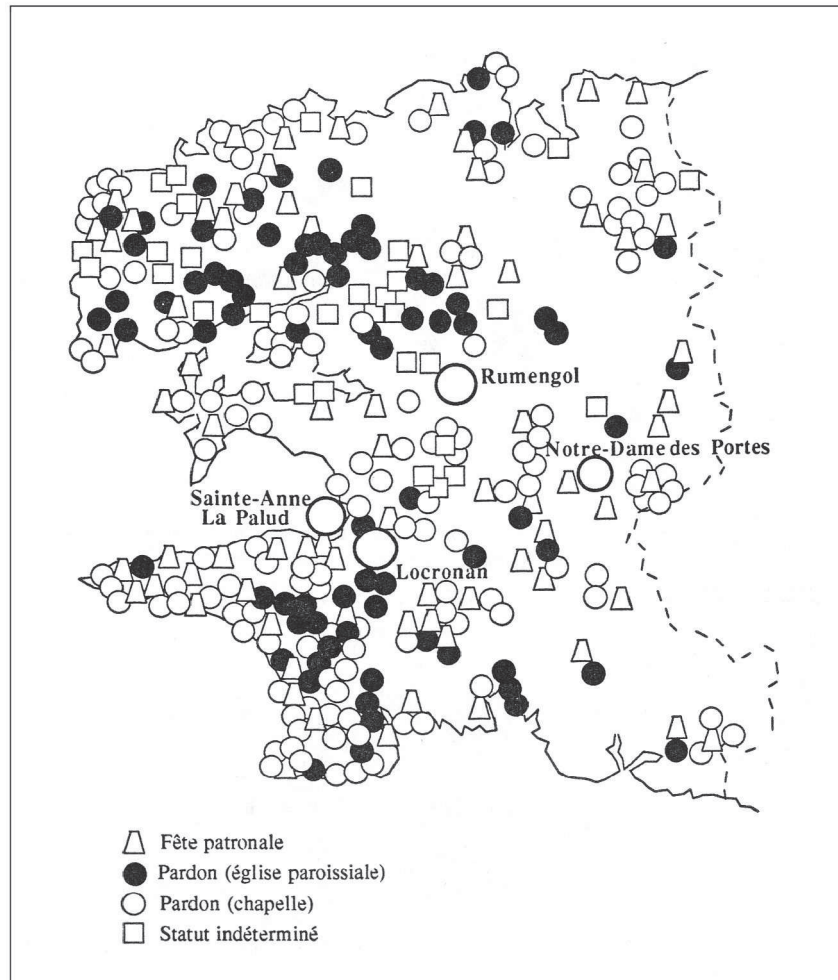
Carte 3. Localisation actuelle des bannières de l'Ancien Régime (CHG)



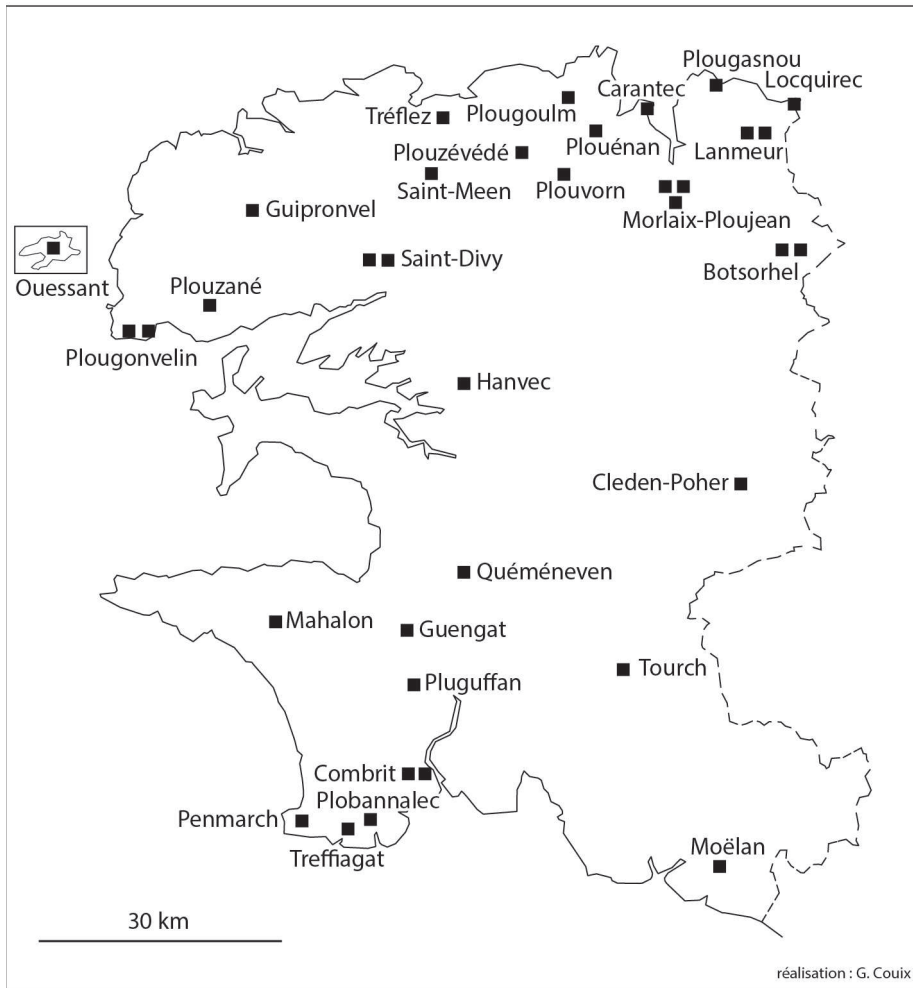
Carte 4. Les patrons de paroisse romains ou bretons dans le diocèse de Quimper et Léon (CHG)



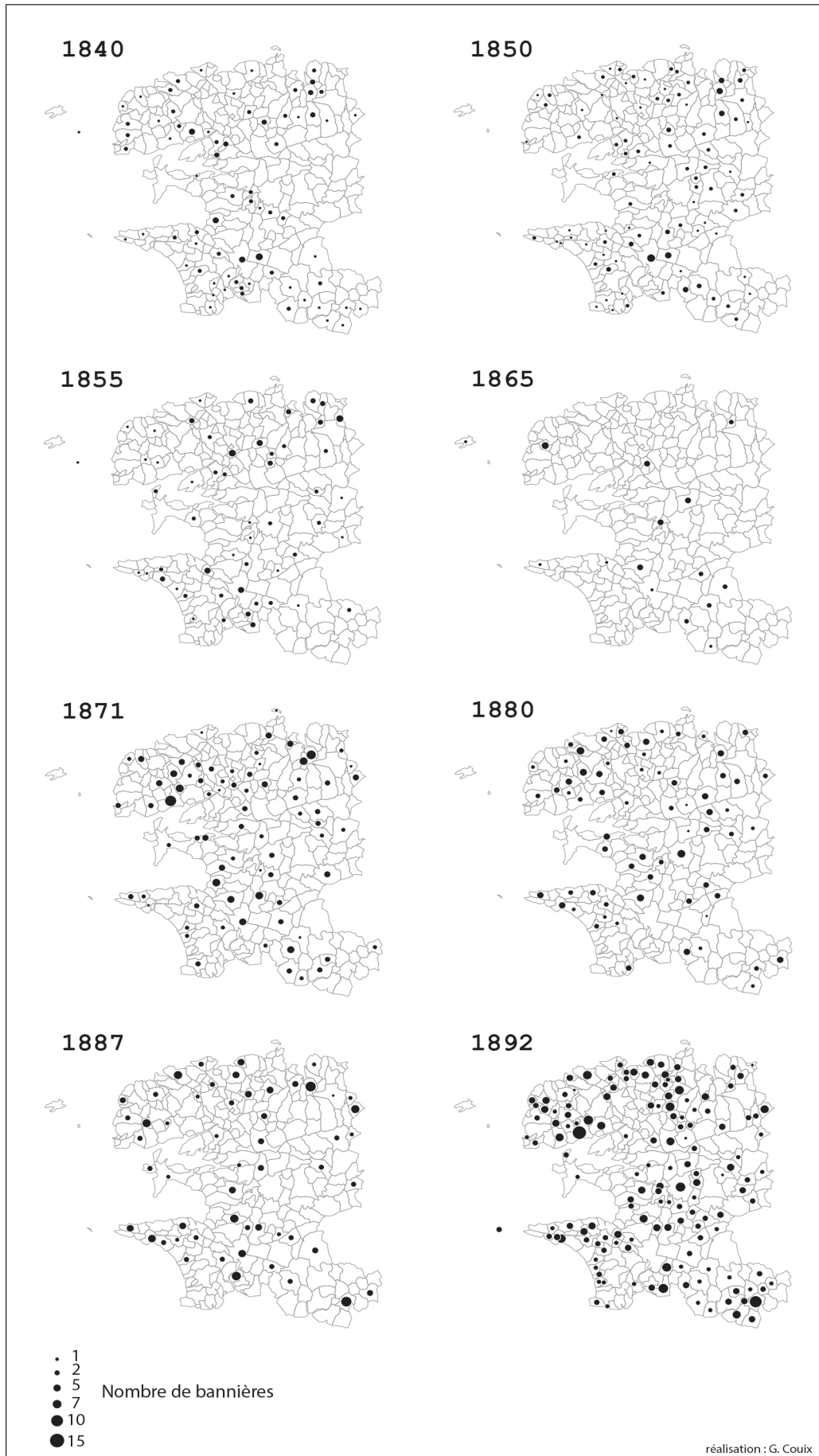
Carte 5. Pèlerinages et pardons dans le Finistère en 1846 (M. Lagrée, in *Religions et cultures en Bretagne*, fig.34)



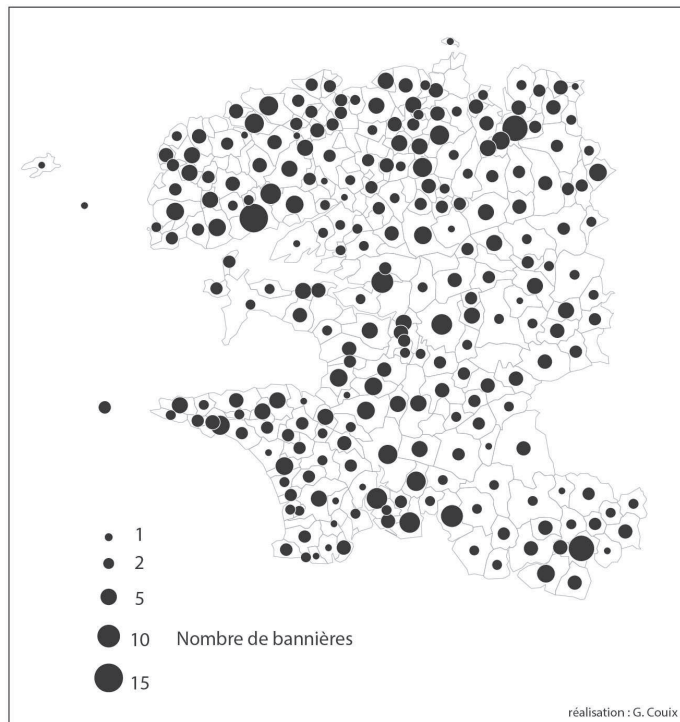
Carte 6. Les bannières mariales en 1856 (enquête Sergent, traitement M.-T. Cloître)



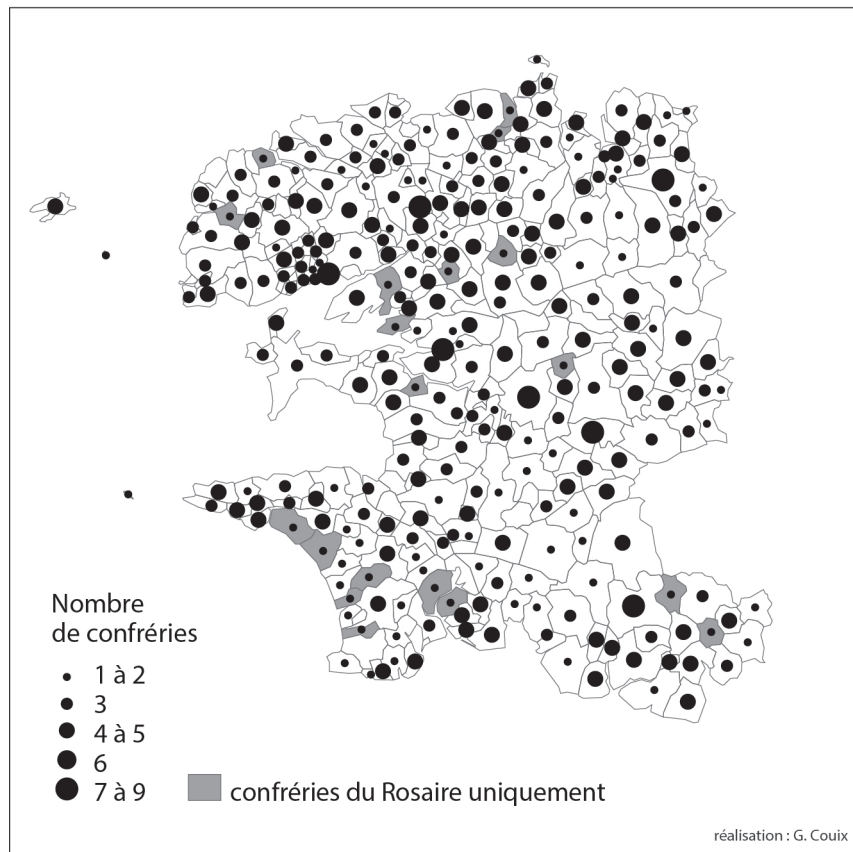
Carte 7. La progression du stock des bannières recensées au 19^e siècle lors des visites canoniques (CHG)



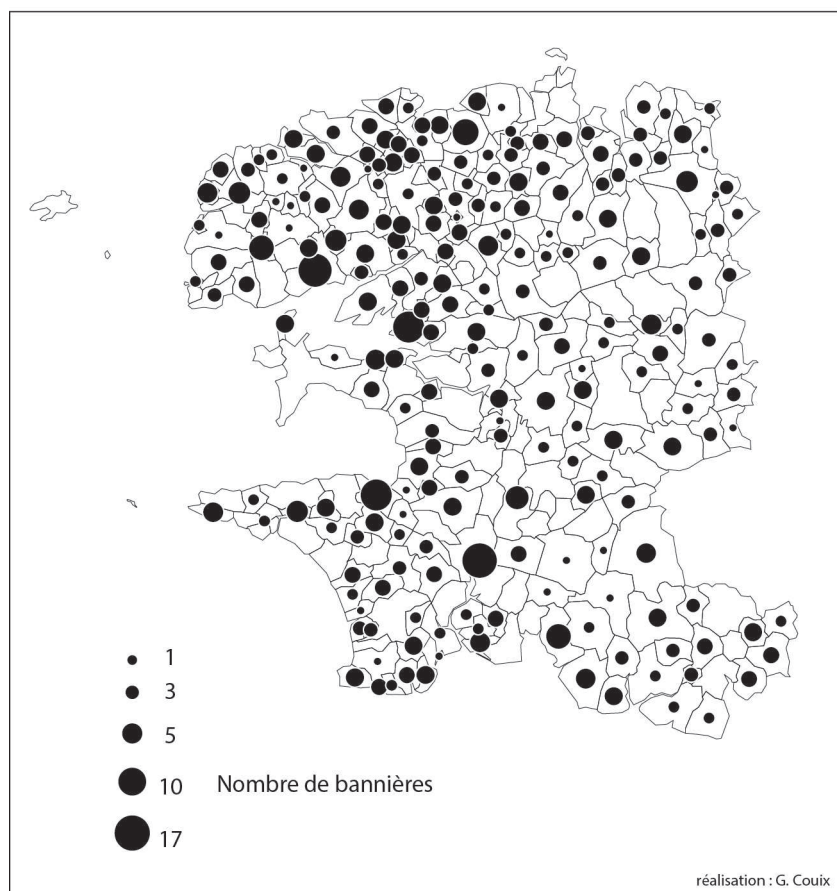
Carte 8. Synthèse en 1898 des bannières recensées lors des visites canoniques (CHG)



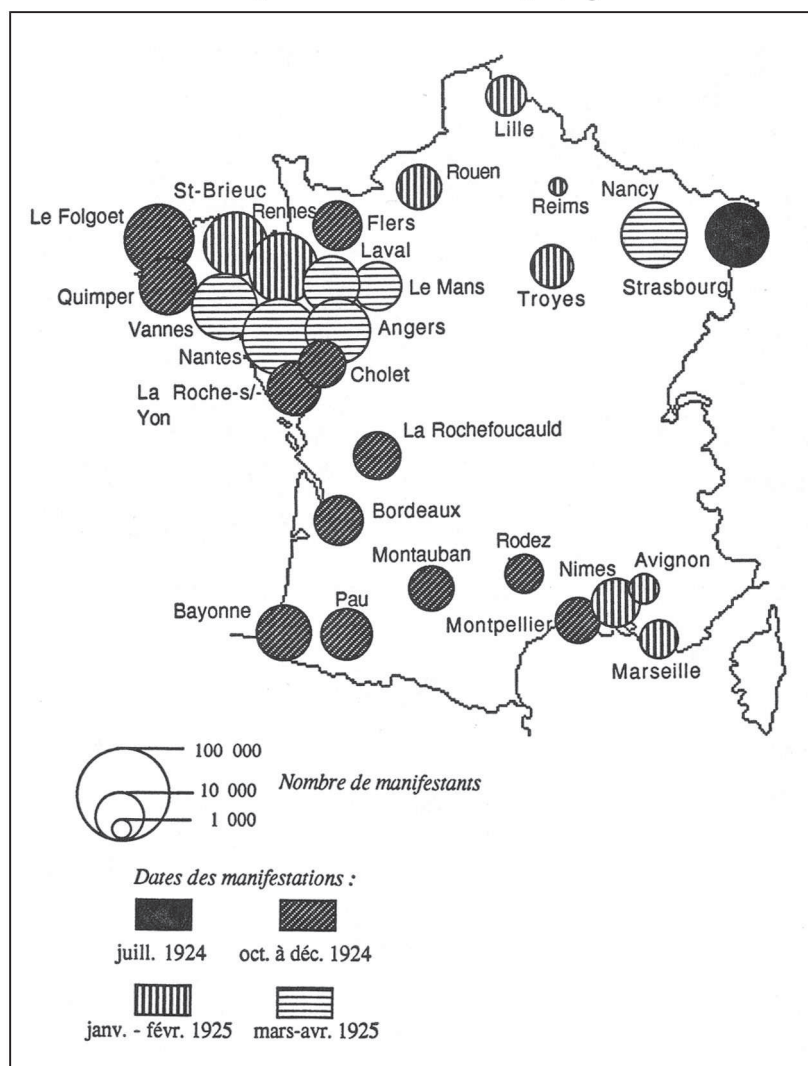
Carte 9. Confréries et Congrégations à la fin du 19^e siècle (CHG)



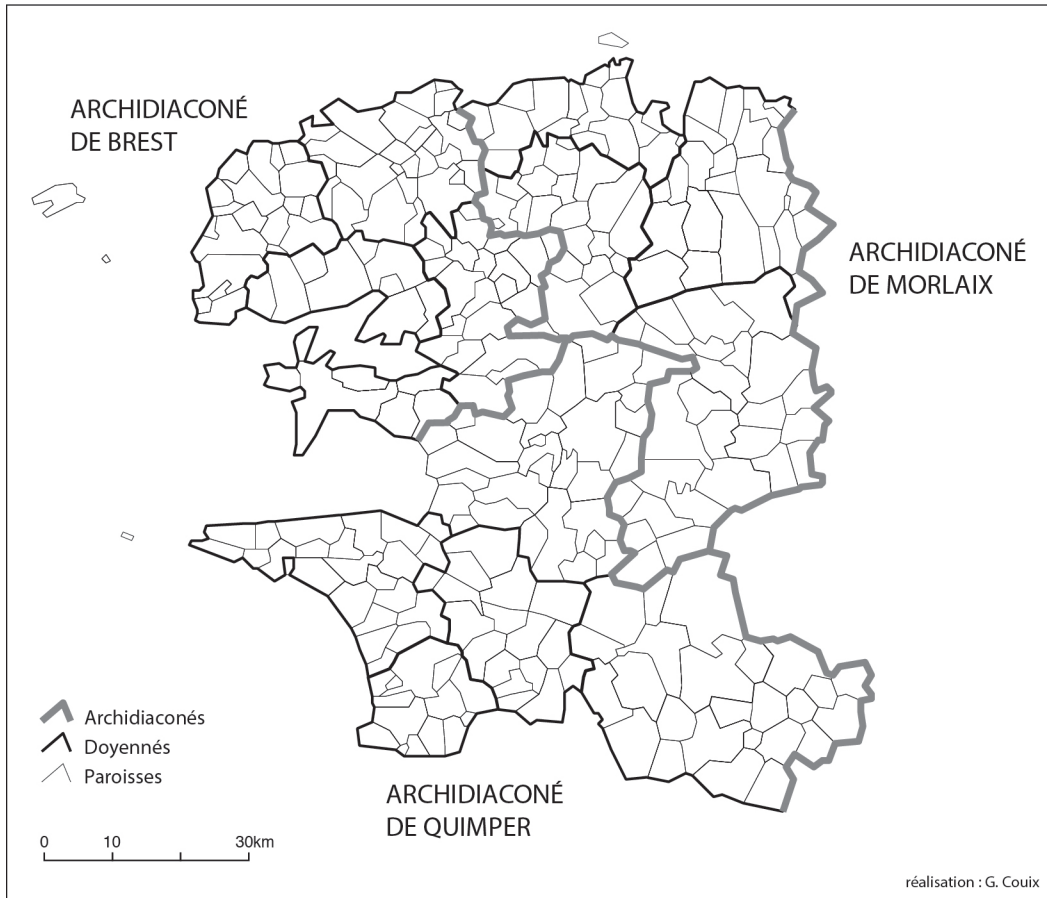
Carte 10. Bannières déclarées lors des inventaires de 1906 (CHG)



Carte 11. Les manifestations de la Fédération Nationale Catholique contre le cartel des gauches, d'après F. Le Tallec, cité par M. Lagrée, in *Religions et cultures en Bretagne*, fig.34



Carte 1. Les structures du diocèse de Quimper et Léon en 2012, source évêché



SOURCES ET
BIBLIOGRAPHIE

I - SOURCES

A : ARCHIVES

Le détail des dossiers utilisés est indiqué passim dans les notes de bas de pages.

Archives de la communauté des Ursulines, à Saint Pol de Léon.

Archives départementales du Finistère, Brest.

Archives de la communauté du Carmel à Morlaix.

Archives départementale du Finistère, dépôt de Brest.

Archives diocésaines de Quimper et Léon, Quimper.

Archives diocésaines de Saint Briec, Saint Briec.

Archives municipales de Brest. .

Archives municipales de Lannilis.

Archives paroissiales de Lannilis .

Archives paroissiales de Saint Pol de Léon

B : SOURCES IMPRIMÉES.

Le bulletin de l'enseignement chrétien du diocèse de Quimper et Léon (1883-1885), (sous sa forme numérique).

Le bulletin diocésain d'histoire et d'archéologie (1901-1941), (sous sa forme numérique).

La semaine religieuse de Quimper et Léon (1886-1973), (sous sa forme numérique).

Quimper et Léon (1974-2004), (sous sa forme numérique).

Université de Bretagne occidentale. Collection les ORDO du diocèse de Quimper et Léon.

Ville de Paris, Bibliothèque spécialisée Forney. Catalogues commerciaux paramentiques.

Ville de Paris, Musée des Arts décoratifs (fonds Maciet).

C : BASES DE DONNÉES ICONOGRAPHIQUES.

Ministère de la Culture, base Joconde, Catalogue des collections des musées de France: archéologie, beaux-arts, arts décoratifs, ethnologie, histoire, sciences et techniques.

Ministère de la Culture, base Palissy. Patrimoine mobilier français [issue de L'Inventaire général du patrimoine].

Conseil Régional de Bretagne, base Glad, [Patrimoine breton, issue de la base Palissy]

D : SITES WEBOGRAPHIQUES.

[Http://catholique-quimper.cef.fr/mission-2012](http://catholique-quimper.cef.fr/mission-2012), consulté le 8/06/2012 ...

[Http://www.musee.mutualite.fr](http://www.musee.mutualite.fr).

URL <http://rives-revues.org/2553>, consulté le 2 juin 2011.

E : AUTRES SOURCES.

SOURCES TEXTILES muséographiques

Musée des Augustines de la Miséricorde de Jésus, Morlaix.

Réserves textiles religieux de l'évêché de Quimper et Léon.

Réserves textiles des archives municipales de Brest.

Réserves textiles religieux du Conseil Général du Finistère, dépôt de l'État, château de Kerjean.

Réserves textiles religieux du musée départemental breton à Quimper.

Réserves textiles religieux du musée de Morlaix, Morlaix.

AUTRES SOURCES TEXTILES.

Les bannières conservées dans les églises et chapelles publiques ou privées du Finistère.

Les bannières conservées dans les églises du doyenné de Guipel en Ille et Vilaine.

Les bannières conservées dans certaines églises des Côte d'Armor.

Les bannières présentées lors d'expositions thématique à Loguivy-les-Lannion.

Les bannières de l'an 2000 présentées à Saint Louis d'Antin à Paris.

Les bannières de procession des pardons en Finistère et de quelques pardons en Côte d'Armor et Morbihan

II BIBLIOGRAPHIE

INSTRUMENTS DE TRAVAIL

AZRIA Régine, HERVIEU-LEGER Danièle, (dir), *Dictionnaire des faits religieux*, Paris, PUF, 2010, 1240 p. «Quadrige Dicos-poche ».

BERTHOD Bernard, HARDOUIN-FUGIER Elisabeth, *Dictionnaire des arts liturgiques XIXe-XXe*, Paris, Les éditions de l'Amateur, 1996.

BERTHOD Bernard, HARDOUIN-FUGIER Elisabeth, *Dictionnaire iconographique des Saints* , Paris, Les éditions de L'Amateur, 1999.

BERTHOD Bernard, HARDOUIN-FUGIER Elisabeth, *Dictionnaire des objets de dévotion dans l'Europe catholique*, Paris, Les éditions de l'Amateur, 2006.

CASSARD Jean-Christophe, CROIX Alain, LE QUEAU Jean-René, VEILLARD, Jean-Yves, (dir), *Dictionnaire d'histoire de Bretagne*, Morlaix, Skol Vreizh, 2008, 943 p.

CASTEL Yves-Pascal, THOMAS Georges-Michel, DANIEL Tanguy, *Artistes en Bretagne, Dictionnaire des artistes, artisans et ingénieurs en Cornouaille et en Léon sous l'Ancien Régime*, Quimper, Société archéologique du Finistère, 1987, 365 p.

CATHOLICISME, HIER, AUJOURD'HUI, DEMAIN, Letouzey et Anet
tome XV col 1208 : Visite canonique ou Pastorale.

CELTON Yann, PROVOST Georges, *Archives de l'Église catholique en Bretagne, Guide des sources privées de l'histoire du catholicisme*. Rennes, PUR, 2010, 341 p.

CHEVALIER Jean, GHEERBRANT Alain, *Dictionnaire des Symboles. Mythes, rêves, coutumes, gestes, formes, figures, couleurs, nombres*. Paris, R Laffont/Jupiter 1983 ,p 247, coll Bouquins.

DEBRAY Régis, HUGUES Patrice, (dir), *Dictionnaire culturel du tissu*, Paris, ed Babylone, librairie A. Fayard, 2005, 348 p.

ENCYCLOPÆDIA UNIVERSALIS, 2 ed 1989 *thesaurus index*, A-D, 1990.

ENCYCLOPÆDIA UNIVERSALIS, *Religions*, Paris, 2010, 3 tomes, 1741 p

MAYEUR Jean-Marie, PIETRI Charles et Luce, VAUCHEZ André, VENARD Marc, (dir), *Histoire du christianisme des origines à nos jours* - PLONGERON Bernard, tome X, (dir), *Les Défis de la modernité (1750-1840)*, ed Paris, Desclée, 1997, 1002 p.

Propre de Quimper et Léon, Messes, Sent Eskopti Kemper ha Leon, Overennou.,

Quimper, Association diocésaine de Quimper et Léon, 1990, 164 p., Ed bilingue français-breton, préparée par le Minihy Levenez .

REY Alain, (dir), *Le Robert Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, 1992, 2000 pour la réimpression, 4304 p.

VALDINI Patrick, DURAND Jean-Paul, ECHAPPE Olivier, VERNAY Jacques, *Droit canonique*, 2 ed, 1999, Paris, Dalloz, 696 p.

TRAVAUX

AGULHON Maurice, *Pénitents et francs-maçons de l'ancienne Provence*, Paris, 1968.

ALEXANDRE Pierre, (dir), *Voyage en Préfecture du Finistère, Histoire, Patrimoine, Usages*, Spézet, Coop Breizh, 2010, 160 p.

AMALVI Christian, (dir), *Mouvements religieux et culturels en France de 1800 à 1814*, préf de Maurice Agulhon, Liège, SEDES, 2001, 192 p.

AMALVI Christian, « " Etienne Marcel dans tous ses états", De la peinture troubadour à la bande dessinée/ essai d'iconographie générale» in *Image et histoire*. Paris, Publisud, 1987.

ARDURA Bernard, CHOLVY Gérard, BILLE Cardinal Louis-Marie, *Le Concordat entre Pie VII et Bonaparte, 15 juillet 1801. Bicentenaire d'une réconciliation* . Paris, ed du Cerf, 2001, 146 p.

ARTIÈRES Philippe, *La Banderole, histoire d'un objet politique*, Paris, ed Autrement, 2013, 159 p.

AUZEPY Marie-France, CORNETTE Joël, dir, *Des images dans l'histoire*, Paris, Presses Universitaires de Vincennes, 2008, 301 p. « Temps et espaces ».

BACCRABÈRE Georges, « Visite canonique de l'évêque », in *Dictionnaire de Droit canonique*, T 7, Paris 1965, col 1512-1594.

BALCOU Jean, PROVOST Georges, TRANVOUEZ Yvon, (dir), *Les Bretons et la Séparation. 1796-2005*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2006, 442 p.

BART Jean, CORNU Marie, FROMAGEAU Jérôme, (dir), *Le patrimoine culturel religieux. Enjeux juridiques et pratiques culturelles. Actes du colloque des 2,3,4 décembre 2004, Caen, Musée de Normandie*, Paris, L'Harmattan, 2009, 349 p.

BEAUDUCEL Christophe, *L'imagerie populaire en Bretagne aux XVIIIe-XIXe siècles* Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2009, 495 p.

BELTING Hans, *La vraie image, Croire aux images*, Paris, Gallimard 2007, 284 p.

- BELTING Hans, *Pour une anthropologie des images*, Paris, Gallimard 2004, 1ed 2001.
- BELTING Hans, *La vraie image. Croire aux images ?* Paris, Gallimard 2007, 284 p.
- BERNARD Jean-Joseph, *La vie paroissiale à Plouguerneau d'après les comptes de fabrique (fin XVII-XVIII)*. Mémoire maîtrise, Brest, UBO, 1975, sous la dir de Jean Tanguy.
- BERTHOD Bernard, BLANCHARD Pierre, *Trésors inconnus du Vatican, Cérémonial et liturgie*, Paris, Les éditions de l'Amateur, 2001, 352 p.
- BLANCHARD Pierre, ed, *Tableaux de la nature par Fénelon, Bossuet, Buffon, J.J. Rousseau, Barthélémy etc.* Paris, Librairie de l'enfance et de la Jeunesse, nd [ed revue et corrigée en 1842].
- BLAZY Guy, *Les ornements liturgiques au XIXe siècle*, Lyon, Musée du Tissu, 1996, 71p.
- BËSPFLUG François, *Dieu et ses images. Une histoire de l'Éternel dans l'art*. Paris, Bayard ,2008, 534 p.
- BËSPFLUG François, *La pensée des images, Entretiens sur Dieu dans l'art*, avec Bérénice Levet. Paris, Bayard, 2011, 262 p.
- BONNEFOY Denise, *La vie paroissiale dans le Léon au XVIII : Bodilis, Saint-Servais, La Martyre, à travers leurs comptes de fabrique* 2 tomes. Mémoire maîtrise, Brest,UBO, sans date, sous la dir. de Jean Tanguy.
- BONNET CARBONNELL Jocelyne, FOURNIER Laurent Sébastien dir, *Fêtes et rites agraires en Europe. Métamorphoses?* Paris, L'Harmattan, Univ. Paul Valéry, Montpellier III, 2004.
- BOUDON Jacques-Olivier, *Les Élités religieuses à l'époque de Napoléon. Dictionnaire des évêques et vicaires généraux du Premier Empire*, Paris, Nouveau monde, Éditions Fondation Napoléon, 2002, 313 p.
- BOUET Pierre, LEVY Brian, NEVEUX François, *La Tapisserie de Bayeux. L'Art de Broder l'Histoire. Actes du colloque de Cerisy-la-Salle (1999)*, Caen, Presses universitaires de Caen, Office universitaires d'études normandes, 2004, 428 p.
- [BOULARD, (dir), *Finistère 1958, Aspects religieux*, Brest, Presse libérale du Finistère, 1960, 72 p Cartes et graph.
- BOURGÈS André-Yves, *Mélar prince breton*, Morlaix, Skol Vreizh, 1999, 81 p.
- BRUEL Laurent, *La Méthode Bernadette, images des sœurs Bernadette. (montage des images et texte par Laurent Bruel)*, Montreuil, éditions matière, 2008, 167 p.

BURNET Eliane, BURNET Régis, *Pour décoder un tableau religieux. Nouveau Testament*, Préf de Régis Debray, Paris, Cerf, 2006.

CARIOU André, LE STUM Philippe, *Pardons et Pèlerinages de Bretagne*, ed Ouest-France, 1995, 144 p.

CARLUER Jean-Yves, « La Révolution et l'Empire à Brest », in Marie Thérèse CLOITRE, (dir), *Histoire de Brest*, Brest, CRBC, UBO, 2000,303 p.

CASSARD Jean-Christophe, (dir), *Saint-Jean-du-Doigt, Des origines à Tanguy-Prigent . Colloque 1999, 23-25 septembre*, Brest, UBO-CRBC, CNRS, Lanmeur ULAMIR Trégor-Ouest, Brest, CRBC, 2001, 451 p, cartes et ill.

CAUCCI VON SAUCKEN Paolo, (dir), *Pèlerinages. Compostelle, Jérusalem, Rome*. Trad de l'italien par Anne Guglielmetti et all. Paris, Desclée de Brouwer, Saint-Léger-Vauban, Zodiaque,1999, 384 p.

CELTON Yann, *L' Église et les Bretons, de la Révolution au XXIe Siècle*, Plomelin, ed Palantines, 2008.

CELTON Yann, DANIEL Tanguy, TRANVOUEZ Yvon, *Chrétientés de Basse-Bretagne et d'Ailleurs. Les Archives au risque de l'histoire . Mélanges offerts au chanoine Jean-Louis Le Floc'h*. Quimper, SAF, 1998, 551 p.

CHAPPÉ François, *Histoire, mémoire, patrimoine. Du discours idéologique à l'éthique humaniste*. Edition critique établie par Jean-Yves ANDRIEUX et Joseph RIO, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2010, 424 p..

CHASTEL André ,« Le problème de l'Inventaire général » in *Bulletin de la Société d'histoire de l'art français*,1964, cité par Heinich p 90.

CHARPY Jacques, (dir), *Patrimoine religieux en Bretagne*. Rennes, Edilarge, 2008, 160 p.

CHATEAUBRIAND [Alphonse de CHATEAUBRIAND], *Essai sur les révolutions. Génie du christianisme ou beautés de la religion chrétienne*. Texte établi, présenté et annoté par Maurice REGARD, Paris, Gallimard/NRF, 1978 , 2089 p. [1799].

CHÉLINI Jean, BRANTHOMME Henry, *Les pèlerinages dans le monde, A travers le temps et l'espace*. Préf du cardinal Poupard, Paris, Hachette littérature, Le grand livre du Mois, 2004, 478 p.

CHENUET Gérard, *Les plus beaux pèlerinages de France*, Paris, ed Reader's digest, 2003, 223 p

CHIRON Yves, *Enquêtes sur les béatifications et les canonisations*, Paris, Perrin, 2011,1e ed 1998, 347 p.

CLEUZIQUO Henri du, *Bretagne*, Paris, ed Alphonse Piaget, 1887.

- CLOÛTRE Marie-Thérèse , ed, *Histoire de Brest*, Brest , CRBC-UBO, 2000, 303p
- CLOÛTRE Marie-Thérèse, « Couronnements en Finistère,1858-1913 », in Paul D'Hollander, Claude Langlois , (dir), *Foules catholiques et régulation romaine*.
- CONTAMINE Philippe, « Jeanne d'Arc dans la mémoire des droites », in SIRINELLI Jean-François, *Histoire des Droites en France*, tome 2, p 400.
- CORNETTE Joël, AUZÉPY Marie-France, *Des images dans l'histoire*. Presses universitaires de Vincennes, 2008, 301 p.
- COUFFON René, LE BARS Alfred, *Diocèse de Quimper et de Léon. Nouveau Répertoire des églises et chapelles*. Quimper, Association diocésaine, 1988, 552 p.
- CROIX Alain, GUYVARCH Didier, RAPILLIARD Marc, *La Bretagne des Photographes. La Construction d'une Image de 1841 à nos jours*. Rennes, PUR, 2012, 2e éd, 509 p.
- CROIX Alain, ROUDAUT Fanch , *Les Bretons, la mort et Dieu de 1600 à nos jours*, Paris, Messidor , 1984, 264 p..
- CUËFF J, o.s.u., *les Ursulines en Saint-Pol de Léon de 1629 à nos jours*, Saint-Pol, La Communauté, 1979, 130 p.
- CULTURE, Ministère, SDARCHETIS (Sous-direction de l'archéologie, de l'ethnologie, de l'inventaire et du système d'information). *Enquête sur les catalogues commerciaux*, par Laurence de Finance, 2008. Introd de Isabelle Saint-Martin, imprimée à partir de l'étude en ligne en janvier 2010. 79 p
- DELAPORTE Mathilde, *La petite fille de Lannilis,... de Lannilis dans le Finistère en Bas-Léon*. Saint-Brieuc, Les Presses Bretonnes , 1935, 189 p.
- D'HAUCOURT Geneviève, *Dentellières et brodeuses en pays bigouden*, SL, 1941.
- D'HOLLANDER Paul, LANGLOIS Claude, (dir), *Foules catholiques et régulation romaine. Les couronnements des vierges de pèlerinage à l'époque contemporaine (XIXe-XXe siècles)*, Limoges, Pulim, 2011, 270 p.
- DELOUCHE Denise, *Peintres de la Bretagne*, Plomelin, éd Palantines, 2011, 350 p.
- DELUMEAU Jean, *Rassurer et Protéger, Le sentiment de sécurité dans l'occident d'autrefois*. Paris, Fayard, 1989, 668 p.
- DENIS Michel, GESLIN Claude, *La Bretagne des Blancs et des Bleus,1815-1880*, (dir), Ouest-France, 2003, 719 p.
- DILASSER Maurice, (dir), *Patrimoine religieux de Bretagne, Histoire et inventaire*, (dir), Brest, Le Télégramme, 2006, 381p.

DUBY Georges, DUBY Andrée, *Les procès de Jeanne d'Arc*, Paris, Gallimard, 1973, 317 p.

DUBY Georges, *Féodalité*, Paris, Le Grand Livre du Mois, 1999, 1524 p.

DUHAMEL (abbé) « Du grave au doux » in *Les Pèlerinages*, Quimper, librairie Salaün, 1888.

DUHEM Sophie, (dir), *L'art au village. La production artistique des paroisses rurales (XVIe-XVIIIe siècles)*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2009, 206 p.

DUVAL André, « Catholicisme », in *Encyclopaedia Universalis*, 1989, corpus 5.

FEBVRE Lucien, « Combats pour l'histoire » in Antoine PROST, *Douze leçons d'histoire*, Paris, Seuil, 1996, p.82.

FRÉMINVILLE, (dir), *Voyage dans le Finistère par Cambry*, nouvelle éd., accompagnée de notes historiques archéologiques physiques et de la flore et de la faune notamment par le Cer de Fréminville. Editions Gérard Monfort, diff. Le portulan, nd , 480 p

FRANCOIS Jacques, *Chronique de la Chapelle Saint Denis*, sl, nd., [Paris 2000].

FROESCHLÉ-CHOPARD Marie-Hélène, *La religion populaire en Provence orientale au XVIIIè siècle*. préf d'Alphonse Dupront, Paris, éd Beauchesne, 1980, 418 p.

FROESCHLÉ-CHOPARD Marie-Hélène, *Espace et sacré en Provence (XVI-XXe siècle) Cultes, images, confréries*, Cerf, 1994,

FROESCHLÉ-CHOPARD Marie-Hélène, *Histoire des confréries et de leurs images à l'époque moderne. Dieu pour tous et Dieu pour soi*. Paris, L'Harmattan, 2006, 402 p.

FROESCHLÉ-CHOPARD M-H et M, *Atlas de la réforme pastorale en France de 1550 à 1790. Les évêques en visite dans les diocèses*. Paris, 1986.

GERVAIS Michel, JOLLIVET Marcel, TAVERNIER Yves, « La fin de la France paysanne, de 1914 à nos jours », in *Histoire de la France rurale*, A Wallon, G Duby (dir), tome IV, Paris, Seuil, 1976.

GESLIN Claude, SAINCLIVIER Jacqueline, *La Bretagne dans l'ombre de la IIIe République (1880-1939)*, Rennes, éd Ouest-France Université, 2005, 679 p.

GREER Germaine, *Les Garçons. Figures de l'éphèbe, [The Boy]*, trad de l'anglais par Denis-Armand Canal, Lydie Echasseraud, Christine Monatte, Valérie Julia et Frédéric Salard-Deschandol, Paris, Hazan, 2003, 255 p.,

GUILLEMAIN Hervé, TISON Stéphane, VIVIER Nadine, (dir), *La foi dans le siècle. Mélanges offerts à Brigitte Waché*. Rennes, PUR, 398 p.

GUILLOU Anne, *Conseil de Fabrique*, pièce de théâtre en 3 actes, Saint-Thégonnec, éd la Grange Aux Livres, 1999, 47 p.

GUILLOU HERMELIN Christiane, *Carmélites et brodeuses. Le monastère de Morlaix entre 1816 et 1945, Approches*. Mémoire de Master 1, Brest, UBO, 2007, 176 p.

GUILLOU HERMELIN Christiane, *Prendre soin de l'éphémère, A propos de quelques aspects économiques de la vie du Carmel de Morlaix entre 1816 et 1946*. Mémoire de Master II, Brest UBO, 2008, 179p

GUILLOU HERMELIN Christiane, *Pol de Léon en ses bannières, Analyse de 18 bannières*. Communication orale [non publiée] au séminaire *Histoires des Breagnes: Les conservateurs de la mémoire*, Brest CRBC, 20 janvier 2012.

GUILLOU HERMELIN Christiane, *Recherche sur les bannières en Bretagne. Les bannières du Musée des Augustines à Saint-Martin [des Champs]* 2004, 2ff multigr

GUILLOU HERMELIN Christiane, *Recherche sur les bannières en Bretagne. Les Ursulines de Saint-Pol de Léon*, 7ff multigr, nd [2006].

GUILLOU HERMELIN Christiane, *Recherche sur les bannières en Bretagne. Les bannières de l'ensemble paroissial de Saint-Renan. Inventaire descriptif*, 2004, 8ff multigr.

GUILLOU HERMELIN Christiane, *Recherche sur les bannières en Bretagne. Les bannières de Saint-Pierre Quilbignon*. 2001, 4ff multigr.

GUIMBRETIERE Anne-Marie, *Racines mutualistes: sociétés de secours mutuels, milieu XIXe-début XXe siècle*, sl., Union mutualiste de Vendée, 153 p

HAMON Philippe, *L'or des peintres. L'image de l'argent du XVe au XVIIe siècle*. Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2010, 422 p.

HAMOURY Maud, *La peinture religieuse en Bretagne aux XVIIe et XVIIIe siècles*, Rennes, PUR, 2010, 614 p, (CD).

HARRIS Jennifer, *5000 ans de textiles*, Londres, Parkstone, British Museum Press, Université de Manchester, Victoria et Albert Museum, 1993, 320 p.

HE Yifu, *Le voyage d'un peintre chinois en Bretagne*, Paris, Le Grand Livre du mois, 2003, 141 p, trad de Frédéric Wang.

HEINICH Nathalie, *La fabrique du patrimoine. De la cathédrale à la petite cuillère*. Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'homme, Ministère de la Culture et de la Communication, sous-direction Archéologie, Ethnologie, Inventaire et Système d'information, 2009, 286 p.

HORAIST Bruno, « Les embellissements de Saint-Sulpice au XIXe » in *De pierre et de cœur. L'église Saint-Sulpice. 350 ans d'histoire*. Paris, Cerf, 1996

HUNTER Jeremy, *Fêtes Sacrées*, MQP, Sacred festivals, 2002, Paris, Albin Michel, 2003, 256 p.

HUYSMANS Joris-Karl, *Les foules de Lourdes*, [1906] précédé de *le Drageoir aux épines* ou *L'intime souffrance de Joris-Karl Huysmans* par François Angelier, Grenoble, Jérôme Millon, 1993, 271 p

IMPELLUSO Lucia, *La nature et ses symboles*. Milan, Mondadori 2003, Paris, Hazan, 2004, 384 p.

JUDT Tony, *Retour sur le XXe siècle, Une histoire de la pensée contemporaine*. Reappraisals. Reflections on the Forgotten Twentieth Century 1 éd, Wheineman, 2008, Ed H D'Ormesson 2010, Flammarion, 2012., 647 p.

JULIA Dominique, VÉNARD Marc, (dir), *Répertoire des visites pastorales de la France, Première Série. Anciens diocèses (jusqu'en 1790)*. Editions du CNRS, 1977-1985. *Corrections et compléments*. Paris, Turnhout, 2006.

JOUË Philippe, DELORME Killian, *Atlas historique des pays et Terroirs de Bretagne*, Morlaix, Skol Vreizh, nd, 159 p.

KERBIRIOU Chanoine L., *Notre-Dame du Folgoët. Un grand sanctuaire marial en Bretagne. Notice descriptive, historique et archéologique*. Brest, Impr. L. le Grand, 1938, 96 p.

KING Archdale A., *Liturgies anciennes*, [Liturgies of the past], trad par Bernard Poupard. Tours, Mame, 1961, 662 p. 1e éd, Londres, 1957.

LAGRÉE Michel, *Religion et cultures en Bretagne, 1850- 1950*, Paris, Fayard, 1992, 601 p.

LAGRÉE Michel, SAINCLIVIER Jacqueline, *L'Ouest et le politique, Mélanges offerts à Michel Denis*. Rennes, PUR, 1996, 276 p.

LA LIBERTÉ Norman, Mc ILANY Sterling, *Banners and Hangings. Design and constructions*. New-York, Van Nostrand Reinhold Company, 1966, 92 p.

LALOUETTE Jacqueline, *La Séparation des Eglises et de l'Etat. Genèse et développement d'une idée. 1789-1905*. Paris, Seuil, 2005, 453 p.

LANGLOIS Claude, SORREL Christian, (dir), *Le Catholicisme en Congrès (XIXe-XXe Siècles)*. Actes de la table ronde organisée à l'Institut européen en sciences des religions, Paris, 22-23 septembre 2005, Lyon, Université Jean Moulin, Lyon III, UMR 5190, Laboratoire de recherche historique Rhône-Alpes (LARHA). Équipe Religions, sociétés et acculturation (RESEA). Institut d'Histoire du Christianisme, Lyon., 2009, 228 p.

LANZI Gioia et Fernando, *Pèlerinages et sanctuaires du monde chrétien*, (Pelligrinaggi e santuari cristiani del mondo), trad de l'italien par Chantal Moiroud, 2006, Ed du Rouergue, 2006, 280 p.

LE BIHAN René, « Le défi des arts appliqués. Pensée bretonne, formes modernes » in *1918-1945 Bretagne. Modernités et Régionalisme, Bretagne*. Bruxelles, Pierre Mardaga, 1986, 208p.

LE BRAZ Anatole, « Le Pardon du Feu. Saint- Jean du Doigt ». pp 1024-1060 in *Magies de la Bretagne*, (dir), établie par Francis Lacassin, Paris, R Laffont, 1997, 1310 p.

LE COUEDIC Daniel, VEILLARD Jean-Yves, (dir), *Ar Seiz Breur, La création bretonne entre tradition et modernité*, Plomelin, ed Palantines, 2007 2e éd (1e éd. 2000), 371 p.

LE GALLO Yves, *Clergé, religion et société en Basse-Bretagne. De la fin de l'Ancien Régime à 1840*, Paris, Ed. ouvrières, 1991, 1152 p., 2 tomes.

LE GOFF Jacques, *A la recherche du temps sacré: Jacques de Voragine et la légende dorée*, Paris, Perrin, 2011, 274 p.

LE QUÉMENT Noël, *Marcheurs du Tro-Breiz. 1994- 2000*, Morlaix, impr de Bretagne, 2000, 84 p.

LENIAUD Jean-Michel, *L'Utopie française. Essai sur le patrimoine*, Paris, Mengès, 1992.

LENIAUD Jean-Michel, *La révolution des signes. L'art à l'église (1830-1930)*, Paris, Cerf, 2004, 290 p.

LENIAUD Jean-Michel, SAINT-MARTIN Isabelle, (dir), *Historiographie de l'histoire de l'art religieux en France à l'époque moderne et contemporaine. Bilan bibliographique (1975-2000) et perspectives*, Turnhout, Brepols, EPHE, 2005, Bibliothèque de l'École des Hautes Études en sciences religieuses.

LÉOST Alain, *L'épiscopat de Mgr Dubillard, 1899-1908*, Maîtrise d'histoire, Université de Bretagne occidentale, 1990.

MÂLE Émile, *L'Art religieux de la fin du Moyen Age en France, Etude sur l'iconographie du Moyen Age et sur ses sources d'inspiration*, Paris, A Colin, 1995, 1e éd., 1908, 570 p.

MARTIN Philippe, *Le théâtre divin. Une histoire de la messe XVIe-XXe siècles*, Paris, Cnrs éditions, 2010, 283 p.

MAYEUR Jean-Marie, *La Séparation de l'Eglise et de l'Etat (1905) présentée par Jean-Marie Mayeur*. Paris, Julliard, 1966, 202 p.

MAZEAS Michel, *Les trésors de l'église Saint-Jacques à Pouldavid*, [Douarnenez], les Amis de l'église Saint-Jacques, sd, np [27ff], multigr.

MERCATOR Paul, *La fin des paroisses. Recomposition des communautés, aménagement des paroisses*, Paris, Desclée de Brouwer, 1997, 191 p.

MERCIER Georges (dir), *L'Art abstrait dans l'art sacré. La tendance non-figurative dans l'art sacré chrétien contemporain*. Paris, E. de Brocard, 1964, 251 p.

MÉRIMÉE Prosper, *Notes de voyages*, édition complète du centenaire.

MÉRIMÉE Prosper, *Notes d'un voyage dans l'Ouest de la France*, présentées par Pierre-Marie Auzias, Paris, Adam Biro, 1989 [d'après l'éd de la librairie Hachette de 1971] [1834 – 1835].

Merveilles d'or et de soie. Trésors textiles de Notre-Dame des Doms du XVIe au XIXe siècle, Avignon, Editions RMG 2000, 104 p

METZGER Marcel, *Histoire de la Liturgie. Les grandes étapes*, Paris, Desclée de Brouwer, 1994, 226 p.

MEUNIER Paul, *Fanch COUER, un recteur en son royaume*. [Yves Pouliquen], Morlaix, Skol Vreizh, 2008, 271 p.

MILZA Pierre, *Napoléon III*, Paris, Perrin, 2004, 706 p.

MINOIS Georges, *La Bretagne des prêtres en Trégor d'Ancien Régime*. Maulévrier pr l'impression, sl pr(dir), Beltan, 1987, 343 p.

MINOIS Georges, *L'Église et la Guerre, de la Bible à l'ère atomique*, Paris, Fayard, 1994, 531 p.

MONTREYNAUD Florence, *Le XXe siècle des Femmes*, Paris, Nathan, 1990, 732 p.

MORETTE Florence, «Point de croix, Point com?», in *Point de croix Au bonheur des filles* Catalogue exposition, Point de Croix, au bonheur des filles, Paris, musée national des Arts et Traditions populaires, Novembre 2001-Mars 2002, p. 110.

MORGANT Armel, *Toulhoat*, Spézet, Coop Breizh, 2007.

MORGANT Armel, *Le Minor*, Spézet, Coop Breizh, 2012, 304p.

MUSSAT André, *Arts et cultures de la Bretagne. Un millénaire*, Rennes, éd Ouest-France, 1979, 1ère éd., Berger-Levrault, 381 p.

NÉDÉLEC Chanoine Pierre-Jean, « Note sur le culte des saints bretons », in Couffon et Le Bars, Diocèse de Quimper et Léon, *Nouveau répertoire des églises et chapelles*, p 451.

- NOYE Irénée, ALBARIC Michel, (dir), *De pierre et de cœur L'église Saint-Sulpice. 350 ans d'histoire*, Paris, Cerf, 1996, 164 p.
- PALOUZIE Hélène, *Icônes et Idoles. Regards sur l'objet Monument historique*, Arles, Actes-Sud, 2008, 476 p.
- PALLIER Y. , RICHARD N., (dir), *Cent ans de tourisme en Bretagne, 1840-1940*. Rennes, Apogée 1996 .
- PANOFSKY Erwin, *L'œuvre d'art et ses significations. Essais sur les « arts visuels ». Meaning in the visual arts the renaissance: Artist, scientist, genius*. Trad de Bernard et Marthe Teyssède. Paris 1969, 322 p.
- PASTOUREAU Michel, SIMONNET Dominique, *Le petit livre des couleurs*, Paris, Seuil, Points -Histoire, 2007, 122 p.
- PERNOUD Régine, CLIN M-V, *Jeanne D'Arc*, Paris, Fayard, 1986, 447 p.
- PERNOUD Régine, *Jeanne d'Arc. La reconquête de la France*, Paris, Gallimard, 1997, 147 p, [1ère éd., du Rocher, 1995]
- PETIT Vincent, *Église et Nation. La Question liturgique en France au XIXe siècle*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2010, 198 p.
- PLONGERON Bernard, ÉMERIAU Isabelle, RIAUD Jean, (dir), *Catholiques entre monarchie et République. Monseigneur Freppel en son temps 1792-1892-1992. Actes du colloque national de l'Université catholique de l'Ouest. Angers 23-25 septembre 1992*. Paris, Letouzey et Ané, 1995, 238 p.
- POCHARD Alain, *Etude des comptes des fabriques Paroissiales au XVIIIe siècle : Plogonnec, Pouldreuzic, Le Juch*. UBO, UER des Lettres et Sciences Sociales. Section d'histoire, Jean Tanguy ,1977, 2 vol, *Tome II Les budgets* [tableaux reconstitués par l'auteur].
- PRIGENT Christiane, *Pouvoir ducal, religion et production artistique en Basse-Bretagne. 1350-1575*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1992, 797 p.
- PRIVAT-SAVIGNY Maria-Anne, *Quand les princesses d'Europe brodaient. Broderie au petit point, 1570-1610*, 2003, 135 p, coll Les Cahiers du musée national de la Renaissance 2.
- PRIVAT-SAVIGNY Maria-Anne, *L'Église en broderie. Ornaments liturgiques du musée national de la Renaissance*, 2005, 104 p. Coll Les Cahiers du musée national de la Renaissance 5.
- PROD'HOMME Laurence, *Objets de l'Histoire. Mémoire de Bretagne, Les collections du musée de Bretagne*, Rennes, Ed Ouest-France, 2011, 162 p., préf de Pascal Aumasson.

PROVOST Georges, *Les couvents des Ursulines dans les diocèses de Quimper et de Léon aux XVIIe-XVIIIe siècles*. Mémoire réalisé pour l'obtention de la Maîtrise d'Histoire, sous la direction de M. Jean QUENIARD, Rennes, Université de Haute-Bretagne, Rennes II., 1986, 246 p.

PROVOST Georges, *La fête et le sacré. Pardons et pèlerinages en Bretagne aux XVIIe et XVIIIe siècles*, Paris, Cerf, 1998, 530 p.

PROVOST Georges, «L'invention des enclos paroissiaux (XIXe-XXe siècle) in Yvon TRANVOUEZ (dir) *Requiem pour le catholicisme breton*, Brest, CRBC, 2011, pp 97-120

PROVOST Georges, « Église » in *Dictionnaire de Bretagne*, op cit, p. 238-244.

PROVOST Georges, « Enclos paroissiaux », in *Dictionnaire d'histoire de Bretagne*, op cit, p.254-257.

PUGET Catherine, *Peintres de Bretagne et quête spirituelle*, Pont-Aven, le musée, 2006, 128 p.

QUÉINNEC Hervé, « La restructuration des paroisses dans les diocèses bretons » in Yvon TRANVOUEZ dir), *Requiem pour le catholicisme breton*, Brest, CRBC, 2011, pp 243-267

QUÉINNEC Hervé, *L'implantation territoriale de l'Église catholique en France: crise et «nouvel aménagement pastoral» des diocèses*, doctorat en science politique, Brest, Université de Bretagne Occidentale, 2008, 516 p.

RÉAU Louis, *Iconographie de l'art chrétien*, Paris, PUF, 1959.

REMOND René, *Religion et société en Europe. Essai sur la sécularisation des sociétés européennes au XIXe et XXe siècles. (1789-1998)*, Paris, Seuil, 1998, 307p.

RENAU Nicole, *L'Étoffe au fil des civilisations*. Aix-en -Provence, Edisud, 2000, 183 p.

RESTIF Bruno, « Bannière » in *Dictionnaire d'histoire de Bretagne*, op. cit. P 84-85.

RESTIF Bruno, *La Révolution des Paroisses. Culture paroissiale et Réforme catholique en Haute-Bretagne aux XVIIe et XVIIIe siècles*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, Société d'Histoire et d'Archéologie de Bretagne, 2006, 418 p.

RIO Joseph, « Druidisme », *Dictionnaire d'histoire de Bretagne*, op. cit., p 227-228.

RIO Bernard, *Pardons de Bretagne*, ed Le Télégramme, 2007,140 p

RIVET Hubert, *Bannières de Bretagne* , ed Ouest France, 2010, 32 p.

ROGERS Rébecca, *Les Bourgeoises au pensionnat. L'éducation féminine au XIXe*

siècle; [*From the Salon to the Schoolroom : Educating Bourgeois Girls in Nineteenth-century France.*] Rennes, PUR, 2007, [ed américaine2005] 390 p.

ROHOU Jean, *Le Christ s'est arrêté à Rome. Réflexion sur l'Église et l'Évangile*, Brest, éditions-dialogues. fr, 2010, 544 p. Albert Rouet, archevêque de Poitiers, préf.

ROLLAND Juliette, *Art catholique et politique, France XIXe-XXe siècles*, Paris, l'Harmattan, 2007, 205 p.

ROMAN-GALEAZZI Hélène, *Les Enfants de Marie Immaculée*, in *RIVES MEDITERRANEENNES [en ligne]*, Jeunes chercheurs 2005, mis en ligne le 30 Juillet 2008.

ROTTÉ Jean Robert, *James Bouillé, architecte breton, fondateur de l'atelier breton d'art chrétien, Guingamp 14 février 1894, Malestroit 23 juin 1945*. Perros-Guirec, anagrammes, sd, 127 p.

ROUDAUT Fanch, CROIX Alain, BROUDIC Fanch, *Les Chemins du Paradis, Taolennou Ar Baradoz*. Douarnenez, Le Chasse-Marée, ed de L'Éstran, 1988, 188 p, texte bilingue français-breton.

ROUÉ Jacques, *Études sur la vie paroissiale et religieuse de Lannilis, commune du Léon du Concordat à 1914*, mémoires UBO, 1992, 2 vol.

ROULIN Daniel, *Nos églises. Liturgie, architecture, mobilier, peinture, sculpture*, Besançon, Lethielleux, 1938.

ROUILLARD Philippe, *Histoire des liturgies chrétiennes de la mort et des funérailles*. Paris, Cerf, 1999, 216 p.

ROY Olivier, *La sainte ignorance. Le temps de la religion sans culture*, Paris, Seuil, 2008, 283 p.

SAINT-AUBIN Charles-Gabriel de, *L'Art du Brodeur*, Paris, 1770.

SAINT-MARTIN Isabelle, *Voir, savoir, croire. Catéchisme et pédagogie par l'image au XIXe siècle*, Paris, Librairie Honoré Champion, 2003, 614 p.

SAULNIER René, DUCHARTRE Pierre-Louis, *L'imagerie populaire*, Paris, Librairie de France, 1925, 449 p.

SAVARD Claude, *Les catholiques en France au XIXe siècle. Le témoignage du livre religieux*, Paris, Beauchesne, 1985, 718 p.

SAVIDAN Patrick, *Etude matériologique et technique de la bannière au 17è siècle : La bannière de Grâces en Guingamp*. Mémoire de Diplôme d'Etudes Approfondies d'arts plastiques, Rennes, Université de Haute Bretagne, s.d., 91 p

SEGALEN Martine, *Rites et rituels contemporains*, Paris, A.Colin, 2éd 2009, 128 p.

SEVEGRAND Martine, *Vers une église sans prêtres. La crise du clergé séculier en France. (1945-1978)*, Rennes, PUR, 2004.

SÉVILLIA Jean, *Quand les catholiques étaient hors la loi*, Paris, Perrin, 325 p.

SIMON Frère Marc, *Bleun-Brug: expression d'un idéal breton, pages d'histoire*, Landevennec, 1998, 122 p.

SIRINELLI Jean François, *Histoire des droites, 3 t. : 1 politique, 2 cultures, 3 sensibilités*, Paris, Gallimard, 2006

STANILAND Kay, *Les Brodeurs, (1^é ed Medieval Craftsmen /Embroiderers, British Museum, 1992). Paris, Brepols, 1992, 72 p*

TANGUY Alain, *Saint-Pol-de-Léon, 1756-1910. La Petite Rome. Anthologie*. Rennes, Terre de Brume, 2000, 93 p.

TARRANT Naomi, *Textiles treasures. An introduction to european decorative textiles for home and church in the national museums of Scotland*. Edimbourg, NMS publishing Ltd, 2001, 110 p.

TAVARD Georges, *La Vierge Marie en France Aux XVIIIe et XIXe siècles. Essai d'interprétation*, . Paris, Cerf, 1998, 170 p.

TÉPHANY , *Vie et œuvres de Mgr Joseph-Marie Graveran, év....*, dédiés à Mgr René-Nicolas Sergent, Paris, Louis Vivès, 1870.

THOREY Lionel de, *Histoire de la messe de Grégoire le Grand à nos jours*, Paris, Perrin, 1994, 406 p.

TRANVOUEZ Yvon, *Catholicisme et société dans la France du XXe siècle. Apostolat, progressisme et tradition*, Paris, Karthala, 2011, 327 p.

TRANVOUEZ Yvon, *Un curé d'avant-hier. Le Chanoine Chapalain à Lambézellec. 1932-1956*, Brest, Éditions de la Cité, 1989, 225 p.

TURGEON Laurier ed, *Le Patrimoine religieux du Québec: entre le cultuel et le culturel*, Québec Presses de L' Université Laval, 2005, 558 p.

TURREL Denise, AURREL Martin, MANIGAND Christine, GREVY Jérôme, HABLOT Laurent , GIRBEA Catalina (dir), *Signes et couleurs des identités politiques du Moyen Âge à nos jours*, PUR, 2008, 537 p.

VAUCHEZ André, *La sainteté en Occident aux derniers siècles du Moyen Age. D'après les procès de canonisation et les documents hagiographiques*, École Française de Rome, 1981.

VINCENT Jeanne-Françoise, DORY Daniel, VERDIER Raymond, éd, *La construction*

religieuse du territoire, Paris, L'Harmattan, 1995. 380 p.

VINDE François, *L'Affaire des fiches. 1900-1904. Chronique d'un scandale*. Paris, éd Universitaires, 1989, 239 p

VORAGINE Jacques de, *La Légende dorée*, ed de Teodor de WYZEWA, Paris, Perrin, 1905, 748 p.

ZIBAWI Mahmoud, *Les Coptes. L'Église du Peuple des Pharaons*. Paris, La Table Ronde, 2006, 151 p.

ZOLA Emile, *Lourdes* in « Oeuvres complètes » T 16. De Lourdes à Rome : Mes Trois villes [1]. 1894-1896 Henri Mitterand, (dir), notices, chronologie, bibliographie par Jean-louis Cabanès et Jacques Noiray. Paris, Nouveau monde Éditions, 2007, 998 p.

ZOLA Emile, *Le Rêve*, Les Rougon Macquart, Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire, Paris, Fasquelle, 1971, 260 p. [éd utilisée],

ARTICLES

ABGRALL Chanoine Jean-Marie, « Bannières, » *Bulletin Diocésain d' Histoire et d' Archéologie*, 1904, p 5-9

Association des études historiques du canton de Hédé, « Les Bannières paroissiales du canton de Hédé ». 1996, 26 p. *AEHCH* n°2.

BERTHOD Bernard, «Un domaine méconnu, Le vêtement liturgique au XIXe siècle» in *L'objet d'art, Dossiers de l'art, Hors-série 92*.

BOUSTEAU Fabrice, SCHLESSER Thomas, Le monde revu et corrigé par Jean-Paul Goude, *Beaux-Arts magazine*, n°329, nov. 2011, p 124-133.

BOUZY Olivier, «Jeanne d'Arc, le mythe, la légende, l'histoire», *Le Figaro*, 2011, Hors Série.

CAROUX Jacques, RAJOTTE Pierre, « Sur la route de Saint-Jacques. Traces mémorielles et intrigues identitaires » *Esprit, Le Déclin du catholicisme européen*. février 2010.

CHOLVY Gérard, « Evangéliser Paris ... cette Babylone ? » *Revue d'histoire de l' Eglise de France* , t 97, 2011, p 337 – 344.

DELOUCHE Denise, « La Bretagne et ses peintres au XIXe Siècle. » *Mémoire de la société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*. 1977, tome LIV, pp 5-30

FENEUIL Anthony, « Critique textuelle et expérience mystique : La série thérésienne de Claude Langlois , notes critiques. » *Revue de l'histoire des religions*, 228-1/2011 p 93-103.

FORTUNET Françoise, « Entraide et Mutualité dans les sociétés vigneronnes ». *Annales de Bourgogne*, tome 73, fascicule 1 et 2, *Vins, vignes et vignerons en Bourgogne du Moyen-Age à l'époque contemporaine*, 2001.

FOURNIÉ Éléonore, « L'Immaculée Conception de la Vierge. Enjeux et images d'une controverse médiévale », *Religion et histoire*, n°31, 2010, mars- avril, p 61-65.

GRALL Louis, « Etude de Louis Grall sur le Rosaire, [série de 5 articles dont 2 centrés sur la confrérie et la bannière] » *Mouez dom Mikaël, La rose et le rosaire*, N° spécial, 15/07/2003, 47 p.

KERGONOU François, d'après les archives de Michel Floch, « L'église de Saint-Pierre Quilbignon ». Recueil des chroniques parues dans l' « ECHO DE SAINT-PIERRE » n° 1, mai 1987 à février 2008, n°31, Brest, *Mémoire de Saint-Pierre*, juin 2008.

KRUMEICH Gerd, « Aux origines d'un mythe national. L'historiographie de Jeanne d'Arc aux XIXe et XXe siècles », *Religion et histoire, Jeanne d'Arc une sainte devant l'histoire* n°25, 2009, p 46-50.

LE BLOAS Alain, « Finistère, les décès dépassent les naissances. » [s'appuyant sur une étude de l'insee]. *Le Télégramme de Brest*, 20/06/2012, p 10.

LE FLOCH Jean-Louis, « L'organisation du clergé dans le diocèse concordataire de Quimper, en 1803 ». *Mémoire de la société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, 1977, Tome LIV, p 157-167.

LENIAUD J.M «Le trésor néogothique de Moulins », *Monuments historiques de France*, 1978, n°3, p 55-60.

LUNEAU Jean-François, « Vitrail, Dévotions et canonisations au tournant des XIXe et XXe siècles » *Revue d'histoire de l' Eglise de France*, t 97, 239, juillet-déc 2011, p 315-335.

MOISSET Jean-Pierre, « Quand l'Église catholique se résout à parler de son argent : l'exemple de cinq périodiques (1951-2008). » *Revue d'histoire de l' Eglise de France*, Tome 95, (n°235), Juillet-décembre 2009 , pp 253-279.

PEYRON Abbé, « Notre Dame du Mur et la Trinité à Morlaix », *Bulletin de la société archéologique du Finistère*, 1895, tome XXII, p 216-266.

RESTIF Bruno, «Textile et sacré. Bannières, vêtements et linges liturgiques en Haute-Bretagne aux XVIe et XVIIIe siècles», *Mémoire de la société d' histoire et d'archéologie de Bretagne*, 2003, Tome LXXXI, p 243-252.

SERVIAM Sainte Ursule, Saint-Pol-de-Léon, [bulletin annuel], 2003, 2005, et un extrait, non daté, non signé, « A l'ombre du Kreisker, une artiste » [sr Marie-Victoire Bideau]

VERON-DENISE Danièle, « Richesse de la broderie » in *Les Arts décoratifs sous Louis XIII*. p. 24-29, Dossier de l'Art n° 86. Hors série de *L'Estampille. l'objet d'art*, 2002.

EXPOSITIONS Catalogues d'exposition

Au fil du temps, l'art de la broderie chez les Ursulines. Amiens, Chapelle du Sacré-Coeur, 16 juin-25 septembre 1992.

Bannières du Léon. Saint-Pol de Léon, Association des Amis de la Chapelle du Kreisker, 1991, 95 p, préf de Y-Pascal Castel.

Bannières et étendards de Bretagne et de Toscane. Musée de Vitré, 1988, textes de Mauro Civai et Patrick Savidan, 63 p.

Ex-voto Marins, Art Sacré, Art Populaire. Landévennec, Musée de l'ancienne Abbaye de Landévennec, Juin-Septembre 1996, 44p.

Les Bretons et Dieu. BUHEZ, 1985. exposition itinérante.

Ornements liturgiques au XIXe siècle, Lyon 26 octobre 1996-2 mars 1997. Lyon, Musée historique des tissus, Musée des arts décoratifs.

Peintres de la Bretagne et Quête spirituelle. Pont-Aven, 2006, 24 juin-25 septembre. Pont-Aven, le Musée.

Point de croix. Au bonheur des filles. Paris, Musée national des Arts et Traditions populaires, novembre 2001-Mars 2002.

L'Église en broderie. Ornaments liturgiques du musée national de la Renaissance. Paris, Ed de la Réunion des musées nationaux, 2005, 104 p (Les Cahiers du musée national de la Renaissance n°5).

Vue sur le Paradis. La soie, le prêtre, les anges. Avranches, 15/novembre/2002-18/janvier /2003.

TABLE DES MATIÈRES

Remerciements.....	3
Abréviations.....	4
Sommaire.....	5
INTRODUCTION.....	6
1ère PARTIE : LA PRODUCTION DES BANNIÈRES.....	21
Chapitre I – Les bannières de l'Ancien Régime.....	22
1- La « Banniel Braz ».....	22
a- Naissance d'un mythe.....	23
b- Essais de recensement des bannières et des maîtres brodeurs.....	29
c- Le corpus des vieilles bannières.....	37
2- Le mode de fabrication.....	41
a- Le panneau textile.....	41

- Les fonds de bannières.....	42
- Les bordures.....	44
- Les lambrequins.....	44
- La prédominance de bannières de velours rouge ?.....	45
b- Le sujet et sa mise en place.....	47
- Des personnages en broderie ? Ou en peinture ?.....	48
- Une énigme l'origine des broderies en spirale.....	49
- La mise en place du sujet : le rôle des brodeurs et restaurateurs.....	51
3- L'iconographie.....	53
a- Dieu en Bannières.....	56
- La Trinité.....	58
Le Trône de Grâce.....	59
La Trinité couronnant la Vierge.....	59
La Trinité et la Sainte Famille.....	59
- Le Christ.....	60
Les Crucifixions	60
Le Calvaire à 3 personnages.....	61
Le Calvaire à 4 personnages.....	62
b- Marie.....	62
- L'Assomption.....	62
- Le Couronnement.....	63
- La Vierge au sceptre.....	63
c- Les Saints Patrons de paroisse autres que la Vierge.....	64
- Les Saints de prestige.....	64
- Pierre.....	65
Le Portier du Ciel	66
La Cathedra Petri.....	66
Pierre en compagnie.....	67
Pierre et Paul.....	67
- Les patrons des paroisses.....	68
Paul apôtre.....	68
L'évêque « modèle » de la Réforme tridentine.....	69
Sainte Ediltrude.....	70

d- Les pratiques dévotes, les bannières de confrérie.....	70
- La Donation du Rosaire.....	70
- L'adoration du Saint-Sacrement.....	71
- La confrérie de la Sainte Famille.....	72
- Une confrérie silencieuse : les Agonisants	72
4 – Bilan pour un héritage.....	73
Chapitre II – Les tableaux enchâssés.....	75
1- Les anciennes bannières, celles du temps des maîtres-brodeurs.....	76
2- La bannière par accident.....	77
3- Les bannières peintes par préoccupation économique.....	78
4- Des œuvres uniques.....	81
a- Une rare bannière entièrement peinte sur damas à Guimaëc.....	81
b- Michel et Notre Dame de Lourdes à Plouguerneau.....	82
5- Au milieu du XIXe : la mode des peintures à l'huile enchâssées.....	83
6- Un succédané : les images cirées sur papier.....	86
7- Les oriflammes.....	86
8- Les bannières pédagogiques, créations collectives.....	87
Chapitre III – Les fabrications industrielles.....	90
1- Une demande forte, des réponses inventives des tissages lyonnais.....	91
a- Des évolutions technologiques.....	92
b- Des bannières tissées « en forme ».....	95
- Le catalogue d'un fabricant prestigieux	95
- La diversification de l'offre.....	97
2- Le développement de l'appareil commercial	97
a- L'exemple de la maison Biais et de ses catalogues	99
b- Quelques autres catalogues.....	101
c- Une maison parisienne de diffusion locale	102
d- Des maisons s'affichent à vocation régionale.....	103
3- Les grands magasins généralistes à rayon religieux.....	103
4- Des Bannières qui ne sont pas religieuses.....	104
5- Des maisons ayant pignon sur le web et catalogues papier.....	105
6- Des magasins locaux.....	106
Chapitre IV – Les confections artisanales, l'héritage des chasubliers.....	109

1- L'atelier des carmélites de Morlaix, des savoir faire dans la tradition.....	110
a- La communauté de la rue sainte Marthe.....	110
b- un petit atelier type du XIXe décrit par Zola.....	111
c- L'atelier du carmel.....	118
- Les brodeuses.....	116
- Les productions du carmel : la fabrication d'une bannière.....	119
d- La production du carmel, éléments pour un bilan	135
2- Les sacristines.....	137
a- Les Ursulines de Saint-Pol de Léon:	137
- Une religieuse artiste-peintre: Mère Marie Victoire Bideau.....	140
- Une œuvre collective : la bannière “genre antique” de Plougoulm....	141
- Les disciples de Mère Marie Victoire	143
b- L'exemple des Filles du Saint-Esprit.....	144
c- et les Sacristains ?.....	145
3- Femmes du monde et dames d'œuvres.....	145
Conclusion de la 1ère partie.....	147
2 ère PARTIE : COMPTAGES ET INVENTAIRES.....	149
Chapitre V – Le recensement des bannières.....	150
1- Une recherche de terrain : les bannières du Carmel.....	150
2- De l'expérience à la thèse, l'apport de l'Inventaire.....	152
3- Un constat : pas de corpus adapté, il fallait le créer.....	153
4- Lire une bannière.....	156
a- L'image et la mandorle.....	157
b- Le panneau textile, balancier et lambrequin.....	159
- Les effigies.....	160
- Les effigies lorsque recto et verso se répondent pour une datation....	163
c- La bannière se lit aussi dans son environnement.....	169
5- Une collection de photos.....	170
6- Les abbés archéologues et la Semaine Religieuse	174
7- Les bannières dans les livres	176
a – L'histoire bretonne.....	177
b- Les spécialistes des religions	178
c- Les livres d'art.....	181

d- Les catalogues d'exposition sur les bannières.....	183
Chapitre VI – Les comptages des visites canoniques.....	185
1- Forme et rôle des visites canoniques.....	185
2- Le bilan quantitatif des visites canoniques.....	186
3- La Politique patrimoniale et liturgique au cours du XIXe siècle.....	188
a- Poulpiquet, le XVIIIe siècle finissant (1824-1840)	189
b- Graveran, rattraper le XIXe siècle (1840-1855)	190
c- Mgr Sergent, évêque de la Madone, Sergent du Pape (1855-1871).....	192
- Les priorités de Mgr Sergent: l'évêque ultramontain	194
- Les Bannières : l'attitude ambivalente de Mgr Sergent.....	194
d- La fin du XIXe siècle : Nouvel, Valleau et Lamarche.....	196
- Lamarche, mise en valeur du passé.....	197
- Le couronnement de ND du Folgoat, en 1888	198
4- Le recueil des données chiffrées.....	203
a- Le recueil des données : réponse et non réponse.....	204
b- Le recueil des données : la périodicité.....	204
5- L'iconographie des bannières de la Vierge, acquises au XIX siècle	213
a- L'enquête de 1856.....	213
- Les Donations du Rosaire.....	213
- Les vierges locales.....	214
- La vierge écrasant le serpent.....	214
- Provisoirement anonyme.....	215
- Les bannières en attente d'une nouvelle utilisation.....	215
b- Les visites canoniques comme repères iconographiques.....	216
- à Bannalec, Corentin devant sa cathédrale.....	216
- En 1847 à Plougouven.....	217
- En 1852, Guimaëc, des bannières exceptionnelles	217
- À Plouégat-Guerrand, on ne répond pas avant 1865.....	219
- Querrien une bannière difficile à dater.	220
- L'arrivée de Notre Dame de Lourdes.....	221
6- La complémentarité des visites canoniques et des visites de terrain.....	221
Chapitre VII – Les inventaires de 1906 en Finistère.....	223
1- Les inventaires comme source d'information.....	224

a- Le texte de la loi.....	224
b- L'apport théorique des inventaires.....	226
c- L'instruction du 2 janvier 1906.....	226
2- La mise en application.....	227
a- Les partenaires en Finistère.....	229
b- Henri Collignon	229
c- Mgr Dubillard et la SRQL : l'organisation de la résistance	229
3- Le déroulement des inventaires.....	236
a- Les personnalités s'affirment.....	236
b- Un exemple de déroulement d'inventaire : le percepteur du Conquet.....	241
4- Le dépouillement des inventaires.....	245
a- Dépouillement quantitatif.....	247
b- Le dépouillement « qualitatif ».....	250
Annexe de chapitre 7 : bannières de l'arrondissement de Brest.....	255
3ème PARTIE : LES PIÉTÉS ET LEURS BANNIÈRES.....	260
Chapitre VIII – Les bannières paroissiales et leurs saints patrons.....	261
1- Qui est saint ? Canonisation populaire et canonisation romaine.....	262
2- Les saints « bretons ou romains » et leur territoire.....	267
3- La bannière paroissiale.....	272
a- la bannière, le saint patron, les signes d'appartenance.....	272
b- La bannière porteuse de l'histoire locale.....	274
c- la bannière rappel de l'histoire.....	275
4- La littérature conforte la tradition.....	275
Chapitre IX- Lannilis, 200 ans de vie paroissiale, 200 ans de bannières.....	280
1- Administrer une paroisse ?.....	282
2- Lannilis : bref rappel de 200 ans de vie paroissiale.....	284
3- La gestion matérielle de la paroisse.....	288
a- Le budget de la fabrique : un budget sous tutelle.....	290
b- Les biens fonds : des ressources pour les travaux importants.....	293
c- Le casuel.....	294
d- Un système d'approvisionnement pragmatique.....	295
e- La gestion spirituelle de la paroisse.....	298
5- La disparition des sources traditionnelles.....	301

6- Le stock de bannières de Lannilis.....	305
7- Qui a payé les bannières ?.....	312
Chapitre X - Confréries et Congrégations.....	314
1- Du Sacre à l'Adoration perpétuelle.....	315
2- Une confrérie sans bannière ? le scapulaire.....	319
3- Confréries du rosaire et autres dévotions mariales.....	320
4- La Confrérie ou Congrégation des Enfants de Marie.....	321
a- Un exemple d'association locale : Lannilis.....	322
b- Antériorité des implantations diocésaines des Enfants de Marie.....	324
c- Le Congrès-pèlerinage des Enfants de Marie.....	325
- Des journées pieuses.....	326
- Des journées studieuses.....	326
d- Les Enfants de Marie dans le siècle.....	328
e- Les Enfants de Marie vecteur d'une culture du chant religieux?.....	330
5- La confrérie des mères chrétiennes.....	331
Chapitre XI – Pardons et processions, les bannières de Saint-Pol de Léon.....	334
1- Des bannières mais peu d'archives.....	336
a- Les rapports de l'Église et de la République.....	336
b- Redonner du lustre à la cathédrale : la translation des reliques.....	338
2- Une paroisse très pieuse aux nombreuses confraternités.....	340
3- Des semaines chargées d'activités religieuses (janvier 1905).....	342
4- L'invention de la Fête de la translation des reliques.....	345
5- Les porteurs d'enseignou (sic).....	347
6- Les inventaires de 1906-1907.....	348
7- Des réactions prudentes du clergé.....	350
8- Les processions de la guerre 1914-1918.....	351
9- L'entre deux guerres et ses crises.....	354
10 – L'après-guerre : le déclin	357
a- La fêlure de 1945.....	357
b- En 1956, la faille amorcée semble devenue une fracture irréparable	360
11. Cent ans de bannières.....	362
Chapitre XII – Les nouvelles piétés.....	364
1- Les piétés christiques.....	365

2- Les piétés mariales : de la médaille miraculeuse à N D de Lourdes.....	366
a- L'Immaculée Conception.....	366
b- Lourdes.....	367
3- Jeanne d'Arc.....	368
a- Domrémy, 1412 – Rouen, 1431.....	368
b- En Finistère, les bannières de Jeanne.....	372
- Les éléments d'accompagnement.....	373
- Jeanne bergère.....	373
- La Sainte Catholique.....	375
- Jeanne Combattante.....	375
4- Thérèse Martin, une canonisation programmée.....	377
5- Les saints que l'on oublie, les mouvements tombés en désuétude.....	378
4ème PARTIE : BANNIÈRES, TÉMOINS DES MUTATIONS.....	382
Chapitre XIII - L'accompagnement des évolutions sociales.....	383
1- La Franc-maçonnerie.....	384
2- Des innovations sociales dont l'origine est à connotation religieuse.....	387
3- La bannière mutualiste.....	389
a- Des corporations aux mutuelles.....	389
b- Les bannières mutualistes.....	392
4- Le catholicisme social.....	395
a- Le Syndicalisme mixte, l'exemple du syndicat de l'Aiguille.....	396
b- Les Sociétés de Secours mutuels d'origine catholique	397
5- Bannières du Tiers Ordre : des proximités iconographiques	405
Chapitre XIV – Le renouveau, le temps des créations.....	407
1- Les ABCD et l' ABAC.....	407
a- des bénévoles nombreuses, dans chaque paroisse.....	408
b- Les ABAC des artistes professionnels.....	410
c- Un réseau féminin très actif.....	412
2- Le rôle du Bleun-brug et de Jean-Marie Perrot.....	416
3- La famille Le Minor et le Bleun-Brug.....	418
4- Un renfort de poids : Jean-Paul II.....	426
5- Une clientèle imprévue. Les petits pardons.....	427
6- Et puis vint le Tro-Breiz.....	429

Chapitre XV – Les bannières et le temps de la recléricisation	431
1- Mission 2012 : Une manifestation ponctuant une pastorale diocésaine... ..	431
2- L'organisation du diocèse.....	434
3- Créer une dynamique : le jumelage des ensembles paroissiaux.....	437
4- La fabrique des bannières.....	442
a- Les contraintes du matériau.....	442
b- La contrainte du port.....	443
5- Le pointage des bannières sur le site.....	444
6- Analyse de contenu.....	448
a- L'absence de contrainte.....	448
b- Les contraintes des signes et des « éléments de langage visuels ».....	449
7- Essai de typologie des contenus.....	451
a- Les bannières autocentrées.....	451
b- Les bannières tournées vers leur passé.....	452
c- Des bannières territoriales.....	453
- Bannière naïve.....	454
- Peintures savantes.....	454
- Expression contemporaine.....	455
d- Des bannières « sociologiques ».....	456
8- L'originalité des bannières de Mission 2012.....	458
CONCLUSION GÉNÉRALE.....	464
Table des tableaux.....	468
Iconographie	470
Table des cartes	502
SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE.....	516
Table des matières.....	537